Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/avisspirituelset0000unse

AVIS SPIRITUELS

SUIVIS DE

MÉDITATIONS SUR L'ÉTAT RELIGIEUX

IMPRIMI POTEST

In domo Lucæ, die 19 Octobris 1910.

Fr. Renatus Maria, Prior Cartusiæ.

IMPRIMATUR

Tornaci, 26 Januarii 1911.

V. Cantineau, Can. cens. lib.

AVIS SPIRITUELS

ET

MÉDITATIONS

PAR

Dom INNOCENT LE MASSON

GÉNÉRAL DE L'ORDRE DES CHARTREUX

Nouvelle édition

REVUE PAR UN RELIGIEUX DU MÊME ORDRE

ALMA COLLEGE
248.71
LIBRARY
L541
Alma, California

TOURNAI

IMPRIMERIE NOTRE-DAME DES PRÉS

1911

48116

PREFACE DE LA PRESENTE ÉDITION

*L'*Introduction à la Vie intérieure et parfaite *du R. P. D. Innocent Le Masson, Général des Chartreux (1675-1703), comprend deux volumes. Le premier est composé d'extraits de l'*Imitation *et de l'*Introduction à la Vie dévote, *avec des réflexions ajoutées par l'auteur. Le deuxième volume traite de différents sujets spirituels, sans lien logique, et sous des formes diverses. Nous estimons faire œuvre utile aux âmes pieuses et à leurs directeurs en rééditant à part ce volume, sous le titre d'*Avis spirituels[1].....

Rien n'a été changé à la substance de l'ouvrage. Quiconque le lira, ou mieux le méditera devant Dieu, pourra se convaincre de la sûreté de la doctrine et de la sagesse des conseils, et constater cette parfaite discrétion qui est comme la note dominante de la spiritualité de Dom Le Masson. Ici, rien de hasardé, rien d'exagéré ; point de ces pensées brillantes qui ne sont souvent que du clinquant : tout est sain, pondéré et solide. C'est un manuel pour la vie spirituelle, incomplet sans doute et un peu disparate, mais très pratique.

Nous avons ajouté un certain nombre de titres

[1] Nous avons suivi la quatrième édition, Paris, MDCCI.

et de sous-titres, qui font mieux ressortir le développement de la doctrine.

Pour le style, comme notre but n'est pas de présenter au public un travail savant, nous avons jugé à propos de le rajeunir, afin de rendre la lecture plus facile et plus attrayante ; du reste, nous avons mis un soin scrupuleux à respecter toujours le sens, recourant au besoin, pour le mieux fixer, à la traduction latine due à l'auteur lui-même.

Telle est cette édition : que Dieu daigne la bénir, et puisse-t-elle faire du bien ! C'est la seule récompense que nous désirons pour notre modeste travail.

Chartreuse de Calabre,
en la fête de saint Bruno, 6 octobre 1910.

AVIS SPIRITUELS

SUIVIS DE

MÉDITATIONS SUR L'ÉTAT RELIGIEUX

PREMIER AVIS

SUR LA VIE SPIRITUELLE. ET EN QUOI ELLE CONSISTE.

A une Supérieure de Communauté.

Ma Révérende Mère,

I. C'est aujourd'hui la grande fête du Saint-Esprit, car c'est la Pentecôte; aussi je prie instamment le Père, qui avec son Verbe en est le principe, de vous faire part de ses flammes et de vous remplir de « l'Esprit principal » que souhaitait David[1]. J'espère également que par vos prières il me donnera de quoi répondre à votre lettre, qui simplement me marque le désir que vous avez de la perfection pour vous et pour les âmes qui vous sont confiées.

Dieu est toujours admirable et bon tout ensemble, lors même qu'il cache aux âmes pieuses les dons

[1] Spiritu principali confirma me. *Ps.* L, 14.

Nota bene. — Pour les textes de l'Ecriture sainte, nous avons suivi la septième édition de la Biblia sacra et concordance des PP. de Raze, de Lachaud et Flandrin (éditeur Périsse, année 1863).

qu'elles reçoivent de sa main, puisque par ce moyen il conserve et augmente ces mêmes dons, et qu'il engage ces âmes à le presser par leurs prières, comme si elles n'avaient encore rien reçu.

Il se plaît donc à être pressé ; et vous ne devez point faire de difficulté de lui dire hardiment que vous ne cesserez pas de lui demander, jusqu'à ce qu'il vous donne de bonnes assurances que vous l'aimez et que vous êtes toute à lui.

Le désir que vous avez des trois grands dons de Sagesse, de Piété et de Force, est un indice qu'il veut vous les donner avec abondance ; mais ce sera peut-être d'une manière cachée et qui vous sera inconnue. « Si quelqu'un de vous manque de sagesse, dit S. Jacques, qu'il la demande à Dieu, qui donne à tous libéralement, sans reprocher ce qu'il donne, et la sagesse lui sera donnée [1]. » Ce que ce saint Apôtre dit de la Sagesse doit aussi s'appliquer à la Piété et à la Force, car Dieu n'en est pas moins libéral. Il est donc aisé de les avoir, puisqu'il ne faut que les demander par une prière fervente et assidue ; et pourvu qu'on les possède, qu'importe qu'on le sache!

Nous serions trop glorieux, si nous voyions clairement que nous avons de la sagesse et de la force ; et c'est une des propriétés des dons du Saint-Esprit de nous faire reconnaître ce qui nous manque, aussi bien que de nous donner le pouvoir de produire des actes de ces mêmes dons. Ils enrichissent à la vérité l'âme qui est humble ; mais ils font en

[1] Si quis autem vestrum indiget sapientia, postulet a Deo, qui dat omnibus affluenter, et non improperat ; et dabitur ei. *Jacob.* I, 5.

même temps qu'elle appréhende de voir à découvert ce qu'elle a, parce que, dès lors qu'elle le voit, il lui semble qu'elle le va perdre. C'est ce qui faisait que le grand S. François disait à Dieu : Seigneur, si vous voulez me faire quelque don, gardez-le-moi, de peur que je ne le perde. Voilà un effet de la défiance de soi-même, fruit de la sainte humilité, qui est comme le vaisseau dans lequel Dieu met ses dons pour nous les communiquer.

Le don de *Sagesse* est une disposition que l'Esprit-Saint met dans l'âme pour reconnaître le véritable bien et pour le préférer, par une estime de raison et par la résolution de la volonté, à tout ce qui n'est bien qu'en apparence, qui passe et qui périt avec le temps. Ce don fait goûter Dieu et tout ce qui tend à nous unir à lui, et il fait mépriser tout le reste, non pas toujours dans le sentiment naturel, mais dans le fond de l'âme et dans la raison éclairée et animée par la foi. Voilà ce qu'est ce don de Sagesse, dont vous me demandez l'explication.

La *Piété* est un don qui nous porte à honorer Dieu en toutes choses, à avoir une véritable et cordiale compassion du prochain et à lui faire tout le bien que nous pouvons. L'estime de la souffrance, qui vous presse actuellement, en est un bon effet ; et cela peut vous montrer et vous convaincre que « la piété est utile à tout [1] » : car elle nous dispose à tout supporter et à faire tout le bien possible.

[1] Pietas autem ad omnia utilis est. I *Tim.* IV, 8.

Le don de *Force* vous disposera à bien reproduire la ressemblance du Fils de Dieu dans votre état présent de souffrance et à le glorifier, en la portant généreusement ; car c'est là le propre de la force. De plus, en vous faisant tout surmonter pour l'amour de Celui qui vous a aimée, ce grand don vous donnera d'avoir part à la consolation de son amour et de ses secours durant cette vie mortelle, que vous traînez péniblement, et à sa gloire dans la vie immortelle que vous attendez. « Personne ne sera couronné qu'il n'ait légitimement combattu[1] », et « ceux qui doivent avoir part à la gloire du Christ, doivent l'avoir auparavant représenté dans ses souffrances[2] ». Ce sont là des oracles du Saint-Esprit, qui doivent beaucoup vous consoler ; car Notre-Seigneur marque assez, par les infirmités qu'il vous envoie, qu'il en veut faire l'accomplissement sur vous. Aussi les secours que je vois qu'il vous donne par les sentiments et les résolutions que vous avez dans cet état, me consolent plus que si vous me mandiez que vous avez des ravissements, qui vous font goûter les joies du paradis sur terre. En effet, être soumis à Dieu dans les souffrances et s'étudier à l'honorer dans l'état où il nous met, c'est ce que nous pouvons souhaiter de plus précieux ici-bas et ce qui surpasse les révélations.

Ces infirmités vous avertissent, ce me semble, que votre pèlerinage ne durera plus longtemps désormais ; mais, selon l'avis de S. Paul, « con-

[1] Non coronatur nisi legitime certaverit. II *Tim.* II, 5.
[2] Si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* VIII, 17.

solons-nous, et d'autant plus que nous voyons s'approcher le jour de notre délivrance [1] ». Oh ! alors, comme ce sera pour nous un grand sujet de consolation d'avoir souffert quelque chose pour Dieu, et de nous être disposés à ne tenir plus ni à la vie, ni à rien de ce qui est sur la terre ! Celui-là, dit Job, « entrera dans le sépulcre, le cœur rempli d'une joie vive [2] », avec abondance de mérites et d'espérance, et la pensée même de la mort lui sera un sujet d'allégresse : mais au contraire, « ô mort, combien ton souvenir est amer aux hommes qui se sont reposés en paix dans la jouissance des biens périssables [3] », et qui se sont attachés aux satisfactions de la vie ! Prenons donc courage, puisque nous touchons comme du bout du doigt la bienheureuse éternité, dans laquelle, nous dit S. Paul, « nous ne nous lasserons pas de moissonner, si nous ne nous relâchons point en faisant le bien [4] », et, ajoute le Psalmiste, « si nous semons avec plus de larmes, nous moissonnerons aussi avec plus de joie [5] ».

II. Et maintenant je réponds à vos questions et à vos difficultés.

1° Je ne puis approuver le sentiment et la di-

[1] Sed consolantes, et tanto magis quanto videritis appropinquantem diem. *Hebr.* x, 25.

[2] Gaudentque vehementer cum invenerint sepulcrum. *Job* III, 22.

[3] O mors, quam amara est memoria tua homini pacem habenti in substantiis suis! *Eccli.* XLI, 1.

[4] Bonum autem facientes, non deficiamus : tempore enim suo metemus non deficientes. *Galat.* VI, 9.

[5] Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. *Ps.* CXXV, 5.

rection spirituelle de ceux qui ne savent donner que de la terreur aux âmes, et qui croient qu'on doit toujours leur persuader qu'elles ne font rien qui vaille. Je suis fondé pour cela en autorités et en bonnes raisons ; et certes elles ne sont que trop confirmées par l'expérience que j'ai du tort fait par cette conduite. En effet, Dieu lui-même menace les prophètes d'Israël de les punir « parce qu'ils ont trompeusement jeté dans la tristesse le cœur du juste, qu'il n'avait point l'intention de contrister[1] » ; et Isaïe recommande aussi « qu'on dise au juste qu'il fait bien et qu'il recueillera le fruit de ses œuvres[2] ». Cette autorité des Livres saints doit arrêter tout court nos raisonnements : car nous ne pouvons pas douter que la meilleure direction ne soit celle qui imite Dieu même dans sa manière d'agir et de parler.

Mais vous me direz peut-être : C'est des justes que Dieu parle ainsi ; et moi, suis-je du nombre de ces justes ? Je réponds qu'il n'y a jamais eu d'homme juste sur la terre, qui n'ait été sujet à pécher ; en sorte que s'il fallait, pour être juste, être exempt de toute faute, il n'y aurait jamais de juste selon la conduite ordinaire de la grâce, et il faudrait pour cela une grâce aussi singulière que celle qui fut accordée à la sainte Vierge. Quand donc la sainte Ecriture nous parle du juste, il faut l'entendre de celui qui, à la rigueur, commet quelques péchés légers, mais le moins qu'il peut, et qui est

[1] Pro eo quod mœrere fecistis cor justi mendaciter, quem ego non contristavi. *Ezech.* XIII, 22.

[2] Dicite justo quoniam bene, quoniam fructum adinventionum suarum comedet. *Is.* III, 10.

ennemi des péchés qui mettent la division entre Dieu et l'âme. Les justes du temps passé, à qui s'adressent ces paroles, n'étaient pas moins hommes que ceux du temps présent, et par conséquent elles doivent être aussi favorablement entendues des uns que des autres.

Mais de plus la simple raison nous apprend que donner toujours de la crainte et des soupçons, c'est exposer les âmes faibles à perdre courage, comme c'est rebuter les malades dont le goût est affadi, que de leur proposer de manger des viandes, sans leur faire entendre comment, vu leur état, ils le peuvent faire ; et c'est aussi décourager l'artisan que de lui montrer des fardeaux très pesants à soulever de terre, sans lui indiquer les industries et les instruments dont il doit se servir pour cet effet.

Cette même raison peut nous convaincre que la bonne direction doit se servir de ce qui peut donner aux âmes l'espérance de tout vaincre et d'agir toujours de mieux en mieux.

Le démon et la nature corrompue ne cherchent qu'à exagérer les difficultés de la vertu pour nous en retirer. Nous sommes déjà bien faibles, et cette faiblesse nous porte facilement au dégoût ; aussi ces ennemis de la sainteté font comme les espions que Moïse avait envoyés pour explorer la terre promise[1]. Ceux-ci en effet décrivaient au peuple d'Israël avec tant d'exagération la haute taille de ses habitants, la force de ses villes et la difficulté de les vaincre et de s'en emparer, que ce peuple,

[1] *Cf. Num.* XIII, 17 et seq.

en estimant la conquête impossible, était près de retourner en Egypte, et voulait même lapider ceux qui entreprenaient de lui faire des remontrances. Il en est ainsi de la direction qui ne donne que des terreurs et qui ne montre que des difficultés ; elle fait, sans y penser, la même chose que le démon et la nature corrompue.

La bonne direction, au contraire, doit imiter Josué et Caleb. Ils avaient vu, eux aussi, les habitants et les places de cette terre promise ; mais ils en parlaient d'une manière bien différente : en effet, ils adoucissaient tellement les difficultés, et parlaient de telle façon des ennemis qu'ils avaient à combattre, que leurs discours tendaient à remplir leurs auditeurs de confiance et d'espérance de tout vaincre avec le secours de Dieu. Les autres faisaient des géants des mêmes hommes, dont ceux-ci ne faisaient que des pygmées ; les autres voyaient des forteresses inexpugnables dans les mêmes habitations, où ceux-ci ne voyaient que de simples bourgades sans défense ; et la sainte Ecriture fait assez connaître que ce peuple n'aurait pas encouru la disgrâce de Dieu, et qu'il aurait évité beaucoup de peines, s'il s'était gouverné selon le sentiment et les paroles des derniers.

Ainsi donc, la bonne direction, sachant qu'elle a affaire à des âmes faibles, doit se servir de tout ce qui peut exciter leur courage pour les porter au bien. Pour cela, si elle propose l'étude des vertus chrétiennes, comme étant la nourriture de l'âme, elle ne doit pas se contenter d'en faire voir la sublimité et l'excellence ; mais en même temps elle doit en indiquer les moyens, et les exposer d'une

manière si raisonnable et si proportionnée à la faiblesse humaine, qu'on soit persuadé que la pratique en est très possible avec le secours de la grâce de Dieu. Elle évite par là d'imiter l'indiscrétion de ceux qui pressent les malades de manger, sans les aider à vaincre les répugnances qu'ils y trouvent.

Si elle parle des tentations et des difficultés qui se rencontrent dans le chemin de la vertu, elle doit expliquer en même temps quels sont les secours de la grâce et les moyens de s'en bien servir, et faire voir d'une manière qui soit proportionnée à la raison et à la capacité de l'auditeur, « que nous pouvons tout en celui qui nous fortifie[1] », et qu'il ne faut qu'une bonne volonté pour tout surmonter. En montrant ainsi le chemin, elle encourage à l'entreprendre ; au lieu que, si elle ne faisait que découvrir simplement la difficulté, elle agirait comme celui qui décourage l'artisan, en lui faisant voir des fardeaux qu'il faut lever, sans lui dire qu'en se servant d'une certaine manière de rouleaux et de poulies, on les remue et on les soulève, comme si ce n'était qu'une paille légère.

Vous connaîtrez assez, par ce que je viens de dire, ce que je souhaite que vous observiez, tant pour votre propre conduite que pour celle des autres, afin d'éviter le découragement.

2° Quant à ce qui regarde la ferveur, il faut vous dire que plusieurs se trompent sur ce point. Ils croient en effet qu'ils n'ont point de ferveur, et qu'ils ne sont point de ces personnes ferventes

[1] Omnia possum in eo qui me confortat. *Philipp.* IV, 13.

dont on parle tant en spiritualité, à moins qu'ils ne sentent leur cœur grandement ému et leur imagination fortement remuée ; mais cette ferveur n'est pas celle qui est à désirer et à rechercher. La bonne ferveur est celle de la raison et de la volonté, qui sont ferventes tant qu'elles sont vives et fortes dans le désir de Dieu et dans la poursuite de la vertu. La ferveur sensible de l'imagination et du cœur se ressent des passions, et elle conduit facilement aux excès, à l'inquiétude et à l'inconstance, si l'on ne s'en défie et si on ne la calme par la mortification. N'en faites donc point grand cas, et n'estimez que la ferveur de la raison et de la volonté.

Etudiez-vous encore à modérer la force de l'habitude que vous avez prise de faire des réflexions trop profondes sur votre état caché, c'est-à-dire sur cet état d'âme qui ne paraît pas avec clarté ; mais arrêtez-vous seulement à réfléchir sur l'état qui se manifeste soit par des œuvres, soit par des désirs volontaires, soit par des négligences calculées, c'est-à-dire accompagnées de connaissance : car c'est sur cela seulement que se doit faire notre application ; le reste doit être laissé à Dieu, qui seul connaît le fond de nos cœurs.

III. Vous le savez, les dames portaient autrefois à leur ceinture un miroir de vanité, qui leur servait pour découvrir ce qui était disgracieux sur leur tête et pour l'ajuster à leur gré. Je vais vous en donner un autre : c'est un miroir de vérité, et afin que vous ayez un grand soin de vous en servir, il est composé des paroles mêmes de Jésus-Christ. Il comprend en abrégé toutes les pratiques

de l'Evangile ; vous y trouverez le moyen de tenir votre âme bien pure aux yeux de Dieu, sans qu'il soit besoin de tant chercher, ni de tant raffiner sur les pratiques de son amour, qui est aussi simple que sa source.

Voici donc ce miroir de vérité, formé des huit paroles suivantes du Fils de Dieu :

1° « Vous ne pouvez rien faire sans moi [1]. »

2° « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes : car mon joug est suave et mon fardeau léger [2]. »

3° « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés [3]. »

4° « Celui qui veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive [4]. »

5° « Demandez, et vous recevrez ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira [5]. »

6° « Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité [6]. »

7° « Ayez confiance, votre foi vous a sauvée [7]. »

8° « Veillez et priez, de peur que vous n'en-

[1] Sine me nihil potestis facere. *Joann.* xv, 5.

[2] Discite a me, quia mitis sum et humilis corde : et invenietis requiem animabus vestris. Jugum enim meum suave est et onus meum leve. *Matth.* xi, 29, 30.

[3] Diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Joann.* xiii, 34.

[4] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth.* xvi, 24.

[5] Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. *Matth.* vii, 7.

[6] Veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. *Joann.* iv, 23.

[7] Confide, filia, fides tua te salvam fecit. *Matth.* ix, 22.

triez en tentation : car l'esprit est prompt, mais la chair est faible [1]. »

Voilà le miroir que je vous présente ; disposez-vous par un désir tranquille et par la prière à vous y bien regarder ; rapportez-y souvent votre intérieur et vos actions, et il vous montrera vos fautes et ce qui vous manque. Il fera naître en vous un véritable désir de la perfection, en vous indiquant son excellence et la manière d'y parvenir. Vous n'aurez qu'à effacer avec la pénitence accompagnée de confiance et de tranquillité, les taches de votre âme qu'il vous découvrira ; et vous n'aurez besoin que d'une résolution, qui soit toute composée de confiance en Dieu, pour vous orner de tout ce qui peut vous rendre agréable à ses yeux : car ce miroir vous le fera connaître. Cependant pour vous y aider, voici un petit examen que je vous propose sur chacun de ces huit articles :

Sur le premier : « Vous ne pouvez rien faire sans moi ». Voyez si vous ne nourrissez point de présomption de vous-même, et si vous espérez et attendez tout de Dieu. Voyez encore si vos fautes ne vous jettent point dans l'impatience ou dans le découragement : car l'un et l'autre sont un fruit de l'estime de soi-même.

Sur le second : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur ». Examinez si vous ne nourrissez rien qui ressente l'arrogance dans vos pensées et dans votre conversation, ou qui vous

[1] Vigilate, et orate, ut non intretis in tentationem : spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. *Matth.* XXVI, 41.

mette dans votre estime au-dessus de quelqu'un; si vous vous supportez doucement vous-même, ainsi que le prochain, dans les infirmités.

Sur le troisième : « Aimez-vous les uns les autres, comme je vous ai aimés ». Voyez si vous aimez pour Dieu; si vous aimez avec justice et avec égalité ; si vous aimez sans attache ; si vous aimez comme Jésus-Christ vous a aimée, en faisant du bien à ceux qui vous offensent, en attirant le prochain à Dieu par vos exemples et par vos entretiens, en le consolant, en l'excusant dans ce qui se peut, sans juger ses actions autrement que selon les règles de la véritable charité, en l'assistant selon votre pouvoir.

Sur le quatrième : « Celui qui veut venir après moi, qu'il renonce à soi-même ». Considérez si vous recevez tout ce qui vous arrive par l'ordre de la Providence, sans vouloir entrer en raisonnements avec vos sentiments ou vos répugnances ; si votre volonté se conforme à la volonté de Dieu en tout ce qui vous fait de la peine ; si vous faites profit des inspirations qui vous portent à pratiquer les conseils de Jésus-Christ et les règles de votre profession; si vous n'avez pas d'attache volontaire aux créatures. Remarquez ceci sur l'article de l'attache : Quel que soit le détachement qu'il vous semble que vous ayez, il ne faut pas vous y fier : car il n'y a que la privation qui nous fasse bien connaître ce que nous sommes. Il est aisé à la nature de croire qu'elle ne tient à rien, tant qu'elle est en possession et en jouissance; mais la privation la met à l'épreuve, elle semble comme l'interroger, et alors par sa réponse, c'est-à-

dire par ses mouvements, on sent où elle en est ; et c'est ainsi par l'expérience que l'âme connaît la vérité et montre sa fidélité.

Sur le cinquième : « Demandez, et vous recevrez, etc. ». Regardez si vous êtes exacte à faire l'oraison avec soin ; si vous y persévérez nonobstant les aridités ; si vous êtes attachée par volonté à votre goût spirituel plutôt qu'à l'état où Dieu vous met ; si vous êtes fidèle à élever souvent votre cœur à Dieu pendant la journée ; si vous vous adressez à lui dans vos besoins, comme un enfant s'adresse à son père, et avec la confiance que mérite un tel Père.

Sur le sixième : « Les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ». Considérez si le culte que vous rendez à Dieu est accompagné de la bonne volonté d'être entièrement à lui ; si vous attendez tout de son Esprit, et si vous lui présentez le vôtre souvent, afin qu'il le soutienne, le rectifie et le remplisse. Cette pratique nous est plus nécessaire et nous doit être plus fréquente que celle du boire et du manger : car l'esprit humain est comme un instrument dont la pointe s'émousse facilement, et qu'il faut reporter souvent au maître ouvrier, afin qu'il l'aiguise de nouveau. Il n'y a que le « Père des esprits [1] » qui puisse réparer et renouveler le nôtre. Voyez encore si vous aspirez à imiter la vie cachée de Jésus-Christ, en ne désirant de paraître qu'aux yeux de Dieu seul, et si vous ne recherchez pas ce qui éclate aux yeux des hommes.

[1] Obtemperabimus Patri spirituum ,et vivemus. *Hebr.* XII,9.

Sur le septième : « Ayez confiance, votre foi vous a sauvée ». Voyez si vous faites des réserves dans votre confiance ; si vous entretenez volontairement de la défiance, et si vous êtes diligente à rejeter celle que vous ressentez malgré vous.

Sur le huitième : « Veillez et priez, etc. ». Examinez si vous usez d'une charitable circonspection envers vous-même et envers le prochain ; si vous ne lui donnez pas, ou à vous-même, des sujets de tentation ou de peine par quelque action d'amour-propre ou par quelque singularité ; si vous recourez promptement à Dieu dans la tentation.

Voilà à quoi il faut vous appliquer le reste de votre vie, et vous ramènerez ainsi votre Marthe qui a été indiscrètement préoccupée de son état intérieur et de ses propres vues ; vous la ramènerez, dis-je, aux pieds de Jésus-Christ avec Marie, pour bien vaquer à « l'unique nécessaire[1] » ; et pour cela la bonne et vraie méthode se trouve dans le miroir que je vous ai présenté.

Regardez tout le reste des états sensibles où vous vous trouverez comme le temps qui change à chaque moment, et ne vous en mettez pas plus en peine, autant que vous le pourrez.

Supportez l'état ténébreux et l'orageux avec patience, recevez le lumineux avec humilité et sans attache, et adorez en tout Celui qui en dispose comme il lui plaît.

Quant à ces illusions de la vie spirituelle dont la crainte vous inquiète, laissez de côté ces écrits qui

[1] Unum est necessarium. *Luc.* x, 42.

vous l'ont fait naître : car ils ne vous sont aucunement utiles. Tenez-vous-en simplement à cette parole de Jésus-Christ : « Quand vous aurez fait de bonne foi ce qui vous est commandé, estimez-vous une servante inutile, disant alors : ce que j'ai dû faire, je l'ai fait [1] ». Notre-Seigneur vous fera connaître par lui-même et par les ressorts de sa conduite intérieure les défauts cachés de vos actions, autant qu'il lui plaira et que cela vous sera convenable ; vous l'apprendrez avec plus d'utilité et plus de discrétion par son moyen, dans son école pratique, que par ces recherches subtiles et inopportunes qui vous ont mise en alarme.

Reconnaissez volontiers la vérité de votre rien, quand elle paraît à vos yeux ; mais cependant faites comme les soldats qui combattent dans la nuit, sans savoir combien ils tuent ou blessent d'ennemis : frappez de même sur votre amour-propre et sur vos passions, en attendant que le beau jour de l'éternité soit venu, pour connaître à découvert ce que vous aurez détruit à l'honneur et à la gloire de Dieu.

Ne cherchez pas à trop subtiliser, et ne comptez pour coupable que ce que vous reconnaîtrez dans vos résolutions et dans vos actions comme certainement contraire aux paroles de Jésus-Christ et aux devoirs de votre profession religieuse : en effet tout le reste ne vous rendra ni criminelle, ni moins fidèle à la poursuite de la perfection, tant que vous ne nourrirez point de présomption, que vous ne

[1] Cum feceritis omnia quæ præcepta sunt vobis, dicite : Servi inutiles sumus ; quod debuimus facere, fecimus. *Luc.* XVII, 10.

vous gouvernerez pas par vos propres vues, que vous laisserez à Dieu seul la connaissance de ce que valent vos actions devant lui, et que vous demeurerez persuadée que les actions humaines, pour bonnes qu'elles paraissent, ont souvent un mélange d'imperfections secrètes qu'il n'appartient qu'à la pureté de Dieu de voir et de nous faire corriger par son action intérieure qui nous les découvre.

IV. Pour ce qui regarde les autres difficultés que vous me soumettez, il faut vous dire que l'esprit humain est fort amateur de la nouveauté, et qu'il s'y porte avec ardeur, quand elle lui apparaît sous le voile de ce qui est plus relevé et plus rigoureux ; mais il lui arrive souvent la même chose qu'au voyageur, qui quitte le grand chemin, bien frayé, pour prendre un sentier qu'il découvre à travers champs, dans l'espérance d'abréger la route et d'avancer beaucoup en peu de temps. Il le prend en effet, et se trouve déçu, parce qu'il n'a point remarqué un marais où le sentier aboutit ; aussi cela l'expose au danger d'y demeurer arrêté, ou l'oblige à revenir sur ses pas, et alors il apprend à ses dépens la faute qu'il a faite en s'écartant de sa route. Je vous laisse à faire l'application de cette comparaison quand l'occasion se présentera pour vous d'en faire l'expérience.

Apprenez donc à ne pas vous confier à toutes sortes d'esprits ; mais pour éviter d'être ainsi trompée, laissez de côté ces nouveautés subtiles des écrits de nos jours, qui jettent un faux éclat ; tenez-vous-en aux instructions que vous ont données les livres des trois guides excellents qui ont servi d'é-

ducation à votre jeunesse spirituelle : je parle des livres de S. François de Sales, de Rodriguez et de Louis de Grenade. Ne l'oubliez pas : les enfants qui changent souvent de nourrice ne viennent pas si bien que ceux qui n'en ont qu'une ; il en est de même dans la vie spirituelle.

Vous voyez par les peines de N..., dont l'état me fait compassion, ce que coûte aux âmes pieuses la curiosité de vouloir goûter de tant de choses différentes, et de vouloir marcher par tant de chemins, que l'esprit humain aime à se tracer dans la vie spirituelle. Les chemins nouveaux paraissent beaux, ils sourient aux âmes jeunes et inexpérimentées, et elles s'y engagent facilement ; mais elles reçoivent bientôt la punition de leur indiscrétion et de leur témérité par les peines d'esprit et les découragements où elles tombent. Il faut sans doute consoler leur cœur attristé, relever leur âme abattue ; mais, pour les ramener à la paix, il faut surtout leur donner le grand conseil d'effacer promptement de leur esprit les idées de tous ces divers sentiers, d'oublier tout le passé et de recommencer tout de nouveau, en revenant à la haute simplicité de l'Evangile, pour y marcher simplement, en suivant Celui qui est « la voie, la vérité et la vie [1] ».

Considérons en effet comment Notre-Seigneur a parlé, comment il a agi ; et parlons, agissons de même, sans entrer dans tant de mystères que l'esprit humain se forme à lui-même et qu'à bon droit on peut appeler des mystères de rien. Contentons-

[1] Ego sum via, et veritas, et vita. *Joann.* XIV, 6.

nous de marcher pas à pas sur cette voie céleste, en mettant nos pieds sur les vestiges que Jésus-Christ y a imprimés, et laissons derrière nous les sollicitudes, les subtilités et les vues trop étendues ; en marchant nous apprendrons à marcher. Nous voyons souvent des voyageurs qui s'empressent de demander leur chemin à tous les passants, et qui se chargent la mémoire des tours et des détours de leur route ; mais quand ils ont marché une lieue ou deux, la rencontre de plusieurs chemins qui se croisent et la multiplicité des diverses réponses les arrêtent, comme s'ils n'avaient rien demandé. Il en arrive autant à ces âmes ferventes qui, leur semble-t-il, n'ont jamais assez demandé d'avis spirituels. Elles croient que pour elles c'est un grand avantage d'en prendre de toutes les sortes et des plus nouveaux ; mais cela ne sert qu'à les mettre au milieu de plusieurs chemins sans savoir lequel prendre. Attachons-nous à suivre Jésus-Christ, notre voie céleste, dans la pratique simple et fidèle de ses conseils évangéliques ; nous n'aurons pas besoin de tant demander les chemins, et, en suivant cette voie droite et sûre, nous parviendrons jusqu'à « comprendre, avec tous les Saints, quelle est la longueur, la largeur, la hauteur et la profondeur de son amour [1] ».

Ce sera cette voie, Jésus-Christ lui-même, qui nous conduira et nous le fera comprendre par ses leçons intérieures, si secrètes et si lumineuses. Point ne sera besoin pour cela que nous ayons re-

[1] Ut possitis comprehendere cum omnibus Sanctis, quæ sit latitudo, et longitudo, et sublimitas, et profundum. *Ephes.* III, 18.

cours à tant de différents avis et à tant de spéculations subtiles, qui s'épuisent en vains efforts, comme pour extraire la quintessence de la dévotion et faire l'anatomie de l'état intérieur de l'âme.

Ces subtilités ne servent souvent qu'à jeter l'esprit dans l'erreur, la volonté dans des occupations intérieures fort vides de réalité, et la conscience dans des labyrinthes inextricables.

De plus, en marchant ainsi simplement sur cette voie céleste, nous connaîtrons, par la pratique exacte des commandements, « quelle est cette volonté de Dieu » que l'Apôtre appelle « bonne », et par la pratique des conseils de l'Evangile, nous verrons ce que vaut « celle de son bon plaisir », et par le renoncement entier à nous-mêmes, nous connaîtrons l'excellence de celle qu'il appelle « parfaite » ; et cela sans qu'il soit nécessaire de trop subtiliser dans le discernement de la volonté de Dieu [1].

Les règles de cette adorable volonté nous sont marquées dans l'Evangile, et le plus assuré est de ne pas les chercher ailleurs, de peur de s'égarer dans ses propres pensées. J'en ai connu plusieurs qui, en suivant sur ce point la subtilité de leur raisonnement, ont souvent perdu de vue ces grandes règles. Ils voulaient, disaient-ils, chercher la volonté de Dieu par essence, et ils ont fait beaucoup de fautes contre les conseils les plus communs du saint Evangile ; et même, pour s'être trop voulu séparer de la matière et de l'humain, ils étaient, sans le remarquer, dans l'habitude de les transgresser, ne considérant pas que Jésus-Christ nous

[1] Ut probetis quæ sit voluntas Dei bona, et beneplacens, et perfecta. *Rom.* XII, 2.

a enseigné par ses paroles et par ses exemples à accomplir la divine volonté fortement et suavement en tout et toujours.

On outrepasse donc la volonté de Dieu en allant la chercher trop loin, et, en l'outrepassant, on ne l'accomplit point. Il est constant que l'esprit humain est curieux de spéculations nouvelles, et relevées et conformes à son goût, et qu'il s'en entretient volontiers sur le chemin de la vie ; mais ici-bas il n'est pas question de tant s'entretenir, il faut marcher. L'un vaut mieux que l'autre : c'est pourquoi la mortification sur ce point est bien nécessaire à l'esprit de l'homme ; elle lui répond tout court sur cette curiosité : ce n'est ni à droite, ni à gauche ; marchez devant vous ; et cela le ramène à la simplicité du grand chemin de l'Evangile. C'est aussi le moyen de le délivrer de beaucoup de faux pas et de fatigues inutiles, de le rendre ferme et tranquille et de le faire avancer beaucoup en peu de temps.

Souvenez-vous toujours que la discrétion est la mère et la directrice des vertus, et qu'elle s'acquiert par une fidèle obéissance et par une véritable soumission à la conduite de Dieu. Observez enfin que pour avancer sagement dans la vertu, il faut reconnaître qu'il y a autant de différence entre connaître et pratiquer, qu'il y en a entre mesurer un chemin avec les yeux et le mesurer avec les pieds ; l'un est bientôt fait, mais l'autre ne se fait qu'avec le temps, le travail et la patience. Cette comparaison vous apprendra comment il faut considérer les vues de l'esprit et les réduire en pratique.

Convenons donc ensemble, comme conclusion,

que le saint Evangile ne se sert pas de tant de subtilités pour nous exprimer ses vérités, et qu'il n'est question que de pratique pour l'accomplir. Examinons notre volonté et nos actions; et si nous y trouvons quelque chose qui ait du rapport avec ce que nous montre le miroir que je vous ai donné, réjouissons-nous-en humblement dans le Seigneur, et ayons confiance que Celui, à qui seul la gloire de tout appartient, nous secourra toujours pour monter de vertus en vertus les degrés de son amour; mais condamnons-nous, humilions-nous, corrigeons-nous de tout ce que nous trouverons en nous qui soit opposé à ce miroir de vérité.

Voilà, à mon sens, en quoi consiste la véritable vie spirituelle, et non pas dans des spéculations subtiles, ni dans des anatomies d'états intérieurs.

Dieu nous soit tout en toutes choses et soyons tout à lui; adieu

DEUXIÈME AVIS

SUR LE VÉRITABLE AMOUR.

A une Religieuse.

Ma chère Sœur,

Je vous souhaite le même bonheur que ressentit l'Epouse du Cantique des cantiques, lorsque l'Epoux « la fit entrer dans le cellier du vin et qu'il rangea en elle la charité [1] ». Vous y connaîtrez cette charité mieux que nous ne pourrions l'expliquer par les paroles ; vous y verrez des mystères qui vous seront aussi agréables que la manifestation de Jésus-Christ le fut aux disciples d'Emmaüs, lorsqu'il leur rompit le pain. Or, dans ces mêmes disciples, nous trouverons de quoi nous aider à vous expliquer la première question que vous me faites touchant l'amour.

PREMIÈRE QUESTION

Comment est-il possible d'aimer véritablement le prochain, pendant qu'on sent de l'aversion contre lui, ou qu'on a des répugnances, qui obligent à se faire violence pour ne pas les

[1] Introduxit me in cellam vinariam, ordinavit in me charitatem. *Cant.* II, 4.

suivre ; puisque le propre de l'amour est de remplir le cœur de suavité pour la chose aimée et de n'être jamais contraint ?

RÉPONSE.

I. Je vous répondrai : ces disciples d'Emmaüs n'avaient-ils pas perdu toute espérance ? Oui, sans doute ; et tout autre que Jésus, qui eût entrepris de la faire rentrer dans leur âme, n'en serait jamais venu à bout. Mais en s'entretenant avec ce bon pèlerin, ils avaient dans le cœur un sentiment intime, qui y demeurait comme un feu caché sous la cendre ; ils le sentaient, et toutefois ils ne savaient alors ce que c'était. Le souvenir de la mort ignominieuse de leur Seigneur et Maître les tenait plongés dans la tristesse ; et ce feu caché, ils ne le connurent que dans le moment même où Jésus leur ouvrit les yeux pour le reconnaître [1].

La même chose arrive souvent à l'âme qui veut aimer Dieu pour lui-même et le prochain pour Dieu.

Les contradictions et le mauvais fond de sa nature lui causent de la tristesse et de la douleur ; elle ressent néanmoins au plus intime d'elle-même un désir d'accomplir ce que Dieu veut d'elle, et sa douleur ne vient que de ne point voir l'amour qu'elle a pour Dieu, amour qui lui est caché par cette tristesse et ces contradictions. Il lui semble que l'amour de Jésus est demeuré mort en Jérusalem, après y avoir été crucifié par les répugnances de la nature ; mais c'est au Sauveur lui-même qu'elle parle sans le connaître : car c'est sa

[1] *Cf. Luc.* XXIV.

grâce qui produit et nourrit au fond de son être la flamme de ce bon désir ; et cette âme reconnaîtra son auteur, quand le pain sera rompu devant elle, comme les disciples d'Emmaüs reconnurent leur bon Maître à la fraction du pain.

Il faut donc savoir qu'il y a en nous deux amours bien différents l'un de l'autre : l'amour naturel de l'homme animal et l'amour de l'âme raisonnable. Le premier est tout dans le sentiment : car il ne se forme que sur la convenance qu'il rencontre dans l'objet sensible, et il ne dure qu'autant que cette convenance continue ; mais que l'objet vienne à changer, ou que la fantaisie tourne, ou que le dégoût survienne, et tout aussitôt l'âme change aussi d'amour : de là vient que cet amour sensible est si faible, si inconstant et si peu étendu, car, à le bien prendre, il ne sait aimer que lui-même et que pour lui-même.

L'amour raisonnable de l'âme est au contraire un amour de raison, de volonté et de liberté, qui peut subsister en dehors du sentiment. Prenons-en un exemple bien commun dans un homme qui estime sa santé, comme il doit, et qui veut la conserver. Il aime, je suppose, le bon vin et le melon ; on lui en présente ; il ne tient qu'à lui d'en boire ou d'en manger ; toute son inclination naturelle s'y porte avec appétit et avec une espèce d'amour sensible, comme sur un objet qui lui convient et qui lui est agréable. Quand il se surmonte et qu'il s'en abstient, il s'aime lui-même en se faisant cette violence ; mais c'est d'une manière qui n'est ni sensible, ni agréable à la nature. Il ne laisse donc pas d'aimer, et d'aimer vraiment, bien que en dehors

du sentiment ; son amour est un amour de raison, de volonté et de liberté, par lequel il empêche même les actes de l'amour sensible. Lequel de ces deux amours estimerons-nous le plus dans cette circonstance ? Ne sera-ce pas celui de la raison qui surmonte ainsi l'amour sensible et qui n'en est pas dépendant ? Oui, sans contredit ; mais pour soutenir cet amour de raison, il faut recourir promptement à l'amour surnaturel, car il en est l'appui aussi bien qu'il en est la source. C'est cet amour supérieur qui ramène tout au vrai principe, et qui influe dans notre amour la persévérance et la force aussi bien que la vérité. Or cet amour surnaturel est répandu dans l'âme par le Saint-Esprit, qui y forme une sainte habitude de charité et qui la réchauffe et la nourrit de sa grâce [1].

Remarquez bien que ce n'est pas à l'amour de l'homme animal que s'unit cette divine flamme de l'amour surnaturel, mais à l'amour raisonnable, qu'il change en spirituel et qu'il élève peu à peu et de plus en plus au surnaturel, jusqu'à ce que, lui faisant perdre de vue la raison, il ne regarde que Dieu seul, comme l'unique bien et le plus digne objet de notre amour qui mérite seul d'être aimé pour lui-même, sans qu'aucune créature puisse prétendre d'être aimée avec justice sinon par rapport à lui.

Si l'amour purement raisonnable mène l'âme jusqu'à renoncer à l'amour sensible, jusqu'où ne peut pas nous mener l'amour surnaturel ? Et si le premier amour ne laisse pas que d'être amour, quoique le sentiment en soit rejeté, l'amour surna-

[1] Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum. *Rom.* v, 5.

turel ne subsistera-t-il pas encore mieux sans lui, puisque pour objet il a Dieu, qui surpasse tout sentiment et qui est de beaucoup au-dessus de tout élément sensible ?

Cependant ce n'est pas que l'amour surnaturel ne jouisse point d'un sentiment très suave qu'il répand dans l'âme, et qui surpasse infiniment la grossièreté du sentiment de l'homme animal ; ce n'est pas non plus que ce sentiment ne se communique quelquefois aux affections de ce dernier ; mais c'est seulement quand il plaît au souverain Maître de la charité et autant qu'il lui plaît.

Je me servirai d'un exemple pour tâcher de vous expliquer, le mieux que je pourrai, comment se fait cette communication. Un maître de musique qui ne veut pas qu'on entende son concert au dehors, se retire dans un lieu secret ; là il ordonne de fermer les portes et les fenêtres, et par ce moyen il empêche que l'harmonie de sa composition ne soit entendue par ceux du dehors. Lui plaît-il d'en faire part à ceux qui sont dans un appartement voisin, il en fait ouvrir la porte de communication, et le son des voix et l'harmonie parviennent agréablement jusqu'à leurs oreilles. Veut-il être entendu même par les valets qui font grand bruit dans la cour, il fait ouvrir les fenêtres, et les valets se taisent tout d'un coup, en entendant la mélodie du chant et le bel accord des parties ; mais les fenêtres se referment, l'agréable symphonie cesse pour eux, et ils recommencent leur bruit à l'ordinaire.

Voilà, âme pieuse, une esquisse grossière de la communication de la charité et de ses diverses manières de se faire sentir sensiblement. Elle veut le

plus souvent faire son concert si secrètement qu'il n'y ait que Dieu et les anges qui l'entendent ; et bien qu'il se fasse dans l'âme, cette âme est comme à la porte, sans rien entendre : car tout est fermé pour elle. Quand il plaît au Maître de la divine charité que l'âme y ait part, il ouvre la porte qui fait passer jusqu'à son sentiment spirituel la suavité du concert, qu'elle entend pour lors avec une grande et forte consolation ; mais néanmoins le bruit de la basse-cour ne laisse pas que de l'importuner, et il lui faut souffrir avec patience que son contentement soit interrompu par les clameurs impertinentes de ses domestiques.

Quelquefois il arrive que la suprême charité veut faire part de cette douce suavité, même à la partie inférieure, comme elle le fit pour David, qui disait alors : « Mon cœur et ma chair se sont réjouis au Dieu vivant... Tous mes os diront : Seigneur, qui est semblable à vous [1] ? » C'est qu'à ce moment la charité ouvre portes et fenêtres, et la mélodie de son chant s'étend jusqu'à cette partie inférieure qui est comme la basse-cour où tous les valets, charmés du concert, se taisent et demeurent dans le silence. L'âme voit alors dans son petit monde un repos qui lui semble bien doux, moment délicieux, mais qui ne dure guère : car les portes et les fenêtres se referment, le concert n'est plus entendu des valets, ils recommencent leur bruit à l'ordinaire, et la pauvre âme se voit, comme auparavant, replongée dans le travail et dans la nécessité de sup-

[1] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Ps.* LXXXIII, 3. — Omnia ossa mea dicent : Domine, quis similis tibi ? *Ps.* XXXIV, 10.

porter leurs impertinences. Mais si elle retire de cet état passager de consolation un détachement plus complet des créatures, une force et un empire plus grand sur ses inclinations, une résolution plus ferme d'aimer Dieu plus par œuvres que par sentiments, cela suffit : car c'est pour cette raison seule que la consolation lui a été donnée.

Voilà, en termes bien simples, la manière dont Dieu se sert pour faire passer la charité jusque dans le sentiment.

II. Notez encore qu'il y a beaucoup de différence entre aimer par sentiment ou affection, et aimer par effet. Le premier est une marque d'amour qui est quelquefois fausse ; mais le second est une preuve qui ne peut pas tromper. Le premier se termine souvent à une simple complaisance qui montre que celui qui aimait ainsi, n'aimait que lui-même ; mais le second montre que l'amour sort de lui-même pour se communiquer à la chose aimée, et c'est en quoi il est véritable : car aimer n'est rien autre chose que vouloir et faire du bien.

L'amour *naturel* de l'homme animal est fort sujet à en demeurer à cette complaisance, et par suite à être faux ; il dit simplement : j'aime, parce que cet objet me plaît beaucoup.

L'amour *raisonnable* est plus ferme et trompe moins ; il dit : je veux, dans ma liberté, aimer par effet, quoique je ne sente pas en moi la délectation sensible, accompagnant d'ordinaire cette passion, et qui s'appelle amour.

Mais l'amour *surnaturel* se rapporte à Dieu, le seul bien, la seule cause qui ne peut changer. Il vient de lui, comme un ruisseau de sa source ; et

en le regardant comme le principe auquel il veut tout rapporter, il dit : je veux en toutes choses aimer Dieu par effet, et immoler à son amour toutes mes affections sensibles et mes répugnances. Après cela il ne considère plus le sensible ni dans lui-même, ni dans le prochain ; mais il va droit à Dieu pour connaître ce qu'il demande de lui dans les occasions qui se présentent, et pour l'accomplir, sans avoir égard au sentiment.

Voilà quel est l'amour surnaturel ; et il s'appelle ainsi non seulement parce qu'il procède d'un principe surnaturel, mais aussi parce qu'il nous attire à aimer d'une manière tout autre que ne nous l'enseignent l'inclination et la raison du vieil homme, qui ne le portent à aimer par effet que lorsqu'il rencontre dans l'objet sa satisfaction ou son plaisir sensible. Or cette dernière façon d'aimer est toute pleine d'erreurs et de dérèglements ; elle n'est qu'un pur amour-propre. Mais Jésus-Christ a détruit cet amour avec toutes ses pratiques, en nous apprenant dans son commandement nouveau « à aimer comme il nous a aimés [1] », c'est-à-dire à vouloir du bien et à faire du bien au prochain, selon Dieu et sans avoir aucun égard à nos complaisances ou à nos répugnances.

Chacun avoue que l'amour effectif vaut bien mieux que l'affectif ; et ainsi il est aisé de comprendre que l'amour d'une volonté efficace qui fait le bien par le mouvement de sa liberté, est bien plus précieux que l'amour sensible. C'est ce premier amour qui offre à Dieu les grands sacrifices,

[1] Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem sicut dilexi vos. *Joann.* XIII, 34.

et qui donne les grands secours au prochain : car n'ayant aucun égard à ses satisfactions ni à ses répugnances, il les immole au véritable amour. Au contraire l'amour simplement affectif reçoit plutôt qu'il ne donne : car la douceur qu'il perçoit de son sentiment surpasse souvent ce qu'il donne.

J'appelle cet amour effectif, amour de raison, de volonté et de liberté : car, s'il y a de la contrainte, elle n'est que dans le sentiment naturel ; aussi l'âme fait un plus grand acte de sa liberté, quand elle choisit de faire du bien au prochain malgré les répugnances de la nature. En effet la liberté de l'âme l'emporte alors sur la liberté des sens, et l'amour y devient d'autant plus pur qu'il est plus éloigné de sa satisfaction et plus dégagé des créatures.

Aimer par effet jusque dans la privation du sentiment et dans les répugnances, c'est aimer fortement et de la manière que Job espérait en Dieu, lorsqu'il disait : « Quand même Dieu me devrait tuer, je ne cesserais point d'espérer en lui [1] ».

Aussi bien, chère Sœur, en appliquant tout ceci au fait que vous me soumettez touchant ces répugnances que l'on sent contre le prochain, toutes vos difficultés doivent s'évanouir. Tant que l'âme demeure ferme dans la volonté de ne pas suivre la pente de l'aversion qu'elle sent dans la nature, et de faire du bien au prochain, selon les intentions de Dieu et pour lui plaire, elle aime véritablement, parce qu'elle aime par effet. Et assurément c'est déjà un effet de cet amour que de renoncer à l'aversion qu'elle ressent ; aussi elle aime encore pure-

[1] Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. *Job* XIII, 15.

ment, car elle a seulement Dieu pour objet ; enfin elle aime généreusement, car elle veut faire du bien pour le mal qu'on lui a fait, ou qui paraît tel au goût de son sentiment naturel.

Chacun peut avoir cet amour et tous doivent le pratiquer : car c'est une conséquence de l'amour de Dieu, avec lequel il a un rapport nécessaire. Si nous refusons de le faire, non seulement nous n'aimerons pas bien le prochain, comme il le faut, mais même nous n'aimerons pas Dieu comme nous le devons ; car l'amour du prochain est inséparable de l'amour de Dieu : « Celui en effet qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas [1] ? »

Toutes les difficultés viennent uniquement de ceci : au lieu de regarder le prochain de l'œil de l'homme spirituel, nous le regardons de celui de l'homme animal qui cherche partout ce qui convient à son sentiment naturel, et qui se trouble ou se rebute, quand il ne sent pas le plaisir de sa complaisance. Si au contraire nous le regardons de l'œil de notre homme spirituel, nous verrons que ce n'est pas pour lui-même, mais que c'est seulement en Dieu et pour Dieu qu'il doit être aimé. Or, Dieu étant partout et toujours aimable, nous avouerons que nous pouvons et devons toujours aimer le prochain, quel qu'il puisse être ; et si ce n'est pas d'un amour sensible, ce sera du moins d'un amour de raison, de volonté et de liberté. Cet amour, animé du surnaturel, nous pouvons l'appeler l'unique amour effectif, d'abord envers Dieu, parce qu'il est

[1] Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quomodo potest diligere ? I *Joann.* IV, 20.

relatif à son amour ; puis envers nous-mêmes, parce qu'il a le prix du véritable amour qui fait toute notre richesse et qui ne ressemble pas aux faux diamants, comme fait souvent l'amour sensible ; et enfin envers le prochain, car il lui fait du bien avec persévérance.

Cette question était celle qui demandait le plus d'explications ; quant aux autres, nous y répondrons en peu de mots.

DEUXIÈME QUESTION

Quand on craint qu'il y ait du péché dans quelque petite chose, quoiqu'on ne le croie pas, ne vaudrait-il pas mieux s'en abstenir pour plus de sûreté ?

Réponse.

L'âme qui veut être à Dieu doit s'instruire une bonne fois et solidement des vérités morales, puis s'en tenir ferme aux instructions qu'elle aura reçues, sans écouter les craintes vaines qui se forment sur les vues de son imagination : car une âme délicate, qui s'arrêterait sur chacune de ces vues et de ces craintes, sous prétexte d'une plus grande exactitude, serait toujours dans l'inquiétude et dans l'état de ceux dont parle David « qui tremblent de peur là où il n'y a point sujet de craindre [1] ». Ce ne sera pas étouffer les avertissements de la conscience que de passer par dessus ces craintes mal fondées, sans en faire le moindre cas ; mais ce sera éviter une

[1] Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor. *Ps.* XIII, 5.

blessure que feraient la timidité et le scrupule, et qui arrêterait notre progrès dans la vertu en nous faisant souffrir fort inutilement. Le trop de subtilité dans les réflexions sur ses défauts fait quelquefois plus de tort à l'âme désireuse de la perfection, que les défauts eux-mêmes qu'elle veut éviter.

Retenez donc bien ceci : allez à Dieu de bon cœur et de bonne foi, avec plus de simplicité que de subtilité. Dans les doutes raisonnables qui vous viendront sur quelque sujet important, demandez avis avant que de rien faire; mais pour le reste, où vous ne voyez rien d'opposé aux instructions qu'on vous a données, allez votre chemin avec l'intention résolue de plaire à Dieu, sans écouter vos craintes : car si vous y prêtiez une fois l'oreille, ce ne serait jamais fini.

Il y a des âmes pieuses qui ont leurs vues, leurs idées si vives, si présentes, qu'elles pénètrent jusque dans leurs moindres actions : la cause vient en partie de la vivacité de leur esprit ; mais la raison principale vient de l'habitude qu'elles ont prise de s'en servir trop subtilement. Aussi elles sont dans des inquiétudes continuelles et dans des remords de conscience qui les pressent incessamment, et cela précisément parce qu'elles ont fait des fautes qui leur ont échappé, malgré l'idée qu'elles avaient de ne les pas faire. Pour les ramener à la paix, il faut leur faire entendre que la subtilité de leurs vues n'est pas capable de les rendre impeccables, et que puisque, selon la permission de Dieu, les hommes peuvent toute leur vie commettre certains péchés, sans lesquels, au

dire de S. Augustin, la misère humaine ne peut pas vivre sur terre, ainsi leurs vues ne les rendent pas plus coupables dans ces fautes et dans quelques péchés d'infirmité où elles tombent, que si elles n'avaient pas ces vues. Mais un très bon conseil à leur donner, c'est de s'étudier à émousser plutôt la pointe de cette vivacité d'esprit que de l'aiguiser encore par une attention trop grande et par des idées trop subtiles. En toutes choses il faut se garder des extrêmes : car s'ils ne perdent pas totalement l'esprit ou jugement, ils le faussent, après avoir jeté l'âme dans la gêne. J'appelle esprit ou jugement faussé le jugement de ces âmes qui se portent aux extrêmes dans toutes leurs vues, qui n'ont plus que de la contrainte, sans pouvoir se servir d'une raisonnable liberté, qui ne peuvent garder de milieu ni de discrétion et à qui les conseils ne peuvent plus profiter. C'est de cela même que nous veut détourner le Sage en disant : « Ne soyez pas trop juste, et ne soyez pas plus sage qu'il n'est nécessaire, de peur que vous n'en perdiez le sens [1] ».

Préparons-nous « des degrés d'ascension dans nos cœurs », en marchant doucement « dans cette vallée de larmes [2] », selon le conseil de David, plutôt que de nous exposer à la nécessité de descendre, après nous être élevés à des hauteurs extrêmes. Cette parole du Psalmiste est de toute suavité : elle nous montre que le dessein de Dieu

[1] Noli esse justus multum, neque plus sapias quam necesse est, ne obstupescas. *Eccle.* VII, 17.

[2] Ascensiones in corde suo disposuit, in valle lacrymarum. *Ps.* LXXXIII, 6, 7.

est de nous faire monter par degrés du moins au plus, jusqu'à ce que nous soyons parvenus au point précis où son amour nous veut avoir et posséder.

C'est dans la vallée, et dans la vallée des larmes, que se font ces degrés d'avancement et d'ascension : cela nous signifie qu'ils se préparent par l'humilité du cœur et par des gémissements sur nos faiblesses et sur nos fautes, lesquelles cependant n'empêcheront pas notre âme de monter ces degrés, pourvu que les unes la tiennent dans la douceur et dans l'humilité, et qu'elle s'applique à corriger les autres le mieux qu'il lui sera possible.

TROISIÈME QUESTION

Y a-t-il péché véniel sans volonté ?

Réponse.

Non ; mais il faut distinguer une volonté active, agissante, d'avec une volonté négligente. Or dans les péchés véniels que nous appelons péchés d'infirmité, bien que la volonté n'ait pas agi avec délibération, elle a cependant négligé quelque chose, et c'est assez pour constituer ces péchés dans lesquels, chaque jour, dit le Sage, « le juste tombe sept fois [1] », et qui peuvent se réparer abondamment par l'humilité. Si l'on y tombe souvent sans le savoir, dit S. François de Sales, on s'en relève aussi souvent sans le savoir.

[1] Septies enim cadet justus, et resurget. *Prov.* xxiv, 16.

QUATRIEME QUESTION

Suffit-il d'aspirer et de soupirer après les pratiques de perfection qui mortifient le plus les sens, sans faire grand effort pour les pratiquer, quand Dieu en donne l'idée, et que l'on ne se sent pas le courage de les embrasser ; d'où il arrive que l'on éprouve une peine de n'avoir pas été fidèle à l'inspiration ?

Réponse.

Il n'y a rien de plus nécessaire dans la vie spirituelle que de bien écouter les inspirations et de les mettre en pratique : car l'inspiration est proprement l'avertissement intérieur qui nous porte au bien ; mais il n'y a rien aussi où la droite instruction et direction soient plus nécessaires, parce que, sous des idées d'inspiration mal comprises, beaucoup d'âmes passent à des extrémités indiscrètes, et par suite se trouvent renfermées dans un labyrinthe de peines et d'inquiétudes. Ainsi donc, pour éviter ces écueils, marchez par la voie que je vais vous tracer. L'expérience que la fidélité vous donnera, vous fera connaître qu'elle est plus sûre qu'aucune autre pour bien profiter des véritables inspirations.

Les grandes inspirations, générales et assurées, sont celles qui nous portent à pratiquer de mieux en mieux les conseils évangéliques et les règles de notre profession. C'est à celles-là, âme pieuse, que je vous renvoie d'abord, pour les recevoir, les suivre et vous y tenir attachée avec fermeté : car si une fois vous commenciez à compter pour ins-

pirations de Dieu toutes les vues, toutes les idées du bien qui vous pourraient venir, tout le bien possible vous passerait par l'esprit ; vous croiriez le devoir faire, et vous seriez toujours dans l'inquiétude d'être coupable d'infidélité à l'inspiration. Pour vous apaiser et vous rassurer, dites-vous à vous-même que tout ce qu'il y a à faire dans une grande maison ne se fait pas par un seul valet, et que c'est assez que l'un fasse bien une chose pendant qu'un second en fait une autre.

Quant aux inspirations particulières, les personnes libres, qui sont dans le siècle, ont plus besoin d'être attentives à leur discernement que celles qui sont engagées par vœu au service de Dieu : en effet celles-ci ont un état fixe et des règles qui leur marquent assez quelles doivent être leurs occupations ; mais les autres, demeurant maîtresses de leur volonté, ont beaucoup de moments et d'actions qui dépendent de leur liberté et de leur choix. Il est néanmoins fort à propos qu'elles se fassent une fois une sorte de règlement pour les actions ordinaires qu'elles doivent accomplir, afin d'employer leur vie selon Dieu ; mais avec une telle discrétion qu'elles ne suivent pas la ferveur de leur zèle dans les choses extraordinaires sans le conseil d'un prudent directeur : car il leur est tellement nécessaire que, si elles ne prennent bon conseil, elles passeront souvent à des résolutions extrêmes qu'il faudra quitter, comme aussi à des inconstances et à des indiscrétions. En un mot, comme dit le proverbe, elles se tueront pour ne faire rien qui vaille.

Observez donc en matière d'inspirations les deux règles suivantes :

1° Il n'y a rien dans les inspirations qui soit assuré d'une certitude de foi, c'est-à-dire qui ne soit pas sujet à erreur, sinon ce qui nous porte à la pratique des conseils évangéliques et des devoirs de notre profession. Tout le reste peut apparaître à l'esprit d'une manière humaine, sans que nous puissions, à moins d'une révélation, connaître avec certitude que c'est bien une impression surnaturelle que Dieu fait en nous pour en tirer l'exécution. Ainsi donc, ce que nous pouvons dire de certain, et cela suffit, c'est qu'après avoir pris conseil et soumis notre jugement, nous pouvons faire la chose que, de bonne foi, nous pensons nous être inspirée, et croire fermement qu'en la faisant nous plairons à Dieu : en effet, nous ferons ainsi, avec intention de lui plaire, une action qui est matière de vertu et qu'il a soumise à notre liberté.

Voilà à quoi il faut s'en tenir : car les autres certitudes qu'on veut quelquefois chercher et établir en des choses particulières, ne sont appuyées d'aucune autorité de la sainte Ecriture, qui nous dit que « tout est incertain sous le soleil [1] » ; mais au contraire elles sont assez souvent accompagnées d'une présomption secrète, et sont presque toujours suivies de quelque erreur ou de quelque aveuglement d'esprit, précédé de grandes inquiétudes.

2° Il faut toujours se souvenir que le bon fruit

[1] Vidi sub sole... tempus casumque in omnibus. *Eccle.* IX, 11.

croît dans la patience, qu'on n'atteint d'un bout à l'autre qu'en marchant pas à pas, et que l'on doit agir fortement dans l'exécution, mais suavement dans la manière d'exécuter.

Voilà, me semble-t-il, tout ce qui demande réponse dans votre lettre.

Je prie Dieu qu'il vous attire après lui par le lien de sa charité, jusqu'à ce qu'il vous établisse dans la liberté de la gloire.

TROISIÈME AVIS

SUR LA MORTIFICATION.

A une personne séculière.

CHAPITRE PREMIER

NÉCESSITÉ DE LA MORTIFICATION.

La mortification n'est pas moins nécessaire pour réparer l'image de Dieu dans l'homme et pour la conserver que le ciseau ne l'est au sculpteur pour faire une statue.

Sans mortification l'homme demeurera animal et le deviendra de plus en plus, jusqu'à ce qu'il soit, selon l'expression de David, du nombre de ceux qui avec justice « sont comparés aux animaux insensés, et qui sont devenus semblables à eux[1] ». La nécessité de la mortification ne regarde pas seulement les chrétiens, mais encore tous les hommes : souvent, en effet, la raison ne sert que de moyen pour surpasser toutes les bêtes en fureur et en excès, et pour forger des maux inventés par une malice capable de mettre partout la douleur et la misère, si la mortification ne range et ne dirige les puissances de cette raison. Quels cri-

[1] Comparatus est jumentis insipientibus, et similis factus est illis. *Ps.* XLVIII, 13.

mes, quels désordres n'est pas capable d'inventer et de produire la malice raisonnable ! Il y a beaucoup à vaincre et à détruire dans l'homme, non seulement dans les sentiments et dans les inclinations de son corps, mais aussi dans son esprit et dans sa raison ; chacun le doit savoir, car l'expérience l'apprend assez.

Comment donc détruire ces mauvais germes, si l'on n'y applique l'instrument de la mortification ? De plus, ce n'est ni pour une fois, ni pour un temps, mais c'est pour toute la vie qu'il est nécessaire d'appliquer le fer de la mortification ; et encore sans qu'on sache exactement sur quelle chose. Est-ce à l'heure actuelle, au moment prochain, à l'heure qui va venir ? Nul ne le sait : c'est pourquoi il faut l'avoir incessamment à la main pour l'appliquer sur ce qui se présentera, comme le soldat qui est en sentinelle, a ses armes toutes prêtes à tirer sur l'ennemi qui paraîtra. Il faut donc bien apprendre par l'exercice à manier adroitement l'arme de la mortification, afin de s'en servir avec facilité.

Au livre de la Genèse Dieu dit à Adam : « La terre te produira toujours des épines et des ronces [1] ». Cela s'entend bien plus du cœur de l'homme que du sol qu'il foule aux pieds ; aussi il faut prendre deux résolutions sur l'état malheureux de ce pauvre cœur : l'une est de se résigner à y voir paraître ces épines et ces ronces, sans plus s'étonner que le jardinier qui sur la terre voit toujours repousser les mauvaises herbes, car la sen-

[1] Spinas et tribulos germinabit tibi. *Gen.* III, 18.

tence est prononcée, la peine est portée sans appel, sans exception et sans exemption. L'autre résolution sera d'employer aussitôt le fer de la mortification pour arrêter l'accroissement de ces épines, comme le jardinier diligent se sert du sarcloir pour extirper les herbes mauvaises, sitôt qu'elles paraissent.

La nécessité de la mortification nous est marquée partout dans les saintes Ecritures. En effet, dès le commencement du monde, Dieu nous dit dans la Genèse : « Ton appétit sera réduit sous toi, et tu t'en rendras toujours le maître ; mais si tu ne le fais, le péché te saisira sur-le-champ [1] ».

Voilà bien exprimée une nécessité qui n'admet ni exception, ni interruption ; David y satisfaisait fidèlement, car il disait à Dieu : « Nous sommes tout le jour dans la mortification à cause de vous [2] », et il pratiquait ce qu'il disait.

S. Paul nous dit aussi : « Mortifiez vos membres qui rampent sur la terre [3] ». De même S. Pierre écrivait : « Abstenez-vous d'écouter et de suivre ces désirs charnels, qui sont toujours en armes contre l'âme [4] ».

S. Paul ajoute encore : « La chair a des désirs contraires à ceux de l'esprit ; et l'esprit en a de contraires à ceux de la chair [5] ». Les aversions

[1] Nonne si bene egeris, recipies ; sin autem male, statim in foribus peccatum aderit? Sed sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius. *Gen.* IV, 7.

[2] Propter te mortificamur tota die. *Ps.* XLIII, 22.

[3] Mortificate ergo membra vestra, quæ sunt super terram. *Coloss.* III, 5.

[4] Obsecro... abstinere vos a carnalibus desideriis, quæ militant adversus animam. I *Petr.* II, 11.

[5] Caro enim concupiscit adversus spiritum ; spiritus autem adversus carnem. *Galat.* V, 17.

qu'ils éprouvent, et les attaques qu'ils se font mutuellement, sont cause que vous ne faites point toutes les choses que vous voudriez.

« L'esprit a des désirs contraires à ceux de la chair ». — Qu'est-ce que cela signifie ? sinon l'opposition provenant de l'aversion naturelle que la raison porte toujours gravée en elle-même, pour tout ce que le dérèglement du péché produit dans ses sens et ses passions. Cette opposition de la raison tient l'âme dans le désir, quoique faible, de réduire la chair à ses lois, et lui est cause de gémissements quand elle y a manqué. Son inclination naturelle lui marque donc assez la nécessité de la mortification qui doit faire trois choses, et être toujours prête à les pratiquer : 1° refuser, 2° retrancher, 3° agir à l'encontre des sentiments naturels.

Ecoutons encore S. Paul : « Nous portons, dit-il, toujours avec nous la mortification de Jésus-Christ[1] ». Puisqu'il ne quitte point cette arme, c'est signe qu'il en avait toujours besoin, et nous certes encore bien davantage. Avec cette arme que ne faisait pas le grand Apôtre ? « En toutes choses, dit-il, nous éprouvons des tribulations, mais elles ne nous accablent pas ; nous trouvons des difficultés qui paraissent insurmontables, mais nous n'y succombons point ; nous sommes persécutés, mais non pas abandonnés ; et si nous sommes jetés contre terre, nous ne périssons point : car nous portons toujours en notre corps la mortification de Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans

[1] Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes. II *Cor.* IV, 10.

notre corps : en effet, nous qui vivons, nous sommes à toute heure livrés à la mort pour Jésus, afin que la vie de Jésus soit aussi manifestée dans notre chair mortelle[1] ».

Voilà un texte bien clair qui explique assez comment la mortification doit nous accompagner à toute heure et partout, et qui nous apprend ses avantages aussi bien que sa nécessité : S. Paul ne pouvait pas nous les mieux exprimer.

Mais quelle est cette mortification de Jésus? La voici :

1° C'est d'abord celle qui se forme sur ses instructions et sur l'exemple de sa vie, dont il a fait une mortification continuelle, afin qu'elle nous servît de modèle.

2° C'est ensuite celle qui est appuyée sur son secours.

3° C'est enfin celle où l'âme est résolue de tout faire et de tout souffrir, pour parvenir à sa ressemblance et à son union.

Il faut donc prendre une ferme résolution de pratiquer non seulement la mortification en général, car elle est nécessaire à tous les hommes, à moins qu'ils ne veuillent devenir pires que des brutes ; mais spécialement la mortification de Jésus, car elle est nécessaire au chrétien, puisque c'est

[1] In omnibus tribulationem patimur, sed non angustiamur; aporiamur, sed non destituimur ; persecutionem patimur, sed non derelinquimur ; dejicimur, sed non perimus : semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes, ut et vita Jesu manifestetur in corporibus nostris. Semper enim nos, qui vivimus, in mortem tradimur propter Jesum : ut et vita Jesu manifestetur in carne nostra mortali. II *Cor.* IV, 8-11.

un décret de la volonté de Dieu que, « si nous voulons ressembler à Jésus ressuscité et avoir, comme héritiers, part à sa gloire, il faut auparavant représenter Jésus mortifié sur la terre [1] ».

Mais en voilà assez sur ce qui regarde la nécessité de la mortification : car les bons livres spirituels que je vous ai recommandés vous disent tout ce qui peut s'en dire, et mon intention n'est pas de vous éloigner de vos anciennes instructions pour vous en donner de nouvelles, mais seulement de vous préparer les voies pour marcher avec plus de fermeté et de tranquillité, et de vous disposer par la direction à mieux profiter des bons avis de vos anciens maîtres.

Et maintenant de la théorie passons à la pratique.

CHAPITRE II

MANIÈRE DE PRATIQUER LA MORTIFICATION.

Il y a premièrement trois grandes règles générales à établir. La mortification doit se pratiquer :

1° Avec tranquillité, sans donner lieu au scrupule et à l'embarras d'esprit qui provient des empressements et des soins superflus.

2° Avec confiance, en s'appuyant sur la protection de Dieu et sur le secours de sa grâce, sans se décourager pour avoir failli.

3° Avec courage, c'est-à-dire en regardant le

[1] Hæredes quidem Dei, cohæredes autem Christi : si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* VIII, 17.

bien avec une estime volontaire et généreuse, sans faire cas du sentiment et de la répugnance de l'homme animal, et regardant aussi le mal avec une noble fierté, volontaire et généreuse, qui traite son ennemi avec mépris, plutôt que de montrer de la crainte. Nous avons en effet un bon Maître et de puissants secours : pourquoi donc nourrir de la frayeur ? Réduisons notre âme à la simplicité ainsi que je vous le dirai bientôt ; faisons de bonne foi ce que Dieu nous a dit : veillons et prions [1], et avec cela nous viendrons à bout de tout, autant que l'infirmité humaine le peut : car toujours quelque faute nous échappera à la dérobée.

Vous me direz peut-être : Ces règles sont les mêmes que celles que je vous ai déjà indiquées pour d'autres choses. — Oui, je l'avoue, ce sont les mêmes ; mais elles sont propres à tout ; je vous les ai dites, je vous les répète et je vous les répéterai de peur que vous ne vous en éloigniez : car elles sont de très grande conséquence, et l'on peut dire que c'est d'elles que dépend toute la bonne conduite spirituelle.

CHAPITRE III

ORDRE A SUIVRE DANS LA PRATIQUE DES MORTIFICATIONS.

Il faut d'abord distinguer deux cas : 1° ce qui nous arrive de la part de Dieu ou du prochain sans

[1] Vigilate et orate. *Marc.* XIV, 38.

notre choix ; 2° ce qui demande notre choix et notre application. — Voyons-les séparément.

ARTICLE PREMIER

MORTIFICATION EN CE QUI NOUS ARRIVE DE LA PART DE DIEU OU DU PROCHAIN SANS NOTRE CHOIX.

Pour ce premier cas, nous devons bien nous persuader des vérités suivantes : d'abord que ces sortes d'événements sont ceux qui doivent être acceptés et embrassés avec le plus de respect, comme étant purement disposés par la Providence ; puis, par rapport à ce qui nous vient ainsi de la part de Dieu, il n'y a point d'autre règle à observer que de tout réduire en nous à la résignation, à la patience et au sacrifice ; enfin, quant à ce qui nous vient de même de la part du prochain, nous devons aussi tout ramener à la résignation, à la patience et à la charité, ne laissant subsister qu'une discrétion charitable, pour appliquer quelquefois au prochain le remède de la correction lorsqu'il en est besoin. Mais cette discrétion, pour être vertueuse et salutaire, doit être gouvernée par la mortification qui observe le temps et le lieu, afin de rendre la correction utile et conforme aux règles de la justice et de la charité, en sorte que cette mortification, par un saint dépouillement, nous détache même du succès de la correction, en la remettant entièrement à la disposition de la divine Providence.

ARTICLE II

MORTIFICATION EN CE QUI DEMANDE NOTRE CHOIX ET NOTRE APPLICATION.

Quant à ce deuxième cas, je le distinguerai en trois espèces de mortifications, afin que la chose soit plus claire et plus intelligible.

La première sera la mortification de la raison.

La deuxième, la mortification dans les choses où le prochain a un juste intérêt avec nous.

La troisième, la mortification en ce qui dépend de notre liberté, et où personne n'a d'intérêt raisonnable qui doive exiger de nous quelque considération.

I. Mortification de la raison.

Je mets au premier rang la mortification qui redresse l'usage de la raison, parce que c'est la plus importante, celle dont il faut principalement faire état et à laquelle il faut rapporter toutes les autres, qui ne doivent être considérées que comme des moyens propres à la perfectionner.

Or cette mortification doit s'étudier à rectifier la raison :

A. A l'égard de Dieu, par le retranchement de tout ce qui peut s'opposer à la pureté d'intention, à la soumission, à la confiance et à l'abandon à son bon plaisir, ou qui peut y diminuer quelque chose.

B. A l'égard de soi-même, par le retranchement de ce qui veut s'opposer à la douceur, à la patience

et à la vigilance d'une bonne volonté, qui travaille à servir Dieu avec exactitude et avec diligence.

C. A l'égard du prochain, par le retranchement de ce qui voudrait s'opposer au support, à l'assistance et à la correction du prochain.

Cette première espèce de mortification, c'est-à-dire celle de la raison, est la mortification capitale. Il faut s'y appliquer sans craindre aucune indiscrétion. C'est pour elle que S. Paul « fléchissait les genoux devant le Père de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est la source de toute paternité au ciel et sur la terre, afin que, selon les richesses de sa gloire, il fortifiât ses chers disciples dans l'homme intérieur par son Saint-Esprit[1] ». C'est elle qui est à l'égard des autres mortifications ce que l'âme est au corps ; et à mesure qu'on s'y perfectionnera on verra que les autres se trouveront toutes faites, ou du moins très faciles à pratiquer, sans avoir besoin d'y apporter une application singulière. Un arbre s'abat de diverses manières, soit en coupant les branches les unes après les autres, soit en frappant sur la racine. Les coups donnés sur la racine font sécher toutes les branches, sans que l'on y touche. Il en est de même de la mortification de la raison : elle jette l'homme animal par terre en peu de temps, au lieu que les autres, sans elle, ne coupent que des branches qui re-

[1] Hujus rei gratia flecto genua mea ad Patrem Domini nostri Jesu Christi, ex quo omnis paternitas in cœlis et in terra nominatur, ut det vobis secundum divitias gloriæ suæ, virtute corroborari per Spiritum ejus in interiorem hominem. *Ephes.* III, 14-16.

naissent facilement et ne diminuent rien de la vigueur de la racine.

Il faut encore ajouter une chose qui regarde également Dieu, nous-mêmes et le prochain : c'est que nous devons veiller sur notre propre esprit, pour ne pas le laisser se former des préoccupations opiniâtres ou idées préconçues ; aussi bien, pour cela, il faut se tenir dans un état d'âme qui soit libre et souple, afin d'acquiescer aux vérités, quand elles nous sont mieux connues, sans nous attacher à nos propres idées, puisque l'esprit humain est toujours sujet à errer activement et passivement, je veux dire, à être trompé soi-même et à tromper les autres.

Je ne prétends pas pourtant qu'il faille pour cela être irrésolu et chancelant ; je dis au contraire qu'il faut être ferme et agir avec résolution, selon nos connaissances, quand elles ont été réfléchies et concertées autant que nous le pouvons ; mais il faut que tout se fasse de telle manière que l'âme soit prête à se soumettre, lorsqu'elle connaîtra quelque chose de plus convenable et de meilleur.

Tout ceci se trouve développé plus loin dans l'exercice de la simplification de l'âme[1]. Si vous le pratiquez, vous trouverez cette première mortification facilement, comme sous votre main, et les deux suivantes vous paraîtront fort aisées : car votre âme sera prête à faire le bien et à fuir l'ombre du mal avec une volonté maîtresse et généreuse ; elle marchera en foulant aux pieds les sentiments, les désirs et les contradictions

[1] *Cf.* Simplification de l'âme, page 55.

de la nature, et elle trouvera tout en Dieu auprès duquel elle se tiendra étroitement unie ; et ce Dieu, qui est très simple dans son unité, et qui veut tout attirer à la simplicité de l'unité, sera son unique soin comme il est son unique nécessaire.

II. Mortification dans les choses où le prochain a un juste intérêt avec nous.

Il faut ici éviter beaucoup d'écueils venant de l'indiscrétion où porte une vue fausse ou aveugle, qui croit que c'est une excellente pratique de mortification que de retrancher toujours le doux et l'agréable et de choisir toujours le plus dur à la nature. C'est une erreur ; parce que ce n'est ni sur le dur, ni sur le doux ou l'agréable que se doit régler la mortification, mais sur ce qui nous est marqué comme objet de la volonté de Dieu.

Il faut prendre l'agréable aussi bien que le désagréable, quand sa volonté nous le marque par les règles de notre état ou autrement, et être bien persuadé que la mortification ne présuppose pas toujours la privation absolue de ce qui est agréable aux sens, mais qu'elle se trouve aussi dans l'usage, quand il est fait avec pureté d'intention, avec ordre et avec modération.

Quand donc le prochain a droit avec nous dans une même chose, la mortification ne doit rien entreprendre à ses dépens, d'autant que ce serait une injustice. On peut bien l'y exhorter, mais en ne lui étant point importun ni à charge, et au contraire en lui montrant un esprit de condescen-

dance : car la mortification volontaire ne doit pas contraindre le prochain à se mortifier dans quelque chose qu'il peut faire licitement et honnêtement. « Que chacun de vous, dit S. Paul, tâche de satisfaire son prochain pour ce qui est bon et le peut édifier : car Jésus-Christ n'a pas cherché à se satisfaire lui-même [1]. »

Bien loin donc de nous rendre importuns au prochain par notre mortification, il faut retrancher par esprit même de mortification ce qui peut lui être à charge, à moins qu'on ne doive s'en servir pour l'instruire, ou pour le corriger, ou pour le diriger, et qu'on ait l'autorité nécessaire ou des raisons de charité qui soient évidentes et éloignées de toute indiscrétion.

La véritable dévotion ne doit point se rendre odieuse au prochain ; mais au contraire elle doit l'attirer par sa charitable condescendance, sans cependant sortir des bornes de la liberté chrétienne et des devoirs de son état.

III. Mortification dans les choses qui dépendent de notre liberté.

Cette dernière espèce de mortification ne doit être considérée que comme l'instrument de la première. Celle-ci, en effet, doit s'en servir *librement*, c'est-à-dire sans entrer dans un esprit de contrainte qui pense devoir toujours tout retrancher

[1] Unusquisque vestrum proximo suo placeat in bonum, ad ædificationem. Etenim Christus non sibi placuit. *Rom.* xv, 2, 3.

aux sens et ne leur jamais concéder aucune chose particulière, selon qu'on l'a résolu : elle doit aussi s'en servir *discrètement*, pour accorder toutes choses avec les devoirs de son état et pour ménager la nature en la flattant un peu au lieu de l'aigrir, quand on la voit trop chagrine : car l'esprit de contrainte, aussi bien que l'indiscrétion, en poussant la nature à bout, augmente ses répugnances et fait qu'elle devient souvent presque insupportable à l'âme. En mêlant à la force un peu de douceur, on a pour l'action meilleure raison et plus de courage, et la grâce nous aide à faire ce que nous ne saurions faire par nature.

Remarquez bien ce que je dis : cette dernière espèce de mortification ne doit être regardée que comme l'instrument de la première, car si la première ne la manie et ne s'en sert à ses fins, cette dernière est bien peu de chose. C'est de celle-ci que parle l'Apôtre quand il dit : « Les exercices corporels servent à peu de chose » ; mais c'est de la première qu'il entend parler, quand il ajoute : « La piété est utile à tout [1] » : car c'est elle qui règle la raison et lui fait pratiquer ses devoirs envers Dieu, envers soi-même et envers le prochain.

Chacun doit donc, selon son état, user de cette dernière mortification, en y observant les règles de la discrétion, spécialement dans ce qui pourrait faire tort aux facultés spirituelles, comme le ferait la privation du sommeil que l'on croit nécessaire, chacun selon son tempérament. Je n'approuve

[1] Corporalis exercitatio ad modicum utilis est ; pietas autem ad omnia utilis est. I *Tim.* IV, 8.

point les mortifications sur cet article, sinon en ce qu'on reconnaît par de bonnes expériences n'être pas nécessaire, et dont on peut se passer aisément, sans échauffement de sang ni de tête ; mais une religieuse s'en doit tenir exactement à sa règle.

Voilà tout ce que je crois devoir vous marquer au sujet de la mortification, et c'est bien assez. Il me reste seulement à vous donner un grand avis pour la mortification dans les choses futures ; mais il faut auparavant vous tracer l'exercice de la simplification de l'âme.

IV. De la manière de simplifier l'âme, ou d'agir avec simplicité de cœur, et de la mortification touchant les choses futures.

Nous devons observer les quatre points suivants, pour rendre notre âme simple et pour faire qu'elle agisse avec une louable simplicité, en la manière qu'elle doit être et agir.

1° Il faut s'étudier à tenir serrés auprès de Dieu toutes les volontés, les désirs, les soins, les craintes et les affections de notre âme, sans les regarder volontairement, sinon en se considérant en même temps en Dieu et en s'efforçant de les unir à lui et de les purifier toujours de plus en plus. Pour cela souvenez-vous que dans l'Evangile Jésus se compare à la poule, qui ramasse ses poussins sous ses ailes ; et puisqu'il nous témoigne un si grand désir d'agir à notre égard comme agit cette poule, croyons que nous ne saurions mieux faire envers lui que d'imiter ce que font les poussins à l'égard

de leur mère. Appliquons-nous cette idée, et dans toutes les occasions, pénétrés du sentiment de David qui disait : « Je mettrai toute mon espérance à l'ombre de vos ailes », recourons aussitôt aux ailes de cette poule divine, sous lesquelles nous ramènerons nos volontés, nos désirs, nos soins, pour y trouver la sécurité et le secours ; et, comme ajoute le roi prophète, nous demeurerons là « jusqu'à ce que la tempête de l'iniquité soit passée [1] ».

2° Il faut regarder Dieu comme étant incessamment appliqué à opérer dans les âmes tous les mouvements qui sont nécessaires pour leur vie spirituelle, tant qu'elles ne sont pas séparées de lui par le péché. Il en est ainsi de l'âme qui agit incessamment dans le corps, sans qu'il soit nécessaire, tant qu'elle y est, qu'on se mette en peine de tous les mouvements dont il a besoin ; parce qu'on est certain qu'elle les opérera d'une manière toute naturelle. Mais Dieu est bien plus parfaitement l'âme de nos âmes que les nôtres ne le sont de nos corps : aussi cette idée doit, dans notre conduite, nous porter à une grande simplicité, accompagnée de paix et de confiance.

3° Il faut regarder tous les états intérieurs où l'on se trouve, quelque différents qu'ils puissent être dans un même jour ou même dans une heure, comme autant de mouvements de sa conduite qui nous marque par là l'exercice qu'il attend de nous, soit de patience, soit de lutte et de résistance, soit d'exactitude et de diligence. Il faut donc s'y appliquer avec une grande simplicité, sans s'éloigner

[1] Et in umbra alarum tuarum sperabo, donec transeat iniquitas. *Ps.* LVI, 2.

en aucune manière des ailes de cette divine poule, sous lesquelles l'âme s'efforcera de pratiquer ces vertus avec résignation et confiance.

4° Il faut s'étudier à ne rien donner volontairement de nos affections qu'à ce qui conduit à Dieu, ou à ce qui est de son ordre et de sa direction, afin qu'en nous resserrant et nous ramassant ainsi tout entièrement à la seule simplicité de Dieu, il nous devienne tout en toutes choses.

En observant ces quatre points, nous marcherons devant Dieu en simplicité de cœur avec une volonté pleine de paix et de confiance, de charité et de générosité ; et simplifiée de la sorte, notre volonté évitera tout ce qui peut établir de la multiplicité dans ses vues, dans ses désirs et dans ses retours sur elle-même, pour s'en tenir fermement à l'unique nécessaire.

Tout se trouve dans cette simplicité : un amour généreux, fort et enflammé envers Dieu, ainsi qu'une douce charité envers le prochain, sans que ses misères et ses inconstances inquiètent l'âme, et même sans qu'elle soit ébranlée par ses propres infirmités. Mais surtout, âme pieuse, il faut aller puiser dans la simplicité de Dieu et dans son sein l'esprit d'une charité débonnaire, patiente et bienfaisante envers le prochain, en regardant avec quelle patience et avec quelle charité Dieu tire de sa simplicité tous les secours qui nous sont nécessaires à nous et à tous les hommes.

Et maintenant, voici le grand avis que j'ai à vous donner pour les mortifications dans les choses futures : c'est que, quand la vue de quelque événement qui pourrait arriver se présente, et qu'il vous

semble que vous en auriez une très grande mortification, vous recouriez promptement à l'exercice de cette simplification, et que vous vous retiriez sous les ailes maternelles de la poule céleste, en vous calmant par ces réflexions pleines de vérité, ou bien par d'autres semblables : Hé ! que sais-tu si cet événement t'arrivera ? S'il t'arrive : Hé ! que sais-tu en quel état pour lors sera ton esprit et en quelle condition Dieu le mettra ? Et puis, si Dieu te l'envoie, il te donnera aussi en même temps le secours et mettra ton esprit dans un état tout autre que tu ne le vois présentement. Il n'y a rien de plus vrai que ces réflexions : car Dieu prend plaisir à renverser nos prévoyances ; et s'il permet que les choses futures nous effraient, c'est pour nous attirer à l'anéantissement de nous-mêmes et pour nous faire connaître plus sensiblement, selon l'expression du Psalmiste, « qu'il est le refuge du pauvre, son appui dans le besoin et son aide dans la tribulation [1] ».

Voilà où je vous conseille d'en demeurer touchant ces idées de l'avenir ; et l'expérience vous apprendra que cet avis est le plus sûr, le plus tranquille et le meilleur, car il est le plus éloigné de la présomption et de l'industrie humaine, toujours faible et incertaine.

Adieu.

[1] Et factus est Dominus refugium pauperis : adjutor in opportunitatibus, in tribulatione. *Ps.* IX, 10.

QUATRIÈME AVIS

SUR LA PRÉSENCE DE DIEU.

A une personne séculière.

Votre souhait est tout à fait conforme à celui des meilleurs enfants de Dieu qui, étant blessés du désir de l'aimer, souhaitent de l'avoir toujours présent aux yeux de leur âme. C'est lui-même qui fait cette blessure, et il se plaît à les voir languir dans cette plaie qu'il ne guérit pas ; mais il n'en est pas moins Père, et ces âmes n'en sont pas moins fidèles.

Il y a donc ici du mystère et un secret de sa conduite que nous admirerons, quand il nous le découvrira. C'est une grande récompense que d'avoir cette présence actuelle de Dieu et la connaissance sensible de cette présence. Ce sont deux choses que je distingue, car souvent plusieurs bonnes âmes ont cette présence autant qu'elles peuvent l'avoir dans le cours ordinaire de cette vie, sans connaître qu'elles l'ont : Dieu en effet la leur enveloppe de ténèbres pour des raisons très sages et très avantageuses.

I. Ce qui fait leur peine, c'est l'idée d'une certaine présence de Dieu qu'elles se figurent à leur mode. Cette idée, procédant de l'amour et du désir qu'elles ont de lui, leur fait oublier ce qu'elles peuvent, et leur fait croire facilement pour pos-

sibles plusieurs choses qui toutefois ne le sont point.

Elles voudraient rendre Dieu comme sensible, et le mettre dans un tel état que leur esprit l'eût présent avec la même facilité et le même sentiment qu'on a d'un bon ami que l'on voit des yeux du corps. Mais cette présence est une récompense qui est rare en cette vie ; elle n'est point dans les règles ordinaires, et l'on ne peut l'avoir que par une grâce extraordinaire : car dans l'ordre commun de la conduite de Dieu, qui ne porte pas la nature aux extrêmes, cette présence ne saurait être continuelle et sensible, parce que la nature n'est pas capable de la supporter. L'âme est environnée d'un élément sensible, elle ne peut faire d'application sur ce qui est purement spirituel qu'avec interruption : de là vient qu'on ne peut pas prier toujours, ni sans distractions, la faiblesse de l'esprit étant telle qu'elle ne peut se soutenir longtemps sans chanceler et sans se relâcher.

Voilà néanmoins la présence que vous désirez, et dont vous êtes en peine. Si vous l'aviez, chère âme, vous seriez comme S. Pierre sur le Thabor ; mais cet état n'est pas celui de cette vie où les enfants de Dieu sont réduits sous la règle générale que nous exprime David : « Ceux qui sèment, dit-il, avec larmes, moissonneront avec joie ; on les a vus marcher en pleurant, jetant leur semence sur la terre, mais on les verra revenir pleins d'allégresse, portant des gerbes et du grain en abondance [1] ».

[1] Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua. Venientes autem venient cum exultatione, portantes manipulos suos. *Ps.* CXXV, 5, 6.

Retenons bien ces paroles ; il n'y a point d'exception : il n'y a que ceux qui sèment dans les larmes qui ont part à la moisson ; il faut pleurer en marchant, et marcher en pleurant, soit dans les combats, soit dans les ténèbres, soit dans les désirs : car ce sont là les trois choses qui causent en cette vie les gémissements des âmes pénitentes et aimantes.

Choisissons notre parti, et si nous voulons nous mettre au rang des plus fidèles enfants de Dieu, prenons une triple résolution :

1° De ne vouloir rien goûter ni sentir que comme Dieu le voudra ;

2° De considérer le renoncement à nous-mêmes comme l'exercice que Dieu attend de nous, et auquel il nous appelle ;

3° De nous établir fermement dans cette vérité, que plus les choses que nous désirons nous semblent justes et raisonnables, plus Dieu a pour agréable le renoncement que nous en faisons de nous-mêmes dans la vue de son bon plaisir.

Et maintenant revenons à notre présence de Dieu. Nous la distinguerons en trois espèces, pour mieux connaître celle qui demande notre application :

1° La présence sensible et continuelle ; c'est celle dont nous venons de parler.

2° La présence de *foi*, c'est-à-dire celle qui acquiesce souvent à la vue générale que Dieu est partout et qu'il dispose de tout à son gré.

3° La présence de *volonté* et de *pratique*, c'est-à-dire celle qui s'exerce à rapporter ses actions à Dieu et à les faire comme devant lui, mais d'une

manière proportionnée à la nature humaine ; on l'appelle *virtuelle*, c'est-à-dire qui continue toujours dans la résolution de la volonté, mais qui se renouvelle seulement de temps en temps par des actes, et qui se perfectionne petit à petit, en devenant plus familière par l'usage qui la fait croître comme les plantes sur lesquelles le Ciel verse la pluie de bénédiction.

Regardons la première, je veux dire, la présence sensible et continuelle, comme nous regardons le soleil, sans vouloir que Dieu fasse des miracles pour nous le faire voir fixement. Si cela nous arrive quelquefois, il faudra l'en bénir, sans nous attendre à ce qu'il continue toujours, car ce n'est pas sa conduite habituelle.

« Cherchez le Seigneur, dit David, et soyez fortifiés, cherchez toujours sa face[1]. » Si ces bonnes âmes et la vôtre avaient cette présence actuelle et continuelle qu'elles se figurent, elles ne chercheraient plus sa face, et elles n'auraient plus besoin de la chercher, comme la sainte Ecriture nous dit en plusieurs endroits qu'il faut le faire sans cesse et toute notre vie. Elles seraient hors de la nécessité commune de cette belle et aimable mais laborieuse occupation : car elles auraient sa présence actuelle.

II. Contentons-nous donc de la présence de foi et de celle de volonté qui travaille, qui cherche toujours, et que le désir de trouver et de posséder presse aussi fort que si elle n'avait rien. Dieu se plaît à être ainsi cherché, et, comme dit la sainte

[1] Quærite Dominum, et confirmamini ; quærite faciem ejus semper. *Ps.* civ, 4.

Ecriture, « il se fait voir à ceux qui marchent avec une foi pleine de confiance en lui, de même qu'il est enfin trouvé par ceux qui ne le tentent point [1] ».

Qu'est-ce à dire, ceux qui ne le tentent point? C'est-à-dire ceux qui ne veulent pas l'engager à faire des miracles, quand il leur plaît, comme cette présence actuelle sensible et continuelle en serait un sans aucun doute.

Pour bien pratiquer la présence de foi, il faut se servir le moins qu'on peut de l'imagination, afin que l'âme puisse devenir plus libre dans son application, et que la nature ne soit pas surchargée d'un travail fatigant, comme est celui de l'imagination : car notre nature ressemble aux animaux qu'il faut ménager sagement, si l'on veut qu'ils portent longtemps et loin une charge pesante. Il faut donc perdre l'imagination de vue pour entrer dans la pureté des sentiments de la foi.

III. Quant à la présence de volonté, que j'ai nommée plus haut présence laborieuse, il faut pour la bien pratiquer, s'y appliquer avec suavité, sans se laisser aller à certains élans de ferveur qui enflamment l'esprit et qui le fatiguent excessivement par une application trop humaine et trop violente : car l'axiome des philosophes qui dit que tout ce qui est violent ne dure pas, tombe sur la vie spirituelle aussi bien que sur les autres choses.

Quand vous découvrirez que l'oubli vous aura fait passer trop de temps sans honorer la présence de Dieu, ne vous inquiétez point ; mais lorsque vous vous en apercevrez, faites vers lui une petite

[1] Invenitur ab his, qui non tentant illum : apparet autem eis, qui fidem habent in illum. *Sap.* I, 2.

saillie d'esprit, en vous jetant plus amoureusement dans son sein avec une douce confusion de vous-même de l'avoir tant oublié, comme vous feriez dans la surprise de la rencontre d'un ami intime que vous trouvez auprès de vous et que vous n'aperceviez pas.

La présence de foi présente simplement à l'âme l'idée de la vérité de la présence de Dieu ; mais celle de volonté y doit ajouter quelque acte pour l'honorer et ne s'en éloigner jamais dans ses actions.

C'est ce que vous ferez par des oraisons jaculatoires, que vous produirez de temps en temps sans violence d'esprit, ou bien par de simples effusions de vous-même et de tous vos désirs dans le sein de Dieu, comme pour vous y abîmer. Je dis sans violence d'esprit, autrement il se trouverait trop d'humain dans ces sortes d'applications : car c'est la grâce qui fait que cette sainte présence devient suavement familière par l'usage, et non pas par l'industrie de l'esprit. C'est pourquoi je la compare aux plantes qui ne deviennent pas grandes à force de les tirer, mais qui croissent avec le temps, avec la bénédiction du Ciel et avec le travail du jardinier. En tirant trop sur les plantes, on les brise, on les arrache au lieu de les faire croître. Il en arrive souvent de même dans la vie spirituelle, quand on y suit un zèle qui n'a ni expérience, ni discrétion et qui regarde les extrêmes comme s'il n'y avait pas de milieu à passer. Je vous répète souvent cette leçon ; mais l'expérience m'apprend qu'il faut la répéter souvent aux âmes qui veulent aimer Dieu, et qui sont aux prises avec la nature ; car elles l'oublient facilement.

Il faut aussi faire cet exercice d'une manière continue ; autrement on n'avancera pas plus dans la familiarité de cette sainte présence que dans la pratique des vertus, si elle est interrompue. L'écolier qui va trois jours en classe, et qui est un mois sans y retourner, emploiera toute sa vie à l'étude sans devenir savant : c'est la même raison qui fait que tant d'âmes demeurent ignorantes et lâches toute leur vie. Au lieu d'être maîtresses après avoir fait si longtemps profession de piété, elles sont si novices, lorsqu'il se présente quelque chose à faire pour Dieu ou quelque tribulation à supporter, qu'à peine pourraient-elles passer pour des écolières. Exercez-vous donc avec fidélité et avec suavité dans cette sainte présence laborieuse, et espérez que, quand vous aurez travaillé longtemps, Notre-Seigneur vous fera goûter cette première présence que vous souhaitez, comme il arriva à Jacob d'être satisfait aux noces de Rachel.

Mais il faut encore vous avertir d'une secrète conduite de Dieu sur les âmes qui sont tout à lui, c'est-à-dire sur celles qui ont une véritable détestation de ce qui est opposé à son amour et une bonne volonté de pratiquer toujours de mieux en mieux ce qui y est conforme : c'est que sa sagesse fait quelquefois s'éclipser en elles le sentiment de sa présence, et elle en laisse seulement un grand désir dans leur volonté ; mais cette éclipse leur sert d'un remède correctif et préservatif, qui produit trois bons effets : 1° Le dégoût de la conversation inutile du monde, d'où se retire l'âme possédée de ce désir, s'en sentant comme blessée ; 2° l'affection à observer un peu de solitude pour ne paraître

qu'aux yeux de Dieu seul ; 3° la circonspection, afin de ne point se répandre en vaine complaisance envers les créatures.

Ayez donc toujours la présence de Dieu dans votre volonté ; étudiez-vous à ne rien faire qui la choque ; et si le sentiment s'en éclipse à vos yeux, tirez-en fidèlement les profits que je vous marque : car ce sont des fruits qu'il veut faire naître de cette conduite secrète.

Enfin retenez bien ceci : lorsque nous sommes appliqués à faire une bonne action pour Dieu et que nous nous étudions à la bien faire, nous marchons en sa présence, quand même nous n'aurions pas la pensée de sa présence. Et c'est à cette vérité qu'il faut ramener votre âme, quand l'inquiétude la veut prendre de ce qu'en faisant quelque action, elle ne s'est point souvenue de la présence de Dieu : car il vaut bien mieux honorer la divine présence par œuvres et par actions que par pensées et affections.

Je termine par une remarque importante : L'attache imprudente aux créatures est un grand obstacle à l'acquisition de la familiarité de la présence divine. Plus en effet nous paraît innocent l'objet que nous aimons, plus aussi est subtil et véhément le sentiment affectueux qui nous entraîne facilement vers lui. Nous perdons alors la défiance de nous-mêmes, et c'est à peine si nous pouvons reconnaître la qualité de notre attachement, à moins qu'il ne soit si violent que nous sentions notre liberté comme liée par cette affection. Aussi la privation fait que nous éprouvons une vive douleur, et grâce à cette privation nous pouvons connaître ce

qui sans cela nous serait inconnu. Nous apprenons alors par l'expérience combien l'attache aux créatures est opposée au pur amour de Dieu. C'est donc là un point très important sur lequel les hommes spirituels doivent être très attentifs et très prudents, surtout lorsqu'il s'agit d'amitié spirituelle ; c'est pourquoi il faut toujours se rappeler la parole de Jésus-Christ : « L'esprit est prompt, mais la chair est faible [1] ». Je l'avoue, la chose est tellement subtile qu'on n'en peut découvrir la mesure et le degré que d'après l'expérience, tant le propre amour est fin et rusé pour nous tromper et fasciner.

Imprimez cet avis au fond de votre âme : car pour croître dans la liberté des enfants de Dieu, il vous servira beaucoup ; puisque de là dépend souvent le sentiment si doux et la familiarité de la divine présence.

Voilà, pour le moment, ce que j'ai cru devoir vous écrire. Adieu.

[1] Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. *Matth.* XXVI, 41.

CINQUIÈME AVIS

SUR L'EXAMEN DE CONSCIENCE.

A une personne séculière.

J'ai toujours lu avec un singulier respect ces paroles de S. Paul : « Si nous nous jugions nous-mêmes, nous ne serions pas jugés[1] » ; car elles nous apprennent que Dieu est si débonnaire envers nous qu'il nous veut faire juges en notre propre cause, pour tourner le jugement en notre faveur, et qu'il est si équitable qu'il ne veut pas nous imposer son jugement, sinon en nous rendant témoins et convaincus qu'il exige de nous beaucoup moins que nous ne le méritons pour nos fautes.

C'est ce que le même saint Apôtre explique par les paroles suivantes du même texte : « Quand, dit-il, le Seigneur, Père de miséricorde, porte son jugement sur nous, il nous corrige en Père, pour ne point être contraint de nous damner avec le monde[2] ».

David connaissait bien cette pratique de la bonté divine, car il dit à Dieu hardiment : « J'ai fait juge-

[1] Quod si nosmetipsos dijudicaremus, non utique judicaremur. I *Cor.* XI, 31.

[2] Dum judicamur autem, a Domino corripimur, ut non cum hoc mundo damnemur. *Ibid.*, 32.

ment et justice ; ne me livrez pas entre les mains de mes adversaires[1] ».

Si nous nous condamnons par avance, sa miséricorde traitera avec nous ; mais si nous nous faisons contraindre par justice, tout sera perdu.

Je suis réjoui de vous voir remplie du désir d'exercer sur vous ce même jugement (l'examen de conscience en fait la procédure, la contrition en fait la conviction et le jugement et le ferme propos de s'amender, joint à l'esprit d'une humble pénitence qui se porte à crucifier la concupiscence de l'homme animal, et la propre volonté en fait l'exécution de la justice) ; mais il faut tâcher de vous délivrer des difficultés qui vous inquiètent, et troublent ce bon désir.

Je n'ai pas bien compris si c'est dans l'examen de conscience qui se fait pour la confession, ou bien si c'est dans celui du soir, ou encore dans celui des vertus, que vous souffrez cette peine dont vous me parlez ; mais pour ne rien omettre, nous dirons un mot de chacun de ces trois examens.

ARTICLE PREMIER

DE L'EXAMEN DE CONFESSION.

Les mêmes racines, d'où naissent les peines de l'oraison, sont aussi celles qui font les souffrances de l'examen ; et ainsi ce qui sert de remède à l'une, sert aussi de remède à l'autre. Il faut néanmoins

[1] Feci judicium et justitiam : non tradas me calumniantibus me. *Ps.* CXVIII, 121.

avouer que ce qui cause souvent le plus de peine dans les examens, c'est l'indiscrétion d'une âme ardente, qui croit toujours n'avoir jamais fait assez.

Cette erreur doit être détruite par l'assurance que Dieu ne se plaît pas aux pointilleries d'esprit : car il est bon et sincère, et son Esprit n'aime pas la chicane. Il sait ce que nous sommes, et pourvu que de bonne foi et sans trop subtiliser nous apportions une bonne, cordiale et amoureuse modération dans notre diligence, il s'en contente ; et puisqu'il s'en contente, nous devons nous en contenter aussi ; mais cette erreur doit être détruite par l'instruction.

J'ai lu l'instruction que le R. P. D. L*** vous a donnée touchant l'examen qui se fait pour la confession. Il n'y a rien à y ajouter, tant elle est solide et bien expliquée ; mais pour vous aider à en faire encore mieux l'application à l'état dans lequel je vous vois, je vous dirai que votre examen doit se faire : avec *tranquillité*, pour éviter l'inquiétude et la confusion ; avec *exactitude*, pour éviter la négligence ; avec *force*, pour éviter le scrupule et la lâcheté dans la pratique des résolutions de vous amender.

La tranquillité doit naître de la persuasion de la bonté de Dieu et de l'espérance du pardon ; et ce qui lui est contraire, doit être attribué ou à la passion, ou à l'estime de soi-même, ou à un chagrin impatient qui ne tend qu'à faire perdre le courage.

L'exactitude doit naître du regret d'avoir offensé une si grande et si aimable bonté ; et son contraire doit être attribué à la dureté du cœur, ou à la faiblesse du regret, qui marque la lâcheté d'une âme

qui est rampante contre terre ; mais cette exactitude doit être observée avec la bonne foi que nous venons de vous recommander.

La force enfin doit naître de l'amour et de la confiance en Dieu ; et il faut attribuer ce qui lui est opposé à la crainte servile et à l'amour déréglé de soi-même et des créatures.

Vous pouvez donc connaître par la nécessité d'éviter les contraires, combien il importe de donner à votre examen ces trois qualités de tranquillité, d'exactitude et de force, car autrement il sera défectueux.

Le Révérend Père vous marque cinq défauts qui se rencontrent dans l'examen ; ce sont les suivants :

1° Le désordre : il se corrige par l'ordre, qui aide la mémoire à se rappeler les péchés ; et cela d'abord en s'examinant sur les péchés capitaux, puis sur les commandements l'un après l'autre, et ainsi du reste.

2° L'empressement : il se corrige par la tranquillité d'esprit, et par le choix d'un temps propre à faire son examen à loisir.

3° La flatterie, qui invente des prétextes et des excuses ; ce défaut se corrige par la défiance de notre amour-propre, et l'on évite ainsi ces déguisements.

4° La dissimulation, qui détourne les yeux de la connaissance de plusieurs choses que nous ne voulons ni condamner, ni abandonner. Ce défaut se corrige par l'ouverture entière d'un cœur qui regarde Dieu comme une lumière pénétrant jusqu'au fond des ténèbres, qui le prie aussi de l'éclairer, et qui, pour ne point se tromper soi-même

dans les choses douteuses, a recours au conseil des personnes qui en peuvent donner avec sagesse.

5° L'excès est le cinquième défaut qui fait qu'on n'est jamais content en la recherche de ses fautes. Il se corrige par l'instruction et par la confiance.

Voilà pour l'examen de confession ; nous n'en dirons rien de plus.

ARTICLE II

DE L'EXAMEN QUOTIDIEN DU SOIR.

Quant à l'examen du soir, disons que les péchés mortels se connaissent assez d'eux-mêmes, et qu'à moins d'avoir un cœur si endurci qu'il soit devenu insensible, l'idée en doit revenir tout d'abord. Mais pour ces péchés nous souhaitons de tout cœur que Dieu nous tue plutôt d'un bon coup de sa main que de nous y voir tomber.

Les péchés véniels volontaires paraissent aussi assez à une âme qui a quelque sentiment de Dieu et du respect que lui doit sa créature ; mais à celle qui est fidèle, qui a un véritable désir de croître toujours en son amour, et qui aimerait mieux la mort que le péché mortel, il faut lui recommander de ne pas s'empresser et de ne pas faire un trop grand effort d'esprit pour reconnaître tous les petits défauts qui lui ont échappé dans ses actions du jour et qui ne se découvrent que par une forte application, parce que cette violence lui serait inutile et lui ferait peut-être tort, en rendant sa conscience trop timorée et trop inquiète.

La principale disposition qu'on doit apporter à

l'examen, c'est un vrai regret d'avoir déplu à Dieu. Ce regret doit être plein d'amour et de confiance, et accompagné d'une généreuse résolution de s'amender moyennant sa grâce.

Si donc, après avoir fait une bonne réflexion sur ses actions, selon les règles d'une sage modération, et après avoir reconnu les défauts les plus saillants, l'âme ne découvre plus rien, il faut qu'elle conclue son examen par ces deux dispositions, du regret et de la résolution de s'amender, et qu'elle demeure en paix. Il arrive en effet souvent que plusieurs bonnes âmes ne peuvent pas se livrer à cette perquisition pénétrante pour deux raisons : la première est une certaine disposition qu'elles ont naturellement à la confiance ; et comme cette confiance est confirmée par la connaissance que la foi leur donne de celle qu'elles doivent avoir en Dieu, et par la volonté, et par l'habitude qu'elles en ont, elles éprouvent une si grande répugnance pour les recherches faites avec ce qui a la simple apparence de sollicitude et de scrupule, qu'elles en sont comme incapables.

La seconde raison est une disposition de la Providence, qui jette quelquefois ces ténèbres sur leurs esprits, de peur que le scrupule n'y entre ou la vaine complaisance.

ARTICLE III

DE L'EXAMEN PARTICULIER DES VERTUS.

Pour l'examen particulier des vertus, c'est assurément une excellente pratique qui sert autant à

l'âme pour l'embellir et pour corriger ses défauts, que sert un miroir pour ôter les taches du visage et ordonner ce qui est disgracieux dans les habits. Mais pour le faire avec profit, il faut s'y appliquer avec douceur d'esprit et sans empressement inquiet. Il est en effet de la dernière conséquence de ménager les forces de l'esprit, et de ne pas lui donner trop de travail par des spéculations et par des discours étudiés ; parce que, si on le fatigue mal à propos, la lassitude le mettra hors d'état de nous bien servir au besoin, et les suites en pourront être très fâcheuses.

Disons avec David : « Je conserverai ma force pour vous, parce que vous êtes mon protecteur, ô mon Dieu [1] », et mettons sagement ces paroles en pratique. C'est ici une pierre d'achoppement, où plus d'une bonne âme se heurte et s'abuse ; il faut donc vous en bien expliquer le mystère, puisque c'est la principale cause de votre peine ; vous la reconnaîtrez vous-même, quand je vous l'aurai découverte.

Il arrive souvent qu'une âme, se sentant toute fervente, et trouvant son esprit comme dilaté dans ses pensées, s'abandonne à sa ferveur et fait une multiplicité d'actes avec extension de discours, dans lesquels elle trouve un goût qui la charme ; mais en voyant tout d'un coup son esprit se resserrer, devenir triste, aride et dégoûté, elle en est surprise et troublée, sans en comprendre la cause. Elle tombe même dans une plus grande indiscrétion, si elle n'en est instruite, car attribuant cette

[1] Fortitudinem meam ad te custodiam, quia Deus susceptor meus es. *Ps.* LVIII, 10.

froideur à la tentation ou à la lâcheté, elle s'anime à surmonter l'une et l'autre, en s'efforçant de former de nouveaux discours et des actes nouveaux ; mais elle se trouve plus profondément encore plongée dans son impuissance, et c'est ainsi que l'esprit se pousse à bout et se gâte, faute de direction et de discrétion.

Il faut donc que cette bonne âme sache qu'elle se trompe, et que la cause de son trouble, de ses abattements et des contradictions de son esprit, ne vient souvent que de la trop grande fatigue qu'elle lui a donnée par ses spéculations et par ses discours. L'esprit en a été réduit à imiter celui qui, s'étant lassé à force de marcher, se couche contre terre.

Les forces de l'esprit sont en effet fort bornées. Si l'on veut s'en bien servir, il faut les ménager en proportionnant son application à sa portée et en l'habituant doucement à aller du moins au plus ; et même quand on reconnaît qu'on l'a trop fatigué, il faut discrètement réparer ses forces par un travail plus modéré.

C'est donc l'indiscrétion, plutôt que la lâcheté, qui doit être accusée dans cette rencontre ; c'est elle aussi qui donne à l'ennemi l'occasion de fatiguer l'âme par quelque tentation, parce qu'il la trouve moins forte pour résister et plus disposée en cet état que dans un autre à tomber dans le dégoût.

A quoi bon tant discourir et tant surmener l'esprit, puisqu'un simple regard, un simple retour de notre cœur à Dieu, un simple consentement à une bonne pensée suffit pour former un acte parfait de vertu, et que le vrai moyen d'en faire un bien plus

grand nombre, est de conserver l'esprit dans sa vigueur et de l'avoir toujours bien dispos pour travailler.

Si donc nous voulons parfaitement imiter David, qui disait à Dieu : « Je garderai mes forces pour vous, Seigneur [1] » ; laissons reposer nos longs discours et nos pensées multiples, appliquons-nous à faire les œuvres : car c'est ce que Dieu attend de nous, et produisons nos actes intérieurs avec suavité d'esprit.

C'est la même raison qui engage à réprimer les réflexions superflues que l'esprit humain fait volontiers sur les choses qu'il désire ou qu'il veut fuir : ces réflexions le fatiguent, émeuvent les passions, obscurcissent le discernement de la raison et troublent la paix de l'âme. Par ces réflexions, j'entends des retours d'esprit qui, sans nécessité, se font avec délibération sur les choses passées ou sur les choses futures ; et je les nomme superflues, quand elles se font sur ce que nous savons assez, ou sur ce qui est caché et qu'il est inutile que nous sachions plus clairement.

Quand on a connu une chose autant qu'on le peut, ou qu'on y a apporté tout le soin possible, ou encore qu'elle est faite sans qu'on y puisse remédier, à quoi sert de tourmenter l'esprit par de vaines réflexions ? A rien autre chose sinon à dissiper inutilement ses forces et à le rendre irrésolu, sans qu'il sache laquelle de toutes ses pensées il doit choisir et mettre en pratique, ce qui le tourmente de plus en plus.

[1] In Domino sperans, non infirmabor. *Ps.* XXV, 1.

Nous le redirons en parlant de l'oraison [1] : quand on a conçu quelque vérité par une simple appréhension de l'entendement, soit que l'esprit l'ait vue tout d'un coup sans discourir, soit qu'il l'ait découverte par la considération, et lorsqu'on est bien convaincu, il faut aussitôt arrêter la considération pour faire place aux affections de la volonté.

Il en est de même dans l'examen, où le discours trop étendu éteint souvent les affections, et laisse la volonté toute sèche, après avoir fatigué inutilement l'esprit.

Cette tromperie a fait beaucoup de tort à plusieurs âmes ; mais il ne faut pas que dans notre examen des vertus, ni dans tous nos autres exercices spirituels, elle nous en fasse, et cela moyennant la grâce de Dieu.

Appliquez-vous tout ce que nous venons de dire, et, je l'espère, vos peines s'évanouiront.

Adieu, et ne cessez pas de prier pour moi.

[1] *Cf.* Sixième Avis, sur l'Oraison, page 92, et passim.

SIXIÈME AVIS

SUR L'ORAISON MENTALE, ET DIRECTION POUR EN FACILITER L'USAGE A TOUTES SORTES DE PERSONNES.

CHAPITRE PREMIER

THÉORIE DE L'ORAISON.

Comme l'exercice de l'oraison est celui que Jésus-Christ nous a le plus recommandé, ayant voulu nous en donner l'exemple lui-même, en passant les nuits en oraison, tous les chrétiens doivent être persuadés que rien ne leur est plus nécessaire ; mais ceux qui font profession de la vie religieuse et qui ont embrassé par état la milice spirituelle où il y a une guerre déclarée entre eux et le monde, le diable et la chair, ceux-là, dis-je, doivent considérer l'oraison comme l'une des armes principales dont ils ont à se servir pour les combattre, et sans laquelle ils seraient en grand danger d'être blessés, surpris ou bien vaincus par leurs ennemis.

Il n'y a point d'exercice extérieur qui doive en empêcher ou exclure la pratique : car, au contraire, comme l'oraison est un moyen pour se fortifier dans l'homme intérieur, plus on est appliqué au dehors, où l'esprit se dissipe facilement, plus on a besoin de se servir de ce moyen pour se fortifier au dedans. Et afin que personne ne manque d'ins-

tructions pour se former à sa pratique, et ne puisse alléguer qu'il n'est point capable de lire, ni de bien comprendre les auteurs qui ont longuement écrit sur l'oraison, nous exprimons dans ce traité, rendu le plus court possible, la substance de toutes les principales instructions qu'on peut donner sur ce sujet : elles sont réduites à cinq points, avec quelques avis généraux pour former l'esprit aux dispositions et au discernement dont il a besoin pour l'exercice de l'oraison mentale.

PREMIER POINT.

Plusieurs se figurent de grands mystères dans l'exercice de l'oraison mentale. Les uns ne la croient possible qu'aux personnes retirées dans les solitudes, les autres s'embarrassent l'esprit dans quantité de lectures et de conceptions, pensant qu'elle est comme un art dont on dispose à sa volonté, quand on en possède le secret. Mais les uns et les autres s'abusent ; car il n'y a rien de si facile que l'oraison, rien aussi de plus possible à toutes sortes de personnes, quelles qu'elles soient, rien enfin de plus éloigné de tout artifice.

C'est cette erreur ou cette ignorance qui produit l'indiscrétion, et l'indiscrétion engendre le dégoût, qu'il faut tâcher de détruire par l'instruction. Mais la plus courte et la plus claire est la meilleure ; parce que les discours étendus ne font souvent que fatiguer l'esprit dans cette matière, où il faut plus de pratique que de discours, et où l'on apprend incomparablement moins par l'un que par l'autre.

Il faut donc d'abord établir pour fondement, que l'oraison n'est pas une chose qui se puisse bien faire par l'industrie humaine ; car, selon le témoignage de S. Paul, « nous ne savons pas comme il faut prier[1] », et nous ne le saurons jamais, si le Saint-Esprit ne nous l'enseigne lui-même.

La grâce de la méditation, comme le dit S. François de Sales, ne peut s'acquérir par aucun travail humain ; mais quand il plaît à Dieu, il la donne seulement aux âmes qui sont humbles, et qui persévèrent à se présenter devant lui avec intention de lui dire ce que leur cœur trouvera de mieux, s'abandonnant totalement pour le reste aux dispositions de sa Providence. Par cette grâce de méditation, il faut entendre la facilité d'élever son esprit à Dieu, de s'unir à lui, de faire de solides réflexions, de concevoir de bonnes affections et de les répandre devant sa divine Majesté avec des discours et des sentiments jaillissant de l'abondance du cœur.

Cela étant présupposé, il est aisé de voir et de conclure que c'est un grand abus d'imiter la pratique de ceux qui, préoccupés d'une présomption aveugle, veulent s'appliquer à l'oraison, comme s'il s'agissait d'un travail manuel, dont on ne vient à bout que par la peine et la violence. On les voit s'empresser, se mettre l'esprit à la torture, et après s'être rompu la tête sans rien avancer, ils conçoivent de l'aversion pour l'oraison et vont même jusqu'à s'en dégoûter tout à fait. Et c'est ainsi, par tous ces empressements, qu'on s'éloigne au lieu d'avancer ; parce qu'ils sont contraires aux disposi-

[1] Nam, quid oremus, sicut oportet, nescimus. *Rom.* VIII, 26.

tions nécessaires pour y profiter ; et ces dispositions sont la tranquillité, la douceur d'esprit et la suavité dans la manière d'agir ; elles naissent de la connaissance de notre insuffisance et de la vraie humilité : car si nous reconnaissons bien cette vérité, et si nous sommes persuadés que nous ne sommes pas capables de prier comme il faut, à moins que le Saint-Esprit ne nous l'enseigne, nous verrons bien que notre empressement et nos efforts violents sont tout à fait inutiles, et qu'il n'est question que de nous mettre avec confiance en la présence de Dieu sans attachement au succès, et d'y demeurer avec une grande humilité, en exprimant à sa divine Majesté nos affections et nos besoins avec tranquillité et le mieux que nous pourrons. Ecoutez les sentiments de S. François de Sales sur ce sujet :

« L'inquiétude, dit-il, que vous avés a l'orayson, et laquelle est conjointe avec un grand empressement pour treuver quelque object qui puisse arrester et contenter vostre esprit, suffit elle seule pour vous empescher de treuver ce que vous cherchés. On passera cent fois la main et les yeux sur une chose, sans rien appercevoir, lorsqu'on la cherche avec trop d'ardeur.

« De cet empressement vain et inutile il ne vous peut arriver qu'une lassitude d'esprit ; et de la cette froideur et engourdissement de vostre ame. Je ne scay pas les remèdes dont vous devés user, mais je pense bien que si vous pouvés vous empescher de l'empressement, vous gaignerés beaucoup ; car c'est l'un des plus grans traistres que la dévotion et vraye vertu puissent rencontrer. Il fait semblant

de nous eschauffer au bien, mais ce n'est que pour nous refroidir, et ne nous fait courir que pour nous faire chopper. C'est pourquoy il s'en faut garder en toutes occasions, et particulièrement en l'orayson.

« Et pour vous ayder a cela, resouvenés-vous que les graces et biens de l'orayson ne sont pas des eaux de la terre, mais du ciel, et que, partant, tous nos effortz ne les peuvent pas acquerir, bien que la verité est qu'il faut s'y disposer avec soin, qui soit grand, mais humble et tranquille. Il faut tenir le cœur ouvert au ciel, et attendre la sainte rosée [1]... »

DEUXIÈME POINT.

Dans l'oraison, le corps doit être dans une posture décente, modeste et sans contrainte, c'est-à-dire éloignée de ce qui le fatiguerait trop, afin d'avoir l'esprit plus libre.

L'âme doit avoir aussi la sienne, et, se présentant devant Dieu, elle doit apporter avec soi la foi, l'espérance et la charité, qui sont les trois vertus convenant à son état.

Par la foi, l'âme doit être persuadée que Dieu est partout, et qu'il connaît tout ; et partant qu'il sait très bien toutes ses nécessités, avant même qu'elle les lui expose ; mais que sa Providence qui pourrait parfaitement satisfaire tous ses besoins,

[1] Lettre CCLXXXIV, tome XI des Œuvres complètes de S. François de Sales. Edition L. Vivès. (C'est la sept cent quarante-cinquième de Blaise, et la trente-quatrième du livre II des anciennes éditions.)

sans qu'elle fût obligée de le lui demander, a ordonné qu'elle les lui représenterait dans l'oraison, pour en faire la demande, et qu'elle lui rendrait ainsi la soumission qui lui est due.

Par l'espérance, l'âme doit avec une fermeté constante, inébranlable, être pénétrée de la confiance que Dieu lui octroiera tous les secours nécessaires pour diriger, selon sa loi, les actions de sa vie mortelle et pour parvenir à la vie éternelle, non pas qu'elle mérite d'elle-même qu'il lui accorde tous ces biens, mais parce que sa bonté, qui est aussi fidèle dans ses promesses qu'elle est infaillible dans ses vérités et incompatible avec le mensonge, les lui a promis.

Par la charité, l'âme doit avoir pour certain et indubitable que Dieu l'aime d'un amour éternel qui ne diminue jamais, si ce n'est par notre faute; elle doit s'élancer elle-même vers Dieu et se plonger en lui tout entière, afin d'y puiser les grâces nécessaires pour accomplir sa loi, pour être préservée du malheur d'être séparée de lui, et pour s'avancer de plus en plus dans la perfection de son amour; renfermant uniquement dans ces trois choses tous ses désirs, sans en former d'autres que sous la condition de son bon plaisir.

Pour mieux comprendre cette situation de l'âme dans l'oraison, disons qu'elle doit y être en état de répondre ainsi à ces trois propositions ou interrogations :

Où vas-tu, mon âme? — Je vais me tenir devant Dieu, que je crois ici plus présent que moi-même, qui connaît tous mes besoins, mais qui veut que je les lui expose.

Qu'espères-tu de lui ? — J'espère tout le secours qui me sera nécessaire pour lui plaire, et pour parvenir à lui.

Mais encore, que veux-tu pour toi ? — Rien autre chose que sa crainte, son amour et le bonheur d'être éternellement unie à lui.

Si nous sentons notre conscience prête à répondre ainsi au sujet de ces interrogations, notre âme alors est dans la situation où elle doit être devant Dieu.

Mais remarquez-le bien : il n'est pas besoin de se former une idée de quelque chose de corporel, pour se représenter Dieu comme dans une image ; au contraire, si, de soi-même, il se présente quelque chose de tel en l'imagination, il faut s'habituer à le rejeter comme ne convenant point à Dieu, puisqu'il est pur, très pur Esprit. Cela toutefois doit se faire doucement et peu à peu, pour ne point tomber dans l'empressement et l'inquiétude : car il n'y a point de doute qu'un esprit, encore tout grossier, qui n'est accoutumé qu'à travailler sur les objets matériels et sensibles, se trouve tout étonné quand on lui retranche tout d'un coup l'usage de ses idées, et qu'il ne voit plus rien de sensible dans sa manière de concevoir les choses ; mais quand il sera doucement formé à cette pratique, il verra qu'il n'y a rien de plus conforme à la disposition naturelle de son âme, et il en recevra beaucoup de consolation.

Pour se former l'esprit à cette pratique, on peut user de cette comparaison. Quand vous êtes dans un appartement, et que, vous le savez, votre ami est caché derrière la tapisserie, est-il besoin, pour

lui parler, de vous figurer l'idée de son portrait dans l'imagination? Non, assurément, et vous estimeriez cette représentation inutile, superflue. Vous dites à votre ami ce qu'il vous plaît, sans vous former une idée de son visage ; car il vous suffit de savoir certainement qu'il est présent et qu'il vous entend.

Faites de même à l'égard de Dieu ; parlez-lui avec confiance, car il vous entend ; et n'allez point le chercher ailleurs qu'au milieu de votre cœur, puisqu'il y est assurément. Chercher Dieu au plus intime de son âme, s'habituer à l'y trouver, le regarder par les yeux de la foi et non de l'imagination, traiter avec lui, lui parler confidemment comme étant au milieu de nos cœurs, sans se mettre en peine d'en sortir pour aller le chercher ailleurs, c'est le moyen et le meilleur d'apprendre bientôt à marcher en esprit pour aller à la vérité, de vous rendre la présence de Dieu facile et familière, et de vous servir de votre esprit selon la droite raison ; c'est aussi le moyen de calmer l'imagination, dont l'usage indiscret soulève des tempêtes, et d'éviter beaucoup de fatigues d'esprit superflues ; c'est enfin le moyen de se former à faire fréquemment des élévations à Dieu et des actes de vertu avec autant de facilité que l'on ferme l'œil, et de devenir maître de son cœur autant qu'on le peut être en cette vie.

Quant a ce qui regarde l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, où se rencontre avec vérité un corps qui tombe sous nos idées sensibles, on peut s'en servir ; mais il vaut mieux s'habituer à regarder par la foi tous les mystères de sa vie et de sa mort

que de se former dans l'esprit quelque image de sa personne et de ses actions.

Tout ce qui occupe l'imagination ne doit être regardé qu'en passant ; il faut néanmoins en ceci user de liberté d'esprit, et les âmes qui commencent ne doivent pas rejeter l'attrait qui les porte à se servir de l'imagination pour se représenter l'Humanité sacrée du Sauveur. Elles peuvent donc s'en servir librement, ingénument ; mais cette imagination doit être simple, c'est-à-dire sans embarras ni multiplicité de particularités, et l'on en doit user comme de l'aiguille pour enfiler dans l'esprit les affections, ainsi que le dit S. François de Sales.

TROISIÈME POINT.

Il faut ensuite entrer en entretien avec son Dieu, sans se mettre en peine de la composition des paroles, ni faire grand état de la suite du discours ; car cela nuit aux bonnes affections, et appartient plutôt à l'étude qu'à l'effusion sincère d'un cœur qui vient, comme une eau limpide, se répandre devant Dieu.

L'entretien doit commencer par ces trois exercices :

1° La reconnaissance de notre néant, et l'adoration de la divine Majesté que nous croyons si sainte et si redoutable que nous n'aurions pas la hardiesse de nous tenir en sa présence, si par une singulière bienveillance elle n'avait la bonté de nous le permettre ;

2° La contrition sincère de nos péchés ;

3° L'intention d'unir notre prière à celle de Jésus-Christ, protestant que nous voulons la faire, parce que telle est la volonté de Dieu.

Après ces actes préliminaires on entre en considération de quelque point de méditation, pris dans un livre pieux que l'on peut même avoir ouvert devant soi, spécialement dans les commencements.

La manière de se diriger dans cet entretien avec Dieu se comprendra mieux par un exemple familier que par une multitude de paroles. Comment, dites-moi, se comporte un pauvre mendiant, qui à sa pauvreté joint de nombreuses blessures, et qui manque d'éloquence pour toucher le cœur d'un grand prince, quand il se présente devant lui pour demander l'aumône? Il se jette à ses pieds, lui découvre ses plaies, et dit ce qui lui arrive à la pensée pour l'émouvoir à compassion.

Si les paroles lui manquent, il ne cesse de lui montrer ses plaies et de se tenir en sa présence avec obstination jusqu'à ce qu'il le regarde. Quand il s'aperçoit que le prince jette sur lui les yeux, il recommence à lui exposer son indigence, ses misères, avec un nouveau sentiment de douleur et d'affection. Mais si le prince lui donne quelque pièce d'argent, sa joie éclate, il l'exprime par des paroles de reconnaissance, telles que l'abondance de son cœur le lui suggère, sans recherche ni composition de discours.

Tels sont aussi les trois modes d'action que Dieu observe ordinairement dans ses communications avec les âmes pieuses.

Quelquefois il aime à les voir prosternées de-

vant lui, sans les regarder ni leur parler, afin d'exercer et d'éprouver leur patience et leur humilité.

Quelquefois encore il les regarde, il est vrai, un instant, mais se détourne aussitôt, afin d'avoir le plaisir de constater leur résignation dans la privation de ce rayon de lumière céleste qui avait pénétré leur cœur, mais qui bien vite s'est évanoui pour remettre leur fidélité à l'épreuve.

D'autres fois enfin il les regarde, leur fait entendre sa voix ; et pour lors le cœur d'une amante fidèle se fond d'amour, quand son bien-aimé lui fait présent d'un mot de ses lèvres [1].

Et c'est ainsi qu'une âme fidèle doit imiter ce pauvre mendiant. Il faut que, comme un autre Lazare, se jetant en esprit devant Dieu, couverte de plaies, mais brûlant du désir de recueillir les miettes qui tombent de sa table, elle lui découvre ses misères et lui expose ses besoins. Ensuite, sachant bien par une foi vive qu'il connaît mieux qu'elle-même ce qui lui convient le mieux, et étant persuadée par l'espérance qu'il a la volonté de le lui donner, cette âme, si les paroles lui manquent, n'a qu'à persévérer à se tenir en sa présence avec patience, avec humilité, et à se contenter de recommencer de temps en temps à lui exposer ses besoins avec confiance, sûre d'être exaucée en temps opportun.

C'est ainsi que Notre-Seigneur Jésus-Christ, notre cher Maître, a fait dans son oraison du jardin des Oliviers. Là, se trouvant triste jusqu'à

[1] Anima mea liquefacta est, ut locutus est. *Cant.* v, 6.

la mort, il a employé le temps à répéter plusieurs fois la même prière, pour nous donner l'exemple de la patience, de la résignation, et nous apprendre la manière de nous comporter devant Dieu en l'état de sécheresse, soit dans nos paroles, soit dans nos affections. Mais si Dieu vous jette un de ses regards bienveillants, et si votre affection s'enflamme pour un instant, je vous le répète encore une fois, ne cherchez point à composer des discours élégants; mais produisez vos affections avec naïveté, confiance, sincérité, comme fait un petit enfant qui parle à sa mère et qui se jette dans son sein quand les paroles lui font défaut. Car c'est ainsi qu'il faut nous jeter avec un amour tout respectueux dans cet adorable sein de Dieu pour nous y reposer, pour y remettre tous nos soins et toutes nos défiances, et pour y faire doucement la répétition de nos demandes: il se plaît en effet à être importuné, et à nous voir persuadés de la tendresse de son amour paternel.

Vous serez sans doute, âme pieuse, en peine de savoir comment vous pouvez vous exercer dans la considération des mystères de la vie, de la passion et de la mort du Fils de Dieu, et produire des affections différentes sur ces sujets ; je vous donnerai encore un exemple bien connu et tout ordinaire qui vous le fera comprendre.

Si vous aviez pour ami un grand prince qui revînt d'une bataille après avoir remporté une brillante victoire ; et si vous appreniez qu'il a souffert les plus grands outrages du monde, qu'il s'est réduit à cacher sa dignité et à passer pour le dernier des hommes ; si encore vous saviez qu'il a entrepris

tout cela, combat, souffrances, déguisement, pour vous délivrer de la misère, de la captivité : que diriez-vous, lorsque, à son retour, vous iriez à sa rencontre pour le féliciter et lui témoigner votre reconnaissance ?

Assurément vous lui feriez ce qui, dans le monde, s'appelle un compliment, et le plus affectueux possible, témoignant votre admiration pour sa charité, sa valeur, sa prudence, ses brillants exploits et sa bonté singulière à votre égard. Vous seriez heureuse de lui rappeler à lui-même, et en détail, ses actions héroïques, et, en exprimant votre gratitude pour tout ce que vous lui devez, vous joindriez à l'expression des espérances que vous fondez sur lui vos regrets de l'avoir offensé, votre douleur d'avoir été la cause de ses souffrances et vos protestations de l'honorer, de l'aimer et de le servir désormais toute votre vie, et vous produiriez d'autres semblables affections, toutes jaillissant de l'abondance du cœur.

Si les paroles vous manquaient, vos sentiments ne laisseraient point que d'être dans votre cœur et dans votre volonté, tout aussi bien que s'ils se produisaient par des paroles. Et ce bon prince verrait assez sur votre visage et dans vos gestes ce que vous voudriez lui dire ; mais Dieu, dont le regard pénètre le fond de notre âme, y voit tout ce qu'elle veut et tout ce qu'elle désire, sans qu'il ait besoin pour cela de nos paroles.

Appliquez donc cette idée et cet exemple aux mystères de la vie et de la mort de Jésus-Christ, notre Sauveur, et mettez-les en pratique à son égard.

Il en est de même aussi dans les mystères de la résurrection de Jésus-Christ, et dans ceux qui l'ont suivie.

Allez à lui, comme vous iriez vers ce grand prince, après avoir ouï dire qu'il est monté sur le trône ; allez lui témoigner votre joie de son élévation à la dignité royale, allez lui présenter vos congratulations, lui demander sa protection, lui représenter vos besoins, lui donner mille acclamations, mille louanges et lui faire connaître que vous fondez sur lui seul toutes vos espérances.

Mais si vous le considérez comme votre juge, faites tout ce que vous feriez, dites tout ce que vous diriez à un juge qui aurait une sentence à prononcer dans un procès de la dernière importance pour vous, et où il y va de votre fortune et de votre vie ; agissez comme si vous alliez le solliciter pour vous le rendre clément et favorable.

En méditant sur les actions et sur la gloire de la très sainte Vierge et des Saints, faites comme si vous deviez aller visiter de grands seigneurs qui vous honorent de leur amitié, et leur rendre vos devoirs pour les congratuler de leur gloire, leur demander leur protection et la continuation de leur bienveillance, pour leur déclarer vos besoins, leur demander leur faveur auprès du roi, et leur dire avec respect tout ce que l'affection vous suggérera.

Si les paroles vous manquent, soyez persuadée qu'ils voient en Dieu, comme dans un miroir, tout ce que vous avez la volonté et le désir de leur dire.

Il n'y a point d'autre secret mystérieux à cher-

cher pour s'entretenir et s'occuper dans l'oraison. Prenez donc cette idée et suivez-la simplement, bonnement.

De là vous pouvez facilement connaître de quelle manière on doit se servir des méthodes que donnent les Pères spirituels pour entretenir la méditation et former les affections sur les sujets que l'on y considère. Cela doit se faire doucement et sans empressement ; il faut bien se servir des méthodes, mais sans attache, ni obstination.

Si Dieu vous attire à quelques affections aussitôt que vous serez en sa présence, il ne faut pas insister sur le point de méditation, mais suivre l'affection ; et plus elle sera simple et paisible, et meilleure elle sera. Il faut y aller simplement, à la bonne foi et sans art, soit pour se tenir auprès de Dieu, soit pour l'aimer, soit pour s'unir à lui ; car, comme dit notre cher S. François de Sales, le véritable amour n'a guère de méthode. Mais si votre âme se trouve sèche dans ses considérations, vous devez rejeter le découragement aussi bien que l'inquiétude et demeurer avec simplicité en la présence de Dieu, pour y faire l'exercice du pauvre mendiant dont nous venons de parler. Vous direz une fois, par exemple : Mon Dieu ! vous savez qui je suis ; je voudrais avoir le bonheur de vous entretenir, mais je ne le mérite point, et ma stupidité m'apprend assez combien ma faiblesse est grande et mon esprit incapable de s'unir à vous. Que votre sainte volonté soit faite ! pourvu que vous me donniez votre crainte et votre saint amour, cela me suffit. Cet acte étant produit, vous tâcherez de rappeler votre esprit à la considération

de quelque point de méditation avec douceur, avec suavité et sans impatience. Que si votre pauvre esprit se trouve encore sec ou s'égare en distractions comme auparavant, vous recommencerez la même pratique en produisant quelque aspiration, telle que la dévotion vous le suggérera, jusqu'à ce que le temps de la méditation soit achevé ; et ce temps doit durer au moins une demi-heure chaque matin. Vous finirez toujours l'oraison par des actions de grâce de tous les bienfaits reçus de Dieu tant en général qu'en particulier, par une récapitulation de tous vos bons propos et de vos demandes aussi bien pour l'âme que pour le corps, et enfin par la recommandation de vos amis et des âmes du purgatoire qu'il ne faut jamais oublier dans toutes vos prières.

Mais pour vous mieux former à cette sainte pratique, n'oubliez jamais de porter à l'oraison cette pensée, ainsi que dit le même S. François de Sales, que l'on s'y approche de Dieu et qu'on se met en sa présence pour deux raisons principales :

1° La première, c'est pour rendre à Dieu l'honneur et l'hommage que nous lui devons ; et cela se peut faire sans qu'il vous parle, ni vous à lui. Car ce devoir se rend en reconnaissant qu'il est notre Dieu et que nous sommes ses faibles créatures, et en demeurant devant lui comme prosternés en esprit, attendant ses commandements.

Combien n'y a-t-il pas de courtisans qui, cent fois, se présentent devant le roi, non pas afin de lui parler ou de l'entendre, mais simplement pour être vus de lui, et témoigner par leurs assiduités qu'ils sont ses fidèles serviteurs ? Or cette rai-

son, de se présenter devant Dieu, seulement pour témoigner et attester la soumission de notre volonté et notre attachement à son service, est vraiment chose excellente, très sainte et très pure, et par conséquent de très grande perfection.

2° La seconde cause pour laquelle on se présente devant Dieu, c'est afin de nous entretenir avec lui et de l'entendre nous parler, soit par ses inspirations, soit par les mouvements intérieurs qu'il excite en notre âme ; et d'ordinaire cela se fait avec affluence de bonheur, de saintes délices, parce que le plus grand bien pour nous est de parler avec un si grand Seigneur ; aussi, quand sa réponse se fait entendre, il répand en nous mille douceurs, et, je dirais volontiers, mille liqueurs précieuses qui remplissent l'âme d'une grande suavité.

Or l'un de ces deux biens ne peut jamais nous manquer dans l'oraison. Si nous pouvons parler à Notre-Seigneur, parlons-lui, louons-le, prions-le, écoutons-le. Si nous ne pouvons lui parler, étant comme des gens enroués, demeurons néanmoins à la cour du divin Roi, faisons-lui la révérence. Il nous verra là, il agréera notre patience et se complaira dans notre silence.

Parfois nous serons tout étonnés de le voir nous prendre par la main, nous accompagner et faire avec nous cent tours dans les allées de son jardin d'oraison ; et quand bien même il ne le ferait jamais, soyons contents de faire notre devoir en restant à sa suite : car c'est pour nous une grande grâce et un honneur trop grand qu'il nous souffre en sa présence.

Et par suite nous ne nous empresserons pas

pour lui parler, puisque l'autre occupation de nous tenir auprès de lui et de jouir de sa présence ne saurait nous manquer; et elle ne nous est pas moins utile, peut-être beaucoup plus avantageuse, bien qu'elle soit moins agréable à notre goût.

Quand donc vous viendrez auprès de Notre-Seigneur, parlez-lui, si vous pouvez ; demeurez là sous ses yeux, faites-lui entendre les désirs de votre cœur, ainsi que nous l'avons dit, mais ne soyez ni inquiète ni empressée pour quoi que ce soit.

Voilà tout ce qu'il y a à pratiquer avec patience, avec confiance, avec persévérance, pour éprouver ce que Dieu a coutume de produire dans une âme qui se comporte ainsi devant lui. Nous en avons un exemple dans Ste Thérèse et dans un grand nombre d'âmes pieuses qui en font encore tous les jours l'expérience.

On pourrait ici s'étendre plus longuement sur les sécheresses d'esprit, dont l'admirable sagesse de Dieu se sert comme d'un stratagème pour se rendre maîtresse de nos cœurs, pour les soumettre et les réformer ; mais ce sera pour une autre occasion [1].

QUATRIÈME POINT.

Si, en produisant les affections, l'esprit tombe en maintes divagations superflues, en des pensées mauvaises ou ridicules, il ne faut nullement s'en étonner et bien moins encore s'en inquiéter : car

[1] *Cf.* Neuvième Avis.

cela provient de la faiblesse naturelle et de l'inconstance de l'esprit humain, auxquelles se joint la malice des démons pour tâcher de nous troubler et de nous jeter dans l'impatience à la vue de mille sottises dont l'imagination fourmille, ou pour nous faire quitter prise par le découragement. Nous devons penser, quand nous sommes en cet état, que nous ressemblons à ces paysans qui viennent à la ville pour visiter leurs maîtres, et qui, après avoir proféré quelques paroles assez bien agencées, se troublent tout à coup, ne sachant plus ce qu'ils veulent dire. Les maîtres ne se fâchent pas pour cela ; mais au contraire ils en rient et se divertissent en les entendant balbutier. De même. Dieu ne s'irrite pas contre une âme qui, malgré elle, est distraite dans l'oraison ; mais au contraire il en a compassion et prend plaisir à la voir dans cet état, pourvu qu'elle en devienne plus douce et plus humble devant lui à la vue de sa propre misère, et qu'elle s'étudie à ramener son esprit auprès de Dieu et à le recueillir le mieux qu'elle le peut.

Ecoutez ce que pense sur ce sujet l'auteur du livre de l'*Imitation* : « Ainsi donc, dit-il, ne soyez point troublé par les imaginations étrangères, quelle que soit la matière de leur provenance. Gardez fermes vos bons propos et bien droite votre intention vers Dieu. Ne vous faites pas illusion ; parfois vous serez emporté subitement à des hauteurs excessives, et tout aussitôt vous retomberez dans les inepties coutumières. Mais c'est à contre-cœur que vous les souffrez plutôt que vous ne les faites ; aussi bien tant qu'elles vous déplaisent et que vous

les rejetez, c'est un mérite pour vous et non pas un démérite [1]. »

Si la distraction revient cent fois, ne vous étonnez pas plus de la centième que de la première ; et quand vous vous en apercevrez, remettez doucement votre esprit en la présence de Dieu comme s'il n'y avait pas eu de divagation, sans faire réflexion sur la matière de vos distractions. Quand les mouches piquent, on se contente de les écarter avec la main ; mais on ne court pas après elles pour les tuer ; et si après en avoir chassé une, il en revient une autre, on fait encore la même chose, sans s'étonner de leur retour. Il faut agir de même à l'égard de la distraction, et ne pas courir après elle, car ce serait temps perdu : je veux dire qu'il ne faut pas y appliquer les réflexions de son esprit pour s'en faire ou bien des reproches à soi-même, ou des lamentations intérieures (qui ne sont que des productions de l'impatience du cœur), ou des considérations pour tâcher de l'étouffer ou de l'empêcher de revenir : car agir ainsi c'est comme courir après les mouches. Laissons-les donc voltiger ; mais, pour nous, marchons à Dieu avec ardeur et passons outre sans nous amuser. Il n'importe en rien, dit Ste Thérèse, que le traquet du moulin fasse du bruit pourvu que le moulin ne cesse pas

[1] Non ergo te conturbent alienæ phantasiæ, de quacumque materia ingestæ. Forte serva propositum, et intentionem rectam ad Deum. Nec est illusio, quod aliquando in excessum subito raperis, et statim ad solitas ineptias cordis reverteris. Illas enim invite magis pateris, quam agis : et quamdiu displicent et reniteris, meritum est, et non perditio. (*Imitationis* lib. III, cap. VI, 5. Edit. Augustæ Taurinorum, Pet. Marietti, an. 1885.)

de moudre. Cela veut dire qu'il n'importe pas que l'imagination fasse du bruit, pourvu que la volonté tourne toujours sur son centre qui est Dieu, qu'elle demeure attachée à lui, et qu'elle accomplisse ses ordres.

Cependant, quand l'esprit se voit comme accablé par une foule de pensées, il peut se soulager par quelque représentation, et adoucir son chagrin en se figurant, par exemple, l'idée d'un homme qui se trouve en pleine campagne, pendant que la grêle tombe de toutes parts. Cet homme a beau faire, il ne peut l'esquiver, puisqu'il n'y a pas de lieu où il puisse se mettre à couvert. Il lui faut donc se résoudre à voir tomber la grêle, et à la souffrir avec patience, sans se tourmenter et sans perdre son temps à se reprocher inutilement que, s'il avait fait ceci ou cela, il ne serait pas tombé dans cet inconvénient ; mais bien plutôt il doit s'appliquer à élever son cœur vers Dieu et à soupirer vers le Ciel pour bénir le Seigneur dans ses œuvres, en demeurant néanmoins toujours dans la tranquillité de la patience.

Vous n'avez qu'à faire l'application de cette comparaison aux distractions dans l'oraison : car elle y convient fort bien. Quand vous ne feriez autre chose pendant toute votre heure, comme dit S. François de Sales, que de reprendre tout doucement votre cœur et le remettre auprès de Notre-Seigneur, et qu'autant de fois que vous l'y remettriez, ce pauvre cœur s'en détournerait, votre temps serait très bien employé, et vous feriez un exercice très agréable à Dieu.

CINQUIÈME POINT.

Enfin, âme pieuse, pour connaître la bonté de l'oraison, il faut que les fruits paraissent ; car elle est l'arbre dont ils sont inséparables. Il faut donc que la douceur, l'humilité et les autres vertus l'accompagnent, et qu'elles se produisent au dehors par l'accomplissement de la volonté de Dieu, chacun dans sa vocation. Par suite tenez pour certain que quand même vous auriez de hautes élévations d'esprit dans l'oraison, et que vous seriez comme ravie jusqu'au troisième ciel, si hors de là vous étiez entière dans vos passions, obstinée dans votre jugement, froide et négligente à estimer et à pratiquer les solides vertus, vos contemplations ne seraient que de pures illusions, et vos ravissements que de simples fantômes. Mais, au contraire, s'il arrive que vous soyez sèche comme du bois dans l'oraison, sans goût, sans affection sensible, et que d'ailleurs vous avanciez dans l'estime et la pratique des vertus solides, soyez assurée que votre oraison est bonne, et demeurez en repos sous la conduite de l'excellent Guide qui, comme jadis le dispensateur de la maison de Joseph en usa à l'égard de ses frères, a caché l'argent dans votre sac, afin de vous donner l'occasion d'un délicieux étonnement en vous voyant si amoureusement trompée à votre grand avantage. Vous pensiez ne porter que du blé, et son poids vous fatiguait ; mais vous portez aussi de l'or que vous trouverez avec joie, quand sera venue l'heure où il jugera à propos de vous découvrir ce trésor.

Si ce guide céleste vous conduit par des voies obscures et ténébreuses, c'est qu'il sait qu'elles vous sont les meilleures et les plus sûres pour l'usage de cette liberté qu'il a résolu de laisser toujours à l'âme, qui serait peut-être exposée à beaucoup de dangers, si elle marchait par d'autres chemins. Dieu cache la coupe de Joseph dans votre sac, et vous l'ignorez ; mais ayez bon courage : c'est qu'il veut mettre la main sur vous, pour vous faire sa prisonnière, pour vous traiter à sa table, et pour vous surprendre délicieusement par un doux étonnement, quand il se fera reconnaître, comme Joseph le fit à l'égard de son frère Benjamin.

Vous me direz peut-être : Mais quel moyen d'être en repos si la bonté de l'oraison ne se reconnaît que par le progrès dans la vertu ? Souvent il me semble reculer au lieu d'avancer ; et puis ne serait-ce pas une présomption de croire à son propre progrès dans la vertu ? — A cela je réponds : Dieu a voulu mettre des bornes à notre intelligence, et des mesures à nos connaissances, pour qu'elles ne tombent pas dans l'erreur. Cet état de doute et d'ignorance où il nous a mis par rapport à ce que nous sommes et à ce que nous valons devant lui, ressemble à celui « de ces ténèbres » dont le Psalmiste dit « qu'il est environné [1] » ; mais ce n'est que pour nous fournir le moyen d'approcher plus près de lui et pour mettre notre esprit comme à couvert, afin qu'il puisse plus abondamment et plus facilement participer à l'influence de sa grâce.

[1] Posuit tenebras latibulum suum. *Ps.* XVII, 12.

Demeurons donc humblement dans cet état d'ignorance et de doute sans recherches curieuses, puisque la main de Dieu nous y place, et reposons-nous avec fermeté dans la confiance qui présume tout de sa bonté. Si nous sentons que notre volonté s'anime de plus en plus à corriger nos défauts, qu'elle n'a point d'attache au péché, si petit soit-il, et qu'elle brûle du désir d'être plus que jamais fidèle à Dieu, vivons dans la paix et le repos : car c'est là tout ce que l'on peut attendre de pauvres et misérables pécheurs comme nous, qui de nous-mêmes ne pouvons que pécher et qui n'avons que des imperfections.

Et maintenant pour conclure, disons en peu de mots que le meilleur moyen de faire un grand progrès dans l'oraison et d'y avancer beaucoup en peu de temps, c'est la mortification de nos passions. En nous y appliquant avec soin et comme il faut, nous gagnons tout le temps que la divine Providence emploierait à nous rendre mortifiés.

Voilà, en abrégé, les points que je crois les plus nécessaires pour établir les fondements d'une bonne conduite dans l'oraison. Mis en pratique, comme il faut, ils élèvent l'âme à des connaissances plus relevées ; et ces connaissances ne sont jamais si pures, ni si assurées que quand elles proviennent des expériences que Dieu fait faire à une âme, plus désireuse d'agir que de savoir.

Je m'abstiens, à dessein, d'exprimer ici plusieurs choses qui sont à remarquer pour les âmes avancées dans l'exercice de l'oraison, afin de ne point donner de trouble à l'esprit des commençants par

la multiplicité des discours : plus en effet ils sont courts, et meilleurs ils sont en cette matière. Mais je vous les mettrai à part avec les avis généraux que je vais vous donner sur ce même sujet, afin que cela soit plus clair ; car il importe tout à fait, dans les entretiens spirituels, de ne point donner de trouble à l'esprit humain, trop disposé lui-même à s'embarrasser dans ses propres conceptions.

CHAPITRE II

PRATIQUE DE L'ORAISON. AVIS GÉNÉRAUX SUR LA PRATIQUE DE L'ORAISON, TANT POUR LES COMMENÇANTS QUE POUR LES AMES QUI SONT AVANCÉES DANS CE SAINT EXERCICE.

ARTICLE PREMIER

SUR LES OPÉRATIONS DE L'ESPRIT.

Il faut se servir avec prudence et modération des opérations de l'entendement, et ne pas le laisser trop se complaire dans ses spéculations auxquelles il s'attache volontiers, quand la porte de quelque connaissance lui est ouverte dans l'oraison ; mais il faut faire place aux actes affectueux de la volonté, sitôt qu'elle est émue : car on ne doit connaître que pour vouloir. L'esprit est amateur de ces sortes de complaisances ; c'est pourquoi il importe d'y prendre garde.

Insister sur les spéculations pour s'y complaire vainement, c'est satisfaire la curiosité naturelle de

l'esprit, c'est étudier plutôt que prier. S'y arrêter indiscrètement, plus longtemps qu'il ne convient, c'est un défaut à corriger. En effet, soyez-en bien persuadée, quand on est convaincu d'une vérité qui a excité l'affection, et qu'on ne laisse pas de continuer ses considérations, on ressemble à celui qui, ayant allumé sa chandelle, soufflerait dessus. Cela ne servirait qu'à éteindre la lumière qui s'est répandue dans l'âme pour éclairer et enflammer les affections. Ne laissons donc couler par le canal de l'entendement qu'autant d'eau qu'il est nécessaire ; et aussitôt qu'elle veut se répandre par les affections de la volonté, bouchons le canal de l'entendement pour laisser tout s'écouler par celui de la volonté.

Je vous ai déjà indiqué ci-dessus plusieurs choses qui concernent cet article ; mais pour les commençants ceci met la chose dans une plus grande évidence.

ARTICLE II

SUR LES BONS PROPOS.

Nombre d'âmes n'accomplissent point, par pure négligence, les bons propos qu'elles ont formés dans l'oraison. C'est que, ne veillant pas assez sur elles-mêmes, elles ne s'étudient pas à se faire un peu de violence, et par suite elles oublient facilement leurs résolutions.

D'autres, au contraire, brûlent tellement du désir d'acquérir certaines vertus qu'elles sont tout inquiètes pour les obtenir. Elles font dans l'oraison

avec fermeté, ou plutôt avec obstination, de fermes propos de les pratiquer, mais, dès la première occasion, elles succombent, et tombent aussitôt dans le chagrin. Prenant alors de nouvelles résolutions avec pleine confiance en elles-mêmes de faire des merveilles, elles retombent encore sitôt que l'occasion se présente. La cause de leur chute ne vient pas du défaut de sincérité dans leurs désirs et bons propos, mais elle procède de l'orgueil et de l'amour-propre, qui leur donnent de la présomption d'elles-mêmes. Elles désirent avec avidité ces vertus, non pas purement pour Dieu, mais à cause de la délectation qu'elles y rencontrent.

Et tout ainsi Dieu punit ces âmes, les livrant à leurs propres désirs. Cependant il leur fait plus de bien, en les laissant dans l'impuissance d'accomplir leurs bons propos, que s'il leur en permettait l'accomplissement. Car cela ne servirait qu'à nourrir leur propre estime et la complaisance qu'elles ont en elles-mêmes ; au lieu que leur défaillance les conduit à la connaissance de leur impuissance à faire le bien, et du besoin absolu qu'elles ont d'être secourues de Dieu en toutes choses. Le désir violent et anxieux, le chagrin, l'impatience et le dégoût sont les marques infaillibles que le mal procède de cette cause ; mais en voici le remède :

Il faut 1° désirer la vertu uniquement parce qu'elle plaît à Dieu ; de telle sorte que s'il voulait, par impossible, nous voir dénués de toute vertu, nous acquiescerions volontiers, en cela comme en tout, à son bon plaisir.

Il faut 2° être persuadé de notre faiblesse qui, bien qu'elle ne paraisse pas en l'absence des objets

de tentation, se manifeste clairement quand ils sont présents.

Il faut 3° ne rien se proposer, sinon en s'appuyant sur une confiance parfaite en Dieu ; car c'est à Dieu que nos bons propos doivent être attribués plutôt qu'à notre propre esprit. La confiance en Dieu, en effet, doit tellement saisir notre esprit qu'à peine il paraisse lui-même en ses propres résolutions.

Quand l'âme sera bien établie dans ces dispositions, elle se trouvera presque toujours fidèle à accomplir tous ses bons propos ; et elle le fera sans empressement, avec douceur et résignation ; mais avant de parvenir à cet état de perfection, elle fera des chutes d'autant plus nombreuses qu'elle en sera plus éloignée. Toutefois qu'elle ne laisse point de se proposer le bien, et qu'elle profite de l'enseignement de ses chutes pour suivre la vraie voie qu'elles lui indiquent comme du doigt. Au lieu de se laisser aller à l'impatience et au chagrin, quand elle aura failli ; qu'elle ait recours à l'humiliation devant Dieu, à la douceur envers le prochain et au mépris de soi-même : car quand elle sera parvenue à ce degré de perfection, elle aura fait de grands progrès.

Il faut encore user de prudence et de grande discrétion pour ne point multiplier les résolutions : car leur diversité seule suffit pour inquiéter facilement l'âme d'un commençant et pour le jeter dans les angoisses. Pour lui, surtout, il vaut mieux en faire peu à la fois, qui soient suivies de l'effet, que d'en prendre beaucoup et d'y être infidèle.

Les âmes avancées doivent aussi sur ce point ob-

server les règles d'une sage modération. Quand même elles ne formeraient qu'un propos général d'être attentives à Dieu, et de veiller sur leurs actions pour les perfectionner selon Dieu, il suffirait qu'elles en accomplissent chaque jour quelque chose.

Ce conseil est même quelquefois plus utile aux âmes ferventes et fort timorées, dont l'esprit se trouve trop violemment occupé par le détail. D'ordinaire cependant il est très utile de se proposer successivement quelque vertu sur laquelle on s'exerce et l'on s'examine particulièrement. Mais pour éviter l'indiscrétion et l'inquiétude, il convient d'imiter le jardinier, qui s'applique à cultiver une plante, sans toutefois négliger les autres. Il a soin de toutes ses plantes ; néanmoins, de temps à autre, il jette un regard plus attentif et plus vigilant sur sa plante préférée, jusqu'à ce que la voyant en bon état, il porte ailleurs son attention.

Il en est beaucoup qui, en formant leurs résolutions, tombent dans une grande indiscrétion provenant du manque de connaissance d'eux-mêmes. Ils se proposent en effet les choses dans un degré de perfection tel qu'il devient un excès, eu égard à la misère de l'homme : car il s'agit quelquefois d'une matière, où d'ordinaire les hommes commettent toute leur vie quelque faute, comme sont, par exemple, les paroles oiseuses, les émotions trop vives de l'âme, et autres semblables faiblesses. Ils prennent les choses si fort à cœur, les exagèrent tellement et les interprètent si scrupuleusement qu'ils nuisent à leur esprit, toujours agité de crainte et de soucis ; aussi ils tombent le plus souvent dans

les fautes qu'ils redoutent, et en font plus par la crainte de faillir que s'ils ne se proposaient rien du tout.

De là il arrive qu'ils sont comme tout abattus et décontenancés ; dans leur conduite ils semblent toujours à la gêne et dans l'inquiétude ; et enfin la tristesse, desséchant leur esprit, les provoque au dégoût et à la négligence des choses spirituelles.

Ainsi donc ne nous proposons rien d'outré, et contentons-nous de faire de bonne foi des résolutions modérées de corriger en particulier quelque défaut que nous remarquons en nous, et de pratiquer quelque acte de vertu, le mieux que nous pourrons. Rejetons tout à fait les sollicitudes inquiètes, et veillons sur nous avec la douceur de la confiance en Dieu, pour ne pas tomber dans ces excès, qui sont préjudiciables à la nature et au progrès dans la vertu. On ne monte pas tout d'un coup au sommet d'une montagne ; il faut y aller pas à pas. De même la pratique exacte d'une vertu n'est pas l'ouvrage d'un jour ; il faut monter beaucoup de degrés, et faire des faux pas souvent, et s'en relever avec esprit de douceur, avant que d'y parvenir et de s'y tenir ferme.

J'ai connu une personne pieuse qui avait tellement pris à cœur de modérer sa langue, pour ne rien dire mal à propos qu'il s'en fallut de peu que son cerveau n'en fût incommodé. La contention de son esprit et la lutte entre ses pensées étaient si grandes que toujours elle doutait si elle avait bien dit, ou si elle n'avait pas trop parlé, ou encore si elle n'aurait pas dû s'exprimer d'une autre manière, etc.... C'était en elle un combat perpétuel,

qui la jetait dans une grande affliction et qui la réduisait enfin à être comme hébétée. Mais Dieu lui fit connaître combien téméraire était l'intention qu'elle se proposait ; aussi, s'abandonnant à une douce confiance envers Dieu, elle apprit par expérience qu'en rejetant tous ses soucis et tous ses désirs dans le sein du bon plaisir divin, et qu'en marchant pas à pas sans tant de prévoyance, avec la bonne volonté de ne rien faire, de ne rien dire que ce que Dieu lui inspirerait dans l'occasion, et avec confiance en son secours, on avançait beaucoup ; au lieu que par les autres voies, toutes de labeur et d'anxiétés, on n'arrivait jamais au but désiré.

Voilà comment l'ignorance et l'amour-propre, joints à un zèle immodéré, causent à l'âme beaucoup de peines, empêchent le bien au lieu de l'avancer, et rebutent l'esprit au lieu de l'animer et de le consoler.

Le regret de nos péchés et de nos fautes exige que nous formions un bon propos de nous corriger, et cette résolution doit toujours être accompagnée de l'humble défiance de nous-mêmes, et appuyée sur une ferme confiance en Dieu et en sa grâce qu'on lui demande humblement, instamment et avec fermeté.

Quant à ce qui regarde la pratique des vertus et des œuvres de plus grande perfection, je crois qu'en s'y prenant par l'anéantissement de soi-même devant Dieu, par le simple exposé qu'on lui fait du désir qu'on a de ces vertus, et par une humble demande accompagnée de confiance et de résignation à son bon plaisir, on avancera plus en pratique

que par des bons propos multipliés et obstinés. La cause de cela peut être attribuée à la propre volonté et à une secrète présomption de l'amour-propre, qui fait qu'en se recherchant soi-même, on agit comme si l'on pouvait prévenir la grâce.

Or, d'une part, c'est la grâce qui nous prévient en toutes choses, et pour nous montrer le bien, et pour nous le faire désirer, et pour nous le faire vouloir et accomplir : car sans son secours nous ne pouvons ni vouloir le bien, ni le parachever [1].

Mais, d'une autre part, la nécessité de notre coopération à la grâce est si évidente que le saint Concile de Trente déclare « que nous recevons en nous la justification, chacun selon la mesure qu'il plaît au Saint-Esprit de départir comme il veut, et selon la propre disposition et la coopération de chacun en particulier [2] » ; il marque assez par ces paroles et la nécessité et l'effet de notre coopération.

Enfin, pour retirer nombre d'âmes pieuses de l'embarras où elles se trouvent après avoir manqué d'accomplir leurs bons propos, il faut, je crois, leur conseiller de convertir l'acte qu'elles en ont formé en humble demande à Dieu du secours de sa grâce pour faire le bien qu'elles désirent, et cette demande doit être faite avec le plus de confiance et de soumission possible. Par ce moyen elles s'approcheront plus près de la grâce qui prévient, qui ac-

[1] Deus est enim, qui operatur in vobis et velle et perficere, pro bona voluntate. *Philipp.* II, 13.

[2] Justitiam in nobis recipientes unusquisque suam secundum mensuram, quam Spiritus Sanctus partitur singulis prout vult, et secundum propriam cujusque dispositionem et cooperationem. — Cap. VII, Sessio 6ª, Concil. Trident. (Canones et Decreta), Edit. Desclée, Roma, 1860.

compagne et qui suit les bonnes œuvres, ainsi que parle le saint Concile de Trente ; et elles s'éloigneront davantage de la présomption de l'esprit humain et de l'amour-propre, qui cherchent plutôt leur utilité et leur satisfaction que la gloire de Dieu, et à qui il semble que par leur propre industrie ils viendront à bout de tout.

ARTICLE III

SUR LA MATIÈRE DE L'ORAISON.

Le plus grand secret de l'oraison est d'y suivre l'attrait de la grâce en simplicité de cœur, comme nous l'avons déjà expliqué ci-dessus.

Mais néanmoins pour ne point donner d'occasion à la légèreté ou à l'indiscrétion, il faut ordinairement choisir quelque sujet bien déterminé, et s'appliquer à le considérer et à le savourer sans le quitter facilement. Car un esprit vif et ami du changement parcourrait toutes choses et les effleurerait en un moment. Il ne les considérerait que par l'imagination, et non pas par un raisonnement solide. Sans doute aussi il produirait des affections, mais d'imagination pure, et assez semblables à ces fleurs éphémères que l'on admire sur les arbres et qui ne produisent aucun fruit.

Ainsi donc le choix d'une matière déterminée est un moyen sûr pour ne pas lui donner lieu de divaguer et pour la contenir, autant que faire se peut, sous les lois de la raison. Si cependant parfois elle s'échappe, il ne faut pas s'en étonner, mais recourir au remède que nous avons indiqué au

quatrième point, c'est-à-dire la ramener de ses divagations avec un esprit de douceur et de patience.

Et maintenant je ne prétends pas traiter encore de la différence qu'il y a entre la méditation, la contemplation et l'oraison du véritable repos intérieur de l'âme ; je veux seulement vous marquer ici ce qui regarde la pratique.

ARTICLE IV

SUR LES DIVERS ÉTATS D'AME DANS L'ORAISON.

Il faut considérer Dieu comme le Maître absolu et le Dispensateur des différents états où l'on se trouve dans l'oraison, et regarder ces états comme dépendants de sa Providence, tout aussi bien que la pluie, le beau temps et les différentes révolutions des saisons, qui roulent, et qui passent, et qui varient selon que Dieu le veut, sans que nos prévoyances et nos soins y puissent rien changer. Il faut donc recevoir ces différents états avec le même respect et la même soumission, avec la même résignation et la même patience que nous recevons la variété du temps et des saisons.

Il est des âmes avancées qui, dès l'instant qu'elles se sont mises en la présence de Dieu, sont aussitôt convaincues et pénétrées de la vérité qu'elles voulaient méditer, Dieu faisant reluire en elles l'un de ses rayons de contemplation ; si ces âmes se sentent alors attirées aux affections, elles doivent se comporter de la manière que nous avons indiquée plus haut.

Quant à celles qui se trouvent tellement saisies

par une foi vive de la présence de Dieu que, comme attachées à lui, elles sont en quelque sorte constituées dans un état de suspension qui les empêche de faire des actes d'oraison proprement dits, ces âmes ne doivent point du tout s'empresser pour en faire en se retirant de cet état comme par violence, par la crainte d'être dans l'illusion ou dans l'oisiveté : car c'est un effet de la grâce de Dieu, quand les circonstances que je vous ai marquées au cinquième point s'y rencontrent ; et vous verrez plus loin que l'âme fait alors des actes très spirituels. Cependant elles doivent bien se convaincre d'une vérité, et cela sans le moindre doute : c'est que tous ces états de l'âme dans l'oraison ne sont point la sainteté, mais que la sainteté consiste dans la fidélité à accomplir la volonté de Dieu. Il faut donc considérer ces états avec respect, mais avec une sainte indifférence, ne faisant estime que de l'humilité et du saint mépris de soi-même, du renoncement à soi-même et du dépouillement de sa propre volonté, pour accomplir celle de Dieu : car sans cela, ces sortes d'états peuvent n'être qu'un effet d'imagination ou une illusion du démon transfiguré en ange de lumière.

Ces âmes ne doivent faire ni longues, ni nombreuses réflexions sur la manière dont elles se sentent attirées vers Dieu, afin de constater si elle se rapporte bien aux écrits des auteurs pieux et versés dans cette matière : car l'Esprit de Dieu n'est point fixé à telle et telle manière, et ce que ces docteurs ont dit n'est que le fruit de leur expérience personnelle, qu'ils ont consigné dans leurs écrits ; mais ce ne sont pas des règles générales. Leurs paroles

servent seulement à consoler les âmes pieuses : car en y voyant exprimées certaines choses qu'elles ressentent aussi en elles-mêmes, cela les délivre de la crainte, les affermit dans leurs desseins, et sert à leur direction ; mais cela ne donne point ces états d'oraison à ceux qui ne les ont pas ; et pourtant beaucoup, sur la foi de leurs lectures pieuses, s'imaginent avoir atteint les sommets, alors qu'ils ne les ont entrevus que par leur imagination vivement impressionnée.

En tout ceci il faut se diriger avec simplicité d'esprit, sans être pointilleux sur les actes, pour savoir, par exemple, s'il ne faut faire aucun acte formel, ou bien si l'on en doit faire ; car le soin scrupuleux qu'on se donne pour établir ce discernement, embarrasse, occupe, trouble les esprits et montre de grands mystères, là où il n'y en a pas même l'apparence ; mais vous trouverez ci-après tout ceci expliqué bien au long.

Que ces âmes se présentent donc devant Dieu avec un parfait détachement de tout et une pure intention de lui plaire. Cette disposition en effet doit se trouver en elles, comme d'instinct, si vraiment c'est Dieu qui les a mises en cet état. Qu'elles commencent d'abord par se rappeler le souvenir de quelque pieuse méditation sur la vie de Jésus-Christ, que nous devons regarder partout et en tout état comme la Voie, la Vérité et la Vie.

Mais si, bien que se reconnaissant indignes d'être élevées à un degré supérieur, elles se sentent attirées aux actes affectueux, qu'elles s'y laissent aller volontiers ; et si le souvenir de Dieu et de sa divine présence s'empare entièrement de leur pensée,

et qu'elles soient comme tout attachées à lui intérieurement, qu'elles suivent l'attrait, en faisant une effusion de toute leur âme et de toute leur volonté en Dieu.

Cette effusion sera un acte d'union continue qui comprend tous les autres ; mais, pour plus de sécurité, sans néanmoins se distraire de cette adhésion et union à Dieu, elles pourront de temps en temps produire quelques élancements d'affection explicite, tels que ceux-ci : « Mon Dieu et mon tout [1] » ; « Mon Dieu, vous êtes ma miséricorde [2] » ; etc.

Allez donc en cela avec liberté d'esprit. Si la simple présence de Dieu vous occupe, tenez-vous-y attachée ; si vous vous sentez attirée à faire quelques actes, ne les différez pas ; servez-vous de l'une et l'autre de ces voies, et que votre seule prétention soit l'amour de Dieu fidèlement pratiqué ; ne craignez ni illusion, ni tromperies tant que vous verrez votre cœur humble, et votre esprit dans l'indifférence d'une sainte soumission à la volonté divine.

Or votre âme sera dans cette sainte indifférence, si vous êtes toujours prête à descendre par les mêmes degrés par lesquels l'Esprit de Dieu vous aura fait monter. Si de la méditation il vous attire aux affections, sans raisonnements préalables, c'est un degré qu'il vous fait monter ; il faut vous y tenir, car le raisonnement ne se fait que pour y parvenir. Si des affections il vous élève au recueillement ou à l'union, il faut y demeurer tranquillement, jusqu'à ce qu'il vous en fasse descendre. De même aussi quand il arrivera que vous étant mise en la divine pré-

[1] ... ut sit Deus omnia in omnibus. I *Cor.* xv, 28.
[2] Deus meus, misericordia mea. *Ps.* LVIII, 18.

sence, vous ne vous trouverez pas élevée à l'union, descendez volontiers aux affections. Si vous ne trouvez rien dans ces affections, revenez doucement à la considération ; et enfin si vous vous sentiez tout aride dans la considération, descendez encore volontiers à l'exercice d'anéantissement, en vous tenant tout abîmée en la présence du Seigneur, mais avec douceur, avec confiance et avec patience, lui exposant les désirs de votre cœur ; et, comme dit S. François de Sales, votre cœur sera de ceux qui ne rompent jamais, car ils se plient à toutes les volontés de Dieu.

Il ne faut pas croire que ces états d'âme doivent avoir une telle durée et une telle stabilité qu'ils ne souffrent point d'éclipses ; aussi on ne doit pas se troubler quand elles arrivent, mais s'humilier et adorer la divine Providence, qui en dispose ainsi pour ôter l'occasion de se méconnaître soi-même et d'agir avec précipitation, ou bien pour punir quelque négligence, ou enfin pour empêcher que l'on ne s'attache à ces états avec une affection immodérée.

L'Esprit de Dieu est un esprit de liberté, et non seulement pour vous, mais aussi pour lui-même ; c'est pourquoi vous devez demeurer non seulement dans la résignation, mais encore dans une sainte indifférence, pour être prête à suivre les voies par lesquelles sa libre volonté voudra vous faire avancer, et pour ne vous attacher à rien autre chose qu'à modeler toutes les actions de votre vie sur celles de son Fils bien-aimé.

S'attacher à vouloir méditer par des considérations, c'est vouloir ôter à Dieu la liberté de vous

conduire par d'autres voies. S'attacher à vouloir produire des affections sans considérations précédentes, c'est vouloir l'obliger de vous donner ce qui ne dépend que de sa pure libéralité. S'attacher à ne vouloir produire aucun acte, mais à demeurer comme abîmée dans le souvenir et dans la vive foi de sa présence, c'est vouloir enlever à Dieu la liberté de vous rappeler à l'humble connaissance de vous-même, à laquelle vous ramène l'éclipse qu'il vous fait souffrir quelquefois dans cet état. En un mot, c'est vouloir toujours obliger Dieu à vous offrir des festins continuels, et comme vouloir se mettre à sa table à votre gré sans y être invitée.

Il est donc bien juste que Dieu soit libre dans ses opérations sur nous ; mais il veut aussi nous rendre véritablement libres par le même moyen. Or, nous n'aurons jamais la vraie liberté, si notre volonté n'est pas soumise à son bon plaisir, et disposée à observer les voies de son Esprit et à les considérer pour les suivre pas à pas.

De là vous pouvez encore mieux comprendre ce que j'ai voulu vous dire et que je vous répète encore une fois : Il ne faut pas tant philosopher ni subtiliser sur ces états intérieurs, mais aller simplement selon que l'Esprit de Dieu vous attire. Si donc, vous étant mise en la présence de Dieu, vous vous trouvez seulement disposée à méditer par des considérations, méditez ainsi. Si vos affections s'enflamment, ou si vous jouissez d'un attrait comme habituel, qui vous permette de les produire par un seul regard de votre objet, sans qu'il vous soit nécessaire de méditer davantage, laissez-vous aller à ces affections et à cet attrait sans plus vous

occuper de la considération : car ce serait vouloir étouffer le feu qui est allumé. Si, en produisant vos affections, vous vous sentez comme illuminée par ces connaissances profondes que la foi produit ou plutôt, pour mieux dire, que Dieu met en l'âme par une vue vive et lumineuse de sa grandeur, de sa bonté, de sa sainte présence, et qui vous élève à l'exercice de l'union, abandonnez-vous avec une entière effusion, et restez en cet état tant que Dieu vous y souffrira, mais sans vous y attacher aucunement, afin que si Dieu veut user de sa liberté pour vous remettre en la méditation, votre libre volonté soit toujours prête à le suivre promptement, comme le petit enfant obéit à sa mère.

Gardez-vous bien surtout de vous laisser surprendre par cette grande erreur qui est d'estimer ces états, quels qu'ils puissent être, comme des perfections très élevées : ils en sont seulement la marque, mais non la substance. En effet notre perfection, qu'elle soit grande ou petite, ne doit pas être jugée selon la mesure de ces états d'esprit, en spéculation, mais uniquement d'après notre fidélité à imiter les vertus de Jésus-Christ par le vrai renoncement à notre volonté, par la mortification de nos passions, par la charitable douceur dans le support de nos propres misères et des infirmités du prochain, par l'humilité, la patience et l'exercice des autres vertus qui font vraiment les saints, et non point par ces états d'un esprit absorbé dans ses spéculations. Ces vertus sont comme les fruits naturels qui doivent naître de la plante : si elle ne les produit point, ce n'est qu'une plante stérile; elle a,

il est vrai, des feuilles qui paraissent au dehors, mais qui ne servent qu'à tromper.

Ceux qui ont à passer par des chemins difficiles et dangereux, où l'on rencontre plusieurs mauvais pas, ne marcheraient pas en sécurité, mais bien plutôt ils se heurteraient et se blesseraient même souvent, s'ils avaient les yeux toujours levés vers les étoiles pour les regarder. Il nous en arriverait tout autant, si nous nous attachions trop à la spéculation, sans prendre garde à nos pieds, pour marcher droit et ne pas tomber. Nous marchons de nuit en cette vie, et sur un chemin où, comme il y a des passages faciles, il est aussi beaucoup de mauvais pas à éviter. Regardons donc à nos pieds, je veux dire à nos actions, pour les perfectionner selon le bon plaisir divin. Quant au reste, qu'il nous suffise de savoir que Dieu nous regarde toujours d'un œil protecteur. Telle au ciel l'étoile brille, et immobile au-dessus de nos têtes, semble nous contempler.

La meilleure disposition qu'on puisse apporter à l'oraison, c'est celle d'une parfaite résignation, et d'un entier abandon de nous-mêmes au bon plaisir de Dieu.

Quand je parle ici d'abandon, ce n'est pas de celui qu'enseigne le livre censuré [1], mais de celui que met en pratique le bon laboureur. Voyez en effet, il cultive et il sème ; mais il abandonne le succès de son travail à la disposition de la Providence : car c'est elle qui donne le beau temps et la pluie, c'est elle qui produit le germe et le conserve,

[1] *Cf.* Propositions diverses de Molinos et Maximes des Saints de Fénelon, livre censuré en 1699.

donnant aussi l'accroissement et la maturité aux biens de la terre.

J'appelle donc oraison d'abandon, celle d'une âme soumise en tout au bon plaisir de Dieu ; or en voici les dispositions principales :

1° Cette âme s'applique à l'oraison de bonne foi, sans rechercher curieusement les noms qu'on a donnés à ses degrés et à ses qualités, puisqu'il lui suffit d'être bien persuadée que Dieu en est le souverain Maître, que tout dépend et vient de lui, et que tout lui doit être attribué.

2° Elle ne tend qu'à s'anéantir devant Dieu pour s'unir à lui intimement.

3° Elle est dans une sainte résignation pour être mise à la première ou à la dernière place, selon qu'il plaira à la divine volonté, se contentant de son côté de faire ce qu'elle peut et ce qu'on lui enseigne de faire.

4° Elle ne désire qu'une chose, plaire à Dieu et l'aimer d'un amour, prouvé par ses œuvres et par sa fidélité, comme il le demande d'elle en son état.

On doit avoir ces dispositions en quelque état d'oraison que l'on se trouve, mais être bien éloigné de l'inaction et de la quiétude des faux mystiques : car on doit toujours se tenir dans l'exercice de la coopération à la grâce.

Enfin les âmes qui, après avoir passé par tous les degrés de l'oraison, se trouvent dans l'habitude d'être occupées de Dieu, et qui sont pénétrées de sa sainte présence dès qu'elles veulent se mettre en état de faire oraison, ces âmes, dis-je, ne doivent point sortir de leur recueillement intérieur, pour se servir de leur entendement ou de leur mémoire ;

mais elles n'ont qu'à se tenir dans l'état où était David, quand il s'écriait : « J'écouterai ce qu'il plaira au Seigneur de me dire[1] ». Alors aussi elles n'ont qu'à épancher avec effusion leur volonté dans le sein de Dieu, à s'anéantir devant lui et à s'abandonner pour toutes choses à son bon plaisir. Elles peuvent encore, par un seul regard intérieur, lui exposer tous leurs besoins, imitant en cela les sœurs de Lazare, à qui Jésus-Christ demandait : « Où l'avez-vous mis ? » et elles répondirent simplement : « Venez et voyez[2] ».

Les âmes que Dieu occupe entièrement de lui, n'ont rien à dire : car leur regard intérieur dit tout et contient tout ce qu'elles voudraient dire.

Mais il est à remarquer pour toutes les âmes qui se trouvent dans la sainte quiétude d'oraison, qu'elles doivent s'abstenir de tout leur pouvoir de se replier sur elles-mêmes, comme aussi de se complaire dans le repos intérieur dont elles jouissent ; car, au dire de S. François de Sales, qui l'affectionne trop, le perd. Et la raison de cela, c'est que l'âme se recherche elle-même dans ce retour et se détourne de son souverain objet, en se considérant elle-même. C'est pourquoi dès que l'on s'aperçoit qu'on est distrait par la curiosité de savoir ce qu'on fait dans l'oraison, il faut aussitôt remettre son cœur dans la douce et paisible attention à la présence de Dieu dont on s'était écarté. La même chose est à faire, et sans inquiétude, quand l'esprit et la mémoire se sont échappés pour suivre des

[1] Audiam quid loquatur in me Dominus Deus. *Ps.* LXXXIV, 9.
[2] Et dixit : Ubi posuistis eum? Dicunt ei, Domine, veni et vide. *Joann.* XI, 34.

pensées étrangères et inutiles, car la volonté se trouve toujours attachée à cette sainte présence, malgré les distractions et évagations qui sont involontaires.

Quant aux autres états d'âme en l'oraison, tels que les extases, les suspensions, les ravissements, etc., je crois que le mieux est de laisser agir l'Esprit de Dieu et de n'en rien dire, surtout après avoir vu tant de preuves des illusions que le démon et l'esprit humain ont fait naître dans certaines âmes, par les fausses applications et par les imaginations de ceux qui croient être dans des états semblables à ce qu'ils ont vu décrit dans quelque livre. Mieux vaut, dis-je, n'en rien dire et s'en tenir aux preuves de toute bonne oraison. « L'Esprit de Dieu souffle où il lui plaît ; vous entendez sa voix, mais vous ne savez ni d'où il vient, ni où il va [1]. »

ARTICLE V

SUR LES ACTES ET LA MANIÈRE DE LES FAIRE DANS L'ORAISON.

Le commun des hommes s'imagine que, pour faire un acte dans l'oraison, il faut composer une sorte de discours tissu de paroles qui aient de l'ordre et de la suite, et qui expriment en bons termes la pensée de l'esprit, l'affection et le désir du cœur. Ils croient que pour parler à Dieu, il faut agir comme celui qui veut faire connaître sa pensée et ses sentiments à un autre. Ils croiraient n'avoir

[1] Spiritus ubi vult spirat : et vocem ejus audis, sed nescis unde veniat, aut quo vadat. *Joann.* III, 8.

fait aucun acte si leur bouche n'avait prononcé des paroles telles que nous les voyons dans les livres de dévotion, où l'on trouve des formules de prières, ou au moins s'ils n'avaient dit en esprit ces mêmes paroles, sans les prononcer de bouche.

Mais on se trompe en ceci, puisqu'il y a une grande différence entre parler aux hommes et parler à Dieu. En effet Dieu voit le fond de nos cœurs et de nos pensées, sans qu'il soit besoin de discours pour les lui faire connaître ; il sait ce que nous voulons lui dire, avant que nous nous en expliquions. « Vous avez écouté, Seigneur, le désir des pauvres, et votre oreille a entendu la préparation de leur cœur » ; ainsi parle David [1]. On voit par là que le désir des pauvres, c'est-à-dire des humbles, est un langage que Dieu écoute, et qu'il a déjà entendu ce qu'ils veulent dire, lors même qu'ils ne font que se préparer pour lui ouvrir leur cœur.

Avant de manifester notre pensée à un autre, cette pensée est en nous claire et comme sans voiles ; nous n'avons point besoin de la revêtir de paroles, ni de discours pour la connaître nous-même : car elle se forme en nous, où nous la voyons et la connaissons par une simple vue de l'esprit ; nous l'agréons, ou nous la rejetons par le choix de notre raison, et elle produit en nous des impressions, sans qu'il soit besoin pour cela de paroles ni de discours bien ordonnés, nous l'entendons même avant que d'y faire des réflexions délibérées ; mais pour l'agréer ou la rejeter, il faut

[1] Desiderium pauperum exaudivit Dominus ; præparationem cordis eorum audivit auris tua. *Ps.* x, 17.

que la raison y apporte quelque réflexion, si courte ou imperceptible qu'elle puisse être.

Au contraire, lorsque nous voulons manifester notre pensée à un autre, il est absolument nécessaire que nous la revêtions de paroles et de discours : car un homme n'est pas capable de pénétrer jusque dans nos pensées, ni par conséquent d'en prendre connaissance, si nous ne les lui faisons connaître par nos paroles.

Il n'en est pas de même de Dieu. Il connaît, lui, et voit le fond de nos cœurs et de nos pensées ; aussi il a incomparablement moins besoin de nos paroles et de nos discours que nous n'en avons besoin nous-mêmes pour les connaître. A peine ces pensées sont-elles formées, que son regard les voit et les pénètre ; mais elles ne nous sont imputées comme propres, qu'après que nous les avons approuvées ou désapprouvées par la réflexion de notre raison et par un libre choix de notre volonté.

C'est là une vérité qui, étant supposée et établie comme un principe indubitable, vous aidera beaucoup à concevoir comment on doit entendre ce qui se dit de la liberté de faire des actes formels ou de n'en point faire dans l'oraison ; mais pour en rendre encore l'intelligence plus facile, il faut distinguer quatre espèces d'actes :

1° Les actes produits par des paroles extérieures.

2° Les actes produits dans l'esprit par des paroles intérieures et par manière de pensées et de raisonnements.

3° Les actes spirituels de la raison, éclairée et animée par une foi vive, qui fait jaillir de l'âme les

affections, non par une suite de raisonnements, mais par des élans et des saillies de raison et de cœur. Les connaissances et les affections se suivent et s'entrecoupent, et l'âme pénétrée de cette foi vive en la présence de Dieu, lui expose ses sentiments et les désirs de son cœur d'une manière à la fois vive et affective, et cependant calme et tranquille.

4° Les actes de simple regard, accompagnés d'une suave effusion que l'âme fait d'elle-même tout entière en Dieu.

Les actes de la première espèce sont censés de moindre valeur, parce qu'ils sont sujets à être produits avec peu d'attention, et exposés à dégénérer en sécheresse, à cause de cette misérable habitude qui s'appelle routine. Rien n'empêche néanmoins que ces actes ne puissent devenir fort spirituels et très relevés, à proportion qu'ils sont accompagnés des qualités qui distinguent les autres actes.

Les actes de la deuxième espèce se font avec attention, et sont ordinairement les plus habituels aux commençants dans cet exercice d'oraison et de méditation, exercice qui se fait par considérations et actes discursifs.

Mais me direz-vous : Que faut-il entendre par considérations et acte discursif? Je répondrai : C'est cette opération qui se fait par une application de l'âme, se servant de son entendement et faisant passer par son raisonnement tout ce qui peut l'aider à lui découvrir les bontés de Dieu et l'excellence de la vertu, et à lui montrer la laideur du péché et du vice, afin de concevoir l'estime qu'elle doit faire de l'un et l'horreur qu'elle doit avoir de l'autre. Quant aux actes qu'elle produit par suite

de ces considérations, ils sont appelés discursifs, parce qu'ils sont des suites du discours, du raisonnement que l'âme a fait en elle-même, pour s'exciter à produire ces actes, soit d'affections, soit de demandes explicites.

Les actes de la troisième espèce sont ceux que forment plus ordinairement les âmes avancées dans le saint exercice de l'oraison. Ces âmes, considérant et regardant les vérités chrétiennes et surnaturelles d'un œil éclairé par la foi, en sont aussitôt pénétrées, sans avoir besoin de considérations discursives, et elles se sentent comme entraînées à produire des actes de foi, d'espérance et de charité, ou à s'unir à Dieu par des actes d'admiration et d'amour, qui sont si spirituels et si subtils qu'il n'y paraît presque point de trace de discours ni de raisonnements. Souvent elles disent tout sans rien dire : car leur cœur parle à Dieu, sans avoir besoin de s'expliquer. Souvent aussi elles ne répètent qu'une même chose, à l'exemple de Jésus-Christ, lorsqu'il faisait sa prière au jardin des Oliviers ; mais cette chose comprend tout : c'est le désir actuel de connaître et d'aimer Dieu de plus en plus et d'être fidèle à accomplir sa sainte volonté.

Les actes de la quatrième espèce sont ceux qui sont propres aux âmes que Dieu élève à la contemplation active. Ces âmes, après s'être mises en la présence de Dieu, sont immédiatement attirées à un recueillement intérieur, où elles reçoivent des impressions de grâces, qui leur font voir comme à découvert les vérités divines, et qui les portent à croire et à admirer, à espérer et à aimer, et leur

donnent de produire des actes de toutes ces vertus, soit distincts, soit compris alors dans le seul acte de charité. Je dis « alors », en ce moment, et non pas en tout temps, ni non plus de la manière que les faux mystiques l'ont voulu faire croire : car elles forment ces actes d'une manière si douce et si tranquille, mais si spirituelle et si subtile, qu'ils sont comme imperceptibles à l'âme qui les produit, parce qu'elle est comme abîmée en Dieu qui est son unique objet.

Il y a bien une autre espèce de contemplation qui s'appelle passive ; je n'en dirai rien. Dieu apprend lui-même ce qu'elle est aux âmes qu'il y élève. Pour moi, je crois qu'elle ne se peut ni bien définir, ni bien expliquer ; le plus sûr, me semble-t-il, serait de ne s'en expliquer que comme le fit S. Paul, en parlant de son ravissement jusqu'au troisième ciel : « Si mon âme, dit-il, était dans mon corps, ou si elle en était dehors, je n'en sais rien, Dieu le sait [1] ». Pourtant, nous en dirons quelque chose encore un peu plus loin.

Vous voyez, par tout ce que nous venons de dire, que l'âme peut faire des actes, comme par la fine pointe de sa raison, actes si spirituels, si subtils, que pour les faire elle n'a besoin ni de paroles ni de raisonnements formulés méthodiquement : car ils se forment par un simple consentement libre de sa volonté. L'âme peut même les produire, sans faire autre chose que comme baiser et embrasser les impressions que la grâce fait en elle par les inspirations de pensées salutaires, de bons désirs et de

[1] Sive in corpore nescio, sive extra corpus nescio, Deus scit. II *Cor.* XII, 2.

saints mouvements d'amour envers ce Dieu si bon, qui l'a comme pénétrée de quelques connaissances profondes des vérités célestes et surnaturelles.

Ces actes sont moins perceptibles que d'autres, d'abord parce qu'ils sont purement intellectuels, et puis parce qu'ils ne laissent que peu ou point de traces dans l'imagination, et encore parce que c'est en quelque sorte la fine pointe de l'entendement et de la volonté qui les produit. Ce n'est que par degrés, du moins selon la voie ordinaire, que l'on parvient à la facilité de faire ces actes. L'Esprit de Dieu y forme lui-même l'âme humble et fidèle, à mesure qu'elle croît en foi, en espérance, en charité, et à mesure aussi qu'elle avance dans la pratique de la conversation avec Dieu, par l'oraison intérieure, ainsi que dans l'exercice du renoncement à elle-même, et enfin selon qu'elle s'élève au-dessus des images et des affections sensibles, pour suivre l'attrait de la foi vive et pure.

Ces actes, quelque spirituels, subtils et peu aperçus qu'ils puissent être, sont cependant des actes véritables, qui ne laissent point l'âme dans la malheureuse oisiveté d'inaction que les Quiétistes se sont imaginée, sous le prétexte de cette passiveté dont les saints mystiques ont parlé. Ces actes au contraire mettent l'âme dans un exercice très pur et très élevé, qui la détache comme insensiblement de toutes les choses visibles et matérielles, et qui la conduit à la sainte union avec Dieu.

La bonne passiveté est une impression de grâce que Dieu ne fait ordinairement ressentir qu'aux âmes avancées dans l'oraison et dans son amour effectif. C'est un don que d'ordinaire il ne communique

qu'à celles qu'il a fait passer par tous les degrés de l'oraison, et par les épreuves qui les disposent à recevoir cette passiveté. Le prétexte que mettent en avant les faux mystiques de nos jours, en se l'attribuant, est spécieux et capable d'éblouir les simples ; mais la véritable passiveté dont les Saints ont parlé et qu'ils ont pratiquée, n'a aucun rapport avec l'idée qu'en ont les sectateurs du Quiétisme. C'est un don qui n'est pas du commun ; c'est une impression de grâce qui, bien loin d'être permanente, comme les faux spirituels se l'imaginent, est passagère et dure peu de temps. De plus, en cet état, l'âme y est rarement tellement passive qu'elle n'y mêle point ses opérations par des actes très subtils, à moins qu'elle ne soit mise dans un ravissement, qui la tient comme hors d'elle-même, ainsi qu'il arriva à S. Paul. L'âme reçoit, elle entend ; mais elle n'agit que par un consentement libre et continué : car tout autre acte de ses puissances est suspendu.

Ainsi donc que faut-il penser de ces nouveaux maîtres en spiritualité, qui veulent que leurs élèves commencent à se former à l'oraison par une inaction qui contrefait cet état de passiveté, en retranchant tout acte propre, toute industrie, tout acte réfléchi, toute demande, tout effort, en un mot qui veulent comme annihiler tout exercice de leur propre raison, puisqu'ils rejettent même la réflexion qui lui est si naturelle ? Il faut penser que cette doctrine est entièrement opposée à ce que Jésus-Christ et tous les Saints nous ont enseigné.

Quant au prétexte de l'anéantissement, auquel ils ont recours, c'est une grande erreur, si on l'en-

tend comme ils l'expliquent ; car le véritable anéantissement de nous-même ne consiste pas à ne nous point servir de nos puissances, mais à n'établir aucun fond sur nous-même, non plus que sur le néant, et à attendre tout de Dieu, en qui nous mettons notre confiance entière, en faisant néanmoins de notre côté tout ce qu'il met en notre pouvoir.

Cela dit, revenons à nos actes, et répétons encore une fois qu'ils sont réels et effectifs : car l'âme les conçoit, les connaît et les produit par un consentement libre de sa volonté qu'elle donne à l'impression que la grâce fait en elle ; et ils sont d'autant plus purs et relevés qu'ils sont plus spirituels, et cela par les raisons que je vous ai déjà données. Ces actes ne dépendent ni d'opérations discursives, ni de réflexions délibérées, quoique la réflexion de la raison y soit tout entière, puisque l'âme les connaît et les veut ; mais ils consistent en vues spirituelles, fixes et animées d'amour, avec adhérence aux vérités reconnues et à leur divin objet, et avec une suave effusion que l'âme fait d'elle-même en Dieu.

Pour vous exprimer ce que je pense de cette effusion et des actes que l'âme fait alors, bien que d'une manière si délicate qu'elle est presque imperceptible, je me servirai d'une comparaison, tirée d'une chose bien sensible et bien commune. Voyez, en effet, ce qui arrive à deux amis intimes, ou à une mère et à un fils, qui ne se sont pas vus depuis longtemps et qui se rencontrent dans quelque occasion imprévue ; ils jettent un cri de joie, et, sans parler davantage, ils se donnent baiser sur baiser, les réitérant maintes et maintes

fois ; pas un mot ne sort de leurs lèvres, leurs cœurs se parlent, et c'est assez. En cette action il y a, si vous le voulez, plusieurs actes distincts ; mais ils sont contenus dans un seul, qui est celui de l'embrassement. Pourra-t-on dire que les actes de ces deux personnes ne sont pas des actes véritables, bien qu'il ne s'y rencontre ni parole ni discours ? Il y en a plusieurs au contraire, et qui se sont renouvelés distinctement à chaque baiser ; ou, si vous voulez qu'il n'y ait qu'un seul acte, celui de l'embrassement, il en vaudra plusieurs par sa continuation et sa durée. « Je le tiens, et je ne le quitterai point [1] », dit l'Epouse du Cantique ; or, je crois qu'une âme pieuse fait la même chose, quand elle pratique ce que j'appelle effusion du cœur dans le sein de Dieu.

Et maintenant, de tout ce que nous venons de dire, je tire deux conséquences :

1° Il n'est point nécessaire de faire dans l'oraison des actes de la première et de la deuxième espèce, quand l'âme est formée et attirée par les impressions de la grâce à en produire d'autres. (Remarquez que nous parlons ici de l'oraison mentale, et non pas des Offices divins, où l'attention doit accompagner les paroles que l'on prononce, sans s'en écarter d'une manière arbitraire.)

2° Il est absolument indispensable que l'âme se serve de son industrie et de ses efforts tranquillement et sans empressement, pour suivre les mouvements de la grâce, et pour produire des actes dans les temps nécessaires.

[1] Tenui eum, nec dimittam. *Cant.* III, 4.

SEPTIÈME AVIS

SUR LA PAIX DE L'AME ET LE DISCERNEMENT DE LA VÉRITÉ.

A une personne qui était troublée par la terreur des jugements de Dieu et par la crainte du péché.

CHAPITRE PREMIER

DU DISCERNEMENT DE LA VÉRITÉ.

ARTICLE PREMIER

INTRODUCTION.

Que Dieu soit béni, âme pieuse, et qu'il imprime efficacement au plus intime de votre cœur cette parole : « Je suis ton salut[1] ». Sa main et sa conduite sur vous marquent assez qu'il veut que vous soyez entièrement à lui, et qu'il veut être votre salut en toutes manières. Il vous tire hors des occasions et des dangers du monde, « il vous retire dans son tabernacle, pour vous y protéger loin du trouble des hommes[2] ». Voilà de grands moyens pour n'être qu'à lui, si vous le voulez ; et je ne doute pas que vous ne le vouliez, car je vous vois disposée à dire avec David :

[1] Salus tua ego sum. *Ps.* XXXIV, 3.

[2] Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum. Proteges eos in tabernaculo tuo... *Ps.* XXX, 21.

« Mon cœur est préparé, mon Dieu, mon cœur est préparé [1] ».

Cette préparation est assurément l'œuvre de sa grâce ; mais si la parole de celui qui vous appelle a semé un germe vivifiant dans votre cœur, elle y fera pousser des racines d'où sortiront sans cesse et les feuilles de la sainte observance, et les fleurs des bons désirs, et les fruits de cet amour pratique, qui convient surtout à l'état religieux dont vous prenez l'habit.

Pour vous il est donc question de quitter l'Egypte, afin de suivre l'ange libérateur ; mais il faut laisser à l'Egypte tous ses bagages. Nous avons assez de nos vieux haillons d'Adam, qui nous accompagnent partout, sans nous charger d'autres choses qui nous incommoderaient dans le désert.

Mais quels sont ces bagages ? C'est tout ce qui ressent l'esprit du monde, ses affections et ses usages. Dieu dit à Abraham : « Sortez de votre pays, de votre parenté, de la demeure de votre père, et venez en la terre que je vous montrerai [2] ». De même aussi, pour faire une bonne sortie du monde, il faut quitter ses usages et ses affections avec le pays et les parents, afin de pouvoir profiter des avantages d'un lieu où le Seigneur nous fait l'honneur de nous placer de sa main. C'est là l'une des clauses de ce beau contrat d'union entre Dieu et l'Eglise, ou entre Dieu et les âmes choisies, membres de son Eglise, que le Psalmiste vante quand

[1] Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum. *Ps.* CVII, 2.

[2] Egredere de terra tua, et de cognatione tua, et de domo patris tui, et veni in terram quam monstrabo tibi. *Gen.* XII, 1.

il écrit : « Ecoutez, ma fille, et prenez bien garde, prêtez l'oreille à ma voix : oubliez votre peuple et la maison de votre père, et le Roi sera épris de votre beauté [1] ». Le désir de l'Epoux ne pouvait être mieux exprimé : il faut donc que les âmes, qui veulent être ses épouses fidèles, s'étudient à bien accomplir cette clause.

On ne quitte l'Egypte que pour passer la mer Rouge, où tout doit être abîmé ; mais afin que vous quittiez mieux l'Egypte et tout ce qui lui appartient, recevez l'habit de Religion avec les sentiments suivants :

1° Souvenez-vous qu'il n'y a rien de plus dénudé que le rien, que le néant, d'où Dieu vous a tirée pour vous faire sa créature, et formez une volonté ferme de vous dépouiller de vous-même, tellement que votre âme, retournée comme à son néant spirituel, n'ait d'autre volonté que celle d'exécuter le bon plaisir du Maître au service duquel vous voulez entrer.

2° Considérez-vous désormais comme une servante inscrite sur le livret de la Maison de Dieu ; pénétrez-vous aussi d'une ferme confiance que la divine Providence aura soin de vous pourvoir de tout, et, attendant de Dieu l'entretien et la nourriture, dites avec David : « Le Seigneur me gouverne, et rien ne me manquera [2] ».

3° Regardez les habits de Religion comme un présent de fiançailles que vous fait l'Epoux cé-

[1] Audi, filia, et vide, et inclina aurem tuam : et oblivisce-re populum tuum, et domum patris tui. Et concupiscet Rex decorem tuum. *Ps.* XLIV, 11, 12.

[2] Dominus regit me, et nihil mihi deerit. *Ps.* XXII, 1.

leste, et pensez qu'il veut vous dépouiller entièrement des vêtements séculiers et de tout objet mondain, afin de vous admettre à ses noces spirituelles. Et certes ce jour consacré à honorer la Conception de la très sainte Vierge m'est de bon augure : car j'ai confiance que, sous les auspices de cette Reine des vierges, votre conception à l'état religieux sera immaculée par la pureté d'intention.

Mais il faut en venir promptement à ce qui peut résoudre vos difficultés et donner quelque remède qui adoucisse les piqûres de vos peines d'esprit.

Je le composerai de deux choses qui sont bien naturelles à l'âme, la paix et la vérité.

ARTICLE II

DE LA PAIX ET DE LA VÉRITÉ EN GÉNÉRAL.

« Aimez seulement la paix et la vérité [1] », dit le prophète Zacharie, et ainsi par ces deux mots il nous enseigne ce que Dieu veut de nous, et ce qui nous est nécessaire pour aller bien droit à lui, à savoir la paix et la vérité. Il ne pouvait rien dire de plus convenable à l'inclination naturelle de l'âme : car elle ne désire rien plus que la paix, et la vérité lui est si naturelle que l'intelligence ne peut lui refuser son assentiment, quand elle lui paraît évidente. La malice de la volonté peut bien empêcher l'esprit de l'avouer ; mais elle ne

[1] Veritatem tantum et pacem diligite. *Zach.* VIII, 19.

peut pas empêcher qu'il ne soit contraint de la reconnaître. Il n'y a donc pas d'âme qui ne doive recevoir avec avidité et avec consolation cet ordre que le Prophète donne de la part de Dieu. Il ne faut pas s'étonner non plus si Dieu demande cela de nous : car il n'y a rien qui soit plus conforme à lui-même. La paix et la vérité lui sont également naturelles ; et il est autant le Dieu de la paix qu'il l'est de la vérité. Son esprit n'agit jamais qu'avec paix, et tout ce qui ne tend pas à la paix, ou qui ne se fait pas avec paix, n'a pas de conformité avec lui.

Cette proposition vous semblera peut-être aussi étrange que celle de Jésus à Nicodème. Le Sauveur lui disait qu'il fallait renaître, et Nicodème de répondre : « Comment un vieillard peut-il renaître ? Peut-il encore une fois entrer dans le sein de sa mère et renaître de nouveau [1] ? » Vous me direz de même : Comment peut-on avoir cette paix au milieu de tant de contradictions qui sont en nous, nous agitent et soulèvent contre nous des rébellions, des séditions et des guerres presque continuelles ? « Vous êtes maître en Israël, dit Jésus à Nicodème, et vous ignorez cela [2] ? » C'est que cet homme simple prenait les choses selon le sens humain, il ne voyait que le côté sensible ; mais le Sauveur lui parlait de l'esprit, et il n'entendait parler que de l'âme seulement. Je ne vous ferai pas le reproche que reçut Nicodème, qui cepen-

[1] Quomodo potest homo nasci, cum sit senex ? Numquid potest in ventrem matris suæ iterato introire et renasci ? *Joann.* III, 4.

[2] Tu es magister in Israel, et hæc ignoras ? *Ibid.*, 10.

dant passait pour maître : car vous n'êtes encore qu'un humble disciple ; aussi il ne faut pas s'étonner si vous n'entendez pas encore le mystère de cette paix.

Il s'agit ici de la paix de l'âme, et non pas d'un certain repos (que j'appelle ainsi pour le distinguer de la vraie paix), repos qui demande la cessation de l'exercice et du travail, et que les sens voudraient bien avoir, pour en jouir à leur aise, quand bon leur semblerait ; mais ce repos serait fort préjudiciable à l'âme.

Le péché a mis la guerre en nous et entre les hommes sur cette terre, et tout ce que nous en souffrons lui doit être imputé et non pas à Dieu, qui est le Dieu et l'auteur de la paix. « La vie de l'homme sur la terre est un combat [1] » ; elle le sera toujours, et toujours le péché en sera la cause. Il est vrai que Dieu n'a pas voulu détourner les occasions de cette guerre ; parce que, selon les règles de sa sagesse adorable, il a voulu s'en servir pour convertir le mal en bien dans ceux qui voudraient se ranger à son amour, et pour punir les rebelles par les mêmes choses par lesquelles ils l'offensent.

Et vraiment, s'il a laissé en nous des sujets de guerres intestines, c'est pour nous faire estimer davantage le bien de la paix, c'est pour nous animer à la rechercher et à la poursuivre ; c'est pour nous porter à fuir les vaines apparences de paix que promet la concupiscence, promesses fausses : car les passions n'enfantent que combats de désirs opposés,

[1] Militia est vita hominis super terram. *Job* VII, 1.

chaînes et servitude, misères et damnation ; c'est enfin pour nous faire chercher la paix dans notre âme, car c'est là seulement que nous pouvons la trouver en cette vie : l'âme en effet porte la ressemblance divine, il ne faut donc pas s'étonner si Dieu veut qu'elle porte aussi la représentation de sa paix céleste. S'il permet la guerre au dehors de nous, c'est pour que la paix se retire tout entière dans l'âme ; c'est également pour nous former, par le moyen de la paix intérieure, à faire bonne et longue guerre au monde et au démon ; c'est enfin pour tenir l'homme animal dans la soumission et la servitude qu'il doit à Dieu et à l'âme raisonnable.

Cette guerre n'est donc point faite pour nous ôter la véritable paix ; mais au contraire elle ne tend qu'à nous la conserver, et à nous défendre contre les appâts trompeurs de la fausse paix des sens que présentent à notre homme animal le démon, le monde et la chair. Elle sert encore à l'augmenter en nous par le combat, et à la couronner par les consolations de la victoire. Après cette victoire, en effet, l'âme inondée de bonheur et se possédant parfaitement, reconnaît clairement qu'elle n'a rien de plus précieux qu'elle-même dans toutes les choses créées, que sa joie et sa paix sont dans ce qui est incréé et immortel, et qu'elle ressentira l'une et l'autre à proportion qu'elle détruira tous les germes de la concupiscence, ne s'y attachant nullement, mais méprisant les attaques de ses ennemis et se détachant de tout ce qui périt.

Voilà cette paix que l'apôtre S. Paul souhaite

aux chrétiens, quand il dit : « Que la paix de Dieu, qui surpasse tout sentiment, garde vos cœurs et vos esprits dans le Christ Jésus [1] ». Cette paix intérieure a des consolations qui surpassent le sentiment, autant que l'âme est au-dessus du corps et que Dieu est au-dessus des créatures. Et assurément elle l'emporte bien sur les sens, puisque les martyrs au milieu de leurs supplices ne l'ont jamais perdue. Cette paix met encore l'âme au-dessus des contradictions ; elle garde le cœur de la corruption et l'esprit de l'oubli, de l'inconstance et de l'erreur ; elle élève l'âme vers Dieu et vers les choses éternelles, et, dès cette vie, lui fait trouver un port où elle peut se réfugier en sûreté, pendant que les orages et les tempêtes qui la menacent passeront sans lui faire le moindre tort. Tout périra autour d'elle, sans qu'elle ait besoin de faire autre chose que de se tenir à Dieu par la confiance, comme par l'une de ses mains, et de chasser de l'autre tout ce qui peut la tirer de sa paix. Aussi bien la lutte et tous les labeurs entrepris pour acquérir cette paix sont abondamment récompensés dès cette vie par les consolations que l'âme reçoit de se voir secourue de la grâce de Dieu dans ses besoins, et mise au-dessus des ennemis qui la poursuivent pour lui arracher sa paix, sa liberté, et lui faire quitter Dieu.

C'est donc à tort qu'elle se plaindrait de cette guerre, puisque Dieu, qui la permet, en fait toute la dépense et lui en donne tous les profits, se ré-

[1] Pax Dei, quæ exuperat omnem sensum, custodiat corda vestra, et intelligentias vestras, in Christo Jesu. *Philipp.* IV, 7.

servant seulement la gloire de l'avoir tirée des séductions de la paix de l'homme animal, pour lui donner la paix des enfants de Dieu.

Ce serait assurément un échange avantageux que de quitter un moment de paix sensible, supposé qu'il s'en trouvât de véritable dans les sens, pour obtenir celle de l'âme et de l'éternité : car la paix du monde passe et change, mais celle de Dieu dure éternellement. Mais non, il n'y a pas, pour les sens, de paix véritable ; la sainte Ecriture nous l'enseigne, quand elle dit : « Il n'y pas de paix pour les impies[1] », et l'expérience nous l'apprend aussi. C'était à cette expérience que l'Apôtre renvoyait les chrétiens convertis, lorsqu'il écrivait : « Quel profit avez-vous retiré de ces choses qui maintenant vous font rougir[2] ? » Et nous-mêmes, si nous consultons notre cœur, il nous répondra la même chose.

Que faire donc pour nourrir et pour conserver cette bonne paix de l'âme que, d'après David, « il faut chercher et poursuivre[3] », jusqu'à ce que nous l'ayons trouvée. Le Psalmiste nous révèle ici un secret de la conduite de Dieu sur les âmes fidèles : il est bon de l'expliquer brièvement en passant. C'est que Dieu agit comme un voyageur, qui fait semblant de passer outre, afin d'être invité avec plus d'instance et d'être retenu avec plus d'amour : ainsi le Seigneur semble parfois nous ôter la paix ; mais c'est pour nous animer à la pour-

[1] Non est pax impiis. *Is.* XLVIII, 22.

[2] Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis ? *Rom.* VI, 21.

[3] Inquire pacem, et persequere eam. *Ps.* XXXIII, 15.

suivre et à marcher à grands pas après elle, afin de la rejoindre et de la retenir plus amoureusement.

Le prophète Zacharie (nous l'avons vu plus haut) nous dit de la part de Dieu d'aimer la paix et la vérité ; il nous apprend aussi ce qu'il faut faire : car tout est compris en ces deux mots. La paix et la vérité sont mises ensemble : c'est que l'une et l'autre sont inséparables. La vérité nous enseigne que Dieu est la paix et qu'il aime la paix ; et comme c'est par la vérité que nous connaissons la paix, c'est par elle aussi que nous sommes conduits et reconduits à la paix.

S'il vous semble que la paix intérieure vous manque ou vous quitte, recourez à la vérité, et elle vous donnera la paix. Tout ce qui la trouble en nous n'est ordinairement que l'opiniâtreté, l'ignorance, l'aveuglement, l'attache à son propre sens, ou enfin la superbe que je nomme en dernier lieu : car elle renferme les autres ; mais la vérité est une lumière qui dissipe toutes ces ténèbres.

Jésus disait à ses disciples : « Vous connaîtrez la vérité, et la vérité vous délivrera[1] » ; et moi, fondé sur sa parole, je crois pouvoir vous dire avec sûreté : En tout ce qui se présentera à vous pour troubler la paix de votre âme, vous n'avez qu'à recourir à la droite vérité pour y chercher et y trouver la paix, et la vérité adoucira vos peines et vous délivrera des inquiétudes qui vous assiègent.

C'est se créer un dangereux écueil dans la vie spirituelle que de se remplir l'esprit de vues, d'i-

[1] Cognoscetis veritatem, et veritas liberabit vos. *Joann.* VIII, 32.

dées trop rigoureuses, sans examiner si elles sont bien fondées et conformes à la droite vérité, sous prétexte de tenir toujours l'âme en alarmes et en doute, et de faire par ce moyen un plus grand progrès dans la vertu : car s'éloigner de la paix, qui est compagne de la vérité, et substituer à la place de l'une et de l'autre l'erreur et l'inquiétude, c'est arrêter le progrès et jeter l'âme dans de grandes peines, qui sont ordinairement suivies de beaucoup d'indiscrétions et souvent de lâchetés et de lourdes fautes.

La vérité ne dépend pas de nos vues, et Dieu qui en est l'auteur, ne soumet pas sa grâce et sa paix aux opinions particulières des hommes voulant établir des vérités d'après leur sens propre. Il ne faut donc pas s'étonner si ces hommes, peu versés en spiritualité, se jettent dans des supplices et dans des pièges, pour avoir voulu se former des vérités particulières. Mais si nous voulons avoir bonne part à la conduite et à la paix de l'Esprit de Dieu, il faut tenir notre esprit et ses connaissances dans une adhérence ferme aux vérités reconnues et certaines, sans souffrir qu'il s'égare pour se former des opinions singulières et contraires au sens commun.

A ces âmes inquiètes et empressées il semble, sous prétexte de perfection, que leur proposer la paix c'est aller contre la parole de l'Evangile qui nous dit : « Le royaume des cieux souffre violence, seuls les violents le ravissent[1] », et que vouloir les établir dans la paix, c'est les jeter

[1] Regnum cœlorum vim patitur, et violenti rapiunt illud. *Matth.* XI, 12.

dans le repos et par suite dans la négligence et la lâcheté. Mais ces âmes se trompent fort : car on les instruit ainsi de cette vérité, à savoir que la paix est toute naturelle à l'âme et à Dieu, et qu'elle a une relation toute naturelle avec la grâce, qui opère tout le bien dans les âmes. Bien plus, par ce moyen on les dispose à travailler avec plus de vigueur, avec plus de persévérance et de perfection, en écartant ce qui pourrait épuiser les forces et fatiguer le courage par de vaines inquiétudes et par des craintes mal fondées. Il est donc de la dernière importance d'affermir les âmes dans une connaissance exacte de la pure vérité ; autrement elles marcheront sans paix et perdront beaucoup de bonnes œuvres qu'elles pourraient faire.

Le voyageur bien avisé, qui a un long chemin à parcourir et qui doit durer plusieurs jours, se choisit des chaussures commodes, qui ne soient pas trop étroites, afin que le pied y soit bien à l'aise. Il regarde attentivement s'il n'y a point de couture mal faite, de chevilles ou de pointes qui pénètrent : car pour peu qu'il s'y rencontre quelque chose qui puisse blesser le pied, il s'en trouverait incommodé. Il prend même garde à des choses dont ne s'aviseraient pas ceux qui n'ont coutume que de demeurer chez eux : car ils ne savent pas l'incommodité que cause au bout de quelques jours un seul point mal placé dans la chaussure de celui qui doit faire à pied une longue marche.

Au contraire, le voyageur moins avisé et moins expérimenté prend des souliers comme il les trouve, et il marche ; mais il apprend souvent à ses dépens qu'il faut une autre fois examiner plus atten-

tivement sa chaussure, afin d'en ôter ce qui peut incommoder le pied et arrêter la marche. Pour nous, certes, nous estimerions digne de pitié un autre voyageur, qui par imprudence ou par obstination prendrait une chaussure si resserrée que le pied y fût trop à l'étroit, ou qui ne voudrait pas redresser un point mal placé ou enlever une cheville, une pointe pénétrant dans le talon de sa chaussure.

Voilà une comparaison bien naïve, mais bien juste, qui vous fera comprendre ce que je veux dire en vous parlant de la paix et de la vérité. Elles sont, en effet, comme la chaussure dont vous devez vous servir, non pas pour vous reposer, mais pour marcher à la perfection avec courage, avec vitesse et avec persévérance.

C'est l'exemple que nous donne le premier voyageur : il fait de bonnes journées, il continue sa marche plus longtemps, et il se fatigue moins, étant ainsi bien chaussé. Le deuxième au contraire, qui nous représente les âmes moins circonspectes sur la vérité et sur la paix, est obligé quelquefois de s'arrêter ; mais le troisième, qui figure l'âme obstinée ou imprudente, n'avancera qu'avec douleur tout en boitant, et se blessant, et se donnant mille sujets d'ennuis et de dégoûts.

Recourez donc à la vérité, pour fortifier votre âme contre les inquiétudes et les peines qui vous assiègent et vous abattent à cause de la terreur des jugements de Dieu. Et pour cela je vous proposerai les quatre vérités suivantes.

ARTICLE III

DE QUATRE VÉRITÉS, SOURCES DE PAIX CONTRE LA TERREUR DES JUGEMENTS DE DIEU.

I. Première vérité : Dieu est la charité.

La sainte Ecriture nous le dit : Dieu est amour, « Dieu est la charité [1] », et dans ces deux mots elle comprend tout ce que nous pouvons concevoir de lui. Dieu est donc toute charité : car en lui il n'y a pas de composition, et il ne peut agir que par charité, avec charité et pour la charité : autrement il agirait contre lui-même et contre sa nature, puisqu'elle n'est que charité.

C'est le pur amour qui lui a fait tout tirer du néant : car il n'avait besoin d'aucune créature, et il ne faut pas s'étonner si l'Ecriture lui dit : « Vous avez pitié de tous, Seigneur, et vous n'avez de haine pour aucun de ceux que vous avez créés [2] ». Et vraiment la raison en est évidente : si en effet il est amour, il ne peut agir que par amour, et par suite il ne peut rien haïr de lui-même, puisque l'amour et la haine ne sont pas compatibles ensemble. Sans doute il déteste le péché ; mais c'est qu'il est une production étrangère qui ne vient point de lui, et c'est même à cause de l'amour qu'il a pour lui-même et pour notre bien

[1] Deus charitas est. I *Joann.* IV, 16.

[2] Misereris omnium... et nihil odisti eorum quæ fecisti. *Sap.* XI, 24, 25.

qu'il le hait; et ainsi cette haine est un fruit de son amour.

Que ne pouvons-nous donc pas attendre d'un amour parfait, comme le sien, qui ne peut rien haïr de ce qu'il a fait, tant que nous ne voudrons pas nourrir en nous le péché qu'il n'a pas fait?

Souvenez-vous, âme fidèle, du singulier amour que Dieu a montré dans la création de l'homme. En présence de tous les êtres créés, spectateurs et témoins, il délibère de faire l'homme à sa ressemblance, et après avoir formé son corps de ses mains, il l'anime, tirant de lui-même un souffle de vie, comme pour lui communiquer sa propre vie, et sous le souffle divin l'homme fut fait âme vivante, et au plus intime de son être Dieu grave l'inclination de l'aimer, comme le plus beau caractère de sa ressemblance, mettant ainsi dans l'âme un témoignage convaincant qu'elle est une œuvre de sa charité, qui vient de sa charité, et qui ne tend, par le poids de la propre inclination qu'il lui a donnée, qu'à être abîmée dans sa charité. C'est ce que prouve incessamment l'inclination qui nous porte toujours à aimer.

Mais comme l'amour se prouve surtout par les paroles, par les œuvres et par les bienfaits, considérons l'amour divin sous ce triple rapport.

A. Amour de Dieu prouvé par ses paroles.

Et d'abord écoutez quelques paroles toutes d'amour, tirées de la sainte Ecriture. « Je t'ai aimé d'une charité perpétuelle [1]. » Or, en Dieu, l'éternité

[1] In charitate perpetua dilexi te. *Jer.* XXXI, 3.

embrasse aussi bien le futur que le passé ; ce texte veut donc dire : Je t'ai aimé de toute éternité, et je t'aimerai éternellement ; et certes il en sera toujours ainsi à moins que nous ne voulions haïr ce Dieu d'amour. « Ecoutez-moi, dit-il encore, enfants qui restez de la maison de Jacob, de la maison d'Israël, enfants que je porte en mon sein, qui êtes enfermés dans mes entrailles. Moi-même, et jusqu'à votre vieillesse et jusqu'à l'extrémité de vos jours, je vous porterai : car c'est moi qui vous ai engendrés, et je vous porterai et vous sauverai [1]. »

Voilà bien le langage de l'amour le plus pur, le plus fort et le plus tendre ; mais écoutez celui de sa tendresse envers une âme pécheresse, et ce qu'il est prêt à faire pour elle. « On le dit communément : si un homme quitte sa femme, et si celle-ci prend un autre époux, pourra-t-elle revenir à son premier mari ? ne sera-t-elle pas plutôt une femme souillée et corrompue ? Mais toi, bien que tu te sois débauchée avec beaucoup de corrupteurs, reviens à moi, dit le Seigneur, et je te recevrai entre mes bras [2]. » Voilà certes les paroles d'un amour que rien ne peut rebuter, qui est prêt à tout pardonner et qui va rechercher jusque dans la débauche les âmes perdues. Comment donc Dieu recevra-t-il celles

[1] Audite me, domus Jacob, et omne residuum domus Israel, qui portamini a meo utero, qui gestamini a mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, et usque ad canos ego portabo : ego feci et ego feram : ego portabo et salvabo. *Is.* XLVI, 3, 4.

[2] Vulgo dicitur : si dimiserit vir uxorem suam, et recedens ab eo, duxerit virum alterum : numquid revertetur ad eam ultra ? numquid non polluta et contaminata erit mulier illa ? Tu autem fornicata es cum amatoribus multis : tamen revertere ad me, dicit Dominus, et ego suscipiam te. *Jer.* III, 1.

qui veulent être entièrement à lui, qui le désirent et le cherchent de tout cœur?

Voici encore une autre parole : « Je vis moi, dit le Seigneur (comme s'il voulait dire : Je jure sur ma vie), je ne veux point la mort du pécheur [1] ». C'est bien là la parole de ce Dieu d'amour qui fait un serment solennel, afin qu'on le croie plus facilement.

Et il dit ailleurs : « Dès le moment que le pécheur aura regret de son péché, il vivra et ne mourra pas [2] » ; et il ajoute même « qu'il jettera tous ses péchés au fond de la mer [3] ». Bien plus, dans un autre endroit, il fait entendre cette plainte paternelle : « Hé ! pourquoi mourir, enfants d'Israël [4] ? »

Après tous ces témoignages, quelle confiance ne devons-nous pas avoir, si nous détestons nos péchés passés, appuyés que nous sommes sur la parole, les promesses et la tendresse de cet amour exprimé d'une manière si forte et si aimable?

Ecoutez enfin l'expression douloureuse de cet amour, et voyez de quelle façon il relève une âme défiante : « Sion a dit : Le Seigneur m'a délaissée, le Seigneur m'a mise en oubli » ; sur quoi il répond : « Eh quoi ! une mère peut-elle oublier son enfant? peut-elle ne pas avoir pitié du fruit de ses entrailles? Et si un tel oubli était possible, pour

[1] Vivo ego, dicit Dominus Deus, nolo mortem impii. *Ezech.* XXXIII, 11.

[2] Cum averterit se impius ab impietate sua quam operatus est... vita vivet, et non morietur. *Ibid.* XVIII, 27, 28.

[3] Et projiciet in profundum maris omnia peccata nostra. *Mich.* VII, 19.

[4] Quare moriemini, domus Israel? *Ezech.* XVIII, 31.

moi je ne t'oublierai jamais : car voici que je te porte gravée dans mes mains [1]. »

Ainsi donc, il faut entrer dans un regret amoureux de n'avoir pas correspondu à un amour si excellent, sans qu'une crainte défiante lui donne sujet de faire de semblables plaintes.

Mais c'est assez sur ce point : un livre entier ne suffirait pas pour recueillir les paroles par lesquelles cet amour s'exprime dans la sainte Ecriture.

Venons maintenant aux œuvres qui manifestent l'amour divin.

B. Amour de Dieu prouvé par ses œuvres.

De quelle manière Dieu n'a-t-il pas montré son amour, et dans l'œuvre de la création, et dans l'œuvre de la rédemption, et dans celui de l'union, œuvre qui est le plus naturel à l'amour? Il s'est uni à notre nature par l'Incarnation, uni à nos âmes par le Baptême, et uni à nos corps par l'Eucharistie. Il fait le chef-d'œuvre de ses miracles dans le mystère de son union avec nous : que pouvait-il faire davantage, pour nous manifester le désir qu'il a de faire avec nous la dernière consommation de cette union dans la gloire éternelle, où cet amour nous doit abîmer?

[1] Dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. — Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui. Ecce in manibus meis descripsi te. *Is.* XLIX, 14-16.

C. Amour de Dieu prouvé par ses bienfaits.

Quant aux bienfaits qu'il nous prodigue, nous n'avons qu'à ouvrir les yeux sur ceux qu'il donne sans cesse aux hommes, nonobstant leurs ingratitudes : témoin ce soleil qu'il fait lever sur les bons et les méchants, etc...

Mais considérons plutôt ces bienfaits, ces secours plus intimes, qui se rapportent plus directement à notre salut, et qu'il répand sur nous sans jamais se rebuter. Voyez avec quelle patience son amour nous a attendus, nous a recherchés et conservés ; admirez comment sa grâce nous éclaire et nous soutient, et comment sa protection nous garde et nous délivre, et cela sans se lasser ni diminuer, ni cesser ses secours et ses bienfaits.

Aussi bien, à la vue de ces vérités qui doivent convaincre une âme de l'amour que Dieu a pour elle, cette âme ne doit concevoir que des sentiments et ne produire que des actes volontaires :

1° De *reconnaissance* pour les bienfaits reçus de ce Dieu d'amour, et par suite ce qu'il mérite et ce qu'elle lui doit formera en elle un regret plein de confiance et d'amour filial.

2° De *gratitude* encore à la pensée de cet amour qui, étant en soi toujours le même et toujours parfait, ne peut changer malgré l'infidélité des créatures.

3° D'un *hommage* et d'un *abandon plein de confiance*, à cause de l'estime que mérite un amour qui lui a montré par paroles, par œuvres et par bienfaits, qu'il était prêt à tout faire, à tout donner, à tout souffrir pour son salut.

Ne nourrissez donc rien dans votre âme et dans vos sentiments qui soit opposé à cette vérité, et rejetez comme une fausseté tout ce qui vous y paraîtra contraire.

Si nous songeons au passé autrement que pour jeter nos péchés dans l'abîme de son amour ; si nous pensons au présent autrement que pour mettre en lui notre confiance ; si nous regardons l'avenir autrement que pour lui confier nos soins et nos espérances, nous n'aurons jamais les sentiments que son amour demande de nous.

II. Deuxième vérité : Dieu est la bonté.

Dieu est la bonté même, voilà la deuxième vérité. C'est le propre de la bonté de communiquer le bien et de se répandre. Or, qu'est-ce que Dieu pouvait nous communiquer de plus grand et de meilleur que lui-même, puisqu'il est tout le bien du ciel et de la terre ? C'est ce qu'il a commencé de faire dans le temps et ce qu'il consommera dans l'éternité. Cette bonté nous a fait assurément beaucoup de bien, en nous donnant tout ce que nous sommes et en créant pour notre usage tant de créatures ; mais elle a voulu, pour notre salut, nous accorder des bienfaits beaucoup plus grands, en employant les trois adorables personnes de la très sainte Trinité, qui se sont partagé l'œuvre de notre rédemption. Le Père nous a donné son Fils, dès lors que peut-il nous refuser ? « Celui, dit S. Paul, qui n'a pas épargné son propre Fils, en le livrant pour nous tous, comment ne nous donnera-t-il pas toutes

choses avec lui ? » car elles sont bien moindres que son Fils [1].

Le Fils s'est livré lui-même, et jusqu'à quel excès d'amour ? Qu'est-ce que sa charité ne lui a pas fait entreprendre ? Qu'est-ce que sa bonté ne lui a pas fait nous communiquer ? Il semble qu'il ait voulu enchérir sur son Père éternel, puisqu'en soufflant sur ses disciples, à l'imitation de ce que Dieu fit en créant l'homme, il leur a communiqué sa puissance, leur donnant avec l'infusion du Saint-Esprit le pouvoir de remettre les péchés.

Enfin le Saint-Esprit s'est répandu dans les âmes pour les remplir et les posséder, en y mettant par sa bonté l'amour, la force et l'esprit.

L'effusion de cette bonté a épuisé pour nous tout le possible dans la nature de Dieu même ; mais dans ses opérations sur nous, il est aisé de voir qu'elle tient toujours de l'infini et qu'elle tend toujours à l'infini d'où elle procède : car ni nos misères ne la peuvent rebuter, ni nos ingratitudes la changer, ni nos fautes la fatiguer, ni nos abus tarir ses bienfaits ; elle est toujours prête à se répandre dans les âmes, car, dit la sainte Ecriture, « elle attend afin d'exercer sur nous sa miséricorde [2] ».

Au livre de la Sagesse il est écrit : « Ayez des sentiments conformes à la bonté de Dieu [3] » ; n'entretenez donc dans votre âme aucun sentiment qui ne soit conforme au mérite infini de cette bonté.

[1] Qui etiam proprio Filio suo non pepercit, sed pro nobis omnibus tradidit illum : quomodo non etiam cum illo omnia nobis donavit ? *Rom.* VIII, 32.

[2] Expectat Dominus ut misereatur vestri. *Is.* XXX, 18.

[3] Sentite de Domino in bonitate. *Sap.* I, 1.

L'exposé de cette deuxième vérité nous montre clairement quelle est la bonté de Dieu, comment il l'exerce sur nous et combien elle est infinie. Avec Isaïe elle nous dit : « Voilà que je me répandrai sur eux comme un fleuve de paix [1] ». Or cette bonté, qui s'exprimait ainsi par la bouche du Prophète, est toujours la même. Faites-vous l'application de ces paroles, et croyez qu'elle est prête à se répandre sur vous comme un fleuve de paix, et que tout ce qui ne s'accorde pas avec cette vérité doit être traité de fausseté et d'erreur. Si cette bonté recherche avec tant d'empressement ceux mêmes qui ne la cherchent point, que ne fera-t-elle pas pour ceux qui la cherchent et la sollicitent par la persévérance de leurs prières ?

III. Troisième vérité : Dieu voile sa majesté.

La troisième vérité est que la majesté de Dieu s'est comme cachée, pour nous faire approcher d'elle.

Il ne faut que regarder le ciel, la terre et la mer avec toutes les merveilles qui y sont renfermées, pour y admirer un rayon de la grandeur de sa majesté. Il ne faut que considérer les effets de la grêle, de la foudre et des tempêtes, pour constater combien elle est grande et terrible. Les renversements des rois, des peuples et des royaumes, l'anéantissement des desseins et des conseils des hommes, la destruction de leur vie, font voir manifestement que

[1] Ecce ego declinabo super eam quasi fluvium pacis. *Is.* LXVI, 12.

le monde avec toutes ses puissances n'est, en comparaison de cette majesté, que comme une paille que le vent emporte. Mais si nous considérons attentivement l'économie de l'Incarnation, nous verrons que cette majesté sainte et terrible en elle-même a déposé tout ce qui est capable de donner de la terreur aux hommes, en se réduisant à des extrémités qui ne se peuvent comprendre.

C'est dans ce mystère surtout que l'amour et la bonté se sont rendus maîtres de la majesté et qu'ils en ont fait ce qu'ils ont voulu. Ils ont mis sur la divinité le voile de l'humanité, pour que nous puissions supporter l'éclat de sa gloire. Ils ont mis les grâces de l'enfance sur la splendeur de cette majesté, pour montrer qu'elle n'aurait pour nous que bienveillance et condescendance, puisqu'elle cachait tout ce qui pouvait nous effrayer. Ils ont donné à cette majesté une Mère toute de douceur : c'est la Vierge toute chaste, tout humble, toute charitable et remplie des qualités les plus aimables, à laquelle cette majesté s'est soumise. Et cette Vierge en est la Mère et comme la maîtresse, et de même qu'en sa poitrine sacrée la nourriture se changeait au lait le plus doux, ainsi la grandeur de Dieu et la terreur de sa majesté se changeaient en douceur et en mansuétude dans son sein virginal ; aussi bien, par la Vierge Mère, tout ce qu'il y a de terrible en la divinité se convertit pour nous en lait de douceur ineffable.

Après cela, âme fidèle, avec quel respect et quelle confiance filiale ne devons-nous pas regarder la majesté d'un Dieu fait petit enfant, qui ne désire rien davantage que de nous voir entrer dans des

sentiments d'enfants à son égard ? S'il lui reste encore quelque chose qui puisse inspirer de la terreur, ce n'est que pour les pécheurs qui veulent demeurer pécheurs, mais non pas pour ceux qui le cherchent et le désirent.

Rejetez donc et estimez comme une fausseté tout ce qui ne s'accorde pas avec ces vérités ; et quand la terreur des jugements de Dieu vous agite et vous trouble, recourez à son amour et à sa bonté, et reposez-vous sur eux avec confiance : car ils font à leur gré fléchir la justice. Recourez aussi avec amour à la Mère de la belle dilection : elle est si pleine de grâces qu'elle en déborde et pour elle et pour les autres.

Ainsi donc, assurément, ces vérités doivent vous apprendre quels sentiments la Majesté divine veut que vous ayez d'elle : car elle vous les enseigne par ses œuvres. Que votre esprit s'en pénètre profondément ; et si parfois quelque terreur vous saisit, ayez recours avec abandon à l'amour, à la bonté du Seigneur, et vous sentirez son secours toujours prêt à dissiper vos anxiétés.

Les pères montrent quelquefois à leurs enfants un visage austère et rigoureux ; mais il ne leur est ni agréable, ni conforme à l'inclination de leur cœur : ils ne s'en servent que par une espèce de contrainte, pour tenir leurs enfants dans le devoir, ou pour les y faire revenir quand ils en sont sortis. Volontiers ils quittent ce visage pour reprendre celui qui leur est naturel, lorsqu'ils voient ces enfants les rechercher avec soumission et avec confiance ; ou bien, s'ils gardent encore un extérieur austère, leur cœur est rempli d'une douce joie en voyant

que la soumission et la confiance de ces enfants ne diminuent pas, quoiqu'on leur montre un visage froid.

Appliquez-vous cette comparaison ; et quand votre Père céleste vous apparaît sous le visage de la terreur, croyez que c'est une disposition de sa sagesse, qui veut vous avertir de vous ranger à votre devoir et vous porter à le regarder sous son visage d'amour et de bonté, comme celui qui lui est naturel. Il ne demande en effet rien autre chose de vous. Pourvu qu'il vous voie dans la soumission à sa volonté et dans la confiance et la persuasion que ce visage austère et terrible ne lui est point naturel à lui, notre Père céleste, mais absolument étranger à sa nature, il en aura pleine satisfaction, et cela doit vous suffire parfaitement.

IV. Quatrième vérité : Dieu est tout en toutes choses.

La quatrième vérité est, selon l'expression de S. Paul, que « Dieu est tout en toutes choses[1] ». Sans lui, en effet, rien ne peut persévérer dans l'ordre naturel des êtres créés, et ainsi il est tout en toutes choses ; mais dans l'être moral et dans l'ordre de la grâce il est tout d'une manière spéciale, qui comprend l'application particulière de son amour, de sa bonté et de sa puissance.

Pour l'âme, Dieu est comme l'air qui la fait respirer, il est sa force et l'appui qui la soutient, le centre sur lequel elle peut se reposer ; et s'il a

[1] Ut sit Deus omnia in omnibus. I *Cor.* xv, 18.

voulu ainsi être le tout de l'âme, ce n'a été que pour se répandre incessamment sur elle et pour la combler de biens avec une largesse toujours croissante. Ne cherchons donc rien dans notre propre fond, mais seulement servons-nous bien de nous-mêmes, pour aller tout chercher en Dieu qui a été notre tout en nous tirant du néant, qui est notre tout dans la vie et qui sera notre tout, même dans la mort, en nous faisant partager son éternité.

Voilà quatre vérités, âme pieuse, auxquelles il faut ramener tous vos sentiments pour les y conformer et pour corriger par une bonne volonté tout ce qui n'y serait pas d'accord. Par ce moyen vous ne nourrirez rien de contraire aux sentiments que Dieu veut que nous ayons de lui, ni à la paix de l'âme, qui s'entretient par un accord parfait entre ses inclinations et ces vérités, et de plus vous aurez les dispositions requises pour avancer dans la perfection de l'amour divin par la voie de la vérité et de la paix de l'âme.

Et maintenant venons à l'autre cause de vos peines, qui est la crainte du péché.

CHAPITRE II

DE LA CRAINTE DU PÉCHÉ, TROUBLANT LA PAIX DE L'AME.

Vous ne sauriez croire combien, de sa nature, l'âme est désireuse de faire le bien avec liberté ; c'est pourquoi ne regardez pas tant le mal pour le

découvrir trop subtilement, mais regardez plutôt le bien pour vous animer à le faire librement avec un grand sentiment d'amour. Et puisqu'il n'y a rien de plus nuisible au bien qu'une liberté gênée par les anxiétés de la crainte, il vaut beaucoup mieux se tourner vers l'amour, pour nous encourager à faire le bien, que de nous tourner vers la crainte et d'examiner minutieusement si le mal que nous redoutons ne se serait peut-être pas glissé dans le bien que nous tâchons de faire.

En poursuivant le bien de la vertu, on s'éloigne du mal, et on le fuit ainsi, sans qu'il soit besoin de le considérer.

Vous savez que dans les saintes Ecritures Moïse parle souvent du poids du sanctuaire. C'était à ce poids qu'il voulait que tout fût pesé pour être livré et estimé selon sa juste valeur ; et moi je désire qu'un tel poids soit aussi posé dans l'âme du chrétien, pour reconnaître clairement les maux qu'elle doit éviter, en observer les différences, et s'établir dans un jugement ferme qui lui serve comme de règle, de poids et de mesure, pour juger ce qu'il faut craindre, ce qu'il faut faire, et quels sentiments de douleur doivent la pénétrer touchant le mal qu'elle découvrira. Par ce moyen en effet, elle évitera plus facilement les pièges des craintes excessives et des empressements inquiets, que le démon tâche de jeter dans les âmes timorées et peu instruites, qui ne sont pas habituées à suivre les règles du véritable discernement que l'on doit faire des maux.

Or ce jugement de la droite raison servira beaucoup pour remettre l'âme, troublée après les chutes,

dans une tranquillité convenable, pour tempérer l'excès d'un zèle s'enflammant sur le mal plus qu'il ne convient, pour dissiper le chagrin et le découragement qui en sont la suite, pour ramener l'âme à la douce paix de l'humilité, et enfin pour éviter les voies de l'inquiétude, où un cœur indiscret va souvent s'égarer.

Aussi pour bien faire ce discernement et pour bien former votre jugement, je distingue cinq sortes de maux : 1° Le péché mortel ; 2° le péché véniel volontaire ; 3° le péché véniel d'infirmité ; 4° l'imperfection ; 5° le manque de perfection.

Je les distingue ainsi afin que vous ne preniez pas l'ombre pour le corps, et que vous sachiez ce que chacun d'eux pèse au poids du sanctuaire, pour l'estimer selon sa juste valeur.

Ainsi donc quand vous verrez la paix de votre âme attaquée sur la matière du péché, recourez à ces vérités.

ARTICLE PREMIER

DU PÉCHÉ MORTEL.

I. Du péché mortel en général.

La première vérité est que le péché mortel n'est appelé ainsi que parce qu'il porte à l'âme un coup mortel, en la privant et séparant entièrement de Dieu et de sa grâce, qui est la vie de l'âme.

C'est un désordre qui doit être tellement dé-

testé de l'âme, que le seul nom de péché mortel lui soit en horreur. C'est en effet le mal souverain qu'il faut fuir plus que la mort du corps : car celle du corps ne détruit que ce qui se détruit par soi-même, tandis que la mort de l'âme est un effet de cet horrible péché, qui rend son immortalité plus malheureuse que si la mort elle-même la pouvait anéantir. Celui qui tombe dans un tel malheur, lequel ne peut être que volontaire, détruit tout le bien de son âme, et quiconque pense pouvoir devenir un homme spirituel, en ne retranchant pas absolument ce désordre, ressemble au blessé qui croirait pouvoir guérir une plaie, en se donnant un nouveau coup, lorsqu'elle commence à se fermer. Ce serait toujours revenir à de nouvelles douleurs, à de nouveaux remèdes, et se mettre, en renouvelant ces blessures, dans un grand danger de perdre la vie.

Si cependant ce malheur arrive parfois à l'âme dans un moment de faiblesse, il est juste que sa douleur volontaire cherche à s'abîmer devant Dieu ; mais il faut que ce soit avec confiance en son immense miséricorde : car autrement on ferait une double injure à son amour, en ne l'estimant pas pour ce qu'il est, et en offensant la générosité de son cœur par le désespoir, véritable abîme de perdition.

Les péchés mortels sont assez connus par les commandements qui y sont opposés ; mais il est bon de bien remarquer les avis suivants :

A. Premier avis. — Ne vous persuadez jamais qu'il y a péché mortel dans une chose douteuse, à moins que le jugement d'un homme de bon

conseil ne vous en donne la certitude. La matière de ce péché dépend de la volonté de Dieu bien manifestée et parfaitement connue, et non pas de l'esprit de l'homme, qui se fait un tort aussi dangereux en se figurant une offense mortelle là où il n'y en a pas qu'en ne s'en formant point là où il s'en trouve véritablement : car des deux côtés il y a également transgression, et elle sera aussi véritable dans la chose où il n'est point de faute mortelle, que dans celle où il y en a, quand le dérèglement de la volonté vous persuade de la faute grave : car on pèche mortellement, lorsqu'on veut une chose que l'on croit ne pas pouvoir vouloir sous peine de péché mortel.

Il est donc de la dernière importance de tenir la raison dans la rectitude de la vérité, et de suivre un jugement libre de toute erreur surtout en ces matières ; cependant lorsqu'un acte se présente, voisin du péché, il ne faut jamais le mettre à exécution, sans avoir pris le conseil de ceux qui savent discerner entre lèpre et lèpre, je veux dire entre péché et péché. Et même celui qui doit décider en une matière, où le péché mortel n'est point évident, doit, avant de déclarer qu'il est mortel, apporter plus de circonspection que ne le fait un juge dans une affaire capitale, lorsqu'il faut condamner un homme à mort. Mais, suivant le conseil de l'apôtre S. Paul, l'âme qui veut aimer Dieu « doit s'abstenir de tout ce qui a l'apparence du mal[1] ».

Cet avis sur le péché mortel concerne plus les

[1] Ab omni specie mala abstinete vos. I *Thess.* v, 22.

séculiers que les religieux, qui doivent laisser bien loin derrière eux les matières suspectes de faute grave, puisque le choix qu'ils ont fait et l'engagement amoureux qu'ils ont contracté, les obligent à la poursuite de la perfection. Il est bon néanmoins que vous sachiez ces choses, afin de fuir le scrupule, qui naît ordinairement d'une conscience délicate habituée à suivre son propre sens avec obstination, sans vouloir se soumettre au jugement des sages, et qui, s'étant fortifiée dans cette habitude, devient malade d'une maladie difficile à guérir.

B. Deuxième avis. — La connaissance, qui survient après une action faite de bonne foi, n'est pas capable d'en faire un péché mortel, quoique la matière grave s'y rencontre ; mais c'est seulement celle qui a précédé l'action ou qui l'accompagne : car tout péché mortel présuppose la connaissance du mal qui est dans l'action et la malice de la volonté qui se tourne vers ce mal pour le commettre contre le cri de la conscience. Or, si la connaissance ne s'y rencontre pas, la malice de la volonté, qui fait la transgression, n'y peut pas être ; et par suite cette action a bien sa matière, mais elle n'a pas sa forme, qui, elle, fait le péché mortel par le dérèglement de la volonté. Si néanmoins, après avoir connu le mal d'une action passée, on en avait une complaisance volontaire et délibérée, il y aurait pour lors péché mortel, non pas à cause de l'action passée, mais à cause de la complaisance présente pour un mal qu'on est bien aise d'avoir commis, quoiqu'on ne le connût pas alors pour mal.

II. Du péché mortel de simple consentement.

Quant à ce qui regarde les péchés qui se peuvent commettre par un simple consentement, c'est ici, âme pieuse, qu'il faut bien vous instruire de la différence qui existe entre les premiers mouvements *(motus primo primi)*, les seconds mouvements *(motus secundo primi)*, et les mouvements raisonnables *(motus rationales)*. C'est vous dire qu'il faut bien vous rendre compte de la différence qui existe 1° entre voir le mal qui nous tente et qui produit ses impressions dans les pensées et dans les sentiments de l'homme animal, 2° entre regarder ce mal ou y prêter une simple attention, et 3° entre vouloir ce mal positivement. En effet, si elle n'est pas formée à bien faire ce discernement, une âme timorée confond souvent l'un avec l'autre, se met à la torture, et se jette même dans le péril de consentir au péché par la fausse persuasion d'avoir consenti. Ses angoisses viennent de ce qu'elle n'a pas arrêté certaines choses qu'elle aurait pu, lui semble-t-il, arrêter, mais qui en réalité ne sont point en son pouvoir, et qui par conséquent ne peuvent la rendre coupable devant Dieu ; aussi cette crainte, ou fausse persuasion, lui abat le courage et pourrait la mettre dans le danger de s'abandonner aux flots de la tentation, qui l'entraînerait comme l'eau emporte la nacelle d'un batelier, lorsqu'il cesse de ramer par une vaine appréhension qui lui est survenue : c'est pourquoi il faut s'étudier à bien fermer toutes les voies

qui donneraient entrée à ces erreurs pernicieuses.

Examinons donc ces différents mouvements :

A. Premiers mouvements (Motus primo primi).

Les premiers mouvements, qui se forment dans l'esprit ou ailleurs, ne sont pas plus au pouvoir de l'homme qu'il n'est en son pouvoir d'empêcher un miroir bien exposé de refléter les objets qui lui sont présentés. Que dirions-nous de celui qui s'irriterait contre un miroir, parce qu'il lui représente des objets odieux qu'il ne veut pas voir? Nous l'accuserions d'impatience déraisonnable.

Mais, me direz-vous, ces objets se forment en moi et y résident? Je réponds : Le miroir aussi est en vous-même, c'est votre sens intérieur qui se forme des images et des fantômes sur les choses passées et sur les présentes, et qui assemble une multiplicité d'idées pour en faire des compositions chimériques ou vraisemblables; mais les objets sont hors de vous; ils paraissent en vous, il est vrai, mais ils sont formés sans vous, tant que votre volonté y résiste et qu'elle ne se détermine pas à fixer librement son choix sur ces objets, quels qu'ils puissent être. Il est tout à fait superflu de raisonner sur des fantômes, et de rechercher pourquoi tel objet paraît plutôt que tel autre : car cela doit être rapporté entièrement à la disposition de la Providence, qui le permet ainsi. Il n'est nullement au pouvoir de la volonté d'empêcher qu'ils ne paraissent, et qu'elle ne les aperçoive dans le miroir intérieur de l'âme; mais ce qui dépend de son libre arbitre, c'est d'en in-

terrompre le cours, ou bien de les mépriser, en n'y apportant aucune attention volontaire. L'âme n'est pas plus responsable de ces premiers mouvements qu'elle ne l'est des songes qui arrivent pendant le sommeil, et ils ne sont pas plus en son pouvoir que ne le sont les songes de la nuit suivante : c'est le même miroir qui représente les unes et les autres pensées ; il faut seulement regarder cette rébellion contre la raison comme une matière de pénitence et de sacrifice.

B. Seconds mouvements (Motus secundo primi).

Les seconds mouvements sont ceux dans lesquels la volonté s'aperçoit que la nature cherche sa satisfaction, et que la concupiscence tâche de l'y attirer par ses sollicitations, qui font quelque impression d'attendrissement sur elle ; mais tant que cette volonté y contredit par sa liberté et qu'elle n'y veut point consentir, parce que la chose est contraire à Dieu, il ne peut y avoir tout au plus qu'un péché véniel, pour s'être arrêté peut-être trop longtemps à cette concupiscence ou pour s'être comporté à son égard avec quelque mollesse et négligence.

C. Mouvements raisonnables (Motus rationales).

Les mouvements raisonnables *(rationnels)* sont ceux qui procèdent de la raison, laquelle, ayant vu et connu pleinement l'objet pour ce qu'il est, s'y attache par le consentement pour en jouir à son gré. Or, c'est cette advertance de la raison qui,

voyant le mal et l'acceptant avec pleine connaissance et volonté, constitue le péché mortel.

Pour mieux vous faire comprendre la chose, je me servirai d'une comparaison.

Quand vous allez par un chemin où circule une foule de personnes, vous les voyez et vous ne pouvez pas faire autrement que de les voir ; elles passent leur chemin, et vous passez le vôtre, sans réfléchir à autre chose : tel est le premier degré des mouvements ; ce sont ceux que l'on appelle *motus primo primi*.

Mais parmi ces passants il s'en rencontre quelques-uns qui vous plaisent, et voilà que vous jetez sur eux les yeux ; mais vous souvenant du danger qu'il y a à les regarder, vous en détournez aussitôt votre vue et vous continuez votre chemin. Ces passants vous suivent, vous appellent et vous montrent qu'ils voudraient bien s'entretenir avec vous ; et vous aussi vous sentez que votre inclination se porterait bien à converser avec eux, et elle vous dérobe quelque pensée de retour en arrière ; mais vous passez outre résolument, sans vouloir ni aller les rejoindre, ni rester à les attendre. Tels sont les seconds mouvements, *motus secundo primi*.

Enfin vous rencontrez un passant qui vous plaît de telle sorte que, arrêtant votre marche, vous voulez, à quelque prix que ce soit, vous entretenir avec lui, sans vous soucier du dommage qui, vous le savez, doit vous arriver. Tel est le mouvement rationnel qui fait le consentement : car il s'arrête entièrement, et, le sachant et le voulant, il retient la tentation pour lui parler et pour la suivre.

Ainsi donc pour former un plein consentement

au mal, il ne faut pas seulement le *voir*, ni le *regarder* en passant, mais il faut que la volonté en fasse un *choix libre*, qui le retienne pour lui donner entière adhésion.

De plus remarquez encore que le consentement au péché mortel n'est pas une chose aussi facile, ni un acte aussi rapide que se le figure une âme craintive. Si parfois il peut être donné en un moment et comme insensiblement, ce n'est que par les âmes qui sont dans l'habitude de vouloir le mal, et non pas par les âmes droites et bonnes qui, en pratique, ont la volonté de détester le mal du péché et l'habitude de vouloir le bien et la vertu, dont rien ne peut les séparer sinon un consentement formel par lequel elles reconnaissent qu'elles veulent librement le mal et librement s'y attacher. Hors de là elles doivent tranquilliser toutes ces craintes vaines, qui proviennent non pas d'un vrai consentement de la volonté, mais d'un faux semblant de consentement formé dans l'imagination qui, comme le singe, contrefait trop souvent la raison.

Et maintenant, pour conclure cet article du péché mortel, disons brièvement que c'est un mal souverain que l'on ne peut jamais assez détester, un mal dont le poids descend jusque dans l'enfer et dont le regret ne peut jamais être trop grand, pourvu qu'il demeure dans les bornes de la confiance, qui, seule, peut « convertir en paix la très amère amertume de l'âme pécheresse [1] » voulant revenir à Dieu.

[1] Ecce in pace amaritudo mea amarissima. *Is.* XXXVIII, 17.

ARTICLE II

DU PÉCHÉ VÉNIEL VOLONTAIRE.

La deuxième vérité est que le péché véniel volontaire est aussi un grand mal ; car bien qu'il ne sépare pas entièrement l'âme de Dieu, comme fait le péché mortel, il la dispose à mourir bientôt et facilement, par l'habitude qu'elle prend de contrevenir aux volontés divines, et par la faiblesse qu'elle contracte en donnant à ses inclinations ce qu'elles demandent. Elles prennent ainsi de l'avantage sur elle, et, dans une occasion périlleuse, elles la mettent dans le danger de succomber à la tentation qui lui donnera la mort.

C'est de ce péché qu'il faut entendre cette parole du Sage : « Si vous ne vous tenez toujours dans la crainte du Seigneur, votre maison sera bientôt renversée[1] » ; car il diminue peu à peu cette crainte, en faisant perdre le respect que l'âme doit avoir pour Dieu ; et si le vent d'une forte tentation vient à souffler sur elle, il est cause d'une grande ruine.

Or par le péché véniel volontaire, j'entends une action que l'on fait de plein gré, sachant bien que c'est un péché ; mais on ne veut pas s'en abstenir parce que la matière n'est pas assez grave pour le rendre mortel.

L'âme qui n'est pas dans la résolution d'éviter ces péchés véniels volontaires, ou qui demeure

[1] Si non in timore Domini tenueris te instanter, cito subvertetur domus tua. *Eccli.* XXVII, 4.

volontairement attachée à quelque faute de cette sorte, ne doit pas s'attendre à faire de grands progrès dans la vie spirituelle : car la volonté qui est attachée au péché, si petit qu'il soit, est en opposition formelle avec le bon plaisir de Dieu, à qui cependant il faut se conformer en tout, si l'on veut devenir vraiment homme spirituel.

Le péché véniel volontaire doit donc être réputé détestable, puisque c'est un malheur immense de contrevenir en quoi que ce soit à la volonté de Dieu. Mais si l'on y tombe par surprise ou faiblesse, il faut s'en humilier promptement devant Dieu, sans se laisser aller au chagrin de l'impatience, qui surprend aisément les âmes timorées et qui les pousse jusqu'au découragement et à la pusillanimité. Il faut se retirer auprès de Dieu avec une douce confusion de soi-même, et quand le cœur veut comme s'abattre et se décourager, il est bon de le soutenir par la considération de cette vérité : à savoir, que de lui-même le péché véniel ne peut pas nous faire perdre la grâce de Dieu, et que quand bien même tous les péchés véniels du monde seraient réunis ensemble, ils ne seraient pas capables de former un péché mortel, lequel pourtant seul peut nous ravir la grâce de Dieu.

Voilà donc l'appréciation qu'on doit avoir sur cette espèce de mal, les moyens d'y apporter le remède, et la manière de soutenir un cœur qui se décourage ou qui veut s'impatienter. Il faut pour lors doucement se rappeler ces paroles de David et y ramener ses sentiments : « Mon âme, espère en Dieu, car je veux le déclarer encore : le Sei-

gneur est mon salut, mon Dieu[1] ». Et après une chute, il n'y a qu'à s'humilier profondément, au lieu de perdre le temps à se faire des reproches, qui souvent ne sont que les fruits de l'impatience et de l'orgueil naturel de l'esprit humain.

ARTICLE III

DU PÉCHÉ VÉNIEL D'INFIRMITÉ.

La troisième vérité est que le péché véniel d'infirmité ou faiblesse est aussi un mal, mais qu'il est petit et qu'il sert souvent à conserver le bien et à l'augmenter, pourvu qu'il rencontre une bonne volonté.

C'est une vérité de foi qu'il n'est pas possible à l'homme d'éviter tous les péchés véniels de cette espèce, et ainsi, quoiqu'on puisse avec la grâce de Dieu s'abstenir de les commettre chacun en particulier, on ne peut pas les éviter tous en général.

Ces sortes de péchés sont ceux que l'on commet plutôt par négligence ou par surprise que par une volonté délibérée : par exemple, une exagération vient à la bouche avant d'y avoir réfléchi, une parole peu charitable contre le prochain vous échappe, une impatience vous surprend. Ces actes, et d'autres semblables, sont comme des vapeurs qui s'élèvent du fond de notre infirmité ; mais un rayon de soleil peut les dissiper et même les con-

[1] Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi : salutare vultus mei, et Deus meus. *Ps.* XLII, 5.

vertir en rosée profitable à la terre de nos âmes, pourvu que nous tenions ferme les deux résolutions suivantes :

1° La première est la résolution de nous mettre en garde, le plus que nous pourrons, contre ces péchés avec la grâce de Dieu; et cette grâce, il faut la demander avec une sainte résignation au bon plaisir divin, résignation fort éloignée des mouvements d'impatience et des désirs immodérés : car ils sont en opposition avec les sentiments humbles que nous devons avoir de nous-mêmes, et la Providence aime mieux guérir ces mouvements désordonnés, en permettant ces petites chutes, que de nous délivrer de toute faute vénielle, en laissant vivre ces mouvements qui nourriraient l'orgueil et la complaisance de notre amour-propre.

2° La seconde résolution est, après nos chutes, d'imiter la conduite des paons qui, voyant la laideur de leurs pieds, replient aussitôt la roue de leurs plumes si belles ; et nous aussi, dans le recueillement de nous-mêmes, tournons-nous vers Dieu, pour nous mépriser en sa présence à la vue de notre infirmité.

Ces fautes, dans une âme qui n'y demeurera pas volontairement, c'est-à-dire qui aura une bonne résolution de s'en corriger, ne diminueront point son progrès dans la vertu ; mais elles pourront servir à l'augmenter, si elle est fidèle à la pratique de l'humilité dont elles lui fournissent l'occasion.

Dans ces sortes de fautes, l'impatience est un mal plus déplorable que la chute elle-même, et un acte sincère d'humilité est au contraire un

bien qui répare abondamment le mal de la faute.

Voilà l'idée qu'on doit avoir de ce mal ; il faut donc s'étudier à l'éviter plutôt par amour que par crainte, et ne pas s'en étonner, ni s'en inquiéter en aucune manière. C'est de ce mal que parle S. Augustin, quand il dit : « C'est par une sage disposition que la divine Providence n'a pas voulu nous enlever tout à fait l'infirmité de nos chutes[1] ». Il y a là, en effet, un remède qui sert à tenir les hommes spirituels dans la vertu d'humilité, et qui donne aux autres une leçon utile, en leur apprenant qu'après une chute il faut se relever et marcher par le chemin de l'humiliation. Quand une âme, après ces petites chutes, sait unir le regret d'avoir failli avec une certaine joie intérieure de se mépriser et de se voir méprisable devant Dieu, c'est signe qu'elle devient humble et forte.

ARTICLE IV

DES IMPERFECTIONS.

I. De l'imperfection.

La quatrième vérité est que l'imperfection et le manque de perfection ne sont que des déficits dans le bien et non pas des maux. Je les mets néanmoins parmi les maux, parce que souvent les âmes

[1] Magna divinæ Providentiæ dispensatione effectum est, quod infirmitatem culpæ a nobis omnino non abstulerit. (S. August.)

pieuses les estiment pour tels et les confondent avec les autres, quoiqu'il faille les en séparer et les distinguer.

J'entends par imperfection quelque défaut ou quelque excès, qui se glisse dans une bonne action : par exemple, dans la correction du prochain, par un zèle excessif on ne modère pas assez les paroles ; dans l'observance des règles, on tombe en quelque petite lâcheté, négligence ou omission ; dans une œuvre de charité, on n'a pas suffisamment considéré le temps, les circonstances, ce qui a été cause d'indiscrétion, de surprise, etc... Sur de telles imperfections il ne faut pas raisonner scrupuleusement. L'épouse qui aime bien son mari et qui sait qu'elle est aimée de lui, n'examine pas son visage avec tant de soucis, pour en ôter les moindres taches. De même en ceci il faut plus donner à l'amour qu'à la recherche minutieuse ; aussi lorsqu'on s'aperçoit de quelque imperfection, le mieux est de la reconnaître avec la douceur de l'humilité, pour corriger le défaut, si l'on peut encore le faire avec prudence ; puis, quoi qu'il arrive, se reposant sur ce qu'on a pensé bien faire, et espérant qu'une autre fois on sera plus sage, il faut se tenir calme et tranquille. Enfin l'âme doit ensuite s'appliquer à faire de bonnes œuvres, comme si de rien n'était, et regarder Dieu avec la même confiance ordinaire : car si elle s'étonnait outre mesure de constater en elle-même des imperfections, elle ne serait pas humble et mériterait de voir Dieu lui montrer un visage austère.

II. Du manque de perfection.

Par manque de perfection, j'entends le défaut de certaines pratiques, l'absence de certains actes qui marqueraient plus de perfection d'amour, parce qu'ils mortifient plus les sens et portent l'âme à entreprendre des choses plus relevées, plus parfaites. Sur ce sujet faisons seulement cette remarque : puisque Jésus-Christ nous assure qu'il y a de nombreuses places dans la maison de son Père, nous indiquant ainsi qu'au ciel il est divers degrés de gloire, il ne faut pas s'étonner s'il existe des degrés différents de perfection sur terre, et plus relevés les uns que les autres. Considérons avec respect que si les montagnes élevées sont pour les cerfs, pour nous il faut nous retirer dans la pierre afin d'y trouver notre refuge comme les hérissons.

Cependant il ne faut pas laisser de soupirer après la perfection de l'amour et de la demander par des prières continuelles ; et si nous sommes fidèles à bien accomplir ce qui se rencontre dans les devoirs de notre état, et avec le plus de charité possible, il se trouvera qu'à l'exemple des cerfs nous atteindrons, sans même y songer, les sommets les plus sublimes.

ARTICLE V

CONCLUSION.

Etablissez bien ces vérités, les distinguant ainsi dans votre esprit, et quand votre paix sera atta-

quée sur ces matières, vous y trouverez un remède assuré et très efficace, qui vous guérira et délivrera de toute inquiétude.

Et maintenant pour conclure je vous dirai :

I. Après une chute ou après une crainte d'avoir failli, recourez à ces trois vérités :

1° Que par vous-même c'est tout ce que vous êtes capable de faire.

2° Que Dieu a une compassion toute paternelle pour ceux qui s'humilient devant lui.

3° Qu'il faut avec une grande confiance en Dieu former un bon propos de se corriger.

II. Dans les accidents imprévus, recourez aussi à ces vérités :

1° Que pour Dieu il n'y pas d'accidents imprévus, car il veut tout hormis le péché, et ce qu'il veut, il le veut avec une parfaite sagesse.

2° Qu'il a ses décrets éternels, auxquels il ne nous appartient pas de vouloir rien changer.

3° Que tout notre bonheur consiste à nous soumettre aux décrets divins et à les accomplir parfaitement.

III. Dans le doute touchant les actes de la volonté, pour bien reconnaître s'ils sont véritables ou non, recourez aux quatre vérités suivantes :

1° Que la réalité de ces actes ne dépend nullement du sensible, et qu'ils peuvent être très véritables, sans passer par le sentiment. L'exemple de Jésus-Christ dans l'oraison du jardin vous confirmera dans cette vérité d'une manière évidente ; car en lui la nature répugnait à la douleur, jusqu'à répandre une sueur de sang, mais la volonté y consommait un sacrifice parfait.

2° Que les actes de la volonté sont souvent plus purs, quand le sentiment fait défaut, car alors ils renferment moins d'intérêt propre et moins de complaisance personnelle.

3° Qu'ils sont toujours vrais quand nous constatons dans notre raison un ferme propos de ne jamais rien faire ni vouloir qui soit opposé à cette résolution généreuse.

4° Que le manque d'exécution n'est pas une preuve certaine que nos actes de volonté n'ont pas été vrais ; mais c'est seulement une marque de la faiblesse de notre volonté, qui a succombé aux premières attaques de l'inclination naturelle.

IV. Dans les aridités, considérez ces trois vérités :

1° Que Dieu les permet pour détruire en nous la recherche de nous-mêmes et nous apprendre à le chercher purement.

2° Que nous sommes plus en sûreté si nous tenant la main il nous conduit lui-même au milieu des ténèbres, que si un ange nous guidait même en pleine lumière.

3° Que par ces aridités il fait plus avancer notre âme dans le progrès spirituel, et qu'il la fortifie ainsi davantage pour fuir le mal et faire le bien, que s'il la comblait de suavités.

V. Dans les contradictions venant du dehors, et que vous appelez persécutions, recourez à ces vérités :

1° Que Dieu les empêcherait facilement s'il ne voulait pas nous éprouver ; mais il les permet, parce qu'il veut s'en servir pour notre bien.

2° Que nous ne pouvons rien faire autre chose

que ce qui est en notre pouvoir ; quant au reste, il faut le confier à la volonté de Dieu et espérer un secours plus abondant de sa grâce, puisqu'il prend le parti des affligés.

3° Que le succès dépendant de la divine Providence et non pas de nos soins, il faut par conséquent le remettre dans son sein.

VI. Dans les tribulations, quelles qu'elles puissent être, il faut avoir recours à ces trois vérités :

1° Que la tribulation est nécessaire pour servir de remède contre les prospérités, les applaudissements et les charmes trompeurs du monde.

2° Qu'elle est nécessaire encore pour détacher l'âme de soi-même, du prochain et des biens extérieurs, et pour faire reconnaître le besoin de recourir à Dieu et de s'attacher à lui seul.

3° Qu'elle est nécessaire enfin pour que l'âme, au milieu de ses labeurs et de ses luttes, rende à Dieu l'honneur qui lui est dû, et pour qu'elle reconnaisse sa présence dans les dispositions de sa Providence et dans les secours qu'il lui accorde.

Et cependant, âme fidèle, si après avoir recouru à la vérité pour retrouver la paix, vous vous trouvez encore secouée par les tempêtes, n'oubliez pas qu'elles agitent seulement vos sens et non pas le fond même de votre âme ; et c'est là ce que Dieu vous fera connaître avec grande consolation, si vous vous tenez résignée à son bon plaisir et confiante en sa bonté, en attendant que l'orage passe. Il est parfois, à la vérité, des orages et des tempêtes terribles, accompagnés d'éclats de ton-

nerre ; mais cela ne fait que donner un peu de crainte : chacun s'empresse de se munir du signe de la croix, de recourir à l'eau bénite et de faire maintes et maintes prières ; de même aussi, par ces tempêtes qui s'élèvent en votre âme, le dessein de Dieu sur vous est de vous porter à une plus grande confiance et à une plus entière conformité à son bon plaisir, jusqu'à ce qu'il plaise au Seigneur « de se lever et de commander aux vents et aux flots de s'apaiser, et alors se fera un grand calme, une grande tranquillité [1] ».

Assurément c'est une bonne marque que l'âme est dans une belle et excellente paix que de la mettre en pratique jusqu'au milieu des ombres de la mort, par la fermeté de ses résolutions et par la fidélité de ses actes ; et quand bien même la douceur de cette paix ne se trouverait pas dans le sentiment, elle produirait des fruits dans l'âme, en l'unissant davantage à Dieu ; mais si vous vous tenez bien ferme, humble, confiante et patiente aux pieds de la vérité, elle inondera enfin votre cœur d'une paix surabondante.

Il y a une grande différence entre le sentiment de la paix et la paix elle-même ; et si Dieu, notre père, ne la laisse pas toujours sentir et goûter par ses enfants, c'est qu'ils vivent dans un temps de guerre, où le repos de la douceur sensible leur nuirait autant que nuit aux meilleurs poissons l'eau croupissante d'un marais, où on les jette après les avoir retirés de l'eau courante d'une rivière

[1] Tunc surgens, imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. *Matth.* VIII, 26.

limpide : s'ils ne meurent pas aussitôt, ils prennent un goût de vase détestable. L'expérience n'apprend que trop qu'il en arrive de même aux âmes qui se reposent trop dans la douceur des sentiments : c'est pourquoi Dieu ne les y laisse qu'autant qu'il en est besoin.

L'âme doit donc être persuadée qu'elle est dans une paix très bonne et très utile, tant qu'elle a une ferme résolution d'être fidèle à Dieu et une sainte obstination de lui demeurer attachée. Pour connaître plus clairement encore l'excellence de cette paix, il ne faut qu'interroger l'une de ces âmes qui l'ont perdue par une lâcheté volontaire. Elle vous dira que c'est bien en ceci, et pour son grand malheur, qu'elle a éprouvé combien est vrai ce qui se dit de toutes les choses dont l'habitude nous fait jouir paisiblement : à savoir, qu'on ne connaît bien ce qu'elles valent que par la privation. En effet, la nature de l'homme est ainsi faite que, privée d'un objet, elle en ressent aussitôt la perte ; au lieu que, quand elle le possédait, elle n'en sentait même pas la jouissance et en faisait peu de cas : car, dit l'axiome, « de l'habitude, point ne se forme de passion [1] ».

Elle vous dira encore qu'elle a perdu une paix intime, qui s'est comme envolée, pour la laisser dans la crainte, dans les remords, dans l'indigence, dans l'esclavage, et que par sa propre expérience elle a constaté la vérité énoncée par le Prophète : « La couronne est tombée de notre front ; malheur à nous parce que nous avons pé-

[1] Ex assuetis non fit passio.

ché[1] ». Mais pour vous donner une comparaison plus sensible, il ne faut que consulter l'expérience commune des enfants de famille, qui sont bien nourris, bien entretenus et à qui rien ne manque dans la maison paternelle ; cependant le désir effréné d'une vie licencieuse les tente, et ils s'éloignent de leurs parents pour se livrer aux plaisirs et se donner du bon temps quand ils seront hors de leur conduite. Les voilà devenus enfants prodigues ; mais à peine se sont-ils plongés dans le dérèglement, qu'ils connaissent combien est différente une vie désordonnée, sans soutien, ni secours, ni tranquillité pour la raison, et une vie sage, ordonnée, pourvue des biens paternels. De celle-là les délices ne sont que mensonge ; mais de celle-ci le bonheur est vrai et plein d'une douce paix, telle qu'on peut la goûter ici-bas. Aussi est-il bien juste de dire avec un pieux auteur : « Que sert-il à l'homme de sentir quelque moment de paix dans ses sens, s'il n'en a point dans sa conscience et sa raison[2] ? »

Je prie le Dieu de la paix et de la sainte dilection de demeurer toujours en votre cœur, et je me recommande bien fort à vos prières.

[1] Cecidit corona capitis nostri ; væ nobis, quia peccavimus. *Thren.* v, 16.

[2] Quid prodest homini momentaneam in sensibus pacem percipere, nullamque in mente ac conscientia pacem possidere ?

HUITIÈME AVIS

SUR LE SCRUPULE.

Cet avis, écrit pour l'instruction et la consolation d'une âme pieuse, peut se diviser en cinq parties : 1° Notions générales sur le scrupule ; 2° ses remèdes éloignés ; 3° ses remèdes prochains ; 4° économie ou utilité du scrupule ; 5° conclusion.

CHAPITRE PREMIER

NOTIONS GÉNÉRALES SUR LE SCRUPULE.

Je vous souhaite, âme pieuse, selon l'expression de David, une grande abondance « de cette sainte crainte du Seigneur, qui demeure éternellement [1] ». En effet elle est amoureuse, confiante et laborieuse ; elle est ferme dans la résolution de fuir le mal véritable, et elle chasse les fausses craintes « qui font trembler de frayeur là où il n'y a point sujet d'avoir peur [2] » ; elle empêche enfin de se fatiguer et de se troubler mal à propos. Or, ce senti-

[1] Timor Domini sanctus, permanens in sæculum sæculi. *Ps.* XVIII, 10.

[2] Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor. *Ps.* XIII, 5.

ment est ce qu'il y a de plus convenable à votre état présent, puisqu'il contient le véritable remède à la maladie du scrupule qui vous travaille si péniblement.

Je le répète donc, la vraie crainte du Seigneur est sainte : car elle fait fuir le mal et faire le bien avec discernement et avec tranquillité ; elle demeure éternellement : car elle n'est sujette ni à l'inconstance, ni aux chagrins cuisants, et elle sert toujours aux âmes les plus pures pour les remplir d'une confiance de plus en plus filiale. Mais au contraire la crainte qui fait la principale racine du scrupule n'est point sainte : car elle ôte la paix, qui est l'un des fruits du Saint-Esprit, et elle réduit l'âme qui en est blessée à n'agir qu'en esclave, sans même bien connaître ce qu'elle fait. Elle ne demeure pas non plus dans un état permanent : car, toujours inquiète et perplexe, elle ne fait sans cesse que bâtir et détruire, prendre des résolutions, et puis, poussée par le regret, les abandonner aussitôt ; et ainsi elle tient l'âme bouleversée par les anxiétés de l'irrésolution. La sainte crainte du Seigneur détruit radicalement cette mauvaise crainte : en effet elles ne peuvent demeurer ensemble ; aussi quand l'une est établie dans l'âme, il faut que l'autre sorte, puisqu'elles sont totalement opposées.

Il faut avec toute son industrie s'appliquer soi-même à éloigner cette crainte trop servile, et avec autant de diligence qu'on doit avoir d'estime pour la paix et la charité, puisque la paix ne peut point subsister avec cette crainte et que la charité ne peut pas se perfectionner qu'elle ne l'ait chassée ; en effet, nous dit l'apôtre S. Jean, « la crainte ne

se trouve point avec la charité, mais la charité parfaite jette dehors toute crainte[1] ». Aidez-vous donc à vous retirer de ce mal dangereux, puisque vous y avez un si grand intérêt et qu'il y va du repos de votre vie, « qui se passerait dans les douleurs intérieures, et dont les années s'écouleraient dans les gémissements de conscience[2] », si vous ne vouliez point travailler à vous en retirer. Prenez une forte résolution d'écouter les conseils et de vous faire violence pour les suivre en toute simplicité.

Je vous découvrirai, âme pieuse, la racine de votre mal et je vous en expliquerai les causes et les remèdes de la manière la plus facile à comprendre que je pourrai, et pour cet effet je me servirai de comparaisons tirées des choses les plus communes, afin de vous ôter tout sujet d'interpréter et de discuter : car il est assez ordinaire aux âmes qui sont atteintes de ce mal de se créer de nouvelles difficultés, quand on leur en parle d'une manière qui n'est point si claire, si intelligible, qu'on n'y puisse trouver un double sens.

C'est ce qui m'a souvent fait penser que pour instruire utilement les âmes timorées, il fallait imiter le maître qui envoie faire un message par un serviteur inexpérimenté qui n'en a jamais porté. Le maître lui dit clairement ce qu'il veut qu'il dise ; il le lui fait répéter pour voir s'il l'a compris et s'il l'a retenu ; il lui fait entendre ce qu'il n'a pas bien entendu et lui redit la chose jusqu'à ce qu'il puisse

[1] Timor non est in charitate ; sed perfecta charitas foras mittit timorem. I *Joann.* IV, 18.

[2] Defecit in dolore vita mea, et anni mei in gemitibus. *Ps.* XXX, 11.

s'assurer qu'il la dira fidèlement selon ses intentions. Voilà une comparaison fort commune dont je me sers ; mais elle vous convient parfaitement, puisque vous savez par des expériences qui vous ont coûté cher, que l'âme délicate et désireuse du bien prend souvent les choses spirituelles à la volée et se les applique selon ses propres vues et ses opinions préconçues. Aussi il arrive que celui qui instruit et celle qui est instruite sont souvent trompés, comme le maître et le serviteur le sont au sujet d'un message, quand on s'est contenté de dire seulement ce qu'il y avait à mander, sans savoir si on l'avait bien compris.

Venons donc à notre question du scrupule, et n'épargnons ni les répétitions, ni les comparaisons, afin de nous bien étendre sur cette matière et de ne point laisser d'occasion au moindre doute, si nous le pouvons.

Ce terme de scrupule est tiré d'un mot latin, et signifie proprement une petite pierre, qui se glissant dans le soulier du voyageur le blesse en marchant, et qui est cause qu'il n'avance qu'avec peine, au lieu qu'auparavant il marchait avec facilité. On ne pouvait choisir de terme plus propre pour exprimer ce que nous appelons scrupule dans la vie spirituelle : car c'est une vue trompeuse du péché qui n'est point, laquelle procède d'une connaissance défectueuse et incertaine qui tient l'esprit en suspens et le cœur dans le trouble. Or cette vue trompeuse, s'interposant entre la raison et la partie inférieure de l'âme, produit le même effet que la petite pierre dans le soulier du voyageur. Elle est cause que l'âme ne marche qu'avec peine, qu'elle

n'ose poser le pied en certains endroits, et qu'elle ne va que comme en boitant sur le chemin de la vertu.

Mais pour faire comprendre plus clairement l'origine de cette peine, et afin qu'on en conçoive mieux les remèdes, il faut remarquer que ce que nous pouvons le plus proprement appeler partie inférieure de l'âme, c'est le sens intérieur et le cœur. Les premières pensées (premiers concepts) se forment dans ce sens intérieur, qui par sa puissance estimative porte un jugement prompt et imparfait sur les objets que les sens extérieurs lui présentent ou que la mémoire lui fournit, et alors les mouvements s'excitent dans le cœur selon ce que ce sens intérieur lui présente. Le rapport qu'ils ont l'un à l'autre fait que ce sens intérieur, qui est ce que nous appelons communément l'esprit, excite les mouvements du cœur, et le cœur excité enflamme à son tour l'esprit, en sorte que l'un et l'autre joints ensemble troublent et préviennent la raison, qui n'est point la faculté agissant dans cette première estime et dans les premières pensées ou concepts, mais c'est seulement le sens intérieur qui agit en cette occurrence.

Remarquez donc bien ceci, et retenez-le avec soin si vous pouvez l'entendre : car cela aide à concevoir qu'il n'y a aucun péché dans les premières pensées ou premiers concepts, parce que ni la raison, ni la liberté n'y ont aucune part ; et cela aide aussi à connaître comment se forment le mal et les anxiétés du scrupule. Mais si vous ne comprenez point, n'en soyez pas en peine : car la suite vous l'expliquera en pratique. Le cœur prend part à

cette peine à cause d'une certaine tendresse de crainte naturelle ; mais c'est surtout l'esprit qui y a la plus grande part à cause des apparences de vérité qu'il trouve dans ces vues et qui excitent sa puissance estimative. De là vient que l'esprit et le cœur prennent l'épouvante sur la simple vue du mal du péché, de même que nous voyons les personnes craintives prendre frayeur sur un bruit que des voleurs se trouvent dans leur chemin. La crainte fait que les timides pensent sans cesse au danger, et que leurs pensées ne leur représentent que des images de mort sans presque leur laisser d'espérance d'y échapper. De même aussi la simple apparence et crainte du péché produisent le tourment du scrupuleux.

Aidée par la timidité craintive du cœur, la puissance estimative de l'esprit présente à la raison plusieurs pensées qui la surprennent, et lui propose des difficultés qu'elle ne peut bien résoudre, parce qu'elle manque de connaissance suffisante, et encore parce qu'elle n'a pas l'habitude de tenir l'esprit et le cœur soumis à son jugement, et enfin parce qu'elle est privée de cette force qui s'acquiert dans la pratique de la mortification.

Cependant la raison, apercevant par ses lumières qu'il n'y a point de péché dans la chose, le veut proposer à l'esprit ; mais aussitôt celui-ci, avec sa puissance estimative, soulève mille contradictions et imite ceux qu'on tâche de faire revenir d'une vaine épouvante par le jugement d'une saine raison ; en vain l'on multiplie les raisonnements pour les convaincre qu'il n'y a pas lieu de craindre, il se trouve qu'ils en ont souvent une infinité d'autres

à donner pour montrer qu'ils ont grand sujet de trembler.

De plus le cœur se joint à l'esprit et souffre de son côté un resserrement douloureux que lui cause l'impression de la crainte ; et ainsi voilà trois choses qui composent la peine du scrupuleux, à savoir : l'agitation de l'esprit, le resserrement du cœur, l irrésolution de la raison, qui la tient comme dans un état de suspension.

Si la raison était bien résolue, elle ferait disparaître aussitôt le scrupule, ou bien elle l'anéantirait petit à petit en peu de temps ; mais comme son irrésolution vient du manque de lumière et du peu de force qu'elle a pour se rendre maîtresse de l'esprit et du cœur, vous pouvez voir par là tout d'abord que le grand remède du scrupule ne consiste qu'en deux points :

1° Donner de la lumière à la raison par le moyen de l'instruction et des avis qu'on doit prendre de personnes prudentes, ayant connaissance et expérience.

2° Se faire violence pour mortifier l'esprit et le cœur à l'égard du scrupule, comme on les doit mortifier à l'égard des autres passions, et pour suivre les avis qu'on a reçus de personnes sages et expérimentées.

Mais, me direz-vous, que deviendront ces remords de conscience qu'on nous dit tant qu'il faut écouter et contre lesquels il ne faut rien faire qui y soit opposé ?

Pour répondre facilement à cette objection, il est important de savoir qu'il existe en nous un certain instinct, que le doigt de Dieu a gravé dans l'homme,

lequel instinct lui donne de l'horreur pour le mal du péché et de l'estime pour le bien de la vertu [1]. De là vient que quand l'occasion du péché s'approche de lui, l'homme sent ce mouvement instinctif qui l'avertit de n'y point succomber, et qui lui reproche son péché dès qu'il y est tombé, et alors il s'appelle communément remords ; de là vient aussi que quand il a fait quelque bien, il en ressent un mouvement qui lui donne de la consolation. Mais comme le péché a déréglé les puissances de l'homme et que ce mouvement instinctif se manifeste dans sa partie inférieure aussi bien qu'il existe éminemment dans sa raison, il est sujet à se tromper non moins que ses pensées ; aussi il doit être réglé et réduit par la droite raison comme les autres mouvements : car il en a besoin ; c'est pourquoi il faut vous donner ici tout d'abord l'instruction suivante.

C'est qu'il ne faut point suivre à l'aveugle tous ses remords, mais les peser à la balance de la vérité et de la droite raison pour les y réduire, ou du moins pour agir nonobstant l'impression sensible qu'on en ressent encore, bien que l'âme ait reconnu qu'ils ne sont pas bien fondés. Celui qui dirait donc : puisqu'il me prend toujours un remords de conscience sur telle chose, il ne faut point que je la fasse, ressemblerait à celui qui dirait : j'ai toujours peur des fantômes quand je suis dans telle chambre, c'est pourquoi je ne veux point y entrer. Si donc celui qui craint les fantômes ne surmonte

[1] On donne aussi à ce sentiment instinctif le nom de syndérèse.

sa crainte, il deviendra de plus en plus faible et craintif, jusqu'à se rendre ridicule et inhabile à bien des choses ; de même l'âme qui ne surmontera point ce sentiment de remords, quand elle connaîtra par le conseil des sages qu'il n'est point bien établi, mais vain et futile, deviendra faible et inhabile à faire un grand nombre de bonnes actions.

Reprenons maintenant notre comparaison du voyageur et du scrupuleux. Or, vous le savez, quelle gêne ne cause pas au voyageur cette petite pierre que les Latins appellent scrupule, s'il ne prend soin de l'ôter de son soulier ? Elle lui cause de la douleur, de la fatigue et du dégoût de marcher.

Que produit aussi le scrupule dans l'âme du scrupuleux ? Du desséchement par un chagrin douloureux, de la lassitude qui la rend moins courageuse pour faire le bien, et du dégoût qui la rend plus faible et par conséquent plus proche de sa chute.

Ce serait donc un grand abus, âme pieuse, de nourrir le scrupule (remarquez le mot ; je dis nourrir, je ne dis pas sentir, car du sentiment nous en parlerons à la fin) ; oui, ce serait un grand abus de nourrir le scrupule sous prétexte d'une plus grande circonspection et d'un moyen plus avantageux pour profiter dans le bien, puisqu'il fait tout le contraire : en effet il émousse la pointe de la générosité de l'âme, il l'environne de craintes et d'inquiétudes, il fatigue cet instinct naturel qui la porte à faire le bien librement, et il rend sa liberté toute languissante. C'est de la grâce de Dieu qu'il faut attendre avec confiance le secours nécessaire

pour faire progrès dans la vertu, et non pas d'une industrie imaginaire de l'esprit humain, qui croirait pouvoir se servir du scrupule pour avancer plus facilement dans le bien. Or pour suivre l'attrait de la grâce, l'âme doit être d'une conscience qui soit bonne, droite, exacte et diligente, mais non pas scrupuleuse. Oh! qu'il y a de différence entre une conscience exacte et une conscience scrupuleuse! c'est ce que nous remarquerons dans la suite.

Mais que fait le voyageur qui sait la peine et l'incommodité qu'apporte cette petite pierre, quand elle est entrée dans le soulier? Il le lie fortement et le ferme avec soin le mieux qu'il peut de peur qu'elle n'y entre ; et quand par hasard elle y est entrée, il se déchausse et la cherche partout afin de s'en défaire aussitôt. C'est ainsi que vous devez en user dans le chemin de la vertu ; il faut que vous fermiez les passages au scrupule et que vous vous appliquiez à le rejeter aussitôt que vous le sentez : car si vous vouliez l'entretenir par des réflexions, vous seriez aussi déraisonnable que celui qui mettrait de ces petites pierres dans ses souliers par l'espérance de mieux marcher, ou bien qui ne voudrait pas les ôter quand il les sent.

A cela vous me répondrez qu'on ne rejette pas de l'esprit les pensées et les craintes, comme on ôte une pierre du soulier. Je l'avoue volontiers, mais l'âme les rejettera vraiment soit par l'effet de sa volonté, soit par le jugement de sa raison, si elle est exacte à s'éloigner des causes du scrupule et si elle ne le nourrit pas volontairement. Bien plus, la pointe même de l'impression sensible que le scrupule fait dans l'esprit et dans le cœur, s'émoussera

ainsi peu à peu, jusqu'à ce que la raison n'en soit plus inquiétée.

Mais pour vous faire mieux comprendre les remèdes du scrupule, il faut encore vous faire connaître comment il fait son progrès, et pour cela il est bon de répéter quelque chose de ce que nous avons dit sur son origine.

Tout homme raisonnable a une disposition au scrupule à cause même de cet instinct naturel du sens intime qui donne l'alarme à l'âme quand il découvre le mal du péché qui l'approche, soit qu'il soit vrai, soit qu'il ne soit qu'apparent. Sur quoi si l'âme ne fait un bon discernement et si elle suit la fausse alarme, la voilà dans l'erreur et bien souvent dans le scrupule.

Les uns sont plus que les autres sujets au scrupule, soit à cause des dispositions naturelles de leur sens intérieur qui appréhende les choses avec plus de vivacité et qui est plus remuant et plus inconstant dans ses idées, soit à cause des dispositions naturelles du cœur qui le rendent plus tendre à recevoir les impressions. Mais ces dispositions s'augmentent beaucoup par diverses circonstances qui s'y joignent souvent, telles sont les suivantes :

1° L'erreur dans l'idée que l'âme s'est formée de Dieu.

2° La superbe de l'esprit qui, habitué à n'estimer que son propre sens, le suit opiniâtrément au préjudice des avis qu'on lui donne.

3° La communication avec des personnes scrupuleuses, dont l'esprit toujours en balance, toujours hésitant, ne sait ni prendre, ni donner des résolutions fermes.

4° Le manque de mesure et de modération dans les vues ou idées de l'esprit, se portant toujours aux extrêmes, tant sur la matière et sur le danger du péché que sur la matière et la pratique de la vertu.

5° L'ignorance des vérités morales et du vrai sens de quelques passages de l'Ecriture sainte, d'où provient un soin empressé dans l'esprit de celui qui ne les entend pas bien ; de plus, l'ignorance de ce que la raison peut ou ne peut pas sur la partie inférieure.

6° Par-dessus tout, l'habitude contractée de suivre ses scrupules et de raisonner avec son propre esprit au préjudice des avis du directeur, établit et augmente ce mal : car cette habitude enfonce si avant le scrupule dans l'imagination et dans l'estimation de l'esprit qu'il y fait une blessure dont la guérison est bien difficile et fort rare.

Et maintenant, d'après ces notions générales, nous pourrons plus aisément vous marquer quels sont les remèdes du scrupule, en commençant par ceux qui sont éloignés.

CHAPITRE II

REMÈDES ÉLOIGNÉS.

Ils consistent à retrancher tous ces accidents ou circonstances que nous venons d'énumérer ; et pour cela il faut s'appliquer à se former des habitudes qui y soient contraires et se tenir ferme dans les connaissances qui y sont opposées, lesquelles étant

puisées dans la droite vérité, sont bien différentes de celles que l'esprit se forme par ses propres conceptions, en regardant les choses à travers le prisme trompeur du scrupule.

Mais pour vous faire voir cela avec évidence, il faut vous marquer de quelle manière l'homme de bonne conscience, qui veut être entièrement à Dieu, entend les choses et comment il s'y conduit, et aussi de quelle manière le scrupuleux se les figure et comment il s'y gouverne. Examinons donc en détail ces diverses circonstances.

ARTICLE PREMIER

L'IDÉE QU'ON SE FORME DE DIEU.

Le *scrupuleux* se forme l'idée d'un Dieu qui n'a que du chagrin et de la sévérité, qui vous ravit les paroles de la bouche afin d'en faire une matière de querelle et de punition, qui ressemble aux marchands attachés si fort à leurs intérêts qu'ils ne donneraient pas sans cédule, ou écrit, pour cinq sols de marchandise, et qui feraient retourner de plus d'une lieue un client honnête, pour leur rapporter un autre quart d'écu, parce qu'il manque au poids de celui qu'on leur a donné la valeur de deux liards. Le scrupuleux s'imagine encore un Dieu qui ne cherche que les occasions de frapper et de punir, ou qui ressemble au chasseur, lequel est caché derrière un buisson, l'arquebuse bandée, prêt à tirer sur ce qui paraîtra devant lui, ou bien enfin qui ressemble à un maître chagrin et sévère, qui ne veut rien excuser d'un pauvre petit valet

venu tout fraîchement de la campagne, mais qui le voudrait parfait tout d'un coup, et pour la moindre balourdise ou pour quelque révérence mal faite aurait aussitôt les injures et les menaces à la bouche et la main levée pour frapper. Voilà à peu près l'idée que le scrupuleux se forme de Dieu. Assurément, un homme qui se pique d'honneur et de quelque civilité se sentirait fort désobligé, si l'on avait de lui une semblable opinion ; à bien plus forte raison il est facile de concevoir combien une telle idée est désagréable à Dieu. Mais aussi qu'arrive-t-il au scrupuleux ? Il tombe lui-même dans les vils sentiments d'un esclave qui ne sert son maître que lorsqu'il est sous ses yeux, qui ne fait rien que de travers, qui ne cherche qu'à s'échapper ; et ainsi le scrupuleux se met en état de causer autant de dégoût au noble naturel de Dieu et à son cœur généreux, qu'il devient pour lui-même un fardeau écrasant.

L'*homme de bonne conscience* se forme une idée de Dieu dans laquelle tout ce qu'il y a de bon, de libéral, d'aimable, de grand, de puissant, de sage et d'admirable, se trouve rassemblé dans un souverain degré, sans que toutes ces qualités se séparent l'une de l'autre dans son idée, pas plus qu'elles ne sont séparables dans la nature de Dieu. Mais pour mieux proportionner la chose à notre façon de concevoir, amassons tout ce que nous pourrions estimer de louable et d'aimable dans un maître : une humeur la plus accorte du monde, la plus douce et la plus raisonnable, une magnificence sans pareille qui le porte à faire du bien même à ceux qui ne le méritent point, une générosité de cœur tout à fait

noble, ne consultant en toutes choses que le juste et le bien, toujours prête à excuser et à pardonner et entièrement éloignée des ruses et de la chicane, une grandeur redoutable mais tempérée par une bonté et une sagesse admirables, qui tient tout dans le respect et ramène tout à la soumission, une puissance terrible, mais qui ne s'exerce qu'envers les rebelles sur lesquels toute la sage conduite, la belle humeur et les attraits de leur maître ne font point d'impression, une sagesse parfaite pour gouverner, qui sait agir en maîtresse, mais avec une modération accomplie, qui emploie ses serviteurs aux ouvrages de son bon plaisir, et qui sachant leur peu de portée, leur faiblesse et la lenteur de leur esprit grossier, les supporte malgré leurs défauts et s'applique à les instruire et à les corriger. Enfin formons-nous l'idée d'un maître qui en tout exerce son autorité d'une manière si douce, si forte, si bonne et si sage, qu'il corrige ou comprime l'insolence des serviteurs insoumis, mais qui le fait de si bonne grâce que personne n'y peut trouver aucun sujet de se plaindre. De plus, ajoutons à cette idée toute la bonne volonté que nous pouvons nous figurer, toutes les attentions affectueuses d'un bon père envers son enfant qu'il aime, qu'il instruit, dirige et pourvoit de tout avec tendresse ; et alors quand nous aurons assemblé toutes ces qualités, reportons-les bien haut par la pensée et nous les retrouverons et les contemplerons en Dieu, mais d'une manière bien plus sublime et infiniment élevée au-dessus de tout ce qui peut se rencontrer dans la créature ; et voilà quel est le sentiment, quelle est l'idée que l'homme de conscience droite se forme

de son Dieu. Mais aussi quelle source de biens en jaillit pour son cœur? Il entre de plus en plus dans le respect, dans la soumission et dans la crainte amoureuse qui le rendent fort exact au service d'un si bon Maître ; il devient doux, traitable et charitable envers le prochain, et il s'avance dans la confiance filiale envers un si bon Père. Il accomplit en cela le conseil que le Saint-Esprit donne par la bouche du Sage : « Ayez, dit-il, des sentiments conformes à la bonté du Seigneur, et cherchez-le en simplicité de cœur [1] ». Que veut signifier le Sage par cette simplicité de cœur? Il signifie un cœur qui veut aller à Dieu de bonne foi, et qui ne se forme pas tant de mystères, de vues, de retours et de craintes, comme s'il avait affaire avec un Dieu rusé ou chicaneur, avec qui il fallût se servir des précautions dont on se servirait avec un homme qui aurait ces mauvaises qualités ; et pourtant voilà ce que fait le scrupuleux : n'est-ce pas là vraiment un bel honneur qu'il rend à Dieu?

ARTICLE II

SUR LA SUPERBE.

Le *scrupuleux*, sous l'apparence d'une plus grande exactitude, nourrit souvent un orgueil très subtil, qui lui fait aimer et estimer son propre jugement plus que de raison. Or ce jugement propre, qui, lui semble-t-il, ne lui montre que le meilleur et le plus parfait, le porte à mépriser ceux qui ne

[1] Sentite de Domino in bonitate, et in simplicitate cordis quærite illum. *Sap.* I, 1.

font pas comme lui, de là il les accuse facilement de négligence ou de relâchement ; il le mène encore à ne pouvoir goûter les conseils qui sont opposés à ses idées ; et enfin il le précipite dans un embarras d'esprit dont il ne peut se retirer soi-même, ni recevoir de secours d'ailleurs : car il est devenu comme incapable de concevoir les conseils d'un sage directeur et d'en profiter. Il ne voit que des péchés qui l'environnent de toutes parts, et sa liberté, enveloppée comme dans des filets, ne sait par où s'échapper, ni où trouver de l'adoucissement à la plaie douloureuse de son esprit blessé par le scrupule.

L'*homme de bonne conscience* sait que son esprit peut se tromper en toutes choses : car il est sujet aux ténèbres et à l'erreur ; c'est pourquoi, sans écouter son propre sens, il se soumet au conseil des personnes expérimentées. De là il entre dans la connaissance de plusieurs vérités, par lesquelles il découvre qu'il serait tombé dans de grands pièges, s'il avait suivi les apparences de vérité que son propre sens lui montrait. Ensuite il fait un progrès notable dans la discrétion, il devient disposé à recevoir au milieu des difficultés l'assistance et la consolation des bons avis qu'on lui donne, il avance beaucoup dans l'usage de la sainte liberté des enfants de Dieu, et il se rend d'autant plus propre à tout qu'il est devenu plus capable de recevoir les bonnes instructions et de prendre les bons remèdes.

ARTICLE III

SUR LA COMMUNICATION AVEC LES SCRUPULEUX.

Le *scrupuleux* en fait un mets fort agréable à son goût ; mais il en ressent bien vite la crudité ; son âme ressemble aux estomacs qui ne peuvent se délivrer de ce qui les incommode : la colique les presse, les maux de cœur les tourmentent péniblement. Il en est de même pour le scrupuleux : pour peu qu'il ait pris de cet aliment malsain dans ces communications, il faut bien du temps à son esprit pour le digérer. Combien de questions, de débats, de craintes, de réflexions et d'inquiétudes lui restent alors à résoudre ou à dissiper? O Seigneur Jésus, l'expérience ne l'apprend que trop.

L'*homme de bonne conscience* sait que la conversation intime qui se fait avec des scrupuleux est capable de communiquer cette maladie ; aussi la même disposition d'humilité qui lui apprend à ne pas se confier à son propre esprit, fait qu'il ne se laisse point incontinent aller à croire tout ce qui se dit sous l'apparence du bien. Il écoute tout ; mais il n'adopte rien de ce qui se dit par ceux qui lui sont suspects de ce mal, qu'il n'en ait communiqué encore avec d'autres qui n'en sont pas infectés. Il suit les grandes règles, les usages communs, et de tout ce qui ne s'y rapporte pas clairement il s'en défie pour s'en éclaircir et rechercher la vérité avec soin : car il sait qu'une erreur d'esprit est capable de faire grand tort à une âme, de lui causer beaucoup de peine, de la pousser à des applications in-

utiles et de l'éloigner de la vertu. C'est pourquoi, âme pieuse, il importe d'être vigilant pour ne point recevoir de ces idées fausses et pour n'en point nourrir. Hélas ! il en naît assez dans l'esprit, qu'il faut ensuite quitter et corriger, sans aller encore en chercher ailleurs.

ARTICLE IV

SUR LES VUES OU IDÉES POUSSÉES A L'EXTRÊME.

Le *scrupuleux* a une grande propension à porter les choses aux extrêmes : car il subtilise sur tout, jusqu'à ce que son esprit ayant tout épuisé ne trouve plus matière à discuter. Si sa résolution se porte sur la fuite du péché, c'est avec une vue qui s'étend jusqu'à vouloir les éviter absolument tous, comme s'il ne devait plus jamais être pécheur. Si elle se porte sur le danger du péché, tout lui paraît danger de péché, et il croit qu'il n'y aura rien de fait, si cette résolution ne passe à retrancher ceci et cela, et puis aussi cette autre chose et encore cette autre-là, d'où il résulte que son idée va jusqu'à tout retrancher. Mais quand il en vient à la pratique, il trouve bien du mécompte : car il est forcé de demeurer en arrière, et, malgré toutes ses vues et présomptions, il est toujours pécheur, au lieu qu'il croyait ne le devoir plus être jamais. De là il tombe dans le découragement et l'affliction, et son scrupule s'enflammant davantage, il se tourmente lui-même sur sa négligence à accomplir ses résolutions ; et le pauvre malheureux ne voit pas que ses résolutions ont été souvent excessives et in-

discrètes, et qu'il y aurait eu beaucoup à corriger s'il les avait accomplies. Si sa résolution se porte sur la perfection et la vertu, il la fait avec une vue aussi étendue et aussi impétueuse que si tout d'un coup il devait atteindre au sommet de la perfection, comme s'il n'y avait pas un milieu à traverser, ou qu'il la dût acquérir avec la même facilité qu'il met son chapeau sur sa tête : car il fait son compte, comme si ses vues et ses idées étaient capables de produire les vertus, et comme si voir et pratiquer n'étaient qu'une seule et même chose.

L'*homme de bonne conscience* se défie des vues poussées aux extrêmes : car il conçoit aisément qu'elles s'accordent rarement avec l'ordre de la divine Providence, qui conduit toutes choses à leurs fins avec force, mais dispose tout avec suavité, comme nous le voyons dans les arbres et les autres productions naturelles, qui s'accroissent peu à peu et ne deviennent pas tout d'un coup d'un arbrisseau un chêne, ou d'un brin d'herbe un épi de blé prêt à la moisson.

Jésus lui-même a suivi l'ordre de cette conduite à l'égard de celui qui venait lui demander ce qu'il devait faire pour être sauvé. Il ne lui indique point tout d'abord la perfection suprême ; mais en premier lieu il lui propose l'observance des commandements, et, sur sa réponse qui lui faisait connaître l'état de son âme, il l'invite alors à quelque chose de plus parfait, sans même en cela lui montrer le degré le plus élevé ; car il ne lui propose pas les persécutions du monde à affronter, ni le martyre à souffrir, mais il lui dit simplement : « Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez,

donnez-le aux pauvres, et vous aurez un trésor dans le ciel ; puis venez et suivez-moi [1] ».

Enfin Jésus nous découvre encore plus ouvertement l'ordre de cette conduite, quand il dit que le bon grain reçu dans la terre d'un bon cœur fructifie dans la patience, et même qu'entre ces bons cœurs « les uns rapportent trente, les autres soixante et d'autres cent pour un [2] » ; et quoiqu'ils soient tous appelés des cœurs bons, néanmoins leurs fruits sont différents. Ainsi donc cela nous montre que la douceur de la divine Providence se contente de quelque chose de moindre que l'extrême.

De cet ordre de la conduite de Dieu l'homme à la conscience droite conçoit aisément aussi que la subtilité de l'esprit humain doit être ramenée à une bonne médiocrité, c'est-à-dire à une mesure sage, pour bien entendre le sens vrai, le sens naturel des règles qu'il nous a données pour notre direction pratique. Il sait également que, puisque Dieu a mis partout dans la nature une horreur pour les extrêmes, il ne nous a pas exprimé ces règles de manière qu'elles dussent servir d'occasion à l'esprit humain de chercher toujours et de suivre des interprétations extrêmes.

De plus, la connaissance que l'humilité chrétienne et son expérience lui donnent de sa faiblesse, lui fait concevoir aisément que l'homme qui suit les

[1] Si vis perfectus esse, vade, vende quæ habes, et da pauperibus, et habebis thesaurum in cœlo ; et veni, sequere me. *Matth.* XIX, 21.

[2] Alia autem ceciderunt in terram bonam : et dabant fructum, aliud centesimum, aliud sexagesimum, aliud trigesimum. *Ibid.* XIII, 8.

vues extrêmes et qui veut se les imposer avec obstination pour des obligations, ne fait que se rendre pécheur davantage. En effet la pratique ne correspond pas à ces vues obstinées et à ces obligations qu'il se veut imposer à lui-même, et en y manquant il arrive souvent qu'il tombe dans le péché.

Au contraire l'homme de bonne conscience conçoit une vraie horreur du péché et le fuit avec soin, mais de telle manière qu'il sait fort bien que toute sa vie il sera coupable de certains péchés, sans lesquels la vie de l'homme ne se passe point sur la terre. Il établit en son âme une connaissance exacte de la différence des péchés et du degré d'horreur et de regret que chacun mérite, et sa liberté étant mise par cette droite connaissance hors de la gène du scrupule, il fuit plus que la mort celui qui peut le séparer de Dieu, il travaille diligemment pour éviter le péché volontaire et délibéré, quel qu'il soit, enfin il veille et prie pour diminuer ceux qui ne sont que d'infirmité, qu'il répare par le regret et l'humilité, quand il y est tombé [1].

L'homme de bonne conscience entend le danger du péché selon les règles d'une droite raison, établie dans le milieu de la vertu et non dans les extrêmes; il l'entend aussi selon l'expérience et les bons conseils et selon les règles d'une charitable bienséance. Enfin il regarde le degré suprême de l'amour de Dieu et de la vertu comme quelque chose d'excellent et de souverainement désirable, et il y aspire ardemment; mais il considère ce de-

[1] Pour la différence des péchés, voir au traité de la Paix de l'âme, page 158 et suivantes.

gré suprême comme un fruit que la grâce fera croître et mûrir dans le temps et de la manière qu'il lui plaira ; il se propose seulement d'ôter en lui-même les obstacles qui pourraient empêcher le progrès de cet amour : car il ne pense pas que les vues extrêmes de l'esprit soient capables de lui donner ce haut degré de perfection ; et ainsi il évite pleinement de suivre la conduite du scrupuleux, telle que nous venons de la décrire.

ARTICLE V

SUR DIVERSES IGNORANCES FORT NUISIBLES.

I. Ignorance des vérités morales.

Le *scrupuleux* procède toujours de la même manière, et il lui semble qu'il ne peut se bien diriger que par les moyens excessifs ; il subtilise sur les vérités morales, pour les amener le plus qu'il peut à des obligations de péché mortel, comme si Dieu ne pouvait être bien servi qu'en mettant partout la mort ou le danger de mort. Les opinions des hommes, qui concluent au péché mortel, sont celles qu'il embrasse avec avidité et qu'il préfère à toutes les autres, comme si les hommes étaient capables d'ajouter quelque chose à la loi éternelle de Dieu et à sa volonté qui aime la vie et a horreur de la mort, et comme si leur opinion, qui tend à la mort, était capable de mettre la mort où Dieu ne l'a pas mise et où il n'a pas dit qu'elle était, ainsi qu'il l'a dit dans les autres choses où elle est véritablement. Enfin le scrupuleux se

forme des péchés mortels à sa mode et à sa guise.

L'*homme de bonne conscience* ne suit pas son caprice sur les vérités morales ; mais il s'établit avec fermeté sur les raisons et les bonnes instructions qu'il prend de ceux qui sont les plus vertueux et les plus éloignés du doute et du scrupule ; il suit les droites maximes, dont nous venons de parler sur la différence des péchés [1].

Il a une vraie détestation de tout ce qui sépare de Dieu, avec une volonté résolue de mourir plutôt que de commettre un péché mortel, il fuit le mal et tout ce qui en a l'apparence par esprit de plaire à Dieu, et il n'expose pas indiscrètement sa faiblesse au danger de l'offenser ; mais il se garde bien de jeter mal à propos sa liberté dans des pièges ou dans une gêne fort préjudiciable, en se figurant qu'il y a péché mortel dans d'autres choses que celles où la loi de Dieu et le sentiment commun de l'Eglise l'établissent. Il se garde bien aussi de se condamner de péché mortel sur quelque idée incertaine ou sur quelque doute qui lui survient après s'être échappé à faire certains actes qui après coup lui deviennent suspects de péché mortel.

Il ne se condamne pas de faute grave, à moins que son action ne soit faite avec les circonstances nécessaires pour donner la forme à un péché mortel, à savoir : la connaissance du mal grave, soit dans l'objet lui-même, soit dans l'intention, avec la pleine advertance de la liberté qui veut ce mal nonobstant sa connaissance. En effet, quand même la matière serait véritablement suffisante pour un

[1] Voir page 158 et suivantes.

péché mortel, il ne le serait point pourtant si la forme y manquait, spécialement dans les âmes qui ont la volonté et qui sont dans l'habitude d'éviter le péché mortel.

L'homme de conscience droite s'informe encore avec soin de la vérité, et si on lui enseigne que telle chose est suspecte d'être la matière d'un péché mortel, ce qu'il ignorait complètement, il a regret de ne l'avoir pas connu auparavant, il demande pardon à Dieu amoureusement de sa négligence, et une autre fois il se garde bien d'y retomber. Il ne trouble pas sa conscience sur cette action passée, dont il n'a connu le mal qu'après qu'elle a été faite : car ce ne sont pas les connaissances postérieures à une action qui rendent les hommes coupables devant Dieu, puisque ces connaissances ne peuvent plus d'elles-mêmes avoir aucune influence sur l'action qui est faite, mais seulement les connaissances qui ont précédé ou qui accompagnent l'action. Il laisse encore à part les opinions des hommes qui ne sont pas communes et qui paraissent avoir une certaine singularité : car en vérité qui sont ces hommes et quelle autorité ont-ils pour établir des lois dans le for divin? Ils en sont incapables assurément, et cependant leurs opinions sont capables de causer des péchés, puisque la conscience, qui s'est attachée à une opinion qu'elle croit véritable, pèche autant de fois que sa faiblesse l'entraîne à y contrevenir. Voilà quel est l'ouvrage de l'homme et ce qu'il sait faire comme homme. Que peut-on donc en attendre? Mais l'homme de bonne conscience ne s'engage pas dans ces opinions, il s'attache à la

droite vérité et à la grâce de Dieu ; quant aux diverses opinions il suspend son jugement et ne fait rien sans bon conseil. Il déteste le péché mortel par-dessus toutes choses, parce qu'il offense un Dieu infiniment bon, et il fuit le péché véniel volontaire comme une chose qui déplaît à Dieu, qui est dangereuse et opposée au respect qu'il lui doit. C'est en cela, âme pieuse, qu'il trouve un grand préservatif contre le scrupule : car l'entretien des péchés véniels volontaires est souvent cause que les âmes négligentes qui les nourrissent sont châtiées par le tourment du scrupule.

II. Ignorances sur la confession.

Le *scrupuleux*, sur la matière de la confession, se forme des idées touchant l'examen et l'expression de ses péchés auxquelles en pratique il est presque impossible de satisfaire : car il agit, s'empresse, s'examine avec anxiété, comme si la mémoire lui devait tout rendre à force de la presser, comme si elle ne devait rien oublier, et comme s'il était responsable de tout ce qui pourrait lui échapper. Il ne peut souffrir la distinction qui doit être faite entre les choses qu'il est nécessaire d'exprimer et celles qui ne sont pas absolument nécessaires ; il lui semble qu'il n'en a jamais assez dit, et il pense que le plus sûr est de s'accuser de faute mortelle, comme si en confession les choses ne devaient pas être exprimées avec pure et simple vérité ; aussi le pauvre scrupuleux ne voit pas que toute cette façon d'agir ne s'accorde nullement ni avec les sentiments qu'il doit avoir

de la bonté divine, ni avec la foi et la confiance qu'il doit avoir à l'égard du sacrement, qu'il déshonore par ses empressements inquiets, ni avec la doctrine de la vérité.

L'*homme de bonne conscience* sait que des trois dispositions nécessaires pour le sacrement, à savoir : 1° Le regret d'avoir offensé Dieu, 2° le propos de s'amender, 3° l'aveu des péchés, cette dernière disposition est la moindre en importance. Il sait que les deux premières font comme l'essentiel de la conversion de l'âme à Dieu, et que la troisième est nécessaire, il est vrai, mais que cet aveu des péchés doit être fait avec confiance, selon la portée naturelle d'une mémoire qui de bonne foi s'applique à se ressouvenir de tout ce qu'elle croit être péché. Ayant donc fait l'examen et l'aveu selon son possible, et ayant un regret qui s'étend sur toutes ses fautes pour les détruire, sans vouloir rien réserver, l'homme de conscience droite se repose avec confiance en la divine miséricorde, dans laquelle il se persuade que tous ses péchés sont engloutis comme dans un abîme, et il traite le sacrement de Pénitence avec beaucoup plus de foi et bien mieux que celui qui va toujours comme fouillant dans sa conscience sans jamais se reposer. Ainsi donc les deux premières dispositions, à savoir : le regret d'avoir offensé Dieu et le propos de s'amender, doivent faire la grande application et l'occupation principale de l'âme pénitente ; or elles se rencontrent souvent bien faibles chez les scrupuleux, pendant qu'ils se rompent la tête sur des bagatelles.

L'homme de bonne conscience sait que les pé-

chés véniels sont une matière suffisante pour le sacrement, mais qu'ils n'en sont pas une matière nécessaire, en sorte que quand on n'en dirait qu'un seul en confession, en étendant son regret devant Dieu sur tous les autres qu'on ne dit pas, ils seraient tous remis par le sacrement. Appuyé sur ce principe de vérité, il agit avec douceur, avec force, avec liberté et avec tranquillité. Il s'applique à examiner ses péchés véniels, pour les dire librement à son confesseur par un esprit d'exactitude, d'humiliation et de pénitence amoureuse envers Dieu; mais il ne se donne point de gêne par un esprit minutieux et craintif, comme fait le scrupuleux qui pousse tout aux extrêmes, comme s'il y avait nécessité de déclarer les péchés véniels non moins que les fautes mortelles, ce qui est entièrement opposé à la véritable doctrine.

Retenez donc bien ceci, âme pieuse; c'est au regret amoureux d'avoir péché et au propos humble et plein de confiance en Dieu de s'amender qu'il faut principalement s'appliquer. Par contre, hélas! on en voit beaucoup à l'esprit pointilleux qui, oublieux de ce point, font de longs récits dans leurs confessions jusqu'à exprimer en détail leurs plus intimes pensées; mais ils en demeurent là, comme si tout était fait, sans avancer dans la pratique de la vraie et solide vertu. N'est-ce pas là vraiment un bel exercice?

III. Ignorance du vrai sens de la sainte Écriture.

Le *scrupuleux* interprète à sa façon quelques passages de la sainte Ecriture selon sa préoccu-

pation d'esprit, et il s'en sert pour nourrir ce même jugement préconçu. Par exemple, quand il entend le Sage dire au livre des Proverbes : « Bienheureux l'homme qui est toujours craintif[1] », il tire aussitôt sa conséquence à lui : c'est qu'il faut donc craindre le péché partout ; et alors il sonne l'alarme de toutes parts et croit que pour bien accomplir ce conseil il faut se former des craintes de péché sur toutes choses.

Et encore quand il entend ces paroles du Psalmiste : « Qui peut connaître toutes ses fautes? purifiez-moi de mes péchés cachés[2] », il se fortifie dans sa préoccupation, en disant qu'il y a donc bien des péchés considérables qui se font sans qu'on les connaisse, et que par suite on ne saurait être trop rigoureux à examiner, à peser et à condamner ses actions.

C'est ainsi qu'en appliquant à son sens propre, sans distinction ni modération, d'autres passages semblables de la sainte Ecriture, il se plonge de plus en plus dans l'inquiétude et se ronge l'esprit par des interprétations scrupuleuses.

L'*homme de bonne conscience* entend les paroles de l'Ecriture sainte sans jamais en séparer le sentiment qu'il a conçu de la nature de celui qui les a prononcées, puisqu'il ne peut être contraire à lui-même pas plus dans ses paroles que dans ses œuvres. Il ne se laisse point préoccuper de son propre sens, ni ne se porte aux extrêmes, et ainsi il est disposé à comprendre le véritable sens

[1] Beatus homo qui semper est pavidus. *Prov.* XXVIII, 14.

[2] Delicta quis intelligit? ab occultis meis munda me. *Ps.* XVIII, 13.

de la sainte Ecriture. Il voit l'erreur du scrupuleux relativement au premier passage : « Bienheureux celui qui est toujours craintif ». Cela veut-il dire que celui-là est heureux qui craint toujours du mal où il n'y en a point? Nullement ; mais ces paroles expriment seulement la conduite de Dieu, qui donne aux hommes la crainte du vrai mal, afin qu'elle leur serve de bride et d'éperon, et qui, comme un père, nourrit dans ses enfants une crainte respectueuse, qui ne les presse que pour les porter à recourir à la confiance filiale afin de s'y reposer en paix. C'est pourquoi il appelle cette crainte « bienheureuse ». Ce sentiment de crainte est donné aux hommes comme un moyen de se réfugier dans le sein de Dieu, de même qu'un enfant se jette dans le sein de sa mère, quand il est épouvanté, et là il dépose l'impression de sa crainte, et sa mère l'embrasse tendrement : car Dieu se plaît à traiter ainsi ses enfants, quand ils recourent à lui avec une entière confiance. Ces paroles de la sainte Ecriture doivent donc s'entendre de l'humble défiance que chacun doit avoir de soi-même, pour ne point s'exposer aux occasions et aux dangers du péché ; mais elles ne sont pas dites pour faire trouver du péché là où il n'y en a point.

Quant au second passage, il indique clairement la distinction qu'il faut faire entre l'état d'un homme qui, vivant dans le libertinage, avale les péchés mortels comme l'eau, et celui d'un homme, converti à Dieu, qui a une volonté sincère de ne le jamais offenser mortellement. Le premier, venant à se convertir, a bien sujet et raison d'étendre cette

prière pour les péchés cachés, aussi bien sur les mortels que sur les véniels : car il se peut faire qu'il en ait commis plusieurs sans les connaître à cause de la négligence habituelle où il était, qui lui a fait commettre ou omettre beaucoup de choses qu'il pouvait et devait ne pas commettre ou ne pas omettre, et sur lesquelles il était obligé d'être attentif ; et comme il ne connaît pas tous ces péchés et qu'il ne peut pas les déclarer, il doit en demander pardon à Dieu et en concevoir un véritable regret, qui attire la vertu du sacrement aussi bien sur ces péchés cachés qu'il ne peut pas déclarer que sur ceux qui sont manifestés ; et c'était pour cette sorte de péchés que David faisait sa prière.

Mais quant au second, qui a brisé avec sa négligence précédente par une entière conversion à Dieu et qui a une volonté ferme, confirmée par la pratique, de ne le point offenser mortellement, ces paroles ne se peuvent entendre que des péchés véniels : car il n'est pas possible qu'une âme en cet état commette une faute mortelle qu'elle ne le sache et ne le veuille. Oui, assurément, âme pieuse, l'homme de bonne conscience s'établit fermement sur cette vérité, qui est indubitable : puisque le péché mortel ne peut avoir sa forme que par la connaissance du mal qui se rencontre dans l'objet présenté et par la pleine advertance de la raison qui le veut commettre avec liberté, nonobstant sa connaissance, si cette connaissance et cette liberté ne s'y rencontrent pas, ce péché n'aura point sa forme, et par conséquent il ne sera point mortel.

Je vous ai déjà dit (page 161) ce que fait l'homme de conscience droite, quand il découvre que dans son action passée il y avait du danger de péché mortel ; aussi je ne vous le répéterai pas. Mais seulement pour vous faire mieux entendre la différence qu'il y a entre une matière de péché mortel (péché matériel) et un péché mortel formé (péché formel), je vous donnerai la comparaison de deux pièces de bois semblables, d'égale grandeur, qui sont dans l'atelier d'un sculpteur ; il prend l'une, en forme la statue d'un démon et laisse l'autre. Celle qui est laissée contient la matière d'une semblable statue ; mais elle ne l'est pas et ne le sera jamais, tant que le sculpteur ne lui donnera point cette forme. Il en est de même d'une matière de péché mortel et d'un péché mortel formé : il n'a sa forme que lorsque la volonté s'y est appliquée avec connaissance et avec délibération, car c'est elle qui donne la forme au péché.

IV. Ignorance du pouvoir de la raison.

Le *scrupuleux* met tellement la confusion dans son esprit qu'il est presque incapable de discerner ce que peut sa raison d'avec ce qu'elle ne peut pas. Il lui semble que c'est lui qui fait tout ; il pense qu'il peut tout empêcher ou tout changer dans son esprit et l'incliner où il lui plaît ; c'est pourquoi lorsqu'il s'y rencontre quelque chose qui ne convient pas à son idée, cela le révolte et l'accable de chagrin et lui fait former des résolutions imprudentes, aussi bien sur ce qui est en son pou-

voir que sur ce qu'il ne peut pas et dont il ne saurait être coupable devant Dieu. Or c'est ce qui se rencontre particulièrement dans trois choses que nous allons étudier séparément : 1° Les distractions dans la prière, 2° les sécheresses, 3° les mouvements et les sentiments qui attaquent l'âme.

A. A l'égard des distractions.

Le *scrupuleux* se présente à la prière, l'esprit chargé de craintes et d'idées, comme pour prévenir les distractions et pour empêcher le tumulte des pensées de l'assaillir ; mais il trouve souvent tout le contraire : car elles y entrent, comme les mouches entrent par une porte crevassée, quoiqu'elle soit fermée ; et on ne les fait pas sortir aussi aisément que si la porte était ouverte. La crainte ne sert qu'à exciter son imagination, il se bande l'esprit, il répète ses prières croyant n'avoir pas satisfait à son devoir, il se rompt la tête, s'imaginant être coupable de toutes ses pensées, et enfin il tombe dans la lâcheté, prend la prière en aversion ; et tout cela procède de la fatigue indiscrète qu'il a donnée à son esprit et à sa liberté. C'est ainsi que le pauvre malheureux se lasse en vain et se rend moins habile à faire le bien qu'il peut faire, pendant qu'il se tue et consume ses forces à tenter de faire plus qu'il n'est en son pouvoir et plus que Dieu ne demande de lui.

L'*homme de bonne conscience* se présente devant Dieu avec un esprit humble, confiant et avec une volonté droite, qui vient s'offrir à lui pour accomplir sa sainte volonté en le priant et en chan-

tant ses louanges ; mais il sait pertinemment que le péché a engendré une sorte de folie dans l'esprit humain, qui le fait s'égarer dans des imaginations et des pensées multiples, lorsqu'on veut l'appliquer aux choses les plus sérieuses et les plus éloignées des objets sensibles, et cela sans qu'on puisse guérir ce mal, mais seulement en interrompre le cours, quand on s'en aperçoit, en ne s'arrêtant pas à ces divagations et en ne les entretenant pas volontairement. Aussi l'homme de bonne conscience, sachant fort bien que l'égarement des pensées et de l'imagination est une révolte contre la raison et une peine du péché, ne s'épouvante pas et ne s'étonne point quand il en voit les manifestations ; mais se tenant ferme dans la volonté de n'y point consentir, il s'habitue à rester doux et calme dans cette misère et à la souffrir sans impatience, en esprit de pénitence.

Lorsque la douleur de cette infirmité veut le jeter dans l'inquiétude, il la tempère par quelque douce aspiration à Dieu, ainsi que faisait David quand il disait : « Seigneur, vous savez quelle est ma folie, et mes péchés ne vous sont point cachés [1] ». Il se sert encore de quelque comparaison qui représente l'état de l'esprit humain atteint de cette blessure, afin de s'aider à reconnaître que sa volonté n'en est pas coupable, comme le chagrin voudrait le lui persuader. En voici deux dont il faut vous servir, car elles sont des plus communes.

Le petit chien suit souvent son maître à l'église,

[1] Deus, tu scis insipientiam meam, et delicta mea a te non sunt abscondita. *Ps.* LXVIII, 6.

et lorsque celui-ci est à genoux, il s'échappe malgré lui et s'en va jouer avec d'autres ; le maître le rappelle, et il revient ; mais ce n'est pas pour longtemps, car il retourne incontinent à son jeu ; et il faut que ceux qui prient dans l'église soient malgré eux interrompus par le bruit de ces petits chiens. Voilà ce que l'esprit humain est capable d'imiter en sa faiblesse. Mais, de plus, le démon, ennemi de la prière, intervient souvent pour exciter le jeu de l'imagination et pour tâcher par ses sottes divagations de détourner, de fatiguer ou de jeter dans le chagrin l'âme qui prie. Mais elle ne doit pas plus se troubler de tout cela que du jeu des petits chiens courant çà et là dans l'église.

L'autre comparaison est celle des mouches qui viennent et reviennent, sans qu'on s'en étonne plus la centième fois que la première. Elles piquent : on les chasse avec la main ; c'est une importunité que l'on souffre, sans courir après elles : car qu'y gagnerait-on ? On arrêterait tout court celui qui voudrait courir après les mouches ; on doit aussi arrêter l'esprit, quand il veut courir après les distractions.

Enfin l'homme de bonne conscience sachant que ses pensées et les productions de son esprit ne dépendent pas toujours de sa liberté, et que tout ce qu'il peut faire c'est d'abord de prier avec une volonté droite de plaire à Dieu, puis de chasser les distractions le mieux qu'il peut, quand il s'en aperçoit, en se retournant devers Dieu, et de ne pas les entretenir par un consentement volontaire ; aussi il tire comme une ligne sur tout cela, pour n'y point consumer ses forces et son temps en

vain ; mais il se propose de mettre toute son application aux bonnes œuvres, telles que la douceur, l'humilité, la charité, le renoncement à soi-même, la patience, etc. : car avec la grâce de Dieu ces œuvres dépendent de son libre arbitre. Voilà, âme pieuse, où l'homme de bonne conscience met toutes ses forces et son application, au lieu de s'amuser à courir après des distractions et de trop philosopher sur diverses méthodes d'attention ; aussi par ce moyen il se dispose à recevoir de Dieu le don d'un grand recueillement et d'une haute oraison, parce que par ces belles vertus il coupe la racine des attachements et des affections naturelles, qui sont ce qui aiguise les pointes des distractions et pique l'âme le plus vivement et le plus douloureusement.

C'est une vérité connue que les distractions se multiplient le plus souvent plus ou moins selon les degrés de la vivacité de l'esprit, et qu'il y a des esprits si versatiles et si remuants qu'ils seront distraits tout le temps d'un office, sans que leur volonté en soit plus coupable que des songes qui leur viennent dans le sommeil. Au milieu de ces divagations la patience, la persévérance et quelque aspiration faite à Dieu avec confiance et renouvelée de temps en temps, valent souvent autant et plus devant Dieu qu'une attention fort paisible.

B. A l'égard des sécheresses ou aridités.

En cet état de sécheresse, où il semble à l'âme que toutes ses connaissances sont éclipsées et ses

forces si faibles que rien ne la soutient, le *scrupuleux* s'accuse tout d'abord d'en être l'auteur, et sans considérer qu'il y a des temps où tout naturellement l'esprit se trouve abattu, ni écouter d'autres raisons qui sont encore meilleures, il va incontinent fouiller dans son esprit pour y tout remuer, pour y trouver et pour ôter comme avec la main la cause de ce mal.

Mais c'est alors que le scrupule triomphe et qu'il s'enfonce davantage, comme une épine qui est poussée avec la main : car aussitôt il fait que le scrupuleux se jette sur quelque bagatelle, qu'il n'avait pas observée, ou encore qu'il s'excite lui-même à des regrets et à des douleurs de ne s'être pas fait scrupule de telle et telle chose, ou d'avoir agi contre son scrupule, ou enfin qu'il se forme des résolutions et des désirs variés à l'infini ; et au bout de tout, loin d'être délivré de l'inquiétude et du chagrin, il se voit enfoncé dans la sécheresse plus qu'auparavant. Or à cela il y a deux raisons : l'une est toute naturelle, et c'est la fatigue indiscrète qu'il donne à son esprit, ce qui le rend comme tout hébété et le trouble par la violence du travail et des contestations de ses pensées aussi agitées que les flots de la mer. L'autre est surnaturelle, et c'est une conduite spéciale de Dieu qui veut faire connaître à ce pauvre malheureux la nécessité qu'il a de recourir à lui, de s'humilier devant lui, de se tenir calme et paisible auprès de lui et d'attendre tout de sa sagesse et de sa bonté.

L'*homme de bonne conscience* reconnaît que dans la conduite et l'état de l'esprit Dieu fait le

jour et la nuit, tout aussi bien que dans notre vie corporelle, et de même qu'avec les changements de température nous voyons se succéder tantôt le beau temps, tantôt la pluie, tantôt l'orage, sans néanmoins que le soleil discontinue de suivre sa course et de répandre sa lumière quoiqu'il soit voilé de gros nuages ; ainsi sa Providence, pour des raisons qu'il vaut mieux admirer que discuter, dispose une grande variété dans l'intérieur des âmes qui veulent être à lui, et cela pour mettre leur fidélité à l'épreuve, pour leur faire produire au milieu des ténèbres et malgré la tempête le baume salutaire de la confiance filiale, de la résignation, de la patience, du mépris d'elles-mêmes et du véritable renoncement. Enfin, c'est aussi pour manifester plus clairement ce que le secours divin fait dans une âme au fond de laquelle le soleil de la grâce se retire, et produit au milieu des ténèbres de l'aridité une sainte obstination de s'attacher à Dieu, de le chercher et de lui plaire, ce qui est un agréable spectacle aux yeux de sa majesté. Cette grâce, âme pieuse, que l'on pourrait appeler insipide et cachée, est cependant bien plus précieuse que les plus grandes consolations.

L'homme de bonne conscience apprend encore par expérience que, comme le blé sous la neige, toutes ces vertus croissent avec ces aridités, et que sous ces ténèbres Dieu cache sa main pour corriger efficacement les négligences et pour promouvoir un notable progrès dans toutes les vertus. Sachant donc qu'il y a en ceci un profond mystère, alors aussitôt qu'il se voit réduit à cet état qui met d'abord la crainte et l'alarme chez lui,

il accuse doucement devant Dieu ses négligences, qui peut-être y ont donné sujet ; il reconnaît qu'il ne mérite pas de voir la lumière du soleil divin, il examine paisiblement s'il n'a point d'attache volontaire à quelque créature ou à quelque péché, afin de se corriger et de s'étudier à donner toute son attache à Dieu. Il a recours uniquement à lui pour lui demander la fidélité et la résignation à sa sainte volonté, et, sans vouloir pénétrer plus avant et curieusement pour savoir si cette aridité vient de sa faute ou bien seulement d'un dessein de Dieu conçu indépendamment de ses fautes, il s'étudie à marcher dans ces ténèbres en esprit de pénitence, avec patience, avec humilité et avec confiance, en attendant le retour de la lumière par laquelle Dieu lui fait voir que la connaissance et l'amour se sont augmentés notablement dans son âme durant cette sécheresse ; et ainsi l'excellence et la beauté de l'une et de l'autre le fortifient et le rétablissent, pour rentrer, quand Dieu voudra, dans le même exercice et dans la même épreuve.

Vous voyez donc que l'homme de bonne conscience, s'établissant ainsi sur la solide vérité, évite des travaux indiscrets, qui bien éloignés de pouvoir tirer l'aridité hors de l'esprit sont capables de la produire et de l'augmenter jusqu'à l'abattre tout à fait. Le scrupuleux au contraire veut toujours remuer et s'agiter, et il ne se donne ni repos, ni relâche jusqu'à ce qu'il ait pénétré dans son esprit et dans le secret de la Providence, comme pour mettre le doigt sur la cause de son mal et pour dire : c'est cela. Mais sur ce point il sort

des règles de la raison et de la vérité, tandis que l'homme de bonne conscience se retire de toutes ces extravagances pour s'arrêter à deux choses solides, qui sont : 1° L'application à se corriger de ses fautes ; 2° la fidélité à bien faire ses actions dans la sécheresse, comme dans la consolation, si ce n'est avec goût et avec sentiment, du moins avec une bonne et généreuse volonté. Et certes il est une chose qui doit le consoler grandement, c'est de savoir que les actions faites en cet état d'aridité et de ténèbres sont bien plus agréables à Dieu et bien plus méritoires que les actions faites avec abondance de consolation et de lumière. N'en doutez aucunement, âme pieuse, car cela est ainsi.

C. A l'égard des pensées, des sentiments et des mouvements qui se produisent d'eux-mêmes.

Le *scrupuleux* croit qu'il n'a rien fait s'il ne court après comme pour les arrêter et leur prouver par de bonnes raisons qu'il n'y consent pas. Or en cela il est autant digne de compassion que celui qui entreprendrait de raisonner avec un cheval pour l'empêcher de hennir, de battre du pied et de sauter, ou encore qui voudrait trouver les raisons de ses songes. Par ce moyen il enflamme davantage ses pensées, et d'un rien il se fait une grande affaire, en sorte que les tentations le poursuivent et le piquent, comme des abeilles irritées qui auraient passé sans faire de mal si l'on n'y avait pas touché. Tout cela lui arrive par l'aveuglement

que le scrupule a mis dans sa raison, qui la porte à vouloir agir sur les choses spirituelles de la même manière qu'on agit sur les matérielles, ce en quoi elle se trompe et se tue sans rien avancer. Enfin un pauvre scrupuleux, qui fait progrès dans son habitude, en vient jusqu'à faire toutes sortes de grimaces : il contracte son visage, se pince les lèvres, secoue la tête, prononce des paroles; autrement il ne croirait pas avoir assez résisté à la tentation.

L'*homme de bonne conscience* s'établit ferme sur cette grande vérité de foi, que les pensées, les sentiments et les mouvements, quels qu'ils puissent être, ne le peuvent rendre coupable devant Dieu, à moins qu'il n'y consente librement. Il est bien persuadé aussi que ces révoltes, que l'homme éprouve en lui-même, lui sont laissées par la disposition de la divine Providence pour lui servir d'exercice de fidélité et de pénitence, et que, bien loin de nuire à l'âme, celui qui les aura légitimement combattues sera couronné; non pas pour avoir anéanti ses pensées, ses mouvements et ses sentiments, car cela n'est pas en son pouvoir, mais pour n'y avoir point donné de consentement, et pour n'avoir rien fait en leur faveur autant de fois que Dieu a permis qu'ils soient revenus l'attaquer.

Il connaît parfaitement la différence qu'il y a entre la raison et les opérations de la partie inférieure. Il ne regarde cette dernière que comme un animal, dans lequel cette raison est enfermée pour y pratiquer la pénitence, et il s'habitue à ne faire pas plus de cas de ses mouvements que

de ceux d'une bête. Il les voit et les sent, il est vrai ; mais il ne daigne pas s'y arrêter avec attention ni raisonner avec eux. Il se forme ainsi à la bonne guerre spirituelle, en se réfugiant auprès de Dieu dans les attaques, en méprisant l'ennemi quand il l'aperçoit, et en dédaignant de raisonner avec ces sortes de pensées, de sentiments et de mouvements, comme il dédaigne de le faire avec ses songes : car il sait qu'une des ruses du démon est d'attirer l'âme au débat du raisonnement. Il réprime la propension et démangeaison naturelle que l'esprit a de faire des réflexions sur ses pensées ; et quand il s'aperçoit qu'il se remplit inutilement d'agitations sur le pour et sur le contre, il se tourne doucement vers Dieu et passe outre sans se retourner volontairement et considérer ce conflit de pensées : car elles ressemblent aux petits chiens qui courent, en jappant, après les passants, et qui se taisent quand ils voient qu'on ne tient aucun compte de leurs cris ; mais plus on se retourne, et plus ils crient.

C'est ainsi, âme pieuse, que l'homme de bonne conscience se gouverne dans la milice qu'il doit exercer sur la terre, et que, faisant la guerre avec générosité et avec liberté, il remporte de nombreuses victoires. Au contraire le scrupuleux ne la fait qu'avec lâcheté, en s'épouvantant d'une ombre ; avec de grandes répugnances à cause de la peine qu'il y trouve, et avec tant de faiblesse qu'il s'enfuirait volontiers plutôt que de remporter la victoire, si la crainte de la mort ne le retenait.

Voilà, âme pieuse, que j'ai dit plus de choses que je ne pensais, et je vous les ai qualifiées du titre de

remèdes : car elles sont préservatives et contiennent les dispositions nécessaires dans lesquelles l'âme doit s'établir et s'affermir pour ne point tomber dans le scrupule et pour ne pas le nourrir quand il advient. Or ce sont là les remèdes que j'appelle éloignés ; maintenant il faut vous parler des remèdes prochains.

CHAPITRE III

REMÈDES PROCHAINS.

Ici il s'agit de savoir de quelle manière l'âme doit se gouverner à l'égard du scrupule dans l'acte lui-même, c'est-à-dire quand elle en est attaquée. Je vous réduirai brièvement la chose en trois points qui seront comme trois bons simples ou remèdes excellents dont sera composé le médicament salutaire de cette maladie.

Premièrement, recourir doucement, tranquillement à Dieu pour lui demander la grâce de ne pas tomber dans les empressements et les erreurs où jette le scrupule, mais de le servir avec fermeté et liberté selon son bon plaisir, lui présentant humblement son esprit et son cœur et lui recommandant la conduite de l'un et de l'autre.

Deuxièmement, ne pas raisonner avec son esprit quand on s'aperçoit qu'il s'enveloppe dans les lacets du scrupule, mais imiter l'honnête homme qui, voyant un insensé le suivre dans la rue et l'entendant crier après lui, marche droit son chemin sans se retourner. Il faut faire de même à l'é-

gard des pensées scrupuleuses : car si l'on se retourne, et si l'on raisonne avec elles, on n'en finira jamais.

Troisièmement, se tenir ferme à l'instruction qu'on a reçue et vaincre le mouvement du premier instinct de la nature, en allant tout au rebours de ses craintes, ne faisant rien en sa faveur et se faisant violence à soi-même, comme pour surmonter la terreur panique d'un fantôme, ou bien en imitant celui qui fait passer à coups d'éperons un cheval ombrageux par-dessus ce qu'il craint pour lui ôter ce vice : car si on lui laissait suivre ses craintes vaines, qu'en ferait-on sinon une bête importune et dangereuse ? De même celui qui suit son scrupule deviendra également importun et dangereux à lui-même.

Voilà, en abrégé, ce qu'il y a à faire dans l'attaque du scrupule et ce qui procure de belles victoires, quand l'âme, bien préparée par les connaissances droites que je vous ai ci-dessus expliquées, sait s'en servir contre les assauts de l'ennemi.

Et maintenant il me reste à vous entretenir de ce que j'appelle l'économie ou utilité du scrupule.

CHAPITRE IV

ÉCONOMIE OU UTILITÉ DU SCRUPULE.

Par ce mot économie j'entends la sage disposition de la Providence touchant cette matière. En effet c'est par une grande sagesse que la Providence divine a voulu laisser dans la nature corrompue ce

sentiment du remords comme un précieux stimulant : car cela lui sert de bride pour l'empêcher de suivre si facilement son penchant naturel, et d'éperon pour la faire agir contre les sentiments dépravés de l'esprit, pourvu que l'âme veuille s'appliquer à s'en servir ; mais toute la difficulté et tout le secret mystérieux consistent à s'en bien servir.

Tous les hommes, ainsi que nous l'avons expliqué, ont des dispositions au scrupule, les uns plus que les autres selon la différence de la vivacité des esprits et selon d'autres dispositions qui ne peuvent se déterminer pour chacun en particulier, mais qui sont connues de Dieu seul, et cela suffit. C'est lui seul en effet qui connaît le fond des cœurs des enfants des hommes et qui dispose de tout par sa Providence ; il tient compte de toutes choses, il connaît jusqu'au nombre des cheveux de notre tête, et rien ne nous arrive que par ses ordres. Voilà ce qu'il nous suffit de savoir, sans qu'il soit besoin d'entreprendre de pénétrer plus avant. Or il est constant que dans l'économie de cette adorable Providence le scrupule sert, de même que les autres tentations, pour exercer la foi et la confiance de ses enfants et pour les rendre diligents, fidèles et intelligents.

Dieu permet donc que le scrupule attaque les âmes des commençants et même qu'il exerce quelquefois celles qui sont avancées, nonobstant leurs connaissances, pour apprendre aux premières à être circonspectes et vigilantes et aux autres à se tenir humbles et ferventes.

Que faire donc, me direz-vous, si Dieu se sert du scrupule pour nous rendre meilleurs ? Nous

vous aurons bientôt répondu par cet exemple : Que fait-on à l'égard des infirmités du corps? Vous le savez, on en évite les causes avec soin et le mieux que l'on peut. Or nous voyons que les personnes qui sont sobres et chastes vivent longtemps, au lieu que les intempérants et les libertins, qui veulent suivre leurs appétits déréglés, deviennent comme des boutiques d'apothicaires. Quand la maladie arrive, on la regarde comme une disposition de la Providence, on offre sa peine à Dieu, on se soumet entièrement à son bon plaisir ; mais on retranche aussi ce qui peut entretenir la maladie, et l'on fait tout ce qu'on peut pour s'en délivrer promptement : car c'est la volonté de Dieu qu'on fasse son possible pour recouvrer la santé. Il faut agir de même à l'égard du scrupule, l'éviter le plus qu'on peut par la sobriété et la droiture d'une raison bien conduite, en offrir la peine à Dieu quand il arrive, et tâcher d'en guérir le mal le plus promptement possible, quand on s'en voit attaqué.

Les enfants de Dieu qui se sentent agités de quelque sentiment de scrupule, doivent se consoler en pensant, selon la parole de S. Paul, que « tout sert au bien de ceux qui aiment Dieu [1] » ; mais les âmes négligentes et celles qui avalent le péché comme l'eau, qui sont agitées de scrupules quand elles ont fait le mal ou qu'elles ont été lâches dans la fuite des occasions, doivent les considérer comme des punitions de leurs fautes ; et il faut leur dire qu'elles méritent bien de demeurer condamnées à la gêne

[1] Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. *Rom.* VIII, 28.

de l'esprit tant qu'elles ne voudront pas obéir à Dieu et qu'elles suivront les égarements de leurs esprits et les désirs de leurs cœurs. Ces sortes de scrupuleux ne méritent guère qu'on les plaigne ; au contraire il faudrait leur souhaiter autant de peines qu'il en serait besoin pour faire que le tourment de l'esprit les contraignît de suivre de bons conseils et de renoncer entièrement à eux-mêmes.

CHAPITRE V

CONCLUSION.

Et maintenant, comme conclusion, finissons ce petit traité par un résumé de quelques avis que je vous prie de bien graver dans votre cœur.

I. Regardez les attaques de ce mal pénible, comme si c'était une infirmité corporelle. Une douleur de colique ne se guérit point en raisonnant avec elle ; le scrupule ne se guérit pas non plus en raisonnant avec lui ; mais il passe peu à peu et même s'évapore entièrement, quand on s'obstine à le mépriser sans raisonner.

II. Retenez bien encore les points suivants :

a) Les pensées de l'esprit ne sont pas capables d'elles-mêmes de donner l'être à ce qui ne l'a point, ni de faire des péchés, non plus que les songes, à moins que la volonté n'y consente ; c'est pourquoi la raison n'en doit point faire plus de cas.

b) La matière du péché dépend d'une volonté de

Dieu exprimée par les saintes Ecritures ; elle ne dépend pas de notre raisonnement ; et pour constituer un péché considérable, il faut qu'elle soit connue et voulue comme péché grave.

c) On ne se reconnaît point redevable envers un créancier, si l'on ne sait pas d'une manière certaine qu'on lui a emprunté de l'argent ; mais ce serait faire une application d'esprit extravagante si l'on se mettait à raisonner sur le peut-être, quand quelqu'un vient demander de l'argent qu'on n'a point reçu : c'est là pourtant ce que fait souvent le scrupuleux ; il s'abîme dans ses pensées, en se mettant sur le peut-être.

d) On ne devient point, ni aussitôt, ni entièrement, tellement libre de la peine du scrupule qu'on ne la ressente plus jamais : car cela n'est pas plus possible que de n'avoir plus de crainte ; mais on la peut surmonter comme on surmonte la crainte, et elle s'anéantit peu à peu par les bonnes habitudes de vertu.

III. Enfin, âme pieuse, marchez avec liberté, avec générosité, avec amour et confiance, à la suite de votre Père céleste, qui vous appelle à son amour et à sa gloire éternelle.

Ne regardez le monde que comme un paysage qui se rencontre en votre chemin, et qui, à mesure que vous avancez, change d'aspect et passe comme une ombre.

Sur ce, je vous dis adieu, vous demandant instamment de prier pour celui qui est votre ami véritable en Notre-Seigneur Jésus-Christ.

NEUVIÈME AVIS

SUR L'HUMILITÉ, L'ARIDITÉ, LE SUPPORT DES BIENS ET DES MAUX, LES MORTIFICATIONS NÉCESSAIRES ET SUR LES LECTURES.

Réponses à cinq questions posées sur ces matières.

Dieu soit béni, âme pieuse, et qu'il répande sur nous le feu de sa charité, afin de nous éclairer, de nous enflammer et de nous consumer de ce feu dont « la lumière éclaire tout homme venant en ce monde[1] », comme s'exprime S. Jean au commencement de son Evangile ; et pour cela évitons soigneusement d'être de ceux dont il parle, quand il dit : « La lumière luit dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont pas comprise[2] ». C'est que ces ténèbres étaient acceptées et entretenues par des libertés rebelles ou négligentes ; et voilà pourquoi cette lumière si belle, qui est aussi douce que son feu, n'était pas comprise et ne dissipait point ces ténèbres.

Il y a longtemps que je nourris le désir de donner réponse aux questions que vous me faites. Ces questions me montrent que vous imitez les vrais

[1] Erat lux vera, quæ illuminat omnem hominem venientem in hunc mundum. *Joann.* 1, 9.

[2] Lux in tenebris lucet, et tenebræ eam non comprehenderunt. *Ibid.* 5.

enfants de Dieu, en ne vous fiant pas à votre jugement naturel dans les matières spirituelles.

Jésus-Christ parle à tous, quand il dit dans l'Evangile de S. Matthieu : « Si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, que sera-ce donc des ténèbres elles-mêmes [1] ? » Et Notre-Seigneur nous donne encore à tous cette grande règle pratique : « Celui qui agit selon la vérité vient à la lumière, afin qu'il soit manifeste que ses œuvres ont été faites selon Dieu [2] » et selon les règles de la vérité. Nous ne devons donc pas nous fier aux lueurs de notre propre esprit, mais recourir à Jésus-Christ puisqu'il est la seule et la vraie lumière. Le Prophète royal nous renvoie aussi à ce principe, lorsqu'il dit : « Approchez-vous de lui et soyez éclairés [3] ». C'est le Seigneur, en effet, qui donne le feu et la lumière ; et nous ne devons jamais demander des avis aux hommes, sinon d'après cette considération que ce sera le feu de Dieu qui fera jaillir la lumière par l'entremise de l'homme, comme par le moyen de la mèche une lampe allumée projette sa flamme.

J'ai donc conservé jusqu'à présent le désir de vous répondre sans avoir pu le réaliser. « Il y a des temps et des moments dans la puissance de mon Père, dit Jésus-Christ, qu'il ne vous appartient pas de connaître [4]. » Prenons-les donc comme

[1] Si ergo lumen, quod in te est, tenebræ sunt : ipsæ tenebræ quantæ erunt? *Matth.* VI, 23.

[2] Qui autem facit veritatem, venit ad lucem, ut manifestentur opera ejus, quia in Deo sunt facta. *Joann.* III, 21.

[3] Accedite ad eum, et illuminamini. *Ps.* XXXIII, 6.

[4] Non est vestrum nosse tempora vel momenta, quæ Pater posuit in sua potestate. *Act.* I, 7.

il nous les donne et servons-nous-en bien selon sa volonté.

Pour donner à vos questions tout l'éclaircissement que je leur souhaite, il faudrait des réponses un peu amples, afin d'enlever à votre esprit l'occasion de prendre le change et afin de mettre votre bonne volonté en état de dépenser ses forces, non pas en spéculations et idées vagues, mais de les appliquer tout entières à l'amour pratique de Dieu. C'est pourquoi, profitant d'un peu plus de temps libre, il me faut à présent vous en payer l'usure en vous faisant plus ample réponse.

PREMIÈRE QUESTION

Sur l'humilité que nous devons à Dieu et au prochain pour Dieu ; et sur les trois degrés suivants que vous proposez vous-même : 1° Ne point craindre d'être blâmée et désapprouvée, 2° Souffrir sans trouble d'être contrariée, 3° Prendre plaisir d'être humiliée.

L'humilité ne s'apprend pas, âme pieuse, ou plutôt, pour mieux dire, on ne comprend ce que c'est que l'humilité qu'à mesure que l'on devient humble et que l'on fait des progrès dans cette vertu. Le monde l'a en horreur ; c'est parce qu'il ne la connaît pas et qu'il se rend incapable de la connaître, imitant les malades qui ne guérissent pas, parce qu'ils ne veulent prendre aucun remède ; aussi ils sentent leur cœur se soulever dès qu'on leur en parle.

Le monde estime l'humilité chose vile et mépri-

sable : mais il se trompe en cela comme en beaucoup d'autres choses : car il n'y a rien de plus noble, de plus généreux, de plus indépendant que la vraie humilité.

Elle se met en effet au-dessus de tous les hommes, comme ne pouvant être des objets dignes d'inspirer l'humilité, puisqu'ils ne sont véritablement qu'un pur néant, et que s'humilier devant eux par considération de leur mérite serait abaisser le rien devant le rien. Et quoi donc peut prétendre avec raison et avec justice le rien sur le rien !

L'humilité n'a que Dieu pour objet, comme étant le seul à qui le rien doit tout, puisque lui seul est capable d'en disposer et de s'en servir pour faire des œuvres admirables ; aussi dès qu'elle a quelque autre objet en vue, l'humilité dégénère de sa noblesse et devient pusillanimité, et cela à proportion qu'il s'y mêle quelque autre considération que celle de Dieu ; mais au contraire quand elle est pure, sans mélange d'autre considération, il n'est rien de plus noble ni de plus généreux : car elle attribue tout à Dieu et rien à la créature, quelle qu'elle puisse être. C'est ainsi qu'elle s'élève au-dessus du monde entier, puisqu'elle ne le regarde que comme le néant, et c'est en cela qu'elle prend une admirable ressemblance avec le Seigneur, « devant qui toutes les nations sont comme si elles n'étaient pas, et qui les regarde comme un désert et comme un néant[1] ». Aussi pour le cœur humble Dieu lui est tout, et il estime le reste comme rien.

[1] Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. *Is.* XL, 17.

L'âme qui croît en humilité se met au-dessus de toute crainte : car elle se tient ferme dans la confiance en Dieu, qui lui est « une tour de forteresse contre tous ses ennemis [1] ». Elle n'a point de crainte volontaire de la mort, ni de tous les accidents de la vie : car sa volonté est entièrement et parfaitement soumise à Dieu. Elle ne redoute ni les mépris, ni les rebuts des hommes, ce qui, semble-t-il, est en cette vie le plus dur à la nature humaine : car elle se confie en Dieu pleinement et simplement, sans s'occuper des répugnances de la nature ; mais pour remporter en tout la victoire, elle espère de la divine Providence le secours de la grâce, et elle offre en sacrifice à Dieu tout ce qui selon sa permission peut lui advenir.

Elle entreprend tout avec paix et sans raisonner sur ce qu'on lui impose : car elle a Dieu pour caution, pour secours et pour tout. Y a-t-il donc rien de plus noble, de plus généreux et de plus indépendant que la vraie humilité ? Mais ce qui la relève par-dessus tout, c'est que le Fils de Dieu, l'ayant prise pour compagne, s'en est revêtu comme pour la consacrer, et l'a ainsi ennoblie, afin qu'elle fût plus facilement acceptée et embrassée par les enfants d'Adam, comme un souverain remède contre la frénésie de l'orgueil. Elle a l'honneur d'être à sa suite, d'être bien reçue de lui, et de pouvoir s'attacher à son humanité sacrée, pour l'accompagner partout dans la voie de son humilité ; et certes elle est admirable, car elle a sauvé le monde entier ; elle est aussi toute généreuse, car elle a surmonté toutes

[1] Turris fortitudinis a facie inimici. *Ps.* LX, 4.

les puissances de la terre et de l'enfer ; elle est enfin toute charitable, car elle a tout souffert pour honorer Dieu et pour procurer l'avantage de ceux qui suivent la vérité en pratiquant l'humilité. Aussi bien c'est de cette vertu que Dieu a voulu se servir « pour faire paraître la force de son bras [1] », et c'est par elle qu'il nous a montré que « ce qui, au jugement du monde, paraît insensé dans la conduite de Dieu, est plus sage que tous les hommes [2] ».

La grande blessure de l'homme, c'est la superbe, qui détruit la vérité dans sa raison pour y substituer l'estime de soi-même, et qui le met dans une nuit d'aveuglement où il ne se reconnaît pas pour ce qu'il est. De cette plaie naissent tous les péchés et les désordres du monde, qui sont comme la pourriture suintant de cette blessure ; or l'humilité est l'unique remède de cette plaie hideuse, et c'est un grand don de Dieu. On peut la comparer à l'éclat d'une lumière qui vient nous frapper au milieu des ténèbres de la nuit ; elle nous fait voir la vérité sur ce que Dieu est et sur ce que nous sommes ; sans elle nous resterions ensevelis dans les ténèbres de cette nuit que produit l'orgueil, et où notre raison ne ferait que de pauvres raisonnements et des jugements pitoyables.

Mais je suis même persuadé que la suavité de la conduite de Dieu ne fait éclater sur nous cette lumière que peu à peu, parce que, la plaie de notre orgueil étant toujours fort tendre et délicate, il faut la toucher doucement, et nos yeux sont si faibles

[1] Fecit potentiam in brachio suo. *Luc.* I, 51.

[2] Quia quod stultum est Dei, sapientius est hominibus. I *Cor.* I, 25.

qu'il faut leur ménager la lumière avec prudence de peur de les éblouir, et ne la leur montrer qu'à mesure qu'ils se forment et s'habituent à supporter son éclat. Si ce flambeau nous montrait tout d'un coup le nous-mêmes tel qu'il est, tout en nous, âme, esprit, cœur, tomberait comme prosterné contre terre, n'osant se relever, crainte de voir cette horreur. C'est pourquoi la suavité de la conduite de Dieu, dans les voies ordinaires, ne nous fait voir ce nous-mêmes, par le flambeau de l'humilité, qu'à mesure que nous nous fortifions dans la charité.

Et maintenant, de ce que nous venons de dire, vous pouvez reconnaître que l'humilité est tout autre chose que le monde ne pense, qu'elle vient de Dieu, et que nous tenant toujours humblement dans la vallée, il nous faut, pour l'obtenir, lever les yeux vers les montagnes célestes d'où nous viendra le secours ; ainsi faisait le Prophète royal. De plus, il est bon de remarquer que cette noble vertu ne souffre pas le mélange des considérations humaines, qui sont vraiment et si souvent la cause de la faiblesse de notre humilité : car assurément, si elle n'était pas mélangée avec ces sortes de vues et de considérations humaines, elle serait forte comme un vin pur et généreux.

On peut aussi facilement reconnaître qu'il y a beaucoup d'âmes, même désireuses d'être à Dieu, qui ne la connaissent pas bien pour ce qu'elle est en réalité. Souvent en effet ces âmes prennent pour l'humilité une certaine dépendance intérieure ou soumission servile, et ce n'est que pusillanimité. Elles pensent encore que pour être humbles il ne

faut jamais ni répondre, ni contredire, ni refuser, ni reprendre, ni corriger, qu'il faut tout croire et tout faire hormis le péché, qu'il ne faut même pas ressentir de la peine et des répugnances dans les mépris et dans les injures, ni protester contre les calomnies des hommes, quand la raison peut en arrêter les causes et les conséquences.

Mais l'humilité n'est rien de tout cela, et Jésus-Christ nous l'a bien montré par son exemple : car lui-même, en maintes circonstances, il a répondu, contredit, refusé, repris, corrigé ; il s'est aussi défendu, témoin cet exemple : les Juifs lui disaient qu'il était possédé du démon ; il leur répondit : « Je n'ai pas de démon en moi ; mais j'honore mon Père, et vous, vous me déshonorez [1] ». Enfin il a ressenti en son âme de grandes répugnances, et même jusqu'à s'en plaindre ; c'est ce que nous voyons dans l'oraison du jardin des Oliviers et dans son délaissement sur la croix ; c'est aussi ce que nous lisons dans le Psalmiste, où il dit du traître Judas : « Si mon ennemi m'avait donné des malédictions, je les aurais supportées sans m'étonner ; mais l'homme de ma paix, en qui je devais avoir confiance et qui mangeait mon pain, a fait sur moi une insigne trahison [2] ». Jésus-Christ a fait tout cela, sans cesser d'être parfaitement humble, parce qu'il agissait en tout avec ordre et sagesse, et que tout était accompagné d'un esprit de parfait anéan-

[1] Ego dæmonium non habeo ; sed honorifico Patrem meum, et vos inhonorastis me. *Joann.* VIII, 49.

[2] Si inimicus meus maledixisset mihi, sustinuissem utique. — Homo pacis meæ, in quo speravi, qui edebat panes meos, magnificavit super me supplantationem. *Ps.* LIV, 13 ; XL, 10.

tissement, qui se conformait entièrement à la volonté de son Père éternel. Ses actions se faisaient avec douceur et avec patience, et ces vertus sont comme les deux pierres de touche par lesquelles on reconnaît qu'on ne sort pas des bornes de l'humilité en agissant comme lui, lorsqu'on croit de bonne foi devoir agir ainsi pour l'honneur et la gloire de Dieu. La douceur doit faire l'action, et la patience doit couronner l'œuvre ; de telle sorte que, dans une action, quand le succès ne correspond pas aux intentions, mais qu'au contraire la résistance, le mépris, la persécution et la calomnie retombent sur la tête de l'agent humilié, celui-ci doit offrir au Seigneur et consommer le sacrifice de l'humilité, à l'exemple du Fils de Dieu, qui se tait comme un agneau devant celui qui le tond, qui prie pour ses ennemis, et qui meurt en tâchant d'excuser devant Dieu le crime de ceux qui le crucifient. C'est ainsi que la patience doit faire la preuve et la consommation de l'humilité ; mais ici j'entends parler de la patience de volonté, afin que vous ne preniez pas le change, et que vous traitiez comme rien les sentiments et les répugnances naturelles : car que le sentiment existe ou n'existe pas, il n'importe nullement, pourvu que la volonté le surmonte.

Mais pour vous définir l'humilité, telle que je la comprends, voici ce que je dis : C'est une vertu qui a Dieu pour objet, par laquelle nous l'estimons pour ce qu'il est et nous lui rendons ce qui lui est dû. Quant à nous-mêmes et aux autres créatures, nous ne les considérons que selon ce qu'elles sont devant Dieu, nous ne leur attribuons rien au delà de ce qui leur est dû ; nous regardons seulement en

elles ce que la grâce et l'ordre de sa Providence y ont déposé et opéré, en faisant toujours une distinction raisonnable de ce qu'elles sont par elles-mêmes et de ce qu'elles ont reçu de Dieu, et en leur rendant ainsi les devoirs auxquels elles ont droit, mais uniquement en considération de Dieu et selon l'ordre de sa divine Providence.

J'ai un peu étendu cette définition, et j'y ai fait certaines répétitions ; mais c'est afin que vous l'entendiez plus facilement, et que vous la compreniez mieux quant à sa substance et quant à sa pratique tout ensemble. De là en effet on peut reconnaître que le fond de l'humilité consiste dans l'anéantissement de nous-mêmes devant Dieu, anéantissement de volonté et d'œuvres tout à la fois, en n'attendant rien de nous, mais tout de lui, en lui rendant la gloire de tout et en tout, en nous soumettant à toutes les dispositions de sa Providence, et en traitant notre propre jugement comme étant toujours sujet à l'erreur et à l'inconstance. Voilà quel doit être le fond ainsi que les dispositions intérieures de notre humilité, et l'âme humble ne doit jamais paraître devant Dieu qu'avec une volonté remplie de ces résolutions et de ces dispositions.

Quant à la pratique extérieure, l'âme humble doit agir toujours dans la vue de son néant, simplement, sans ostentation ni désir volontaire de se concilier l'estime ou de s'attirer des applaudissements. Elle ne doit jamais faire paraître rien qui ressente le faste ou le dédain du prochain. Elle doit au contraire se tenir dans une modestie agréable à tous, se montrant soumise aux supérieurs, condescendante aux égaux, compatissante aux infé-

rieurs. Seule enfin elle doit se mépriser elle-même, reconnaissant que la misère de ses péchés en est une juste cause ; et si elle méprise quelque chose dans le prochain, ce ne doit être que le péché commis, étendant même sa compassion sur le pécheur et sur elle-même, avouant qu'elle est bien capable de faire tout le mal qu'il a fait et qu'il peut faire.

Elle ne doit encore rien estimer dans les hommes que ce que Dieu y a mis. De là vient que celui qui est véritablement humble, ne regarde les rois, les princes et toutes les puissances de la terre que comme des riens devant Dieu. Aussi bien s'il leur rend ses devoirs de soumission, cette déférence ne s'adresse pas à eux à proprement parler, mais à l'ordre adorable de la Providence qu'il honore autant dans les mauvais que dans les bons.

Si celui qui est vraiment humble ne regarde les grandeurs du monde et les hommes que comme le néant, quel jugement fera-t-il de leur estime et de leur opinion ? Il n'examine pas s'ils disent vrai ou faux, quand ils le louent ; mais il rapporte à Dieu ce qu'ils disent, lui laissant le discernement de la vérité. Il tâche néanmoins de rejeter doucement ce qu'on lui attribue, quand il sait que cela n'est pas vrai. Et lorsque ces mêmes hommes le méprisent ou le persécutent, il sait bien qu'ils n'ont aucun droit de le mépriser, puisqu'ils sont des hommes misérables comme lui ; pourtant il ne rejette pas cette appréciation, parce qu'elle est très juste et très véritable ; mais tout aussitôt, jetant les yeux sur l'ordre de la Providence, sur les péchés qu'il a commis et sur l'humanité sacrée de Jésus-Christ

qui s'est rassasié d'opprobres pour consommer le sacrifice de notre rédemption, il regarde le support de ces injures comme un acte de justice qu'il doit à Dieu et à l'amour de son Rédempteur, et il considère ces hommes comme les exécuteurs de la justice et de la Providence divine sur lui.

Dans ces circonstances sa volonté se porte tout d'abord sur l'abjection, pour l'embrasser comme quelque chose de bien précieux, puisqu'elle imprime en lui des traits de ressemblance avec Jésus-Christ ; puis, avec beaucoup de douceur, il rend raison de la vérité, abandonnant le succès au bon plaisir divin, ainsi que fit Notre-Seigneur envers ceux qui le calomniaient et le crucifiaient.

Enfin, comment doit se comporter une âme véritablement humble ? Je réponds : Dans les humiliations qui lui viennent de la part de Dieu, elle offre un sacrifice de louange ; dans les humiliations qui proviennent de la part des hommes, elle fait une offrande de justice ; dans les humiliations qui surgissent du fond de sa misère, elle présente à Dieu une hostie d'humble et simple aveu, à l'exemple de S. Paul, qui disait : « Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi [1] ». Quelle est cette vertu de Jésus-Christ, sinon l'humilité, puisque c'est par elle qu'il a opéré notre salut, qu'il a rendu à Dieu une gloire infinie et qu'il a mérité pour lui-même et pour nous ?

De là il est aisé de connaître que l'humilité pro-

[1] Libenter igitur gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. II *Cor.* XII, 9.

duit dans l'âme un repos infaillible : car sa soumission l'unit avec Dieu qui est son centre ; la défiance qu'elle a de ses lumières la détache de son propre sens ; et le jugement vrai qu'elle porte sur le néant des créatures, fait qu'elle se dépouille de ce qui engendre l'inquiétude, à savoir : la vaine complaisance pour les hommes, l'estime du monde et la crainte empressée du mépris, toutes choses qui soulèvent des tempêtes continuelles dans les passions agitées par le vent de l'orgueil. Or ces tempêtes diminuent à mesure que ce vent s'apaise ; mais il ne faut pas s'attendre à voir jamais l'orgueil anéanti entièrement en nous, tant que nous vivrons sur cette terre : car il ressemble à l'iota des Grecs, qui ne se perd jamais et qui laisse au moins toujours un accent à sa place.

La volonté de Dieu est que nous ressentions ce mal, afin que nous recourions au remède de l'humilité et qu'il serve à notre bien. Il faut donc, toujours et partout, porter ce remède avec nous, pour nous en servir de préservatif et pour l'appliquer sur ce venin comme moyen de guérison, aussitôt que notre âme en est infectée.

Vous trouverez, il me semble, dans ce que je viens de dire, la réponse au premier article de votre question, parce que vous y pourrez voir quelle est l'humilité que vous devez à Dieu et quelle est celle que vous devez aux hommes pour Dieu. Passons donc maintenant aux autres articles qui regardent les degrés de l'humilité, pratiquée selon la manière que vous les proposez.

Assurément, « ne pas craindre d'être blâmée et désapprouvée, souffrir sans trouble d'être contra-

riée, et même prendre plaisir d'être humiliée », ces degrés sont sublimes ; mais c'est bien assez qu'ils se trouvent dans une volonté généreuse, aspirant à ces degrés et travaillant à s'élever sur ces hauteurs, et il faut toujours ajouter dans son compte et sa résolution cette clause : « Nonobstant les répugnances des sens et de la nature ». Ainsi donc il faut dire : Je ne craindrai pas, avec volonté, d'être blâmée et désapprouvée, et bien que je sente des mouvements de crainte s'élever dans la partie sensible de mon âme, je passerai par-dessus avec la grâce de Dieu. Volontiers je souffrirai d'être contrariée, sans faire aucun cas des contradictions de la nature. Je me réjouirai volontairement devant Dieu d'être humiliée, malgré les répugnances naturelles.

C'est ainsi, âme pieuse, qu'il faut établir les choses et déterminer ses résolutions, pour marcher selon les règles de la vérité et de la justice. Il est bien vrai que les victoires, remportées fréquemment sur la nature, et l'habitude de la vertu font que ces mouvements s'adoucissent et deviennent plus soumis à la raison ; mais il en est de l'homme animal comme des bêtes apprivoisées, qui ont toujours le penchant vers leur liberté naturelle et qui veulent la reprendre, lorsqu'on y pense le moins ; il faut toujours se défier de l'un comme des autres, sinon ils auront bientôt repris leurs premières habitudes.

Ce serait vouloir recevoir de Dieu une grande récompense dès cette vie que d'attendre que nos sentiments naturels devinssent si pénétrés de l'estime et de l'amour de l'humilité qu'ils fussent entièrement apaisés, et qu'ils n'eussent plus de répu-

gnance à supporter l'humiliation. Dieu, il est vrai, fait quelquefois ressentir cet état aux âmes fidèles, et alors elles entrent dans un repos intérieur, que l'on peut comparer au soulagement qu'éprouve celui qui, ayant un os démis par quelque luxation, le sent remis en son lieu naturel; mais il ne le fait que par un acte passager ; en effet il n'est presque pas d'exemple qu'il l'ait jamais fait par un acte continu : car ce serait faire cesser le combat, avant que d'être sorti du théâtre de cette vie, où il ne nous laisse que pour combattre.

C'est donc de Dieu que nous vient ce repos si désirable, et il nous le fait ressentir plus ou moins, selon le conseil de sa volonté ; cependant l'âme vraiment humble ne s'attend pas à voir ses sens si soumis et ses sentiments si souples, que l'orgueil et les contradictions n'y paraissent plus ; aussi, au lieu de s'étonner et de s'affliger, quand ils se présentent, elle les regarde comme une précieuse occasion pour s'humilier devant Dieu d'une manière plus pure et plus forte que si elle ne sentait aucune contradiction. Elle entre plus avant dans son néant, à mesure qu'elle le découvre plus sensiblement, et elle s'en sert pour offrir des sacrifices à la grandeur de Dieu, qu'elle reconnaît et qu'elle honore d'autant plus qu'elle se regarde comme un rien misérable, qui n'a dans son fond qu'un germe de toutes sortes de désordres, et ce germe c'est l'orgueil.

Mais alors que doit faire l'âme en cette occurrence, sinon se recueillir et s'apaiser auprès de Dieu, en prenant plaisir à le regarder au-dessus d'elle et au-dessus de toutes choses, comme l'unique

Etre suprême, et se considérant elle-même comme étant bien moins que le rien? Elle doit imiter celui qui prend plaisir à voir une tour bien haute, et qui se couche contre terre afin d'avoir le contentement de la voir encore plus haute qu'il ne la verrait, s'il se tenait debout pour la contempler.

C'est ainsi qu'il faut entendre ces degrés dont vous me parlez. Ils s'épanouiront comme tout naturellement dans l'âme, lorsque la racine de l'humilité y aura été plantée et qu'elle sera bien prise ; et alors la volonté en portera les fruits par ses actes, qui sont tout en matière de vertu, aussi bien qu'en matière de péché ; mais il n'est pas plus en sa liberté d'empêcher que le sentiment ou la répugnance ne paraisse, que d'empêcher un rejeton de pousser d'une racine. On peut bien couper ce rejeton, quand il paraît ; mais l'empêcher de naître, cela n'est pas possible.

Comprenez donc et retenez bien ce que nous avons dit du sentiment naturel, à savoir, que soit qu'il paraisse, soit qu'il ne paraisse pas, il ne doit être estimé que comme le rien. Quand l'âme a bien pris l'habitude de le traiter de cette sorte, il s'évanouit souvent, ou il n'ose plus se montrer : car il voit qu'on le méprise et que l'on ne tient aucun compte de lui. Mais au contraire, tant qu'une âme le considère comme s'il était quelque chose, il tâche de se faire valoir, et le démon s'en sert pour jeter cette âme dans l'inquiétude. Voilà une grande leçon, âme fidèle, mettez-la bien à profit.

Ne soyez pas non plus curieuse de savoir en quel degré d'humilité vous êtes : car cette belle vertu se cache à elle-même. L'âme vraiment humble

ne croit pas l'être ; et si Dieu lui en fait voir quelque chose, elle le regarde paisiblement, mais cela lui sert pour se plonger encore plus profondément dans son néant : car elle reconnaît que cette vertu n'est pas un fruit qui vienne de son propre fond, mais de la main de Dieu, qui par sa grâce a planté en elle cette racine de véritable humilité.

DEUXIEME QUESTION

Quel est le remède contre les dégoûts et les faiblesses qu'on ressent dans l'état de sécheresse et de ténèbres ; et quel est le moyen de conserver son âme contente en cet état de pauvreté spirituelle ?

A cette question voici ma réponse :

Il faut se considérer comme des pauvres misérreux que Dieu prend plaisir à faire attendre à sa porte ; et là il faut demeurer avec patience et être content parce que cela plaît à Dieu.

Voilà une réponse sans doute bien succincte, mais elle n'en est pas moins pleine de vérité. Il est vrai que si j'en restais là, vous pourriez trouver que j'ai voulu vous répondre sèchement sur cet état de sécheresse. C'est pourquoi, pour tâcher d'adoucir la douleur de cette plaie qui souvent vous fait souffrir, entretenons-nous un peu des causes et des raisons de cette conduite de Dieu envers ses enfants.

J'ai pensé et dit bien des fois que s'il y avait quelque plainte qu'il nous fût possible d'adresser à Dieu, ce serait, sur le sujet de son amour, pour-

quoi il ne nous fait pas connaître en cette vie s'il nous aime certainement et en quel degré nous l'aimons nous-mêmes. Nous pourrions lui dire, ce me semble : O source d'amour, vous êtes tout amour, et vous désirez uniquement que nous vous aimions. Votre Fils bien-aimé, incarné pour nous, ne nous a pas prêché autre chose, et votre Esprit lui-même est venu répandre sur terre le feu du vrai et saint amour ; pourquoi donc nous laisser dans cette incertitude si bien exprimée dans vos saintes Ecritures ? « Personne, disent-elles, ne sait s'il est digne d'amour ou de haine [1]. »

Le Prophète royal énonce aussi une vérité qui n'admet pas d'exception : « Dieu, dit-il, a tout fait avec une parfaite sagesse [2] ». Mais c'est par un secret de sa conduite paternelle qu'il n'a pas voulu nous donner en cette vie une certitude de foi de son amour et de notre état de grâce, mais seulement une certitude de confiance. Car nous ressemblons aux enfants, envers qui il faut que les pères usent de prudence et de circonspection, et qu'ils doivent tenir dans une sorte d'incertitude sur ce qu'ils attendent de leur part, afin de les contenir dans la soumission et le respect filial.

La certitude de foi nous aurait jetés dans une certaine tranquillité ; d'où nous serions facilement tombés dans le relâchement, puis dans la facilité de pécher et même dans le libertinage, tandis que la certitude de confiance exerce toujours notre espérance et la nourrit.

[1] Nescit homo utrum amore an odio dignus sit. *Eccle.* IX, 1.
[2] Omnia in sapientia fecisti. *Ps.* CIII, 24.

Cette crainte, en effet, qui survient en l'âme, lui est utile pour l'animer à se rendre plus assurée de l'amour de Dieu et de sa grâce ; elle craint toujours de ne pas aimer, bien qu'elle aime vraiment, et ainsi elle poursuit toujours la grâce pour s'en approcher de plus près. Elle croit et profite grâce à cette douce ignorance, et sa diligence en cette recherche amoureuse l'éloigne de l'écueil de la paresseuse familiarité, et lui amasse un trésor de grâces dans le sein de notre Père céleste, trésor qu'il lui garde sans le lui montrer, afin qu'elle travaille toujours à l'augmenter, comme si elle ne faisait que commencer. C'est ainsi que notre Père céleste, avec une parfaite sagesse, attire notre respect et notre amour, et que, sous le voile du secret, il prend complaisance à nous voir faire un grand progrès dans les biens éternels, progrès qui lui est d'autant plus agréable qu'il est plus désintéressé, plus humble et plus amoureux.

C'est aussi par un semblable conseil, produit du même amour et de la même sagesse, qu'il exerce ses enfants par la sécheresse.

« Si quelqu'un veut venir après moi, dit le Fils de Dieu, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive [1]. » Ces paroles comprennent tout à la fois et le titre, et les qualités, et l'excellence du chrétien : il ne peut avoir part à l'héritage de Jésus-Christ sans qu'il le suive ; il ne peut le suivre qu'en portant la croix à son exemple, et il ne peut porter sa croix sans se renoncer lui-même :

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me. *Matth.* xvi, 24.

il faut donc de toute nécessité qu'il renonce à l'héritage ou qu'il passe par ces pratiques. La nécessité de porter la croix paraît assez dans le choix qu'en a fait le Père éternel pour son propre Fils, et l'expérience nous apprend que la superbe de nos esprits et les dérèglements de nos cœurs ont besoin de ce doux fardeau, pour leur servir de contrepoids et les empêcher de marcher si facilement dans le chemin de leurs désirs et de leurs pensées.

La croix est le sceptre de son royaume militant, et comme la verge de sa direction, avec laquelle il nous fait retourner à lui par les degrés d'une liberté généreuse ; mais le renoncement à nous-mêmes est l'unique moyen de la prendre de bonne grâce et de la porter avec fruit selon ses desseins ; aussi Jésus-Christ nomme en premier lieu le renoncement, afin que nous sachions qu'il est comme la main avec laquelle on doit tenir la croix, et le pied qu'il faut mouvoir pour le suivre.

Sans renoncement on ne peut donc ni porter la croix, ni suivre le Sauveur. Or, vous le savez, le renoncement à soi-même a des classes différentes, comme une école bien réglée, et la classe la plus relevée, celle où l'on apprend le plus promptement par le chemin raccourci d'une méthode admirable, c'est la classe de l'aridité. On ne peut être vraiment savant dans le renoncement à soi-même, sans avoir étudié beaucoup et longtemps dans cette classe.

Le renoncement qui porte sur les vices, doit être regardé comme quelque chose de naturel à la raison : car elle voit par elle-même que c'est une humeur nuisible, qui procède d'un fond corrompu et

contre laquelle il faut se munir de précautions et de remèdes, si l'on veut être utile à soi-même.

Le renoncement qui porte sur les biens extérieurs, regarde seulement ce qui est hors de nous ; mais le renoncement pratiqué dans l'affection sensible au bien dont l'âme se voit dépouillée par la sécheresse, est le plus puissant moyen pour mourir à soi-même tout entier : car, en ce cas, c'est nous-mêmes qui sommes et la matière et la forme du renoncement aussi bien que la victime du sacrifice. La raison s'y trouve alors immolée avec tous les autres sentiments, sans voir d'autre matière de sacrifice qu'elle-même ; mais ainsi elle est heureusement disposée à désirer Dieu pour lui-même et le bien de la vertu pour Dieu seul.

Le péché n'a pas seulement mis le dérèglement des passions dans le cœur et l'égarement des pensées dans l'esprit ; mais il a injecté dans l'âme un venin secret d'estime d'elle-même et de ses opinions personnelles, spécialement pour la pratique du bien, d'attache encore à ses propres industries ainsi que de complaisance et d'erreur ; et ce venin a pénétré si profondément, il est si subtil, si caché, qu'à peine peut-on le reconnaître. Jamais l'homme, par son application et son industrie, ne pourrait atteindre jusqu'à ce venin pernicieux : car il est tout spirituel, et même il est encore plus subtil, plus spirituel dans les âmes pieuses qui désirent être à Dieu. Il faut donc que la divine miséricorde y applique la main, en mettant l'âme en état de voir sensiblement l'insuffisance où elle est de se servir d'elle-même de ses propres puissances, comme

elle le voudrait, et de faire le bien selon qu'elle le désire et le connaît. Or c'est là ce que la sécheresse fait admirablement bien : car elle dessèche en l'âme les sentiments du bien, et la laisse comme abandonnée de tout, à l'exception de sa seule volonté qui demeure affermie fortement dans son attachement à Dieu. Cet état est d'autant plus douloureux que l'âme est plus convaincue de l'unique et véritable bien et qu'elle le désire plus ardemment ; c'est un feu qui, il est vrai, la brûle et produit en elle une sueur abondante ; mais c'est pour faire évaporer ces humeurs intérieures, peccantes et malsaines, dont nous venons de parler. Si, à cause de son délaissement, quelques vapeurs s'élèvent, c'est encore pour purifier et rectifier la droiture de ses intentions et pour rendre les fruits de ses œuvres plus dignes du goût de son Bien-aimé.

Le dérèglement des passions se maîtrise par une généreuse résistance et par le retranchement que fait la mortification ; les divagations de l'esprit peuvent se modérer par la douceur et par le rejet volontaire des réflexions superflues ; mais pour ce qui regarde ce venin intime, il n'y a que le remède de la sécheresse qui puisse le détruire et fournir à l'âme le moyen de rentrer dans la véritable possession d'elle-même par la patience et par la confiance en Dieu. C'est elle qui est la vraie fournaise d'humiliation où, selon la sainte Ecriture, « le Seigneur éprouve les hommes qui lui sont agréables [1] ». Il servirait de peu d'avoir réglé

[1] In igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino humiliationis. *Eccli.* II, 5.

le cœur et d'avoir réduit l'esprit, si l'on n'employait ce remède souverain qui délivre l'âme de sa propre estime, de la complaisance et de l'attachement spirituel : car si ce venin restait au fond de l'âme, la superbe y germerait bientôt avec abondance.

Au sortir de cette épreuve, que la main du Maître n'envoie qu'avec une grande variété de temps et de degrés et avec une proportion admirable, l'âme ressent qu'il s'est fait en elle quelque chose d'approchant du miracle de S. Paul, et qu'il est tombé de dessus ses yeux comme des écailles, qui l'empêchaient de voir clair : car elle aperçoit alors ce qu'elle ne voyait pas auparavant, et elle juge des choses d'une autre manière.

Ce même Apôtre nous explique subtilement le mélange qui est dans nous-mêmes, et la nécessité qu'il y a de séparer les deux éléments l'un d'avec l'autre. Il dit en effet : « La parole de Dieu est vive et efficace ; elle perce plus qu'une épée à double tranchant, et, pénétrant jusqu'à la division de l'âme d'avec l'esprit, elle atteint les jointures et les moelles mêmes, et discerne les pensées et les mouvements du cœur [1] ». S. Paul ici se sert d'une comparaison matérielle, pour nous faire comprendre une chose toute spirituelle, et pour nous apprendre la nécessité qu'il y a pour nous de faire séparation et destruction dans la partie la plus intime, la plus spirituelle de l'âme, où à l'égard des biens du ciel trouve place la subtilité de l'a-

[1] Vivus est enim sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti, et pertingens usque ad divisionem animæ ac spiritus, compagum quoque ac medullarum, et discretor cogitationum et intentionum cordis. *Hebr.* IV, 12.

mour-propre, aussi bien que dans l'homme animal se rencontre une pente grossière vers les biens de la terre. Pour cela il est besoin d'un glaive tout spirituel, qui pénètre jusque dans l'âme : or, il n'est que la parole toute puissante de Dieu et le renoncement pratiqué dans la sécheresse, qui en puisse faire l'office ; mais ordinairement il se sert du second pour faire mieux pénétrer la première. Nous en avons un exemple dans l'Epouse du Cantique : son âme était dans la sécheresse avant que l'Epoux lui parlât, puisqu'elle s'est comme fondue aussitôt qu'il eut parlé. Sans aucun doute ce qui se fond était dur et sec auparavant ; c'est donc une marque qu'il la disposait par la sécheresse à se fondre si suavement qu'elle en fût comme liquéfiée.

De là il faut tirer les deux conclusions suivantes :

1° C'est que sans l'épreuve de la sécheresse nous ne pourrions jamais bien connaître ce que nous sommes, ni l'état de nos âmes à l'égard de Dieu. La mortification retranche bien les vices, et la patience nous fait aussi supporter toutes les pertes des biens extérieurs ; mais l'aridité nous sépare nous-mêmes de nous-mêmes. Elle brûle et épure, ainsi que parle le Prophète, toutes les scories de l'âme, qui n'a pas moins besoin d'être épurée que l'esprit, le cœur et les membres. Elle sépare ce qui est noble et précieux d'avec ce qui est vil et méprisable ; elle nous fait voir ce que Dieu est pour nous et ce que nous sommes, et elle fait que la vertu s'affermit et se solidifie, comme un vase de terre se durcit au feu.

C'est ainsi que, par la bouche de David, Jésus dit lui-même : « Ma vertu s'est desséchée, durcie, comme le vase de terre[1] ». De même aussi, si notre vertu ne se durcit, ne se fortifie par l'exercice de la sécheresse, elle ne pourra ni recevoir, ni conserver l'eau des célestes consolations, pas plus que le vaisseau du potier s'il n'est jeté dans la fournaise.

2° Puisque la sécheresse est l'épurement de l'abnégation, sans elle nous ne pourrions pas, selon la voie ordinaire, parvenir à l'union avec Dieu et nous tenir disposés à goûter sa douceur : car cette union demande un dépouillement entier de nous-mêmes, et ce goût céleste réclame la correction de notre façon naturelle de sentir et de goûter les choses.

Je dis, selon la voie commune et ordinaire : car, mettant à part les coups de grâces extraordinaires, Dieu veut entourer notre liberté de certains moyens qui la pressent doucement, afin qu'elle agisse dans son ordre naturel avec le secours surnaturel. Il fait monter l'âme par degrés progressifs, et ne la fait point passer d'un bout à l'autre tout d'un coup, sinon fort rarement, car c'est là une voie de miracle.

Ste Thérèse avait pour pronostic des grâces et des consolations célestes que Dieu lui voulait faire sentir, l'état laborieux de la sécheresse où elle se trouvait, et, selon le degré de cet état, elle jugeait quel serait le degré de l'autre.

Nous pouvons l'imiter dans ce discernement

[1] Aruit tanquam testa virtus mea. *Ps.* XXI, 16.

avec une parfaite confiance et tirer pour nous un très bon augure de notre aridité. Si elle est subtile, toute de délicatesse, c'est signe que Dieu a dessein d'élever l'âme à une plus grande union, pour laquelle elle sera d'autant mieux disposée que son dépouillement sera plus subtil et plus parfait.

Mais, me direz-vous, d'où vient que la peine que l'on ressent de la sécheresse est si grande?

Il y en a deux causes : l'une est l'amour de sa propre satisfaction, dont la privation nous est sensible à proportion que la chose dont on est privé est plus intime et plus chère à l'âme. Or, comme le sentiment de Dieu et des biens surnaturels est ce qui peut le plus la satisfaire, et comme le goût qu'elle en a déjà savouré lui a fait connaître que c'est là ce qui lui convient uniquement, de là il arrive que la privation de ces biens la pénètre jusqu'au fond d'elle-même, et lui fait sentir quelque chose de plus douloureux que tout ce qu'elle peut souffrir de la perte des autres satisfactions extérieures. Les débutants dans la vie spirituelle en ressentent la peine plus vivement que les autres : car chez eux l'amour-propre des biens spirituels est beaucoup plus vif ; aussi cette privation fait sur eux le même effet que produit sur une personne échauffée un froid glacial, qui la saisit d'autant plus vivement que les pores sont plus dilatés par la chaleur. Mais à mesure que l'amour-propre s'évapore dans cette fournaise d'indigence spirituelle, « où Dieu choisit ses bons serviteurs[1] », ainsi que nous le dit le prophète Isaïe, cette douleur se tempère, jusqu'à

[1] Elegi te in camino paupertatis. *Is.* XLVIII, 10.

ce qu'enfin l'âme, étant bien épurée de cette scorie, demeure humble, douce et tranquille ; et alors elle attire souvent sur elle le miracle de la Chananéenne. Dieu, en effet, voyant sa patience accompagnée de confiance, verse sur elle une grande abondance de consolations et de marques sensibles de sa divine présence. Et ainsi elle trouve auprès d'elle tous ces biens, au lieu que si elle s'était empressée pour aller rechercher bien loin la ferveur sensible, elle s'en serait éloignée davantage, et se serait même égarée par des chemins qui lui auraient fait perdre pour plus longtemps le bien de la paix intérieure.

Ainsi donc le grand remède qui doit être appliqué à cette première cause de nos peines dans l'aridité, se trouve expliqué suffisamment par ce que je viens de vous dire, et cela vous marque quel est le dessein de Dieu dans l'exercice de la sécheresse ; mais il faut acquiescer à ce dessein avec une soumission, telle que la doit un bon enfant à l'égard de son bon père et un malade envers son médecin, c'est-à-dire en renonçant généreusement à sa propre satisfaction, en acceptant volontiers le calice de l'aridité, et en le buvant comme un médicament salutaire malgré les répugnances de la nature.

Mais vous insisterez et me direz sans doute que précisément c'est cette répugnance qui vous fait le plus de peine ; il vous semble en effet que, quelque bonne volonté que vous ayez de souffrir cet état avec patience, vous n'en sauriez venir à bout : car vous ne l'endurez que comme par contrainte, et si vous trouviez une porte pour l'éviter,

vous le fuiriez assurément. C'est là une de vos questions à laquelle nous répondrons plus loin ; mais il faut vous dire à l'avance que vous vous méprenez sur ce point, puisque vous voudriez faire un sacrifice sans immolation. Or, cette répugnance ou aversion que vous éprouvez, est la victime du sacrifice, et quoiqu'il la faille quelquefois traîner, comme on traîne une bête pour l'immoler, il n'importe en rien pourvu qu'elle soit sacrifiée à l'honneur de Dieu. Cette répugnance est un produit de notre amour-propre, sur lequel on peut frapper un bon coup par un acte de renoncement. Hé ! quoi donc, s'il n'y avait du sensible, serait immolé dans le sacrifice ?

Mais insensiblement j'arrive à l'autre cause de votre peine, à savoir l'ignorance, qui souvent nourrit et augmente la première. Or l'ignorance doit se dissiper par l'instruction.

Il vous semble, âme pieuse, que Dieu vous quitte, mais il est bien éloigné de ce dessein ; il agit seulement comme un ami qui éteint à vos yeux la lumière dans les ténèbres, pour voir comment vous vous comporterez en cet état d'obscurité. Il demeure pourtant auprès de vous comme auparavant, mais avec cette différence que vous ne le voyez pas plus que s'il vous avait quittée. L'Epouse du Cantique était habituée à cet exercice, et c'est aux âmes pieuses qui sont dans l'aridité qu'elle adresse ces paroles : « Le voilà, oui, voilà qu'il est caché derrière notre muraille, il guette par les trous, il regarde par les fenêtres [1] ». Elle

[1] En ecce stat post parietem nostram, respiciens per fenestras, prospiciens per cancellos. *Cant.* II, 9.

répète deux fois de suite « le voilà », comme ceux qui sont saisis par un vif sentiment d'étonnement et de joie, lorsqu'ils aperçoivent quelque chose qu'ils désiraient et cherchaient ardemment ; et c'est ainsi que vous serez agréablement surprise, quand vous aurez découvert l'objet de vos vœux. Rien n'est plus agréable à l'Epoux céleste qu'une patience persévérante et qu'une confiance généreuse dans la poursuite de son amour, dont l'une fait tout supporter et l'autre fait tout espérer. Or cette éclipse de lumière est un excellent moyen pour exercer et pour perfectionner l'une et l'autre de ces vertus ; mais le Seigneur a soin de consoler les âmes autant qu'il le faut ; et s'il semble que tout soit refroidi, c'est pour faire pénétrer plus avant sa chaleur et faire éclater plus vive sa lumière qu'il rallume ensuite avec la consolation de sa présence. Et c'est pour lors que l'âme s'écrie avec David : « O Seigneur, qu'elle est grande l'abondance des douceurs que vous cachez à ceux qui vous craignent [1] ! » Si donc Dieu disparaît pour la partie sensible de l'âme, c'est qu'il se retire en son fond le plus intime, pour lui faire opérer un bien plus grand, sans qu'elle le voie, ni ne le goûte ; mais ce bien est pour cela même beaucoup plus à couvert et en sûreté, plus libre et plus pur. Il doit suffire à une âme pieuse que le Seigneur le connaisse, et que seul il le goûte, et, selon l'expression de Job, « qu'il se fasse un divertissement des peines des cœurs innocents [2] ». Cette parole

[1] Quam magna multitudo dulcedinis tuæ, Domine, quam abscondisti timentibus te. *Ps.* XXX, 20.

[2] De pœnis innocentium rideat. *Job* IX, 23.

de ce saint homme doit beaucoup consoler les âmes qui sont patientes, confiantes et de bonne volonté, dans leur sécheresse : car elles sont de ces innocents dont il veut parler.

Mais, pourrez-vous objecter, quand on est plongé dans ces ténèbres, on ne sait point si c'est par sa faute ou non? Oh! âme fidèle, c'est bien ici que vous trouverez le meilleur moyen de réparer vos fautes; et pour cela vous n'avez qu'à choisir d'expirer volontiers dans cette ignorance et d'acquiescer au bon plaisir de la volonté de votre Père céleste, de même que vous devez acquiescer à l'ignorance si vous êtes digne d'amour ou de haine. Aussi bien, après que vous aurez doucement examiné vos fautes ou vos négligences volontaires, vous proposant une véritable correction, il faut vous reposer comme prosternée à ses pieds à l'abri de la résignation et de la patience, « jusqu'à ce que le jour paraisse et qu'il fasse lever la belle étoile dans votre cœur[1] ».

David dit que « Dieu se sert des ténèbres pour s'y cacher[2] »; c'est bien dans l'aridité que cela trouve son accomplissement. Puisque donc Dieu se retire dans les ténèbres, nous devons les préférer à la lumière elle-même. Nous serions trop consolés si nous savions et si nous connaissions sensiblement que dans cet état nous sommes plus agréables à Dieu que dans un autre; mais c'est le propre et le côté subtil de la sécheresse d'en ressentir quelque doute; autrement elle cesserait

[1] Donec dies elucescat, et lucifer oriatur in cordibus vestris. II *Petr.* I, 19.

[2] Posuit tenebras latibulum suum. *Ps.* XVII, 12.

d'être ce qu'elle est, et le dessein de Dieu, qui est de détruire l'amour-propre dans nos connaissances et dans nos désirs, ne serait point bien accompli.

Mais l'exemple du Fils de Dieu surpasse tout ce que nous pouvons dire sur cette matière, et ses actions doivent nous servir d'assurance et d'instruction. Il a voulu garder les grandes actions d'éclat pour la fin de sa vie mortelle : or parmi elles se trouve l'aridité où il s'est mis dans sa prière au jardin des Olives et dans son délaissement sur la croix. C'est d'elle qu'il a voulu se servir, comme d'un glaive, pour faire pénétrer le sacrifice jusqu'au fond de son âme, et nous ne pouvons pas douter qu'il ne l'ait vivement ressentie : car elle lui a fait répandre une sueur de sang, et sur la croix il en a exprimé ses plaintes douloureuses. Voilà bien l'un des traits les plus sublimes et les plus délicats de sa charité : car ainsi il a voulu pourvoir à la consolation et à l'instruction des âmes pieuses, en leur faisant connaître que les ténèbres de la sécheresse ne sont pas des marques de l'abandon de Dieu, mais des moyens précieux pour nous faire parvenir à la liberté du renoncement à nous-mêmes, à la suavité de son union et à l'heureuse consommation de notre sacrifice.

O Jésus, Sauveur du monde, que nous vous sommes obligés infiniment de nous avoir enseigné ce secret, en souffrant vous-même cet état ! Qu'aurions-nous fait, Seigneur, et quelle chose aurions-nous pu dire en notre souffrance, si nous ne trouvions dans votre expérience ce qui doit

comprimer tous nos sentiments humains et accabler tous nos raisonnements? Après cette considération, âme pieuse, n'est-il pas juste de réprimer toute plainte et de dire dans l'aridité les paroles de David? « Je me suis tu, et je n'ai pas ouvert la bouche : car c'est vous qui l'avez fait[1] ». Il est bon aussi d'en demeurer là, en pratiquant ces deux belles vertus de patience et de confiance en Dieu.

Il y a encore une autre chose qui aiguise la pointe de la douleur dans l'aridité, et je voudrais vous éclairer à ce sujet : c'est la tendresse de cœur, relativement à laquelle il importe beaucoup de se gouverner sagement, car les grands et fréquents attendrissements de cœur, spécialement dans ceux qui sont d'un naturel doux, les mettent insensiblement dans l'état d'une grande délicatesse et d'une grande répugnance à la souffrance, et les disposent à ressentir l'aridité jusqu'au vif, comme un froid piquant qui saisit une personne échauffée, ainsi que je l'ai dit plus haut. C'est là le point que je vais vous expliquer le plus familièrement possible, pour que même les novices le comprennent plus facilement.

La dévotion sensible qui attendrit le cœur, ressemble au soleil du printemps qui ouvre les fleurs; mais comme les gelées ne sont pas encore bien passées, il arrive que le froid de la nuit, venant à saisir les pauvres fleurs, les abat contre terre. Que faire pour y mettre bon ordre? Il faut imiter les jardiniers prudents, qui ne se fient pas à la

[1] Obmutui, et non aperui os meum, quoniam tu fecisti. *Ps.* XXXVIII, 10.

beauté du jour, mais qui prennent bien leurs précautions pour garder leurs fleurs des ardeurs du soleil et les abriter contre le froid de la nuit.

C'est ainsi que les tendresses d'amour ouvrent les cœurs des âmes encore novices : de là vient que les affections, les désirs, les conceptions multiples jaillissent si facilement de leurs âmes et leur font même oublier les difficultés passées, comme si tout désormais ne devait être que lumière, et comme si rien ne devait plus mettre obstacle à leurs résolutions et à leurs bons désirs ; mais qui ne sait qu'elles se trompent bien fort, puisque la vie est composée de jours et de nuits, et qu'il y a plus à combattre qu'à y goûter le repos sensible ?

Il ne faut donc pas se livrer et se confier pleinement à ces tendresses : car il s'y trouve souvent beaucoup d'humain et du naturel tout pur, et même on peut dire qu'il y est presque toujours mêlé. En effet, lorsque le sentiment naturel prend part à l'impression surnaturelle que la grâce fait dans une âme, en lui montrant sensiblement la vérité du bien et le bien de la vérité, il y mêle aussitôt sa façon naturelle d'agir et de se réjouir ; il en use à sa mode et fait souvent l'enfant. C'est pourquoi il faut que l'âme se recueille et se calme un peu en lui disant : Or sus, mon pauvre cœur, je vois assez que vous mangez volontiers le sucre comme les enfants, et qu'en goûtant le sucre vous promettez monts et merveilles ; mais il est à craindre que vos promesses ne s'en aillent en fumée et ne soient aussi faibles que celles des enfants. Après cela l'âme se tournera tout entière

vers Dieu pour lui dire : Mon Dieu, je ne veux rien que l'accomplissement de votre sainte volonté ; il me suffit que je sois fidèle à vous aimer ; je remets tout le reste entre vos mains.

Ce sera ainsi le moyen de bien accomplir ce que dit si gracieusement S. François de Sales, qu'il faut mortifier le cœur dans ses joies et le consoler dans ses tristesses. Il est nécessaire de former le cœur à l'égalité parmi les inégalités de la vie, où il n'y a que vicissitudes continuelles : car sans cela il n'ira que par bonds et ne trouvera que des excès, des inquiétudes et des douleurs. Or, pour le faire, il faut joindre le conseil de ce grand Saint aux paroles de la sainte Ecriture qui dit : « Aux jours de bonheur souvenez-vous des jours malheureux, et aux jours de malheur souvenez-vous des heureux [1] ». Par ce moyen, en effet, si les joies sont tempérées et réglées, les douleurs qui suivront ne seront pas si pénétrantes, et par suite l'âme se trouvera plus forte et plus tranquille. L'âme qui se gouverne ainsi dans la consolation sensible, sera bien mieux disposée à recevoir l'aridité, et quand dans la partie inférieure elle sentira se reproduire les mêmes inclinations au mal et les mêmes contradictions, tout comme auparavant, elle ne s'en étonnera pas plus que de voir des enfants pleurer après avoir promis d'être bien sages ; elle demeurera ferme et forte ; et, la verge à la main, si je puis m'exprimer ainsi, elle forcera la nature à marcher, comme on fait avancer les enfants qui ne veulent pas marcher

[1] In die bonorum ne immemor sis malorum ; et in die malorum ne immemor sis bonorum. *Eccli.* XI, 27.

de plein gré. Mais, au contraire, une âme encore novice, qui s'abandonne tout entière à la consolation sensible, demeurera étonnée, effrayée et désolée à la vue de l'aridité ; et cela vient de ce que cette douceur l'a amollie et qu'elle s'est confiée, plus que de raison, à la sensibilité de son cœur, comme si les répugnances de la nature ne devaient plus reparaître.

Notre Père céleste applique donc à cette maladie un remède excellent ; et s'il se sert quelquefois des consolations sensibles pour attirer à lui notre être tout entier par l'odeur excellente de ses parfums, il emploie la sécheresse pour le réformer, le purifier, le modérer et le fortifier. Il se sert de l'un et l'autre état pour éprouver l'âme, et lui faire connaître sensiblement par leur différence, combien il est important qu'elle s'élève au-dessus du sensible pour trouver Dieu seul, afin que le Seigneur lui étant tout en toutes choses, elle jouisse du vrai et unique bien dans sa source et dans sa pureté, et qu'elle soit heureusement indépendante de la vicissitude des créatures.

Nous ne disons pas cependant qu'il faut rejeter la consolation sensible, mais seulement qu'il faut s'y gouverner sagement, la recevoir avec respect sans attache volontaire, regardant plutôt le travail et la peine qui suivent que la douceur présente. Il faut estimer en effet que ce n'est qu'un rafraîchissement que l'on donne au soldat pour combattre plus virilement et un avertissement de se tenir tout prêt à retourner au combat au signal d'alarme, signal qui sonnera peut-être tout aussitôt.

Mais, direz-vous, pourquoi sentir cette aridité, même dans l'oraison? Car il semble que là au moins on devrait sentir que Dieu se plaît à nous écouter, et alors on devrait pouvoir lui parler à son aise, puisque c'est dans l'oraison que l'on va demander et recevoir son secours.

A cela je pourrais répondre brièvement que si l'oraison est l'exercice par lequel Dieu se communique le plus souvent aux âmes pieuses, c'est aussi celui où il veut les presser de se purifier de l'amour-propre : car c'est là qu'il se trouve et se cache de la manière la plus subtile et la plus raffinée.

En effet, dans la recherche de sa satisfaction spirituelle, l'âme voudrait trouver et mettre Dieu comme à son goût, au lieu que c'est cet amour qui doit être entièrement réduit aux ordres de sa divine volonté : aussi bien c'est pour cela qu'il y presse l'âme par l'aridité, pour en faire sortir ce poison subtil de l'amour-propre dans sa prétention d'oraison, de même qu'on presse un linge mouillé pour en faire sortir l'eau qui y reste encore. Il ne faut donc pas s'étonner si cette conduite de Dieu fait monter l'eau jusqu'aux yeux de ceux qui sont encore de jeunes enfants ; mais il faut les consoler et les instruire par les considérations suivantes :

1° Que l'aridité est le vrai moyen de goûter Dieu comme ils le désirent : car il faut auparavant leur faire perdre le goût d'eux-mêmes ; et c'est ce à quoi l'aridité conduit merveilleusement.

2° Que l'oraison est une fournaise qui sert à deux choses : premièrement, elle embrase l'âme du feu du saint amour et la rend ainsi apte à toutes

sortes de biens ; deuxièmement, elle purifie l'âme comme l'or se purifie dans le creuset, et pour cela la sécheresse agit sur elle à la manière du sublimé : aussi par ce moyen les intentions s'éclaircissent, les affections se purifient et la vaine complaisance se dissipe en fumée.

3° Que l'âme recherche et demande à Dieu dans l'oraison *qui il est,* avec un grand désir de le connaître, mais que, pour la disposer à recevoir ce qu'elle demande, Dieu lui veut apprendre auparavant *qui elle est elle-même,* et lui veut arracher un bandeau de dessus les yeux, afin qu'elle puisse voir ce qu'il est. Il n'est donc question que d'avoir un peu de patience sous la main divine, comme on agit à l'égard d'un excellent médecin, qui vous applique un appareil, cause et moyen de guérison.

4° Que quand une âme non expérimentée reçoit dans l'oraison un rayon de lumière qui lui dilate le cœur, et qu'elle se voit sitôt après resserrée et rejetée dans la sécheresse où elle est comme hébétée, elle peut alors s'aider de quelque comparaison sensible, pour tâcher d'apaiser la tempête de tristesse qui veut s'élever en elle. Telle la comparaison suivante :

Souvent on voit un beau soleil se lever le matin, réjouissant toute la campagne et promettant une belle journée ; mais bientôt après s'élève un brouillard, qui trouble tout et change en un moment l'éclat de ce beau ciel. C'est quelque chose de semblable qui arrive à l'âme dans son état spirituel ; aussi elle ne doit pas plus s'en étonner que de voir ce brouillard s'élever. Mais, sachant par la foi que le soleil divin ne laisse pas que d'être toujours le

même dans sa lumière et dans ses influences, quoiqu'il soit caché sous le nuage, elle peut prendre de là un beau sujet de lui parler avec humilité et avec confiance, en lui disant par exemple : O brillant soleil de justice ! je ne mérite pas de voir la beauté de votre lumière, et mes sentiments terrestres et grossiers produisent facilement des brouillards, qui s'interposent entre vous et moi ; mais vous êtes mon soleil et ma vie, bien que je ne vous voie pas, et cela tout aussi bien que si je vous voyais clairement et sans nuage. Il me suffit que vous daigniez me tenir de votre main, afin que je ne mette point d'obstacles à vos célestes influences, qui ne cessent pas plus de se répandre que vous ne cessez vous-même d'être le principe et la fin de toutes choses.

Si l'âme persévère à se tenir ainsi avec patience, exposée au bon plaisir de son beau soleil caché, il versera sur elle des influences secrètes, et les nuages se fondront en pluies de bénédictions, qui la rendront fertile en toutes sortes de biens spirituels.

Mais si elle remarque en elle quelque négligence notable, il lui faut avouer son indignité, et confesser qu'elle ne mérite que d'être regardée de travers ou d'être délaissée, sans qu'on daigne même la regarder ; et alors, au lieu de se troubler, elle s'étudiera à bien imiter la Chananéenne et à reproduire sa confiance, le mieux qu'il lui sera possible. Elle tâchera de réparer par la foi et par une confiance de foi ses fautes passées et son manque de disposition, et par ce moyen elle attirera sur elle les douces paroles du Sauveur avec tous leurs bons effets.

Désormais donc, âme pieuse, relevez votre cœur

et votre courage en Dieu. Je vous avoue, avec le grand S. François de Sales, que la sécheresse fait une blessure sensible, bien douloureuse, dans une âme qui veut aimer Dieu : car son amour est grandement affligé de voir que Dieu fait semblant d'ignorer combien elle l'aime, la délaissant comme une créature qui ne lui appartient point ; mais c'est une blessure d'amour, qui au lieu de détruire quelque chose de notre vie intérieure, ne sert qu'à l'accroître et à la mettre dans un meilleur état. Nous sommes toujours portés et affectionnés à la douceur, à la suavité et à la délicieuse consolation ; mais néanmoins l'âpreté de la sécheresse est plus fructueuse, de même que le sang répandu sur le Calvaire est bien plus utile que la clarté resplendissant sur le mont de Thabor : car dans l'aridité l'âme pratique l'exercice de la fidélité d'une liberté qui combat les contradictions, tandis que dans la consolation elle ne fait que recevoir ce qui est d'un goût délicieux ; et pourtant « le pain sans sucre vaut mieux que le sucre sans pain [1] ».

N'en doutez aucunement ; Dieu préfère les services qui lui sont rendus parmi les contradictions intérieures et extérieures à ceux qu'on lui rend parmi les suavités, puisque lui-même, pour nous rendre agréables à son Père éternel, nous a réconciliés avec sa divine Majesté par son propre sang, par sa tristesse dans l'oraison, par son délaissement sur la croix, par ses travaux et par sa mort. Plus Dieu nous prive de consolation, plus nous devons généreusement travailler pour lui témoigner notre

[1] Panis sine saccharo melior est quam saccharum sine pane.

fidélité ; et il faut tenir pour assuré qu'un seul acte, généreusement fait avec la sécheresse, vaut mieux que plusieurs qui sont faits avec une grande tendresse, puisque pour lors rien ne nous attire à le servir sinon notre fidélité à vouloir le servir.

Recevez les aridités comme des grains de sel que le ciel vous envoie et vous applique, car ils vous préserveront de la corruption ; ou bien encore considérez-les comme ces aromates que les saintes femmes portèrent au sépulcre du Sauveur, car si vous demeurez patiemment ensevelie quelque temps avec ces onguents précieux, ce sera pour ressentir sitôt après les joies de la résurrection.

Ne raisonnez pas minutieusement sur la cause de vos aridités : car quand bien même elles arriveraient pour l'une de vos fautes, encore ne faudrait-il pas pour cela vous livrer à l'inquiétude, mais avec une très simple et très douce humilité avoir regret de votre faute, et puis vous remettre entre les mains de Notre-Seigneur, afin qu'il vous en fasse porter la peine ou qu'il vous pardonne, selon qu'il lui plaira.

S'il retarde l'heure de l'accomplissement de vos souhaits, ce n'est que pour vous rendre plus heureuse au jour de leur réalisation. Elle viendra donc cette heure fortunée que tant vous désirez, et au moment que la divine Providence a marqué dans le secret de sa miséricorde, et alors avec mille sortes de consolations intimes, vous répandrez votre cœur et vous prierez devant le Dieu de toute bonté, et, comme sous la main de Moïse, du rocher de votre esprit jaillira l'eau limpide, le serpent se convertira en baguette magique, et les épines de votre cœur

produiront des roses, qui réjouiront votre âme par la suavité de leur parfum.

Le véritable amour de Dieu ne consiste ni dans les consolations, ni dans les tendresses du cœur ; autrement Notre-Seigneur n'aurait pas aimé son Père, lorsqu'il était triste jusqu'à la mort et qu'il s'écriait : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous abandonné [1] ? »

Souvenez-vous que le Fils de Dieu vous a bien aimée en paradis, mais qu'il a plus témoigné d'amour pour vous parmi les fouets, les clous, les épines et les ténèbres du Calvaire, qu'il ne l'a fait nulle part ailleurs.

Marie Madeleine parlait à Notre-Seigneur, et, s'estimant séparée de lui, elle pleurait et le demandait ; elle était si empressée, si inquiète, que, le voyant, elle ne le reconnaissait pas. C'est aussi ce qui arrive souvent à l'âme pieuse dans l'aridité. Qu'elle ne s'empresse donc point ; elle a son Sauveur tout près d'elle, et elle lui parle toujours sans en être jamais séparée, bien qu'elle ne l'aperçoive pas.

Pourvu que nous tenions notre âme ferme dans la volonté de vivre et de mourir au service de Dieu, ne nous étonnons ni des ténèbres, ni des impuissances, ni des barrières qu'il semble mettre entre lui et nous pour nous empêcher de tomber à ses pieds et de les tenir embrassés, comme voulut faire Ste Madeleine. Imitons la sainte Vierge, sa mère, qui, aux noces de Cana, ne laissa pas que d'ordonner aux serviteurs de faire tout ce que son Fils dirait, quoiqu'il témoignât ne vouloir point donner de

[1] Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquisti me ? *Marc.* xv, 34.

vin ; et puis nous verrons se produire le miracle de la conversion de notre sécheresse en vin de céleste consolation, vin si excellent qu'il enivre les esprits.

Si Dieu nous mène par la voie du désert, c'est pour nous conduire à la terre promise ; et même il nous donnera de temps en temps de quoi estimer le désert plus que les régions fertiles, où le blé croît en abondance, mais où la manne ne tombe point. Vivons donc en pleine confiance dans ce désert, et pourvu que nous demeurions sous la protection de Dieu, soyons assurés qu'il nous fera parvenir à cette bienheureuse terre des vivants, où le miel du repos le plus doux et le lait de l'innocence la plus pure couleront éternellement.

Il me semble que vous trouverez dans tout ce que je viens de vous dire de quoi répondre abondamment à votre question, sans qu'il soit besoin que je vous en fasse une application spéciale ; mais vous remarquerez encore une chose certaine, c'est qu'il ne faut pas s'étonner si la connaissance qu'on a des avantages de l'aridité s'éclipse quelquefois quand on s'y trouve : car c'est une école où Dieu remet souvent au noviciat les âmes fort avancées, afin qu'elles se dépouillent de tout, et qu'elles soient rétablies devant lui et dans elles-mêmes, comme au jour de leur naissance, par un état d'humilité très avantageux. La sainte Vierge savait fort bien que son Fils devait ressusciter, et néanmoins la vue de sa passion présente avait comme éclipsé cette connaissance et ces sentiments, pour la plonger dans l'état le plus douloureux. Si donc notre Mère a éprouvé de telles douleurs, il faut que ses enfants

les supportent aussi volontiers, et que même ils se glorifient d'avoir quelque petite occasion de l'imiter, en souffrant cette peine d'amour.

Oui, je dis bien, âme pieuse, et j'ai raison d'appeler cette peine une peine d'amour : car si une âme n'aimait pas Dieu, elle ne désirerait pas si vivement de le sentir, et ne serait pas tant en peine de savoir si elle l'aime vraiment. Si elle souffre, c'est qu'elle n'a pas ce qu'elle désire ; or elle n'aurait pas ce désir, si elle n'avait un véritable amour ; et par suite il faut conclure que sa souffrance vient d'un amour qui craint de n'être pas ce qu'il est, bien qu'il le soit vraiment, mais imparfaitement. C'est pourquoi le pur amour de Dieu se sert de l'aridité pour élever notre amour à un état plus pur et plus sublime.

Enfin concluons tout ceci par les paroles du prophète Isaïe ; elles comprennent tout le mystère de l'aridité : « Qui d'entre vous craint Dieu et entend la voix de son serviteur ? Celui qui marche dans les ténèbres et n'a point de lumière, qu'il espère au nom du Seigneur, et qu'il s'appuie sur son Dieu [1]. » Reconnaître la sécheresse comme un moyen excellent pour apprendre à espérer en Dieu et à nous appuyer sur lui, ne pas nous effrayer de l'aridité, mais mettre notre espérance et notre appui dans le nom du Seigneur, c'est là tout le secret de la conduite de Dieu et de la nôtre en cet état d'aridité ; et c'est aussi l'enseignement que nous donne la voix du Prophète.

[1] Quis ex vobis timens Dominum, audiens vocem servi sui ? qui ambulavit in tenebris, et non est lumen ei, speret in nomine Domini, et innitatur super Deum suum. *Is.* L, 10.

TROISIÈME QUESTION

Sur l'indifférence à recevoir les biens et les maux, comme venant également de la main de Dieu : 1° La volonté de Dieu est-elle également dans des effets si différents ? 2° L'âme peut-elle être aussi contente en l'un comme en l'autre effet ?

Je vois bien, âme pieuse, que vous entendez ici les biens et les maux à votre mode ; et, pour répondre à votre question et résoudre vos difficultés, il ne faut que vous expliquer en quoi consiste le vrai bien et le vrai mal. Or, ni le bien ni le mal ne doivent se mesurer d'après la convenance que les sens naturels, ou l'esprit, ou même la raison y rencontrent, pas plus qu'on ne doit juger de la bonté d'une médecine par son goût ou sa saveur.

Il n'y a rien de bien au monde, sauf ce qui vient de la volonté de Dieu, et c'est seulement selon le rapport qu'une chose a avec sa volonté qu'elle doit être estimée un bien. David avait parfaitement raison de mettre « la vie dans la volonté de Dieu [1] » : car hors de sa volonté, la vie ne mérite pas même son nom. Si donc la vie, hors de cette volonté, n'est pas une vie, il n'y aura point de bien vrai dans la vie, s'il n'est conforme à cette volonté, puisque la vie est le premier bien extérieur et le fondement de tous les autres.

De là vous connaîtrez que tout ce qui est pénible à la nature est un bien, quand cela est ordonné par

[1] Et vita in voluntate ejus. *Ps.* XXIX, 6.

la Providence, et que, quand on donne à ces sortes de peines le nom de maux, c'est selon le sens de l'homme animal : car il n'y a point de véritables maux sinon le péché et les productions du péché. Dieu n'a pas deux volontés, il n'en a qu'une ; et par conséquent il n'y a pas de différence à établir entre les consolations et les peines, qui sont deux termes dont je me sers au lieu de ceux de biens et de maux, car ils vous les expliqueront mieux : elles ne doivent donc être considérées que comme une même chose, puisqu'elles sortent d'une même source. Mais le point précis de la question est de savoir si l'âme peut être aussi contente dans l'un que dans l'autre cas ; car je vois que votre âme en revient toujours au sentiment, qui est comme son bâton d'appui. S'il lui manque, elle croit qu'il n'y aura rien de fait, et elle voudrait en être toujours soutenue pour être bien en sûreté. Or, puisque la sainte volonté de Dieu est également la source de ces deux effets si différents, je vous réponds que l'âme peut être aussi contente en l'un comme en l'autre, selon la volonté et la résolution de la liberté, qui s'attache au bon plaisir divin ; mais non pas ordinairement selon le sens naturel : car, lui, il ressent les répugnances et les aversions, et il les présente à l'âme qui, si elle en triomphe par un généreux sacrifice, fait dans cette peine un bien beaucoup plus grand que si elle n'avait pas de difficultés. Quant à cette répugnance, plus ou moins grande, que l'on ressent, il faut l'abandonner à la conduite de la divine Providence, sans se mettre en peine de savoir pourquoi elle se fait sentir plus ou moins vivement : car cela va et vient sans cesse ;

mais il faut se tenir ferme dans l'acquiescement au bon plaisir de Dieu, résolu de ne rien faire et même de ne rien vouloir que sous la condition du bon plaisir divin. C'est le moyen d'être, selon le dire de David, de ces bienheureux « qui sèment dans les larmes et qui moissonnent dans l'allégresse [1] », et c'est ainsi que par expérience vous reconnaîtrez combien il est vrai que le Seigneur est le « Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation [2] ».

QUATRIEME QUESTION

L'aversion que vous ressentez pour la contrainte et pour la dépendance vous inquiète, et vous demandez si l'on peut et comment il faut rendre volontaires les mortifications nécessaires, d'autant que la nécessité de ne les pouvoir éviter fait souffrir à regret, et rend la mortification plus insupportable.

Je réponds : l'une des ruses les plus subtiles du démon est d'obscurcir et même de détruire, s'il le peut, le discernement des opérations de la volonté d'avec celles qui ne sont que de l'homme animal. Car quand une âme est tirée hors de la connaissance des actes de sa volonté, elle demeure comme un aveugle égaré dans son chemin, et à qui même on a enlevé le bâton qui le soutient. O âme pieuse, c'est bien ici qu'il faut s'étudier le plus à s'attacher

[1] Qui seminant in lacrymis, in exultatione metent. *Ps.* CXXV, 5.

[2] Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis. II *Cor.* I, 3.

ferme à la vérité, et apprendre à distinguer les actes propres de la raison d'avec les sentiments de l'homme animal, car l'un et l'autre se trouvent mêlés confusément dans les âmes nouvellement retirées des vanités du monde. En effet, lorsque l'habitude a rendu la pente des sens et l'esprit de l'homme animal aussi grand maître que l'homme raisonnable, il arrive que le maître véritable a de la peine à se reconnaître, même en sa propre maison. Mais Dieu, qui est le Maître par excellence, se sert admirablement bien du remède de la tentation pour séparer l'un d'avec l'autre, afin que chacun se reconnaisse ; et c'est par ce remède que l'âme voit que sa volonté supérieure est bien différente des propensions et du vouloir de l'homme animal.

Il faut donc demeurer ferme dans la simple connaissance que la tentation nous a apprise à nos dépens, et tenir pour assuré qu'il n'y a rien de plus libre que la volonté, et que tant que la raison refuse de faire une chose qui lui est proposée ou d'y consentir, tout ce qu'elle ressent dans sa partie inférieure n'est que de l'homme animal, et n'a pas plus d'effet pour le bien ou pour le mal, pour la vertu ou pour le péché, que les jappements des petits chiens enfermés au chenil ; ils font grand bruit, il est vrai, mais ne peuvent sortir tant que le maître tient la porte fermée.

Ce qui cause ordinairement le chagrin que l'on ressent dans la pratique de la mortification, c'est la répugnance de la nature, qui se manifeste aussitôt que la volonté se propose de pratiquer ce qui mortifie les sens ; et comme la volonté se trouve alors

comme mêlée avec cette répugnance naturelle, elle s'attribue à elle-même ce chagrin, qui ne vient que du sensible de la nature. Celle-ci en effet ne veut ni privation, ni punition, ni contradiction, ni souffrance ; mais elle voudrait que tout fût de sucre et de velours. Ne vous étonnez donc pas de ses clameurs : car pourvu que vous fassiez de bonne volonté ce que vous devez, ne fût-ce qu'en la traînant, le bien est complet et parfait.

Quant à ce qui regarde les mortifications nécessaires, il faut toujours estimer comme avantageuses celles qui nous portent à faire le bien ; mais si nous considérons que Dieu lui-même nous met dans cette nécessité, nous n'aurons pas de peine à nous persuader que ces contradictions peuvent être converties par la victoire sur nous-mêmes en excellentes vertus.

Sans doute il peut y avoir plus ou moins de générosité dans la volonté, comme par exemple, lorsqu'elle marchande un peu trop sur les remontrances de la nature, ou qu'elle met une chose en pratique sans reporter son intention à Dieu bien généreusement ; mais il faut se tenir ici dans une humble ignorance, sans examiner les choses trop minutieusement : car il n'appartient qu'à Dieu seul de connaître dans quel degré nous faisons le bien. Persuadons-nous seulement de bonne foi que notre volonté veut le bien, et que les répugnances seules de la nature nous font ressentir les difficultés. Agissons donc envers notre homme animal, comme si nous lui disions : Traîné de force, ou de plein gré, tu y viendras et tu le feras. Si nous faisons ainsi les choses, elles seront toujours bonnes, et tant

que nous n'admettrons pas de chagrin ou de murmure, qui soit volontaire et délibéré, la contradiction ne sera que dans la nature, et non dans la libre volonté.

Demeurez-en donc là, âme pieuse, et agissez toujours simplement, comme ceux qui avalent sans savourer. Si votre main droite ne sait ce que fait votre gauche, tant mieux : c'est ainsi que Jésus-Christ dit qu'il faut faire l'aumône pour qu'elle soit bonne. Plus la vertu est cachée, plus elle est en sûreté ; il suffit qu'elle paraisse aux yeux de Dieu, qu'elle lui soit agréable et qu'il en tire lui seul complaisance et satisfaction.

CINQUIEME QUESTION

Comment il faut entendre ce que vous avez lu dans un livre, à savoir : que toutes nos actions et tout le bien que nous pouvons faire ne peut être agréable à Dieu, si nous ne recevons de bon cœur le mal que l'on nous fait et que nous pouvons porter ?

Cette citation vous met en peine : car aussitôt la difficulté et l'ennui que la nature ressent dans le mal qu'on lui fait vous inquiètent ; et c'est ce que vous dites qu'il est bien mal aisé d'empêcher. Il n'est pas seulement mal aisé, mais je dis qu'il est hors du possible de l'homme de l'empêcher, et pour cela le bien n'en est pas moins bien ; au contraire il en est meilleur, puisqu'il se fait par le combat et la victoire.

Je doute fort que l'auteur que vous citez dise les

mêmes paroles que vous rapportez, ou dans le sens que vous les prenez : car il y aurait quelque correction à faire ; souvent un seul mot, ajouté ou retranché, suffit pour changer le sens d'un auteur. En tout cas, ces expressions ne peuvent tout au plus se rapporter qu'aux âmes qui par obstination ne veulent recevoir aucune peine de la main de Dieu et qui pour cela sont résolues d'en murmurer contre lui.

Quand on dit : « Si nous ne recevons de bon cœur », il faut entendre d'une bonne et efficace volonté. La bonté formelle des actions qui se font avec les conditions requises du bien, ne dépend pas de la peine survenant après l'acte, quand même cette peine ne serait pas acceptée de bon cœur. Ainsi donc il faut dire nettement que cette proposition est erronée, en la manière du moins que vous l'exprimez ; mais je prends de là occasion de vous réitérer quelques avis que je vous ai déjà donnés.

Ne soyez pas curieuse de lire tant de livres nouveaux ou subtils : car la multiplicité, la nouveauté et la subtilité ne font qu'occuper la curiosité de l'esprit et jeter des pierres d'achoppement dans la poursuite de la vertu. Quelquefois même, à cause d'une simple différence d'expressions sur une même chose, une âme pieuse tombe dans des doutes et des difficultés qui lui dépensent beaucoup de temps et de forces, et qui lui coûtent de grandes inquiétudes, avant que la chose soit mise au point et que l'âme reste calme.

Aussi il vous faut demander des éclaircissements sur les choses que vous n'entendez pas très bien ou

qui pour vous sont causes de difficulté ou de doute : car, faute de cela, il arrive souvent que des âmes pieuses tombent dans l'erreur et accumulent de grandes peines intérieures ; en vain, pour en sortir, elles répandent leurs sueurs avec leurs travaux, jusqu'à ce que, enfin, elles découvrent qu'elles se sont appliquées à ne rien faire qui vaille, et même qu'elles se sont exposées à de nombreux dangers. J'en ai, comme sous la main, un exemple qui me fait pitié, quand j'y pense. Une âme religieuse, et bien bonne, se trouvait depuis dix ans dans des préoccupations qui la fatiguaient à l'impossible ; de là naissaient des inquiétudes, et je vous laisse à penser combien elles étaient cruelles, puisqu'elle ne venait jamais à bout de faire ce qu'elle croyait pourtant de son devoir ; or tout cela ne provenait que d'avoir mal entendu un passage d'un livre célèbre sur le combat spirituel ; mais quand le sens vrai lui fut dévoilé, elle se vit délivrée de toutes ces peines en moins de temps qu'il n'en faut pour réciter un *Pater* et un *Ave*. Aussi bien, âme pieuse, apprenez, par cet exemple, combien discrètement et nettement doivent écrire ceux qui font des livres sur la vie spirituelle. Ils doivent avoir de la discrétion, non seulement pour eux-mêmes, mais encore pour tous ceux qui liront leurs écrits. Ils doivent prévenir, autant que possible, les difficultés qui pourraient surgir dans les âmes inexpérimentées, et s'appliquer la grande parole de S. Paul : « Je suis redevable aux sages et aux non sages [1] », c'est-à-dire aux forts et aux vaillants, comme aux faibles

[1] Sapientibus et insipientibus debitor sum. *Rom.* I, 14.

et aux impuissants. Mais, pour bien faire cela, il faut, à l'exemple du même Apôtre, avoir peu d'égard à l'éloquence du langage, et c'est ce en quoi a excellé S. François de Sales, de qui l'on peut dire ce qui est écrit dans l'Ecclésiastique : « Il nous a renouvelé la sagesse, la tirant de son cœur[1] ». En effet, la digérant dans son cœur, il nous l'expose d'une manière nette, intelligible, proportionnée à tout le monde et discrète pour chacun. Ses livres sont comme une table bien préparée, où il y a des mets pour tous : les petits y trouvent le lait, et les grands la nourriture solide ; mais puisque nous parlons de table bien servie, il faut en tirer une comparaison, qui vous expliquera ce que je pense des livres et des lectures.

Il en est des livres spirituels comme d'une grande variété de mets qui sont mis sur la table, et où l'on voit toutes sortes de sauces et de condiments. Que font les sages quand ils se trouvent à un semblable festin ? Les plus avisés ne mangent que deux ou trois choses tout au plus qui leur sont bien connues, qu'ils savent être bonnes et convenant à leur estomac ; ceux qui ont moins de soin de leur santé veulent en manger davantage et goûter un peu des unes et des autres ; mais souvent cela leur cause une indigestion et fait que les crudités renversent l'économie de l'estomac, en sorte qu'au lieu d'en être nourri, il est indisposé ; quant à ceux qui veulent manger de tout indifféremment, aussi bien des mets connus que des inconnus, ils tombent dans une véritable infirmité. De même souvent il en ar-

[1] Renovavit sapientiam de corde suo. *Eccli.* L, 29.

rive tout autant aux âmes dans la variété des lectures. Que faire alors? S'il vous arrive un tel malaise, recourez aux remèdes, qui sont le bon conseil, la demande d'éclaircissements ; et puis ne permettez pas à votre estomac spirituel de digérer seul de semblables nourritures : car il en serait trop longtemps incommodé.

Enfin tant d'expériences m'ont tellement appris le tort immense que fait à une âme, désireuse d'aimer Dieu et de pratiquer la vertu, une lecture mal comprise ou non proportionnée à son état, que je ne fais pas de difficulté de vous dire nettement de bien vous affermir l'esprit sur les vérités suivantes :

1° Que les hommes, en matière de religion, ne sont point capables de produire de nouvelles vérités ;

2° Que ces vérités sont comprises dans la parole de Dieu et dans l'exemple de Jésus-Christ ;

3° Qu'il n'est question seulement que d'imitation et non de spéculations subtiles et curieuses ;

4° Que les hommes ne sont ni des anges, ni des prophètes, pour parler ou écrire sans faute et d'une manière si exacte que leurs expressions ne puissent donner lieu à la moindre difficulté.

Observez bien ces règles, et quand vous lirez quelque chose qui vous semblera se trouver en opposition avec ce qu'on vous aura enseigné ou avec ce que vous aurez appris dans les livres spirituels qui vous ont été mis entre les mains par votre directeur, laissez ce passage de côté, en abandonnant le sens à l'écrivain ; mais, pour vous, ne changez rien ni dans vos connaissances, ni dans votre inté-

rieur, sans le conseil d'un homme sage et éclairé.

Observez la même chose à l'égard des prédicateurs : un mot est bientôt dit dans une chaire ; et si vous proposiez votre difficulté à celui qui a dit ce mot, il vous l'expliquerait d'une autre manière que vous ne l'avez comprise. Il faut distinguer les temps pour bien entendre les saintes Ecritures ; mais aussi il faut distinguer les états d'âme et beaucoup d'autres circonstances pour bien faire l'application au particulier de ce qui se dit en général.

Voilà, pour le moment présent, ce que je crois devoir répondre à vos questions ; mais si quelque chose vous arrête dans mes réponses, soit parce que je ne me suis pas exprimé assez clairement, soit parce que vous ne m'avez pas suffisamment compris, vous pourrez m'interroger librement, et je prierai le Seigneur avec David « de faire luire sur nous son visage[1] », afin que je puisse contribuer à la manifestation de sa sainte volonté sur vous ; et moi-même, selon Dieu, je suis votre très humble serviteur.

[1] Illuminet vultum suum super nos. *Ps.* LXVI, 2.

DIXIÈME AVIS

SUR LA MANIÈRE DE SE GOUVERNER DANS LA TENTATION ET DANS L'AFFLICTION.

Pour mettre plus de clarté et de précision dans cet Avis, nous le diviserons en trois parties : 1° De la tentation en général ; 2° De certaines tentations et tribulations en particulier ; 3° Conclusion.

PREMIÈRE PARTIE

DE LA TENTATION EN GÉNÉRAL.

Dieu soit béni, âme pieuse, et qu'il vous soutienne de la main de sa protection, pendant qu'il vous fait marcher sous la verge de sa direction.

Je ne m'étonne pas de ce que « la sollicitation de l'ennemi et la tribulation du pécheur vous trouble[1] », et ne vous laisse pas prolonger en paix votre course au chemin de la vertu ; c'est qu'il voit qu'il est sur le point de vous perdre : car vous avez quitté sa terre d'Egypte avec ses amusements vains et dangereux, pour entrer dans la terre promise ; et vous êtes pressée de faire généreusement le trajet du dé-

[1] Conturbatus sum a voce inimici et a tribulatione peccatoris. *Ps.* LIV, 3, 4.

sert, sans en considérer la fatigue, pour suivre votre ange libérateur. Jadis les Egyptiens poursuivirent ainsi les Israélites ; mais la même mer qui s'ouvrit heureusement pour donner libre passage aux enfants de Dieu, se ferma comme un sépulcre sur leurs ennemis.

Vous verrez la même merveille se reproduire également contre ce prince du monde qui vous persécute, si vous continuez généreusement à fuir ses suggestions et sa servitude, comme vous l'avez entrepris. Ses espérances diminueront d'autant plus qu'il vous verra faire plus de progrès dans votre sainte entreprise ; et si vous suivez bien celui qui s'est fait notre voie et notre guide, avec la confiance que mérite son amour, avec le courage dont il a fait preuve en ses travaux, et avec la fidélité que vous montrent ses exemples, vous aurez la consolation de chanter le cantique de Moïse, cantique de triomphe sur le Pharaon infernal, sur son armée et sur son attirail de guerre abîmé dans les flots.

J'accours pourtant à votre secours, pour vous aider à vous défaire de la crainte qui vous a saisie à la vue de ces ennemis. La même terreur s'empara des Israélites, quand ils virent Pharaon prêt à fondre sur eux ; mais alors Moïse leur vint fort à propos pour les instruire et relever leur courage abattu ; et moi je vous amène un successeur de Moïse ; il a son esprit, sa doctrine et sa piété : c'est Jésus, fils de Sirach, auteur du livre de l'Ecclésiastique, et j'en tire le second chapitre pour vous le présenter. Il contient des sources de consolations et d'instructions, dont les eaux vous rafraî-

chiront dans les labeurs de la tentation et des tribulations qui vous environnent ; et bien volontiers je deviendrai votre humble serviteur, vous versant cette onde rafraîchissante par l'explication que je vous ferai de la manière la plus convenable à votre état qui m'est parfaitement connu.

Vous verrez que, dans ce chapitre, rien ne manque de ce qui est expédient et nécessaire pour la conduite d'une âme qui est dans le combat de la tentation, et ce sera pour vous une preuve convaincante de cette vérité, dont je souhaite que vous soyez bien persuadée, à savoir : que la sainte Ecriture est ce trésor pour lequel on quitte volontiers tout le reste, quand on l'a une fois découvert. Un seul de ses chapitres contient plus de sens qu'il n'en faut pour remplir un volume ; un seul verset, une seule parole est un germe fécond de bonnes pensées. Là se trouve la véritable source, où, dans toute sa pureté, on boit l'eau de la sagesse du salut. Un simple filet d'eau, s'écoulant de cette source, remplit l'âme jusqu'à se répandre au dehors. Cela se voit en effet dans tous les Docteurs de la sainte Eglise, dont les écrits ne sont que des productions émanées de l'abondance que la sainte Ecriture a largement versée dans leurs cœurs ; et comme elle était la source de leur science, elle était aussi la cause de leur consolation et l'aliment de leur espérance. C'est là un effet qui lui est propre, comme S. Paul nous l'assure, mais votre propre expérience vous confirmera dans cette vérité.

Mais puisque nous parlons de la sainte Ecriture, étendons un peu notre pensée, afin que, votre entendement s'étant formé une haute idée de l'estime

qu'elle mérite, vous en conceviez une noble émulation et que vous soyez enflammée d'ardeur pour une étude si sainte. Et cela servira aussi de préambule pour mieux entendre ce que nous voulons dire.

Tout ce que les Pères de la sainte Eglise nous ont enseigné, n'a d'autre source que la méditation et l'application qu'ils ont faite de leur raisonnement sur les saintes Ecritures, avec la préparation du cœur qui y est convenable et qui consiste surtout en trois choses : l'humilité, l'oraison, et la pureté de cœur qui leur a fait voir Dieu, comme par une vision anticipée, selon la promesse de Jésus-Christ. D'après ce qu'ils nous en ont dit, en effet, il apparaît clairement que le voile avait été un peu entr'ouvert devant eux, afin de leur faire connaître, autant qu'il est possible à l'homme, les merveilles de la divine Majesté ; mais au plus intime de leur âme ils les contemplaient d'une manière bien plus excellente et bien plus sublime : car les impressions que la lumière de la grâce produit au fond de l'âme, surpassent de beaucoup tout ce que peut en exprimer la parole humaine. Le bras de Dieu n'est point raccourci, le festin est encore tout entier, il est préparé pour nous aussi bien que pour eux ; et si nous voulons nous en approcher, comme il convient, avec les mêmes dispositions de l'âme, dégageant notre esprit par l'humilité de la présomption et de l'estime de nous-mêmes, attirant la grâce par l'oraison, et lavant les souillures de nos cœurs par l'exercice de la purification, qui détruit les attaches et mortifie les passions s'opposant comme un nuage à la lumière de la raison, nous trouverons

comme eux dans la sainte Ecriture la consolation de notre exil.

Il est beaucoup de beaux livres, qui avec science et élégance traitent de la tentation et de la manière de s'y bien gouverner ; mais pour moi, en mettant sous vos yeux le deuxième chapitre de l'Ecclésiastique, je vous amène à la source elle-même, où les eaux se boivent avec plus de pureté. Il contient en peu de mots tout ce qu'il est nécessaire de savoir et de faire pour supporter la tentation avec toute la discrétion et la perfection possible, et il nous fait voir évidemment que le dessein et la volonté de Dieu est de nous faire reconnaître, par le moyen de la tentation, que « toutes les voies, par lesquelles il nous conduit, ne sont que miséricorde et vérité [1] » : car c'est par là qu'il guérit nos blessures et nous découvre les défauts de notre esprit, défauts rendus évidents « par les accusations et les défenses souvent contradictoires de nos propres pensées [2] ».

L'auteur de l'Ecclésiastique, Jésus, fils de Sirach, parle à une âme désireuse de la véritable sagesse ; il veut lui communiquer le fruit de son expérience personnelle, il lui montre les chemins par lesquels il faut passer ordinairement ; mais tout d'abord il l'avertit spécialement des dispositions nécessaires pour y bien marcher ; or ces dispositions sont :

1° Une ferme résolution d'écouter les instructions de la sagesse et de suivre en toutes choses ses conseils ;

[1] Universæ viæ Domini, misericordia et veritas. *Ps.* XXIV, 10.

[2] Et inter se invicem cogitationibus accusantibus, aut etiam defendentibus. *Rom.* II, 15.

2° La persévérance dans les combats qu'il faut livrer pour y parvenir;

3° Un désir si vif et si grand de l'acquérir que l'on emploie tout et qu'on n'épargne rien pour la posséder.

La première disposition procède de l'attrait de la grâce, qui, par un rayon de sa lumière, faisant connaître à l'âme la beauté de la sagesse, l'invite à la poursuivre sans retard ni interruption, et l'excite à progresser par les voies de ses pratiques et de ses mouvements, afin qu'elle parvienne à ses chastes embrassements, et qu'elle goûte en même temps que la sagesse est la nourriture la plus naturelle à l'âme raisonnable.

La deuxième disposition marque la fermeté avec laquelle l'âme doit virilement résister aux attaques de l'ennemi, et s'opposer à tout ce qui, par l'entremise des sens, s'efforce de la séduire par les charmes trompeurs de la cupidité, qui ne tend qu'à la détourner du vrai bien pour la tourner vers le bien sensible, ou qui veut du moins diminuer sa ferveur et interrompre sa poursuite à la recherche de la sagesse. C'est pour cela, âme pieuse, que ces efforts pernicieux s'appellent tentation : car ils mettent à l'épreuve sa fidélité et l'obligent à montrer quel parti elle veut prendre.

La troisième disposition tire son origine de la première, et reçoit de la deuxième son accroissement. Par l'expérience l'âme sait combien lui sont nécessaires les secours de la grâce. En effet les victoires qu'ils lui font remporter, lui montrent que « les fruits de la sagesse la remplissent tout

entière des trésors de ses véritables biens[1] »; aussi sa volonté est fermement résolue à tout employer à son service, sans faire de réserve ni dans son esprit, ni dans son corps, ni dans ses biens temporels : car elle sait que hors du service et de la recherche de la sagesse, on ne peut trouver sous le soleil que « misère et affliction d'esprit[2] ».

Dans les combats que nous avons à soutenir pour Dieu et pour la sagesse, il en est comme lorsqu'il s'agit de l'aimer : il faut s'y porter « de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces[3] », si nous voulons nous défendre à outrance contre les ennemis « qui cherchent nos âmes pour les ravir[4] », après leur avoir fait perdre par envie ce qu'ils ont perdu par leur orgueil.

Mais écoutons sur ce sujet les paroles de Jésus, fils de Sirach, et voyons la peinture qu'il nous fait des événements de sa vie et de ses labeurs, afin de nous former une idée plus nette de ses pratiques et de ses sentiments.

Voici, quant au sens, quelques-unes de ses paroles :

1° Texte. — « Colluctata est anima mea in illa; et in faciendo eam confirmatus sum. » *Eccli.* li, 25.

Paraphrase. — Mon âme est entrée en lutte pour réduire à l'obéissance de la sagesse tout ce

[1] Omnem domum illius implebit a generationibus, et receptacula a thesauris illius. *Eccli.* i, 21.

[2] Agnovi quod in his quoque esset labor, et afflictio spiritus. *Eccle.* i, 17.

[3] Diliges Dominum Deum tuum ex toto corde tuo, et ex tota anima tua, et ex tota fortitudine tua. *Deut.* vi, 5.

[4] Qui quærunt animam meam ut auferant eam. *Ps.* xxxix, 15.

qui y contredisait en moi ; et mes forces, aussi bien que ma résolution, se sont affermies en suivant ses pratiques.

2° TEXTE. — « Manus meas extendi in altum, et insipientiam ejus luxi. » *Eccli.* LI, 26.

PARAPHRASE. — L'excellence de sa beauté m'a tellement charmé que, pressé par mes désirs, j'ai levé mes mains au ciel, et voyant les folles oppositions qui se trouvaient en moi, la folie de mes inclinations m'a donné un juste sujet de joindre mes gémissements à mes prières pour demander au Ciel le secours divin.

3° TEXTE. — « Venter meus conturbatus est quærendo illam : propterea bonam possidebo possessionem. » *Eccli.* LI, 29.

PARAPHRASE. — Les appétits de mes sens se sont trouvés tout troublés par la privation que je leur ai imposée pour parvenir à la sagesse ; mais pour avoir surmonté leurs contradictions, j'entrerai dans la jouissance d'une bonne possession.

4° TEXTE. — « Timenti Dominum non occurrent mala, sed in tentatione Deus illum conservabit, et liberabit a malis. » *Eccli.* XXXIII, 1.

PARAPHRASE. — Celui qui craint Dieu ne doit rien appréhender : car les véritables maux qu'il redoute ne lui arriveront pas ; Dieu le délivrera de la tentation, et il le garantira des péchés auxquels elle le veut attirer.

5° TEXTE. — « In benedictione Dei et ipse speravi : et quasi qui vindemiat, replevi torcular. » *Eccli.* XXXIII, 17.

PARAPHRASE. — J'ai espéré en la bénédiction de

Dieu, je me suis confié qu'il la répandrait sur mes travaux dans la poursuite de la sagesse, et je me vois rempli comme le pressoir de ceux qui ont fait une pleine vendange ; si la tentation est venue me presser le cœur, elle a servi à en faire couler le vin de toutes parts.

6° Texte. — « Respicite quoniam non mihi soli laboravi, sed omnibus exquirentibus disciplinam. » *Eccli.* xxxiii, 18.

Paraphrase. — Considérez avec bienveillance les fruits de mes travaux : car je n'ai pas seulement travaillé pour moi, mais aussi pour tous ceux qui cherchent à se ranger sous la discipline de la sagesse.

7° Texte. — « Appropiate ad me, indocti, et congregate vos in domum disciplinæ : quid adhuc retardatis? Animæ vestræ sitiunt vehementer. » *Eccli.* li, 31, 32.

Paraphrase. — Vous qui manquez de doctrine, approchez-vous de moi, et venez vous assembler dans l'école de la discipline. Que gagnerez-vous de retarder encore ce que vous avez déjà si longtemps différé? Vos âmes sont enflammées d'une grande soif, qui ne peut s'éteindre qu'en buvant l'eau de la sagesse.

Mais vous verrez encore mieux les sentiments du fils de Sirach, exprimés dans son *Confitebor*, ou confession, qu'il proclame à la fin de son livre : je vous l'expliquerai après ce deuxième chapitre, dans lequel il nous apprend à combattre d'une manière qui rend la guerre pacifique et la victoire assurée. Là il décrit l'ordre et la prudence qu'il faut apporter au combat spirituel ; il y marque

les peines des transfuges et les malheurs des pusillanimes ; il enflamme par des exhortations très efficaces le courage des combattants ; en un mot, il embrasse toutes les règles de la bonne milice spirituelle dans le texte de ce chapitre. Je vais donc vous l'exposer, interprétant d'abord le texte par manière de paraphrase ; puis j'ajouterai quelques réflexions sur chaque verset : ce qui nous fournira la matière de plusieurs leçons.

PREMIÈRE LEÇON.

Texte. — « Fili, accedens ad servitutem Dei, sta in justitia et timore, et præpara animam tuam ad tentationem. » *Eccli.* II, 1.

Paraphrase. — Mon fils, en embrassant le service de Dieu, faites état de demeurer ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez votre âme à la tentation.

Réflexions. — L'auteur sacré vous fournit tout d'abord, âme pieuse, le moyen de revenir de votre étonnement et de tirer de votre tentation cet augure favorable, à savoir : que vous êtes véritablement choisie pour servir Dieu, puisque, sitôt formée, votre entreprise est immédiatement suivie de l'épreuve de la tentation, à laquelle il veut que ses serviteurs soient toujours préparés.

Pour se tenir ferme dans la justice, il suffit d'être vraiment humble ; car l'humilité accomplit parfaitement la justice, en rendant à chacun ce qui lui appartient : à Dieu la reconnaissance de ce qu'il est, et l'accomplissement de ce que nous

lui devons ; et à nous-mêmes un juste sentiment de notre misérable néant, qui doit être appelé à bon droit, misérable, puisque nous y avons ajouté le péché, qui est moins que le rien et qui fait la source de toutes nos misères et de tous nos malheurs.

Mais comment faire pour se tenir ferme dans la crainte ? car quand le cœur en est saisi, il devient si faible que le corps tremble tout entier, et quand elle a produit son impression dans l'imagination, l'esprit en est tout troublé. Notre auteur, âme pieuse, ne nous demande pas ici une crainte sensible, semblable à celle qui se forme à la vue de certains objets qui en frappant les sens donnent de la terreur, mais une crainte de raison, qui reconnaisse la majesté de Dieu comme très redoutable en toutes manières et pour toutes sortes de raisons, et qui révérant humblement la puissance divine prenne complaisance de ce qu'elle peut disposer de toutes ses créatures avec la même facilité qu'elle les a tirées du néant.

Pour se tenir ferme dans cette crainte, il ne faut que s'armer de la confiance en Dieu qui doit l'emporter sur la crainte, puisque, selon S. Jean, « l'amour », qui est la source de la confiance, « bannit au dehors toute crainte à mesure qu'il se perfectionne [1] ». Que votre crainte soit donc douce, et que votre confiance soit forte, afin qu'elle ait toujours le dessus sur la crainte. Que votre crainte soit comme un ruisseau d'eau douce, qui sorte de la connaissance de la majesté de Dieu et de la re-

[1] Perfecta charitas foras mittit timorem. I *Joann.* IX, 18.

connaissance de votre indignité ; et que votre confiance soit comme l'océan dans lequel ce ruisseau aille s'abîmer, sans discontinuer de s'y écouler avec douceur et parfaite quiétude. Au sein de l'océan les eaux douces contractent les propriétés de l'onde salée ; de même la confiance en Dieu, océan de sagesse, empêchera la crainte de se corrompre : car elle est le vrai sel qui préserve de toute corruption et des maux qui en seraient les suites fâcheuses.

Etant donc ainsi bien disposée, tenez votre âme prête à supporter la tentation, quand elle arrivera : car c'est un chemin par où il faut passer nécessairement, et pour y marcher avec sécurité, il faut à l'abnégation volontaire de vous-même joindre un entier abandon au bon plaisir de Dieu, car si vous joignez ce renoncement à la justice et à la crainte, comme je viens de vous le décrire, j'estime que votre préparation sera toute parfaite. Et alors, que le monde vous poursuive par les charmes trompeurs de ses vanités mensongères ; que le démon excite en vous des tempêtes ; que votre concupiscence se révolte contre l'empire de la raison : si votre humilité sait exercer le jugement droit de la justice, si votre confiance est immense comme la mer, si votre crainte s'y écoule doucement et s'y absorbe entièrement, si votre renoncement est sincère et sans réserve, vous êtes bien armée et votre armure est à l'épreuve contre tout ce qui pourrait vous attaquer ; aussi l'expérience vous fera connaître que rien n'est plus avantageux à ceux qui aiment Dieu que le combat de la tentation.

Mais il faut vous expliquer le vrai sens de ce mot, de peur que vous ne confondiez trois choses qu'il est bon de bien distinguer pour en avoir une intelligence plus nette, à savoir : l'adversité, la tristesse, et la tentation proprement dite.

Par *adversités*, il faut entendre les accidents provenant d'une chose qui est contraire aux inclinations naturelles, soit qu'ils se passent simplement en notre esprit, telles les difficultés, les inquiétudes, les aridités et autres choses semblables, qui sont pour nous une cause d'adversité d'autant plus subtile et pénétrante que les sujets en sont moins matériels, soit qu'ils viennent de la nature en général, affectant l'âme aussi bien que le corps. Or ces adversités nous donnent bien l'occasion de la lutte, mais ce n'est pas encore le combat lui-même.

Par *tristesse*, il faut entendre l'impression mélancolique que fait naturellement en l'homme la vue d'un objet qui lui est odieux. Ce mouvement pénible ne doit pas plus nous étonner que les pulsations précipitées d'un homme agité par la fièvre : car l'un et l'autre sont des effets tout naturels.

Mais par *tentation*, il faut entendre l'attaque que donne à notre homme spirituel et raisonnable, ou bien l'aversion de cet accident qui paraît contraire aux sentiments naturels, ou encore la sollicitation de la concupiscence qui s'efforce de lui persuader que ce qu'elle lui présente convient parfaitement à la raison, et qui emploie tous ses soins pour l'attirer à une délibération, où elle puisse être écoutée plus facilement. C'est cette attaque qui

oblige l'homme spirituel et raisonnable à se dresser contre lui-même, et le met dans la nécessité d'un combat continuel, pour refuser son consentement à ce qui s'oppose à la loi divine et pour accomplir fidèlement ce que la grâce, la foi et la raison lui enseignent.

Ces trois choses se rencontrent ordinairement ensemble dans les âmes encore novices dans la vertu.

Mais les âmes fidèles et avancées dans les voies spirituelles éprouvent souvent la tristesse ou l'adversité sans tentation, et quelquefois aussi la tentation sans l'une et sans l'autre.

Quant aux âmes élevées et éclairées, elles ont souvent l'adversité sans tristesse ni tentation, témoin les Apôtres « qui sortaient de l'assemblée des juges, s'en allant joyeux, parce qu'ils avaient été estimés dignes de souffrir un affront pour le nom de Jésus[1] ».

On pourrait vous faire, âme pieuse, une description encore plus exacte de la tentation ; mais ce que j'ai dit est suffisant pour une âme qui s'exerce à la pratique de la vertu. L'expérience vous apprendra d'ailleurs à tirer de peu de mots beaucoup de pensées, et par un travail sérieux et généreux de l'esprit vous acquerrez facilement l'intelligence des avis que nous donne notre auteur sacré, Jésus, fils de Sirach.

Il reste pourtant une difficulté au sujet de la crainte, et dès maintenant je voudrais l'aplanir.

[1] Et illi quidem ibant gaudentes a conspectu concilii, quoniam digni habiti sunt pro nomine Jesu contumeliam pati. *Act.* v, 41.

Quand vous lisez dans la sainte Ecriture qu'elle nous excite « à servir le Seigneur avec crainte, et même à nous réjouir avec tremblement [1] », remarquez bien toujours à qui ces paroles s'adressent, et vous verrez que Dieu agit en maître juste et très bon. Il ne montre la terreur de son pouvoir qu'aux serviteurs de sa maison libertins ou insolents ; il ne fulmine les menaces de ses châtiments que contre ceux qui sont enclins à nuire à leurs semblables, en violant les règles de la justice et en sortant des limites du pouvoir qu'il leur a concédé ; mais les serviteurs fidèles et de bonne volonté ne trouveront rien dans les paroles de leur maître qui puisse leur inspirer de la terreur, au contraire ils ne rencontreront que des paroles de paix et de consolation et qui leur enlèvent toute crainte. Et en effet le bon Maître dit : « Ne craignez pas, petit troupeau, car votre Père céleste a pris plaisir de vous donner un royaume [2] » ; et il dit ailleurs « qu'il fait miséricorde jusqu'à mille et mille générations à ceux qui l'aiment [3] ».

Ainsi donc celui qui voudrait indistinctement appliquer aux uns les paroles qui sont dites pour les autres, ferait une confusion étrange, et semblerait vouloir faire passer notre Maître si bon pour un roi très dur, qui n'aurait pas de meilleures paroles à dire au bon serviteur qu'à celui

[1] Servite Domino in timore, et exsultate ei cum tremore. *Ps.* II, 11.

[2] Nolite timere, pusillus grex, quia complacuit Patri vestro dare vobis regnum. *Luc.* XII, 32.

[3] Faciens misericordiam in multa millia diligentibus me. *Deut.* V, 10.

qui ne sert qu'à regret ou par manière d'acquit.

Nous aussi nous pouvons nous appliquer à nous-mêmes les unes ou les autres de ces paroles, selon la variété des états où nous nous trouvons ; mais il est à propos, âme pieuse, que vous soyez instruite de cette différence, afin que votre crainte soit mieux réglée et de peur que, après vous avoir fatigué l'esprit, elle n'affaiblisse votre force et votre courage.

DEUXIÈME LEÇON.

Texte. — « Deprime cor tuum, et sustine ; inclina aurem tuam, et suscipe verba intellectus ; et ne festines in tempore obductionis. » *Eccli.* II, 2.

Paraphrase. — Rabaissez les saillies de votre cœur, et supportez votre peine. Ayez recours aux bons entretiens, et tenez votre âme attentive à Dieu, en attendant de lui les paroles intérieures de l'entendement, qu'il profère par les impressions de sa grâce : mais cependant gardez-vous bien de suivre avec précipitation vos propres mouvements et les conseils de votre esprit agité, alors que votre âme est enveloppée de ténèbres et que le remède est mis sur ses plaies pour les guérir.

Réflexions. — Voilà, âme pieuse, la première leçon qu'il faut mettre en pratique dans la tentation. Elle contient trois points, dont le premier est le rabaissement du cœur. La tentation fait ordinairement sur le cœur le même effet que le vent sur la mer. Ses mouvements s'élèvent, s'accroissent et s'irritent à proportion que la tentation insiste et se prolonge ; et à moins qu'on ne se serve des

moyens convenables pour les réprimer, elle y soulèvera des tempêtes.

Ce pauvre cœur ainsi inquiet cherche tout d'abord à rejeter au loin ce qui l'incommode; et l'esprit a recours à l'industrie de ses considérations et de ses réflexions, espérant par ce moyen anéantir la tentation; mais il lui arrive souvent tout le contraire : car il demeure embarrassé dans ses pensées, comme le petit oiseau qui, en battant des ailes, se prend de plus en plus dans les mailles du filet. Aussi cet embarras le jette dans la tristesse, et il tombe ensuite facilement dans l'impatience. Rabaissez donc ici votre cœur, enflé par l'amour de sa propre estime, et sachez que les discours prolongés et les réflexions superflues que l'on fait dans la tentation, lui servent plutôt d'aliment que de remède. Et alors le cœur voyant que, malgré ses efforts, il ne peut se délivrer, comme il voudrait, de l'incommodité et de la peine de la tentation, se tourne du côté du murmure, auquel il a une grande pente à se laisser aller; et si la cause de sa peine est inévitable, il en tire au moins des sujets de plaintes à cause de la grande disconvenance que son esprit y trouve, et qu'il lui montre au travers de ses affections comme à travers un verre coloré. Mais si le cœur peut en quelque manière écarter la cause de cette peine, il court un grand danger qui est de croire qu'il pourra soulager son inquiétude en faisant quelque concession à sa tentation : car s'il en vient à l'exécution, l'expérience lui fait connaître bientôt que sa volonté en est devenue plus faible, et que la tentation a développé sa force à proportion de sa

faiblesse, ce qui met le comble à son affliction.

Et enfin le cœur se livre à l'impatience, regardant le joug de la vie spirituelle comme quelque chose de dur et d'intolérable.

Voilà quels sont les mouvements les plus ordinaires du cœur humain dans la tentation ; mais en tout cela il faut le réprimer et ne point consentir à ce qu'il veut persuader dans son agitation : car alors il n'est pas calme, ni assez maître de lui ; il faut donc retenir son ardeur, quand il veut s'irriter et se dresser contre la tentation pour disputer avec elle par discours et par raisons ; il faut aussi le ramener aux règles de l'humilité et de la patience, toutes les fois qu'il fera des efforts pour s'élever et se gonfler d'orgueil ; enfin il est bon de laisser passer doucement les flots de ses pensées sans y faire des réflexions volontaires.

Si donc vous ne détournez votre esprit ailleurs, sans lui permettre de s'appliquer à regarder curieusement la tentation, tout ce qu'il fera dans son agitation ne sera que présomption, perte de temps et surcroît d'affliction. Mais au contraire, si vous vous étudiez bien au rabaissement du cœur et à la tranquillité de l'esprit, Dieu se complaira à voir votre patience ; et la confiance que vous aurez en son secours, sans vous appuyer sur vos efforts personnels, vous remplira de force et attirera sur vous cette merveille qui vous mettra dans l'admiration aussi bien que les Apôtres, et vous direz avec eux : « Il commanda aux vents et aux flots, et il se fit un calme parfait[1] ».

[1] Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. *Matth.* VIII, 26.

Ne regardez jamais la tentation comme pour la combattre de front ; mais demeurez dans une telle fermeté d'esprit qu'il se tourne toujours vers Dieu pour le regarder seul ; et si par hasard il aperçoit la tentation, que jamais du moins il n'y fixe ses regards.

Le deuxième point de cette leçon est de prêter une oreille attentive aux paroles de l'entendement.

Si par votre patience vous réprimez tous les mouvements tumultueux de votre cœur, si vous ne faites pas plus de cas des pensées de votre esprit que des songes vains, et si vous tenez votre âme attentive à Dieu, vous verrez jaillir, comme du milieu d'un nuage, des rayons de lumière qui frapperont agréablement votre entendement et qui vous donneront de l'intelligence. La grâce aussi y fera des impressions vives et vous inondera d'une lumière qui vous fera voir à merveille ce que Dieu est et ce que vous êtes vous-même, et cela par des voies admirables toutes de douceur et bien éloignées des raisonnements de l'esprit humain. Vous connaîtrez encore par la tentation ce que vous n'auriez jamais pu connaître par d'autres moyens ; et la sagesse de la conduite de Dieu vous en paraîtra d'autant plus admirable. Et alors vous commencerez à découvrir les taches et les erreurs de votre esprit, et votre résolution de vous défier de ses conseils et de ses jugements s'augmentera de plus en plus. Vous verrez clairement la nécessité que vous avez du secours de la grâce, vous expérimenterez sa fidélité à vous assister, et l'une et l'autre vous établiront dans le solide fondement d'une humble confiance, qui attirera tout de Dieu

en ne présumant rien d'elle-même. Vous confesserez enfin avec Isaïe que « l'intelligence ne vient que par le tourment de l'esprit [1] », et vous reconnaîtrez que Jésus, fils de Sirach, avait parfaitement raison de dire que « celui qui n'a point passé par la tentation ne sait rien [2] ».

En ce temps de la tentation, âme pieuse, ne recherchez donc que des paroles de l'entendement, recourez aux bons entretiens et aux bonnes lectures : car Dieu y mettra sa grâce, et ces paroles lui serviront comme d'un nuage au travers duquel elle vous pénètrera, et, en vous donnant lumière et connaissance, elle vous donnera aussi la ferveur et la paix.

N'accueillez que des paroles de jugement sain, et ne prêtez pas l'oreille aux paroles d'amusement, d'inconstance, de vanité ou de curiosité : car elles ne sont propres qu'à vous jeter davantage dans la tristesse et les angoisses, quand vous verrez que vous avez plutôt reculé qu'avancé en les écoutant.

Le troisième point de cette leçon est de ne pas se hâter de suivre ses propres conseils.

La tentation doit opérer sur nos cœurs ce que fait sur une plaie un onguent salutaire : tout d'abord il tire les mauvaises humeurs avant de cicatriser la blessure ; puis, quand la corruption en est toute exprimée, il la ferme et la guérit entièrement. Le malade, il est vrai, ressent de la douleur à cause de ce médicament, et même parfois il en gémit, et

[1] Sola vexatio intellectum dabit auditui. *Is.* XXVIII, 19.
[2] Qui non est tentatus, quid scit ? *Eccli.* XXXIV, 9.

les larmes coulent de ses yeux ; mais il ne peut ni ne doit le rejeter, sans renoncer à la guérison. De même la tentation est un remède précieux que la divine Providence applique sur les cœurs pour la guérison de leurs plaies, et c'est ce que nous indique ce mot de notre verset « obductio », qui dans d'autres endroits de la sainte Ecriture signifie cicatrisation, fermeture d'une plaie. Il faut que ce remède de la tentation attire au dehors tout le virus, avant que d'effectuer une parfaite guérison.

Si donc vous sentez de la douleur, ne vous hâtez pas de suivre vos mouvements de répugnance, ne croyez pas non plus l'adoucir en cherchant des divertissements extérieurs qui sortent des bornes de la discrétion et de votre état : car, ces divertissements une fois passés, votre cœur se trouverait dans l'état des plaies empirées, où l'application des médicaments cause une douleur plus violente qu'auparavant, et votre guérison serait de beaucoup reculée. Les blessés, oppressés par la douleur, s'emportent volontiers contre l'onguent sauveur, ils doutent facilement de son efficacité, et ils sont enclins, non à l'accepter, mais à le rejeter, jusqu'à ce que l'expérience leur apprenne qu'ils se sont trompés. Il en arrive de même aux âmes qui n'ont pas encore éprouvé l'utilité de la tentation ; volontiers leur cœur prononcerait l'anathème contre elle ; mais pour vous, âme pieuse, tel ne doit pas être votre sentiment : car l'expérience vous apprendra assez que la tentation est un remède souverain, pourvu que vous vous y gouverniez selon les conseils du fils de Sirach, Jésus.

TROISIÈME LEÇON.

TEXTE. — « Sustine sustentationes Dei; conjungere Deo et sustine, ut crescat in novissimo vita tua. » *Eccli.* II, 3.

PARAPHRASE. — Attendez avec confiance l'appui du secours de Dieu ; cependant unissez-vous à lui et souffrez avec patience, afin que vous parveniez à l'heureuse fin qu'il mettra à vos peines, et que vous trouviez avec la joie de votre délivrance une augmentation considérable de votre vie spirituelle.

RÉFLEXIONS. — Ces paroles vous montrent ici, âme pieuse, que votre occupation pendant la tentation doit être de vous reposer sur le secours de Dieu, qui est tout votre appui, et de vous unir à lui. La résignation à son bon plaisir ne fera qu'une volonté de la sienne et de la vôtre, et l'oraison joindra votre esprit au sien très étroitement. Voilà les exercices que vous devez pratiquer.

Et d'abord envisagez ici le Maître de notre école de sagesse, et voyez de quelle manière il pratique cette leçon. L'affliction le presse dans le jardin, il unit son esprit à Dieu par l'oraison : « Mon Père, dit-il, si vous le voulez, que ce calice passe loin de moi sans que je le boive » ; et il joint sa volonté à celle de son Père, en ajoutant : « Cependant, que votre volonté soit faite et non la mienne[1] ».

[1] Pater, si vis, transfer calicem istum a me : verumtamen non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.* XXII, 42.

Apprenons par cet exemple à bien faire l'exercice de cette union avec Dieu dans la tentation, exprimons-lui notre résignation par la prière et servons-nous de la prière pour fortifier notre résignation et pour garder la fidélité. Après cela il supporte sa peine patiemment, jusqu'à ce que l'ange vienne le consoler ; et ainsi il nous apprend comment nous devons supporter la nôtre, en nous appuyant sur la fidélité du secours de Dieu et en attendant dans la paix qu'il nous délivre de nos misères. « Le disciple n'est pas au-dessus de son maître [1] », dit Jésus-Christ Notre-Seigneur. Ne pensons donc pas faire les vaillants, en voulant supporter nos peines sans rien demander à Dieu. Demandons hardiment, avec confiance, mais soyons résolus de ne pas nous étonner s'il diffère l'accomplissement de notre demande ; cherchons et frappons avec patience et avec persévérance : car ce n'est peut-être que pour cette raison qu'il diffère, ou bien pour nous faire un don meilleur, en nous le donnant plus à propos. Quand il semble que Dieu nous rebute alors même que nous recherchons son bon esprit, il nous donne assurément par ce refus bien plus qu'il ne le ferait s'il nous accordait promptement ce que nous lui demandons : car il sait mieux que nous ce qui nous convient davantage, et il sait admirablement la manière et le temps de nous le donner.

Si nous soutenons ainsi le choc jusqu'au moment où Dieu y mettra fin, nous verrons que notre état spirituel sera devenu tout autre, nous nous trou-

[1] Non est discipulus super magistrum. *Matth.* x, 24.

verons plus maîtres de nos affections : car la patience dans les contradictions intérieures, l'adoucissement de l'esprit et le refuge auprès de Dieu les auront rendues plus soumises, plus pures et plus dégagées ; notre confiance en Dieu se sera augmentée par l'expérience que nous aurons faite de sa Providence, de sa conduite et de ses secours, qui nous seront devenus sensibles par sa protection et par notre délivrance ; notre désir pour la perfection sera plus grand et plus ardent, voyant qu'elle s'augmente par les choses mêmes qui nous font appréhender de la perdre, et notre courage deviendra plus fort pour marcher dans les voies de Dieu nonobstant les pointes d'épines dont elles paraissent hérissées : car nous aurons reconnu que la voie des commandements du Seigneur est toujours la meilleure, et que c'est une joie et un bonheur incomparable d'y « courir quand la grâce a dilaté le cœur [1] ».

Mais observez ici, âme pieuse, deux choses que je vous recommande tout spécialement :

1° En faisant votre acte d'union avec Dieu, servez-vous de la douceur d'esprit plus qu'en tout autre temps, exprimez cet acte par des élans et aspirations de volonté, qui soient courts et pleins de confiance, et par de simples retours intérieurs, comme pour épancher tout votre cœur devant Dieu par un simple regard ou pour lui baiser les pieds : car si vous vous gèniez l'esprit par des discours et par des considérations étendues, vous le ré-

[1] Viam mandatorum tuorum cucurri, cum dilatasti cor meum. *Ps.* CXVIII, 32.

duiriez par un travail indiscret à être moins propre à supporter les attaques de la tentation : en effet c'est allumer son flambeau par les deux bouts que d'ajouter de longs discours à l'inquiète multiplicité des pensées. Je vous ai déjà donné ce conseil bien des fois ; mais je vous le répète de peur que vous ne l'oubliiez : car, faute de le savoir ou de l'observer, on convertit souvent en tentations des pensées, qui passeraient comme des abeilles sur le visage sans piquer jamais, si l'on n'y touchait point ; en un mot, c'est d'une mouche se faire un éléphant.

2° Ne vous tenez pas oisive, et mêlez quelque occupation extérieure avec les exercices spirituels, afin de tempérer discrètement votre application excessive et pour empêcher votre esprit de se plonger outre mesure dans ses pensées, et aussi pour arrêter la propension qu'il a aux réflexions sur le sujet de sa peine.

Regardez votre volonté comme une place forte, et ne vous épouvantez point de voir passer autour de vos murailles des pensées multiples et tumultueuses : car elles ne sauraient vous atteindre si vous ne vous rendez volontairement.

QUATRIÈME LEÇON.

Texte. — « Omne quod tibi applicitum fuerit, accipe ; et in dolore sustine, et in humilitate tua patientiam habe : quoniam in igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino humiliationis. » *Eccli.* II, 4, 5.

PARAPHRASE. — Recevez sans raisonner tout ce que la main de Dieu vous appliquera ; soyez ferme dans la douleur, sans vous laisser aller à l'impatience ou au murmure, et ayez patience dans votre humiliation : car de même que l'or et l'argent se purifient par le feu, ainsi les hommes qui sont agréables à Dieu sont éprouvés dans la fournaise de l'humiliation.

RÉFLEXIONS. — L'esprit humain a une grande pente à raisonner sur tout ; mais c'est ici qu'il importe beaucoup d'arrêter son raisonnement : car si on lui donnait pleine liberté, il discuterait selon ses propres vues les causes et les effets de ses souffrances et trouverait, dans ce qu'il souffre, de grandes disconvenances de raison. Il lui semblerait que de toute autre chose il pourrait se consoler, mais qu'à l'égard de ce qui le presse présentement il ne peut pas faire autrement que de s'en affliger. Réprimons radicalement ces sortes de raisonnements : car les arguments en sont basés sur l'erreur, et c'est l'amour-propre qui en tire la conséquence. Pour l'esprit raisonneur tout lui paraît de la couleur de son affection, parce qu'il ne le regarde qu'à travers la tentation ; cependant ceci est cause d'une grande illusion qui dessèche l'âme et arrête son progrès dans la vie spirituelle, à moins qu'on ne l'évite avec soin.

Il ne nous appartient point de choisir à notre guise ; il faut que Dieu soit le maître et qu'il se serve de chacun de nous comme d'un instrument de musique pour faire entendre les suaves accords de sa sagesse ; sa main doit être libre pour pincer les cordes qu'il lui plaira, et, pincées par cette

main, elles seront toujours en parfaite harmonie. Mais si nous y voulons mêler notre manière de raisonner et de concevoir les choses, cela ne fera que troubler l'harmonie du concert. Acquiesçons donc humblement aux conseils divins, et attachons-nous ferme à cette vérité : que l'état où Dieu nous met est toujours le meilleur et le plus proportionné à notre guérison et à notre salut. Ce qu'il choisit pour nous vaut mieux que tout ce que nous pourrions désirer. A mesure que notre fidélité croîtra par la pratique de la vertu, cette vérité deviendra pour nous de plus en plus évidente ; et la meilleure preuve aussi que nous puissions avoir de notre avancement dans l'amour de Dieu, c'est d'estimer, de vénérer, d'aimer avec une sainte indifférence tout ce que nous envoie la divine Providence, et cela sans faire aucune distinction. Laissant donc de côté tout raisonnement, embrassons tout ce que veut l'adorable volonté de Dieu, puisque ses ordres se rencontrent dans l'état de la tentation aussi bien que dans celui de la consolation. Ne vous arrêtez pas même aux remontrances que votre esprit voudra vous faire : telle celle-ci, que c'est vous qui avez donné lieu à la tentation, ne l'écoutez pas, mais passez outre ; car quand même il en serait ainsi, ce qui est fait est fait, et cela n'empêchera pas que ce que vous souffrez présentement ne vienne d'un ordre de Dieu qui veut vous purifier et vous châtier tout ensemble. Acquiescez donc à son bon plaisir et recevez de sa main tout ce qu'il lui plaira de vous appliquer. Une âme qui s'est habituée à respecter et honorer les divers états où Dieu la met, n'offre

presque aucune prise au démon ; il n'est rien qu'elle puisse craindre, et pour elle les tentations s'évanouissent comme de la fumée. Soyez forte en supportant la douleur des petites révolutions du cœur et de l'esprit, qui ont de la peine à quitter leurs pratiques ordinaires, et ayez patience dans votre humiliation. L'homme est tout entier rempli d'orgueil et rien ne le choque plus que la vue de sa propre abjection ; l'esprit se détourne de peur de la voir, et le cœur ne la peut souffrir. Néanmoins c'est un remède souverain qu'il faut appliquer sur l'orgueil, si l'on veut le guérir : la tentation en fait fort bien l'application, en découvrant au cœur sa faiblesse et à l'esprit son insuffisance.

Ne faites donc point d'état de leur soulèvement, ni des détours qu'ils voudraient faire pour ne point voir leur abjection ; prenez plaisir dans le fond de l'âme à la leur faire regarder, et par votre patience dans cette humiliation, contraignez-les de s'accoutumer à considérer paisiblement leur bassesse, jusqu'à ce qu'ils la regardent volontiers et avec tranquillité.

La raison du conseil de Dieu, que Jésus, le fils de Sirach, tire de la comparaison de l'or et du feu, vous doit être plus précieuse que l'or lui-même. Vous devez estimer l'état de la tentation et de l'humiliation qui l'accompagne, plus que le plus riche trésor, puisque Dieu vous fait l'honneur de vous admettre dans l'accomplissement des décrets de ce conseil. L'humiliation opère dans le cœur ce que le sublimé fait à l'égard de l'or. Il fait entendre un bruit strident tant que l'or est

impur ; mais il n'en fait plus quand il est épuré ; de même aussi, quand le cœur regarde son abjection sans s'étonner ni se décourager, c'est un signe qu'il est bien purifié.

CINQUIÈME LEÇON.

Texte. — « Crede Deo, et recuperabit te ; et dirige viam tuam, et spera in illum : serva timorem illius, et in illo veterasce. » *Eccli.* II, 6.

Paraphrase. — Ajoutez foi à la parole de Dieu, et que votre confiance en lui soit éloignée de toute défiance, et vous expérimenterez sa fidélité, qui vous retirera de la douleur et du danger, pour vous rétablir dans votre premier état. Dirigez votre voie en tournant vos intentions et toute votre espérance vers lui. Conservez bien sa crainte et vieillissez avec elle.

Réflexions. — Dieu permet quelquefois que la tentation réduise l'âme à un tel état qu'il lui semble qu'elle ne tient plus qu'à un fil, et que l'esprit ne voit rien qui ne lui dise qu'il n'y a plus que de la tristesse et de l'affliction à attendre, et qu'il ne retrouvera plus sa première tranquillité.

Ne vous étonnez pas de cela, âme pieuse, et ne croyez rien de tout ce que votre esprit s'imagine voir dans son obscurité : car ce n'est que vaine frayeur de nuit. Demeurez ferme dans l'estime que vous devez à la fidélité de ses paroles et dans la confiance que vous devez à son amour : car pour croire comme il faut, il est nécessaire que ces deux choses se rencontrent, et alors il vous

recouvrera. Vous vous estimiez perdue, mais lui, il vous retrouvera et vous rendra vous-même à vous-même. S'il vous jette dans l'air comme une coupe de cristal, ne vous effrayez pas ; il a le savoir et le pouvoir de la faire retomber dans le creux de sa main, sans qu'elle se brise, et parfaitement intacte.

S'il vous place sur le bord même de la fenêtre, comme pour vous précipiter en bas, souvenez-vous que c'est un Père qui veut par ce moyen mettre votre confiance à l'épreuve et qui vous tient plus fort que jamais, quoiqu'il ne le vous semble pas, et qui vous tient d'autant plus que le péril est plus grand. Rejetez donc toute crainte et n'ayez pas peur de Dieu, car il ne veut vous faire aucun mal ; étudiez-vous seulement à diriger votre voie vers lui par une intention droite, qui rapporte vos actions et vos peines à sa plus grande gloire et à l'accomplissement de sa sainte volonté.

C'est lui « qui frappe et qui guérit [1] » ; la sainte Ecriture joint l'un avec l'autre : car ses coups sont des remèdes de guérison, et il sait convertir la douleur des plaies en consolations très agréables.

Conservez bien sa crainte : il en sera ainsi si la tentation ne vous fait rien omettre de vos pratiques de vertu, et si vous ne les entremêlez pas de lâcheté et de négligence. Mais si vous vous relâchez dans les bonnes œuvres que le devoir de votre état demande de vous, vous aurez perdu quelque chose de cette crainte, puisque la sainte Ecriture

[1] Percutiam et ego sanabo. *Deut.* XXXII, 39.

nous enseigne que « celui qui craint Dieu véritablement ne néglige rien [1] ». On ne peut point faire un seul pas hors de cette crainte, sans avancer d'un autre dans la tentation, puisque pour peu qu'on perde de cette crainte salutaire, on en devient lâche et affaibli, et la tentation devient plus forte pour attaquer et combattre.

Je dis qu'il faut fuir le relâchement dans les bonnes œuvres ; mais je n'en dis point de même du travail de l'esprit : car il est à propos quelquefois de modérer son application excessive et de lui donner un divertissement honnête pour le récréer. La plus grande indiscrétion qu'on puisse commettre dans la tentation, c'est de s'obstiner à tenir son esprit appliqué sans relâche et de se charger de reproches continuels. C'est en effet le moyen, pour ainsi dire, de mettre toujours le fer dans la plaie et irriter l'esprit au lieu de le soulager. Il faut le traiter comme un malade qui a perdu l'appétit ; un directeur sage, qui veut l'aider à retrouver son état normal, doit ici se gouverner comme un ami qui le provoque à manger : il choisit les morceaux avec soin et les lui présente gracieusement ; il y ajoute encore des entretiens propres à lui dilater le cœur, réservant pour un autre temps les paroles plus graves et plus sérieuses. Apprenez de David comme il traite son âme en cet état d'angoisses pénibles, il lui demande doucement : « Pourquoi es-tu triste, mon âme, et pourquoi me troubles-tu ? » Il la console ensuite en lui disant : « Espère en Dieu, et tu

[1] Qui timet Deum, nihil negligit. *Eccle.* VII, 19.

verras que ses secours me donneront encore de nouveaux sujets de lui rendre des actions de grâces, qu'il est le salut et la joie de ma face, et qu'il est mon Dieu [1] ».

SIXIÈME LEÇON.

Texte. — « Metuentes Dominum sustinete misericordiam ejus; et non deflectatis ab illo, ne cadatis. » *Eccli.* II, 7.

Paraphrase. — Vous qui craignez le Seigneur, attendez avec confiance sa miséricorde, car elle ne vous manquera pas. Cependant ne vous détournez pas de lui, de peur que vous ne tombiez.

Réflexions. — Jésus, fils de Sirach, va recourir à l'exhortation pour faire mieux pénétrer ses instructions; ou plutôt l'abondance de son cœur le presse d'en faire une effusion pour communiquer les vérités dont il est convaincu par sa propre expérience. Il ne peut pas mieux exprimer les sentiments qu'il a de la fidélité de Dieu à secourir ses serviteurs que par les exclamations qu'il fait dans le présent verset et dans les trois suivants; et ces exclamations sont très propres pour animer les combattants et pour leur apprendre dans le combat les pratiques les plus parfaites de la milice spirituelle. Il parle dans celui-ci de la confiance en Dieu et de la fidélité avec laquelle on doit lui demeurer uni. Puisque la bonté de Dieu ne cesse pas un mo-

[1] Quare tristis es, anima mea? et quare conturbas me? Spera in Deo, quoniam adhuc confitebor illi: salutare vultus mei, et Deus meus. *Ps.* XLI, 12.

ment d'exercer son influence sur toutes les créatures, pour les conserver dans l'être et pour les diriger à leur fin selon l'ordre de sa création, pouvons-nous douter que sa miséricorde, qui porte toutes les qualités de cette bonté et qui en est inséparable, ne veuille agir aussi sur nos misères spirituelles sans discontinuer un moment, afin d'en éloigner le venin du péché et de les changer en vertus ? Son principal ouvrage sur la terre est celui de notre salut ; et s'il a permis que nous fussions accablés de misères, ce n'est que pour faire paraître davantage les trésors et l'efficacité de sa Rédemption. Qui donc pourrait croire à bon droit et avec justice qu'il prend moins de soin de son œuvre principale que des ouvrages plus communs de sa création, dans lesquels cependant il ne cesse d'exercer l'influence de son concours protecteur? Mais, en vérité, à moins que nous ne voulions courir les risques de succomber, faute d'appui, et de mettre en péril notre salut, il nous faut, fidèles et fermes, nous attacher à Dieu toujours sans nous en détourner jamais.

S. Paul nous l'assure : « Dieu est parfaitement fidèle, et il ne permettra jamais que nous soyons tentés au delà de nos forces [1] ». Sa grâce supplée à notre infirmité, elle donne de la force à notre volonté, et par là même elle établit, à notre avantage, une proportion excellente entre nous et nos ennemis. Aussi, avec l'aide de cette grâce, nous pouvons les combattre généreusement et les vaincre

[1] Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis. I *Cor.* x, 13.

certainement ; mais pour avoir le bienfait de ce secours, il faut demeurer étroitement uni à celui qui le donne. Si, dans le combat, notre union avec Dieu reste fidèle et constante, cette proportion tournera à notre profit ; mais si nous diminuons quelque chose de cette fidélité, la proportion se trouvera aussi diminuée par le relâchement de notre volonté, qui, selon le dire de S. Paul, « aura contristé l'Esprit de Dieu [1] », en voulant s'appuyer sur elle-même ou sur les créatures.

Si, après avoir commis quelque négligence volontaire, nous n'avons recours à Dieu pour nous unir à lui avec une nouvelle ferveur, nos ennemis en concevront de l'espérance, et ils nous deviendront plus importuns qu'auparavant, parce que nous leur aurons donné plus de prise sur nous. Mais si nous négligeons de nous remettre en bonne grâce avec Dieu et qu'ainsi notre lâcheté augmente, la proportion se trouvant fort diminuée entre nous et nos ennemis qui seront alors les plus forts, nous serons en grand danger de succomber à la tentation, à moins d'un coup de grâce extraordinaire.

Voilà ce que le fils de Sirach nous déclare en nous exhortant à ne pas nous détourner de Dieu afin de ne pas tomber. En effet, si nous ne nous tenons bien unis à lui, nous ferons de petites chutes, qui peu à peu nous disposeront à tomber dans d'autres plus grandes.

Cet avis, âme pieuse, est de grande importance pour tous les chrétiens, mais il l'est très particulièrement pour ceux qui se sont eux-mêmes engagés

[1] Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. *Ephes.* IV, 30.

dans un combat volontaire par le choix d'un état, où se rencontre la privation de beaucoup de choses et où l'on en embrasse bien d'autres auxquelles la nature a de la répugnance : car la nature s'y trouve souvent d'humeur à faire querelle, et l'âme est dans la nécessité d'être toujours sous les armes pour la combattre. Que l'âme se tienne donc parfaitement unie à Dieu, de peur que sa négligence ne diminue les effets de la grâce de sa vocation : car c'est la grâce qui établit la proportion entre l'âme et les obligations de son état, et si l'âme n'en est soutenue, elle tombera bien vite.

O âmes religieuses ! écoutez donc bien la voix de ce Jésus qui vous dit : Ne vous détournez pas de Dieu par des négligences volontaires dans les devoirs de votre état, de peur que vous ne tombiez. Cependant vous me direz peut-être que la plupart de ces devoirs n'obligent pas sous peine de péché. Je vous répondrai que la négligence à les observer diminue l'onction qui vous est fort nécessaire pour persévérer. Plus vous aurez de cette onction, et plus votre joug vous deviendra aimable et suave, et plus aussi votre vie participera à la paix et à la joie du bon esprit ; mais au contraire, à mesure que vous vous en éloignerez par manque de fidélité, vous disposerez votre faiblesse à tomber plus facilement ; vous enlèverez ainsi le bâton au malade, et il faudra de toute nécessité qu'il s'arrête ou qu'il tombe, n'ayant plus l'appui qui sert à le soutenir.

SEPTIEME LEÇON.

TEXTE. — « Qui timetis Dominum, credite illi ; et non evacuabitur merces vestra. » *Eccli.* II, 8.

PARAPHRASE. — Vous qui craignez le Seigneur, croyez fermement à sa parole ; et vous ne perdrez rien de la récompense de votre travail.

RÉFLEXIONS. — La vérité de Dieu est en tout temps et en toutes choses aussi entière qu'elle est infaillible : elle n'est pas sujette à changer, parce qu'elle n'est capable ni d'erreur, ni de fausseté. Si la tentation nous en ôte le sentiment, nous ne devons point nous en troubler, mais demeurer fermes dans le respect que nous devons à sa parole, et par une volonté constante et résolue consentir pleinement à l'assurance que la foi nous donne qu'il a un soin paternel de ceux qui le veulent aimer et servir fidèlement.

Ne craignons pas, âme pieuse, de rien perdre de notre peine, si nous sommes dans cette résolution : car elle sera bien récompensée. Mais si dans le cours de la tentation nous commençons à hésiter, à trembler, peut-être nous arrivera-t-il comme à S. Pierre, qui enfonça dans l'eau aussitôt qu'il commença de douter, et il aurait été entièrement submergé, si la remontrance efficace de son Maître n'eût réveillé sa foi, en même temps qu'il lui tendit la main pour le soutenir. Mais si notre doute et notre hésitation augmentaient, nous perdrions en un seul moment le fruit de nos labeurs et de nos peines passées, et ainsi notre récompense serait anéantie.

Notre auteur sacré attribue la récompense à la foi, et c'est justice : car c'est elle qui fait en nous la première destruction de nous-mêmes, en mettant l'entendement comme en captivité, et en nous faisant quitter notre propre sens pour suivre la vérité suprême. Or, il est de toute justice que ce qui a été le premier à faire les frais soit aussi le premier à recevoir la récompense.

HUITIEME LEÇON.

Texte. — « Qui timetis Dominum, sperate in illum ; et in oblectationem veniet vobis misericordia. » *Eccli.* II, 9.

Paraphrase. — Vous qui craignez le Seigneur, espérez fermement en lui, et sa miséricorde, se répandant sur vous, vous remplira de joie et de consolation.

Réflexions. — L'espérance doit être la compagne inséparable de la foi, et marcher d'un pas égal avec elle. S. Paul l'appelle une « ancre ferme et assurée pour l'âme[1] » : car c'est elle qui la retient et qui l'empêche d'être détachée et emportée par les flots de la tentation. Mais pour jouir de ces avantages, il faut la jeter dans le sein de Dieu même et avoir soin qu'elle soit toujours une véritable et sincère espérance. Si elle est véritable, elle doit dans la tentation s'augmenter plutôt que dimi-

[1] Qui confugimus ad tenendam propositam spem, quam sicut anchoram habemus animæ tutam ac firmam. *Hebr.* VI, 18, 19.

nuer : car d'ordinaire c'est la nécessité qui nous presse et nous engage à espérer.

La consolation succède à l'espérance, parce que c'est de celle-ci que nous attendons l'autre ; aussi notre Jésus, fils de Sirach, l'a tellement éprouvé par l'expérience, et il en est si assuré qu'il se donne comme caution que notre espérance ne sera jamais frustrée dans son attente.

NEUVIÈME LEÇON.

Texte. — « Qui timetis Dominum, diligite illum : et illuminabuntur corda vestra. » *Eccli.* II, 10.

Paraphrase. — Vous qui craignez le Seigneur, continuez de l'aimer, et si la tentation n'affaiblit pas votre amour, vos cœurs seront illuminés.

Réflexions. — Le sentiment de la tentation fait souvent que l'âme perd de vue celui de l'amour de Dieu ; mais cet amour ne laisse pas que de subsister au plus intime de son être, de même que l'âme ne cesse pas d'être dans le corps du malade jusqu'à ce qu'il soit mort ; et même dans cette disparition apparente l'amour de Dieu s'y trouve avec plus de pureté et plus de perfection, si la volonté demeure constante dans la foi et fermement résolue à ne jamais consentir à ce qui peut lui déplaire.

Nous pouvons dire que la tentation est la fournaise où l'amour se purifie : parce que c'est elle qui en fait connaître les défauts, qui discerne celui qui est vrai d'avec celui qui ne l'est pas et qui le dégage de tout alliage étranger. Elle fait sur nous

une épreuve, pour nous montrer si nous aimons Dieu vraiment, ou si nous ne sommes pas de ceux dont parle le Prophète royal, « qui louent Dieu lorsqu'il leur fait ressentir ses bienfaits [1] », ou encore si nous ne sommes pas « de ces amis de table qui ne paraissent plus au jour de la nécessité [2] ».

Il est facile d'aimer d'une façon naturelle dans la satisfaction de la prospérité ; mais la tentation fait connaître si notre amour est sincère et surnaturel, ou s'il ne l'est pas : car quand cette satisfaction est retranchée, si nous continuons d'aimer d'un amour de volonté efficace, ce ne peut être qu'un véritable amour que la nature ne saurait contrefaire.

Notre auteur sacré attribue l'illumination du cœur à la persévérance de l'amour : car c'est lui qui tend à l'unir à Dieu ; et comme le bois, s'étant uni au feu, brûle et en brûlant devient lumineux, de même aussi, puisque « notre Dieu est un feu dévorant [3] », il transforme en lumière ce qui s'approche de lui pour s'y attacher. Il s'appelle « le Père des lumières [4] » ; il ne faut donc pas s'étonner s'il projette sa clarté dans une âme qu'il visite, et s'il prend plaisir de la répandre plus abondamment dans celle qui s'est montrée constante pour s'humilier devant lui, fidèle pour croire à sa parole, patiente pour attendre son secours, et vail-

[1] Confitebitur tibi, cum benefeceris ei. *Ps.* XLVIII, 19.

[2] Est autem amicus socius mensæ, et non permanebit in die necessitatis. *Eccli.* VI, 10.

[3] Deus noster ignis consumens est. *Hebr.* XII, 29.

[4] Descendens a Patre luminum. *Jacob.* I, 17.

lante enfin pour persévérer dans la fidélité de cet amour, qu'il a voulu éprouver par la tentation, afin de lui faire connaître combien il l'aime et comment il prend d'elle un soin paternel. C'est à l'éclat de cette lumière que notre esprit se considère lui-même, et qu'il reconnaît le besoin pressant qu'il a de se séparer des contagions terrestres pour s'élever à Dieu plus librement ; c'est grâce à elle que ses yeux s'ouvrent pour voir ses faiblesses et les tromperies des sens, du démon et de la chair, et qu'il apprend enfin à ne pas se troubler de l'agitation de ses pensées et des illusions de son imagination, qui sont bien plus trompeuses que les songes les plus mensongers.

Cette illumination pénètre jusque dans le cœur et lui fait connaître, quoiqu'il soit aveugle, que ses mouvements doivent être réglés par la raison ; elle lui fait avouer aussi que c'est travailler à son bien et à sa paix véritable que de le réduire aux ordres de la volonté de Dieu, qui est le centre et le principe de la raison et de son vrai repos.

Nous saurons tout cela par expérience, si nous nous tenons fermes aux règles de l'amour véritable : car nos cœurs seront éclairés, et nous reconnaîtrons que si l'exercice de la tentation nous reprend souvent, c'est que nous avons autant besoin de ce remède pour être préservés des nouvelles plaies que pour être guéris de nos blessures anciennes.

Il faut que Dieu nous éprouve longtemps, avant que de pouvoir se fier à nous et de nous faire entrer dans les secrets de sa connaissance mystérieuse.

DIXIÈME LEÇON.

Texte. — « Respicite, filii, nationes hominum : et scitote quia nullus speravit in Domino, et confusus est. — Quis enim permansit in mandatis ejus, et derelictus est? Aut quis invocavit eum, et despexit illum? — Quoniam pius et misericors est Deus, et remittet in die tribulationis peccata : et protector est omnibus exquirentibus se in veritate. » *Eccli.* II, 11-13.

Paraphrase. — Regardez, mes enfants, toutes les nations des hommes, et tenez pour certain que pas un de ceux qui ont espéré en Dieu n'a reçu la confusion d'être trompé dans son attente.

Où trouver un seul homme qui étant demeuré ferme dans l'observance de ses commandements ait été abandonné de lui? Qui est celui qui l'a invoqué, qu'il ait dédaigné d'écouter et de secourir?

C'est ce qui ne se peut même penser, parce que Dieu est plein de bonté et de miséricorde. Il ne se contente pas de secourir les affligés; mais il leur accorde au jour de la tribulation la rémission de leurs péchés : car leur lâcheté passée est en quelque façon réparée par le combat de leur fidélité présente, et il tient sous sa protection tous ceux qui le recherchent en vérité.

Réflexions. — Telle est la certitude de notre auteur sacré, certitude fondée sur une longue expérience, qu'il donne ici le défi d'aller chercher par toute la terre et d'y trouver un seul homme qui y puisse raisonnablement contredire; et ses

paroles sont si persuasives et si claires qu'il n'y a rien à ajouter.

Or ceux qui cherchent Dieu en vérité, ce sont ceux qui par une volonté bien ferme sont résolus à mourir plutôt que de commettre un seul péché mortel, qui travaillent aussi à s'approcher de Dieu de plus en plus, et qui sont fort éloignés d'imiter trois sortes de faux spirituels et de mauvais soldats, sur lesquels il va prononcer trois fois « malheur » dans les trois versets suivants, en leur prédisant la punition de leurs lâchetés.

ONZIÈME LEÇON.

Texte. — « Væ duplici corde et labiis scelestis et manibus malefacientibus, et peccatori terram ingredienti duabus viis. » *Eccli.* II, 14.

Paraphrase. — Malheur à celui qui a la duplicité de cœur, qui n'a que des lèvres d'impie, des mains de malfaiteur, et qui dans le fond de l'âme n'est qu'un pécheur, prétendant parvenir à une même fin en marchant par deux chemins tout opposés.

Réflexions. — Les doubles de cœur forment la première espèce de ces faux spirituels : ce sont ceux qui veulent donner à Dieu une partie de leurs affections et se réservent l'autre pour eux-mêmes, afin d'en avoir la libre disposition selon leur volonté ; aussi ce sont ces hypocrites que notre auteur sacré reprend ici avec toute la ferveur de son zèle.

Ces hommes aveuglés veulent faire un partage

avec Dieu, mais ils ne voient pas qu'en partageant ainsi ils se séparent de lui et qu'ils se mettent en péril d'être privés des secours et des célestes influences qu'ils ne peuvent recevoir qu'en restant unis à Dieu. Ils veulent être maîtres d'une partie d'eux-mêmes, et ils méritent que le Seigneur les abandonne aux désirs de leur cœur, puisque ce cœur leur apprend par son état naturel qu'il ne peut pas souffrir de division, et par son inquiétude qu'il doit être livré tout entier à celui qui ne l'a fait que pour lui. Leur aveuglement est quelquefois si grand, surtout quand il s'est fortifié par l'habitude, qu'ils ne remarquent même pas ce partage, formé dans ces ténèbres par leur amour-propre, et qu'ils se flattent de la fausse opinion d'être tout à Dieu, alors que leurs œuvres devraient les convaincre du contraire.

Il s'en trouve encore quelquefois qui disent merveille dans leurs oraisons et dont les entretiens ne marquent que de grandes élévations d'esprit ; ils recherchent la quintessence des maximes de la vie spirituelle, ils ne se servent que de termes inconnus aux gens du commun ; ils veulent comme éblouir les autres par l'éclat des belles idées que leur propre esprit s'est formées ; mais si on les touche, pour ainsi dire, seulement du bout du doigt sur l'article de leurs passions ou de leur estime d'eux-mêmes, vous les voyez tout aussitôt descendre de leur élévation sublime pour ramper sur terre, et ils font voir, par leurs paroles et par leurs plaintes douloureuses maintes et maintes fois réitérées, qu'ils participent encore beaucoup à la nature de l'homme animal.

Il en est d'autres qui, voulant paraître rigides et austères, poussent tout aux extrêmes ; mais ce n'est que pour les autres qu'ils montrent cet excès de sévérité : car pour eux « ils ne veulent pas même d'un seul doigt remuer ces fardeaux insupportables dont ils chargent les épaules des antres [1] ». Sous ce prétexte de rigueur et d'austérité qu'ils n'ont qu'en spéculation, et où ils ne peuvent être que fort indiscrets, puisqu'ils n'en ont fait aucune expérience sur eux-mêmes, ils se croient en mesure de tout juger sans écouter les parties, et revendiquent le droit suprême de tout condamner, sans accepter d'autres raisons que les leurs propres. Ils veulent enseigner les autres et les reprendre librement ; mais ils sont incapables de recevoir la moindre correction, le moindre avis salutaire, et ils font passer pour désordres et dérèglements ce qui ne s'accorde pas avec leurs sentiments personnels. Ils découvrent subtilement des erreurs et des fautes dans les actions d'autrui, et leur langue est comme un glaive acéré par lequel ils blessent librement la réputation du prochain, sans crainte du Seigneur qui a dit : « Quiconque vous touche, touche la prunelle de mes yeux [2] ». Ils louent, il est vrai, la charité, mais la leur ne saurait aller au delà l'intérêt propre et ne peut s'étendre jusqu'au pardon des offenses ; et si par hasard quelqu'un a fait une faute ca-

[1] Alligant enim onera gravia et importabilia, et imponunt in humeros hominum : digito autem suo nolunt ea movere. *Matth.* XXIII, 4.

[2] Qui autem tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. *Zach.* II, 8.

chée, « ils montent sur les toits pour l'annoncer partout », ne considérant ni l'obligation qu'ils ont de couvrir les péchés du prochain, ni les dommages qui résulteront du scandale qu'ils causeront.

Voilà de quelle manière se conduisent ces cœurs partagés ; ils reconnaissent Dieu d'un côté, mais ils le déshonorent d'un autre par leurs œuvres, en se donnant la liberté de transgresser les principaux conseils de l'Evangile avec autant d'arrogance que s'ils avaient fait une belle et bonne action. Ils imitent en cela la femme adultère dont parle Salomon, « qui dit en essuyant sa bouche : Je n'ai point fait de mal [1] ». Notre auteur sacré n'a-t-il donc pas raison de dire « qu'ils n'ont que des lèvres d'impies et des mains de malfaiteurs », puisque toutes leurs paroles, ce qui pourtant est le propre des hommes vraiment spirituels, ne se réduisent pas plus en actes que les promesses des méchants, et que toutes leurs actions ne s'accordent pas plus avec leurs paroles que les fautes des malfaiteurs ? « Leur voix, il est vrai, est la voix de Jacob, mais leurs mains sont les mains d'Esaü [2] ».

Ces sortes de personnes sont dangereuses à elles-mêmes et aux autres : car elles s'occupent toujours de plus en plus de leur propre estime, et en débitant aux autres les visions de leur cerveau, et en ne faisant pas plus de cas des petites

[1] Et tergens os suum dicit : Non sum operata malum. *Prov.* XXX, 20.

[2] Vox quidem, vox Jacob est ; sed manus, manus sunt Esau. *Gen.* XXVII, 22.

choses communes que des balayures de la maison, elles ouvrent toute grande la porte à l'amour-propre pour se forger une spiritualité chimérique, qui ne sera dans le fond qu'un pur aveuglement, un orgueil déguisé et la racine de beaucoup d'iniquités et de crimes qu'il ne leur sera plus possible d'arracher, si un coup de grâce extraordinaire ne les frappe. C'est pourquoi le fils de Sirach prononce contre elles cette sentence : « Malheur ! », et il les appelle à juste titre « des pécheurs qui veulent marcher par deux chemins tout en même temps ». Ils font d'un côté dans leurs paroles profession de poursuivre la perfection ; mais, d'un autre côté, par leurs actes ils ne suivent que leur propre jugement, leur volonté et leurs passions. Ce n'est pas ainsi certes que les Saints se dirigent vers Dieu : car on ne peut pas parvenir à une même fin en marchant par deux voies si opposées.

DOUZIÈME LEÇON.

Texte. — « Væ dissolutis corde, qui non credunt Deo : et ideo non protegentur ab eo. » *Eccli.* II, 15.

Paraphrase. — Malheur à ceux dont le cœur s'est affaibli et relâché, faute de croyance en la fidélité de Dieu, parce qu'ils ne ressentiront pas les avantages de sa protection.

Réflexions. — Ici notre auteur parle aux spirituels attiédis, qui pour n'avoir pas pratiqué fidèlement les règles de la milice spirituelle qu'il

a données, sont devenus si faibles dans leurs espérances qu'ils n'attendent presque rien de la protection de Dieu. Ils pensent plutôt à esquiver le combat de la tentation par quelque moyen naturel qu'à jeter leur confiance dans le sein de la divine Providence. Ils n'ont en Dieu qu'une espérance faible et douteuse, et ils ne traitent pas sa protection avec l'estime et le respect qu'elle mérite : n'est-il donc pas juste qu'ils soient laissés à leur propre conduite, à proportion qu'ils s'éloignent de la confiance qu'ils doivent à celle de Dieu ? Ils tomberont peu à peu dans un état plus déplorable encore : car ils ressemblent aux malades qui ne prennent pas de nourriture, et enfin ils mettront même leur salut en danger, à moins qu'ils ne recourent de nouveau à l'espérance en Dieu : « celui en effet qui espère dans le Seigneur change sa force », et au lieu d'une puissance naturelle Dieu lui accorde une force surnaturelle, « qui donne des ailes pour voler comme les aigles et ne point défaillir [1] ».

TREIZIÈME LEÇON.

Texte. — « Væ his qui perdiderunt sustinentiam, et qui dereliquerunt vias rectas, et diverterunt in vias pravas. Et quid facient, cum inspicere cœperit Dominus ? » *Eccli.* II, 16, 17.

Paraphrase. — Malheur à ceux qui ont secoué le joug de la patience, et qui s'étant lassés du com-

[1] Qui autem sperant in Domino, mutabunt fortitudinem ; assument pennas sicut aquilæ... et non deficient. *Is.* XL, 31.

bat de la raison contre la cupidité, ont délaissé les droits chemins de la vertu pour marcher par ceux de la malice de leurs cœurs. Hélas ! que deviendront-ils, quand le Seigneur aura jeté ses yeux sur les désordres de leur vie, pour les examiner et les punir selon l'ordre de sa justice ?

Réflexions. — L'auteur de l'Ecclésiastique décrit ici en peu de mots le progrès du malheur de ces hommes spirituels qui se sont écartés du droit chemin de la vérité et qui ont quitté le combat pour suivre leur cupidité ; mais elle les mènera bien loin : car elle n'entend aucune raison et ne sait point garder la juste mesure ; c'est un fleuve débordé qui étend ses eaux jusqu'où elles peuvent se répandre. Ils se sont rendus à l'ennemi, et il les conduira dans des désordres qui sortiront du commun. C'est ici, âme pieuse, que l'on voit par l'expérience la vérité de l'axiome philosophique : rien de pire que la corruption de ce qui a été très bon. Aussi Dieu se sert de la tentation pour engager l'âme à surmonter le démon et à réparer par la fidélité du combat les lâchetés qu'elle a commises en péchant ; mais au contraire il semble que le démon veuille exiger de ces spirituels pervertis une réparation de l'injure qu'il a reçue de leurs victoires passées, en les jetant dans des désordres tout extraordinaires.

Leur esprit s'est aiguisé dans les luttes de la tentation ; mais la malice de leur volonté, qui s'est détournée de Dieu, en est devenue plus clairvoyante et plus subtile pour parvenir à ses fins. Ils ont éprouvé la subtilité des ruses du démon aussi bien dans les pensées et dans les mouve-

ments dont il s'est servi pour les tenter ; mais ayant perdu la fidélité, leurs connaissances plus éclairées leur servent de moyen pour raffiner dans le mal. La nature se trouve chez eux dans une pente plus rapide vers le mal, et elle est toute prête à courir à tous les vices, comme un cheval haletant et débridé court vers l'eau pour étancher sa soif. Faut-il donc s'étonner des grandes chutes, si déplorables, de ces spirituels pervertis, dont la fin funeste met souvent le comble aux malheurs de leur vie ? Le fils de Sirach, Jésus, fait sur eux cette triste lamentation : Hélas ! dit-il, que feront ces pauvres pécheurs, que deviendront-ils quand Dieu se mettra à scruter à fond leur misérable vie, pour leur faire sentir l'indignation de son amour méprisé ?

Gémissons, nous aussi, âme pieuse, sur leur sort infortuné, car il est bien digne de larmes, et prions Dieu ardemment « qu'il nous fasse la grâce de lui être fidèles par un effet de cette miséricorde [1] » dont se glorifiait S. Paul, et afin que nous soyons du nombre de ces combattants qui craignent vraiment Dieu, tels que l'Ecclésiastique en décrit les caractères et les avantages dans le reste des versets de ce deuxième chapitre.

QUATORZIÈME LEÇON.

Texte. — « Qui timent Dominum, non erunt incredibiles verbo illius ; et qui diligunt illum,

[1] Juxta quod misericordiam consecuti sumus, non deficimus. II *Cor.* IV, 1.

conservabunt viam illius. Qui timent Dominum, inquirent quæ beneplacita sunt ei ; et qui diligunt eum, replebuntur lege ipsius. » *Eccli.* II, 18, 19.

Paraphrase. — Maintes personnes ont l'apparence de craindre Dieu ; mais pour faire un bon discernement et bien constater si ces gens sont ce qu'ils paraissent, sachez que ceux qui craignent Dieu véritablement ne feront pas comme les faux spirituels. Dans la tentation ils ne seront pas incrédules à sa parole ; et ceux qui l'aiment demeureront fermes dans ses voies et y marcheront sans que la tentation les en détourne.

Mais de plus ceux qui ont la vraie crainte de Dieu chercheront à connaître de plus en plus ce qui est conforme à son bon plaisir, afin de l'accomplir ; et ceux qui l'aiment trouveront leur nourriture dans la loi.

Réflexions. — L'amour et la crainte doivent être inséparables dans les bons soldats de la milice spirituelle, et ce sont les caractères qui les distinguent d'avec les autres : c'est pourquoi notre auteur sacré, Jésus, les joint ensemble.

Cette crainte ne met personne en désespérance, puisque vous voyez qu'un de ses effets est « de nous porter à croire facilement à la parole de Dieu », qui s'est engagé envers nous par les promesses de son amour. Elle est plutôt un effet du respect et de l'amour qu'une impression de crainte servile : c'est pourquoi elle attire plutôt que d'éloigner, et elle monte par des degrés, qui vous sont ici marqués, pour s'approcher plus près de

Dieu et de sa propre félicité. Etant forte dans sa foi, elle devient ferme dans la pratique des vertus, sans que rien puisse l'en détourner ; son désir de la perfection s'augmente ensuite et lui fait rechercher ce qui est le plus agréable à Dieu, et de là enfin elle parvient à cet état bienheureux, où dès cette vie Dieu lui est « tout en toutes choses et où l'accomplissement de la loi contente tous ses désirs ».

Voilà les quatre degrés qui sont ici marqués : arrêtons-nous un peu sur le dernier, car nous avons déjà parlé des autres.

On peut dire avec vérité « que celui qui feint de voir un rude travail dans l'observance des commandements de Dieu, veut se faire un siège d'iniquité pour s'y reposer [1] », car ils ne contiennent rien qui ne soit naturellement imprimé dans l'âme raisonnable : ce sont, selon la pensée de David, des caractères que Dieu a gravés au centre de l'âme par « l'impression de la lumière de sa face [2] ». Le péché originel a répandu sur eux une poussière qui nous empêche de lire clairement toutes les injonctions et toutes les conséquences des règles de justice qui y sont écrites de la main de Dieu ; le péché actuel en a encore davantage obscurci les traits ; mais ils sont par eux-mêmes ineffaçables, et tout homme, quelque méchant qu'il puisse être, y lit toujours la preuve de sa rébellion et de sa condamnation.

[1] Numquid adhæret tibi sedes iniquitatis, qui fingis laborem in præcepto? *Ps.* XCIII, 20.

[2] Signatum est super nos lumen vultus tui, Domine. *Ps.* IV, 7.

L'âme fidèle enlève avec soin cette poussière par l'exercice de la vertu, et à mesure que le caractère devient plus net, il se montre à elle de plus en plus beau et brillant ; elle en reconnaît l'excellence, et considérant qu'il n'y a rien qui lui soit plus convenable que la loi de Dieu, son esprit et son cœur en sont épris d'amour; sa volonté s'enflamme à la poursuivre avec un respect empressé, qui lui fait trouver dans son exécution l'accomplissement de tous ses désirs ; elle ne craint rien davantage que d'y contrevenir en la moindre chose, et l'expérience lui apprend que la loi de Dieu est plus que suffisante pour la remplir en toutes manières. C'est ainsi qu'on reconnaît par la pratique le sens et la vérité des promesses que nous fait ici le fils de Sirach, Jésus.

QUINZIÈME LEÇON.

Texte. — « Qui timent Dominum, præparabunt corda sua, et in conspectu illius sanctificabunt animas suas. » *Eccli.* II, 20.

Paraphrase. — Ceux qui craignent Dieu prépareront leurs cœurs, et ils travailleront à rendre leurs âmes plus pures et plus saintes, en marchant toujours en sa présence.

Réflexions. — La préparation du cœur, qui est nécessaire pour se gouverner prudemment dans la tentation, est décrite dans les premiers versets de ce chapitre; et je vous ai déjà marqué ailleurs quelle préparation doit être la vôtre pour diriger toutes les actions de votre vie selon les règles de

la droite raison. J'ajouterai donc seulement ici une remarque : c'est que pour conserver et entretenir le cœur dans sa préparation, il faut le tenir vide de toute attache désordonnée aux créatures, afin que rien n'empêche l'âme de rechercher uniquement la volonté de Dieu. De là se produiront les deux grands biens qui sont ici marqués par notre auteur, à savoir : un véritable progrès dans la perfection, qui en augmentera toujours le désir, et une grande facilité dans l'exercice de la présence de Dieu.

L'âme qui se sera instruite par l'expérience et aura acquis des connaissances dans le combat de la tentation, se trouvera toute disposée à voir Dieu en elle-même par une simple appréhension de l'intelligence ou par un seul regard de foi vive, sans avoir besoin de se former quelque idée sensible, ni de se bander l'esprit avec violence, comme font souvent les novices et les commençants, qui apprennent par l'expérience que Dieu se cherche bien mieux avec douceur d'esprit qu'avec contention : car la première contient plus d'humilité et de grâce, et la deuxième dénote beaucoup plus d'humain et d'amour-propre.

Remarquez, âme pieuse, que tout va ici de suite et s'enchaîne parfaitement. En effet le cœur, ainsi bien préparé et vidé de toute attache désordonnée, ayant fait place à Dieu, l'aperçoit dans soi-même ; et alors le respect, la suavité et le secours de sa sainte présence parfaitement reconnue portent l'âme à courir vers ce qui peut l'unir à lui plus intimement.

SEIZIÈME LEÇON.

TEXTE. — « Qui timent Dominum, custodiunt mandata illius, et patientiam habebunt usque ad inspectionem illius, dicentes : Si pœnitentiam non egerimus, incidemus in manus Domini, et non in manus hominum. Secundum enim magnitudinem ipsius, sic et misericordia illius cum ipso est. » *Eccli.* II, 21-23.

PARAPHRASE. — Rien ne retire ceux qui craignent Dieu de l'observance de ses commandements, et quelle que soit l'adversité ou la tentation qui leur arrive, ils auront une patience constante, jusqu'à ce que le Seigneur les ait favorablement regardés.

Bien éloignés de se plaindre, ils accorderont le zèle de la pénitence avec leurs souffrances, en disant : Si nous ne faisons pénitence, nous tomberons entre les mains du Seigneur, et non pas entre les mains des hommes.

Et puis, jetant les yeux sur sa miséricorde, ils reconnaîtront qu'elle est égale à sa grandeur, et cette connaissance les consolera et nourrira leurs espérances.

RÉFLEXIONS. — Voici la conclusion du chapitre dans laquelle vous verrez, parmi les caractères des vrais enfants de Dieu, jusqu'où les pousse la fidélité du combat dans la tentation, et quels sentiments elle leur imprime. Ils joignent à la patience l'humilité de la pénitence, et en se reconnaissant toujours moins châtiés qu'ils ne le méritent, ils attendent patiemment que Dieu les retire de cet

état où les a placés le conseil de sa volonté : car ils savent bien qu'un seul de ses regards dissipera tous les nuages qui les enveloppent. Ils retirent de leur espérance et de leur confiance une consolation si grande que, si on leur demandait alors quels sentiments ils ont de Dieu dans le fond de leur âme, chacun d'eux n'hésiterait pas à répondre avec Job : « Quand même il devrait me tuer, j'espérerais toujours en lui[1] ». C'est qu'ils sentent que la tentation les porte avec plus d'ardeur vers le bien et la vertu, et quand ses flots sont apaisés, ils reconnaissent avec grande joie et consolation qu'elle n'a servi qu'à les élever au-dessus des créatures, comme l'eau du déluge porta l'arche de Noé au-dessus des montagnes.

Vous voyez dans ce chapitre, âme pieuse, toutes les grandes règles qui sont applicables aux tribulations de la vie, quelles qu'elles puissent être ; il y faut donc en pratique conformer toutes vos actions et ne faire aucun cas de tout ce qui ne concorde pas avec ces règles si sages. Si nous les considérons bien, nous trouverons que la perfection de la vie chrétienne y est contenue, et que la tentation sert comme d'éperon pour nous y faire avancer ; et si nous les mettons bien en pratique, nous pourrons chanter à la fin avec le fils de Sirach son *Confitebor*, que je vous expliquerai aussi, quand de la tentation en général nous serons venus au détail de celles qui vous exercent.

L'un des grands conseils qu'il donne est de recourir aux paroles de l'entendement : il faut donc,

[1] Etiamsi occiderit me, in ipso sperabo. *Job* XIII, 15.

après avoir demandé à Dieu qu'il m'en inspire de bonnes et salutaires, vous dire quelques paroles sur chacune de vos tentations présentes.

SECONDE PARTIE

SUR CERTAINES TENTATIONS ET TRIBULATIONS EN PARTICULIER.

ARTICLE PREMIER

SUR LA TENTATION QUI A HUMILIÉ S. PAUL, ET QUI LUI A FAIT PAR TROIS FOIS DEMANDER AU SEIGNEUR DE L'ÉCARTER DE LUI[1].

La réponse que Dieu fit à la prière de S. Paul doit, âme pieuse, vous consoler beaucoup, puisqu'elle porte que « cette infirmité sert à perfectionner la vertu ». Je ne m'étonne pourtant pas de ce que cette attaque vous ait un peu fait trembler de crainte : car cela est commun aux âmes timorées qui commencent à servir Dieu, et qui se voient environnées d'une chair de corruption, poussant l'insolence jusqu'à vouloir prendre le parti du démon tentateur ; mais à ces âmes timorées il faut répéter la parole de David : « Ils ont tremblé de

[1] Et ne magnitudo revelationum extollat me, datus est mihi stimulus carnis meæ, angelus Satanæ, qui me colaphizet. Propter quod ter Dominum rogavi ut discederet a me, et dixit mihi : Sufficit tibi gratia mea, nam virtus in infirmitate perficitur. II *Cor.* XII, 7-9.

peur là où il n'y avait rien à craindre[1] ». Non, âme pieuse, ne craignez rien, tenez-vous seulement ferme à Dieu par l'humilité et la confiance, et vous verrez que cette infirmité ne tend pas à vous donner la mort, mais « à manifester en vous les œuvres de Dieu[2] », qui veut faire triompher sa grâce dans un vaisseau d'infirmité. S'il permet que cette misère vous attaque, ce n'est que pour vous engager à vous regarder toujours comme l'objet de sa protection et pour imprimer plus profondément dans votre esprit le souvenir de ses soins et de ses secours. Relevez donc votre courage et observez ce que je vais vous dire :

I. Posez bien premièrement pour fondement assuré que « Dieu est fidèle et qu'il ne permettra pas que vous soyez tentée au delà de vos forces » : car c'est là une vérité indubitable que S. Paul nous exprime et qui a un rapport nécessaire avec les attributs divins. Si la tentation vous attaque, « Dieu vous donnera en même temps le moyen pour la soutenir et pour en sortir à votre avantage[3] », ainsi que nous l'assure le même Apôtre.

Si donc les démons se servent de votre corps pour vous attaquer, tenez pour certain que Dieu est présent et qu'il vous regarde, comme autrefois dans les amphithéâtres on regardait un athlète lutter contre une bête fauve. Il ne permet ce combat que pour sa gloire, et par conséquent il ne faut pas

[1] Illic trepidaverunt timore, ubi non erat timor. *Ps.* XIII, 5.
[2] Sed ut manifestentur opera Dei in illo. *Joann.* IX, 3.
[3] Fidelis autem Deus est, qui non patietur vos tentari supra id quod potestis ; sed faciet etiam cum tentatione proventum ut possitis sustinere. I *Cor.* X, 13.

douter qu'en raison de sa justice et de sa gloire il ne soit toujours prêt à secourir le combattant d'une manière proportionnée à la fin qu'il s'est proposée. Toutes les choses sont ici pesées à la balance de son amour, de sa bonté et de sa sagesse avec plus de soin et de justesse qu'un médecin ne pèse les grammes de séné qui doivent entrer dans une bonne médecine.

II. Ne prêtez pas l'oreille à cette curiosité de l'esprit, qui voudrait rechercher pourquoi cette tentation atteint plus ou moins certaines personnes, tandis que contre d'autres elle renouvelle ses attaques réitérées et même souvent les harcèle avec une violence horrible : car c'est ici qu'il y a beaucoup de secrets cachés qu'il ne nous appartient pas de connaître. La constitution et les dispositions y contribuent pour beaucoup dans la plupart ; mais personne ne souffre cette misère sans une ordonnance assurée de la divine Providence qui dispose tout avec sagesse ; aussi c'est à elle qu'il faut toujours avoir recours et se tenir constamment attaché, sans arrêter notre esprit à des conjectures trompeuses.

Cette divine Providence a formé la nature comme il lui a plu, et de même qu'elle a eu ses fins en la faisant telle qu'elle est, de même elle a aussi ses fins en permettant que ces rébellions attaquent les âmes. Que si parfois grande est leur souffrance, et si, pour ainsi dire, la sueur perle au front dans la lutte de ce combat si pénible, plus grande doit être leur consolation : car il n'est rien qui porte plus efficacement une bonne volonté à la haine raisonnable de son corps, rien qui détache plus

utilement des créatures, dont cette tentation nous fait découvrir les pièges et les embûches, rien enfin qui nous attache à Dieu plus parfaitement. Sans doute, nous le voyons bien, la nécessité nous engage à tout cela ; mais n'est-elle pas mille fois heureuse cette nécessité qui nous presse de devenir meilleurs?

III. N'écoutez pas non plus cette pensée qui, je le devine, pourrait surgir en votre esprit : Mais pourquoi donc cette sorte de tentation-là?... Il ne nous est pas permis d'entrer bien avant dans les secrets de la sagesse de Dieu, mais seulement de demeurer comme à la porte pour les regarder de loin et pour les adorer avec une sainte humilité. De là néanmoins nous pouvons en découvrir plusieurs bonnes raisons, qui se peuvent trouver toutes ensemble ou séparées selon la variété des dispositions et des états de ceux qui souffrent cette tentation.

C'est d'abord une peine prudemment imposée en pénitence à la superbe de l'homme : car rien ne lui fait mieux toucher au doigt sa propre misère et par conséquent la nécessité qu'il y a d'être humble devant Dieu. La considération de cette sorte de phrénésie qui s'efforce d'aveugler la raison par des illusions et qui la séduirait assurément si elle se fiait à ses propres forces, presse fortement l'âme de jeter toute sa confiance en Dieu et d'aller chercher auprès de lui toute sa force. Ainsi donc cette pénitence salutaire est un excellent préservatif contre l'orgueil, puisque Dieu s'en est servi pour S. Paul, afin d'empêcher que « la superbe ne l'élevât dans sa propre estime à cause de la sublimité de ses révélations ».

C'est encore une juste punition des péchés qu'on a commis contre le sixième commandement. L'exemple de Ste Marie l'Egyptienne nous apprend que Dieu s'en sert pour cette fin ; puisqu'après l'avoir convertie par une grâce extraordinaire, il la laissa dix-sept ans dans l'exercice des violentes tentations de la chair. Ce qui avait servi au péché servit à le châtier en elle-même, et la lâcheté qui l'avait fait prostituer son âme au démon pour ne vouloir pas se priver du honteux et misérable plaisir d'un moment, fut ainsi réparée par un généreux combat, dans lequel elle remportait chaque fois la victoire sur l'ennemi qui l'avait jadis surmontée, en lui refusant son consentement. Ce triomphe constant sur le démon de la chair était pour elle le meilleur moyen de se venger des injures que ce cruel ennemi lui avait faites ; c'est pour cela que Dieu la laissait exposée à de nouvelles attaques d'où elle sortait toujours victorieuse.

C'est aussi une guerre où l'on gagne de l'anéantissement de soi-même, du détachement des créatures et de l'attachement à Dieu : car on ne peut s'y tenir debout ni vaincre que par ces armes seules. L'expérience nous les fait connaître, la nécessité nous presse de nous en servir, et en les maniant nous en apprenons l'utilité et la pratique.

C'est de plus un remède salutaire contre l'indiscrétion et contre la négligence : car il oblige l'homme à être attentif à Dieu et à soi-même, et il lui ouvre les oreilles de l'intelligence pour bien entendre ce grand conseil de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Veillez et priez, de peur que vous n'entriez en tentation, car l'esprit est prompt, mais

la chair est faible [1] » ; et ainsi l'homme reconnaît par l'expérience qu'il y a une bénédiction attachée à la pratique de ce conseil qui lui en donne une grande estime, et par là même l'usage qu'il en fait avec raison le rend plus circonspect et plus vigilant en toutes choses.

C'est enfin un pressant motif pour exciter l'âme à rentrer dans son domaine : car les rébellions importunes qu'elle ressent, et les suites fâcheuses qu'elle sait qu'elles auraient, si elle se laissait vaincre, lui en montrent l'importance et la nécessité.

Si donc Dieu permet les rébellions de la concupiscence, c'est pour faire ressentir à l'âme qu'elle est créée pour dominer, et qu'elle doit sortir du combat en maîtresse victorieuse, à moins qu'elle ne veuille être une esclave misérable.

Voilà des raisons qui doivent grandement vous consoler et vous encourager : aussi je suis assuré qu'elles banniront de votre esprit pour toujours la crainte que vous avez que cette tentation « ne soit pour vous la plaie de l'ennemi et le châtiment cruel [2] » dont Dieu menace par son Prophète : car vous voyez qu'elle est de l'ordre et de la direction de la Providence et que ses attaques peuvent être fort avantageuses au salut.

L'auteur de l'Ecclésiastique vous a exactement enseigné la manière de vous bien gouverner dans cette tentation ; cependant pour vous aider à mieux

[1] Vigilate et orate, ut non intretis in tentationem. Spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. *Matth.* XXVI, 41.

[2] Plaga enim inimici percussi te castigatione crudeli. *Jer.* XXX, 14.

appliquer ses règles générales à cette espèce particulière, je vous tracerai ici quelques avis :

1° Pour être bien disposée et armée contre cette tentation, étudiez-vous, âme pieuse, à croître de plus en plus dans l'humilité, ne vous regardez vous-même que pour vous mépriser en ce genre de combat, et que votre confiance totale en Dieu témoigne de votre anéantissement devant le Seigneur et de votre attachement à lui ; que votre vigilance soit circonspecte et que la prière l'accompagne toujours ; mais écartez loin de vous toute épouvante et tout empressement.

Souvenez-vous de l'histoire du serviteur d'Elisée : voyant une armée tout entière environner la ville où il était, il eut une grande peur et courut à son maître, en disant : « Hélas ! hélas ! mon seigneur et maître, que ferons-nous ? » Le Prophète lui répondit : « N'aie pas de crainte, nous avons plus de combattants avec nous qu'ils n'en ont avec eux [1] ». Cette parole apaisa un peu la crainte du serviteur ; mais quand son maître eut prié Dieu de lui ouvrir les yeux, et qu'il eut aperçu un grand nombre de cavaliers, montés sur des coursiers enflammés, qui environnaient son maître, l'épouvante le quitta tout à fait. Appliquez-vous cette histoire, et soyez persuadée que les assauts de la tentation ne sont pas comparables aux secours que Dieu donne aux âmes qui veulent lui être fidèles, bien qu'ils ne soient pas visibles à nos yeux.

2° Quelle que soit la paix que l'on ressente, il

[1] Heu, heu, heu, domine mi, quid faciemus ? At ille respondit : Noli timere, plures enim nobiscum sunt, quam cum illis. IV *Reg.* VI, 15, 16.

ne faut jamais se fier à soi-même, ni agir comme si le combat était fini ou qu'il fût fort éloigné; mais il faut toujours se tenir en garde avec vigilance et apporter partout une prudence circonspecte : car le serpent dort souvent sous la feuille, où il se cache pour un temps; cependant pour dormir il n'est pas mort : ne le touchez pas imprudemment, sinon derechef il se réveillera.

3° Ne vous servez pas non plus de certaines pratiques, quelque spirituelles qu'elles vous paraissent, pour vous établir dans une sorte de prévention ou de préoccupation constante sur ce combat, tenant ainsi votre esprit toujours en alarme : car il y a là un piège caché bien dangereux, surtout pour ceux qui sont séparés du monde et qui ont la conscience tendre et délicate. L'usage de ces pratiques préventives est à lui seul capable d'attirer ce que l'on craint : par là en effet l'imagination s'excite vivement, et en devenant trop éveillée, elle ôte le repos à l'âme, et elle la tient presque toujours dans un combat anxieux et fatigant, qui finit souvent par une blessure d'esprit et de conscience. Or cette blessure n'est pas seulement très pénible, mais elle est même dangereuse : car elle rend ceux qui l'ont reçue si faibles, si délicats, qu'une ombre fait sur eux l'effet d'une guerre et d'une tempête d'où l'on ne sait par quel moyen les retirer. Tout leur paraît piège et attaque de l'ennemi, et ce qui ne ferait presque pas d'impression sur d'autres, leur devient un vrai danger; la fatigue enfin les accable et les jette dans le dégoût : voilà où de telles pratiques peuvent les conduire.

Aussi, âme pieuse, il ne vous faut pas d'autre préoccupation qu'une bonne disposition d'humilité vraie, de confiance en Dieu entière et d'exactitude parfaite aux devoirs d'état ; et de plus la meilleure habitude qu'on puisse prendre, c'est celle d'un généreux mépris qui procède de cette disposition : car ce mépris noble et généreux n'excite aucun trouble dans l'esprit ; mais il y établit le silence et la paix, et il fait ainsi merveille pour résister et pour vaincre, appuyé qu'il est sur le secours de la grâce.

4° Dès le premier éveil de cette tentation, aussitôt que vous voyez l'attaque formée, tournez-vous sans retard vers Dieu, et croyez que cet assaut ne vous est donné que pour vous obliger à vous réfugier tout près de lui, de même que les brebis, poursuivies par le chien, courent se serrer auprès du pasteur.

Soyez unie à Dieu et souffrez avec patience ; mais je ne m'étends pas sur ce point : car vous en trouverez l'explication plus haut au second et au troisième verset du chapitre second de l'Ecclésiastique.

5° Ne vous arrêtez pas non plus à considérer vos pensées, mais agissez comme ceux qui passent en faisant la sourde oreille. Détournez la curiosité de votre esprit et interrompez le cours de ses pensées par des actes d'une volonté qui aspire à Dieu. Recourez à quelque occupation extérieure, si le temps et la bienséance vous le permettent ; mais faites tout cela d'une manière douce et généreuse. Que votre volonté aille comme se répandre dans le sein de Dieu par des aspirations courtes et pleines de con-

fiance ; qu'elle s'y retire sans doute pour y avoir de l'assurance, mais pourtant qu'elle ne se dresse pas contre la tentation par de tels actes de résistance qu'elle semble comme vouloir choquer l'ennemi de front.

Vous trouverez également tout cela clairement expliqué dans les mêmes versets.

6° Enfin quand même ces pénibles pensées vous environneraient comme des abeilles irritées, n'en soyez nullement effrayée, et ne vous étonnez pas plus des mouvements qu'elles excitent que de voir un éclair en plein été : car tout cela provient de la nature de notre homme animal ; mais plutôt ranimez votre courage « en élevant les yeux au ciel d'où vous recevrez toujours le secours [1] », et dans votre confiance en Dieu, répétez la parole de David : « Si des armées s'élèvent contre moi, mon cœur ne craindra point, et si l'on me livre la bataille, c'est en cela même que je placerai mon espérance [2] ». L'épouvante ne sert qu'à affaiblir le courage, à rendre l'imagination plus susceptible des impressions de l'ennemi et à lui donner occasion de doubler ses attaques malicieuses. Il n'est rien que nous puissions craindre, tant que nous nous tenons attachés à Dieu uniquement ; et ceux-là seulement doivent trembler qui ne reconnaissent pas le besoin de s'unir à lui pour ne point succomber dans ce combat, et qui ne sont ni circonspects dans leur

[1] Levavi oculos meos in montes, unde veniet auxilium mihi. *Ps.* CXX, 1.

[2] Si consistant adversum me castra, non timebit cor meum. Si exurgat adversum me prælium, in hoc ego sperabo. *Ps.* XXVI, 3.

vigilance, ni diligents à éviter les occasions indiscrètes ou dangereuses, ni fidèles à recourir à la prière quand il faut lutter contre cet ennemi.

Telle est la doctrine de Jésus, fils de Sirach, et tels sont aussi les enseignements que j'ai jugé à propos de vous donner sur cette matière, et ils doivent vous suffire pour votre état présent : car il ne faut pas que vous soyez curieuse de devenir plus savante qu'il ne vous est nécessaire, et vous ne devez pas non plus communiquer vos peines, vos anxiétés ou vos scrupules sinon à ceux qui doivent diriger votre conscience. Retenez bien ces deux avis et gravez-les dans votre âme profondément.

ARTICLE II

SUR LA PRIVATION DE LA PERSONNE QUI VOUS AVAIT ÉLEVÉE EN RELIGION.

Je l'avoue sans peine, c'est bien ici que Dieu vous a éprouvée d'une manière fort sensible ; mais j'espère que sa grâce vous disposera par cette grande privation à pouvoir dire avec plénitude de cœur et avec vérité ces paroles de David : « Le Seigneur est la part de mon héritage ; c'est vous, mon Dieu, qui me rendrez ce que j'en ai perdu [1] » ; et encore ces autres paroles : « Seigneur, vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour toute l'éternité [2] ».

[1] Dominus pars hæreditatis meæ... tu es, qui restitues hæreditatem meam mihi. *Ps.* xv, 5.

[2] Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Ps.* LXXII, 26.

Je vous ai regardée des yeux de l'esprit dans votre affliction, en souhaitant que cette occasion vous servît pour accroître grandement votre fidélité envers celui qui ne diminua jamais la sienne dans ses promesses, dans ses secours et dans ses desseins sur vous : « Je suis le Seigneur, dit-il, et je ne change pas[1] ». De même que dans son essence, de même en ses qualités, il n'est pas sujet au changement ; or il en a deux fort précieuses qui nous sont infiniment honorables : celle de Père et celle d'Epoux ; l'une nous doit attirer à une respectueuse soumission à sa conduite et à sa correction, et l'autre nous détacher de tout pour nous unir à lui. Ne faut-il pas que l'épouse quitte père et mère ponr suivre son époux, avec lequel elle doit vivre quelque temps sur terre? Et pourquoi donc les âmes, qui sont les épouses de l'Epoux céleste, dotées de son sang, achetées au prix de sa vie, ne se détacheraient-elles pas de leurs amis pour se conformer aux très justes volontés de leur Epoux, et pour s'attacher à celui avec qui elles ont à vivre et à régner pour toute l'éternité?

Cependant les paroles de l'entendement les meilleures, les plus salutaires pour votre souffrance, ce sont celles qui inspirent un profond détachement de la créature ; aussi bien, âme pieuse, appliquez-vous doucement et soigneusement celles que je vais vous dire :

Il faut avouer d'abord que la façon dont l'esprit humain comprend les choses, a souvent l'erreur pour principe et pour conséquence : il se trompe

[1] Ego enim Dominus, et non mutor. *Malach.* III, 6.

souvent lui-même et trompe aussi les autres. L'homme n'a rien de plus précieux que sa liberté, il n'est rien qu'il désire et qu'il recherche avec plus d'opiniâtreté, et néanmoins il n'y a rien qu'il livre et engage plus facilement. En cela il se trompe d'une manière étonnante : car sous prétexte d'user de sa liberté, comme il veut, à l'égard de quelques créatures, il l'enchaîne par des liens si subtils qu'il les reconnaît seulement lorsqu'il veut s'en dégager ou que la privation l'en sépare. La difficulté qu'il ressent alors et la douleur que lui cause cette privation lui montrent clairement que sa liberté est liée et engagée, et que c'est la cause de sa douleur et du combat qu'il éprouve en lui-même : c'est ainsi que cette pauvre liberté prend le change. Mais que dirons-nous à cela? Il faut, âme pieuse, confesser que la liberté est une belle et bonne chose, mais que nous savons très peu nous en bien servir; nous recherchons ce qui la lie, et nous fuyons ce qui, brisant ses chaînes, la rendrait vraiment libre : en effet, tant qu'elle est attachée pour peu que ce soit, elle ne peut pas être, ni s'appeler une liberté parfaite. Il est donc nécessaire que l'Esprit de Dieu vienne à notre secours pour nous apprendre à nous en servir selon la droite raison, et pour remédier à cet aveuglement qui mène notre liberté du côté des créatures et qui nous fait tomber dans un précipice d'où l'on ne peut se relever qu'avec beaucoup de peine.

L'apôtre S. Paul nous le dit : « Là où est l'Esprit de Dieu, là se trouve la liberté [1] ». C'est donc

[1] Ubi autem Spiritus Domini, ibi libertas. II *Cor.* III, 17.

un signe évident que Dieu ne veut rien nous enlever de cette liberté, si précieuse que tout le monde ensemble ne saurait la payer, mais qu'il veut nous la conserver, puisque son Esprit ne tend qu'à nous ramener à la véritable liberté.

Cela veut nous dire encore, selon la pensée de l'Apôtre, que dès que l'Esprit de Dieu est entré dans une âme, il la délivre du joug de la servitude, et il travaille à lui faire comprendre le vrai sens de la liberté, à la dégager et à l'affermir par l'exercice, pour l'empêcher de s'engager à l'avenir dans les mêmes liens.

S. Paul encore nous parle souvent de la liberté des enfants de Dieu, il la publie comme un terme de repos et comme un bien auquel il n'y a que les enfants de Dieu qui soient dignes de participer. Vous voyez donc, âme pieuse, que tout nous invite à la liberté. L'Esprit de Dieu nous y attire, l'âme y a une inclination très grande et toute naturelle ; mais elle ne peut y parvenir que par les degrés du détachement, puisqu'il n'y a que l'attachement aux créatures qui l'en éloigne.

Il n'est point au monde de richesse comparable à celle que possède une âme détachée de tous ses liens ; l'expérience en fait la preuve : car quand elle s'est dégagée d'une affection qui la tenait dépendante de quelque chose, il lui semble comme respirer un nouvel air et sortir d'une espèce d'oppression, semblable à celle que les asthmatiques souffrent en leur respiration, mais qui, après la guérison de leur asthme, retrouvent la liberté de respirer à l'aise ; de même aussi l'âme vraiment détachée se trouve en pleine liberté. Tel était le roi

David, quand il chantait : « Seigneur, vous avez rompu mes liens, je vous en offrirai un sacrifice de louange[1] ». C'est une grande joie pour l'âme de sentir qu'elle ne tient plus à rien ; mais c'est encore une preuve qu'elle n'est point faite pour les objets créés. En effet si l'attache aux créatures la tient dans un état violent, c'est signe qu'il ne lui est pas naturel ; et si au contraire l'attachement à Dieu la met dans son repos, c'est une marque infaillible qu'il est tout à fait conforme à sa nature. Mais si le détachement des choses créées, qui pourtant n'est qu'une simple disposition de la liberté pour s'unir à son Créateur, donne à l'âme tant de douceur, quelle suavité n'éprouvera-t-elle pas quand elle se sentira attachée à lui uniquement ?

David en avait fait l'expérience : ce grand roi avait joui de tout ce que les créatures peuvent présenter de satisfaction aux sens et à l'esprit ; et après avoir goûté toutes ces délices, il tourne ailleurs son cœur et son âme, et rendant un juste témoignage à la vérité, il s'écrie : « Pour moi, mon unique bien c'est de m'attacher à Dieu et de mettre toute mon espérance dans le Seigneur[2] ». C'est qu'il savait, c'est qu'il avait goûté ce que Dieu valait pour une âme.

Mais, outre ces motifs, il est facile de prouver à l'âme par la raison que le détachement des créatures délivre la liberté de beaucoup de douleurs et d'inquiétudes. En effet, les créatures, quelles qu'elles

[1] Dirupisti vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis. *Ps.* CXV, 16, 17.

[2] Mihi autem adhærere Deo bonum est : ponere in Domino Deo spem meam. *Ps.* LXXII, 28.

puissent être, sont minées par quatre défauts : elles sont imparfaites, elles sont changeantes, elles sont destinées à mourir, et leur vie est d'une durée fort courte, ce qui cause bientôt l'absence et la privation ; voilà ce qui est inhérent à leur nature. Or, ce qui est imparfait ne contente qu'en partie et pour peu de temps : car à mesure que l'imperfection se manifeste, à mesure elle engendre le dégoût. Ce qui est changeant donne toujours de l'inquiétude. Ce qui doit mourir est cause de crainte ; et ce dont on est privé produit toujours une douleur très vive. Il est donc bien juste et bien vrai de dire que l'âme détachée des créatures est délivrée d'une grande servitude et de beaucoup de douleurs, puisque les causes en sont inséparablement attachées aux choses créées. Mais de même que les ténèbres de la nuit se dissipent au lever du soleil, de même ces quatre sources de misères fuient devant la liberté, quand l'âme quitte l'attache aux créatures pour s'unir intimement à Dieu seul : car il a par excellence les qualités qui sont opposées aux défauts des choses créées, et qui seules sont capables de donner à la liberté pleine satisfaction et repos complet. En effet, Dieu est parfait et d'une perfection si absolue qu'elle excite dans l'âme une admiration et un désir d'autant plus vif qu'elle lui est mieux connue. Dieu est stable et toujours permanent ; aucune vicissitude, aucun changement ne saurait l'atteindre. Dieu enfin ne peut périr, et partout et toujours intime est sa divine présence.

Aussi pour mettre le comble à toutes ces raisons ajoutez, âme pieuse, ce que dit l'Apôtre : « Celui qui se tient attaché à Dieu devient un même esprit avec

lui [1] ». S'il devient un même esprit avec le Seigneur, sa liberté assurément ne peut jamais être mieux établie, ni mieux pourvue et enrichie de tout ce qui lui est nécessaire. Et ailleurs David s'écrie : « Seigneur, mon âme s'est attachée à vous suivre, et votre main m'a pris sous sa conduite [2] ». Si donc la main de Dieu nous dirige, qui pourrait nous conduire avec plus de sécurité?

De plus tout périt au monde et disparaît, et cette perte fournit sans cesse des sujets de douleur; mais l'âme parfaitement détachée ne saurait rien perdre : de combien de douleurs n'est-elle donc pas préservée?

Puisqu'il en est ainsi, âme pieuse, devons-nous nous étonner si Dieu met à l'école du détachement les âmes qu'il veut élever à la dignité de ses fidèles épouses et à la liberté de ses enfants privilégiés? Non certainement, mais plutôt nous devons admirer l'ordre de sa sagesse, le solliciter par nos prières de nous donner la grâce de bien apprendre cette science excellente, qu'il veut bien nous enseigner lui-même, et lui promettre de ne point apporter d'obstacles à ses desseins.

Dans cette école du détachement nous pouvons distinguer trois classes :

I. Dans la première, il nous enseigne le détachement des créatures par les changements et les divers accidents qui nous en font souffrir la privation. Autant de bons amis il nous enlève, autant il nous donne de leçons de détachement, et il en est

[1] Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. *I Cor.* VI, 17.
[2] Adhæsit anima mea post te : me suscepit dextera tua. *Ps.* LXII, 9.

ainsi des autres choses dont il dispose à son gré. A mesure que nous progressons dans ce saint exercice, à mesure aussi nous donne-t-il des leçons plus relevées ; mais si nous n'avançons pas, et qu'il nous envoie cependant quelque privation difficile à supporter, croyons que c'est pour nous faire avancer et pour nous rendre savants en peu de temps. L'une de ces épreuves les plus pénibles, pour les âmes surtout qui lui sont consacrées, c'est la séparation et la privation du secours d'une personne dont elles tiraient grande édification, douce consolation et excellente instruction pour la vie spirituelle. Aussi leur cœur souffre et gémit : soit, j'y consens ; il est bon dans cette rencontre de leur pardonner quelque gémissement passager. Ne voyons-nous pas que les épouses, mariées à des hommes d'un pays étranger, versent des pleurs, quand il faut dire un dernier adieu à leur père, à leur mère et à leurs amis ? Et cependant leurs maris ne s'en fâchent point, mais au contraire par de douces paroles ils s'efforcent de les consoler : car ils voient bien que malgré cette expansion de douleur elles sont prêtes à les suivre et qu'elles n'ont garde de les quitter. L'Epoux céleste en agira de même à l'égard de ses épouses ; il excusera volontiers leurs larmes, pourvu qu'elles ne diminuent rien de la résolution qu'elles ont de marcher sur ses pas ; bien plus il prendra plaisir à leur découvrir quelle est la vanité des choses qu'elles pleurent, et combien grande serait leur erreur de verser ces larmes, si leur volonté ne s'appliquait à les refouler et à les calmer, comme nous apaisons les cris des enfants quand ils ont perdu leurs jouets.

Dans le premier accès de leur violente douleur, ces âmes se plaindraient volontiers de leur Epoux, sachant qu'il leur ôte lui-même le soutien qu'elles trouvaient dans cette personne qui est absente ou morte ; mais elles ne voient pas que s'il leur enlève l'appui d'une créature, c'est pour les élever à une plus haute leçon, par laquelle il leur apprend à ne s'appuyer que sur lui, afin qu'il leur soit tout en toutes choses. Avez-vous jamais considéré, âme pieuse, de quelle manière les architectes élèvent de belles voûtes ? Ils mettent d'abord des cintres de bois pour soutenir les pierres, les laissant jusqu'à ce que les clefs soient posées et que le ciment soit bien séché ; mais après cela ils les enlèvent : car autrement la voûte ne paraîtrait jamais dans sa beauté, on ne verrait qu'un amas de matières disparates, et l'on ne saurait dire si c'est une voûte ou non. C'est ainsi que Dieu en use à l'égard de ses épouses ; quand il leur retire l'appui d'une âme pieuse et sage, c'est une pièce du cintre qu'il jette par terre ; mais c'est afin que l'on voie l'ouvrage de la voûte et pour montrer qu'il l'a faite lui-même pour se tenir debout sans ce secours.

II. Dans la deuxième classe de cette école, il enseigne le détachement de nous-mêmes, par les contradictions et les combats qui trouvent en nous leurs causes ou leurs occasions.

III. Dans la troisième classe enfin, on apprend le détachement de la propre volonté, par les exercices de la sainte obéissance.

Pour le moment présent, âme pieuse, vous en êtes à la leçon de la première classe ; mais quand nous aurons consacré aux deux autres tout notre

soin et toute notre application, nous mériterons d'être agréés comme docteurs dans la Faculté de la liberté des enfants de Dieu. Le goût de cette liberté, quand même il ne serait que d'un moment, nous fera connaître que tout ce qui est au monde ne lui est pas comparable ; mais en vérité, si le simple goût de la liberté dans cette vie mortelle est si agréable, que sera-ce de la goûter dans la gloire, puisque l'une n'est que dans le dégagement et que l'autre est dans la jouissance de la possession ? Si donc la liberté est d'une telle excellence, combien devons-nous être jaloux de ne l'engager à rien qui soit indigne d'elle ?

Aussi bien j'ajoute ici quelques moyens pour ne point mettre d'obstacles aux desseins que Dieu a de nous détacher de tout, afin que nous ne tenions plus qu'à lui seul.

1° Regarder Dieu en toutes choses comme la source de tout bien, et croire fermement qu'il n'y a rien de bon, ni d'avantageux pour nous que les choses dont il est l'auteur.

2° S'étudier à modérer certain sentiment trop sensible à l'égard des personnes pieuses auxquelles nous voyons notre cœur s'attacher. Aimons, à la bonne heure, les gens de bien, mais que ce soit toujours librement, afin que, notre liberté n'étant enchaînée par aucun lien, nous puissions facilement suivre Dieu partout où il lui plaira de nous conduire, et pour que, si certain sentiment de douleur nous saisit, nous ne laissions pas de suivre franchement et sans résistance celui qui saura bien adoucir nos douleurs et récompenser nos peines.

3° Dans les privations qui nous arrivent, acquies-

cer par une volonté pleinement résignée au bon plaisir de la divine Providence, et suivre Dieu, comme une épouse soumise et sage suit son époux, quand il la veut mener dans un autre pays.

ARTICLE III

SUR LA MORT DU DIRECTEUR.

Tout ce que nous venons de dire précédemment doit aussi bien être appliqué sur cette plaie causée par la mort du directeur de conscience ; mais il me faut encore y ajouter le baume de quelques paroles de l'entendement pour en adoucir la douleur : car je vois qu'elle est aiguë et qu'elle fait verser beaucoup de larmes.

On ne s'étonne pas si la privation de la consolation divine met l'âme dans la douleur : cela est tout à fait conforme à la raison. En effet l'absence d'un état qu'elle a goûté, qui lui semble si juste, si saint et si nécessaire, et la présence d'un autre qui lui est pourtant naturel, mais dont elle sent l'insuffisance et la misère, la jettent dans la peine, et la différence de ces deux états si opposés l'un à l'autre est la cause de sa tristesse.

C'est là une contrariété qui est pleine de douleur, mais Dieu s'en sert pour nous faire profiter. Il ne faut donc pas s'étonner si une âme se trouve toute triste de la privation de son directeur, lui qui savait tous les secrets de son cœur et qui en dirigeait tous les mouvements pour la conduire à Dieu : car cette liaison semble fort juste, fort consolante et fort utile, et ces douleurs ont une grande ressemblance

l'une avec l'autre. L'absence du sentiment de Dieu afflige, et la privation du secours de son serviteur désole. S. Paul lui-même aurait eu compassion de ces sortes de peines : car il blâme les hommes « qui n'ont point d'affection [1] » ; mais la conduite de Dieu, qui retire à lui son serviteur, n'en est pas moins sage et admirable.

C'est au maître à user de ses domestiques comme bon lui semble, et ce serait lui faire injure de craindre que pour avoir retiré un ouvrier du travail son ouvrage ne vienne à être interrompu. De même si le Seigneur retire à lui son serviteur, c'est pour nous apprendre qu'il faut nous dépouiller des affections spirituelles aussi bien que des autres, et pour nous faire mieux connaître que ses ministres ne sont que comme des orgues que sa main touche à son gré pour les faire résonner.

Ces privations servent encore à nous mieux persuader de cette vérité, que c'est Dieu lui-même qui imprime dans les cœurs ce que les hommes sont seulement capables de dire à l'oreille ; et de plus elles nous rendent plus fermes pour n'attendre que de Dieu seul la lumière intérieure et les moyens de croître en son amour.

Si vous vous tenez bien aux pieds de sa Providence pour écouter la leçon qu'il veut vous donner par cette privation, vous trouverez un trésor dans votre résignation ; mais pour cela il faut adorer ses conseils, garder le silence de la patience et se servir du langage de la confiance. C'est qu'en effet s'il vous reprend quelque chose d'un côté, il a mille

[1] Sine affectione. *Rom.* I, 31.

voies et mille moyens pour vous dédommager d'un autre côté ; et comme il est le Père des esprits, il se plaît à se répandre dans les âmes qui attendent de lui l'esprit en toute sa plénitude ; et puisqu'il dit lui-même « que celui qui aura perdu son âme pour lui la retrouvera[1] », il y a assurément beaucoup d'avantage à perdre avec lui : car ce que l'on perd de bonne grâce pour Dieu, se retrouve avec grand profit.

C'est ici que nous pouvons remarquer un trait de la bonté de Dieu et de sa grande condescendance à notre égard. Quand il nous ôte quelque chose, il ne fait que disposer de ce qui lui appartient, car il est le Seigneur universel. Il veut néanmoins nous faire retirer du gain de ce qu'il nous enlève, quand nous le quittons de bonne grâce. Sa bonté agit envers nous, comme si elle ne pouvait se résoudre à nous priver de ce qu'elle nous a seulement prêté, sinon en nous donnant à sa place quelque chose de meilleur pour nous apaiser.

Consolez-vous donc, âme pieuse, et souvenez-vous que si un petit canal, par lequel l'eau se répandait sur vous, ne paraît plus à vos yeux, la source demeure toujours tout entière. Elle coulera par ailleurs, ou bien si elle déborde sur vous, ce vous sera un plus grand avantage. Elle saura bien par où nous prendre pour nous remplir, si elle nous trouve appliqués à nous vider de nous-mêmes pour la recevoir, et nous ressentirons que sa bonté est si équitable qu'elle ne veut pas prendre ce qui lui ap-

[1] Qui perdiderit animam suam propter me, inveniet eam. *Matth.* x, 39.

partient, en causant le dommage d'un tiers. Il s'agit en effet de sa propre cause en cette privation : et si Dieu vous a ôté un directeur, vous avez à présent dans le cher disparu un ami qui se tient auprès du Juge et qui a sa faveur. « Ayez confiance, et votre foi vous sauvera [1] » ; celui qui vous a ôté cet instrument vous pourvoira d'un autre, ou bien il suppléera par lui-même, et pour vous ce sera plus utile et plus glorieux.

ARTICLE IV

SUR LA PROSPÉRITÉ DES IMPIES ET LES ADVERSITÉS DES GENS DE BIEN.

Cette question, âme pieuse, est par elle-même capable de donner beaucoup d'agitation à l'esprit humain ; mais, je le crois, l'accident arrivé à N*** a beaucoup contribué à troubler votre esprit : car la proximité du sang a fait revenir le contre-coup sur votre cœur plein de tendresse, et il en est demeuré profondément blessé. Votre esprit a ravivé et envenimé cette plaie par des réflexions volontaires, et en s'enfonçant dans ses propres pensées, il est resté engagé dans le combat d'une tentation ; mais sur ce sujet il y aurait à vous écrire tout un discours.

David avait eu la même tentation, ainsi que nous le voyons dans le psaume qui commence par ces paroles : « Qu'il est bon le Dieu d'Israël pour ceux qui ont le cœur droit [2] ! » Il débute par où il aurait

[1] Confide, filia, fides tua te salvam fecit. *Matth.* IX, 22.

[2] Quam bonus Israel Deus his qui recto sunt corde ! *Ps.* LXXII, 1.

dû finir : car ces paroles sont comme la conclusion qu'il tire de ce que l'expérience lui a appris dans cette tentation ; mais son cœur était si pénétré de cette vérité, et il en était si rempli qu'il ne pouvait le soulager qu'en exprimant son sentiment avant d en donner les raisons. Ces paroles sont l'exclamation d'un esprit qui sort de l'erreur, et que la découverte de la vérité jette dans l'admiration de la subtilité des conseils de Dieu sur les hommes ; mais ensuite il expose toute la marche de cette tentation.

Il l'avoue d'abord : « Mes pieds, dit-il, ont été presque ébranlés, mes pas ont été prêts à glisser, parce que j'ai regardé les injustes avec un œil jaloux en voyant la paix des méchants : ils ne sont pas dans les labeurs communs de la misère humaine, et ils ne sont point châtiés comme les autres hommes [1] ». Ensuite il décrit leur prospérité et leur arrogance, et cela jusqu'au treizième verset, où il déclare que la tentation l'avait tellement pressé qu'il disait en lui-même : « C'est donc en vain que j'ai rendu mon cœur juste et que j'ai lavé mes mains avec les innocents, puisque je ne laisse pas que d'être frappé de plaies pendant tout le jour et que je suis châtié dès le matin [2] ». Mais bientôt après, revenant à lui, il reconnaît qu'il ferait injure à toute la société des enfants de Dieu s'il s'arrêtait à

[1] Mei autem pene moti sunt pedes ; pene effusi sunt gressus mei. Quia zelavi super iniquos, pacem peccatorum videns... In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur. *Ps.* LXXII, 2, 3, 5.

[2] Ergo sine causa justificavi cor meum, et lavi inter innocentes manus meas ; et fui flagellatus tota die, et castigatio mea in matutinis. *Ibid.*, 13, 14.

ce sentiment. Il fait alors le tableau de la chute et de la désolation de ces méchants, il confesse à Dieu qu'en leur donnant cette prospérité il les a mis dans une position bien glissante et fort trompeuse. Enfin il exprime sa résolution et son choix d'une manière très explicite : « Que désiré-je dans le ciel sinon vous, Seigneur? et qu'ai-je souhaité sur la terre que vous seul? Ma chair et mon cœur ont langui d'amour. O Dieu ! vous êtes le Dieu de mon cœur et mon partage pour jamais : ceux qui s'éloignent de vous périront [1]. » Tels sont aussi les sentiments exprimés dans le reste du psaume qu'il faut lire tout entier : car ce que je vous en dis ici servira seulement pour vous le faire mieux comprendre ; l'expérience et les paroles d'un Prophète doivent beaucoup apaiser l'âme qui se trouve dans la même tentation.

Vous remarquerez qu'il décrit les assauts de cette tentation, qu'il déclare aussi avec admiration comment il en est sorti, et qu'il rend témoignage de sa reconnaissance à la très sage conduite de Dieu, mais qu'il ne s'étend pas à en rendre des raisons. C'est que son âme, qui était pénétrée de la vérité, ne daignait entendre, ni donner des raisons, en voyant que la raison humaine était quelque chose de si vil, de si abject en comparaison de la sagesse de Dieu, qu'elle ne méritait pas de paraître devant la sublimité de ses conseils.

Néanmoins comme tous ses conseils sont pleins

[1] Quid enim mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram? Defecit caro mea et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. Quia ecce, qui elongant se a te, peribunt. *Ps.* LXXII, 25-27.

de raisons, le Seigneur nous permettra bien de les considérer en les adorant ; et afin qu'elles nous deviennent plus évidentes, nous étudierons d'un côté les raisons de la conduite ordinaire qu'il exerce sur ses enfants, et de l'autre nous verrons celles de la prospérité des méchants, et par cette disposition l'évidence du plan divin nous paraîtra plus manifeste, quand nous aurons établi les deux propositions suivantes.

Première Proposition.

Que la tribulation est le caractère le plus sensible, le plus évident des enfants de Dieu et des prédestinés.

Nous serions assurément, âme pieuse, dans une erreur profonde, si nous pensions pouvoir pénétrer toutes les raisons pour lesquelles Dieu a voulu conserver l'homme après sa chute. Il y en a une infinité dans un seul et même conseil divin, et nous pouvons comparer ces raisons à une symphonie musicale où la différence des tons et la variété des accords produit la plus belle harmonie. De même pour la conservation de l'homme, il se trouve des raisons admirables, les unes plus élevées, les autres plus simples, toutes jointes et concourant ensemble parfaitement. Je m'arrête seulement à celle-ci, que Dieu se plaît à éprouver la fidélité de l'homme par l'exercice du travail ou tribulation.

Il semble que dans l'état d'innocence il y avait peu d'occasions de faire paraître la fidélité : car il n'y avait ni combats à soutenir, ni contradictions à

ressentir, ni privations à souffrir. Mais dans l'état de la nature corrompue, la justice et la bonté de Dieu convinrent ensemble que le germe et aiguillon du péché resterait au cœur de l'homme, pour le mettre dans la nécessité de montrer sa fidélité, et que le secours nécessaire lui serait donné à cet effet, en sorte que non seulement la concupiscence ne lui nuirait point, mais qu'elle lui servirait d'occasion de remporter la couronne de la fidélité, s'il voulait faire à ses passions une guerre active et généreuse.

La justice et la bonté de Dieu se servent donc ici du péché pour composer à l'homme un admirable théâtre, où il peut jouer le personnage de la fidélité dans le combat de soi-même contre soi-même, dans les contradictions qui lui viennent du dehors, ainsi que dans les privations. Ces trois choses manquaient dans l'état d'innocence ; l'homme les trouve dans son état présent, et elles sont pour lui un ample sujet d'exercice. Les deux premières sont toujours des productions du péché dans la mesure permise par la Providence ; mais la troisième vient ordinairement d'une disposition de Dieu même, et comme l'homme a péché contre le Seigneur par l'usage illicite des créatures, Dieu veut par la privation tirer de lui un hommage et une preuve de fidélité. Aussi le détachement, la patience et l'humble soumission de l'homme à la divine volonté attestent hautement la reconnaissance qu'il doit à son Créateur, et donnent à Dieu une complaisance qui répare l'injure qu'il lui avait faite en jouissant de ses créatures autrement qu'il ne devait. Vous pouvez remarquer dans tout ceci que

Dieu se souvient toujours qu'il est Père, et que sa paternité s'est toujours trouvée dans les conseils de sa justice, afin que toute chose tourne à l'avantage de l'homme, humble créature que son amour et sa bonté l'ont porté à créer à son image et ressemblance.

Ces trois sujets d'exercice forment ce que nous appelons tribulation : car il est impossible qu'ils nous arrivent et soient mis en pratique, sans que l'homme de péché que nous portons en nous, et qu'il faut détruire, n'en ressente une peine très sensible. Mais nous verrons que la bonté et l'amour de notre Père céleste, en voulant tirer de nous de la complaisance dans cet exercice, n'a choisi que ce qui est le plus propre pour nous préserver, pour nous guérir et pour nous délivrer de beaucoup de maux, qui auraient mis sa bonté paternelle dans la nécessité de perdre, en nous perdant, ce qu'il veut conserver, et nous verrons également que si les privations, les contradictions et les combats nous servent de moyens pour exercer la fidélité envers Dieu, ils servent aussi de remèdes à trois maux dangereux qui nous environnent, à savoir : l'inclination à s'attacher aux créatures, à s'attacher à soi-même et à suivre ses passions.

De là nous pouvons déjà tirer deux conclusions : la première, c'est que Dieu fait un grand honneur aux âmes en permettant qu'elles tombent dans la tribulation, puisqu'il veut ainsi prendre son bon plaisir dans leur fidélité ; la deuxième, c'est que ceux qui sont exercés par la tribulation doivent tout attendre avec confiance de sa majesté suprême. Elle est trop juste en effet pour ne point les secourir,

puisque c'est elle qui a disposé le théâtre et qui a établi le combat, et elle est aussi trop libérale pour ne point récompenser comme Dieu, et comme Père, ceux qu'elle a mis à l'ouvrage. Si donc son dessein est de nous élever à la dignité et à l'honneur de ses créatures fidèles, nous devons mettre en pratique la parole de son Apôtre et remettre nos âmes entre les mains « de celui qui est le Créateur fidèle [1] », et qui veut les réformer à son image, jusqu'à ce qu'il la rende parfaite dans l'éternité.

C'est par la tribulation qu'il exerce sur nous la qualité et les devoirs d'un bon Père, et qu'il nous traite comme ses enfants bien-aimés, en prévenant par son moyen plusieurs de nos besoins, en pourvoyant à d'autres, et en appliquant des remèdes souverains à notre liberté, pour la préserver de beaucoup de maux. Ces remèdes sont si nécessaires que sans eux elle serait en grand danger de se perdre, et c'est ce que nous allons considérer.

Assurément nous avons grand besoin que Dieu nous traite comme des enfants : car combien ne se trouve-t-il pas de puérilités cachées dans nos pensées, dans nos désirs et dans nos affections, sur lesquelles nous avons à veiller, pour empêcher qu'elles ne se produisent au dehors ? Combien même ne se glisse-t-il pas de vaines puérilités dans les actions que les hommes font au dehors et que leur aveuglement les empêche d'apercevoir ? Nous rions de voir un enfant monté sur un cheval de bois qui tourne, qui court et qui s'agite, comme s'il était

[1] Fideli Creatori commendent animas suas in benefactis. I *Petr.* IV, 19.

monté sur un beau cheval d'Espagne ; mais nous rougirions de voir un homme s'occuper au même jeu. Hélas ! âme pieuse, si nous regardions d'un œil droit et attentif la plupart des actions des hommes et leurs amusements, et si nous les pesions à la balance de la raison éclairée et de la vérité, elles nous paraîtraient beaucoup plus ridicules et plus dignes de compassion, et nous les jugerions plus indignes de la noblesse des enfants de Dieu que les jeux de cet enfant, et même nous les condamnerions comme criminelles. Il ne faut qu'ouvrir les yeux sur des faits d'expérience quotidienne, pour reconnaître cette vérité. Combien donc n'est-il pas important que notre Père céleste veille sur nous avec soin, de peur que nous n'imitions le badinage des enfants légers ou la perversité des mauvais ?

L'expérience nous fait connaître comment il faut traiter les enfants. On leur ôte beaucoup de choses, de peur qu'ils n'en abusent ; on leur en garde d'autres, de peur qu'ils ne les perdent ou qu'ils ne les dépensent mal à propos ; on leur en cache d'autres encore, de peur que leurs désirs ne s'enflamment et qu'ils ne se portent à des excès ; enfin on a les verges et la menace, dont on se sert pour les ramener à la raison, sans tenir compte de leurs larmes, et l'on n'omet rien de tout cela pour les diriger, tant que dure leur enfance.

Si donc il est vrai que nous serons toute notre vie comme des enfants à l'égard de Dieu, n'est-il pas juste que, tant que nous vivrons, sa main paternelle exerce sur nous ce que nous pratiquons sur les enfants, pour les empêcher de faire quelque

chose mal à propos ou pour les châtier quand ils ont mal fait ?

L'infirmité de l'inclination de l'homme vers les créatures et la pente qu'il a de se répandre sur elles est assez connue. Elles sont pourtant faites pour annoncer la beauté et la bonté de leur Créateur, et au lieu de les traiter avec le respect que mérite celui qui les a créées et d'écouter ce qu'elles proclament, l'homme en occupe entièrement ses sens et en remplit ses affections jusqu'à donner des marques de folie. Oublieux de Dieu et de lui-même, il pense pouvoir s'en rendre le maître absolu ; il tente même l'impossible, en voulant se forger sa propre félicité et s'attacher ces créatures d'une manière inséparable, comme si son attache était capable de prescrire des lois à leur Créateur et d'empêcher qu'il ne les retire à lui-même par une libre disposition de sa volonté ou qu'il ne brise ces attaches par la mort.

Voilà, âme pieuse, où tend l'inclination de l'homme, comme le poids de l'horloge se porte vers la terre, et voilà où l'aveuglement de sa misère et de sa faiblesse enfantine le conduirait, s'il n'était retenu. Dieu n'agit-il donc pas envers lui comme un bon Père, en lui envoyant des changements et des privations subites et imprévues, qui préviennent les dangereuses puérilités dans lesquelles il tomberait, si telle ou telle chose ne lui était ravie, ou encore qui le séparent des créatures auxquelles il commence de s'attacher, ou enfin qui apportent un prompt remède pour le guérir et le retirer des attaches qui le retiennent et pour en détourner les suites dangereuses ?

Si notre Père céleste ne nous avait environnés de tant d'accidents, de changements, de pertes, de maladies, d'infidélités, de morts et autres misères de ce genre, ou bien s'il y avait quelque chose sur terre sur quoi il nous fût possible de nous reposer à notre aise, que serions-nous devenus ? dans quel oubli de Dieu et de nous-mêmes ne serions-nous pas tombés ? puisque, malgré tous ces accidents qui nous pressent de toutes parts, il a besoin de tenir toujours la main sur nous et de nous envoyer de nouvelles pertes, afin de nous aider à soutenir l'infirmité de nos inclinations et de retrancher les mauvaises suites de l'oubli de Dieu et de l'attache aux créatures dans lesquels nous tomberions.

Pour mieux comprendre cette conduite de Dieu sur les hommes et reconnaître qu'elle est toute paternelle, figurez-vous un père qui, en sortant de sa demeure, donne à chacun de ses enfants quelque ouvrage à faire pour les bien occuper ; mais bientôt étant revenu sur ses pas, il trouve les uns assemblés pour jouer aux cartes ; il prend les cartes et les déchire, jette l'argent par la fenêtre et leur fait une dure réprimande du temps qu'ils perdent ainsi malheureusement, au lieu de l'employer à l'ouvrage qu'il leur avait prescrit. Il passe ensuite dans une autre salle, et il en trouve d'autres jouant une mascarade ; il leur arrache les masques de dessus le visage et les met en pièces, et même il en use encore plus rigoureusement à l'égard de ceux qui favorisaient les mauvaises inclinations de ses fils.

N'avouerez-vous pas que les actions de ce père sont toutes paternelles et qu'il agit en vrai père, veillant avec amour au bien de ses enfants ? Cet

exemple peut fort bien, et encore avec plus de vérité, s'appliquer à la conduite de notre Père céleste à notre égard : car il se sert de la privation pour guérir le mal de la puérilité de nos inclinations vers ses créatures.

Il y a dans l'homme une autre infirmité qui n'est pas moins dangereuse et qui demande un prompt remède, c'est l'inclination qu'il a de s'attacher à soi-même et à ceux qui par les mœurs et le caractère ont avec lui grande sympathie.

Ce mal ne tend à rien moins qu'à faire, si je puis m'exprimer ainsi, une sorte de cabale déréglée contre Dieu, et qu'à s'attacher à sa volonté propre sans consulter ni Dieu ni la raison. Il ne tend encore qu'à dérober de l'estime et de l'applaudissement, et qu'à s'élever un misérable trône de gloire et d'honneur, dont on ne voit pas que le pied porte à faux sur un précipice, et qu'à se faire enfin sur terre une divinité d'un jour, à qui tout doive obéir. N'agit-il donc pas en vrai et bon Père, quand Dieu applique à l'homme le remède de la contradiction? car ce remède lui ouvre heureusement les yeux pour se connaître lui-même ainsi que le prochain, il lui découvre ses erreurs, il le détache de soi-même et du prochain, en lui faisant voir l'insuffisance et la misère de l'un et de l'autre, il l'engage à se comporter avec prudence et le presse de s'attacher à Dieu, comme à son unique bien, et de mettre en lui toute son espérance. Ces contradictions font souvent sur les enfants de Dieu un effet aussi favorable qu'un vent contraire, ramenant au port un navire, qui déjà faisant voile, aurait péri avec d'autres qu'on a vu s'engloutir à une demi-

lieue du rivage, si par bonheur ce vent contraire ne l'avait heureusement rejeté dans le port.

Mais il y a encore une autre plus grande infirmité, qui est le dérèglement des affections et des passions qui, se trouvant dans l'homme même, soutiennent et nourrissent les autres infirmités. Là, les valets veulent être les maîtres, et, ne voulant reconnaître ni Dieu ni leur âme qui est leur maîtresse, ils forment des trahisons et excitent des séditions pour mettre tout en désordre. Quel remède à ce mal si ce n'est celui d'une guerre juste et généreuse déclarée contre nous-mêmes, guerre qui fasse rendre à Dieu la fidélité qui lui est due, en contenant ce peuple séditieux sous sa domination et sous son obéissance parmi les privations et les contradictions, contre lesquelles il réclame vainement, sans considérer s'il a droit de le faire ou de ne le pas faire; d'une guerre qui fasse rendre aussi à l'homme même ce qui lui est dû, en travaillant à remettre en lui l'ordre et la paix, sans quoi il est le plus misérable de tous les êtres animés et devient insupportable à lui-même.

Ce combat est donc nécessaire : car que deviendrait un homme, s'il gardait en lui ce qui doit être la cause de sa ruine, et si ses inclinations et ses désirs pervers y régnaient en maîtres? Ce serait assurément un monstre cruel à lui-même, importun à tout le monde et qui contraindrait la justice de Dieu à l'exterminer. Il faut donc combattre généreusement, puisqu'il faut détruire nécessairement.

De plus ce combat est très utile : car il élève l'âme au-dessus d'elle-même et lui met à la main le sceptre de la vertu, afin qu'elle use de ses droits

sur son peuple et qu'elle jouisse de la possession d'elle-même.

Enfin ce combat est glorieux : car il soutient les intérêts de Dieu, il ramène tout à sa gloire, il le venge de ses ennemis et lui rend tous les devoirs de la fidélité ; et l'on peut dire que ce combat comprend tout et se trouve mêlé avec les privations et les contradictions : en effet dans les privations il faut se renoncer pour la résignation à la volonté divine, dans les persécutions et les contradictions il faut combattre pour le détachement et la patience, et dans le combat lui-même il faut lutter pour la confiance et pour la persévérance. Cette dernière qualité de notre combat, qui est d'être glorieux, est aussi la principale raison pour laquelle Dieu le laisse souvent aux saints et aux âmes fidèles jusqu'à leur dernier souffle de vie ; mais cela n'empêche pas que pour les autres raisons de nécessité et d'utilité il ne tienne ses enfants toujours les armes à la main, afin qu'en cas de surprise ils soient constamment prêts à s'en servir.

Ces raisons étant ainsi mises en évidence et nous montrant l'utilité du remède de la privation, de la contradiction et du combat, trois choses qui comprennent tout ce qui s'appelle tribulation, il nous sera facile de concevoir que la tribulation ou adversité est une marque bien évidente du soin que Dieu prend du salut de ceux qu'il conduit par cette voie, et du dessein qu'il a de les sauver. Il nous sera aisé d'entendre ce que les oracles de l'Ecriture sainte nous disent de la conduite de Dieu sur ses enfants, et ce qui se confirme par tant d'expériences si remarquables.

Et d'abord écoutons Salomon : « Mon fils, ne rejetez pas la correction du Seigneur, et ne vous découragez point lorsqu'il vous châtie : car le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il trouve en lui son plaisir, comme un père dans son fils [1] ». Il n'y a pas ici d'exception, et par conséquent celui qui voudrait être excepté refuserait d'avoir part à l'amour du Seigneur.

Comment a-t-il traité son propre Fils ? « Il a appliqué sur lui la correction de notre paix [2] », ainsi que s'exprime Isaïe, il ne lui a pas donné de prospérité pendant sa vie, et jusqu'à la mort il l'a mis dans l'exercice de la tribulation ; mais ce Fils bien-aimé lui a donné une marque d'admirable fidélité dans la privation, dans la contradiction et dans le combat ; et même, afin de nous donner un exemple achevé, il a voulu ressentir des combats intérieurs, qui l'ont mis dans l'agonie au Jardin et dans la douleur du délaissement sur la croix, pour nous apprendre par son exemple à supporter la lutte et à vaincre. Il a bu jusqu'à la lie le calice de la tribulation, qui était le remède de notre rédemption, afin de nous encourager à recevoir de la main de Dieu ce qu'elle nous présentera de ce calice, comme le remède nécessaire pour nous préserver, pour nous purifier et pour nous guérir des maladies de l'âme qui pourraient nous causer la mort.

Ecoutons maintenant S. Paul s'encourageant lui-

[1] Disciplinam Domini, fili mi, ne abjicias, nec deficias cum ab eo corriperis : quem enim diligit Dominus corripit ; et quasi pater in filio complacet sibi. *Prov.* III, 11, 12.

[2] Disciplina pacis nostræ super eum. *Is.* LIII, 5.

même ainsi que les autres : « Courons, dit-il, dans la carrière du combat qui nous est ouverte, en jetant les yeux sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi [1] ». L'Apôtre nous dénonce le combat, et il nous instruit de la manière de lutter « en jetant, dit-il, les yeux sur Jésus ». Nous n'avons donc qu'à bien regarder le Sauveur, et nous trouverons en lui l'instruction, le secours et l'exemple.

Regardons aussi la Mère de la belle dilection, qui boit au pied de la croix tout ce qui pouvait se trouver de plus subtil et de plus amer dans le calice de la tribulation.

Voyons encore S. Jean-Baptiste, dont la tête est le prix d'une danseuse effrontée et le jouet d'une femme adultère.

Jetons enfin les yeux sur les martyrs, qui ont versé leur sang et donné généreusement leur vie pour réparer l'honneur du genre humain ; et de nouveau écoutons S. Paul nous assurant, en parlant des Saints, que leur foi a obtenu de Dieu des effets surnaturels et fait paraître à nos yeux des merveilles. « Les uns, dit-il, ont été cruellement tourmentés, ne voulant pas se soustraire à la mort afin d'avoir une meilleure vie dans la résurrection ; les autres ont souffert les moqueries et les fouets, les liens et les prisons ; ils ont été lapidés, ils ont été sciés, ils ont été éprouvés en toutes manières, ils sont morts par le tranchant du glaive, ils ont été contraints de vivre en vagabonds, couverts de peaux de brebis et de peaux de chèvres, étant

[1] Curramus ad propositum nobis certamen, aspicientes in auctorem fidei et consummatorem Jesum. *Hebr.* XII, 1, 2.

abandonnés, affligés, persécutés, eux dont le monde n'était pas digne [1]. » C'est ainsi, âme pieuse, que les enfants de Dieu sont traités, et cependant S. Paul dit avec une grande justesse que la terre n'était pas digne de les porter et que le monde était indigne de leur compagnie. Tout cela prouve évidemment la vérité de la parole de Salomon, et fait voir que Dieu se sert de la tribulation pour retirer ses enfants des dangers de l'oisiveté et de la prospérité, pour mettre leur salut en sûreté et pour leur faire gagner avec grand avantage la vie éternelle par le travail de leur fidélité.

C'est pourquoi les Apôtres, qui connaissaient bien ce mystère de la conduite de Dieu sur ses enfants et qui en savaient les raisons et la nécessité, disaient hardiment : « Bienheureux celui qui souffre la tentation : car quand il aura été éprouvé, il recevra la couronne de vie que Dieu a promise à ceux qui l'aiment [2] ». De ces paroles nous pouvons tirer trois conséquences qui doivent nous servir de règles :

1° Que Dieu ne donne la couronne de vie qu'à ceux qui l'aiment ;

2° Qu'il veut connaître par expérience la vérité et le degré de l'amour qu'on lui porte ;

[1] Alii autem distenti sunt, non suscipientes redemptionem, ut meliorem invenirent resurrectionem. Alii vero ludibria et verbera experti, insuper et vincula et carceres ; lapidati sunt, secti sunt, tentati sunt, in occisione gladii mortui sunt ; circuierunt in melotis, in pellibus caprinis, egentes, angustiati, afflicti ; quibus dignus non erat mundus. *Hebr.* xi, 35-38.

[2] Beatus vir qui suffert tentationem : quoniam cum probatus fuerit, accipiet coronam vitæ, quam repromisit Deus diligentibus se. *Jacob.* i, 12.

3° Que la tribulation est le moyen dont Dieu veut se servir pour faire cette expérience.

Ecoutons encore l'apôtre S. Jacques : « Considérez, dit-il, les diverses afflictions qui vous arrivent, comme les plus grands sujets de joie que vous puissiez avoir [1] ». Et S. Paul ajoute aussi : « Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant bien que la tribulation fait naître la patience, la patience, l'épreuve, et l'épreuve bien supportée, l'espérance ; or cette espérance ne trompe point, parce que l'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné [2] ». Ces paroles nous apprennent que la plus grande joie des enfants de Dieu tire son origine de la tribulation, et qu'ils y trouvent le moyen de le glorifier d'une manière bien pure et bien innocente. Elles nous montrent de plus que le premier degré par lequel ils s'élèvent à Dieu est la tribulation, d'où ils s'élèvent à la patience et de là ils montent à la générosité d'une fidélité éprouvée, et de la fidélité à la fermeté de l'espérance qui les tient en sûreté parmi les fluctuations de la vie, sans que rien puisse les séparer de l'amour de Dieu qui s'est répandu dans leurs cœurs par l'opération du Saint-Esprit. Remarquez que l'Apôtre établit la fermeté de ce degré sur « cet amour répandu par l'Esprit-Saint », et qu'il lui en attribue la formation et l'élévation.

[1] Omne gaudium existimate, fratres mei, cum in tentationes varias incideritis. *Jacob.* I, 2.

[2] Gloriamur in tribulationibus, scientes quod tribulatio patientiam operatur, patientia autem probationem, probatio vero spem; spes autem non confundit, quia charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum Sanctum, qui datus est nobis. *Rom.* V, 3-5.

Cela nous signifie que la charité est le fondement de tout ce degré, et que la tribulation est établie sur l'amour que Dieu nous porte et nous communique, qu'elle est soutenue par cette divine charité et qu'elle en est un effet et nous sert de moyen pour nous rendre saints et fidèles. Qu'avons-nous donc à craindre si la chose est ainsi ? « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous [1] ? »

Vous voyez, âme pieuse, que tout s'accorde parfaitement ensemble, et la raison, et l'autorité, et les exemples, pour établir notre proposition, à savoir : que la tribulation est la marque la plus manifeste des enfants de Dieu et des prédestinés. Concluons donc en admirant la sagesse divine qui tire de si grands avantages d'une chose qui selon le sens humain paraît être un malheur, et qui exerce excellemment sur nous par la tribulation ses qualités de Dieu, de Père, de Médecin, de Roi, de Directeur, de Protecteur et de Sauveur. Si donc nous ne pouvons pas douter que Dieu n'ait une véritable volonté de nous sauver, puisqu'il est notre Père et qu'il a tout donné pour nous retirer de la perdition et pour nous mettre en état de pouvoir nous sauver, si nous le voulons ; si les paroles, les exemples et les raisons nous montrent que la tribulation est la voie ordinaire par laquelle il nous mène aux fins qu'il a d'exercer sur nous sa paternité et d'opérer notre salut ; si enfin sa sagesse demeure ferme et immuable dans ses desseins éternels, il faut tirer de là, comme conséquence infaillible, cette conclusion, à savoir : que la tribulation est le caractère particu-

[1] Si Deus pro nobis, quis contra nos ? *Rom.* VIII, 31.

lier de ses enfants et des prédestinés, et que ceux qui ne marchent point par cette voie ne sont pas sous sa conduite. Aussi bien cette conclusion nous amène à la proposition suivante :

Deuxième Proposition.

Que la prospérité des méchants, qui ont perdu la grâce de Dieu, est un présage de leur damnation.

Je me suis étendu assez longuement sur la première proposition : car celle-là étant bien éclaircie, il n'est question que d'en tirer des conséquences, pour voir la vérité de cette seconde et pour en comprendre les raisons.

Vous avez déjà entendu le Prophète royal dire des méchants : « Ils ne sont pas dans les labeurs communs de la misère humaine, et ils ne seront pas flagellés avec eux[1] ». S'ils ne sont pas flagellés avec les hommes, c'est qu'ils doivent l'être avec les démons.

Dieu méprise leurs services, et il ne daigne pas leur donner l'occasion d'exercer leur fidélité. S'il leur retranche la tribulation, c'est qu'ils en sont indignes.

Ils ont choisi les créatures pour leur partage ; Dieu les laisse s'y attacher, et leur malice est cause qu'il ne leur fournit pas le grand moyen de la tribulation, qui les peut presser de regarder le ciel

[1] In labore hominum non sunt, et cum hominibus non flagellabuntur. *Ps.* LXXII, 5.

et de se servir de leurs esprits autrement que les animaux sans raison. Leur âme rampe à terre, et le Seigneur les laisse se rouler dans la fange, semblables à ces animaux qui ne vivent que pour être engraissés ; mais il est fort à craindre qu'ils ne périssent en ce triste état.

S'ils ne sentent pas les remords et les douleurs intérieures de leur condition misérable, c'est que Dieu accomplit sur eux sa menace terrible : « Je les ai livrés, dit-il avec David, aux désirs de leurs cœurs, et je les ai laissés suivre les égarements de leurs pensées [1] ».

Ce sont des âmes qui ont fui l'école de la sagesse divine, et Dieu les surprendra peut-être à l'improviste dans leurs péchés, afin que son amour méprisé tire vengeance de leurs forfaits.

Ce sont des malades, travaillés de ces grandes maladies du genre humain, qui ont besoin d'un Dieu pour médecin et de remèdes surnaturels ; mais on les laisse manger tout ce qu'ils veulent, comme des malades désespérés qui repoussent médecin et médecine et qui ne sont pas dignes que le médecin les regarde. Les appétits qu'ils suivent et tout ce qu'ils mangent ajoutent à la cause de leur mal : c'est ce qui le fait devenir contagieux, et ce qui engage les enfants de Dieu à les fuir, de peur de gagner ce mal qui se répand et se communique par le mauvais air de leurs paroles et de leurs actions. Leur volonté est tellement perverse qu'elle force Dieu même à les délaisser et à permettre

[1] Dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis. *Ps.* LXXX, 13.

souvent qu'ils meurent sans aucun secours, comme nous voyons qu'on est contraint de le faire avec ceux qui sont atteints de la peste corporelle.

Si vous voyez que la prospérité marche partout devant eux, comme pour leur préparer à l'avance un bon logis, c'est là ce qui doit vous inspirer pour eux la plus juste crainte : car cela se fait par un conseil de la divine Providence, pour enlever à ces hommes le plus petit prétexte de reproches. Dieu veut aussi leur montrer que toutes leurs ingratitudes ne sont pas capables d'altérer en rien sa bonté naturelle, et c'est pour cette raison que pendant qu'ils abusent de ses créatures, il leur donne encore de la prospérité. Il veut enfin leur manifester que sa bonté est plus portée à se répandre en effusion de bienfaits qu'ils ne sont enclins à l'irriter par leur malice, et que s'ils ne veulent pas cesser d'être méchants, il n'est pas obligé pour cela de cesser d'être bon et généreux.

L'abondance de biens que la Providence leur donne si libéralement, ne servira qu'à les convaincre avec plus de confusion devant tout l'univers de la vérité de sa divine bonté, et elle servira encore à faire paraître davantage l'énormité de leur ingratitude, afin que, selon le dire de David, « Dieu soit justifié dans ses paroles [1] », et que toutes les créatures reconnaissent la justice de leur condamnation et qu'elles soient animées à prendre les armes pour venger sur ces insensés le mépris qu'ils ont fait de la bonté de leur Créateur, puisque, au lieu de revenir de leur malice, vu la multiplicité

[1] Ut justificeris in sermonibus tuis. *Ps.* L, 6.

des dons reçus, ils se sont plongés encore plus profondément dans leur perversité.

C'est une chose terrible que de voir la bonté de Dieu se dresser par une sorte d'émulation contre la malice des hommes : car il est fort à craindre qu'elle n'exerce sa justice sans miséricorde, et c'est assurément ce qu'elle fera sur ces misérables heureux, s'ils meurent en cet état.

Dieu veut pratiquer lui-même ce que son Fils a enseigné en disant : « Faites du bien à ceux qui vous haïssent, afin que vous soyez les enfants du Très-Haut ; ne rendez à personne le mal pour le mal [1] ». Il accorde de la prospérité à ces méchants pour tout le mal qu'ils font ; mais, en les mettant hors d'état de pouvoir se plaindre, il les livrera plus pleinement à sa justice. Il recommande encore ailleurs de faire du bien aux ennemis, et il ajoute « que c'est le moyen d'amasser sur leurs têtes des charbons ardents [2] ». C'est ce qu'il fait lui-même à l'égard de ces misérables, en répandant sur eux des biens temporels ; mais cette prospérité, qui comble les désirs de leurs cœurs, attire sur eux les charbons de la justice divine par l'usage pervers et insolent qu'ils font de ces biens. Si la bonté de Dieu suit son inclination en leur faisant du bien, c'est en cela même que sa justice trouve de quoi les châtier selon les règles de ses conseils cachés et adorables. Les impies, dit le

[1] Benefacite his qui oderunt vos... et eritis filii Altissimi... nulli malum pro malo reddentes. *Luc.* VI, 27, 35 ; *Rom.* XII, 17.

[2] Hoc enim faciens, carbones ignis congeres super caput ejus. *Rom.* XII, 20.

prophète Osée, « deviennent abominables comme les choses qu'ils ont aimées [1] », et la Sagesse ajoute : « Ils sont punis en cela même par quoi ils ont péché [2] ».

Dieu ne veut pas leur être redevable de quoi que ce soit, il est trop libéral et trop irrité contre eux pour souffrir qu'ils puissent revendiquer un pareil honneur : c'est pourquoi il récompense par la prospérité temporelle le peu de bien qu'ils peuvent avoir fait, afin qu'étant payés de tout et même au delà de ce qu'ils méritent, ils n'aient rien à lui reprocher ; mais quand une mort subite et funeste les aura jetés entre les mains de sa justice, il vengera sa bonté méprisée sans pitié et sans espoir de pardon. Enfin ils doivent craindre que Dieu ne réalise sur eux par la prospérité ce qui s'observe quelquefois envers ceux qui sont condamnés au dernier supplice et auxquels on donne à manger ce qu'ils souhaitent avant de monter au gibet. Ces impies provoquent le justice divine, et ils ne parlent que « de se couronner de roses avant qu'elles ne se flétrissent [3] ». Ils sont endormis dans l'oubli de Dieu et de leur salut, mais « leur vie réprouvée et digne de malédiction [4] » les conduit au supplice éternel sans qu'ils y pensent.

C'est donc une compassion exercée envers les misérables qui doivent ressentir les supplices éternels, que de leur laisser goûter un peu de volupté

[1] Facti sunt abominabiles, sicut ea quæ dilexerunt. *Osee* IX, 10.
[2] Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur. *Sap.* XI, 17.
[3] Coronemus nos rosis antequam marcescant. *Ibid.* II, 8.
[4] Reproba est et maledicto proxima. *Hebr.* VI, 8.

passagère pendant leur vie mortelle, de même que c'est une sage prudence de faire ressentir dans le temps quelques souffrances aux enfants de Dieu qui doivent au ciel être enivrés d'un torrent de délices éternelles.

Ainsi donc, en résumé, dans cette conduite de la Providence envers les méchants, il est quatre choses que Dieu exerce magnifiquement sur eux par la prospérité :

1° Une bonté qui triomphe de leur ingratitude;

2° Une sagesse qui exclut toute excuse et tout reproche ;

3° Un juste mépris de leur reconnaissance ;

4° Une punition équitable de sa bonté offensée.

Aussi bien, âme pieuse, si la prospérité de ceux qui ne sont pas assez attentifs à Dieu et à eux-mêmes peut être la cause de leur mort éternelle, les impies qui sont dans la prospérité doivent être comptés comme perdus à moins que Dieu ne les en retire. Moïse avait donc bien raison, ainsi que nous le dit S. Paul, « de nier qu'il fût l'enfant de la fille de Pharaon et de choisir d'être affligé avec le peuple de Dieu, plutôt que de goûter la réjouissance du péché temporel [1] ». Qu'entend S. Paul par ce péché temporel ? Rien autre chose assurément que la prospérité des grandeurs mondaines, prospérité dont le péché est très rarement séparé et qui, comme le temps, passe avec une rapidité extrême et est sujette aux mêmes changements et aux mêmes tempêtes.

[1] Moyses... negavit se esse filium filiæ Pharaonis, magis eligens affligi cum populo Dei, quam temporalis peccati habere jucunditatem. *Hebr.* XI, 24, 25.

Mais sur ce sujet voilà, ce me semble, assez de paroles de l'entendement pour adoucir votre peine et pour consoler votre esprit; il ne nous reste plus, afin de conclure toutes ces réponses, qu'à chanter avec cœur le *Confitebor* de notre auteur sacré.

TROISIÈME PARTIE

CONCLUSION.

Oraison de Jésus, fils de Sirach. Eccli. LI.

Texte. (Verset 1.) — « Confitebor tibi, Domine rex, et collaudabo te Deum Salvatorem meum. »

Paraphrase. — Je le proclamerai toute ma vie et je le confesserai : Vous êtes mon Seigneur et mon Roi ; et j'inviterai toutes les créatures à vous louer avec moi, ô Dieu le Sauveur de mon âme.

Texte. (Vers. 2, 3.) — « Confitebor nomini tuo : quoniam adjutor et protector factus es mihi, et liberasti corpus meum a perditione, a laqueo linguæ iniquæ et a labiis operantium mendacium, et in conspectu astantium factus es mihi adjutor. »

Paraphrase. — Je glorifierai incessamment votre saint nom, parce que c'est vous qui vous êtes fait vous-même mon secours et ma protection et qui avez délivré mon corps de la perdition, en me donnant la force et la résolution de ne point le prêter au vice pour lui servir d'instrument; c'est vous qui m'avez préservé de la subtilité des pièges de la mauvaise langue, qui a autant de facilité à produire

l'iniquité qu'elle en a à se remuer ; c'est vous qui m'avez détourné d'écouter les discours trompeurs de ceux qui, quittant l'observance de vos lois, dans laquelle toute la vérité du bien est contenue, vivent en péchant, dans l'exécution d'un perpétuel mensonge ; c'est vous enfin qui avez fait paraître à tous ceux qui me considéraient, combien votre secours m'était fidèle et favorable.

Texte. (Vers. 4, 5.) — « Et liberasti me secundum multitudinem misericordiæ nominis tui a rugientibus, præparatis ad escam, de manibus quærentium animam meam, et de portis tribulationum quæ circumdederunt me. »

Paraphrase. — C'est vous, mon Dieu, qui, selon l'abondance de la miséricorde convenant au nom de Père que vous prenez, m'avez délivré de ces bêtes rugissantes, toujours prêtes à dévorer les âmes et à s'en servir comme d'aliments pour nourrir leur rage et leur désespoir ; c'est vous qui m'avez préservé de tomber entre les mains de ces esprits révoltés, qui cherchaient de toutes parts les moyens de surprendre mon âme, afin de s'en repaître ; enfin c'est vous qui m'avez fait sortir avec avantage de toutes les afflictions et de toutes les tentations qui m'environnaient.

Texte. (Vers. 6.) — « A pressura flammæ quæ circumdedit me, et in medio ignis non sum æstuatus. »

Paraphrase. — C'est vous qui m'avez délivré des assauts de mes passions, et qui m'avez si bien préservé de leurs flammes, qu'étant tout au milieu du feu allumé par la concupiscence, mon âme n'en a pas été échauffée.

Texte. (Vers. 7, 8, 9.) — « De altitudine ventris inferi, et a lingua coinquinata, et a verbo mendacii, a rege iniquo, et a lingua injusta. Laudabit usque ad mortem anima mea Dominum. Et vita mea appropinquans erat in inferno deorsum. »

Paraphrase. — Vous m'avez empêché de tomber au profond des enfers, et de profaner ma langue par des entretiens déréglés et par des paroles de mensonge. Vous m'avez retiré de l'injuste domination de l'amour-propre qui, s'accordant avec ma concupiscence, voulait se faire le roi de mon cœur, et vous m'avez préservé de faire servir ma langue à l'injustice. Ma vie, environnée de tant de dangers et d'ennemis, était au hasard de se perdre éternellement, si le secours de votre protection ne m'avait assisté : c'est pourquoi, Seigneur, mon âme vous bénira jusqu'à la mort.

Texte. (Vers. 10.) — « Circumdederunt me undique, et non erat qui adjuvaret. Respiciens eram ad adjutorium hominum, et non erat. »

Paraphrase. — Mes ennemis m'ont environné de toutes parts, sans qu'il se trouvât personne qui me pût secourir ; et alors oppressée par la tribulation, ma pauvre nature ne considérant que le sensible, avait laissé se glisser dans mon esprit un léger oubli de votre présence, et elle se tournait du côté des hommes pour en tirer un secours qu'ils ne pouvaient pas lui donner.

Texte. (Vers. 11, 12.) — « Memoratus sum misericordiæ tuæ, Domine, et operationis tuæ, quæ a seculo sunt : quoniam eruis sustinentes te, Domine, et liberas eos de manibus gentium. »

Paraphrase. — Mais ce premier mouvement

étant passé, je me suis souvenu de votre miséricorde, Seigneur, et je me suis rappelé comment elle a traité de tout temps ses sujets ; aussi j'ai mis ma confiance en elle, parce qu'elle se porte à délivrer tous ceux qui s'abandonnent à votre Providence et qui attendent de vous tout leur secours, jusqu'à les retirer de la puissance des nations étrangères, comme nos pères l'ont tant de fois éprouvé.

Texte. (Vers. 13.) — « Exaltasti super terram habitationem meam, et pro morte defluente deprecatus sum. »

Paraphrase. — Ma confiance ne m'a pas trompé, parce que vous ne vous êtes pas contenté de me retirer de mes afflictions ; mais de plus vous m'avez mis sur la terre dans un rang élevé, et là je n'ai pas oublié de vous prier pour la conduite de ma vie et pour l'heureux succès de ma mort.

Texte. (Vers. 14, 15.) — « Invocavi Dominum Patrem Domini mei, ut non derelinquat me in die tribulationis meæ, et in tempore superborum sine adjutorio. Laudabo nomen tuum assidue, et collaudabo illud in confessione, et exaudita est oratio mea. »

Paraphrase. — Je vous ai invoqué vous, mon Seigneur et Père de mon Sauveur, et puisque vous avez eu tant de pitié de mes misères, je vous ai prié, comme le Père des miséricordes, de ne point m'abandonner au jour de la tribulation, et de ne pas me laisser dépourvu de votre assistance, tant que les superbes auraient leur temps et le pouvoir de m'éprouver. Ma prière a été exaucée ; j'en louerai incessamment votre saint nom, et je solliciterai

tout le monde, en reconnaissance de vos bontés, de vous louer avec moi.

Texte. (Vers. 16, 17.) — « Et liberasti me de perditione, et eripuisti me de tempore iniquo. Propterea confitebor, et laudem dicam tibi, et benedicam nomini Domini. »

Paraphrase. — Vous m'avez donc délivré de la perdition, en me retirant des chutes dont j'avais tant d'occasions dans un temps où régnait l'iniquité : c'est pourquoi j'unirai toujours vos louanges à ma confession et j'y joindrai sans cesse les bénédictions que je dois au nom de mon Seigneur.

C'est ici la fin de cette touchante oraison, et moi j'y finis aussi ce discours avec mille souhaits que vous et moi nous la puissions chanter avec une âme aussi pure et aussi élevée que l'était celle de Jésus, le fils de Sirach.

Vous ajouterez à mes souhaits vos prières pour mon salut.

ONZIÈME AVIS

SUR L'IDÉE QUE L'ON DOIT SE FORMER DE LA VIE RELIGIEUSE

CHAPITRE PREMIER

PRINCIPES GÉNÉRAUX.

Il n'est personne qui ne soit persuadé qu'avant d'embrasser un état il faut le bien connaître, et qu'on ne peut pas en prendre l'esprit et en suivre les usages, si ce n'est après s'être formé une juste idée de ce que doivent prétendre et pratiquer ceux qui en font profession. C'est pourquoi l'état religieux étant le plus élevé et de plus grande conséquence que tous les autres, parce qu'il a Dieu seul pour objet, et qu'on y engage sa liberté à l'honorer par un genre de vie tout différent de celui du siècle et tout dévoué aux pratiques de la perfection chrétienne, il est de grande importance de le bien connaître et de s'en former une idée conforme à ce qu'il est, afin d'y conformer aussi ses résolutions et ses pratiques.

C'est ce qui me porte, âme pieuse, à vous faire comme un tableau de cette idée, afin de vous aider à vous la former telle qu'elle est et à ne point vous en faire une qui soit fausse ou défectueuse.

Je commence par vous exposer ce que Dieu est pour vous et ce que vous devez être pour lui, les

sentiments qu'il a de vous, ceux que vous devez avoir de lui et l'estime qu'il vous faut faire des desseins qu'il a sur vous, afin qu'étant bien établie sur ces deux grands principes, vous vous appliquiez, comme il convient, aux exercices de la vie religieuse.

Jésus-Christ dit : « Je suis la vigne véritable, vous êtes les rejetons, et mon Père en est le vigneron [1] ». Cela étant d'une vérité infaillible, nous devons nous considérer comme des rameaux de cette vigne, unis à elle, qui ne vivons que de sa racine et de ses influences continuelles, et de laquelle dépend entièrement notre vie spirituelle. Il nous faut tout attendre d'elle et rien de nous-mêmes ; nous devons nous reposer sur cette vigne ; et la vertu de sa racine qui, de sa part, ne nous manquera jamais, ne discontinuera pas d'un seul moment d'exercer sur nous son influence pour nous faire croître, tant que notre malicieuse liberté ne se séparera pas elle-même du principe de sa vie, comme un rejeton qui s'arracherait de sa vigne pour s'en séparer.

Si c'est Dieu lui-même qui prend le soin de nous cultiver, nous devons nous abandonner entièrement à sa main, afin qu'elle nous traite selon son bon plaisir. Nous ne pouvons pas douter que la vigne ne lui appartienne, qu'il n'ait la volonté de la rendre belle et fructueuse, et que sa main n'ait autant d'expérience que de sagesse pour la cultiver, et par conséquent nous devons recevoir tout ce qui nous arrivera par l'ordre de sa Providence comme une très prudente opération de cette main adorable,

[1] Ego sum vitis vera ; et Pater meus agricola est. *Joann.* xv, 1.

qui coupe, qui émonde ou qui laboure la vigne de notre âme, de laquelle il prend plaisir de retrancher tout ce qui peut empêcher la production, la conservation et l'accroissement des fruits de notre salut. Ces fruits, il veut nous les faire porter, et il nous les donne, ne réservant pour lui-même que le soin et la complaisance de nous cultiver, avec la gloire de nous sauver éternellement. Ainsi donc de quelque manière que Dieu opère en nous, tout est très sage et très parfait.

Nous devons nous imprimer cette pensée bien avant dans l'âme, puisque c'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'inspire et qui la déclare ; il faut aussi, dans tous les états et les événements de notre vie, nous considérer comme des rejetons de cette vigne céleste, dont il est la souche et la racine et Dieu son Père le vigneron ; il faut enfin recourir à lui avec ces paroles et ces sentiments de David : « Du haut du ciel regardez et voyez, visitez cette vigne et la perfectionnez, puisqu'elle a l'honneur d'être plantée de votre main [1] ». Mais si nous voulons qu'il la visite avec complaisance et qu'il la cultive à son gré, il est nécessaire qu'elle soit abandonnée à son bon plaisir, comme le rejeton de la vigne l'est à la main du vigneron. Qu'adviendrait-il si le rejeton lui résistait ? Il lui faudrait l'abandonner ou le retrancher pour le jeter au feu. Les âmes religieuses doivent pour une double raison imprimer en elles cette pensée, puisqu'elles sont comme des ceps que Dieu a choisis et qu'il a retirés du milieu

[1] Respice de cœlo, et vide, et visita vineam istam. Et perfice eam, quam plantavit dextera tua. *Ps.* LXXIX, 15, 16.

des vignes publiques pour être transplantés dans un jardin fermé, où il veut prendre plaisir à les cultiver et à les mettre hors de beaucoup de dangers de ruine et de pillage. O Seigneur, jetez donc les yeux sur cette vigne choisie, doublement honorée de vos faveurs et placée sous votre conduite et sous vos soins paternels.

C'est ainsi qu'une âme religieuse doit s'adresser au céleste Vigneron, lui demandant le soleil et la pluie, la culture et le secours, ainsi que tout ce dont elle a besoin, avec une ferme résolution de ne jamais résister en quoi que ce soit à ses divines opérations.

Voilà un premier avis général que je vous donne. Venons à présent au détail des principes et des idées sur lesquels vous devez former l'ordre et la conduite de vos bons désirs. Commençons en premier lieu par l'exposition suivante :

CHAPITRE II

APPLICATION DES PRINCIPES.

ARTICLE PREMIER

SENTIMENTS QUE NOUS DEVONS AVOIR DES DESSEINS DE DIEU SUR NOUS.

Il faut être persuadé de cette grande et indubitable vérité : que Dieu a des desseins éternels sur les hommes, non seulement en général, mais

aussi en particulier, et que tout ce qu'il exécute dans le temps n'est qu'un effet des desseins que sa sagesse a formés de toute éternité, d'une manière conforme à son amour, à sa bonté et à sa paternité.

Croyons-le fermement, rien ne peut se trouver dans ses desseins qui ne soit conforme à ses qualités ; car sa nature étant très simple, non seulement elles s'y trouvent conjointes, mais la sagesse, l'amour, la bonté et la paternité ne sont en lui qu'une seule et même chose. Cependant quand l'Ecriture nous dit « qu'il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes [1] », cela doit s'entendre du secret de ses conseils sur ceux qui, rebelles à ses desseins, ne veulent pas y acquiescer et qui l'obligent à exécuter les décrets de sa justice et à faire paraître qu'il est aussi terrible pour punir qu'il est miséricordieux pour supporter, patienter, attendre et pardonner.

Puis donc que la divine sagesse a formé un dessein sur nous, on ne peut douter qu'elle n'ait une fin parfaite et très accomplie, sans qu'il puisse s'y rencontrer aucun défaut, et qu'elle ne dispose avec autant de suavité que de force les moyens nécessaires pour y parvenir ; et puisque sa paternité, son amour et sa bonté ont concouru avec sa sagesse pour le former, toute âme doit se reconnaître étroitement obligée d'adorer ce dessein de Dieu sur elle, de désirer de le connaître et de s'appliquer à l'accomplir, quand, de bonne foi, elle croira l'avoir connu.

Dieu a un dessein général sur tous les hommes,

[1] Terribilis in consiliis super filios hominum. *Ps.* LXV, 5.

conforme à la charité qu'il a pour eux de toute éternité, qui est de les sauver tous ; mais il a un autre dessein particulier sur les moyens extérieurs qu'il veut fournir à chacun d'eux pour parvenir à ce souverain bien du salut ; et ces moyens sont différents selon la variété des états de vie qu'il a ordonnés par le conseil de sa volonté.

Mais, me direz-vous, pourquoi cet état sera-t-il pour chacun plus avantageux qu'un autre ? Je vous répondrai d'abord que cela rentre dans l'abîme des jugements de Dieu, et puis l'on peut dire que cette ordonnance divine vient d'une certaine convenance plus grande que cet état rencontrera avec le caractère et avec la liberté de celui qui y est destiné ; mais de plus il y a plusieurs autres raisons qui sont renfermées dans les secrets de la divine Sagesse et qu'il ne nous appartient pas de vouloir pénétrer.

Dans ses desseins Dieu veut premièrement sa gloire ; mais elle est tellement unie avec notre salut qu'il ne la veut prendre qu'en procurant notre bien suprême. Il nous montre ainsi qu'il est un bon Père, voulant tirer sa gloire de l'avancement de ses enfants, de leur vertu, de leur préservation, de leur délivrance et de l'usage de ses secours : car tout cela se trouve mêlé avec sa gloire dans l'exécution de ses desseins.

De ces principes, qui sont indubitables, il faut que vous tiriez de bonnes conclusions et que vous vous établissiez fermement sur les vérités suivantes :

1° Puisque les desseins que Dieu a sur nous sont éternels et contiennent tout notre bonheur, il ne faut pas se contenter de connaître ce plan général

qu'il a de nous sauver, si nous voulons l'honorer comme il convient ; mais de plus il est nécessaire d'apporter toute la diligence possible pour bien connaître son dessein particulier à l'égard de l'état et des moyens extérieurs dont nous devons nous servir pour correspondre à son amour, à sa bonté, à sa sagesse et à sa paternité, et pour avancer vers la fin qu'il s'est proposée pour chacun de nous.

2° Nombreuses sont les âmes environnées de misères, d'infortunes et même de dangers, pour n'avoir pas voulu considérer et consulter les desseins de Dieu sur l'état qu'elles ont voulu choisir. Hélas ! combien y en a-t-il de damnées pour n'avoir pas suivi l'inspiration divine dans le choix d'un état, où le Seigneur leur avait préparé des moyens non seulement utiles, mais encore absolument nécessaires à leur salut, eu égard aux dispositions secrètes de leur liberté ; au lieu que dans l'état qu'elles ont choisi à leur gré, elles ont rencontré certaines occasions qui, selon la prévoyance de la divine Sagesse, devaient entraîner leur liberté et les précipiter dans le mal !

Remarquez bien ceci, âme pieuse, car c'est une vérité de grande importance ; mais la connaissance certaine pour l'appliquer à chacun en particulier, n'appartient qu'à Dieu seul. Sans doute on est libre de s'engager dans l'état religieux ou de choisir une autre condition, comme aussi David était libre de se promener dans le lieu d'où il vit Bethsabée, ou bien de rester à l'intérieur du palais ; mais néanmoins s'il ne s'était pas trouvé dans ce lieu, qui permettait à sa vue de s'étendre au loin, peut-être le malheur de sa chute ne lui serait-il pas arrivé. De

même également, tel se tient ferme dans la religion, qui serait infailliblement tombé par l'abus de sa liberté, s'il s'était trouvé dans une autre position, où quelque occasion aurait été pour lui une cause de chute désastreuse ; c'est pourquoi il est vrai de dire que Dieu sait parfaitement que pour ces raisons l'état religieux est absolument nécessaire au salut de plusieurs personnes. O Seigneur, qu'il est grand le nombre de ces âmes qui se sont ainsi perdues !

3° Si la sagesse de Dieu est si exacte qu'elle tient compte de tous les cheveux de notre tête, elle ne l'est pas moins dans ses desseins, et ainsi il faut être persuadé qu'ils ne s'étendent pas seulement sur l'état en général, mais aussi sur tous les moments et sur tous les événements de cet état. Si donc nous voulons honorer les desseins éternels de Dieu sur nous et les traiter avec le respect qu'ils méritent, il faut y rapporter tout ce qui nous arrive par l'ordre de sa Providence, comme y étant compris, comme en faisant partie et comme une occasion qui se présente de leur rendre nos adorations.

Voilà trois vérités dont nous devons être bien persuadés : car elles sont certaines ; mais si nous nous pénétrons de la connaissance de la troisième, et si nous nous formons à sa pratique, en jetant tout d'abord les yeux sur les desseins éternels de Dieu pour leur rendre nos hommages dans toutes les rencontres qui se présenteront, qu'elles soient douces ou amères, nous avancerons beaucoup en peu de temps.

Cependant je vous entends me poser la question suivante :

ARTICLE II

COMMENT POUVONS-NOUS CONNAITRE LE DESSEIN PARTICULIER DE DIEU SUR NOUS TOUCHANT LE CHOIX DE NOTRE ÉTAT ?

Telle sera ma réponse : C'est une règle de la conduite de Dieu à notre égard de nous faire marcher dans l'obscurité, tant que nous sommes encore en cette vie de pèlerinage ; et bien qu'il nous ait donné un désir instinctif de le connaître et de l'aimer, il ne paraît néanmoins à nos âmes que sous le voile de la foi et sous les attraits de sa charité ; aussi il ne faut pas s'étonner si ses desseins à l'égard du choix d'un état de vie ne sont pas si évidents. Tout cela ne tend qu'à enflammer nos désirs et à exciter notre diligence pour le chercher avec plus de fidélité, en mettant en pratique le conseil qu'il donne lui-même : « Demandez, et il vous sera donné ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira [1] ».

Mais si cette réponse vous paraît trop générale, je vous dirai : L'attrait que Dieu donne à une âme pour embrasser l'état religieux et pour quitter le monde, de cœur encore plus que de corps, doit être considéré comme la marque d'un grand dessein qu'il a sur elle ; et puisqu'il ne tend à rien moins qu'à se l'approprier sous un titre nouveau, ce dessein doit être estimé comme quelque chose

[1] Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. *Matth.* VII, 7.

de précieux, sublime et doublement paternel. C'est signe en effet qu'il veut exercer sur elle ses qualités de maître qui instruit, de père qui corrige, et de médecin qui guérit les nombreuses langueurs et infirmités qu'elle a contractées par ses actions et ses habitudes passées, et qui la veut préserver de beaucoup de maladies dangereuses : car le monastère est un lieu privilégié pour cela.

De plus, ce dessein de Dieu sur une âme appelée à l'état religieux dénote une application de grâce singulière, dont le Seigneur veut l'enrichir pour l'aider à conserver sa dignité de filiation divine et pour la faire parvenir à la liberté de ses vrais enfants, liberté qui s'augmente dans la proportion où ils s'élèvent au-dessus d'eux-mêmes et de toutes les créatures, parce qu'ils deviennent indépendants de tout, hormis de Dieu seul qui est le centre de la liberté vraie. Il faut donc regarder cet attrait avec d'autant plus de respect et de reconnaissance que le dessein d'où il procède est plus honorable, plus charitable et plus avantageux.

Mais parce que le choix de l'état religieux est une chose de grande importance, une œuvre sublime, et aussi parce que selon l'apôtre S. Jean « il ne faut pas croire à tout esprit, mais éprouver s'ils sont de Dieu [1] », et encore parce qu'il est nécessaire que le désir et la résolution correspondent à l'excellence du dessein divin, pour l'exécuter avec honneur et louange, je crois qu'il est à propos de vous exposer et de vous montrer plus intimement les qualités de l'état religieux, afin qu'une

[1] Nolite omni spiritui credere, sed probate spiritus si ex Deo sint. I *Joann.* IV, 1.

vue nette et claire des avantages de cet état vous fasse mieux connaître par le détail le dessein de Dieu sur ceux qui le veulent embrasser ou qui déjà y sont engagés.

De là la question suivante :

CHAPITRE III

QU'EST-CE QUE L'ÉTAT RELIGIEUX?

ARTICLE PREMIER

C'EST UN REMPART CONTRE LES DANGERS DU MONDE.

Notre vie est tout environnée de guerres et d'ennemis ; et le saint homme Job ne pouvait pas mieux dire que de l'appeler « une milice sur la terre[1] ». David aussi nous fait assez connaître le besoin que nous avons de la conduite d'un bon capitaine pour y bien combattre et de la défense d'une bonne forteresse pour y être en sûreté, quand il dit à Dieu : « Vous m'avez conduit, parce que vous êtes devenu mon espérance, et pour moi vous êtes une tour forte dressée contre mes ennemis[2] ». C'est ce que Dieu accomplit libéralement sur les âmes qu'il appelle à l'état religieux : car non seulement sa grâce les conduit intérieurement, mais il leur fournit aussi au dehors une forteresse qui les

[1] Militia est vita hominis super terram. *Job* VII, 1.

[2] Deduxisti me, quia factus es spes mea ; turris fortitudinis a facie inimici. *Ps.* LX, 3, 4.

défend contre les assauts du monde, où tout est plein de pièges et de dangers, et pour eux il élève comme un mur qui les sépare du commerce et de l'esprit mondain. Or ce rempart, cette forteresse, c'est le cloître.

Le monde est le négociateur de la chair et du démon, et c'est lui qui fournit à l'un et à l'autre les provisions et les intrigues ; mais la Religion établit un boulevard contre lui, qui arrête l'exécution de leurs desseins, si l'âme qui y est retranchée veut recourir fidèlement à sa protection : c'est cette tour du Cantique des cantiques « qui est bâtie avec des remparts, d'où pendent mille boucliers, et où se trouvent toutes sortes d'armes propres pour les guerriers [1] ».

En effet les exercices et les règles du religieux sont les armes et les boucliers les plus parfaits pour combattre l'esprit du monde, pour le chasser et pour le détruire ; mais il faut s'en servir fidèlement : car l'esprit du monde, pour peu qu'on le laisse pénétrer dans un cloître et qu'on l'y conserve, ne tardera pas à y fomenter des trahisons.

L'expérience apprend aux âmes religieuses fidèles combien il est vrai que la Religion est une forteresse excellente, où la main de Dieu les a placées pour les garder contre le monde, pour les prémunir contre les passions qu'il excite à la révolte et contre l'aveuglement du propre esprit, pour les mettre à l'abri des mauvais exemples et de mille occasions qui nous entraînent à notre perte

[1] Turris... quæ ædificata est cum propugnaculis : mille clypei pendent ex ea, omnis armatura fortium. *Cant.* IV, 4.

ainsi que des secousses et des malheurs qui renversent les fortunes et les conditions, enfin pour les dégager et les délivrer des liens, des douleurs et des dangers auxquels les mondains sont exposés ; et ainsi il est hors de doute que l'état religieux procure aux âmes pieuses les plus grands avantages, et leur fournit des moyens assurés pour se tenir fermes et pour n'être pas livrées aux outrages des ennemis et au pillage.

ARTICLE II

C'EST L'ÉCOLE DE L'ABNÉGATION.

Tout y proclame le renoncement à soi-même, la destruction des passions et la ruine des mauvaises habitudes. Le renoncement à nous-mêmes est la première leçon de notre grand Maître ; il a dit en effet : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même[1] » ; et il ne faut pas s'en étonner, car elle est le premier pas du progrès dans la véritable liberté, qui s'augmente à mesure que l'on avance dans cette science ; mais la séparation du monde et de ses soins superflus est une excellente disposition pour la bien apprendre. L'éloignement de ce qui amuse si dangereusement l'esprit et qui nourrit ses vieilles habitudes, retranche aussi beaucoup d'obstacles à la vertu ; mais les pratiques de la vie religieuse, bien observées, sont les moyens les plus efficaces pour

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. *Matth.* XVI, 24.

presser les disciples du Christ Jésus, pour les faire avancer dans cette science de l'abnégation et les faire parvenir à cette liberté sublime des enfants de Dieu, qui poussait S. Paul à s'écrier : « Pour moi, Jésus-Christ est ma vie, et la mort m'est un gain [1] ».

D'après la qualité d'une école on connaît assez ce que doivent être les écoliers qui la fréquentent ; et certes ils feraient affront au maître qui les a assemblés, s'ils n'étudiaient pas, comme il convient, les leçons nécessaires pour bien apprendre la science qu'il veut leur enseigner. Or, si la science du renoncement est celle dont Jésus-Christ veut nous instruire et pour laquelle il nous a rangés dans l'école du monastère, il faut que nous l'ayons pour but, de même que ceux qui vont aux écoles de philosophie ou de théologie ont ces sciences pour fin ; autrement nous nous tromperions, et nous serions aussi ridicules que ceux qui iraient aux écoles de philosophie sans avoir d'autre dessein que d'étudier ce qui s'apprend dans une classe de grammaire.

Il n'y a point d'accord possible entre l'esprit de la Religion et celui du monde ; aussi il est nécessaire que le renoncement en fasse la séparation absolue : car sans cela l'âme ne peut être à Dieu selon son dessein. Ce serait même une erreur et un abus déplorable pour un religieux que de penser à nourrir volontairement quelqu'une de ses passions : car celui qui se proposerait d'agir ainsi, demeurerait comme suspendu entre le ciel et la

[1] Mihi enim vivere Christus est, et mori lucrum. *Philipp.* I, 21.

terre, semblable à Absalon, dont les cheveux s'accrochèrent dans les branches d'un chêne, ce qui fut pour lui non seulement le sujet de cruelles angoisses, mais encore la cause de sa mort.

Faites l'application de cet exemple aux passions que certains religieux voudraient garder et entretenir, car il leur convient de tout point. S'il leur semble que ce soit assez de ne pas nourrir les passions mauvaises, qu'ils se souviennent que les cheveux d'Absalon n'avaient rien de mauvais, mais néanmoins qu'ils servirent à lui faire perdre la vie ; et par là ils connaîtront qu'il faut veiller sur toutes les passions, pour les empêcher de croître : car elles ressemblent aux cheveux que l'on rase souvent et qui pourtant ne laissent pas que de repousser.

Celui qui se brûle au bout du doigt, quoique le reste du corps soit intact, crie aussi bien que celui qui brûle en tous ses membres. Il en est de même d'une âme dont la volonté ne s'accorde pas avec celle de Dieu en quelque partie que ce soit, car alors elle ne peut avoir de véritable repos.

Il faut donc se déterminer fermement à s'exercer en cette école, comme pour recouvrer Dieu et sa liberté : car elle n'est établie que pour cela, et toutes ses pratiques ne tendent qu'à nous faire parvenir à la belle science du renoncement, qui est la première leçon de notre céleste Maître. Si nous voulons que Jésus-Christ soit notre vie, il faut détruire la vie de notre propre volonté et retrancher par le renoncement tout ce qui ne s'accorde pas avec sa vie et ses exemples. Si nous voulons acquérir la liberté d'esprit, il faut nous servir de l'abnégation : car c'est un puissant moyen

pour nous faire regagner avec usure l'ombre de liberté que l'on quitte en se séparant du monde. La liberté que l'on délaisse ainsi n'est que celle des sens, mais ce que l'on quitte de cette trompeuse liberté, on le rend à la véritable qui est celle de l'âme.

ARTICLE III

C'EST UNE ÉCOLE DE CHARITÉ.

L'état religieux, en effet, fournit les occasions et montre la manière de bien pratiquer les exercices de la charité, sous les yeux du Maître céleste et dans des rapports d'imitation avec sa divine charité ; mais le bon Maître dispose lui-même la diversité des circonstances et des occasions, selon l'ordre des leçons qu'il lui plaît de donner à ses disciples. Il faut donc prendre une ferme résolution de s'appliquer à les mettre en pratique d'une manière qui puisse lui donner de la complaisance, mais en remarquant que de disciple on ne devient pas maître tout d'un coup.

Les maîtres d'un manège, par exemple, excusent facilement les maladresses de leurs élèves, et comptent pour rien s'ils les voient à moitié désarçonnés, ou s'ils manquent à piquer leurs chevaux en temps opportun, pourvu qu'ils soient désireux de bien apprendre, appliqués à bien mettre en pratique leurs leçons, et recevant de bon cœur la correction de leurs fautes ; notre Maître céleste excusera aussi les nôtres, pourvu qu'il constate en nous ces mêmes dispositions, auxquelles sa grâce nous at-

tire, et pourvu que nous n'éteignions pas en nous la bonne ferveur du zèle, la diligence de l'application et l'acquiescement à la correction.

C'est ici surtout qu'il faut faire fréquemment l'exercice d'une charité militante, puisque « la vie de l'homme est une milice sur la terre », et que dans l'état religieux on déclare *ex professo* une guerre ouverte, non seulement au démon, au monde et à la chair, mais aussi à sa propre volonté, et, comme le dit l'apôtre S. Paul, « à des ennemis spirituels qui sont pleins de malice et qui sont au-dessus de nous [1] ».

Il faut vaincre en tout et toujours, sans jamais penser à retourner en arrière : car la profession religieuse nous fait passer au delà du fleuve du siècle et rompt le pont après ce passage, afin que nous ne puissions plus revenir aux plaisirs du monde, et qu'ainsi nous soyons comme forcés de continuer notre combat jusqu'à la victoire consommée. Les soldats qui se sont engagés à poursuivre l'ennemi en rompant derrière eux le pont d'une grande rivière, ne peuvent pas fuir sans se mettre en danger de périr dans les flots ; de même les religieux, ne pouvant plus retourner en arrière, ni quitter le combat sans risquer leur salut, doivent vaincre ou mourir.

A cet exercice de charité militante succède tantôt celui d'une charité douloureuse et souffrante, causée par le repentir ou par la compassion des fautes du prochain, tantôt celui d'une charité patiente, qui s'exerce à supporter ses propres mi-

[1] Colluctatio... contra spiritualia nequitiæ, in cœlestibus. *Ephes.* VI, 12.

sères et infirmités, tantôt celui d'une charité rayonnante, toute consolée par le sentiment de l'amour de Dieu, de sa présence et de sa vérité ; mais le plus souvent c'est l'exercice d'une charité forte dans le travail et qui suit son Maître en portant sa croix ; et ainsi dans l'état religieux la charité trouve toujours l'occasion de s'occuper et de s'exercer, afin d'imiter le bon Maître, qui jamais, même un seul moment, n'a cessé de montrer son amour envers nous.

Les sujets de combats que nous trouvons en nous et hors de nous, nous apprennent assez que notre charité, quelle qu'elle soit, est toujours en danger d'être attaquée ; c'est pourquoi, puisqu'il faut toujours être prêts à nous en bien servir, il est nécessaire de n'en discontinuer jamais l'exercice ; mais nous devons beaucoup estimer cette nécessité, puisque la charité est agréable aux yeux de Dieu, comme la plus précieuse et la plus chère de toutes les choses, et que c'est pour cette raison qu'elle est appelée charité.

ARTICLE IV

C'EST UN CHEMIN PARFAITEMENT TRACÉ POUR MARCHER SUR LES PAS DE JÉSUS-CHRIST.

En effet, tous ses usages et toutes ses pratiques nous rappellent ce que l'apôtre S. Pierre enseigne par ces paroles : « Jésus-Christ a souffert pour nous, et vous a laissé un exemple afin que vous suiviez la trace de ses pas [1] ».

[1] Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum, ut sequamini vestigia ejus. I *Petr.* II, 21.

Il faut donc prendre une bonne résolution de le suivre, en se consolant, comme S. Paul, par l'espérance « d'avoir part à sa gloire, si nous l'accompagnons dans ses souffrances [1] ».

Regardons souvent comment a marché le Maître dont nous devons suivre les pas, et nous verrons qu'il est si bon qu'il ne nous impose rien qui approche de ce qu'il a souffert dans la voie de notre salut, et même nous avouerons que ce serait une injustice de vouloir être traités autrement que ses premiers disciples.

Quelquefois il les mène sur le Thabor, d'autres fois il leur ouvre l'entendement pour leur faire pénétrer le sens de l'Ecriture, ou bien encore il ravit leur âme par des paroles remplies de grâce qui tombent de ses lèvres ; mais le plus souvent il leur présente l'exercice de la douloureuse passion, du renoncement, des persécutions et de la mort ; et c'est en cela que paraît une merveille véritable : car aucune de ces épreuves ne les rebute ni ne les ébranle ; sa présence et sa grâce les tiennent fermes et résolus ; ce qui semblait devoir effrayer et décourager leur faiblesse ne sert qu'à les attacher à lui plus fortement, et ce qui pouvait les rebuter leur est un nouvel attrait pour le suivre plus volontiers.

O sainte présence ! ô grâce précieuse ! ô douce parole de Jésus ! que ne pouvez-vous pas sur les cœurs, tout infirmes et misérables qu'ils sont ? Ni la menace de la mort, ni les rudes labeurs, ni

[1] Si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* VIII, 17.

les privations, ne sauraient les jeter dans l'ennui et le dégoût.

C'est donc ainsi, l'Evangile nous l'apprend, que Jésus s'est conduit envers ses disciples. Or, il est toujours lui-même, et il fera pour nous ce qu'il a fait pour eux, pourvu que nous prenions des résolutions semblables à celles que nous croyons que ses disciples devaient avoir : car puisque l'état religieux nous trace un chemin pour suivre les vestiges que nous marquent ses exemples, nous ne devons rien avoir qui ne soit pleinement soumis à la conduite du Maître, ni rien souhaiter qui ne nous soit commun avec ses premiers disciples.

Les sujets de travail, de peines et de souffrances que l'on rencontre d'ordinaire dans la voie de l'état religieux sont les suivants :

1° Une lutte constante contre la tentation.

2° Une peine toute d'amour que l'âme éprouve dans ses désirs non réalisés. Elle voudrait, en effet, jouir de la présence sensible du divin Bien-Aimé ; mais la nuit de cette vie mortelle met obstacle à la réalisation de ses désirs, ou bien elle craint d'avoir mécontenté le Seigneur, ou encore elle appréhende qu'il ne se soit détourné d'elle pour quelque faute ou négligence de sa part, parce qu'elle trouve comme éteints les sentiments brûlants qu'elle avait de sa divine présence.

3° Enfin le troisième sujet de travail et de souffrances est cette mort volontaire, qu'il faut mettre en pratique par l'abnégation et le renoncement à sa volonté propre et par l'acquiescement à toutes les privations, selon la disposition et le bon plaisir de la divine Providence.

Ces trois sortes de labeurs et de peines comprennent toutes les autres ; mais pour se disposer à les bien utiliser, il est bon de se souvenir souvent de la marche des enfants d'Israël dans le désert : car elle marque fort bien quelle est la conduite de Dieu sur les âmes, auxquelles il a fait passer la mer rouge du siècle pour les mener par le désert de la Religion.

L'ange, la manne, la colonne de feu pendant la nuit, la nuée pendant le jour, tout cela s'y rencontrait ; mais aussi il fallait endurer la fatigue du chemin et subir l'épreuve de la tentation. Les mêmes avantages se trouvent également au chemin de la vie religieuse, avec cette différence seulement que ce qui était donné aux Hébreux matériellement nous est donné d'une manière spirituelle ; mais si nous devons attendre fermement les mêmes secours, il est aussi nécessaire de nous tenir prêts à supporter les mêmes travaux et les mêmes épreuves. Il nous est facile, d'après l'expérience de ces pauvres Israélites, d'apprendre la sagesse pour nous bien conduire en cette affaire : car nous savons que ces épreuves, que Dieu leur envoyait, ne tendaient pas à les exterminer, comme leur cœur impatient le leur persuadait, mais qu'elles étaient des moyens pour leur montrer plus sensiblement les merveilles de sa conduite et de sa protection, pour augmenter leur confiance, en se faisant mieux connaître à eux, et pour les porter à s'abandonner complètement aux soins de sa Providence.

Vous devez donc, âme pieuse, être persuadée que les épreuves ne vous seront envoyées que

pour les mêmes fins ; c'est pourquoi rien ne doit vous épouvanter : si Dieu est avec vous, qu'avez-vous à craindre ? Si le travail paraît grand, le secours y est proportionné ; mais quand une fois Dieu fait sentir à une âme l'odeur de ses parfums, elle les trouve si attrayants et si doux qu'elle est prête à aller partout, sans se lasser jamais, et qu'elle devient forte pour entraîner les sentiments de sa nature, quelles que soient leurs répugnances et leurs révoltes, et même, plus elle avance dans cette voie sainte, plus elle devient ardente à courir, jusqu'à ce qu'elle trouve ce qu'elle cherche.

Et maintenant, après l'exposition de ces vérités sur les desseins de Dieu et sur les qualités de l'état religieux, votre esprit doit répondre ce qu'il en pense, et vous pouvez facilement reconnaître si votre volonté s'affermit dans la résolution de suivre l'attrait intérieur vers la Religion, nonobstant les frayeurs et les contradictions de la nature : car cette fermeté de l'âme est un caractère de la grâce de la vocation.

Mais pour vous mettre encore mieux en état de connaître le dessein de Dieu sur vous, et pour vous disposer à l'honorer comme il convient dans l'état religieux, je vais vous indiquer quatre moyens pratiques dont la connaissance et l'expérience sauront préparer votre âme pour recevoir de Dieu des grâces abondantes, et pour vous en bien servir en toutes sortes de circonstances et de rencontres.

Ces quatre moyens sont les suivants :

1° La remise de tous ses soins dans le sein de Dieu ; 2° l'oraison ; 3° l'abandon de soi-même au bon plaisir divin ; 4° la confiance en Dieu.

CHAPITRE IV

MOYENS PRATIQUES D'HONORER DIEU EN L'ÉTAT RELIGIEUX.

ARTICLE PREMIER

PREMIER MOYEN : LA REMISE DE TOUS SES SOINS DANS LE SEIN DE DIEU.

Cet acte, par lequel on jette en Dieu toute sa sollicitude, est fondé aussi bien sur une grande justice que sur une haute raison. En effet, il fait restitution du larcin que l'homme a voulu faire à la Divinité, en voulant se faire semblable à elle : car en reconnaissant que c'est à elle seule qu'il appartient de disposer et de gouverner, il rend en cela à la divine Providence ce qui lui est dû. L'un des principaux caractères que ce larcin a imprimés en l'homme, c'est une espèce de providence aveugle, que son esprit veut se former sur toutes choses, comme si elles dépendaient de lui, quoique rien n'en dépende ; mais en y renonçant par cet acte d'abandon, l'homme fait un acte de justice, et il rend témoignage à la vérité, puisqu'il reconnaît ainsi que ce serait vouloir ôter quelque chose à la Providence de Dieu que de réserver à ses propres sollicitudes quelques dispositions touchant l'état de son lendemain spirituel, à l'égard des difficultés et des nécessités qui peuvent s'y rencontrer.

C'est aussi un acte de haute raison : car il n'y

a rien de plus raisonnable que de ne pas entreprendre ce qui surpasse son pouvoir, et de ne pas consumer ses forces inutilement sur ce qui est au delà de sa portée.

C'est ici néanmoins que l'amour-propre aveuglé par la présomption se retrouve ordinairement, et qu'il regarde les succès comme s'ils dépendaient de son industrie, de son application et de ses soins. C'est ici encore qu'il se glisse subtilement, en amenant avec lui quantité d'idées, de prévoyances, de dispositions sur l'avenir et aussi de craintes et de peines anticipées.

Toute l'économie de notre état spirituel est établie sur la règle de la divine Providence, qui en ordonne ainsi qu'elle le fait du temps et des saisons. Qui sait quel temps il fera le lendemain, si ce sera un jour de soleil ou de pluie, de vent ou de tempête, d'orage ou de tranquillité ? Qui sait si ces variétés ne se succéderont pas les unes aux autres dans une même journée ? Qui pourrait dire celle qui paraîtra la première et combien elle durera ? C'est ainsi que le temps nous marque sensiblement les vicissitudes des états de l'esprit humain : car ils sont sujets aux mêmes changements. Qui sait en effet, pour le jour ou pour l'heure qui va suivre, en quel état se trouvera son âme ? Sera-t-elle dans la lumière ou les ténèbres, dans l'épreuve ou la consolation ? Quelles occasions, quelles tentations rencontrera-t-elle sur son chemin ? Nul ne le sait, sauf Dieu seul ; et cela dépend de sa libre disposition. Par conséquent nos sollicitudes sur notre lendemain spirituel sont aussi vaines et superflues que si, par notre application à consi-

dérer le temps, nous pensions pouvoir produire la pluie ou apaiser le vent.

C'est l'ancienne folie de l'homme de vouloir être comme Dieu ; mais c'est faire un acte de démence et commettre une injustice, que de vouloir contrefaire sa Providence, en usant d'une sollicitude inquiète pour tâcher de disposer de notre état soit intérieur soit extérieur. Notre-Seigneur l'a dit : « Quel est celui d'entre vous qui par tous ses soins pourrait à sa taille ajouter une coudée [1] ? » Ce qui ne peut se faire selon le corps, se peut encore bien moins selon l'esprit : l'accroissement de l'un et de l'autre vient de Dieu ; car de même que dans l'homme tout son être en procède, ainsi sa conservation en dépend.

De plus encore cet acte de remise et d'abandon est un excellent exercice d'humilité, et absolument nécessaire pour se bien conformer à cette vérité que le Fils de Dieu nous révèle, quand il dit : « Sans moi vous ne pouvez rien faire [2] ». Puisqu'il n'excepte rien du besoin que nous avons de sa grâce, il n'y a point de temps, de moments et de rencontres dans toute notre vie, où nous ne devions attendre tout de son secours, tout aussi bien que l'air nous est nécessaire pour notre respiration. Il faut donc marcher avec simplicité, sans autre sollicitude que de jeter tous nos soins en Dieu et d'attendre son secours. Il nous faut aussi aspirer à cette grâce divine, la demandant, la recherchant et frappant pour l'obtenir, et tout en

[1] Quis autem vestrum cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ? *Luc.* XII, 25.

[2] Sine me nihil potestis facere. *Joann.* XV, 5.

aspirant vers elle, il faut travailler à ce qu'elle nous met présentement entre les mains.

Enfin cette remise en Dieu de toutes nos sollicitudes constitue un grand acte de la charité que nous nous devons à nous-mêmes : car si l'expérience nous apprend que les inquiétudes superflues ne font qu'embarrasser et fatiguer l'esprit par un travail inutile, qui consume ses forces, et qui ne sert qu'à nous rendre moins propres à faire le bien à cause d'un certain dégoût qui suit ces fatigues ordinairement, n'est-ce pas s'aimer vraiment soi-même que d'éloigner de soi ces travaux et ces obstacles?

Nous devons nous bien établir sur cette vérité, qui est incontestable, à savoir : que tous les succès, quels qu'ils soient, ne dépendent pas plus de nous que la pluie qui tombe sur la terre ; et par suite si nous voulons agir avec une intention pure et droite à l'égard de Dieu et avec une véritable prudence à l'égard de nous-mêmes, il faut que toujours dans nos vues nous séparions le succès d'avec notre application et nos efforts, considérant le succès dans la volonté de Dieu, comme une chose qui lui est propre et dont il disposera toujours selon son bon plaisir, et il faut que nous mettions en œuvre tous nos efforts avec une application tranquille et parfaitement détachée, qui travaille comme celui qui sème et qui arrose, mais qui ne doit attendre que de Dieu seul le succès et l'accroissement. Tel sera notre avancement dans cette manière d'agir, tel aussi sera notre progrès dans la pureté d'intention, dans la tranquillité de l'âme, et dans la juste connaissance de nous-mêmes, qui attirera sur nous les rayons et les flammes de l'amour divin ; mais

nous demeurerons éloignés de tous ces biens, à proportion que nous nourrirons les soins empressés de notre esprit naturel.

Je vous expose ici l'un des plus grands points de la vie et de la conduite spirituelle ; mais pour vous bien former à l'accomplir, observez ceci en pratique.

Quand votre esprit se présentera avec ses idées propres et ses soins empressés pour gagner votre entendement, il faut que votre âme fasse comme une sortie par la porte de la volonté, pour arrêter ce torrent de sollicitudes, afin qu'il n'aille pas plus loin, et il faut que vous le remettiez dans le sein de Dieu pour l'y reposer, comme étant celui à qui il appartient d'avoir soin et de disposer de tout. David le dit : « Jetez votre soin sur le Seigneur, et il vous nourrira lui-même [1] »; et S. Paul nous enseigne excellemment cette pratique, quand il dit : « N'ayez de sollicitude pour rien ; mais en tout et toujours représentez à Dieu vos besoins par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâces [2] ».

Il faut donc se contenter d'une application exacte et fidèle, qui se repose avec calme sur le secours de la grâce et qui s'occupe à faire ce que Dieu nous met entre les mains, mais qui lui laisse le soin et le succès de toutes choses. Sa Providence pourvoira à tout en temps et lieu : c'est son affaire et non la nôtre. Elle sait tout, elle peut tout, elle

[1] Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet. *Ps.* LIV, 23.

[2] Nihil solliciti sitis ; sed in omni oratione et obsecratione, cum gratiarum actione, petitiones vestræ innotescant apud Deum. *Philipp.* IV, 6.

commande à tout ; mais pour nous, nous n'avons ni science, ni puissance, ni domination, et même nous n'avons de pouvoir sur ce qu'elle a soumis à notre liberté qu'autant qu'elle nous en donne.

Cependant s'il est à propos de prévoir quelque chose par rapport à ce que nous avons à faire, ce doit être une simple prévoyance et non pas une sollicitude. Je dis par rapport à ce que nous avons à faire : car pour ce qui regarde les choses futures qui peuvent arriver ou ne pas arriver, le mieux est de les laisser tout entières dans le sein de la divine Providence, en se souvenant de cette parole de Jésus-Christ : « N'ayez pas de sollicitude pour le lendemain, car ce jour aura lui-même sa peine ; à chaque jour suffit son mal[1] ».

Mais pour mieux vous faire comprendre la différence qu'il y a entre cette prévoyance et la sollicitude, je vous distingue ici quatre choses :

1° L'application de l'esprit, pour connaître ce qu'il est à propos de savoir ;

2° La prévoyance de ce qu'on doit faire ou éviter ;

3° La diligence vigilante, pour faire ce que l'on peut, sans rien omettre ;

4° La sollicitude.

Expliquons chacun de ces points.

Et d'abord l'*application de l'esprit* est une étude bonne et utile, tant qu'elle est accompagnée de modération, de tranquillité et de patience.

Et puis la *prévoyance*, qui considère attenti-

[1] Nolite solliciti esse in crastinum ; crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi. Sufficit diei malitia sua. *Matth.* VI, 34.

vement soit ce qu'il faut faire, soit les moyens dont on peut se servir pour bien agir, est bonne aussi, pourvu qu'elle soit modérée et tranquille, sans passer aux extrêmes dans ses vues et ses desseins, sans chercher des certitudes là où Dieu n'a pas voulu que nous en ayons, sans avoir d'autre prétention par rapport à l'avenir que de faire ce que l'on peut et ce que l'on connaît présentement, et enfin sans se promettre d'autre succès que celui que Dieu voudra nous donner.

De plus la *diligence* déploie une application fidèle, qui travaille sans discontinuer, ni s'épargner, ni rien omettre, non plus que le laboureur qui cultive la terre pour la rendre fertile, et il faut s'en servir exactement.

Mais la *sollicitude* engendre des inquiétudes et des anxiétés dans l'esprit, comme si tout dépendait de son industrie et de ses soins, et comme si le succès devait toujours s'accorder avec ses désirs et ses prévoyances. Elle ne se contente pas de travailler comme le laboureur ; mais de plus elle veut s'agiter et se mettre en peine, comme pour faire venir le soleil, la pluie et le temps tels qu'elle les souhaite. Que dirions-nous d'un laboureur qui en userait ainsi à l'égard de ses champs ? Nous lui porterions compassion, et même nous aurions de la tristesse de voir un homme qui trouble ainsi son repos, qui travaille inutilement et qui se blesse l'esprit. De même, et plus encore, celui qui nourrit une telle sollicitude sur l'état de son âme et de son esprit est digne de compassion : car par là il ne fait que s'amasser des sujets de peines, et il perd la douceur de l'humilité qui entretient le repos de l'âme.

Mais si au contraire nous jetions bien tous nos soins dans le sein de la Providence, et si nous nous reposions sur elle avec le respect qui lui est dû, sans rien négliger de ce qu'elle nous met entre les mains, nous l'attirerions à prendre soin de nous avec complaisance et abondance de secours.

Dieu se montre encore plus volontiers le Père des esprits qu'il ne l'est des corps, et s'il nous fournit incessamment l'air qui fait vivre notre corps, sans qu'il soit besoin que nous en ayons aucune sollicitude, il nous donnera plus volontiers l'air de sa grâce pour faire vivre notre âme. Il y a égalité de raison dans l'un et dans l'autre cas, et par conséquent nous devons nous reposer sur lui autant pour l'un que pour l'autre ; quant à nous, il n'est question seulement que de tenir notre cœur ouvert et libre, et de ne point mettre d'obstacles volontaires à l'air de la grâce.

Si néanmoins la sollicitude se présente à vous avec importunité, il faut la traiter comme les distractions dans l'oraison, sans s'étonner de la voir venir et revenir plusieurs fois : car cela est devenu comme naturel à l'esprit humain, blessé par le péché ; mais quand on l'aperçoit, la volonté doit se retirer auprès de Dieu, comme pour abandonner cette sollicitude dans le recueillement, sans vouloir ni l'estimer, ni la nourrir, ni même la regarder. En effet ce qui aiguise la pointe de la sollicitude et ce qui la fortifie, ce sont nos désirs et les adhésions qu'on lui donne. Si donc nous nous étudions à retrancher les uns et les autres, ce sera retirer le bois hors du feu et ce sera le vrai moyen de l'éteindre complètement.

ARTICLE II

DEUXIÈME MOYEN : L'ORAISON.

L'oraison est un canal par lequel Dieu veut faire écouler ses secours sur nos besoins. Son importance nous est assez signifiée par la pratique de Jésus-Christ, qui a joint ses exemples à ses instructions, afin de nous la faire connaître et de nous en faciliter l'exercice. Vous en avez plus haut[1] un traité spécial pour vous former à sa pratique ; mais gravez profondément en votre esprit que l'un des points principaux pour former une âme à la vie spirituelle, c'est l'industrie à faire l'oraison d'une manière proportionnée à son état naturel et surnaturel. Ce mot comprend beaucoup de choses : car il retranche plusieurs superfluités dans les idées, les considérations et les lectures, où l'esprit humain se forge souvent de vains mystères, et de plus il coupe le chemin à beaucoup d'embarras et de travaux.

Il n'y a rien de plus simple que l'oraison, rien de plus facile à l'âme, quand elle y est bien formée, bien conduite, selon la portée de son état, et bien instruite de ce qu'elle peut et de ce qu'elle ne peut pas. Cette instruction l'encourage à faire ce qu'elle peut, et l'aide à ne pas se désoler si elle n'accomplit pas ce qu'elle voudrait bien faire, puisque souvent il n'est pas en son pouvoir de l'accomplir.

Mais pour faire l'application de plus près à la question que nous traitons en ce moment, élevez souvent votre esprit à Dieu, en vous dépouillant de

[1] Voir page 76 et suivantes.

toute volonté propre pour en faire la remise entière dans la volonté divine, déposez tous vos désirs dans le sein de Dieu, où déjà vous avez jeté tous vos soins, et avec une confiance filiale répétez ces paroles de David : « C'est vous qui m'avez tiré des entrailles de ma mère, vous êtes, Seigneur, mon espérance depuis le moment où j'ai sucé le lait maternel. J'ai été jeté entre vos bras, dès que je suis sorti de ses entrailles ; vous êtes mon Dieu dès le sein de ma mère, Seigneur, ne vous éloignez pas de moi[1] ». — « Faites-moi connaître la voie par laquelle il vous plaît que je marche : car j'ai élevé mon âme vers vous[2]. » — « Seigneur, tous mes désirs sont devant vos yeux, et mes gémissements ne vous sont point cachés[3] » ; je vous les offre avec protestation de ne vouloir absolument que l'exécution de vos desseins éternels.

En produisant ainsi cordialement de semblables aspirations avec une volonté qui corresponde au sens des paroles, les intentions se purifient, et l'âme se trouve disposée à recevoir les impressions de la volonté divine, comme l'eau d'une fontaine reçoit les impressions du soleil, quand elle est calme et limpide.

Mais pour tirer un profit plus abondant de cette ouverture et de cet épanchement du cœur, qui se fait devant Dieu par l'oraison, il faut ouvrir son cœur à ceux qui sont députés de sa part pour vous

[1] Quoniam tu es qui extraxisti me de ventre ; spes mea ab uberibus matris meæ. In te projectus sum ex utero ; de ventre matris meæ Deus meus es tu, ne discesseris a me. *Ps.* XXI, 10-12.

[2] Notam fac mihi viam in qua ambulem : quia ad te levavi animam meam. *Ps.* CXLII, 8.

[3] Domine, ante te omne desiderium meum, et gemitus meus a te non est absconditus. *Ps.* XXXVII, 10.

diriger et vous gouverner, et cela s'effectue par la perspicuité ou transparence de l'âme, dont vous avez souvent ouï parler. Cette qualité n'est rien autre chose qu'une pratique sincère d'obéissance et d'ouverture de cœur envers ceux qui, surtout dans l'état religieux, sont choisis pour s'appliquer à diriger les âmes dans l'accomplissement des desseins de Dieu.

Cette soumission fidèle de l'âme dans la pratique de la perspicuité, ou ouverture de cœur, attire de grands secours pour bien faire le discernement des conseils divins ; mais pour en éloigner l'imprudence indiscrète, observez ce triple avertissement :

1° Portez votre âme comme entre vos mains, afin d'en exposer l'état à ceux qui sont députés pour la connaître et pour la gouverner ; mais faites cela simplement et de bonne foi, c'est-à-dire en omettant les recherches scrupuleuses ou curieuses, et sans entrer dans des détails superflus, qui doivent même être absolument retranchés en certaines matières, où il suffit de dire les choses en gros et d'une manière sommaire, à moins que l'on n'ait besoin de conseil particulier.

2° Dans les doutes, les peines et les difficultés où l'on se trouve sur quelque matière que ce soit, il faut les proposer ingénument, pour recevoir les avis et les éclaircissements : car il est dangereux pour les âmes non exercées de se fier sur ce sujet à leur propre jugement. En voulant examiner, toutes seules, leurs difficultés et les résoudre, elles tombent souvent dans l'erreur, dans l'obstination et dans un aveuglement qui leur donne beaucoup de tracas, et ainsi, à leurs dépens, elles apprennent l'importance de ce conseil.

3° Il faut éloigner de cette pratique la gêne et la contrainte causée par la frayeur du péché : car ici il ne s'agit que d'un conseil, dont l'omission n'est pas un péché ; mais en l'omettant, on se prive de l'avantage d'un moyen très propre pour aller à Dieu, pour connaître sa volonté et la bien accomplir. On se délivre aussi par cette pratique de beaucoup d'embarras et d'anxiétés d'esprit.

Cette ouverture de cœur doit donc être faite avec une sainte liberté d'esprit, qui la mesure sur les règles de l'amour et non pas sur celles de la crainte du péché : car, je le répète, il n'y a pas ici d'obligation sous peine de péché, à moins qu'une âme ne veuille demeurer dans l'ignorance volontaire d'une chose qu'elle doit savoir. Mais, dans tous les cas, il faut animer cette sincère ouverture de cœur, que nous appelons perspicuité ou transparence de l'âme, il faut, dis-je, l'animer et la vivifier par l'intention de plaire à Dieu, et cela au moyen de l'humilité et de l'obéissance, dont nous voulons lui donner la preuve par l'exercice de cette pratique. Animée de cette intention, elle attirera le regard bienveillant et le secours de Dieu, sinon elle ne serait qu'un corps sans âme.

ARTICLE III

TROISIÈME MOYEN : L'ABANDON DE SOI-MÊME AU BON PLAISIR DIVIN.

Il n'y a rien de plus juste que cet abandon, car puisque Dieu est le Seigneur et le Maître, il a le

droit de disposer de tout ; mais de plus il n'y a rien de plus nécessaire pour nous : car si nous voulons que Dieu nous secoure, qu'il nous gouverne et qu'il nous délivre, il faut retrancher toute réserve et toute résistance volontaire de la raison, qui sont un obstacle aux grâces nécessaires pour être délivrés, secourus et gouvernés.

Enfin il n'y a rien de plus raisonnable : car cet abandon nous établit dans l'accord naturel qui doit exister entre la raison et son principe, et il fait convertir en vertu, en mérite et en bénédiction ce qui pour nous sera toujours une nécessité. En effet, Dieu étant le Maître souverain, il accomplira bien toujours sa volonté malgré la nôtre ; et alors il ne nous resterait de notre réserve ou de notre résistance que le chagrin et la confusion du péché.

Le défaut d'abandon au plaisir divin ne fait que réduire l'âme à une nécessité dure, ingrate et digne de châtiments : c'est pourquoi, si elle ne l'évite, elle pèche non seulement contre le respect qu'elle doit à l'amour de Dieu, mais aussi contre elle-même.

ARTICLE IV

QUATRIÈME MOYEN : LA CONFIANCE EN DIEU.

Voici le quatrième et dernier moyen pratique pour bien préparer votre âme à recevoir les grâces de Dieu en l'état religieux, c'est la confiance ; elle doit comme surnager au-dessus des autres, les remplir et les vivifier : car si elle fait défaut les autres ne feraient rien. La confiance en effet s'a-

dresse et s'attaque à l'amour même de Dieu, et de la manière qui lui est la plus naturelle et la plus agréable, en l'estimant selon son mérite et reconnaissant qu'il est grand, admirable et capable de faire tout le bien possible. Elle le provoque à se répandre selon la mesure du vaisseau qu'elle lui prépare : c'est pourquoi il convient qu'elle s'étende et qu'elle dilate l'âme, comme si tout l'amour de Dieu y devait être répandu.

C'est elle qui attire les miracles : car nous voyons dans l'Evangile qu'elle est la seule disposition que Jésus attend de ceux qui lui en demandent. Sans confiance, point de miracles ; mais tout est possible à celui qui a une foi pleine de confiance : « Tout est possible à celui qui croit [1] », dit Jésus-Christ lui-même ; et pour nous montrer combien elle lui est agréable, il lui attribue ce qui est le propre de la puissance. C'est sa puissance qui fait les miracles, et cependant nous voyons souvent ces expressions dans l'Evangile : « Ayez confiance, votre foi vous a sauvé [2] ». Remarquez que la foi dont parle ici Jésus-Christ, renferme la confiance, et il le montre assez en joignant l'une et l'autre ensemble. Ce serait peu de chose de croire qu'il a le pouvoir, si l'on ne se persuadait aussi qu'il a la bonté du vouloir : la foi remplit la première condition, et la confiance la seconde. La foi reconnaît la puissance ; mais la confiance de la foi se joint à l'espérance et à la charité, pour produire un acte qui provoque l'amour de Dieu à faire une œuvre de sa puissance.

[1] Omnia possibilia sunt credenti. *Marc.* IX, 22.
[2] Confide, filia, fides tua te salvam fecit. *Matth.* IX, 22.

Mais comment faire, me direz-vous, pour avoir cette confiance? Je sens parfaitement bien qu'il n'y a rien de plus juste, rien de plus doux; je voudrais l'avoir, mais il me semble que je ne le puis. — Pour vous montrer clairement que vous pouvez l'avoir et même la garder et l'augmenter toujours de plus en plus, je vous dirai qu'il faut distinguer trois sortes de confiance : celle de la foi, celle de la volonté et celle du sentiment.

1° La *confiance de la foi* doit être commune à tous les chrétiens; en effet, s'ils ne l'avaient pas, ils cesseraient d'être fidèles à la foi : car la confiance que toute âme chrétienne doit avoir en Dieu, est une vérité de foi aussi bien que les autres mystères; et s'il n'est pas permis de nourrir un doute volontaire contre les vérités de nos mystères, sans offenser celui qui en est l'auteur, il n'est pas non plus permis d'admettre un doute volontaire par rapport à la confiance en Dieu, qui a déclaré par les paroles de son Fils et par les saintes Ecritures sa volonté de voir les hommes s'adresser à lui avec confiance.

2° La *confiance de volonté* est celle qui combat contre la défiance, contre l'abattement et contre le chagrin, toutes choses qui d'ordinaire attaquent les hommes dans les tribulations. Je l'appelle confiance de *volonté* parce qu'elle y demeure comme renfermée, alors qu'il semble que le sentiment ait perdu tout le goût de la confiance.

C'est elle qui gagne les grands mérites et qui donne de la complaisance à l'amour de Dieu, qui se sert des tribulations et des luttes intérieures pour enraciner plus profondément la confiance et pour la faire croître, comme il se sert du vent pour

fortifier les plantes. C'est son amour qui met en l'âme de ses enfants la racine de la confiance, et il prend plaisir à la cultiver pour la faire croître ; mais s'ils sont fidèles à bien conserver la confiance de la foi par la prière et par un ferme acquiescement de volonté à la vérité infaillible, ils verront croître à vue d'œil la confiance de la volonté. Elle leur procurera des victoires, et par l'excellence de ses effets elle leur fera connaître que ce que l'amour de Dieu attend surtout de nous, c'est une confiance qui dise généreusement comme David, en se voyant abandonné du goût sensible : « De ma franche et libre volonté je lui rendrai mes reconnaissances [1] ».

Cette confiance est donc annexée à la foi, comme l'acte l'est à la puissance, et personne ne peut s'en excuser, sans vouloir contredire aux vérités révélées, ou sans accuser Dieu de manquer de fidélité aux promesses qu'il a faites à ceux qui auront recours à lui.

3° La *confiance de sentiment* est cette confiance sensible qui se répand dans toutes les facultés de l'âme : et alors l'âme se sent toute reposée en Dieu, sans que rien ne s'y oppose : elle voit en effet clairement qu'elle a vraiment de la confiance en lui, et elle sent qu'il n'y a rien de plus naturel, rien de plus suave à son goût. Rien ne lui coûte, rien ne l'épouvante, tant que sa confiance est ainsi manifeste à ses yeux ; mais cela ne se fait que par un rayon de grâce que Dieu donne quand il le veut, et qui ouvre cette sorte de confiance dans l'âme, comme le soleil ouvre une fleur, et souvent cette faveur

[1] Ex voluntate mea confitebor ei. *Ps.* XXVII, 7.

est une douce récompense de la fidélité qu'on a bien gardée dans l'exercice de la confiance de foi et de volonté.

La confiance de foi et celle de volonté doivent donc être le sujet de notre application et de notre étude : car c'est ce que la grâce met en notre pouvoir ; et si peu à peu nous y faisons quelque progrès, en demandant souvent le secours de la même grâce pour l'accroissement de notre confiance aussi bien que pour l'augmentation de notre foi, le soleil divin répandra ses rayons sur la fleur du sentiment, pour y faire épanouir la confiance sensible, que nous verrons briller alors avec beaucoup de consolation.

Mais comme il n'y a que le rayon du soleil qui naturellement fasse ouvrir les fleurs et qu'elles se referment lorsqu'il a disparu, il n'y a également que le rayon du Soleil de justice qui puisse donner ce sentiment. La fleur, pour être refermée, n'en est pas moins fleur ; de même aussi la confiance ne sera pas moins véritable, pour n'avoir pas le sentiment ouvert ; au contraire plus elle aura de foi et de volonté, plus elle sera agréable à l'amour de Dieu.

Tenez pour certain que si la confiance est si agréable aux yeux du Seigneur, ainsi qu'il nous le témoigne lui-même, ce n'est pas seulement parce qu'elle s'applique à obtenir son amour, l'estimant selon son mérite ; mais c'est aussi par la raison du grand sacrifice qu'elle lui fait de l'homme pécheur, qui ne sait se confier qu'en lui-même à cause de l'aveuglement de son orgueil. C'est le tirer hors de lui-même et ôter à son amour-propre le morceau le plus délicat, que de lui faire quitter sa propre

confiance. C'est le moyen le plus sûr pour lui faire faire la plus belle protestation de la reconnaissance de son néant : car en le forçant de se confier uniquement à Dieu, on l'oblige d'avouer qu'il ne trouve rien en lui-même sur quoi il puisse s'établir en assurance. Voilà d'où vient qu'il se présente souvent à l'esprit des craintes, des contradictions et des prétextes qui veulent mettre des obstacles à la confiance ; mais souvent ce n'est pas tant la vue de notre indignité qui en est la cause, qu'une ruse de l'amour-propre et une subtilité de l'aversion qu'il a de sortir de lui-même et de quitter entièrement sa propre confiance ; cependant il faut qu'il la délaisse afin de n'avoir plus de confiance qu'en Dieu seul.

Ainsi donc dilatez cette confiance, selon le conseil du Sage qui nous dit : « Ayez confiance en Dieu de toute l'étendue de votre cœur, et ne vous appuyez pas sur votre prudence[1] ». Sachez aussi qu'on ne peut excéder en cette vertu, à moins qu'on ne veuille s'en servir pour flatter sa négligence : car pour lors la confiance dégénère en insolence. Quand je dis flatter, j'entends s'en servir pour étouffer les avertissements de sa conscience, pour éluder les effets de la correction, et pour demeurer volontairement dans ses défauts.

Mais, me direz-vous, que deviendra cette crainte de notre propre infirmité, qui nous doit tenir dans une continuelle défiance, en nous faisant voir que nous sommes toujours capables de pécher ? Je vous

[1] Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ. *Prov.* III, 5.

réponds : L'âme fidèle doit l'avoir incessamment auprès d'elle, comme le forgeron tient de l'eau auprès de sa forge, et il lui faut se servir de cette crainte comme le forgeron se sert de l'eau : de temps en temps il en jette un peu sur le feu, et cela sert à l'exciter et à l'allumer avec plus d'ardeur qu'auparavant. Cette comparaison vous explique naïvement de quelle manière il faut recourir à la crainte et l'effet qu'elle doit produire : elle doit en effet servir de moyen à la confiance pour l'enflammer davantage par le contact de l'eau de sa propre infirmité ; mais la crainte ne doit être versée sur la confiance que dans une quantité suffisante pour la mieux exciter, et non pas avec une abondance qui soit capable de la diminuer ou de l'éteindre.

Ces quatre moyens pratiques que je vous prescris, à savoir : la remise en Dieu de ses sollicitudes, l'oraison, l'abandon et la confiance, contiennent toute la préparation que Dieu demande d'une âme, pour y verser abondamment les secours de sa grâce, et renferment la meilleure disposition qu'elle puisse avoir pour accomplir envers lui les devoirs de sa fidélité.

Mais pour vous faire mieux concevoir cette vérité, je vous exposerai la comparaison d'un malade et d'un médecin. Que fait le malade qui se voit atteint d'infirmités et en danger de mort ? Quatre choses :

1° Il jette les yeux sur quelque bon médecin, et, autant qu'il le peut, il se repose sur son habileté et son expérience.

2° Il l'invite à venir le voir, et le prie affec-

tueusement de faire sur lui l'application de son art.

3° Il lui promet de s'abandonner entièrement à tout ce qu'il voudra ordonner : car autrement qu'adviendrait-il ? Si, je le suppose, le médecin ordonnait une saignée et que le malade voulût autre chose, le médecin aurait-il tort de quitter le soin de ce malade capricieux ?

4° Enfin le malade doit avoir une vraie confiance en son médecin : car si celui-ci voyait à découvert le cœur du malade et qu'il y aperçût de la défiance, il ne le traiterait qu'avec chagrin, et s'il ne le voyait point revenir à la confiance, il le quitterait tout en colère, pour n'avoir pas l'opinion qu'il devrait avoir de lui.

Appliquez cette comparaison à l'âme chrétienne qui est tout environnée d'infirmités et de dangers, dont le péché est la cause et dont Dieu est le seul médecin.

La remise de ses sollicitudes dans le sein du Seigneur constitue la première démarche ; l'oraison accomplit la seconde ; l'abandon fait la troisième, et la confiance achève la consommation de la disposition qui attire le céleste Médecin, qui voit le fond des cœurs, et le porte à traiter son malade avec complaisance.

Si les quatre dispositions que je vous ai marquées pour une maladie du corps contiennent tout ce que peut souhaiter le médecin pour pouvoir faire honneur à son art et pour guérir son malade, elles renferment aussi tout ce que Dieu attend de nos âmes pour nous traiter comme des malades sages et prudents ; et plus nous perfectionnerons ces dispositions, plus aussi nous nous conformerons à l'excel-

lence et aux désirs du céleste Médecin, qui a composé ses médicaments de son propre sang, de sa vie et de ses douleurs pour rendre notre guérison certaine, si nous voulons correspondre à ses desseins.

Mais pour bien faire pénétrer en votre âme ces quatre moyens pratiques, voici l'idée d'un exercice qui peut se faire chaque jour, le matin, et qui renferme en lui-même ces quatre dispositions.

ARTICLE V

EXERCICE DU MATIN.

Considérez que chaque jour le soleil se lève tout de nouveau pour vous éclairer, de même que s'il n'avait jamais paru sur la terre ; il recommence tous les jours ce qu'il a fait depuis le commencement du monde ; de même aussi l'air se présente à votre respiration, comme s'il ne vous avait jamais servi.

Le soleil et l'air des jours précédents ne serviraient plus de rien à votre vie, s'ils ne venaient encore vous offrir leurs services dans le jour présent ; aussi Dieu vous donne l'air de nouveau, pour vous entretenir dans la vie naturelle ; mais il vous marque par ces créatures le dessein que sa charité a sur vous, à savoir, celui de vous renouveler chaque jour en votre être moral, ainsi que S. Paul nous le déclare, quand il dit : « Bien que notre homme extérieur (l'homme corporel) tombe en corruption, cependant notre homme intérieur (l'homme spirituel) se renouvelle de jour en jour [1] ».

[1] Licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur, tamen is, qui intus est, renovatur de die in diem. II *Cor.* IV, 16.

Aussi bien les secours de grâce que vous avez reçus les jours précédents ne vous serviraient pas plus que le soleil qui a éclairé les jours passés, si la même source de la charité de Dieu ne les répandait sur vous tout de nouveau, comme il vous donne chaque jour un nouveau soleil.

Ainsi donc, pour profiter de l'instruction que le soleil vous donne chaque jour et pour correspondre au dessein que Dieu a sur vous, il faut vous reporter vous-même par un choix de votre liberté dans le sein de votre Père céleste, comme pour y être reconçu et reproduit à nouveau par sa même charité qui vous a tirée du néant, et pour ce faire voici la méthode :

1° Allez avec une confiance filiale vous jeter dans le sein de votre Père céleste, comme pour abîmer votre être dans l'océan de sa charité, afin d'en recevoir un nouveau. Dites ainsi par exemple :

« O Seigneur ! rien ne m'est plus naturel que vous, puisque c'est de vous que mon être procède, par vous qu'il est produit et que tout ce que je suis n'est qu'un enfantement de votre charité. Aussi bien je prétends avoir droit à votre amour, puisque c'est lui qui m'a fait ; et si ma mère ne m'a jamais refusé ses bras et son sein, quand je me suis réfugiée vers elle, je crois fermement que vous m'ouvrirez encore plus volontiers votre cœur et vos bras pour m'y recevoir. Je viens donc, ô mon Dieu, m'y jeter et m'y abîmer, pour vous demander et obtenir la rénovation de mon être tout entier, etc... »

Je vous indique ces paroles pour vous donner un exemple seulement, et non pas pour vous engager

à redire toujours les mêmes ; au contraire, celles qui naissent dans l'esprit et jaillissent de l'abondance du cœur, sont souvent les meilleures : car elles sont plus éloignées de cette pratique négligente qu'on appelle routine, et plus rapprochées de l'attention qu'il faut apporter à ce que l'on dit.

2° Reconnaissez que vous n'avez pas moins besoin des secours de sa grâce que si vous n'aviez jamais rien reçu, que vous devez autant de respect et de reconnaissance à sa charité que si vous ne lui en aviez pas encore rendu, et que vous n'êtes pas moins obligée de vous étudier à lui plaire que si vous n'aviez jamais rien fait pour lui ; et, plongée dans ce sein adorable de votre Père céleste, répétez cette parole de David : « Je l'ai dit : c'est maintenant que je commence [1] », et prononcez cette parole, en l'appliquant au nouvel être de grâce que vous attendez de lui, aux nouveaux secours que vous en recevrez, et à la résolution que vous avez de travailler tout de nouveau à la pratique de son amour et avec une diligence toute nouvelle, comme si vous n'aviez encore rien fait pour Dieu.

3° Regardez-vous dans ce sein miséricordieux, comme un pur néant qui demeurerait un rien si la charité de votre Père céleste ne vous en retirait encore. Exposez-lui vos désirs et vos demandes avec une confiance qui corresponde à son amour, et soyez persuadée qu'en vous donnant un nouvel être moral, sa charité vous dit qu'elle va agir aussi comme si elle ne faisait que commencer, et qu'elle va se répandre sur vous tout de nouveau, comme si

[1] Et dixi : nunc cœpi. *Ps.* LXXVI, 11.

elle ne vous avait encore accordé aucun bien, de même qu'elle fait reluire son soleil sur vous, comme s'il n'avait jamais paru.

4° Regardez-vous ensuite comme un être tout fraîchement sorti du néant, qui est sous la protection continuelle de son Créateur, son bien suprême, et figurez-vous qu'au sortir du sein de votre Père céleste, vous prenez deux ailes, dont l'une est la confiance et l'autre l'humilité, qui vous doivent incessamment servir pour vous tenir comme suspendue entre le ciel et la terre.

Prenez une résolution ferme de ne jamais vous écarter du mouvement et de la direction de ces deux ailes, dont l'une vous élèvera à Dieu et l'autre vous tiendra détachée de vous-même et des créatures; l'une honorera toujours l'amour de Dieu et l'autre fera hommage à sa grandeur; et ainsi la confiance fera la consolation de votre vie, et l'humilité vous donnera le calme et l'apaisement de vous-même.

Servez-vous de ces deux ailes dans toutes les occasions : car pour peu que vous cessiez de les agiter, vous vous éloignerez du ciel et vous approcherez de la terre, comme il arrive à l'oiseau qui cesse de battre les ailes. Rapportez-y toutes choses, quelles qu'elles puissent être, et bientôt vous vous verrez avancée dans la fidélité à la grâce.

5° Marchez enfin et avancez avec l'intention de revenir encore le lendemain à votre néant, et croyez qu'en recommençant ainsi tous les jours, vous vous trouverez dans les dispositions nécessaires pour jouir de beaucoup d'humilité, de paix et de charité.

Il ne nous reste plus, âme pieuse, qu'à parler de l'application que l'âme fidèle doit faire pour accomplir les règles de l'état religieux : car c'est cet accomplissement qui réduit en actes ses dispositions et qui éprouve ses résolutions, pour lui faire connaître ce qu'elles valent ; et elle est aussi avantageuse pour connaître le dessein particulier de Dieu qu'elle est nécessaire pour conserver et augmenter la grâce de la véritable vocation. Il faut donc vous montrer fidèle sur ce point : car vous devez le considérer comme le côté matériel du dessein de Dieu et comme la part de l'ouvrage qu'il vous présente à faire dans sa maison. Il ne vous y reçoit que pour l'accomplir, et si vous voulez qu'il vous y voie toujours d'un œil favorable, et qu'il ait un soin attentif de votre nourriture, de votre entretien et de votre récompense, il faut vous étudier à bien accomplir votre règle avec une application qui soit amoureuse, respectueuse et exacte, mais non pas scrupuleuse.

L'état religieux doit être hautement estimé selon sa valeur et son prix, et il faut le traiter comme il le mérite. Or c'est ce qui ne peut pas se faire sans une exacte observance de ses règles, que nous pouvons appeler le pivot sur lequel roule la paix, la consolation et le progrès de l'âme dans cet état. La grâce de la vocation établit la proportion entre nous et l'état religieux ; elle prévient l'âme et l'attire, elle lui fournit des forces, et lui donne le pouvoir de bien faire tous ses exercices, que son infirmité ne serait pas capable d'entreprendre ni d'exécuter, si elle n'était soutenue par les secours de cette grâce singulière. Mais comme

Dieu ne la donne que pour la fin d'accomplir les devoirs de cette profession, il est tout clair que si nous voulons qu'il nous conserve et qu'il nous augmente l'onction de cette grâce, il faut que notre fidélité corresponde au plan divin. Tant que nous serons fidèles à marcher vers la fin que Dieu se propose à notre égard, sa grâce nous accompagnera partout avec complaisance : elle augmentera en nous à mesure que nous croîtrons en fidélité, et en augmentant, elle établira comme une proportion très agréable entre nous et notre profession ; et par suite, quelles que soient les contradictions, les peines, les difficultés qui environnent le joug de Jésus-Christ, nous reconnaîtrons qu'il est bien plus suave que tout ce que le monde peut nous présenter de douceurs. Mais quand on perd le respect qui est dû à une si sainte vocation, la négligence volontaire et délibérée jette incontinent dans un grave désordre : car souvent il advient que l'esprit de la grâce, en étant contristé, retire son onction ; et alors la proportion se trouvant diminuée, il arrive que l'infirmité humaine tombe plus facilement dans des fautes et des négligences. Ainsi en allant de faute en faute, l'âme se voit toute chagrine, toute languissante et comme gémissante sous le fardeau de son état, où elle devient à charge aux autres et à elle-même, et ce malheur ne vient que par sa faute.

Voilà en peu de mots les causes du progrès et de la décadence des âmes dans l'état religieux ; je vous les mets devant les yeux, afin que les connaissant, vous fassiez mûrement votre choix et que vous preniez votre résolution avec le res-

pect que méritent les desseins de Dieu sur vous.

Vous voyez d'abord, en cet écrit, les qualités des conseils divins, et vous ne pouvez pas douter qu'étant éternels et paternels, pleins d'amour et formés par une parfaite sagesse, vous ne deviez y accorder votre volonté et vos intentions.

Vous avez ensuite la manière de vous en bien approcher pour les connaître et les embrasser.

Enfin ces lignes vous montrent ce qu'ils demandent de vous.

Mais il y a encore deux choses qu'il faut remarquer : car elles contiennent des vérités reconnues par de grandes expériences.

1° La plus grande illusion qui puisse se glisser dans les esprits de ceux qui veulent être religieux, c'est de croire qu'en se choisissant un lieu où la mortification ne soit pas si rigoureuse, et où la vie ne se conduise point par les règles d'une spiritualité si austère, ils pourront vivre à meilleur compte, avec plus de facilités et moins de peines ; mais il leur arrive souvent tout le contraire : car plus on consulte les sens, plus on s'éloigne de l'esprit, et les sens ont bientôt trouvé en religion le bout de ce qu'ils peuvent y prétendre. Tout ce qui peut faire la consolation de l'âme religieuse, c'est Dieu et l'esprit : c'est pourquoi si vous voulez y avoir bonne part, il faut vous avancer, marchant pour ainsi dire au-dessus de vos sens, pour approcher de l'esprit. Cette illusion se reconnaît encore plus sensiblement par l'expérience de ceux qui, ayant fait choix d'un monastère fort réglé, font leur compte de rendre leur vie douce en ne refusant rien aux sens de ce qu'ils peuvent leur donner sans

crime ; mais pour peu qu'ils donnent aux sens, l'esprit perdra beaucoup. Quand je dis donner aux sens, j'entends accorder au delà de ce que demande la discrétion, qu'il faut garder en tout, et au delà d'une raisonnable liberté chrétienne.

2° Le grand moyen pour s'avancer dans la liberté de l'esprit et dans la paix de l'âme, c'est une vraie résolution et une étude sérieuse de ne s'attacher qu'à Dieu seul. L'attache aux créatures, sous quelque prétexte que ce soit, y fait du retardement et cause des douleurs. Aimons, à la bonne heure, d'une amitié cordiale ceux qui nous portent à Dieu par leurs sages conseils et leurs bons exemples ; mais, quant à l'attache, ne la réservons que pour Dieu seul. Pour nous aider sur ce point, lorsque nous recevons de quelqu'un quelque consolation spirituelle, ne la regardons que comme un verre transparent, au travers duquel Dieu se fait voir à nous : car c'est lui qui est l'auteur de la consolation, et non pas la créature qui n'est que son instrument.

Mais la pratique vous enseignera mieux que tous les maîtres ; elle vous fera comprendre tout ce que je viens de vous dire, et c'est là ce que mon affection demande uniquement pour vous au Père des lumières.

DOUZIÈME AVIS

Cet Avis contient quarante méditations sur les moyens de bien faire le choix d'un état de vie et d'en remplir parfaitement tous les devoirs. Elles seront suivies de quelques considérations sur l'enfance de Jésus-Christ et sur la grandeur de Dieu.

PRÉLUDE.

Il sera facile de voir que ces méditations ont été composées pour une personne qui aspirait à l'état religieux, et qui était déjà dans l'épreuve du noviciat ; mais tous, quelle que soit leur condition, y trouveront des enseignements utiles pour reconnaître ce dont ils ont besoin afin d'être exacts et vigilants dans l'état où Dieu les a appelés, et pour se bien acquitter de leurs devoirs de chrétiens.

« Les vignes fleurissantes ont répandu leur odeur [1] ». Ces paroles du Cantique des cantiques, âme pieuse, me sont venues agréablement à l'esprit à la lecture de votre lettre : car j'y voyais les bons sentiments que Dieu vous donne et les désirs que vous avez de connaître à fond la dignité, les avantages et les obligations de l'état que vous voulez embrasser. Vous me demandez de vous en donner une ample connaissance, et vous formez une forte

[1] Vineæ florentes dederunt odorem suum. *Cant.* II, 13.

résolution de vous en bien servir ; mais il faut nous adresser l'un et l'autre à l'Epoux céleste, afin qu'il me donne son secours pour répondre à vos demandes de la manière qui sera le plus convenable à votre état actuel et à vos habitudes passées ; et ainsi rien ne vous manquera pour convertir vos fleurs en fruits, puisque tel est son désir, car il dit dans le même Cantique : « Dès le matin je me lèverai pour voir si notre vigne a fleuri, et si ses fleurs se changent en fruits [1] ». De plus, la connaissance de la dignité et des avantages de cet état vous portera à rendre incessamment vos actions de grâces à Dieu et, comme le dit S. Pierre, « à publier les louanges de Celui qui vous a appelée des ténèbres à son admirable lumière [2] » ; et encore la connaissance de ses obligations vous apprendra « à marcher dignement, en plaisant à Dieu en toutes choses [3] ».

Mais avant que de passer outre, âme pieuse, arrêtons-nous un peu sur ces paroles de S. Pierre. Elles s'entendent à la lettre de la vocation des Gentils, que l'infidélité enveloppait dans des ténèbres épaisses et funestes, mais heureusement dissipées par la foi, qu'il appelle une lumière admirable.

Et pourtant tout est obscur dans la foi ; la raison n'y voit goutte, et il faut qu'elle se dépouille de sa manière naturelle de concevoir pour en ap-

[1] Mane surgamus ad vineas, videamus si floruit vinea, si flores fructus parturiunt. *Cant.* VII, 12.

[2] Ut virtutes annuntietis ejus, qui de tenebris vos vocavit in admirabile lumen suum. I *Petr.* II, 9.

[3] Ut ambuletis digne Deo per omnia placentes. *Coloss.* I, 10.

procher, de même que Moïse fut contraint de se déchausser, avant que d'approcher du buisson ardent, qui brûlait sans se consumer. Comment donc la foi est-elle une lumière et une lumière admirable?

C'est que son obscurité même opère une merveille dans la raison : en effet, en captivant la raison à son service, la foi lui fait heureusement trouver des connaissances profondes qui la convainquent ; elle répand en elle la lumière des vérités éternelles, qui lui donnent des témoignages certains et convaincants, qui la remplissent, qui l'élèvent au-dessus d'elle-même et qui, bien qu'elle ne puisse les voir, lui font toucher du doigt les biens surnaturels. Or, c'est en cela même que la foi est admirable, puisque son obscurité produit la lumière. Il n'est rien de moins rare, rien de plus fréquent, que de voir par la lumière du jour ; mais voir par l'obscurité, et même par ce moyen connaître les choses plus clairement, plus fortement que par la lumière, voilà qui est tout à fait admirable.

Ce qui s'entend, à la lettre, de la vocation à la foi, convient aussi fort bien à votre état : car si vous y êtes fidèle, l'expérience vous apprendra qu'en quittant le siècle, ses biens et ses pratiques, vous êtes sortie des ténèbres, qui vous cachaient beaucoup de pièges, de dangers et de misères, pour entrer dans un état de lumière, qui paraît dur et obscur à la nature, mais qui vous fera connaître les biens véritables, vous découvrira la vanité du monde, et vous paraîtra d'autant plus admirable que vous trouverez dans ses privations des consolations qui surpassent de beaucoup tout

ce que le monde peut donner dans ses plus beaux jours. Cette lumière se manifestera à vos yeux à mesure que vous avancerez dans la pratique ; et plus vous montrerez de fidélité, plus elle vous paraîtra admirable, et plus aussi vous reconnaîtrez les obligations que vous avez de « rendre grâces à Dieu le Père, qui en vous éclairant de sa lumière, vous a rendue digne d'avoir part au sort et à l'héritage des Saints, qui vous a arrachée de la puissance des ténèbres et vous a transférée dans le royaume de son Fils bien-aimé [1] ».

Aussi bien, pour mieux vous faire connaître les avantages et les obligations de cet état, j'ai résolu de vous en donner une idée bien exacte, et pour cela j'en rechercherai les principes jusqu'au plus intime du cœur humain, et je partagerai tout mon sujet en quatre chapitres.

En voici d'abord tout l'exposé sommaire :

I. Exposé sommaire.

Le *premier chapitre* traitera des dangers et des misères auxquels on est exposé dans le siècle, soit pour l'âme, soit pour le corps, soit pour la liberté de la vie ; et sur ces points j'établirai neuf sujets de méditation : 1° Des passions et de la nécessité de les régler ; 2° De la manière dont on se gouverne dans le monde à l'égard des passions, et comment tout y

[1] Gratias agentes Deo Patri, qui dignos nos fecit in partem sortis Sanctorum in lumine; qui eripuit nos de potestate tenebrarum, et transtulit in regnum Filii dilectionis suæ. *Coloss.* 1, 12, 13.

tend à les dérégler ; 3° Des afflictions que causent les passions et de leur tyrannie ; 4° Des mauvais exemples ; 5° Des occasions de se perdre par sa propre faiblesse. (Ces cinq méditations regardent l'âme.) 6° De l'instabilité et du changement des biens de la fortune ; 7° De l'imminence de beaucoup de tribulations, provenant du défaut de charité. (Ces deux méditations regardent le corps.) 8° De l'engagement au monde et de ses liens ; 9° De l'état du célibat. (Ces deux méditations regardent la liberté de la vie, et, grâce à la comparaison des deux états opposés, la lumière se fera plus vive en votre âme.)

Le *second chapitre* traitera de l'excellence de la grâce de la vocation à l'état religieux ; et sur ce sujet je vous ferai deux méditations qui vous montreront : 1° Que cette grâce est une marque singulière de l'amour de Dieu envers vous, et qu'elle doit vous provoquer à l'amour et à la reconnaissance pour un si grand bienfait ; 2° Que cette grâce de la vocation est un sujet de grande consolation.

Le *troisième chapitre* vous montrera la fin que Dieu s'est proposée en vous appelant à l'état religieux, qui est de vous faire représenter son Fils « en le glorifiant, et en le portant dans votre corps[1] ». Mais pour le faire bien paraître dans votre corps, il faut que votre raison et votre esprit soient formés selon son exemple et selon sa doctrine. Je vous proposerai treize méditations sur ce sujet : 1° Du mépris et de la mortification de l'en-

[1] Glorificate et portate Deum in corpore vestro. I *Cor.* VI, 20.

tendement; 2° Des exemples de Jésus-Christ qui nous l'enseigne; 3° Du renoncement à sa propre volonté; 4° Des exemples que Jésus-Christ nous en donne; 5° Des moyens que fournit l'état religieux pour bien faire ce renoncement. (Ces cinq méditations vous indiquent la manière de former et de représenter Jésus-Christ dans la raison.) 6° De la mortification de la vaine curiosité d'esprit dans nos propres idées; 7° Du retranchement des objets de vanité; 8° Du retranchement des considérations inutiles et réflexions superflues. (Ces trois méditations vous serviront à reproduire Jésus-Christ dans votre esprit.) 9° De la chasteté; 10° De la modestie; 11° De la pénitence volontaire; 12° De la patience dans les infirmités; 13° De la pauvreté religieuse. (Ces cinq méditations vous aideront à représenter Jésus-Christ dans votre corps et à le porter partout.)

Le *quatrième chapitre* vous indiquera les moyens de bien observer les règles de votre état et d'en prendre l'esprit. Je ferai sur ce sujet sept méditations : 1° De l'humilité; 2° De la remise de ses sollicitudes dans le sein de Dieu; 3° De l'oraison; 4° De l'abandon de soi-même au bon plaisir divin; 5° De la confiance en Dieu; 6° Du dépouillement de tous ses désirs; 7° De l'exactitude à l'observance des règles.

Dans un *cinquième chapitre* j'ajouterai cinq méditations pour vous porter à être à Dieu sans réserve.

Et enfin, comme *conclusion*, je terminerai par quelques réflexions sur certaines paroles de S. Paul, qui nous excite à marcher d'une manière digne de l'état auquel Dieu nous a appelés.

II. Avertissement préliminaire.

En chaque méditation je vous donnerai un modèle d'affections, pour vous aider à entretenir conversation avec Dieu. Par là cependant je ne prétends point fermer la porte aux affections qui vous viendront au cœur ou que Dieu vous donnera : bien au contraire, ce sont celles que je vous conseille de mieux recevoir et d'entretenir longuement; mais seulement je vous indique ces affections pour donner de l'ouverture à votre esprit. Je vous les tracerai sans suite de discours et comme par manière de mémorial : car souvent l'entendement s'obscurcit quand il ne rencontre pas le moyen de mettre du sien et de s'exercer dans ce qu'on lui propose; tandis que ce qu'il comprend par sa propre application, éclairée de la lumière du ciel, pénètre son âme beaucoup plus que tout ce qu'on peut lui dire.

Vous vous gouvernerez de la même manière à l'égard des résolutions; et le petit examen que je ferai sur chaque méditation vous apprendra facilement ce que vous avez à faire et à corriger. Mais en tout cela vous observerez les règles et les avis qui vous ont été donnés précédemment dans le traité de l'Oraison [1].

Voilà ce que j'ai cru pouvoir faire de mieux pour satisfaire à votre désir, et ce qui est, à mon avis, le plus propre pour parvenir à ce que je souhaite de vous, qui est que vous estimiez votre profession pour ce qu'elle est, et que vous la traitiez comme elle mérite.

[1] Voir page 78 et suivantes.

Je développerai les choses un peu longuement, afin que les âmes pieuses, qui avec vous suivent la même voie, puissent aussi s'en servir avec avantage. Celles qui commencent y trouveront de quoi se faciliter l'exercice de l'oraison, qui se fait par la méditation ; et les plus avancées y trouveront de quoi s'occuper en l'imitation et représentation de Jésus-Christ ; et même celles qui sont parvenues à la voie unitive pourront revenir à la simple méditation, quand l'Esprit de Dieu ne voudra pas leur donner autre chose.

Je crois que les âmes religieuses, quelles qu'elles puissent être, ont besoin de bien se pénétrer de toutes ces vérités, et de se les remettre devant les yeux de temps en temps, de peur de les oublier ou d'en perdre le sentiment, parce que l'esprit humain oublie facilement les choses spirituelles ; ou bien, s'il ne les oublie complètement, il ne s'en souvient que d'une manière sèche et insipide. Il faut donc les lui représenter souvent, pour qu'il y apporte une nouvelle application.

L'âme qui veut conserver les bons sentiments qu'elle a conçus de la vertu, doit tenir pour certain qu'elle a besoin de s'appliquer tous les jours à la prière et à la recherche des vérités chrétiennes, de même que chaque jour pour vivre elle a besoin de nourriture. Cependant s'il arrive que les sentiments des vérités dont elle a été pénétrée, lui semblent s'évaporer, et qu'il ne lui en reste qu'une faible connaissance, qui lui paraît comme morte, parce qu'elle n'en ressent aucun mouvement, qu'elle ne s'en afflige nullement, mais qu'elle reconnaisse que Dieu le permet ainsi afin de l'engager à prier

et à chercher chaque jour auprès de lui son pain quotidien. Il veut par là lui apprendre qu'elle est obligée de travailler pour conserver sa vie spirituelle, comme elle est obligée de travailler pour entretenir sa vie naturelle. Que cette âme ait donc recours à Dieu, et qu'elle ait pleine confiance en lui, quoique d'une façon un peu sèche ; et par la foi il la soutiendra d'une manière secrète, plus forte et plus efficace que par les sentiments les plus agréables. La foi est pour aller à Dieu la voie la plus pure, la plus courte et la plus assurée : car elle est éloignée des illusions qui se rencontrent souvent dans le sentiment.

Venons maintenant aux méditations.

CHAPITRE PREMIER

DES MISÈRES ET DES DANGERS AUXQUELS ON EST EXPOSÉ DANS LE SIÈCLE, SOIT POUR L'AME, SOIT POUR LE CORPS, SOIT POUR LA LIBERTÉ DE LA VIE.

PREMIÈRE MÉDITATION

DES PASSIONS ET DE LA NÉCESSITÉ DE LES RÉGLER.

CONSIDÉRATIONS.

1. Puisque l'homme a désobéi à Dieu, il a bien mérité de porter partout les marques et la peine de son dérèglement. Ses passions qui lui avaient

été données pour l'aider à faire le bien et à fuir le mal, se révoltent contre la raison, et la concupiscence se sert de leurs mouvements pour le jeter dans le désordre. C'est une juste punition de sa désobéissance, et il en subira les conséquences par des maladies dangereuses et mortelles, à moins qu'il n'y apporte le remède. L'homme ne peut donc rien faire de plus raisonnable que de rechercher ce remède et de s'en servir, puisqu'il s'agit d'éviter la maladie et la mort de son âme.

2. S'il est obligé de cultiver à la sueur de son front la terre qu'il foule aux pieds et d'en arracher les chardons et les épines, pour avoir le pain qui sert à conserver la vie de son corps ; la terre de son cœur produit bien d'autres ronces et d'autres épines, dont ses passions sont comme les racines : aussi il est tenu de ne pas travailler moins incessamment pour en retrancher les mauvaises productions, s'il veut conserver la vie de son âme. Ces épines, en effet, suffoqueraient sa raison, s'il ne les arrachait ; avec elles la vertu ne pourrait pas croître dans l'âme, et l'âme pourtant ne peut point vivre sans vertu. Il faut donc qu'elle meure, si ces obstacles ne sont ôtés. Aussi bien doit-on ne rien négliger dans une matière de si grande importance.

3. Que servirait à l'homme d'être doué de la raison, s'il ne règle ses passions ? Ce sont elles qui sont cause « qu'il a été comparé avec les bêtes insensées, et qu'il est devenu semblable à elles [1] ». Mais il deviendra beaucoup plus misérable que la bête

[1] Comparatus est jumentis insipientibus et similis factus est illis. *Ps.* XLVIII, 13.

elle-même, s'il n'a pas pour son âme les sentiments d'honneur qu'elle mérite, et s'il ne se sert généreusement du pouvoir de sa liberté pour réduire ses passions à leur devoir : car ce qui est naturel aux bêtes lui sera imputé comme un crime, et, à juste titre, il ne méritera d'être considéré que comme l'opprobre des créatures, puisque, devenu semblable à l'animal sans raison, il sera hors de son ordre et de sa dignité, faisant ainsi grande injure à son Créateur. N'est-ce donc point une insigne folie que de vouloir passer pour homme et de faire la bête ?

4. Le voyageur de Jéricho qui, tombé entre les mains des voleurs, fut couvert de plaies et laissé demi-mort, vous représente au naturel l'homme blessé par ses passions et devenu leur esclave. Il lui fallait assurément un médecin aussi puissant et aussi charitable que le céleste Samaritain pour le porter sur son humanité sacrée et pour répandre sur ses passions le vin de la force et l'huile de la douceur. L'âme ne doit point faire d'état de sa vie, et elle ne la possèdera qu'à demi, tant qu'elle ne demeurera pas appuyée sur l'humanité de son Médecin céleste. Toujours elle aura besoin de son huile et de son vin, pour les appliquer sur les mouvements de ses passions, de peur qu'elles ne la blessent de nouveau : car sans ce remède elles ne l'attaqueront guère qu'elles ne lui fassent quelques plaies. Elle doit donc se tenir toujours bien avec lui et le fixer d'un regard attentif, puisqu'elle a tant besoin de son secours.

5. La raison est remplie de faiblesse et de ténèbres, qui la rendent apte à être séduite par ses

passions. Celles-ci en effet la sollicitent à suivre leurs désirs, sous les apparences trompeuses du bien et du plaisir. Leurs affections sensibles produisent certaines vapeurs, qui changent et troublent facilement son entendement par des illusions mensongères, lui faisant prendre faussement de vaines imaginations pour des réalités.

Elles lui montrent des pavillons dorés, comme on en voyait autrefois dans les temples des Egyptiens ; mais elles lui font oublier que c'étaient de vils animaux qui y étaient adorés. Hélas ! cette pauvre raison, ainsi aveuglée et emportée par ses passions, jusqu'où n'ira-t-elle pas ? Elle les suit partout où elles veulent ; elle s'engage à la recherche de son malheur ; elle fuit même ce qui pourrait la faire revenir à un état plus sain ; bien plus, comme ces vieillards qui attentaient à la pudeur de Suzanne, elle détourne ses regards de peur qu'ils ne s'élèvent vers les cieux ; enfin elle en arrive parfois à faire des actions, capables de la convaincre devant tout l'univers qu'elle est hors de son bon sens, et cela sans que la confusion qui doit suivre ses emportements puisse la retenir.

Voilà où aboutit le chemin des passions. Que fait donc celui qui s'y engage ? Le sait-il ? « C'est un feu ardent qui dévore jusqu'à la ruine totale, et détruit tout jusqu'à la racine[1] », les biens temporels et les biens éternels.

Le grand moyen d'empêcher qu'une étincelle de ce feu n'excite une vive flamme, c'est de l'étouffer

[1] Ignis est usque ad perditionem devorans, et omnia eradicans genimina. *Job* XXXI, 12.

dans sa naissance : car qui sait, si en nourrissant une seule étincelle de ce feu, on n'allumera pas un immense incendie ?

6. Assurément l'homme est un malade bien faible, et son mal est aigu, subtil : il faut donc qu'il veille avec prudence sur ses passions, mais aussi avec courage, puisque la sagesse de Dieu a caché un trésor dans sa punition, en lui fournissant une occasion d'un grand mérite. En effet la révolte de ses passions lui procure une matière excellente pour faire une bonne guerre, qui lui acquerra une belle couronne, s'il veut combattre avec fidélité pour venger sur lui-même l'honneur de son Créateur et la dignité de son âme, en réduisant ses passions à l'obéissance de l'un et de l'autre. Il a perdu la domination qu'il avait sur les animaux, et il est obligé de recourir à la violence et à diverses industries pour les ramener à son service ; et même, quand ils semblent soumis, il sait qu'il est nécessaire de les garder avec soin, de peur qu'ils ne reprennent leur liberté naturelle. Il en est de même pour les passions : l'homme doit se résoudre à employer l'industrie et la violence pour les dompter, et il ne lui faut ni s'étonner de leurs mouvements, « car elles ne peuvent nuire à moins qu'on n'y consente[1] », ni trop se fier à leurs bonnes habitudes, car elles sont toujours faibles, et les instincts de la bête demeurent toujours.

Veillez donc sur elles, et priez le Médecin céleste, de peur que vous n'entriez en tentation.

[1] Nocere enim non possunt non consentientibus. *Concil. Trident.*

Avec son secours et ses remèdes vous surmonterez tout ; mais sans cela, quelque promptitude qu'ait votre raison, vous trouverez toujours que la chair est faible.

Oh ! combien la victoire qui nous rend à Dieu et à nous-même est honorable et douce ! et cette victoire, c'est celle que nous remportons sur nos passions.

AFFECTIONS.

Rappelez à votre souvenir ce qu'a fait le Samaritain envers le voyageur maltraité par les voleurs, et appliquez-le à Jésus-Christ, en disant avec effusion de cœur : O mon Sauveur ! vous êtes le véritable Samaritain, charitable, libéral, et plein de compassion !... Que serais-je devenue, si vous n'étiez descendu de votre Jérusalem céleste ?...

Appliquez aussi à votre âme l'état du voyageur blessé, dépouillé, et qui n'a de secours de personne.

Pensez que l'animal, sur lequel on monte ce pauvre misérable, représente l'humanité sacrée du Sauveur.

Reconnaissez quel amour mérite l'état dans lequel il s'est mis pour vous, ce qui lui a fait dire à son Père éternel : « Je suis devenu comme une bête de somme devant vos yeux [1] » ; et alors que votre cœur s'écrie : Si vous avez fait cela pour moi, que ne dois-je pas faire pour vous, ô bon Maître ?

[1] Ut jumentum factus sum apud te. *Ps.* LXXII, 23.

Pensez que l'hôtellerie c'est la Religion, et dites : C'est ici, Seigneur, que vous m'avez amenée ; vous avez donné des ordres pour que je sois bien traitée ; vous avez promis de payer toutes mes dépenses...

Reconnaissez qu'il est le seul ayant l'huile et le vin qui ont la vertu de guérir vos passions.

Demandez-lui le vin de la force pour mépriser les flatteries de la concupiscence, et l'huile de la douceur pour modérer les mouvements de la colère et de la superbe ; et vous direz : O mon Sauveur, mêlez ensemble l'huile et le vin, et appliquez-les sur mon âme, afin qu'étant toute à vous, elle soit forte pour surmonter et douce pour supporter. Il y va de mon salut d'être à vous, car hors de vous je ne trouve aucun remède.

J'ai des maladies mortelles, et vous êtes le seul vrai médecin...

Dites-lui encore que c'est sa seule bonté qui l'a porté à vous ramener de ce chemin glissant de vos passions, où vous étiez déjà fort engagée dans le siècle. Ressouvenez-vous en sa présence des graves et nombreuses blessures que vous y avez reçues, et vous vous écrierez : Hé ! Seigneur, que serais-je devenue, si vous n'étiez venu heureusement à mon secours ?

Accordez vos désirs avec ceux de David, quand il disait : « Eclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme jamais dans la mort [1] ».

Faites enfin avec le Prophète royal cette demande : O Dieu, « que je ne sois pas submergée par

[1] Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte. *Ps.* XII, 4.

la tempête », appliquant ces paroles aux passions qui sont comme les vents qui excitent la tourmente; et ajoutez : « Seigneur, que je ne sois pas engloutie dans ce gouffre », entendant ces mots de l'usage des passions ; et dites encore : « Que ce puits de l'abîme ne se referme pas sur moi [1] », voyant dans ces mots l'effet de l'habitude invétérée : car qui pourrait se retirer de ce puits ainsi refermé? O mon Dieu, que votre miséricorde me garde d'y tomber jamais !

RÉSOLUTIONS.

Vous prendrez une triple résolution :

1° De vous montrer toujours devant le Samaritain céleste très soumise à ses opérations, et très petite dans l'estime de vous-même, afin qu'il prenne plaisir à vous traiter et à verser sur vous avec abondance le vin et l'huile, la force et la douceur.

2° De veiller sur vos affections, de peur qu'elles ne dégénèrent en passions. Pour moi, selon ma manière de voir, je vous distingue ainsi les unes d'avec les autres : par affections, vous entendrez les simples sentiments de l'âme qui ne sollicitent pas la liberté à s'engager par consentement ; mais par passions, vous entendrez les mouvements qui attaquent la liberté, qui cherchent à la réduire en servitude, et qui font tous leurs efforts pour en venir à bout, s'ils le peuvent. Vous ne vous mettrez pas beaucoup en peine des affections : car elles

[1] Non me demergat tempestas aquæ, neque absorbeat me profundum, neque urgeat super me puteus os suum. *Ps.* LXVIII, 16.

sont un produit de l'humanité; mais quant aux passions, vous les réduirez à la raison de plein gré ou par force.

3° De ne rien faire avec délibération pour nourrir vos passions, spécialement telle ou telle que vous savez : car le vrai moyen de les faire mourir est de leur retrancher la nourriture.

EXAMEN.

1° Vous examinerez quelles sont les passions qui le plus souvent vous font tomber en faute, afin d'y apporter une application plus exacte.

2° Vous considérerez si vous n'êtes pas dans quelque préoccupation d'esprit, qui vous tienne attachée à votre propre jugement : car c'est ici la retraite secrète, où les passions se cachent et où elles se nourrissent, sans qu'on s'en défie.

BOUQUET SPIRITUEL.

Tous les bouquets spirituels de ces Méditations seront formés de quelques sentences de la sainte Ecriture, que vous pourrez, pendant le jour, vous remettre sous les yeux.

1° « Sub te erit appetitus ejus, et tu dominaberis illius. » *Gen.* IV, 7. — L'attrait du péché sera en votre pouvoir, et vous aurez soin d'en être toujours maître.

2° « Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere. Si præstes animæ tuæ concupiscentias ejus, faciet te in gaudium inimicis tuis. » *Eccli.* XVIII, 30, 31. — Ne suivez point vos

passions, et détournez-vous de votre propre volonté. Si vous donnez à vos inclinations ce qu'elles vous demandent, elles vous rendront un sujet de risée pour vos ennemis.

3° « Ut sciat unusquisque vestrum vas suum possidere in sanctificatione et honore, non in passione desiderii, sicut et gentes, quæ ignorant Deum. » I *Thess.* IV, 4, 5. — Que chacun de vous sache posséder le vase de son corps avec honneur et sainteté, et non point en suivant les désirs de ses passions, comme font les gentils qui ne connaissent point Dieu.

DEUXIÈME MEDITATION.

DE LA MANIÈRE DONT ON SE GOUVERNE DANS LE MONDE A L'ÉGARD DES PASSIONS, ET COMMENT TOUT Y TEND A LES DÉRÉGLER.

CONSIDÉRATIONS.

1. Les passions ont fait des lois dans le monde, qui établissent pour elles un droit particulier. On en étudie les maximes pour y conformer sa conduite, et cela on le décore du nom de prudence ; mais cette « prudence est celle de la chair que l'Apôtre appelle une mort[1] ». Quelle justice en effet, quel ordre, quelle paix et quels fruits peut-on attendre d'une prudence qui tire son origine d'un principe si aveugle et si déréglé ?

2. Cette conduite et prudence mondaine ne tend

[1] Prudentia carnis, mors est. *Rom.* VIII, 6.

qu'à employer le temps précieux de la vie, ses soins, ses pensées, son industrie et ses travaux, pour tâcher de contenter l'ambition, pour parvenir à l'honneur, pour augmenter les richesses et pour se donner du plaisir : car qui sait le mieux trouver les moyens de satisfaire ses passions, celui-là passe dans l'estime du monde pour le plus habile. C'est ainsi que cette prudence recherche tout ce que l'Evangile nous apprend à fuir. Faut-il donc s'étonner si « celui qui veut être l'ami du monde est aussitôt déclaré l'ennemi de Dieu[1] » ? Personne ne peut servir deux maîtres si opposés : Dieu et le monde ; ou bien il faut renoncer aux lois des passions qui forment la prudence mondaine, ou bien il faut abdiquer l'Evangile.

3. Cette prudence malheureuse veut tout pour elle, et ne veut rien pour les autres, sinon par rapport à sa propre satisfaction. De là vient que l'amitié véritable, la paix, la fidélité et la vérité sont bannies d'entre les enfants du siècle, tandis qu'au contraire le mensonge, la discorde, la jalousie et la haine y règnent d'un pouvoir souverain, et que l'on n'y trouve qu'une civilité semblable au dehors à un sépulcre blanchi, mais rempli au dedans d'os de morts et de corruption : car où règne le propre intérêt, tout lui est sacrifié, et celui qui n'a d'égard qu'à lui-même choque toujours tous les autres et jette le trouble partout.

4. Nos passions et nos sens conspirent incessamment contre nous ; or le royaume des cieux ne se donne qu'à ceux « qui ont crucifié leur chair

[1] Quicumque voluerit amicus esse sæculi hujus, inimicus Dei constituitur. *Jacob.* IV, 4.

avec ses vices et sa concupiscence[1] ». Comment donc accorder les pratiques du monde avec cette nécessité? On y vit au milieu des dangers, comme s'il n'y avait rien à craindre; on y nourrit ce qui devait être détruit; on y cherche avec ardeur tout ce qui peut éloigner les croix et les souffrances, et la vie s'y passe en employant tout pour le temporel, sans que l'on pense au glaive de la mort, suspendu par un cheveu sur notre tête et prêt à tout moment à décider le sort de l'éternité.

Avouez qu'il est besoin de beaucoup de fidélité et qu'il faut se faire grande violence pour se trouver au milieu de ces pratiques mondaines sans y participer, pour veiller parmi ceux qui dorment, pour se crucifier parmi ceux qui se divertissent, et pour se préparer à une sainte mort parmi ceux qui vivent « comme s'il ne fallait jamais mourir[2] ».

5. David s'écriait : « Mon âme s'est desséchée, parce que j'ai oublié de manger mon pain[3] ». Hélas! que deviendront les pauvres âmes qui ne savent même pas quel est leur pain? La vertu ne peut être que bien rare, là où le pain de l'âme est inconnu; et elle est suspecte d'avoir plus d'apparence que de solidité, là où ce pain est rare; mais la vertu ne saurait se trouver en aucune manière là où les passions sont nourries et entretenues.

6. Avez-vous jamais vu dans le monde que l'on nourrisse son âme d'oraison, de piété, de bonnes

[1] Carnem suam crucifixerunt cum vitiis et concupiscentiis. *Galat.* v, 24.

[2] Tanquam mors nulla sequatur. *S. Bruno.*

[3] Aruit cor meum, quia oblitus sum comedere panem meum. *Ps.* ci, 5.

lectures, de pieux entretiens, et que la nécessité de ces pratiques, qui sont pourtant son vrai pain, y soit fort connue? N'avez-vous pas remarqué au contraire que tout y tend à dérégler les sens et les passions?

Bien plus, ceux mêmes qui veulent vivre conformément aux règles de la vertu, se trouvent assiégés de mille respects humains et engagés dans les pratiques et les bienséances du monde, qui occupent leur raison et attachent leur cœur; et cela suffit pour ne voir Dieu que bien tard, et pour demeurer comme rampant contre terre sans aucune élévation de l'âme.

Dieu en effet est la pureté même, et il ne se manifeste qu'à ceux dont le cœur est dégagé et la raison bien épurée. Ces âmes, qui dans le monde ont bonne volonté, voudraient éviter le péché, faire de bonnes œuvres et se dévouer tout à Dieu; mais après s'être examinées de plus près, elles doivent avouer ingénument qu'elles trouvent en elles-mêmes beaucoup de réserves, qu'elles ne peuvent ni renoncer à l'honneur, à l'estime et à la complaisance du monde, ni se résoudre à l'humiliation : aussi il s'en rencontre peu qui embrassent la mortification entière des passions. Cependant Dieu mérite tout, et si nous voulons avoir l'avantage qu'il nous soit tout en toutes choses, comme nous en avons besoin, il nous faut renoncer à nous-mêmes entièrement.

7. Cette parole de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même [1] »,

[1] Si quis vult post me venire, abneget semetipsum. *Matth.* XVI, 24.

est dure pour ceux qui ont à vivre dans le monde, et sa pratique y est difficile et rare. De là vient que beaucoup d'âmes y sont toujours faibles dans la vertu : il y a comme une nuée épaisse entre elles et Dieu. Elles ne goûtent que fort peu l'onction de sa grâce, et elles sont sujettes à de dangereuses tentations ; mais ce n'est pas merveille si, selon l'expression de la sainte Ecriture, « ceux qui boitent de l'un et l'autre côté [1] », je veux dire, si ceux qui veulent donner à Dieu, et qui veulent donner quelque chose au monde, ne marchent point d'un pas ferme et assuré.

8. La cause de ces désordres et de ces défaillances provient de la concupiscence, dont la mortification est presque inconnue aux enfants du siècle, et se trouve souvent gênée et empêchée dans les gens de bien par les engagements où ils sont et par les sympathies qui se rencontrent entre les pratiques du monde et leurs passions.

Combien donc, pour être à Dieu, est grand l'avantage d'être séparé d'un commerce où tant d'obstacles se dressent contre les gens de bien ! et combien il est bon de vivre dans un état où rien n'empêche la mortification des passions !

AFFECTIONS.

Formez-les avec effusion de cœur sur cette pensée, qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que dit l'apôtre S. Jean : « Tout ce qui est au monde n'est que concupiscence de la chair, concupiscence des

[1] Usquequo claudicatis in duas partes ? III *Reg.* XVIII, 21.

yeux et orgueil de la vie[1] ». Or toute cette concupiscence n'engendre que la folie, le péché et la mort. O Dieu, quels fruits !

Voilà où tend toute cette prudence de la chair ! Et moi, Seigneur, en quoi ai-je mérité d'être retirée du milieu des enfants du siècle, qui sont fascinés par les délices des plaisirs passagers ? Qui sait, ô mon Dieu, si moi-même je n'aurais pas été plongée dans l'abîme, esclave de cette loi des passions ?...

Aussi bien, avec le Psalmiste, dites ces paroles : « Seigneur, Dieu de mon salut, j'ai crié vers vous durant le jour et durant la nuit[2] ». Pesez ce mot : « Dieu de mon salut ».

Vous crierez encore pour annoncer sa bonté, pour proclamer votre reconnaissance de ce que sa grâce vous a détourné les yeux de dessus le faste et la vanité pour vous faire contempler la vérité.

Avec David faites aussi cette prière : « Seigneur, détournez mes yeux de la vanité, de peur qu'ils ne la voient[3] » avec complaisance.

Reconnaissez que votre faiblesse est grande et que la vanité la trompe souvent.

Rappelez à Notre-Seigneur sa qualité de bon Samaritain, et entretenez-le de l'hôtellerie où il vous a placée. Reconnaissez que les soins, l'ordre et tout ce qui est utile pour votre guérison s'y rencontre abondamment. L'occasion du mal en est ôtée, l'air de la dévotion y est bon, les remèdes

[1] Omne quod est in mundo, concupiscentia carnis est, et concupiscentia oculorum, et superbia vitæ. I *Joann.* II, 16.

[2] Domine Deus salutis meæ, in die clamavi, et nocte coram te. *Ps.* LXXXVII, 2.

[3] Averte oculos meos, ne videant vanitatem. *Ps.* CXVIII, 37.

contraires aux passions y sont tout préparés ; et alors vous pourrez vous écrier : O Seigneur, si je ne guéris pas, ce sera bien ma faute !...

Remerciez-le de ce qu'à tous ces avantages il ajoute l'honneur de sa visite, les attraits de sa grâce, ses inspirations, ses lumières, ses soins, la connaissance de l'excellence de son amour et ses secours continuels. Que de sujets de confiance ! mais aussi que de sujets de confusion, si jamais j'abuse de tant de bienfaits !... O mon Sauveur, il ne me reste qu'à être fidèle ; ne souffrez pas que je sois négligente : car qu'aurais-je à répondre pour excuse ?

Pensez enfin que les deux deniers qu'il donne pour le traitement du malade, sont sa divinité et son humanité, qu'il nous livre avec libéralité dans la sainte Eucharistie. Demandez-lui qu'en aumône il vous donne aussi à vous, pauvre malade, deux deniers, à savoir, son amour et la fidélité, afin de retrancher dans vos passions tout ce qui met obstacle à sa grâce et à son amour.

RÉSOLUTIONS.

1° Proposez-vous de retrancher radicalement tout ce que vous trouverez en vous de trop conforme aux usages du monde, ce qu'il estime et qui nourrit si subtilement les passions et les imperfections, mais spécialement la passion de l'ambition et celle de la vanité de la naissance, dont beaucoup se glorifient vainement, comme si les âmes n'étaient pas toutes d'une même race et les corps d'une même corruption.

2° De ménager toutes les occasions que votre profession vous fournit, pour travailler à votre salut, pendant que les enfants du siècle ne travaillent qu'à ce qui périt avec leur vie mortelle et qu'à entretenir le dérèglement de leurs passions.

3° De ne rien faire que pour Dieu et pour l'éternité, et de vous étudier à faire toutes vos actions, comme si vous deviez mourir incontinent.

EXAMEN.

1° Considérez si vous ne vous servez pas trop de la prudence humaine pour parvenir à ce qui est conforme à vos désirs et à vos affections.

2° Si vous ne séparez pas la simplicité de la colombe de la prudence qui doit gouverner vos actions.

3° Si vous vous êtes persuadée que, pour suivre Jésus-Christ parfaitement, il faut renoncer à soi-même et porter sa croix, et si vous êtes bien résolue de le faire.

4° Si vous êtes diligente à chercher et à manger le pain de votre âme, et si dans vos lectures spirituelles vous ne recherchez pas ce qui contente la curiosité de l'esprit, au lieu de vous appliquer uniquement à ce qui peut vous faire profiter.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Maxima et pretiosa nobis promissa donavit : ut per hæc efficiamini divinæ consortes naturæ, fugientes ejus, quæ in mundo est, concupiscentiæ corruptionem. » II *Petr.* I, 4. — Le Sei-

gneur nous a donné de grandes et précieuses promesses, afin de nous rendre par ces mêmes grâces participants de la nature divine, en fuyant la corruption de la concupiscence, qui règne dans le monde.

2° « Laudatur peccator in desideriis animæ suæ, et iniquus benedicitur. » *Ps.* x sec. Hebr., 3. — Le pécheur est loué dans les désirs de son âme, et l'impie est béni.

3° « Quam angusta porta, et arcta via est, quæ ducit ad vitam, et pauci sunt qui inveniunt eam ! » *Matth.* VII, 14. — Que la porte de la vie est petite, que le chemin qui y mène est étroit, et qu'il y en a peu qui le trouvent !

TROISIÈME MÉDITATION.

DES AFFLICTIONS QUE CAUSENT LES PASSIONS ET DE LEUR TYRANNIE.

CONSIDÉRATIONS.

1. Si l'homme a une inclination au mal, ce n'est que selon ses sens et selon sa concupiscence : car son âme tend d'elle-même au véritable bien, et par un instinct naturel se porte si nécessairement vers Dieu que hors de lui elle est toujours dans l'inquiétude, comme étant hors de son centre et de son unique bien. Les passions peuvent, il est vrai, endormir sa raison pour un temps ; mais elles ne sauraient lui arracher cette inclination instinctive qui l'accompagne partout. C'est là, pour l'homme

qui s'est éloigné de Dieu, la racine d'où naissent les regrets et les douleurs dont il souffre, et qui demeurent gravés au fond de son âme, sans qu'il puisse les effacer ni s'en délivrer.

2. Chacun sait que le regret ou remords est la plus douloureuse de toutes les peines, parce que celui qui l'éprouve n'en peut attribuer la cause qu'à lui-même. Les souffrances qui arrivent par des accidents imprévus, portent avec elles un remède qui les adoucit : car la raison y trouve de quoi se consoler, en les regardant dans l'ordre de la Providence et en n'y voyant point de sujet de se faire de justes reproches ; mais celles qui viennent de notre propre faute ont une double douleur : celle du mal que l'on souffre, et celle d'en être soi-même la cause.

Si donc personne n'ignore que le regret est la plus grande des peines, l'expérience apprend aussi que les passions ne font autre chose que composer des sujets de regrets, qui souvent se font ressentir même au sein du plaisir, ou qui d'ordinaire prennent la place de la satisfaction, dès qu'elle est passée. C'est l'oracle du Saint-Esprit qui nous le dit : « Sitôt la joie finie, la tristesse succède [1] ».

3. Cependant si le regret n'accompagnait point les passions, l'homme en serait encore plus misérable : car, humainement parlant, il ne se retire guère de leurs emportements que par la gêne du cœur qui lui ouvre l'entendement. C'est le regret qui lui donne cette torture ; mais il ne saurait jamais rentrer en grâce avec Dieu que par la dou-

[1] Extrema gaudii luctus occupat. *Prov.* XIV, 13.

leur de ce regret. Combien donc grand est un mal qui n'a pour remède que la douleur même qu'il s'est faite ! Qu'il est à plaindre celui qui se blesse de sa propre épée, qui achète si cher son repentir et qui pour jouir d'une satisfaction, qui passe en un moment, s'attire une misère qui demeure toujours !

4. Les passions ne font pas seulement souffrir l'homme dans une des parties de lui-même, mais encore dans tout son être.

Elles troublent son esprit par l'agitation d'une foule de pensées, qui lui ôtent le repos, qui le font travailler aussi bien sur l'impossible que sur le possible, et qui le mettent en état d'aveugler la raison plutôt que de la servir utilement.

Elles tourmentent son cœur par des mouvements violents qui le mettent comme en fureur, et le conflit de ces mouvements variés et contraires qui s'y produisent en un même temps, excite en lui des combats semblables à ceux que se livrent des bêtes féroces d'espèces diverses, qui se trouvent renfermées dans un même local. Et toute la violence et la fureur de ce combat retombe sur l'esprit. Il ne sait quel parti prendre, et il demeure hésitant, engagé dans le tourment de l'irrésolution, qui est l'une des plus grandes peines qu'il puisse souffrir.

De plus, les passions crucifient l'homme jusque dans son corps, en le faisant servir à tout ce qu'il leur plaît; et après avoir forcé ses membres de s'employer au service de l'iniquité, elles le laissent chargé de misères et d'infirmités, accablé de nécessités et de douleurs.

Enfin elles le font souffrir dans les biens de la fortune, qu'elles sacrifient aux plaisirs, sans considération de l'indigence qui en sera la suite ; et elles n'épargnent pas davantage l'honneur, ni la vie elle-même. Faut-il donc s'étonner si les douleurs et les regrets sont inséparables d'une source de tant de désordres ?

5. Non seulement les passions font souffrir l'homme ; mais elles le rendent esclave des souffrances par la servitude où elles l'engagent. Où les passions règnent en vertu de l'habitude, la raison n'ose presque se montrer pour leur contredire. Elle voit sa misère, mais elle n'a pas le courage de leur rien refuser : car elles l'accablent dès qu'elle y pense.

Les passions tiennent tout en captivité : l'esprit devient esclave de leurs extravagances, le cœur de leurs mouvements, le corps de leurs dérèglements, la fortune de leurs dépenses et la vie de leur fureur, sans que l'esprit puisse se garantir d'être troublé par leurs tempêtes, le cœur d'être déchiré par leurs mouvements, le corps d'être corrompu par leurs excès, la fortune d'être dissipée par leurs prodigalités, et la vie même d'être précipitée dans une mort malheureuse par leur fureur insensée.

6. L'homme assiste ainsi à ses propres funérailles ; ses passions irritées le portent au sépulcre et son âme suit le convoi, comme la veuve de Naïm suivait celui de son fils. Elle peut bien, la pauvre âme, verser quelques larmes sur sa misère et sur sa perte ; mais elle ne se retirera pas délivrée, à moins que la grâce du Sauveur ne vienne

à son secours et que Jésus ne commande à ces misérables porteurs de s'arrêter, afin de faire le miracle d'une résurrection.

7. Rien ne manque aux passions pour exercer sur l'homme une tyrannie absolue, puisqu'elles lui ôtent tout le véritable bien qu'il peut avoir au monde, et qu'elles le rendent esclave des douleurs les plus cruelles qu'il y puisse souffrir. Que lui laissent-elles donc d'humain et de raisonnable, sinon un certain discernement, qui ne lui sert que pour mieux connaître sa misère, et pour lui faire ressentir un regret qui lui montre incessamment qu'il est coupable envers lui-même, aussi bien qu'il est criminel envers Dieu? Or, qui sait si, en restant parmi les enfants du siècle, vous n'auriez pas été en proie à ces afflictions et assujettie à cette tyrannie?

AFFECTIONS.

La sainte Ecriture nous fait entendre cette vérité terrible : « Voici que chacun de vous marche selon la corruption de son cœur, pour ne pas vouloir m'écouter ; aussi je vous chasserai de votre pays dans une terre que vous ignorez, vous et vos pères ; et là, vous servirez jour et nuit des dieux étrangers, qui ne vous donneront point de repos[1] ». Reconnaissez devant Dieu que cette me-

[1] Ecce enim ambulat unusquisque post pravitatem cordis sui mali, ut me non audiat ; et ejiciam vos de terra hac in terram, quam ignoratis vos et patres vestri ; et servietis ibi diis alienis die ac nocte, qui non dabunt vobis requiem. *Jer.* XVI, 12, 13.

nace est bien accomplie sur l'homme qui le quitte pour suivre ses passions.

O Seigneur, sans aucun doute, « ceux qui s'éloignent de vous périront [1] » ; mais cependant ils paient bien cher leurs dérèglements : car ils servent vraiment des dieux étrangers, et ce sont les passions.

Celui-ci se fait « un dieu de son ventre [2] », celui-là de son argent ; et c'est là une juste punition de vous avoir quitté, ô mon Dieu, vous qui êtes le seul bien, le vrai centre de l'âme, etc.

Quel repos peut avoir une âme qui s'est rendue esclave de ses passions et qui est incessamment tyrannisée par leurs désirs et par leurs mouvements déréglés ? La sainte Ecriture nous le dit : « Mon peuple a fait deux choses mauvaises : ils m'ont délaissé, moi qui suis la source d'eau vive, et ils se sont creusé des citernes percées, qui ne peuvent pas retenir les eaux [3] ».

Appliquez-vous ces paroles avec un regret sincère et généreux, confessant qu'il n'y a rien de plus vrai qu'un cœur qui quitte Dieu pour suivre ses passions, ne fait que creuser une citerne crevassée, où il y a autant de fissures que de passions : les eaux du ciel ne sauraient y rester, tout s'écoule et se perd, ô mon Dieu ! et il n'y demeure que de la boue au fond. Cette boue, c'est le péché, la mauvaise habitude et le chagrin cruel.

[1] Ecce, qui elongant se a te, peribunt. *Ps.* LXXII, 27.

[2] Quorum deus venter est. *Philipp.* III, 19.

[3] Duo mala fecit populus meus : me dereliquerunt fontem aquæ vivæ, et foderunt sibi cisternas, cisternas dissipatas, quæ continere non valent aquas. *Jer.* II, 13.

Instruite, hélas ! par votre expérience passée, répandez votre cœur devant Dieu, avouez vos fautes et rendez grâces au Seigneur.

Appliquez-vous encore ces paroles du Prophète, qui disait à Dieu : « Vous avez jugé la cause de mon âme, ô Seigneur, le défenseur de ma vie[1] ». Pesez tous ces mots et pénétrez-en votre cœur : Le Seigneur, en effet, a jugé votre cause en votre faveur, en vous séparant du siècle, qui est le théâtre où tant d'infortunés acteurs jouent les personnages des passions. Le diable et la concupiscence sont les compositeurs de la pièce, la mort et l'enfer en sont le dénouement final. Quel triste spectacle aux yeux de Dieu et des anges !

Le Seigneur est aussi le défenseur de votre vie, en vous donnant les moyens de la garder et de la passer dans la douceur de son service, en secouant le joug et la servitude des passions.

Remerciez Dieu, en comparant votre sortie du siècle à celle de l'Egypte ; et que votre âme s'écrie : Seigneur, si votre ange libérateur n'était venu à mon secours pour m'entraîner et me conduire, que serais-je devenue ? Je serais restée dans cette terre d'Egypte, où l'on adore des dieux, qui ne sont que des rats, des taupes et des chauves-souris, sous des pavillons dorés. Quel secours peut-on en attendre ? Demandez donc au Seigneur la grâce de ne jamais servir les passions, qui sont ces dieux mensongers.

Réjouissez-vous, devant le Seigneur, de vous voir

[1] Judicasti, Domine, causam animæ meæ, redemptor vitæ meæ. *Thren.* III, 58.

passée au delà de la mer rouge, où tant d'autres sont, hélas! ensevelis. Que votre joie éclate en vous voyant sur le chemin de la terre promise, où la lumière pour la nuit, l'ombre pour le jour, et aussi la manne et l'ange ne vous quitteront jamais, et où la tentation, s'il s'en rencontre, ne sera que pour éprouver votre fidélité.

Enfin imprimez dans votre esprit ces paroles de David : « Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui pourrais-je craindre [1] ? » Et ainsi vous pourrez dilater votre âme devant Dieu, en vous appliquant ce qui est dit de la marche des enfants d'Israël et de tous les prodiges qu'il a, comme vous le savez, opérés en leur faveur.

RÉSOLUTIONS.

1° Proposez-vous d'être entièrement soumise à la conduite de Dieu et aux règles de sa sainte volonté, sans vouloir rien considérer en tant que conforme à vos inclinations, mais en tant que conforme à cette volonté sainte.

2° De vous montrer résignée à toutes les épreuves dont sa Providence voudra se servir pour vous apprendre la fidélité à la suivre, aussi bien par les déserts que par les autres voies, puisque sa protection ne vous fera jamais défaut.

3° D'être parfaitement soumise à vos supérieurs, en les considérant comme d'autres Moïses, sans regarder ce qu'ils sont par eux-mêmes, mais ce qu'ils vous sont de la part de Dieu.

[1] Dominus illuminatio mea, et salus mea, quem timebo? *Ps.* XXVI, 1.

EXAMEN.

1° Voyez si vous reconnaissez que vous devez vous défier de vos inclinations comme de vos plus grandes ennemies.

2° Si vous êtes bien persuadée du besoin que vous avez du secours de la grâce pour les surmonter, et si vous êtes diligente à le demander.

3° Si votre cœur n'est pas engagé dans des affections inutiles ou qui sortent des bornes de la charité.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Animæ irreverenti et infrunitæ ne tradas me. » *Eccli.* XXIII, 6. — Ne me laissez pas tomber dans l'état d'une âme qui a perdu la honte et qui est insatiable.

2° « Væ qui trahitis iniquitatem in funiculis vanitatis, et quasi vinculum plaustri peccatum. » *Is.* V, 18. — Malheur à vous qui traînez l'iniquité avec les courroies de la vanité mensongère, et qui tirez après vous le péché, comme les traits emportent un chariot.

Or ces liens, ce sont les passions.

3° « Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis? Nam finis illorum mors est. » *Rom.* VI, 21. — Quel fruit tiriez-vous alors de ces désordres, qui vous font à présent rougir de honte? puisque leur fin, c'est la mort.

QUATRIÈME MEDITATION.

DU MAUVAIS EXEMPLE.

CONSIDÉRATIONS.

1. La trop grande complaisance qu'Adam avait pour sa femme était bien capable de lui causer une forte tentation ; mais le mauvais exemple qu'elle lui donna, en mangeant la première du fruit défendu, fut le poids qui l'emporta et le précipita dans la désobéissance. Tout le malheur du monde est donc venu du scandale ; et comme la cause n'en est point retranchée, elle y entretient toujours le malheur et elle l'augmente toujours. Jésus-Christ nous l'assure, la raison nous le fait comprendre, mais l'expérience nous en donne une preuve sensible et continuelle.

2. Que ne peut pas l'exemple sur les hommes? Il les porte jusqu'à affronter la mort intrépidement. Un soldat, eût-il même un faible sentiment de l'honneur, s'expose à ce qu'il y a de plus terrible à la nature ; et, quelque répugnance qu'il ressente, l'exemple de son capitaine et de ses compagnons l'engage à se faire la dernière des violences. Il ne faut donc pas s'étonner si, dans les choses qui sont agréables à ses sens, l'homme, poussé par l'exemple, se porte aux extrêmes : car l'exemple est un poids qui fait fléchir sa raison. L'inclination de la nature toute seule met l'homme déjà assez en balance, le rendant incertain, et sans aucun doute elle l'emporterait sans le secours de

la grâce ; mais quand le poids du mauvais exemple y est joint, que deviendra-t-il s'il n'a pas le secours d'une grâce singulière?

3. Mais cette grâce ne se donne qu'aux humbles, qui reconnaissant leur infirmité, sentent le besoin qu'ils ont de son secours. Or les humbles ne cherchent pas le danger, ils le fuient : il faut donc fuir le mauvais exemple, car autrement on manquerait d'humilité. C'est aimer le danger que de s'y exposer indiscrètement ; et c'est ainsi aimer sa perte, puisque le Saint-Esprit nous avertit « que celui qui aime le danger y périra [1] ».

4. Combien donc il faut d'attention, de fidélité et d'efforts violents pour que l'esprit se dérobe au mauvais exemple, alors qu'il frappe les sens et qu'on n'en peut détourner les yeux! Il est impossible d'éviter de le voir en vivant dans le siècle : car il est répandu comme les eaux du déluge l'étaient sur la terre ; et les âmes qui s'élèvent au-dessus du mauvais exemple, comme l'arche de Noé s'éleva au-dessus des eaux, y sont bien rares. Il en est plusieurs qui désirent se dérober à ses atteintes ; mais, restant dans le monde, ils ressemblent à ceux qui pendant le déluge montaient sur les arbres, ou qui couraient aux montagnes pour se garantir des flots, et cependant, grossissant toujours de plus en plus, l'onde les engloutissait. De même aussi, ces hommes combattent quelque temps contre le mauvais exemple ; mais enfin le grand nombre l'emporte : ils ont beau nager quelque peu, tout à coup survient une vague, et ils sont submer-

[1] Qui amat periculum, in illo peribit. *Eccli.* III, 27.

gés. Aussi bien, comme la reconnaissance d'une âme, que Dieu retire du siècle, doit être grande, puisqu'il la préserve de tant de dangers du mauvais exemple !

5. Quand même, en effet, vous auriez été parfaitement fidèle à rechercher les bons ; cependant vous auriez été contrainte de voir les mauvais ; et alors les difficultés, les luttes et l'expérience vous auraient fait connaître qu'un seul mauvais exemple a plus de force pour attirer au mal que plusieurs bons pour faire opérer le bien.

Mais Dieu vous a retirée de toutes ces difficultés, pour vous mettre dans un lieu où les avenues sont fermées au mauvais exemple, où l'on n'admet, où l'on ne souffre que les bons. Là les règles, les pratiques et tous les desseins et désirs ne tendent qu'à entretenir le bien de la vertu et à unir l'âme à Dieu.

Vous devez donc considérer l'état religieux comme l'arche sainte, où le Seigneur vous a fait entrer pour ne point être abîmée dans le déluge du mauvais exemple et pour voguer avec sûreté sur les flots de cette vie.

AFFECTIONS.

Souvenez-vous de ces paroles de Jésus-Christ : « Malheur au monde à cause de ses scandales [1] ! » Reconnaissez-en la vérité en sa présence, et dites : O Seigneur, vous connaissez le fond des cœurs et leurs inclinations ; il n'y a rien de plus vrai que ce

[1] Væ mundo a scandalis. *Matth.* XVIII, 7.

qui sort de votre bouche. Ajoutez ici ce que vous avez éprouvé par expérience, et confessez que vous avez reconnu, à vos dépens, ce que peut l'exemple sur votre infirmité.

Prononcez avec une effusion d'amour la parole de David : « Votre miséricorde est grande envers moi, ô mon Dieu, et vous avez tiré mon âme du fond de l'enfer[1] »; et reconnaissez la grâce qu'il vous a faite de vous éloigner de tant de mauvais exemples.

Entretenez-vous avec Notre-Seigneur de ce nouveau déluge d'iniquités, que répand dans le monde le mauvais exemple; et que votre âme s'écrie : Hé ! Seigneur, comment en serais-je sortie, si vous ne m'aviez procuré une arche de salut?

La sainte Ecriture dit que Dieu ferma l'arche lui-même, après que Noé y fut entré, et qu' « au dehors les ouvertures furent bien closes[2] » pour empêcher les eaux du déluge d'y pénétrer.

Priez-le de faire de même envers vous. O Seigneur, direz-vous, ne vous fiez pas à moi, attachez-moi fortement à vous-même. Fermez bien les portes de mes sens, « et mettez-vous comme un cachet sur mon cœur, comme un sceau sur mon bras[3] » : sur mon cœur, afin que rien n'en sorte qui puisse scandaliser mon prochain et que rien n'y entre qui soit opposé à votre volonté; sur mon bras, afin que je ne fasse point d'action scandaleuse.

[1] Misericordia tua magna est super me; et eruisti animam meam ex inferno inferiori. *Ps.* LXXXV, 13.

[2] Inclusit eum Dominus deforis. *Gen.* VII, 16.

[3] Pone (te) ut signaculum super cor (meum), ut signaculum super brachium (meum). *Cant.* VIII, 6.

Reconnaissez que Jésus-Christ a bien raison de dire en toute vérité : « Malheur à celui qui scandalise une âme simple, mieux vaudrait pour lui qu'il eût une pierre suspendue au cou, et qu'il fût jeté au fond de la mer[1] » : car alors un seul corps périrait ; mais, hélas ! Seigneur, le scandaleux perd deux âmes : la sienne d'abord, et puis celle du prochain.

Cependant, dit Jésus-Christ, « il est nécessaire qu'il arrive des scandales[2] ». Déplorez cette malheureuse nécessité : Seigneur, ajouterez-vous, qui en est la cause ? est-ce vous ? Oh ! non, c'est le monde lui-même, c'est le désordre de la liberté, c'est le péché qui en sont les racines pernicieuses, etc.

Remerciez Jésus-Christ de ce qu'il a voulu vivre si longtemps parmi les hommes, pour leur présenter un modèle de tout bien, et pour vous donner ses exemples, comme un antidote contre le venin du scandale.

Pensez que c'est à vous-même qu'il dit ces paroles : « Je vous ai donné l'exemple, afin que vous fassiez ainsi[3] ». Dilatez votre âme et votre cœur, le plus que vous pourrez, sur cette pensée, et concevez un ardent désir de régler toutes vos actions sur cet exemple ; et vous direz en finissant : Hé quoi ! Seigneur, vous avez voulu condescendre à me montrer comment il fallait faire toutes mes ac-

[1] Qui autem scandalizaverit unum de pusillis istis... expedit ei ut suspendatur mola asinaria in collo ejus, et demergatur in profundum maris. *Matth.* XVIII, 6.

[2] Necesse est ut veniant scandala. *Ibid.*, 7.

[3] Exemplum dedi vobis, ut... ita et vos faciatis. *Joann.* XIII, 15.

tions avec honneur et dignité, et je ne vous imiterais pas ! Vraiment cela ne serait pas raisonnable !

RÉSOLUTIONS.

1° Proposez-vous d'agir avec tant de circonspection dans vos actions, que vous ne fassiez rien qui puisse retarder le prochain dans la poursuite de la perfection.

2° D'être bien attentive à Dieu, comme s'il n'y avait que lui et vous au monde. Cela vous sera un puissant moyen pour faire vos actions avec paix et avec pureté d'intention.

3° De porter au prochain une grande compassion, sans pourtant l'imiter dans ses chutes et dans ses imperfections.

EXAMEN.

1° Voyez si vous ne trouvez rien dans vos actions ou dans vos paroles qui soit opposé à la vertu : car sur ce point, il faut peu de chose pour faire tort au prochain spécialement dans la Religion.

2° Voyez encore de quelle manière vous parlez de Dieu et de la vertu, et si vous ne dites rien qui tende au relâchement : car la nature ne cherche qu'à détruire, et elle écoute volontiers ceux qui prennent son parti.

3° Voyez enfin si vous n'en parlez pas d'après certains préjugés, qui passent imprudemment aux extrêmes et à des rigueurs indiscrètes, sans les bien comprendre : car ces deux défauts sont également

préjudiciables ; en effet ce n'est pas notre sens qui doit nous régler, mais la droite vérité.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Noli cibo tuo illum perdere, pro quo Christus mortuus est ». *Rom.* XIV, 15. — Prenez garde, par votre nourriture, de perdre celui pour qui Jésus-Christ est mort.

2° « Si autem manus tua, vel pes tuus, scandalizat te, abscinde eum, et projice abs te ». *Matth.* XVIII, 8. — Si votre main ou votre pied vous est un sujet de scandale, coupez-les et jetez-les loin de vous.

CINQUIEME MEDITATION.

DES OCCASIONS DE SE PERDRE PAR SA PROPRE FAIBLESSE.

CONSIDÉRATIONS.

1. Les aliments les plus délicieux pour l'homme qui se porte bien, lui sont les plus dangereux quand il est malade ; et alors il est contraint de renoncer à une infinité de mets exquis, pour se réduire à n'user que de ceux qui sont les moins agréables au goût. Il faut que l'homme fasse de même à l'égard des créatures : elles sont, il est vrai, sorties des mains du Créateur toutes belles et toutes bonnes ; mais son péché, l'ayant fait malade, les lui a rendues dangereuses. Il ne doit donc s'en

servir qu'avec grande restriction et modération, s'il veut éviter le danger de mourir. Si l'homme sensuel demande : Mais pourquoi Dieu a-t-il créé tant de belles choses, et m'a-t-il donné une si grande inclination à m'en servir, puisqu'il me recommande de m'en abstenir ? il y a cette réponse à lui faire : que c'est son dérèglement et la maladie de son péché qui en sont la cause. Ne faut-il pas que le médecin défende au malade le melon, quoiqu'il soit fort bon ? et le malade ne doit-il pas s'en abstenir, s'il veut ne pas mourir ?

2. Notre maladie ne vient que de l'intempérance, et elle ne se guérit que par la sobriété ; mais il y a peu de malades sages : c'est pourquoi les créatures sont devenues des pièges pour leur infirmité, et l'usage commun des choses mondaines les met en grand danger de sacrifier leur santé spirituelle à leur inclination. Les créatures gémissent, en servant à la volonté déréglée de ces malades contre le gré de leur Créateur ; aussi leurs âmes en pâtissent, car elles en meurent et se perdent éternellement.

3. Les créatures sont en elles-mêmes des objets innocents, qui doivent porter les hommes à l'admiration et à l'amour de leur Créateur ; mais ce malheureux monde les a comme imprégnées de venin par ses pratiques perverses. Il s'est fait des magasins de vanités, où il forge tous les jours de nouvelles inventions pour tenter l'infirmité humaine, et toute son industrie ne tend qu'à inventer quelque nouveau moyen pour attirer les pauvres malades, afin de les tromper, de les séduire et de les faire mourir. La créature sert d'appât à leur faiblesse,

comme le ver l'est au poisson ; mais c'est le monde qui forge l'hameçon, en aiguise la pointe et le dispose avec habileté pour prendre les âmes et leur donner la mort. Combien donc il faut de circonspection et de sobriété dans l'usage de ces objets que le monde présente à nos sens, puisque la faiblesse humaine est déjà si portée à mal s'en servir, quand même ces artifices de la vanité ne s'y rencontreraient pas ? Qui pourrait compter le nombre des âmes que ces objets ont précipitées dans la mort, et qu'ils y précipitent tous les jours ? Et vous-même, que savez-vous si vous n'auriez pas été de ce nombre ?

4. De plus, les occasions rendent encore le danger plus grand pour le malade : car elles lui donnent la facilité de manger de ce qui lui fait mal ; et en y ajoutant l'agrément des mauvais entretiens (ce qui aujourd'hui est dans le monde la chose la plus commune), vous verrez qu'il ne se trouve presque plus d'autre moyen que de fuir le monde pour ne pas périr : car celui qui pense être le plus fort, est souvent le plus faible. Seule l'humilité peut mettre en sûreté celui qui reste aux prises avec ces difficultés, puisqu'il n'y a que cette vertu qui attire le secours du Ciel.

Pensez-vous donc être plus forte que David, Salomon et plusieurs autres cèdres du Liban, que les objets créés et les occasions ont couchés contre terre ?

5. Ne m'alléguez pas l'excellence d'un bon naturel, ni les habitudes de probité : car il n'y a point de péché, commis par un homme, que tous les autres ne soient capables de commettre. Le même

germe de péché se retrouve dans tous les enfants d'Adam, et il produira son fruit, comme la terre, quelque bonne et fertile qu'elle puisse être, produit des chardons, à moins que l'on ne s'applique avec le secours de la grâce à couper les rejetons mauvais, dès qu'ils paraissent, et à retrancher l'aliment qui les nourrit.

Si S. Paul nous avertit si sagement « de nous considérer nous-mêmes, en corrigeant le pécheur, de peur d'être tentés nous aussi [1] », c'est pour nous apprendre que la présomption et la chute se suivent de près, et que l'homme, qui ne reconnaît point humblement la ressemblance qu'il a avec le pécheur, la reconnaîtra à ses dépens dans sa première chute.

6. Toutes les chutes des autres, quelles qu'elles puissent être, vous rendent redevable à Dieu de grandes actions de grâces, pour n'être pas vous-même tombée dans les mêmes fautes. Qui sait, âme pieuse, ce que vous seriez devenue, si vous n'aviez pas reçu une éducation meilleure que tel ou tel pécheur, si vous vous étiez trouvée dans les embarras de tel ou tel autre, avec les mêmes inclinations, dans de semblables occasions, en présence de certains objets, de certaines épreuves? Et si Dieu, quand la tentation vous pressait, n'avait lui-même détourné l'occasion, peut-être seriez-vous tombée plus bas que les autres?

Qui sait encore si Dieu ne vous a pas retirée du siècle, parce qu'il prévoyait que tel objet ou telle occasion vous aurait perdue, si vous y étiez restée :

[1] Considerans te ipsum, ne et tu tenteris. *Galat.* VI, 1.

car enfin, ce qui n'est pas arrivé en vingt-cinq ans, pouvait arriver en un seul jour?

AFFECTIONS.

Dites à Dieu qu'il a montré dans beaucoup d'âmes la vérité de ce que dit son Prophète : « Qu'il est terrible dans ses conseils sur les enfants des hommes [1] » ; mais que ses desseins sont charitables et aimables sur la vôtre, qui a été précieuse devant ses yeux et mise à l'abri sous l'ombre de sa protection.

Reconnaissez que votre retraite vous sépare des dangers du monde, de ses objets, de ses tentations ; et dites à Dieu ces paroles de David, en le bénissant et en le remerciant : « Vous avez retiré mon âme de la mort, mes yeux des larmes, et mes pieds de la chute [2] » : mort sans fin, larmes sans consolation, chute sans remède, car en nous-mêmes il n'y en a point.

Confessez qu'en raison de votre création vous lui êtes redevable de tout ce que vous êtes, et que vous l'êtes encore bien plus en raison de la rédemption ; mais que peut-être la première ne vous aurait servi que d'une matière d'abus et d'ingratitude, et que la seconde n'aurait servi qu'à vous rendre plus criminelle, si la grâce de votre vocation ne vous avait été donnée, et ne vous eût fourni un moyen avantageux pour ne pas abuser de votre création et pour bien profiter de la rédemption.

[1] Terribilis in consiliis super filios hominum. *Ps.* LXV, 5.

[2] Eripuit animam meam de morte, oculos meos a lacrymis, pedes meos a lapsu. *Ps.* CXIV, 8.

Humiliez-vous devant Dieu à la vue de vos faiblesses, et les reconnaissant bien, dites : O Seigneur, de quels désordres ne serais-je pas capable, si j'étais laissée à moi-même?

Adressez-vous à Jésus, votre céleste Instituteur, invoquant son âme si sainte dont Dieu s'est servi afin de nous proposer un modèle ; et, pour mieux former votre affection, rappelez-vous que le Saint-Esprit, voulant provoquer les hommes à rendre à leur père et à leur mère l'honneur qui leur est dû, leur adresse ces paroles : « Souvenez-vous que sans eux vous ne seriez pas nés [1] ». Ainsi vous reconnaîtrez le même droit dans votre saint Instituteur, sachant qu'il a contribué à votre vie nouvelle par le sacrifice entier de sa propre vie.

Demandez donc ses prières pour votre amendement et pour votre perfection, puisqu'il a employé sa vie pour servir de modèle à votre conversion.

Enfin, après avoir entretenu Notre-Seigneur de vos affections, adressez-vous à la très sainte Vierge, et répandez votre cœur dans son sein comme dans celui d'une bonne mère. Communiquez-lui tous vos désirs, vos pensées et vos sentiments, et demandez-lui son secours ; et, ne l'oubliez pas, cela vous l'observerez dans toutes vos méditations.

RÉSOLUTIONS.

1° De vous humilier vous-même à la vue des fautes du prochain, de lui porter compassion, et de

[1] Memento quoniam nisi per illos natus non fuisses. *Eccli.* VII, 30.

ne diriger votre zèle que contre le péché et non contre le pécheur.

2° De ne mépriser jamais personne, si abject et imparfait qu'il soit. Parfois cependant un certain air de mépris peut être simulé, lorsque la charité vous dictera que cela sera utile pour la correction du pécheur ; mais alors gardez dans votre cœur d'autant plus de tendresse pour lui que vous le verrez plus digne de compassion.

3° D'estimer votre état comme s'il était nécessaire à votre salut, en présumant que la Providence a voulu vous le faire embrasser pour prévenir les misères de votre faiblesse et pour vous empêcher de succomber parmi tant d'objets et d'occasions.

EXAMEN.

1° Voyez si vous êtes bien persuadée du besoin que vous avez de vous mortifier, et si vous vous y appliquez avec soin.

2° Si dans votre cœur vous ne méprisez aucune personne, quelque vile et abjecte qu'elle puisse être, et si vous ne vous préférez pas à elle dans votre estime.

3° Si vous veillez prudemment sur vos sens « de peur que la mort n'entre par ces fenêtres [1] », et si vous ne conservez pas quelque curiosité touchant les vanités du monde ; je ne dis pas conserver une affection, car ce serait trop, mais une simple curiosité, parce que cela même peut faire bien du tort aux âmes religieuses.

[1] Quia ascendit mors per fenestras nostras. *Jer.* IX, 21.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Creaturæ Dei in odium factæ sunt, et in tentationem animabus hominum, et in muscipulam pedibus insipientium. » *Sap.* XIV, 11. — Les créatures de Dieu sont devenues un objet d'abomination, un sujet de tentation pour les hommes, et un filet où sont pris les pieds des insensés.

2° « Fascinatio nugacitatis obscurat bona, et inconstantia concupiscentiæ transvertit sensum sine malitia. » *Sap.* IV, 12. — La fascination de la bagatelle obscurcit le bien, et l'inconstance volage de la concupiscence bouleverse l'esprit même éloigné du mal.

3° « Vigilate, et orate, ut non intretis in tentationem : spiritus quidem promptus est, caro autem infirma. » *Matth.* XXVI, 41. — Veillez et priez, afin de ne point tomber en tentation : car l'esprit est prompt, mais la chair est faible.

SIXIÈME MÉDITATION.

DE L'INSTABILITÉ ET CHANGEMENT DES BIENS DE LA FORTUNE.

CONSIDÉRATIONS.

1. Puisque le monde fait servir toutes les œuvres de Dieu à ses dérèglements, il ne faut laisser passer aucune de ses misères sans nous en servir pour témoigner au Seigneur notre reconnaissance.

Le mondain travaille pour se bâtir une félicité, et

il se damne. Il ressemble aux ouvriers de la tour de Babel, qui ne s'entendant plus les uns les autres, se donnaient du ciment pour des pierres, parce qu'au lieu des matériaux qu'il demande et qu'il désire pour bâtir sa fortune, il en trouve d'autres bien différents, et il se confond lui-même par manque de se connaître et de s'entendre.

Il n'y a rien de plus inconstant que ce qui s'appelle biens de la fortune ; on ne les acquiert qu'avec des soins pénibles et dangereux, on ne les possède que pour les perdre bientôt. Et que fait-on en travaillant à les acquérir, sinon se préparer d'amères douleurs, qu'il faut souffrir nécessairement, puisque leur perte nous est assurée? Leur possession transitoire ne tient qu'à un fil et dépend d'autant d'accidents qu'il en peut arriver dans la vie. Un larcin, un incendie, une guerre, un procès, une inimitié, une violence, une banqueroute, et bien d'autres misères de ce genre, détruisent la fortune la plus florissante. Quel est l'homme qui peut par son industrie se mettre en sûreté contre ces accidents?

S. Paul appelle ces biens « la substance du monde » : car ils soutiennent ses désordres, comme la substance soutient les accidents. Faut-il donc s'étonner si un fondement si faible et si inconstant ne produit que des ruines et des malheurs?

2. Ce qui devrait détacher les enfants du siècle de ces biens de la fortune, est ce qui les y attache encore plus, par l'opiniâtreté qu'ils ont de s'en rendre les maîtres absolus ; mais ils en souffrent la peine, parce qu'ils travaillent à une chose impossible, et que leur cupidité ne sert qu'à convertir en misères leur prétendue félicité. La connaissance de

ces accidents imprévus, qui peuvent les rendre pauvres en un moment, ne les tient-elle point continuellement dans la crainte et les soucis ? Quelles peines, quels travaux n'endurent-ils point pour prévenir ou pour empêcher les mauvais effets de la malice et de l'envie ? De quelles sollicitudes ne sont-ils pas accablés pour conserver leur état sans en déchoir ? Quelles privations ne souffrent-ils point, quand ils s'en voient déchus, pour ne pas faire paraître leur misère au dehors ?

3. Mais ils ont beau faire, ils seront toujours tourmentés : car Dieu aime à se faire comme un jeu de tous ces biens de la fortune, pour apprendre aux hommes à mettre leur espérance et leurs soins dans des choses tout autres que les biens temporels. Aussi, en un seul moment, il en fait passer plusieurs des délices de la vie à la privation du nécessaire, afin de leur faire connaître que toute leur industrie est trop courte pour pourvoir à leurs besoins, et que c'est de lui seul qu'il faut tout attendre.

4. Ceux qui perdent leurs biens de fortune se trouvent plongés tout à la fois et dans l'affliction de l'esprit, qui est privé des prétentions de son ambition, et dans la confusion de la pauvreté qu'ils avaient en horreur, et dans la douleur du corps qui est sevré de ce qui flattait sa délicatesse. Mais leur plus grande misère est l'horreur qu'ils ont de ces pertes et de ces peines, ce qui les éloigne de la disposition nécessaire pour les convertir en vertu et en mérite. Quant à ceux qui n'ont pas à subir la perte de leurs biens, ils ne peuvent éviter ni les soins, ni les travaux nécessaires pour les conserver, ni la crainte de les perdre. Or, si le repos de l'es-

prit est un véritable bien, il faut nécessairement avouer que ces autres biens n'en méritent pas le nom, puisque, soit qu'on les perde, soit qu'on ne les perde point, ils n'ont en eux-mêmes que des épines, et sont sujets à des accidents opposés au véritable repos. Il faut donc posséder ces biens plutôt avec mépris qu'avec affection de cœur, ou bien il faut renoncer au repos de l'esprit; et c'est ce que les enfants du siècle ne sauraient comprendre.

5. Bien au contraire, l'état religieux vous met à l'abri de ces tempêtes, en posant des bornes à vos convoitises, et par là même il vous délivre des douleurs cuisantes de l'ambition, frustrée dans son attente. Il vous dérobe à l'inconstance et aux soins de vos biens temporels, mais pour vous donner en partage un héritage assuré, vous faisant jouir à l'avance du patrimoine de Jésus-Christ. S'il vous fait renoncer à des superfluités dangereuses, il vous fournit en même temps tout ce qui vous est légitimement nécessaire, sans qu'il soit besoin d'y employer ni vos soins, ni vos peines.

N'est-ce pas un grand bonheur de pouvoir consacrer tous ses soins et tout son temps à Dieu et à son salut, sans avoir à s'occuper des besoins de notre pauvre corps?

AFFECTIONS.

Admirez et adorez le conseil de Dieu, qui a voulu que les hommes fussent ainsi trompés dans leurs prétentions et dans leurs désirs temporels. O Seigneur! c'est pour mettre des bornes aux poursuites de leur ambition : car jusqu'où iraient-ils, s'ils n'é-

taient ainsi arrêtés? Combien s'attacheraient aux biens de la terre, s'ils jouissaient d'une prospérité tranquille et assurée, puisque, nonobstant tant de disgrâces, ils y tiennent encore si fort ?

Reconnaissez que toutes ces infortunes sont pour les hommes autant de traits de la charité de Dieu, qui les environne de toutes parts pour les aider à ne point se perdre et à le reconnaître comme le seul vrai bien.

Le Psalmiste nous le dit : « Tous les hommes, amis des richesses, ont dormi leur sommeil, et lorsqu'ils se sont éveillés, ils n'ont rien trouvé dans leurs mains [1] ». Reconnaissez que ces paroles de David se seraient peut-être accomplies en vous. Peut-être même vous vous seriez endormie plus que les autres, et vous vous seriez seulement éveillée, ou bien dans la nécessité, les mains vides de biens temporels, ou bien dans la mort, les mains vides de bonnes œuvres. Or, qu'est-ce que mourir en un tel assoupissement? O mon Dieu ! c'est avoir tout perdu, le temps, la vie et l'éternité !...

Appliquez-vous encore avec reconnaissance ces paroles du Prophète royal : « Le Seigneur me conduit, je ne manquerai de rien ; il m'a mis dans un lieu de pâturage [2] ». Oui, il vous conduit pour vous retirer de tant de misères et de dangers ; dites donc avec sentiment : O Seigneur, c'est vous, ce n'est pas moi, car de moi-même je n'aurais été capable que de me précipiter dans le torrent du monde et

[1] Dormierunt somnum suum ; et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis. *Ps.* LXXV, 6.

[2] Dominus regit me, et nihil mihi deerit : in loco pascuæ ibi me collocavit. *Ps.* XXII, 1, 2.

dans ses misères, tandis que dans l'état religieux rien ne me manque ni pour l'âme, ni pour le corps. Aussi pour un si grand bienfait remerciez Notre-Seigneur avec effusion de cœur. Du fond de votre âme dites avec David : O mon Dieu ! « en moi il est une prière que j'adresse au Dieu de ma vie ; oui, je dirai à Dieu : Vous êtes mon refuge [1] ».

Développez encore cette pensée en vous écriant : O Seigneur ! que serais-je devenue si vous ne vous étiez rendu mon refuge ? L'ambition m'aurait sans doute servi de supplice, et je n'aurais trouvé dans les biens du monde que famine et indigence d'esprit. Mille accidents auraient pu précipiter mon corps dans de rudes châtiments pour ses délicatesses.

Entrez aussi dans les sentiments de David, qui disait : « Mon cœur et ma chair ont été remplis de joie pour le Dieu vivant [2] », et reconnaissez que pour l'un et pour l'autre vous avez bien sujet de vous réjouir.

Souvenez-vous enfin de cette terrible comparaison, qui d'après Jésus-Christ doit s'établir au dernier jour, alors que « les Ninivites s'élèveront au jour du jugement contre les Juifs et les condamneront [3] ».

Faites par avance ce jugement entre vous et tant de malheureux, dont le temps et les soins sont dans le monde employés pour leur subsistance, et vous pourrez dire : O Seigneur ! je le confesse, ils auront

[1] Apud me oratio Deo vitæ meæ, dicam Deo : Susceptor meus es. *Ps.* XLI, 9, 10.

[2] Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum. *Ps.* LXXXIII, 3.

[3] Viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione ista, et condemnabunt eam. *Matth.* XII, 41.

bien sujet de se soulever contre moi et de me condamner, si je ne me sers pas fidèlement des moyens que vous me donnez de consacrer mon temps et mes soins pour l'éternité.

RÉSOLUTIONS.

1° De n'avoir plus désormais d'ambition que pour croître en charité et pour augmenter votre vertu.

2° De vous servir du dégagement des biens temporels pour vous appliquer à suivre le bon plaisir divin.

3° De recommander souvent à Dieu les besoins des pauvres et des affligés et de les aider autant que votre état le permet.

EXAMEN.

1° Voyez si vous ne nourrissez pas quelque estime de la fortune du monde, qui vous fasse préférer les personnes de qualité aux pauvres qui ont de la vertu.

2° Si vous ne prenez pas trop d'intérêt au bien-être de vos proches.

3° Si vous reconnaissez assez l'obligation que vous avez de bien servir le Maître qui vous entretient et qui vous nourrit dans sa maison.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Seminastis multum, et intulistis parum ; comedistis, et non estis satiati ; bibistis, et non estis inebriati ; operuistis vos, et non estis calefa-

cti : et qui mercedes congregavit, misit eas in saccu-lum pertusum. » *Agg.* I, 6. — Vous avez semé beaucoup, et vous avez peu recueilli ; vous avez mangé, et votre faim n'a pas été rassasiée ; vous avez bu, et votre soif n'a pas été étanchée ; vous vous êtes couverts, et vos membres sont demeurés froids ; et celui qui amassait des richesses les a mises dans un sac percé.

2° « Agite nunc, divites, plorate ululantes in miseriis vestris quæ advenient vobis. Divitiæ vestræ putrefactæ sunt ; et vestimenta vestra a tineis comesta sunt. » *Jacob.* V, 1, 2. — Or sus maintenant, riches, pleurez et criez à la vue des misères qui doivent vous arriver : la pourriture a gâté vos richesses, et les vers ont rongé vos vêtements.

3° « Thesaurizate autem vobis thesauros in cœlo, ubi neque ærugo, neque tinea demolitur, et ubi fures non effodiunt, nec furantur. Ubi enim est thesaurus tuus, ibi est et cor tuum. » *Matth.* VI, 20, 21. — Faites-vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les gâteront, où les voleurs ne peuvent ni les déterrer ni les dérober : car où est votre trésor, là aussi est votre cœur.

SEPTIÈME MÉDITATION.

DE L'IMMINENCE DE BEAUCOUP DE TRIBULATIONS PROVENANT DU DÉFAUT DE CHARITÉ.

CONSIDÉRATIONS.

1. Salomon avait bien raison de le dire : « Quand même un homme donnerait tout le bien de sa

maison pour acquérir la charité, il croirait n'avoir rien donné[1] ». C'est que cette vertu est si précieuse que tout le reste n'est rien en comparaison.

Elle est le premier et le plus beau caractère de ressemblance que nous ayons avec Dieu, et c'est elle qui donne à toutes les choses leur prix et leur saveur. Les enfants du siècle n'avouent-ils pas eux-mêmes que là où il n'y a point d'amour, il n'y a pas de bonheur? Tout ce qu'ils n'aiment pas leur est à charge; mais où l'amour se trouve, tout devient doux et léger.

2. C'est le grand remède des misères communes de la vie qui font la peine du péché dans tous les enfants d'Adam : car elle les adoucit par ses secours et par sa compassion, et seule elle prend part à ces misères. Or puisque ces infortunes sont inévitables et qu'elle en est le remède, c'est être ennemi de sa propre consolation que de ne pas estimer la charité comme elle le mérite, et c'est y renoncer que de la rejeter.

Jésus-Christ savait parfaitement ce qui nous était nécessaire, et en nous apportant le remède de la charité, il nous a bien montré qu'il voulait pourvoir non seulement à notre salut éternel, mais aussi aux misères de notre vie : c'est pour cela que sa vie n'a été qu'une école et une pratique continuelle de charité.

3. Que n'a-t-il pas dit en effet? que n'a-t-il pas fait pour nous faire connaître le véritable amour de

[1] Si dederit homo omnem substantiam domus suæ pro dilectione, quasi nihil despiciet eam. *Cant.* VIII, 7.

la charité et pour nous découvrir la fausseté de l'amour du monde, qui n'est qu'une source de malheurs et un enchaînement de misères ?

C'était un excellent Médecin qui touchait à la source même de tous les maux et leur appliquait un remède universel et divin. Et certes il est divin ce remède qui guérit en aimant et en apprenant à aimer. Il ramenait en effet l'homme à son premier état en le reconduisant à son principe, qui est l'amour. L'amour a fait l'homme ; ses misères ne viennent que de la perte de l'amour. C'était donc lui rendre tout que de lui rendre l'amour et de lui en apprendre la véritable pratique.

4. Le monde rejette le céleste Médecin et le grand remède de sa charité : il renonce donc à sa guérison et à sa consolation ; mais en le rejetant il se punit bien lui-même, puisqu'il ajoute un poids presque insupportable aux misères ordinaires qui font la peine du péché. Son indigence devient extrême, ses maladies sans compassion et sans secours, sa captivité sans délivrance, ses larmes sans consolation, sa faim sans assistance, et sa mort sans pitié. Voilà de quelle manière il traite ses sujets, et où aboutit sa propre conduite dépouillée de charité. Bien loin d'adoucir la blessure, il met le fer dans la plaie par manque de charité, et ainsi il multiplie les douleurs et les afflictions ; et si Dieu n'avait pitié de ce pauvre monde en envoyant la charité chrétienne à son secours, que deviendraient les hommes qui sont ses partisans ? Assurément il les réduirait, même selon le corps, à un état pire que celui des bêtes sauvages.

5. Toutes les tribulations que le monde cause en

augmentant les peines communes du péché, ne sont rien en comparaison de celles qu'il fait naître lui-même et qui ne seraient pas s'il avait de la charité. Il désole toute la face de la terre par la fraude, par l'infidélité, par l'avarice, par les guerres, par les procès, par les haines, par l'envie et par les détractions. En effet, ses fraudes engendrent mille travaux, mille soucis et mille défiances ; ses infidélités produisent une infinité de douleurs et de regrets ; son intérêt lui fait oublier toute autre considération ; ses guerres détruisent par le fer et le feu les biens, le repos et la vie ; ses procès sont une torture pour l'esprit et creusent un abîme où s'engloutissent les richesses et la conscience ; ses haines n'entassent que des ruines, son envie ne crée que des supplices, et ses détractions bannissent tout ce qui reste d'honneur et de probité. Mais d'où vient tout cela ? N'est-ce pas du défaut de charité ? Il faut donc avouer que le monde se fait à lui-même les plus grands maux qu'il puisse souffrir ; mais aussi il ne saurait être puni par une main plus cruelle que la sienne. Par ses pratiques perverses il renonce à l'amour qu'il doit à Dieu ; or, comme la charité est une, et que celle pour le prochain n'est qu'un effet de la charité pour Dieu, en perdant l'une il perd l'autre, et il ne sait plus ni s'aimer bien lui-même, ni son prochain. Il demeure ainsi dépouillé du grand remède de ses misères communes, et il n'est propre qu'à s'en procurer de plus grandes en mettant la désolation partout faute de charité.

6. Vous n'avez qu'à ouvrir les yeux de l'expérience pour voir que tout le monde est rempli de ces misères et de ces tribulations. Hé ! pourquoi ?

Parce que là où la charité est rare, tous ces maux se trouvent en abondance ; personne ne peut s'en mettre à couvert, et il faut que les enfants de Dieu, qui vivent dans le siècle, se résolvent à les souffrir ; mais leur consolation se trouve dans la même charité, qui leur apprend à convertir en mérites les supplices que le monde se crée pour lui-même et pour les autres faute de charité.

Or, âme pieuse, qui sait si, en restant dans le siècle, vous n'auriez pas été plongée dans ces mêmes tribulations ? Et certes elles sont toujours bien dures : car il n'y a pas de douleur plus sensible que la douleur de l'amour blessé.

AFFECTIONS.

Confessez à Dieu, en méprisant le monde, que celui-ci fait payer bien cher l'usure de ce qu'il prête. La monnaie qu'il donne est fausse ; elle est bien éloignée de porter le coin de votre charité, ô mon Dieu ! et pour usure le monde en tire le sang, le repos et la vie avec une infinité de douleurs au dehors ; mais ce qu'il tire du dedans est bien plus cruel, puisque c'est le salut de l'âme.

Bénissez Dieu de ce qu'il vous a retirée du milieu de cette terre des mourants, où tant d'hommes meurent d'une double mort, et de ce qu'il vous a placée en la demeure de ceux qui apprennent à trouver la suavité de la vie dans les douleurs que la charité de votre Sauveur lui a fait souffrir pour la rédemption de ce monde de douleurs.

O Sauveur de mon âme, si le monde vous a infligé tant de tortures, faut-il s'étonner s'il s'en

donne à lui-même, et s'il en donne tant aux autres ? Il ne sait que détruire, corrompre et porter l'affliction partout.

Epanchez votre âme devant Dieu en le remerciant de ce qu'il a apporté au monde la vraie charité fraternelle et qu'il vous en a donné tant d'exemples et tant d'instructions.

Avouez que la charité est l'unique remède qui peut adoucir les misères de la vie, et reconnaissez l'aveuglement où sont ceux qui, en rendant l'amitié si difficile et si défectueuse, se privent non seulement du remède de leurs misères, mais encore les aigrissent et les augmentent. Quant à vous, soupirez de désir après cette charité.

Reconnaissez-la comme le plus beau caractère de ressemblance avec Jésus-Christ en tant que Dieu et en tant qu'homme, et pensez qu'il vous dit ces paroles : « Ce sera en cela que tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples, si vous gardez bien la dilection entre vous [1] ». Dites-lui à votre tour qu'il nous a bien montré que « Dieu est la charité même [2] ».

Reconnaissez devant Dieu que s'il se rencontre des peines en votre état, elles sont bien nobles et bien désirables, puisqu'elles sont acceptées par amour pour la charité, qu'elles sont des exercices et des preuves de cette vertu, qu'elles servent à soumettre la chair à l'esprit, qu'elles fournissent des occasions d'imiter le Sauveur et qu'elles sont honorées de ses regards et de ses bénédictions.

Priez le Seigneur que les apparences de prospé-

[1] In hoc cognoscent omnes quia discipuli mei estis, si dilectionem habueritis ad invicem. *Joann.* XIII, 35.

[2] Deus charitas est. I *Joann.* IV, 8.

rité que le monde déploie ne fassent plus d'impression sur votre esprit : car le monde n'a que ruse et tromperie, il rend ses adeptes misérables, il les fait monter sur une branche faible et fragile pour cueillir un fruit ; mais c'est afin de les précipiter en bas et de leur donner la mort quand la branche vient à se rompre subitement.

Enfin, rendant grâce et honneur au secours divin, pénétrez votre âme de ces paroles de David : « Comme le passereau, notre âme s'est échappée du filet des oiseleurs : le filet a été rompu, et nous avons été heureusement délivrés [1] ».

RÉSOLUTIONS.

1° De ne faire cas que de la vraie charité : celle qui se montre par les œuvres.

2° De ne garder en vous-même et de ne faire paraître au dehors aucune estime pour les pratiques du monde, mais de vous tenir dans la simplicité de la liberté chrétienne.

3° De ne vous servir des cérémonies et civilités mondaines qu'autant que l'affabilité de la charité le requerra, pour les convertir en actes de vertu, et non pas pour en faire un simulacre d'amitié dont le monde se sert pour mieux tromper.

EXAMEN.

1° Voyez si vous estimez la charité fraternelle comme elle le mérite, et si vous la reconnais-

[1] Anima nostra sicut passer erepta est de laqueo venantium ; laqueus contritus est, et nos liberati sumus. *Ps.*CXXIII,7.

sez pour ce qu'il y a de plus précieux dans la vie.

2° Si vous n'y mettez point quelque obstacle entre vous et le prochain.

3° Si vous vous appliquez à conserver l'union avec tous, et si pour cela vous avez soin de bien mortifier votre langue et vos sentiments : car c'est ici qu'une parole dite mal à propos cause un grand ravage ; mais aussi la mortification de tout ce qui peut nuire à l'union est plus estimable que toutes les austérités corporelles, car elles ne sont rien sans la charité.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Qui sibi nequam est, cui alii bonus erit? » *Eccli.* XIV, 5. — Celui qui est mauvais pour soi-même, envers quel autre sera-t-il bon?

2° « Concupiscitis, et non habetis ; occiditis, et zelatis, et non potestis adipisci ; litigatis et belligeratis, et non habetis, propter quod non postulatis. » *Jacob.* IV, 2. — Vous êtes pleins de désirs, et vous n'avez pas ce que vous désirez ; vous tuez, et vous êtes jaloux, et vous ne pouvez obtenir ce que vous voulez ; vous vous disputez et vous combattez les uns contre les autres, et vous n'avez pas ce que vous tâchez d'avoir, parce que vous ne demandez pas à Dieu vos véritables besoins.

3° « Nolite diligere mundum, neque ea quæ in mundo sunt. Si quis diligit mundum, non est charitas Patris in eo. » I *Joann.* II, 15. — N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde. Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est pas en lui.

HUITIÈME MÉDITATION.

DE L'ENGAGEMENT AU MONDE ET DE SES LIENS.

CONSIDÉRATIONS.

1. C'est le propre de la concupiscence de ne représenter à la raison que ce qui est conforme aux appétits naturels et de lui cacher tout le reste, et le grand faible de la raison est de se laisser séduire par ses flatteries ; mais dans cette sorte d'engagement au monde la concupiscence l'aveugle souvent entièrement pour l'y précipiter sans réflexion. Alors on court aux belles apparences, sans considérer qu'il s'agit de s'attacher par un lien qui engage la liberté jusqu'à la mort et qui l'oblige à de grands travaux.

Tout le repos de la vie y est souvent jeté comme au sort, sans qu'on puisse connaître de quel côté il tournera. Sait-on à quoi on s'engage ? à quels accidents, à quelles privations, à combien de douleurs et de morts réitérées ? Tout est dans l'incertitude, et l'on s'expose à tout. Le livre de l'expérience est ouvert à tout le monde ; il ne faut qu'y jeter les yeux pour voir combien on court de risques.

2. La dignité du sacrement que Dieu a donné à l'état de celui qui s'engage au monde, marque assez le besoin qu'on y a d'un secours particulier de la grâce, et montre en même temps la nécessité de se bien disposer pour le recevoir et d'être attentif à Dieu et à soi-même pour n'en pas perdre le fruit. Mais combien pour cela ne faut-il pas travailler ?

On a à combattre contre les occasions prochaines et contre les affections ; et certes il y a de grandes difficultés : car plus les affections sont sensibles, plus elles dérobent facilement le cœur, obscurcissent la raison et jettent dans l'assoupissement du péché. Il faut donc beaucoup d'attention et de mortification pour pouvoir réduire tout cela à la sainte indifférence, sans laquelle l'âme ne goûte guère le bien de la paix intérieure.

3. L'âme qui veut être à Dieu reconnaît assez par son expérience ce que produit l'immortification d'une affection, même spirituelle, et ce qu'elle lui coûte : de là elle peut conjecturer quel trouble peuvent causer ces affections qui sympathisent le plus avec les sens. Il est bien malaisé de se tenir ferme où les affections produisent presque incessamment des soins et des désirs qui mettent l'agitation dans l'esprit et le trouble dans le cœur, et où les occasions sont toujours prochaines. Il faut bien de la force pour surmonter les difficultés qui se présentent presque à chaque moment, et qui sont d'autant plus grandes que l'esprit est capable de plus de faiblesse et d'inconstance, et que la vie est exposée à plus d'accidents. On ne doit donc point s'étonner si, dans cet état, le nombre de ceux qui s'y gouvernent chrétiennement est bien petit, et si nous voyons ces engagements suivis presque toujours de tant de misères et de dérèglements.

4. Vous m'avouerez qu'une âme désireuse de son salut devrait bien consulter Dieu avant que de se mettre dans cet engagement, où les risques sont cachés sous les voiles de la satisfaction permise et les combats sous le mirage de l'affection légitime,

puisque tout y est doublement trompeur et dangereux.

Hélas ! combien il y a de personnes qui en cela manquent à leur devoir ? Et pourtant où l'arbre tombe, il faut qu'il y demeure ; et si dans ces unions la rencontre est désavantageuse, on n'y trouve presque point de remède que dans la mort.

AFFECTIONS.

Reconnaissez que Jésus-Christ n'est pas seulement votre Dieu, mais que sa charité vous a tant aimée qu'il s'est fait votre Epoux, et dites du fond du cœur : O Sauveur de mon âme ! votre dignité et les obligations que je vous ai méritent que vous ayez la préférence. Y a-t-il quelqu'un au ciel et sur la terre qui puisse entrer en comparaison avec vous ?

Confessez que vous ne devez avoir d'attachement que pour lui, et que vous ne pouvez en donner une partie à une créature sans lui ôter ce qui lui appartient ; et vous vous écrierez : Seigneur, je ne fais qu'un corps avec vous, vous êtes ma tête et vous m'avez fait l'un de vos membres ; je ne puis donc point ne pas m'attacher à vous, je ne puis me séparer de vous sans vous faire violence. Hé ! que serais-je, Seigneur, si j'étais détachée de vous ? Un membre coupé, mort, inutile. Appliquez tout cela à l'âme séparée de Dieu, et avouez que l'attachement à autre chose qu'à lui est un commencement de ce malheur.

Pensant aussi à ce qu'il lui en a coûté pour vous faire son Epouse, dites : O Seigneur ! c'est de votre

propre sang que vous m'avez achetée et que vous me dotez; vous entretenez mon âme par l'effusion de votre Saint-Esprit, et vous me nourrissez de votre corps : à combien de titres vous dois-je donc mon entier attachement?

Reconnaissez devant Dieu la grande propension que vous avez de vous attacher aux créatures, et, lui adressant vos plaintes avec confiance et avec un gémissement intérieur qui tende à obtenir de lui le soutien contre ce penchant, vous direz : O Seigneur! qu'il est difficile à l'infirmité humaine, telle que je la connais, de s'engager avec une créature sans s'y attacher étroitement!

Rendez-lui vos actions de grâces de ce qu'il vous a préservée d'entrer dans cet engagement, et avouez-lui que l'attache à la créature n'est qu'une disposition à la douleur. Oui, mon Dieu, cela ne sert qu'à faire ressentir plus vivement la peine de la privation.

Du fond de votre cœur répétez la parole de David : « Mon unique bien est de m'attacher à Dieu [1] »; et, vous souvenant de la parole de S. Paul : « Celui qui s'attache à Dieu devient un même esprit avec lui [2] », vous pourrez dire avec raison : O Sauveur de mon âme! mon attachement aux créatures ne peut tout au plus que me rendre une même chose avec elles; mais qu'y gagnerais-je? Ce ne serait qu'une misère unie à une autre misère, qui ne ferait qu'augmenter la misère, tandis qu'en devenant un même esprit avec vous, mon infirmité deviendra une puissance par votre puissance, un trésor par votre charité

[1] Mihi autem adhærere Deo bonum est. *Ps.* LXXII, 28.

[2] Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. I *Cor.* VI, 17.

et une félicité par votre béatitude. Et, considérant ainsi les misères des engagements du monde, vous avouerez qu'on est justement puni quand du rien on veut faire quelque chose et qu'on veut le mettre en la place de Dieu.

Souvenez-vous enfin de cette parole de David : « Vous avez rompu mes liens, je vous en sacrifierai une hostie de louanges [1] » ; et sur cette pensée prenez ces résolutions qui vous sont indiquées dans la suite du même Psaume du Prophète royal.

RÉSOLUTIONS.

1° D'accepter de la main de Notre-Seigneur tout ce qu'il voudra vous envoyer pour purifier vos affections, pour les réformer et les attirer entièrement à lui.

2° D'invoquer son saint nom pour rapporter à sa gloire votre délivrance et pour obtenir la grâce de vous en bien servir.

3° De rendre fidèlement vos vœux à Celui qui est votre Dieu et votre Epoux, à qui vous engagez votre liberté, votre foi et votre honneur.

Priez le Seigneur, par la tendresse de son amour envers la sainte Vierge, qu'il vous donne la grâce d'être son serviteur fidèle.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Si nupserit virgo, non peccavit. Tribulationem tamen carnis habebunt hujusmodi. » I *Cor.* VII,

[1] Dirupisti vincula mea : tibi sacrificabo hostiam laudis. *Ps.* CXV, 16, 17.

28. — Si une jeune fille prend un époux, elle ne pèche point ; cependant ces personnes ressentiront les tribulations de la chair.

2° « Tempus breve est : reliquum est, ut et qui habent uxores, tanquam non habentes sint. » I *Cor.* VII, 29. — Le temps est court ; c'est pourquoi que ceux qui ont une épouse soient comme n'en ayant point.

3° « Qui cum uxore est, sollicitus est quæ sunt mundi, quomodo placeat uxori, et divisus est. » I *Cor.* VII, 33. — Celui qui est marié s'occupe des choses du monde et de ce qu'il doit faire pour plaire à son épouse, et il se trouve ainsi partagé.

NEUVIEME MEDITATION.

DE L'ÉTAT DU CÉLIBAT.

CONSIDÉRATIONS.

1. Chacun sait qu'il n'y a rien de plus naturel à l'âme que la liberté, rien qui lui soit plus agréable que d'en avoir un usage entier qui la rende maîtresse d'elle-même ; mais peu de personnes savent bien la gouverner. La tenir attachée aux objets sensibles, c'est l'approcher de bien près de la captivité, puisque l'usage de ces choses fortifie les sens contre la raison, et que la faiblesse de la liberté est facilement séduite par leurs illusions ou terrassée par leurs contradictions. On met facilement la liberté de l'âme en captivité pour jouir plus librement des convoitises des sens. Aussi rien n'est plus favorable

à la véritable liberté que ce qui la tient dégagée des choses sensibles et de la dépendance de cette autre liberté fausse, qui est aussi faible qu'elle et qui n'a souvent pour objet que l'usage des sens. Or le célibat jouit de tous ces avantages. Cet état est donc un grand moyen pour bien posséder son âme, conserver sa liberté pour Dieu et s'attacher à lui entièrement.

2. Il fait un grand honneur au corps, en le conservant pour ne servir qu'à l'esprit ; et si le corps pouvait raisonner, il reconnaîtrait que cet état lui donne aussi une grande liberté, en le délivrant de beaucoup d'infirmités et de misères.

3. Il donne d'abord une grande liberté au cœur, puisqu'il lui épargne les troubles et les douleurs que cause l'amour naturel. En effet, même au dire des païens, ne se rencontre-t-il pas en cet amour une infinité de douleurs de toutes sortes ? Si ses liens tiennent le cœur attaché, ce n'est que pour le faire souffrir davantage en sa liberté qu'il tient captive. L'expérience fait connaître que rien n'est plus semblable à une mer agitée qu'un cœur captivé par l'amour. Si la joie et l'espérance l'élèvent un moment, la tristesse et la défiance surviennent qui l'abaissent incontinent ; les désirs mécontents et la colère se succèdent, et le pauvre cœur se laisse emporter au gré de leurs caprices ; sa tendresse même ne sert que pour lui faire mieux ressentir les incommodités de ces orages. L'amour naturel ressemble au vent qui agite les flots de la mer, et si la mer n'a guère de calme parfait, parce que le vent y souffle toujours, le cœur engagé dans cet amour en a encore bien moins, parce que cet

amour le tient toujours dans un trouble perpétuel.

4. Mais si le célibat donne de la liberté au cœur, il en met aussi dans l'esprit : car l'un participe aux mouvements de l'autre. La même cause qui excite une tempête dans le cœur, produit en même temps dans l'esprit des inquiétudes et des pensées, qui y forment des nuages et des combats semblables à celui des éléments contraires qui se choquent et forment le tonnerre. Les pensées sont comme le bruit du tonnerre, les résolutions précipitées sont comme les éclairs, et les emportements en sortent comme la foudre pour éclater par des paroles et par des actions.

Enfin le célibat fournit le moyen d'appliquer tous ses soins pour plaire à Dieu. Pouvons-nous donc souhaiter un bien qui renferme une plus grande liberté que celle du célibat? Et n'est-ce pas une grande grâce et un grand honneur que reçoit celui à qui Dieu l'a concédé? Heureux celui qui se sert bien de ce moyen de salut!

AFFECTIONS.

Avouez la vérité de cette parole : « Tout ce qui peut être estimé au monde n'est pas comparable à la continence [1] », et dites aussi : Seigneur, si la liberté ne peut pas se bien vendre pour tout l'or du monde, on ne peut point non plus payer dignement la continence, puisqu'elle donne tant de liberté.

Epanchez votre âme devant Dieu, en reconnais-

[1] Omnis ponderatio non est digna continentis animæ. *Eccli.* XXVI, 20.

sant l'honneur qu'il vous fait de vous appeler à un état qui vous rend la seule maîtresse de votre liberté. Oui, Seigneur, direz-vous, ma liberté ne doit pas être partagée, il faut qu'elle soit toute à vous : vous ne me l'avez donnée qu'afin de pouvoir faire un libre choix de vous.

Souvenez-vous de la parole de S. Paul, qui met « la continence entre les fruits de l'Esprit[1] », et dites à Dieu que vous voyez bien que ce trésor ne peut pas se trouver en votre corps : c'est un don de votre miséricorde, ô mon Dieu !

Reconnaissez avec Salomon « qu'on ne peut pas avoir la continence si Dieu ne la donne, et que c'est déjà un effet de la sagesse que de savoir de qui procède ce don[2] ». Aussi, comme le Sage, adressez-vous à Dieu, en le priant de tout votre cœur de vous accorder cette grâce et la persévérance dans cet état.

Rappelez-vous en sa présence que vous devez toujours paraître devant lui « faisant de votre corps une hostie vivante[3] », puisque sa grâce vous consacre à sa gloire. Seigneur, direz-vous, oui, volontiers je m'offre comme victime d'immolation à votre gloire, sans vouloir souffrir d'autres flammes que celles de votre amour. Ces flammes, ô mon Dieu ! sont claires et pures, et elles n'aveuglent pas la raison par de sombres fumées, comme les feux de l'amour des créatures.

[1] Fructus autem Spiritus est... continentia. *Galat.* v, 22, 23.

[2] Non possem esse continens, nisi Deus det : et hoc ipsum erat sapientiæ, scire cujus esset hoc donum. *Sap.* VIII, 21.

[3] Ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem. *Rom.* XII, 1.

Dites-lui qu'il faut dorénavant « que vos membres servent à la justice pour votre justification [1] », en faisant pénitence et en vous acquittant des obligations que vous contractez envers Dieu.

Demandez-lui pardon de l'usage mauvais que vous avez fait de vos membres par le péché, et que votre cœur s'écrie : O Seigneur, ils n'ont que trop servi à la vanité !...

Reconnaissez que l'état naturel de votre cœur, qui ne peut souffrir de partage sans mourir, vous apprend de quelle manière vous devez aimer Dieu. Seigneur, direz-vous, puisque vous m'ôtez toutes les occasions de le partager, je serais doublement coupable s'il ne vous appartenait tout entier.

Remerciez Dieu enfin de ce qu'en retirant votre cœur de l'attachement à la créature il vous exempte des douleurs inévitables de leur privation.

RÉSOLUTIONS.

1° Proposez-vous de ne plus vous considérer vous-même que comme une chose qui est à Dieu, et de regarder tout ce que sa Providence vous enverra comme un usage qu'il en veut faire.

2° De veiller sur votre cœur de peur qu'il ne s'attache aux créatures.

3° D'aspirer toujours à la liberté des enfants de Dieu, qui se trouve dans l'indépendance que produit le détachement des créatures.

[1] Exhibete membra vestra servire justitiæ in sanctificationem. *Rom.* VI, 19.

EXAMEN.

Vous pourrez le faire avec fruit sur ces mêmes résolutions.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Mulier innupta, et virgo, cogitat quæ Domini sunt, ut sit sancta corpore et spiritu. » I *Cor.* VII, 34. — Une femme non mariée, et une vierge, s'occupe du soin des choses du Seigneur, afin d'être sainte de corps et d'esprit.

2° « Æmulor enim vos Dei æmulatione. Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. » II *Cor.* XI, 2. — J'ai pour vous la jalousie de Dieu, parce que je vous ai fiancée à cet unique Epoux, qui est Jésus-Christ, pour vous présenter à lui comme une vierge pure.

3° « Porro hoc ad utilitatem vestram dico : non ut laqueum vobis injiciam, sed ad id quod honestum est, et quod facultatem præbeat sine impedimento Dominum obsecrandi. » I *Cor.* VII, 35. — Or je dis tout ceci pour vous être utile, et non point pour vous dresser un piège, mais pour vous porter à ce qui contient plus d'honneur et qui vous donne un moyen plus facile de prier Dieu sans empêchement.

CHAPITRE II

DE L'EXCELLENCE DE LA GRACE DE LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX.

PREMIÈRE MÉDITATION.

LA GRACE DE LA VOCATION EST UNE MARQUE SINGULIÈRE DE L'AMOUR DE DIEU ENVERS VOUS, ET ELLE DOIT VOUS PROVOQUER A LA RECONNAISSANCE ENVERS LUI.

CONSIDÉRATIONS.

1. Tout ce que nous avons dit jusqu'ici le fait assez connaître, mais la chose mérite que vous en fassiez une méditation spéciale. Jésus-Christ vous a témoigné beaucoup d'amour en quittant les anges du ciel pour venir vous chercher sur la terre ; mais il vous en a montré encore davantage en oubliant toutes ses commodités pour courir après vous et pour vous ramener au bon chemin dont vous vous étiez éloignée. N'était-ce pas assez qu'un Dieu se fût fait homme et qu'il se fût réduit à chercher les brebis égarées jusque dans les opprobres, dans les fouets, dans les douleurs, dans la mort et jusque dans les enfers ? Mais rechercher tout de nouveau ces mêmes brebis, achetées au prix d'un amour qui y a consacré son honneur, son sang et sa vie, et les ramener après avoir reçu d'elles l'injure du

mépris et de la désertion, cela ne peut venir que d'un excès de tendresse, qui veut immoler tous ses intérêts à leur amour et à leur salut. Et pourtant c'est ce que Jésus a fait pour vous : il vous a aimée en vous rachetant avant même que vous fussiez au monde ; mais il vous a aimée avec excès en vous cherchant après vos offenses et en oubliant tout ce qui pouvait le porter à vous abandonner. Si donc vous vous devez vous-même tout entière à lui pour vous avoir rachetée, quel amour et quelle reconnaissance ne lui devez-vous point pour vous avoir recherchée et trouvée ?

2. Vous vous étiez égarée dans les chemins du siècle, qui aboutissent à la mort, et déjà « vous alliez en vagabonde dans les voies de votre cœur [1] »; cependant les entrailles de sa charité se sont émues de compassion sur vous, et il a repris ses premières fonctions de Pasteur pour vous retirer de votre perte. Il a fait entendre à vos oreilles le son très doux de ses inspirations, et vous, vous tâchiez de vous cacher plutôt que de les suivre. Il vous a cherchée, et vous, vous le fuyiez ; mais la force de son amour a eu plus de persévérance que vous n'aviez de lâcheté, et enfin il vous a retrouvée et vous a fait vous retrouver vous-même en vous rendant à lui ; et aussitôt il vous a chargée sur ses épaules pour vous porter dans une bergerie privilégiée, où il veut prendre un soin particulier de votre salut et exercer sur vous à plaisir non seulement ses fonctions de Pasteur, mais aussi celles de Père, de Maître et d'Epoux.

3. Il a fait aux anges une fête de votre con-

[1] Abiit vagus in via cordis sui. *Is.* LVII, 17.

version, et il veut recevoir les congratulations de ses amis et de ses voisins, qu'il appelle exprès pour se procurer à lui-même l'applaudissement de vous avoir retrouvée. Or qu'y a-t-il en vous qui puisse mériter un si grand honneur, et qui puisse être le sujet d'une si grande joie ? Rien sans doute ; mais c'est le seul amour du bon Pasteur, qui vous estime plus que vous ne méritez, et qui vous fait valoir ce que vous ne valez pas ; c'est cet amour qui en est la seule cause. Si donc c'est l'amour du Sauveur qui vous donne ainsi de la considération, ne devez-vous pas volontiers désirer d'avoir tout l'amour de ses bienheureux Esprits, qui se réjouissent de votre conversion, pour pouvoir le joindre au vôtre, afin de mieux reconnaître l'amour par l'amour, puisque ce n'est que par ce moyen qu'il se peut reconnaître ? Et si vous aimez moins que vous ne le voulez, aimez au moins autant que vous le pouvez, et vous aurez accompli tout ce que vous devez. De plus, ne l'oubliez pas, la pénitence est le vin des anges qui leur réjouit le cœur. Or ils ont toujours soif de votre salut. Excitez-vous donc à leur servir toujours de ce vin, afin que leur joie continue. Le meilleur vin sera celui qui aura le plus d'esprit d'amour, et ce sera aussi celui qui sera le plus digne de la bouche de l'Epoux, comme il sera le plus propre pour vous enivrer d'une ivresse qui est sainte et désirable, puisqu'elle fait perdre l'esprit du monde et qu'elle remplit l'âme de l'esprit de Dieu. « Mangez, mes amis, buvez et enivrez-vous, mes bien-aimés [1]. »

[1] Comedite, amici, et bibite, et inebriamini, charissimi. *Cant.* v, 1.

C'est à cette sainte ivresse que vous invite cette parole du Cantique des cantiques.

AFFECTIONS.

Souvenez-vous de ces paroles d'Isaïe : « Nous nous étions tous égarés comme des brebis errantes; chacun s'était détourné pour suivre sa propre voie, et Dieu l'a chargé lui seul de l'iniquité de nous tous [1] ». Confessez à Jésus-Christ que sans lui nous étions perdus, et que votre cœur s'écrie : O Seigneur ! il y paraît bien que vous êtes le seul qui êtes chargé de nos iniquités, puisque vos souffrances vous ont rendu méconnaissable et que le Prophète a pu dire de vous : « Nous l'avons regardé comme un lépreux, comme un homme frappé de la main de Dieu [2] ».

Entretenez Jésus de ce qu'il a souffert pour vous.

Reconnaissez que vos égarements lui ont coûté bien cher, et du plus intime de l'âme demandez-lui pardon des fautes que vous avez faites par votre malice. O mon Sauveur, direz-vous, je méritais certes d'être abandonnée, et il n'y a qu'un amour infini, comme est le vôtre, qui aurait pu se résoudre à me rechercher, etc.

Pensez qu'il vous dit ces paroles : « En passant auprès de vous, je vous ai vue foulée aux pieds dans votre sang, et lorsque vous étiez ainsi plongée

[1] Omnes nos quasi oves erravimus, unusquisque in viam suam declinavit ; et posuit Dominus in eo iniquitatem omnium nostrum. *Is.* LIII, 6.

[2] Putavimus eum quasi leprosum et percussum a Deo. *Ibid.*, 4.

dans votre sang, je vous ai dit : vivez [1] ». Oh ! oui, Seigneur, il est vrai, vous m'avez trouvée chargée de plaies, toute la substance de ma vie dépérissait, mes jours s'écoulaient, et j'aurais succombé à une mort funeste, si votre charité n'avait eu pitié de moi et si elle ne m'avait retirée de cet état misérable, en prononçant sur moi cette parole de vie : « Je vous le répète : vivez en votre sang [2] ».

Souvenez-vous encore de ce texte de l'Evangile : Le bon Maître « convoque ses amis et ses voisins, et il leur dit de le congratuler, parce qu'il a retrouvé sa brebis égarée [3] » ; et alors vous admirerez sa bonté qui change si facilement en joie sa juste colère. O Seigneur ! direz-vous, de quoi pouvez-vous témoigner tant de joie, si ce n'est d'avoir une occasion d'exercer votre miséricorde ? A quels extrêmes votre charité vous fait-elle passer ? D'une juste colère à la joie de pardonner ! Vraiment tout cela se ressent de l'infini.

Pensez aussi qu'il ne dit pas à ses amis de congratuler la brebis, mais bien de lui témoigner à lui-même le bonheur qu'ils éprouvent de ce qu'il l'a retrouvée. Et devant ce bon Pasteur reconnaissez avec action de grâces combien votre vie est d'un grand prix, puisqu'il fait de votre salut son propre intérêt, qu'il en fait sa joie, et que ramenée par lui-même au ciel vous êtes le sujet de

[1] Transiens autem per te, vidi te conculcari in sanguine tuo. Et dixi tibi cum esses in sanguine tuo : vive. *Ezech.* XVI, 6.

[2] Dixi, inquam, tibi, in sanguine tuo vive. *Ibidem.*

[3] Convocat amicos et vicinos, dicens illis : congratulamini mihi, quia inveni ovem meam, quæ perierat. *Luc.* XV, 6.

son allégresse triomphante. O Seigneur! non, ce n'est pas à moi qu'il faut faire des congratulations pour mon salut, puisque ce ne sont pas mes mérites qui en sont la cause, mais votre seule bonté, à vous.

Remerciez les saints anges de la part joyeuse qu'ils prennent à votre conversion. Entretenez-vous avec eux des miséricordes de Dieu envers vous. Invitez-les à le remercier pour vous. O Esprits bienheureux! si mes égarements vous ont contristés jusques à faire « pleurer amèrement les anges de la paix [1] », il est juste que je fasse pénitence d'une manière qui puisse vous consoler autant que je vous ai contristés.

Adressez-vous spécialement à votre bon ange gardien, et demandez-leur à tous le secours de leur intercession pour accomplir vos résolutions.

RÉSOLUTIONS.

1° Proposez-vous d'être entièrement soumise aux volontés de Dieu, pour réparer les injures que vous lui avez faites par vos égarements.

2° De considérer la Religion comme la bergerie où il vous a apportée, et qui vous est nécessaire pour être en sûreté contre les loups et pour ne plus vous égarer.

EXAMEN.

1° Voyez si vous traitez votre profession avec le respect que vous lui devez.

[1] Angeli pacis amare flebunt. *Is.* XXXIII, 7.

2° Si vous montrez partout dans vos actions que vous avez l'esprit de pénitence.

3° Si vous ne laissez pas égarer vos désirs et votre cœur hors de votre cloître.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Erravi sicut ovis quæ periit; quære servum tuum, quia mandata tua non sum oblitus. » *Ps.* CXVIII, 176. — J'ai erré comme une brebis perdue; cherchez votre serviteur, puisque je n'ai point oublié vos commandements.

2° « Eratis sicut oves errantes, sed conversi estis nunc ad pastorem et episcopum animarum vestrarum. » I *Petr.* II, 25. — Vous étiez comme des brebis égarées; mais maintenant vous êtes retournés au Pasteur et au Gardien de vos âmes.

DEUXIÈME MÉDITATION.

LA GRACE DE LA VOCATION A L'ÉTAT RELIGIEUX EST UN SUJET DE GRANDE CONSOLATION.

CONSIDÉRATIONS.

1. L'homme n'a rien de plus précieux que son salut éternel, et rien ne peut lui donner plus de consolation que ce qui le met en sûreté. Il peut bien, il est vrai, se dérégler et le négliger dans ses actions; mais il ne peut pas détruire entièrement en son âme l'inclination indispensable qu'elle a d'assurer son salut, ni éviter l'inquiétude qu'elle

éprouve lorsqu'il est en danger. Les plus méchants vous avoueront même que rien ne les console plus que ce qui leur adoucit la crainte d'être damnés. Votre vocation doit donc bien vous consoler, puisqu'elle contient tout ce qui peut vous donner le plus d'assurance de votre salut.

2. Dieu vous choisit au milieu d'une infinité d'âmes pour vous retirer dans un lieu qu'il vous a destiné. N'est-ce pas une marque que vous n'êtes pas du commun, et que sa charité a sur vous quelque dessein singulier, dont les effets ne vous peuvent être que très honorables et très avantageux, quoique les raisons en soient cachées dans les trésors de sa sagesse? Il vous aime puisqu'il vous choisit; il veut vous sauver puisqu'il vous aime; le lieu où il vous place est aussi choisi et préparé de sa main. Quelles marques plus grandes pouvez-vous avoir du dessein qu'il a de vous sauver?

3. Il vous retire de la voie large et spacieuse pour vous en faire prendre une autre qui paraît plus étroite; mais les secours des grâces singulières qu'il veut vous y donner, vous la rendront plus agréable que tout autre, en vous dilatant le cœur pour le remplir de paix et de charité. Il vous retire, dis-je, des chemins qui sont les plus larges, parce qu'on s'y perd plus facilement. Il vous met dans un autre plus étroit, mais qui est plus uni, où on marche plus droit, et où on est plus éloigné du danger de s'égarer.

Il se charge de vous à un nouveau titre, celui de la vie religieuse, puisqu'il vous choisit pour des exercices particuliers, qu'il vous présente dans

cet état où il vous appelle ; il vous retire dans sa maison pour vous y garder et pour éloigner de vos yeux la vanité du monde. Enfin il vous reçoit dans son école pour vous apprendre les règles et les pratiques de son amour, dans lesquelles vous ne pouvez pas douter qu'il ne veuille vous rendre savante et parfaite, puisqu'il est un Maître accompli. Pouvez-vous rien souhaiter de plus fort dans l'état de foi où nous sommes sur la terre pour vous persuader de la bonté toute spéciale qu'il a pour vous? Pourquoi ferait-il tout cela, s'il ne voulait vous sauver ?

4. Il vous aime, vous n'en sauriez douter ; mais s'il vous prépare un lieu d'où il bannit ce qui est le plus dangereux au salut, et où se rencontre tout ce qui peut contribuer à le bien faire, et s'il vous arrache des mains du monde pour vous placer en ce lieu privilégié, il vous montre par là qu'il veut être aimé de vous et qu'il veut s'assurer de vous, de peur que vous ne le quittiez et qu'il ne vous perde. Que pouvez-vous désirer de plus propre pour vous donner de fortes espérances de votre salut ?

5. C'est le Sauveur qui vous recherche lui-même et qui veut comme vous obliger à vous sauver en vous obligeant à l'aimer ; vous ne sauriez donc vous perdre, tant que vous vous tiendrez liée par cette heureuse obligation, et vous serez toujours fidèle à votre engagement à moins que vous ne vouliez renoncer à son amour. Mais assurément, étant, comme vous l'êtes, environnée des secours de sa grâce, exacte dans la pratique de la vertu, éloignée des objets et des occasions dangereuses,

il faudrait que votre volonté tombât dans une grande extrémité de malice pour en venir à ce renoncement. Auriez-vous jamais le triste courage de le faire? — S. Bernard nous offre cette belle pensée : « La Religion est un lieu où l'on vit plus purement, on tombe plus rarement, on se relève plus promptement, on s'avance plus prudemment, on se repose plus sûrement, on reçoit la rosée du ciel plus fréquemment, on se purifie plus rapidement, on meurt plus tranquillement, et l'on est récompensé plus abondamment[1] ». L'expérience vous fera connaître cette vérité. Il n'est donc pas d'état plus propre pour faire son salut; et en y travaillant vous verrez qu'il n'y a rien qui puisse donner plus de consolation que la fidélité dans les pratiques de cet état qui engage à se sauver.

AFFECTIONS.

Pesez devant Dieu cette parole de Jésus-Christ : « Que servirait à l'homme s'il gagnait tout le monde et se perdait, se faisant tort à lui-même[2]? » Déplorez, sous le regard divin, l'aveuglement des hommes qui s'oublient eux-mêmes en négligeant leur salut. Confessez à Jésus-Christ qu'il n'y a rien de plus vrai et de plus charitable que cette parole. Renoncez bien volontiers au monde et à tout ce qu'il pourrait vous donner, de même que vous

[1] In Religione homo vivit purius, cadit rarius, surgit velocius, incedit cautius, quiescit securius, irroratur crebrius, purgatur citius, moritur confidentius, remuneratur copiosius. *S. Bernardus.*

[2] Quid proficit homo, si lucretur universum mundum, se autem ipsum perdat, et detrimentum sui faciat? *Luc.* IX, 25.

avez renoncé à Satan le jour de votre baptême, et dites de bon cœur ces paroles de David : « Le Seigneur est la part de mon héritage et de mon calice. C'est vous, mon Dieu, qui me rétablissez dans mon héritage [1]. »

Reconnaissez la vérité de ces paroles de S. Paul : « Le Seigneur est le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation [2] ».

O Seigneur, direz-vous, je le reconnais par mon expérience, vous êtes pour moi un Père de miséricorde, puisque nonobstant tant d'infidélités et de désobéissances vous m'avez recherchée, reçue dans votre sein, secourue, assistée, comme si je ne vous avais jamais offensé.

J'ai été trompée en cherchant de la consolation hors de vous : car tout ce qui n'est pas vous est étranger à l'âme. Comparez la consolation qui vient de Dieu à la brillante lumière du jour, et celle qui vient des créatures aux pâles lueurs d'une chandelle de suif, qui ne laisse qu'une odeur fétide en s'éteignant, et avouez que cette lumière n'est propre qu'à brûler les ailes des moucherons qui sont trompés par son éclat.

Et considérant le choix que Dieu a fait de vous, dites avec admiration ces paroles de David : « O Seigneur ! qu'est-ce que l'homme pour vous être fait connaître à lui, ou le fils de l'homme pour en avoir tant d'estime [3] ? » Comparez la grandeur de Dieu

[1] Dominus pars hæreditatis meæ et calicis mei : tu es qui restitues hæreditatem meam mihi. *Ps.* xv, 5.

[2] Pater misericordiarum, et Deus totius consolationis. II *Cor.* i, 3.

[3] Domine, quid est homo, quia innotuisti ei ? aut filius hominis, quia reputas eum ? *Ps.* cxliii, 3.

avec la bassesse de votre néant, et de votre néant criminel par le péché, et demandez-lui ce qui peut l'avoir porté à vous choisir ; car pour nous, Seigneur, nous ne saurions rien dire sur ce sujet sinon cette parole de David : « Que tous vos ouvrages vous glorifient, et que vos Saints vous bénissent. Qu'ils publient la gloire de votre règne et proclament votre puissance [1]. »

Appliquez-vous aussi ces paroles de Jésus-Christ : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisie [2] » ; et voyez ce que vous pouvez répondre à une parole si honorable et si glorieuse pour vous ; reconnaissez que c'est un effet de sa pure bonté.

Dites-lui encore la parole de l'aveugle de Jéricho : « Seigneur, faites que je voie [3] », et ajoutez : O mon Dieu ! je crois que mon cœur défaillirait, oppressé par le sentiment de sa reconnaissance, s'il voyait bien l'excellence de la grâce que vous m'avez faite en me choisissant. Si je ne vois comme je voudrais voir, au moins, Seigneur, donnez-moi d'être fidèle. Regrettez enfin avec S. Augustin de l'avoir aimé si tard, et demandez-vous à vous-même si vous voudriez refuser d'appartenir à Dieu après avoir été choisie par lui ; et, concevant en sa présence une ferme espérance de votre salut, produisez des actes de confiance en sa divine charité et honorez-le par vos protestations d'amour.

[1] Confiteantur tibi, Domine, omnia opera tua, et sancti tui benedicant tibi. Gloriam regni tui dicent, et potentiam tuam loquentur. *Ps.* CXLIV, 10, 11.

[2] Non vos me elegistis ; sed ego elegi vos. *Joann.* XV, 16.

[3] Domine, ut videam. *Luc.* XVIII, 41.

RÉSOLUTIONS.

1° De considérer votre âme comme un vase d'élection que Dieu vous a donné à garder.

2° De regarder votre monastère comme un lieu qui le préserve de tout dégât et de toute souillure.

3° De ne le faire plus servir qu'à la volonté de celui qui l'a choisie et qui doit en être l'unique Maître.

EXAMEN.

Vous formerez votre examen sur ces mêmes résolutions.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Vos autem genus electum, regale sacerdotium, gens sancta, populus acquisitionis. » I *Petr.* II, 9. — Vous êtes la race choisie, le sacerdoce royal, la nation sainte, et le peuple conquis.

2° « Magis satagite, ut per bona opera certam vestram vocationem et electionem faciatis. » II *Petr.* I, 10. — Efforcez-vous de plus en plus d'affermir votre vocation et votre élection par les bonnes œuvres.

CHAPITRE III

DE L'IMITATION DE JÉSUS-CHRIST.

PREMIÈRE MÉDITATION.

DU MÉPRIS ET DE LA MORTIFICATION DE L'ENTENDEMENT.

CONSIDÉRATIONS.

1. C'est de l'entendement que le péché a tiré son origine. C'est lui qui a été séduit le premier par une fausse apparence de pouvoir devenir semblable à Dieu ; et en voulant avoir ce que Dieu ne lui donnait pas et ce qu'il était incapable d'avoir, il a perdu toutes les richesses que le Créateur lui avait données. Quelle estime mérite-t-il après avoir fait une si lourde faute? Mais il lui en reste des blessures qui l'accompagneront jusqu'au tombeau. Il se prend facilement pour un autre en s'estimant pour ce qu'il n'est pas ; et la faiblesse de ses vues lui donne une grande facilité pour être trompé par les sens. Il ne se gouverne lui-même que comme un aveugle, qui a besoin d'un bâton pour tâter où il posera le pied. Il ne juge que sur la relation de deux rapporteurs corrompus, qui sont les sens extérieurs et intérieurs. Que peut-il donc attendre de son propre jugement, s'il n'use de beaucoup de défiance et de vigilance à l'égard de tels auxiliaires, puisqu'ils sont infidèles, et s'il ne reconnaît le besoin qu'il a de se-

cours, puisqu'il porte en lui-même la plaie de l'erreur et de la faiblesse ?

2. Les plus éclairés d'entre les hommes et ceux qui s'estimaient le plus, ont été contraints de recourir à l'artifice pour donner du secours à leur entendement. Ils ont beaucoup travaillé pour inventer l'art de la logique, qui leur prescrit des règles, afin de raisonner avec plus de sûreté, de ne point se tromper eux-mêmes et de se garder d'être trompés par les autres. Mais à quoi cela leur a-t-il servi ? Ils ont fait, sans y penser, une protestation publique de leur ignorance et de leur insuffisance, puisqu'ils ont montré par là qu'ils avaient besoin de ce secours pour raisonner. De plus il leur est arrivé bien pis encore : car, selon S. Paul, « en se disant savants, ils sont devenus insensés [1] ». En effet que font aujourd'hui tant de philosophes ? Plusieurs ne se servent de leur art que pour s'aveugler plus subtilement, pour soutenir l'erreur avec plus d'opiniâtreté et pour se montrer incorrigibles. Mais en se disputant et en se démentant les uns les autres dans leurs opinions, ils font voir que leurs lumières sont fort incertaines, et que si le secours de leur logique est si défectueux, leur entendement est encore plus pauvre, puisqu'il a besoin de s'en servir pour raisonner.

3. Il ne faut que consulter l'expérience commune de tous les hommes pour toucher au doigt la pauvreté de l'esprit humain. De quelle attention et de combien de discours n'a-t-il pas besoin pour

[1] Dicentes enim se esse sapientes, stulti facti sunt. *Rom.* I, 22.

connaître et pour comprendre une vérité? Ce qui lui paraissait d'abord certain lui devient tout à coup incertain par l'occurrence de nouvelles idées qui éclipsent ses premières vues ; mais ce qu'il y a de plus triste, c'est que dans la pratique il ne reconnaît souvent qu'il s'est trompé que lorsqu'il n'y a plus de remède. Quand la faute est faite, ses yeux s'ouvrent pour reconnaître qu'il a agi sans réflexion, ou avec ignorance, ou bien avec trop de précipitation, et que ses deux rapporteurs corrompus l'ont tellement aidé à s'aveugler pour lui faire faire de fausses démarches qu'il ne lui reste plus que regret et confusion.

4. Et même après avoir agi avec beaucoup de précaution, souvent le doute lui survient s'il a bien ou mal fait. Quelquefois il croit avoir fait merveille, quand il n'a rien fait qui vaille. D'autres fois il pense avoir mal agi, alors qu'il a fait raisonnablement tout ce qu'il fallait et tout ce qu'il pouvait faire. Quelle raison y a-t-il donc de se fier à l'entendement et à son propre jugement, puisque la connaissance et la fermeté lui manquent, et que la lumière qui est en lui ne produit que de fausses lueurs, qui ne servent qu'à l'induire en erreur?

5. L'homme ne sera jamais sage s'il ne reconnaît les défauts de son entendement ; il ne s'en servira jamais bien qu'en usant d'une prudente défiance, et jamais il ne jouira des splendeurs de la pure lumière s'il ne détruit l'habitude perverse qu'il a prise d'estimer et de suivre son propre jugement. Ses ténèbres sont épaisses ; mais cette mauvaise habitude les a augmentées et a rendu ses blessures d'une guérison plus difficile : aussi plus on l'a

suivie et plus on a besoin de la détruire pour remettre la raison en son premier état de droiture et de rectitude.

Tout ceci est d'expérience commune; il ne faut qu'ouvrir les yeux pour en constater la vérité.

AFFECTIONS.

Dites à Dieu avec effusion de cœur ces paroles de David : « Mon Dieu, vous connaissez ma folie, et mes péchés ne vous sont pas cachés [1] ». Hélas! Seigneur, vous savez en quelles extravagances mon propre jugement m'a jetée et quels péchés il m'a fait commettre. Rappelez-les à votre mémoire avec une douce confusion de vous-même, et en voyant vos faiblesses, réjouissez-vous de ce que Dieu est tout et que vous n'êtes rien.

Reconnaissez que le Seigneur est juste dans le retranchement qu'il a fait des lumières surnaturelles qu'il avait données à votre premier père, puisqu'il en avait tant abusé, et que c'est un trait de sa sagesse d'avoir laissé à sa postérité des marques du besoin que l'homme a de son secours divin. O Seigneur, il vaut bien mieux que nous ayons besoin de vous à tous moments, afin que nous dépendions toujours de vous, plutôt que d'avoir quelque chose en propre à nous : car sans aucun doute nous en abuserions.

Confessez que votre entendement est aveugle, et en vous souvenant de ces paroles de Jésus-

[1] Deus, tu scis insipientiam meam ; et delicta mea a te non sunt abscondita. *Ps.* LXVIII, 6.

Christ : « Si la lumière qui est en vous n'est que ténèbres, combien grandes seront les ténèbres mêmes [1] ? », que votre cœur dise à Dieu ces paroles du Psalmiste : « C'est vous, Seigneur, qui faites luire ma lampe ; mon Dieu, éclairez mes ténèbres [2] » ; et cette autre parole du Prophète royal : « La source de la vie est en vous, et nous verrons la lumière dans votre lumière [3] ». O Seigneur, mon expérience me doit bien faire reconnaître ces vérités. Aussi je ne m'étonne point de ce que David vous demande si souvent « que vous lui donniez l'intelligence » ; donnez-la-moi également s'il vous plaît.

Pensez devant Dieu à ces paroles de S. Paul, en admirant la sagesse divine et sa grandeur : « Que sont devenus les sages ? Que sont devenus les docteurs de la loi ? Que sont devenus ceux qui recherchaient avec tant d'estime les sciences de ce siècle ? Dieu n'a-t-il pas convaincu de folie la sagesse de ce monde [4] ? » O Seigneur, ils ne pouvaient point être sages, puisqu'ils ne reconnaissaient pas le besoin qu'ils avaient d'être éclairés de votre lumière et qu'ils n'imploraient point votre secours. Ce n'est pas tout d'avoir des yeux, il faut encore la lumière du jour pour voir les objets : de même

[1] Si lumen, quod in te est, tenebræ sunt, ipsæ tenebræ quantæ erunt ? *Matth.* VI, 23.

[2] Tu illuminas lucernam meam, Domine ; Deus meus, illumina tenebras meas. *Ps.* XVII, 29.

[3] Apud te est fons vitæ ; et in lumine tuo videbimus lumen. *Ps.* XXXV, 10.

[4] Ubi sapiens ? ubi scriba ? ubi conquisitor hujus sæculi ? Nonne stultam fecit Deus sapientiam hujus mundi ? I *Cor.* I, 20.

notre entendement ne nous servirait pas davantage, si votre lumière ne l'éclairait, ô mon Dieu.

Souvenez-vous devant Dieu de ces paroles de Salomon : « Je suis le plus insensé de tous les hommes, et la sagesse des hommes n'est pas avec moi [1] ». Après cela, Seigneur, que dois-je dire? Si le plus sage des hommes parle ainsi de lui-même, que dois-je penser de moi? Sans doute il parlait avec humilité, mais cependant avec vérité : car il n'aurait été que ce qu'il dit dans ces paroles, si votre lumière ne l'avait éclairé pour le rendre sage.

Représentez à Dieu la petitesse de votre esprit, et demandez-lui la grâce d'être encore plus humble que Salomon, ce grand génie, puisque vous avez bien moins de capacité que lui. O Seigneur, direz-vous, je ne m'étonne pas de ce que vous ne donnez votre sainte grâce qu'aux humbles : car les superbes y mettent obstacle par la vaine estime qu'ils ont d'eux-mêmes. Ce serait déroger à votre gloire que de faire un don à ceux qui veulent entrer en comparaison avec vous en se faisant quelque chose dans leur estime, quoiqu'ils ne soient rien. Il n'y a que vous qui puissiez dire : « Celui qui est [2] ».

RÉSOLUTIONS.

1° De vous défier de votre entendement comme d'un malade qui est atteint de la contagion de sa propre estime, dont il ne guérira jamais.

[1] Stultissimus sum virorum, et sapientia hominum non est mecum. *Prov.* xxx, 2.

[2] Qui est. *Exod.* iii, 14.

2° De recourir à Dieu dans les difficultés, et d'attendre de lui la lumière et le secours, spécialement dans les tentations : car c'est sur ce point surtout que le démon se joue de ceux qui ont recours à leur raisonnement pour disputer contre la tentation et en triompher.

3° De ne pas vous étonner si votre entendement a recours tout d'abord à son industrie, car c'est là un effet de sa maladie, mais de le ramener à Dieu dès que vous vous en apercevez.

EXAMEN.

1° Voyez si vous n'êtes point attachée à votre opinion plus que de raison, et si vous ne la défendez pas avec trop d'opiniâtreté.

2° Si vous reconnaissez le besoin que vous avez de direction et de conseil.

3° Si vous êtes bien persuadée de la nécessité de mortifier votre propre jugement : car sans cela personne ne peut être ni éclairé ni prudent.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Humilia valde spiritum tuum. » *Eccli.* VII, 19. — Humiliez beaucoup votre esprit.

2° « Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ. » *Sap.* IX, 14. — Les pensées des hommes sont timides, et nos prévoyances sont incertaines.

3° « Si quis se existimat scire aliquid, nondum cognovit quemadmodum oporteat eum scire. » I *Cor.* VIII, 2. — Si quelqu'un se flatte de

savoir quelque chose, il ne connaît pas encore de quelle manière il lui faut savoir.

DEUXIEME MÉDITATION.

DES EXEMPLES QUE JÉSUS-CHRIST NOUS DONNE DE MORTIFIER L'ENTENDEMENT.

CONSIDÉRATIONS.

1. Jamais remèdes ne furent appliqués avec plus de charité et plus de sagesse que ceux que Jésus-Christ a appliqués sur les plaies de l'entendement. En se faisant homme, il n'a pas voulu prendre l'état d'un homme fait, comme le fut celui d'Adam au jour de sa création ; mais il a choisi de prendre un corps d'enfant, afin de cacher à nos yeux l'usage de sa raison sous le voile de l'enfance. La Sagesse incarnée, qui des cieux vient sur terre pour nous instruire, commence sa première instruction par la leçon de l'enfance.

N'est-ce pas assez pour nous faire connaître clairement que, pour parvenir à la vraie sagesse, il faut cesser de suivre la vieille façon d'entendre les choses et de les concevoir, et qu'il faut retourner à une enfance raisonnable, afin d'apprendre à se servir de son entendement d'une manière toute nouvelle? La Sagesse le dit : « Celui qui est petit, qu'il vienne à moi [1] ». Or toutes ses paroles sont autant d'oracles, et ses œuvres s'accordent avec

[1] Qui est parvulus, declinet ad me. *Prov.* IX, 16.

ses paroles. Il faut donc devenir petit, sinon il est impossible de devenir sage.

2. Cette sagesse divine de Jésus-Christ pouvait éblouir les yeux de tous en faisant éclater ses lumières ; mais comme elle n'était venue au monde que pour instruire les hommes, elle ne disait que ce qui était convenable à ses disciples et ce qui était le plus propre pour leur faire désapprendre ce qu'ils savaient mal. Elle ne s'est fait connaître que peu à peu, elle a écouté, elle a interrogé comme si elle eût ignoré quelque chose, elle a supporté les grossièretés de ses disciples, et elle n'a voulu se manifester qu'en temps et lieu, comme, aux noces de Cana, elle le dit à sa très sainte Mère. Ne sont-ce pas là des leçons toutes pratiques, qui enseignent que pour devenir sage il faut renoncer à la présomption de l'entendement, écouter, interroger, supporter et se servir de ses connaissances avec poids et mesure, selon les règles de la raison réformée par cette Sagesse divine, et non pas selon l'impétuosité des vues et des conceptions de cet entendement blessé ?

3. Si le Sauveur, en sa sagesse, a employé beaucoup de temps pour donner la leçon de la vie cachée, c'est qu'il savait que l'entendement de ses disciples avait besoin d'une longue instruction d'exemples pour être maintenu dans une humble et sainte petitesse, pour être empêché de retourner à son ancienne folie et de vouloir encore s'estimer comme Dieu en se faisant paraître. La Sagesse divine savait la grande pente qu'a l'esprit humain de connaître de tout et de se faire connaître partout, dût-il errer témérairement, et c'est pour cela qu'elle

lui faisait une longue répétition de la leçon de la vie cachée. C'était lui appliquer un excellent remède ; mais c'était aussi lui enseigner toute la manière de devenir sage et de continuer à l'être : car la vie cachée garde tout en n'exposant rien mal à propos. Puis donc que la Sagesse même l'a pratiquée si longtemps, il faut toujours l'estimer, autrement nous ne serons pas sages, ou bien, si nous le sommes, nous ne le serons pas longtemps.

4. La sagesse divine de Jésus-Christ, se trouvant chez Hérode, a voulu passer pour folie ; on l'y traite avec mépris et dérision, et au lieu de faire éclater sa lumière et sa puissance, elle supporte toutes les injures avec un silence profond et une modération admirable. Là encore pendant que les courtisans faisaient d'elle comme un jouet, elle demeure dans un état d'abnégation et de modestie qui en fait un spectacle digne de la vue de Dieu et de l'admiration des anges, et qui est aussi bien capable de ravir une âme en faveur de laquelle sa bonté enlève le voile pour lui faire contempler cette merveille de sagesse. Mais c'est ici la dernière et la plus haute leçon de sa vie cachée ; elle comprend toutes les autres, et par les œuvres elle nous enseigne que l'esprit du monde est ennemi de la vraie sagesse : car elle se cache de lui, elle ne fait aucun cas de son estime, elle méprise ses honneurs ; enfin elle nous montre que celui qui veut être de ses amis et devenir parfait à son école, doit détruire dans son entendement et dans ses actions l'estime des hommes et l'applaudissement du monde.

5. C'est pourquoi il faut renoncer à l'évangile

et à la sagesse divine de Jésus-Christ, ou bien l'on doit avouer que l'enfance raisonnable est le commencement de la sagesse, que la vie cachée est le vrai moyen d'y profiter, et qu'on ne deviendra jamais parfaitement sage qu'en se rendant indépendant de l'estime du monde, pour n'agir toujours que sous les yeux de Dieu. C'est la Sagesse même qui a donné ces leçons. L'esprit de l'homme ne peut donc pas être sage, s'il ne prend les leçons de la Sagesse divine et s'il ne les met en pratique.

AFFECTIONS.

Reconnaissez devant Dieu avec effusion de cœur que « comme les cieux sont élevés au-dessus de la terre, ainsi ses voies et ses pensées sont élevées au-dessus de nos pensées et de nos voies [1] » ; mais aussi confessez que pour être relevées elles n'en sont pas moins remplies de vérité, d'amour et de miséricorde, et vous direz : O Seigneur ! vous appliquez un remède bien doux à notre plaie de vouloir être comme des dieux, car en vous faisant semblable à nous, vous nous invitez à rechercher de devenir semblables à vous. Il n'y a donc plus de crime à vouloir être semblable à Dieu ; bien plus, c'est même une obligation indispensable, à moins que de vouloir renoncer à l'amour qu'on lui doit et à celui qu'on se doit à soi-même.

Admirez Jésus-Christ dans son anéantissement et pensez qu'il vous dit ces paroles : « Si vous ne

[1] Sicut exaltantur cœli a terra, sic exaltatæ sunt viæ meæ a viis vestris, et cogitationes meæ a cogitationibus vestris. *Is.* LV, 9.

vous convertissez, et si vous ne devenez semblables à de petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux[1] » ; et alors vous vous écrierez : O Seigneur ! vous parlez admirablement bien à mon entendement, qui est frappé de l'extravagance de croire qu'il est quelque chose de grand ; vous touchez la plaie, mais c'est à vous de la guérir. Me voici prête à prendre les remèdes ; et qui donc pourrait les refuser, puisqu'ils sont présentés par une main si charitable et si sage que la vôtre?

Demandez-lui cette sainte enfance qui bannit la malice, la présomption et la duplicité, mais qui n'est point puérile dans ses actions.

Reconnaissez qu'il n'y a que la Sagesse même qui ait été capable de donner un remède si convenable que celui de la sainte Enfance pour guérir l'entendement de ses erreurs, et dites à Jésus-Christ : Oui, je le sens et le comprends bien ; mes désordres ne viennent que de ce que je suis sortie de la considération de mon néant pour suivre mes propres lumières. O Seigneur ! vous avez tout tiré de rien, et pour nous refaire vous voulez nous ramener au rien. C'est là une conduite admirable de votre sagesse ; il n'y a rien de plus suave, de plus juste et de plus sage. Vous montrez bien que c'est vous qui avez tout tiré du néant, puisque vous vous servez encore de l'anéantissement pour en faire sortir de si grands avantages.

Confessez qu'il est bien juste que vous vous

[1] Nisi conversi fueritis, et efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cœlorum. *Matth.* XVIII, 3.

anéantissiez puisque vous n'êtes rien ; mais cependant dites à la sagesse divine de Jésus-Christ que, quand même votre entendement serait quelque chose, vous voudriez l'anéantir pour son amour après l'avoir vu lui-même se réduire à l'enfance. O Seigneur ! vous nous avez appris la véritable philosophie : il ne faut point tant d'art ni tant de figures pour la savoir ; il n'est question que de s'anéantir selon votre exemple et de suivre les règles de votre évangile pour être éclairé.

Admirez les desseins de cette Sagesse adorable qui a si longtemps pratiqué la vie cachée, et remerciez-la de ce qu'elle a voulu guérir vos plaies en prenant elle-même le remède dont vous avez besoin. O Seigneur ! pourrez-vous dire, « vous connaissez seul le fond des cœurs de tous les enfants des hommes[1] », et vous savez bien découvrir les racines de leurs désordres. Mon expérience m'apprend assez l'inclination que j'ai à l'estime, aux honneurs ; mais l'exemple de votre vie cachée est un admirable remède à ce désordre. Priez le Seigneur d'ajouter sa grâce à ses exemples, afin que vous les mettiez en pratique.

Pesez encore ces paroles de l'Evangile : « Il était dans le monde, et le monde a été fait par lui, et le monde ne l'a pas connu ; il est venu chez lui, et les siens ne l'ont pas reçu[2] ». Faites-en l'application au traitement que Jésus-Christ reçut chez

[1] Tu nosti solus cor omnium filiorum hominum. III *Reg.* VIII, 39.

[2] In mundo erat, et mundus per ipsum factus est, et mundus eum non cognovit. In propria venit, et sui eum non receperunt. *Joann.* I, 10, 11.

Hérode. Admirez, autant que vous en êtes capable, le conseil secret de Dieu qui a voulu plutôt être outragé par le monde qu'avoir son applaudissement, et prononcez sur cela les paroles du Psaume : « Vos jugements, ô mon Dieu, sont un abîme profond [1] ».

Remerciez Jésus-Christ de vous avoir donné un si admirable exemple du mépris du monde. O Seigneur ! oui, ce monde est par lui-même très vil et très méprisable. J'aurai donc pour lui un double mépris, et parce que vous l'avez méprisé, et parce qu'il vous a méprisé vous-même.

Louez et glorifiez la sagesse de Dieu qui « a choisi ce qui était vil et méprisable selon le monde, et même ce qui n'était rien, pour détruire ce qui est quelque chose aux yeux du monde [2] ».

Enfin reconnaissez avec joie « que ce qui paraît moins sage dans Dieu est plus sage que toute sagesse humaine, et que ce qui y paraît une faiblesse est plus fort que toute force humaine [3] ». Appliquez aussi ces paroles à votre propre jugement et aux exemples de Jésus-Christ, et prenez vos résolutions.

RÉSOLUTIONS.

1° De ne plus faire cas que de ce qui est conforme à la doctrine et aux exemples de la Sagesse incarnée.

[1] Judicia tua abyssus multa. *Ps.* xxxv, 7.

[2] Ignobilia mundi et contemptibilia elegit Deus, et ea quæ non sunt, ut ea quæ sunt destrueret. I *Cor.* I, 28.

[3] Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus ; et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus. *Ibid.*, 25.

2° D'estimer la vie cachée comme un remède préservatif qui sert à conserver le bon esprit.

3° De mépriser l'estime et l'applaudissement du monde.

EXAMEN.

1° Voyez si vous ne nourrissez pas quelque aversion pour ce qui paraît bas et méprisable aux yeux du monde.

2° Si vous n'affectez pas de paraître un bel esprit.

3° Si vous recevez volontiers la correction et si vous reconnaissez le besoin que vous en avez.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Lex Domini immaculata, convertens animas ; testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis. » *Ps.* XVIII, 8. — La loi du Seigneur est toute pure, elle convertit les âmes ; le témoignage du Seigneur est fidèle, il donne la sagesse aux petits.

2° « Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. » *Matth.* V, 3. — Bienheureux sont les pauvres d'esprit, car le royaume des cieux est à eux.

3° « Nemo se seducat ; si quis videtur inter vos sapiens esse in hoc sæculo, stultus fiat ut sit sapiens : sapientia enim hujus mundi stultitia est apud Deum. » I *Cor.* III, 18, 19. — Que nul ne se trompe ; si quelqu'un d'entre vous pense être sage selon le monde, qu'il devienne fou pour de-

venir sage : car la sagesse du monde est une folie devant Dieu.

TROISIÈME MÉDITATION.

DU RENONCEMENT A SA PROPRE VOLONTÉ.

CONSIDÉRATIONS.

1. La volonté est une puissance aveugle qui ne connaît que ce que l'entendement lui rapporte. Or si la volonté est aveugle, l'entendement est trompeur : cela seul doit engager à ne se servir d'elle qu'avec beaucoup de circonspection ; mais de plus cette faculté a encore une double blessure, celle de la malice et celle de la faiblesse, et ces blessures sont les plus dangereuses : car l'âme meurt par son consentement libre, qui fait la consommation du mal de même qu'il est le fondement du bien. La volonté est tellement maîtresse par sa liberté que quand même son entendement serait environné d'erreurs, il n'y aurait rien de fait, si elle n'y consentait. Elle méprise, quand il lui plaît, les vérités qu'il lui montre et jouit d'un pouvoir absolu. N'est-il donc point de la plus grande importance de la régler plus encore que l'entendement, puisque c'est d'elle que sort tout le bien et tout le mal?

2. Celui qui veut suivre sa propre volonté doit s'attendre qu'elle le conduira à la mort : car le même coup qui a déréglé les passions l'a inclinée à suivre leurs mouvements, et elle les suivra sans aucun doute à moins qu'on ne la tire comme hors d'elle-même pour l'en détourner. C'est ce que le

Sage nous enseigne, quand il dit : « Garde-toi d'obéir à tes concupiscences, et détourne-toi de ta volonté [1] » ; et c'est aussi ce que l'expérience nous apprend bien trop, hélas ! Qu'est-ce donc que la propre volonté nous peut donner du sien qui nous soit avantageux, puisqu'elle n'a que de la malice et de la faiblesse et que c'est elle qui fait tout le mal ? Aussi il faut lui chercher du secours ailleurs que dans elle-même, ou bien il faut nous résoudre à mourir.

3. La faiblesse que le péché a mise dans la liberté de l'homme lui fait assez connaître le besoin qu'elle a de ce secours. N'est-ce point cette liberté qui s'engage elle-même dans son malheur par manque de courage pour résister à ce qui l'attaque ? Elle voit le mal qu'elle va faire ; mais elle se laisse vaincre et se rend la captive de ses ennemis. Ils sont nombreux ses agresseurs ; mais elle est seule et elle est faible, et par suite elle a besoin d'être secourue. La concupiscence, l'erreur, la malice et l'habitude combattent contre elle dans elle-même : comment pouvoir se retirer avec avantage du combat contre tant d'ennemis, si elle demeure seule ? Elle doit donc sortir d'elle-même pour aller chercher ailleurs du secours, sinon elle sera vaincue.

4. Mais quand bien même la volonté n'aurait ni ces blessures ni les mauvaises habitudes qu'elles lui ont fait contracter, ni cette indigence, elle ne devrait vouloir que peu de choses et ne les vouloir que bien peu, puisque d'elle-même elle n'a qu'un faible pouvoir : elle ne peut rien contre l'ordre ab-

[1] Post concupiscentias tuas non eas, et a voluntate tua avertere. *Eccli.* XVIII, 30.

solu de la Providence, elle doit s'attendre à être contredite et brisée sur beaucoup de points ; enfin, en s'attachant à ce qu'elle veut, en suivant ses désirs, elle ne fait que se préparer les douleurs et les regrets, la crainte et l'esclavage.

5. Tout l'engage donc à se quitter elle-même pour retourner à son principe, qui est la sainte volonté de Dieu, d'où elle est sortie, et non pas pour vouloir à sa mode, mais pour vouloir selon le bon plaisir de son principe divin. Toutes ses misères ne viennent que d'avoir quitté la volonté de Dieu pour faire la sienne propre. Elle a tout perdu en délaissant cette adorable volonté pour suivre la sienne ; elle ne peut retrouver ce qu'elle a perdu qu'en se quittant elle-même pour obtempérer à la divine volonté. La propre volonté est la source de tous les maux, et c'est elle qui met obstacle aux secours qui l'en peuvent garantir : aussi bien quel malheur de s'y attacher !

6. Jamais elle n'a été faite pour se gouverner elle-même, puisqu'elle est aveugle ; mais la volonté de Dieu doit être son appui comme elle est sa règle. Hors de là elle ne trouvera ni paix, ni ordre, ni force, ni consolation. Elle ne peut se soutenir qu'en s'unissant à son principe, et pour cela il faut qu'elle renonce entièrement à elle-même : car la volonté de Dieu et celle de l'homme pécheur ne peuvent point s'accorder ensemble. L'une est pure, et l'autre est corrompue ; l'une est tout, l'autre n'est rien ; l'une est la vie, l'autre est la mort. Il faut donc briser avec les anciennes pratiques de la propre volonté, rompre ses habitudes par des actes contraires et avoir recours à une autre lumière qu'à celle de

l'entendement, puisqu'elle est si trompeuse, si l'on veut recevoir abondamment le secours de celui dont la grâce fait notre force et la volonté notre vie.

Le corps n'a la vie qu'autant qu'il est uni à l'âme ; notre volonté ne l'aura aussi qu'autant qu'elle sera unie à la volonté divine et qu'elle en sera dépendante.

AFFECTIONS.

Dites du fond du cœur ces paroles de David : « Seigneur, ayez pitié de moi, guérissez mon âme, car j'ai péché contre vous [1] ». Reconnaissez qu'il n'y a plus de santé en vous et que c'est votre propre volonté qui en est la cause.

Anéantissez-vous devant Dieu, dites-lui : Qui êtes-vous ? et qui suis-je, Seigneur ? Confessez qu'il est la source de tout le bien et que votre volonté est capable de faire tout le mal. O Seigneur ! l'expérience ne me l'a que trop appris à mes dépens.

Reconnaissez que sa sainte volonté est la richesse et la force de la vôtre, et entrant dans les sentiments de David, que votre âme s'écrie : « C'est vous, Seigneur, qui par votre volonté avez donné la force à ma beauté ; vous avez détourné de moi votre visage », parce que ma volonté s'opposait à la vôtre, « et je suis tombé dans le trouble. Je crierai vers vous, Seigneur, et j'offrirai ma prière à mon Dieu [2]. »

[1] Domine, miserere mei ; sana animam meam, quia peccavi tibi. *Ps.* XL, 5.

[2] Domine, in voluntate tua, præstitisti decori meo virtutem. Avertisti faciem tuam a me, et factus sum conturbatus. Ad te, Domine, clamabo, et ad Deum meum deprecabor. *Ps.* XXIX, 8, 9.

Remontrez à Dieu la faiblesse de votre liberté et la malice de votre volonté, et en le reconnaissant pour votre unique refuge dites-lui amoureusement la parole de Job : « Pourquoi, Seigneur, avez-vous permis que je sois devenu opposé à vous et à charge à moi-même [1] ? » Cependant avouez que vous l'avez bien mérité et que c'est pour vous engager à renoncer à votre propre volonté autant que vous en avez mal usé.

Souvenez-vous encore de cette parole de Jésus-Christ : « Ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé [2] », et reconnaissez que ce doit être aussi l'aliment de votre âme. O Seigneur, voilà cette nourriture qui me donnera la force pour surmonter tant d'ennemis, c'est d'elle que me viendra le secours et la sagesse dans ma conduite. Que trouverai-je hors de votre volonté ? N'est-ce pas elle qui a tout créé et qui conserve tout ? et moi, j'ai tout perdu en la quittant !...

Pensez aussi à ces paroles de la sainte Ecriture : « Pouvons-nous résister à la volonté de Dieu [3] ? » O Seigneur ! vous serez toujours le maître absolu ; nous n'aurons rien de ce que vous ne voudrez point que nous ayons ; mais vous nous punissez rigoureusement en nous laissant suivre notre propre volonté, puisqu'il ne nous en reste rien sinon le péché, l'esclavage et les douleurs.

Priez le Seigneur de se rendre le maître absolu

[1] Quare posuisti me contrarium tibi, et factus sum mihimetipsi gravis ? *Job* VII, 20.

[2] Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me. *Joann.* IV, 34.

[3] Num Dei possumus resistere voluntati ? *Gen.* L, 19.

de votre volonté, et prononcez pour toujours ces paroles de l'Evangile : « Que votre volonté se fasse sur terre comme au ciel [1] », et ces autres de S. Luc : « Que votre volonté soit faite, Seigneur, et non pas la mienne [2] ».

Souvenez-vous enfin de ces mots de David : « La vie est dans la volonté de Dieu [3] », et reconnaissez que celle qui se passe hors de sa sainte volonté ne mérite point d'être appelée vie. O Seigneur ! est-ce vivre que de respirer l'air selon le corps pendant que l'âme est séparée de la source de vie ? Est-ce vivre que de passer le temps sans ordre, sans paix intérieure, sans force et sans consolation d'esprit ? Une semblable vie n'est qu'un prolongement de la mort.

RÉSOLUTIONS.

1° De ne considérer votre volonté que par rapport à son principe, qui est la volonté de Dieu.

2° De suivre le conseil de Jésus-Christ, qui est de perdre votre âme pour la retrouver, c'est-à-dire de vous dépouiller de votre propre volonté pour la réformer selon celle de Dieu.

3° De ne point vous confier à votre propre volonté, quelque bonne qu'elle vous paraisse, mais de chercher tout dans la volonté de Dieu, le secours aussi bien que la règle de vos actions.

[1] Fiat voluntas tua, sicut in cœlo, et in terra. *Matth.* VI, 10.

[2] Non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.* XXII, 42.

[3] Vita in voluntate ejus. *Ps.* XXIX, 6.

EXAMEN.

1° Voyez si vous reconnaissez bien les dangers et les pièges de la propre volonté, et si vos expériences du passé vous tiennent sur vos gardes.

2° Si vous distinguez bien en vous la volonté raisonnable d'avec les inclinations des sens, qui eux aussi ont une volonté à leur mode, et si vous suivez l'une en méprisant les contradictions des autres.

3° Si, avant que de suivre votre volonté, vous consultez la volonté divine dans les règles de l'Evangile, dans les obligations de votre état, dans les dispositions de la Providence, et aussi en prenant conseil lorsque quelque difficulté se présente.

4° Si vous ne voulez pas quelque chose avec trop d'attache et sans soumission au bon plaisir de Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « A voluntate tua avertere. » *Eccli.* XVIII, 30. — Détournez-vous de votre propre volonté.

2° « Numquid vult Dominus holocausta et victimas, et non potius ut obediatur voci Domini? » I *Reg.* XV, 22. — Le Seigneur ne veut-il point qu'on obéisse à sa parole plutôt que de lui offrir des holocaustes et des victimes?

3° « Quare jejunavimus, et non aspexisti? humiliavimus animas nostras, et nescisti? Ecce in die jejunii vestri invenitur voluntas vestra. » *Is.* LVIII, 3. — Pourquoi avons-nous jeûné sans que vous

nous ayez regardés ? Pourquoi avons-nous humilié nos âmes sans que vous vous en soyez mis en peine ? Voici, c'est parce que, au jour de votre jeûne, s'est trouvée votre propre volonté.

QUATRIÈME MÉDITATION.

DES EXEMPLES DE JÉSUS-CHRIST QUI NOUS ENSEIGNENT LA NÉCESSITÉ ET LA MANIÈRE DE RENONCER A NOTRE PROPRE VOLONTÉ.

CONSIDÉRATIONS.

1. Le premier exercice de Jésus-Christ a été celui de ne faire que la volonté de Dieu son Père et non pas la sienne. Le Psalmiste dit de lui en personne : « En tête du livre il a été écrit de moi que je ferais votre volonté. Mon Dieu, je le désire et j'ai votre loi dans le milieu de mon cœur[1]. » De là nous apprenons que le premier article du livre de notre réformation doit être le renoncement à notre propre volonté, et que pour la bien commencer il faut se proposer de vivre abandonné et soumis à celle de Dieu, sans faire aucune réserve. Cette soumission lui est due en raison de l'ordre naturel et en raison de la réparation que nous devons faire pour nos désobéissances.

2. Jésus-Christ a si parfaitement accompli la volonté de son Père que pas un seul moment de sa

[1] In capite libri scriptum est de me ut facerem voluntatem tuam : Deus meus, volui, et legem tuam in medio cordis mei. *Ps.* XXXIX, 8, 9.

vie ne s'est écoulé sans obéissance. Il s'est réduit à obéir aux hommes pour nous attirer à obéir à Dieu. Toutes ses instructions et ses exemples n'ont tendu qu'à nous apprendre à ne pas suivre notre volonté, et à nous faire connaître la nécessité de la quitter. Il nous le dit lui-même : « Celui qui hait son âme en ce monde, la garde pour la vie éternelle [1] ». Qu'est-ce à dire haïr son âme sinon renoncer à sa propre volonté? Il dit encore : « Celui qui aime son âme, la perdra [2] », c'est-à-dire : celui qui aime sa propre volonté, périra. Enfin il met le renoncement comme le premier pas qu'il faut faire et sans lequel on ne peut pas marcher à sa suite, et il ajoute : « Ma nourriture est de faire la volonté de mon Père qui m'a envoyé [3] ». Si donc nous ne prenons nous aussi cette même nourriture, nous n'aurons point de vie spirituelle qui ne soit accablée d'infirmités : car, selon le Psalmiste, « la vie est dans la volonté de Dieu [4] » ; hors de là il n'y a point de vie spirituelle qui mérite d'en porter le nom, elle ne serait assujettie qu'à l'aveuglement, à l'obstination et à la précipitation.

3. Jésus-Christ a porté l'accomplissement de la volonté de Dieu jusqu'au point extrême où elle pouvait s'étendre, en sorte qu'une volonté humaine ne pouvait pas aller plus avant dans le sacrifice de soi-même ; et cela il l'a fait pour nous instruire par son exemple à faire le sacrifice de nous-mêmes. Il a

[1] Qui odit animam suam in hoc mundo, in vitam æternam custodit eam. *Joann.* XII, 25.

[2] Qui amat animam suam, perdet eam. *Ibidem.*

[3] Meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus qui misit me. *Joann.* IV, 34.

[4] Vita in voluntate ejus. *Ps.* XXIX, 6.

accompli toute chose par des exercices convenant parfaitement à la destruction de la propre volonté. Toute sa vie n'a été qu'une abnégation de soi-même et un abandon continuel, qu'il a voulu consommer par le renoncement à la consolation de sa Divinité dans son délaissement sur la croix, afin de nous apprendre jusqu'où doit s'étendre notre soumission au bon plaisir de Dieu.

Aussi bien, voilà trois choses dont nous avons l'exemple dans Jésus-Christ, et qui nous sont nécessaires pour faire l'abandon de notre volonté : une résolution parfaite, une pratique sans interruption, une étendue sans bornes et sans réserve.

AFFECTIONS.

Admirez la patience de Dieu, en la comparant avec sa toute-puissance et avec la désobéissance d'une créature tirée du néant par sa pure volonté. O Seigneur ! que méritait ce néant, sinon de retourner au rien ? Il ne fallait pour cela que le délaisser, puisqu'il quittait la volonté qui lui avait donné l'être.

Confessez que Jésus a fait de grands miracles d'obéissance pour vous apprendre à plier votre volonté sous les règles de cette sainte vertu. O mon Sauveur ! vous avez voulu naître dans l'obéissance, et non seulement vous avez voulu obéir à une bénite créature, la bienheureuse Vierge votre Mère, mais aux hommes les plus cruels.

Dites-lui qu'il a mieux aimé mourir dans l'obéissance que de faire descendre des milliers d'anges par sa volonté, comme il aurait pu le faire, pour

exterminer ceux qui le crucifiaient, et vous vous écrierez : « Eh quoi ! mon âme, ne serez-vous pas soumise à toutes les volontés d'un Dieu [1] » qui a ainsi immolé la sienne pour vous ?

Prononcez à la face du ciel et de la terre, et pour toujours, le grand mot de la prière de Jésus : « Que votre volonté soit faite, et non pas la mienne [2] ».

Renouvelez votre résolution de faire le vœu d'obéissance, et offrez-la à Jésus en l'honneur de celle qu'il a rendue à la sainte Vierge ; promettez-lui de la rendre vous aussi aux hommes pour son amour, et demandez-lui son assistance pour vous perfectionner dans cette chère vertu.

Répandez devant le Seigneur vos sentiments sur les marques diverses de son obéissance. Voyez-le d'abord anéanti dans sa conception, livré ensuite à la volonté des hommes dans son enfance, soumis à leurs injures pendant sa vie, exposé à leur cruauté dans sa passion, et enfin éprouvé même dans sa mort par le délaissement de son Père. O Sauveur ! c'est bien ici que vous outrepassez ce qui est dit de vous, que vous avez été obéissant jusqu'à la mort : car ce délaissement surpasse toutes les douleurs de la mort.

Admirez votre Sauveur qui après tout cela remet encore son esprit entre les mains de son Père, comme pour l'exposer de nouveau à toutes ses volontés. Confessez-lui toutes vos ingratitudes commises par les désobéissances, et dites-lui de toute votre âme : « Je suis à vous, sauvez-moi [3] ». Oui,

[1] Nonne Deo subjecta erit anima mea ? *Ps.* LXI, 2.
[2] Non mea voluntas, sed tua fiat. *Luc.* XXII, 42.
[3] Tuus sum ego, salvum me fac. *Ps.* CXVIII, 94.

Seigneur, je désire rendre mes respects à votre sainte obéissance par l'accomplissement de ces résolutions :

RÉSOLUTIONS.

1° De ne rien faire que vous ne rapportiez à la très sainte volonté de Dieu.

2° De ne pas vous troubler quand votre propre volonté sera contredite ou brisée, mais de regarder cela comme un moyen de plaire à Dieu et de parvenir à la liberté de la sainte abnégation.

EXAMEN.

1° Voyez si vous avez soin de recourir aux exemples de Jésus-Christ pour apprendre à bien obéir, et si vous pratiquez l'obéissance en esprit d'honorer la sienne.

2° Si vous apprenez à compatir au prochain et à retrancher en vous tout ce qui ressent l'humeur impérieuse : car c'est là un fruit que produit l'obéissance aussi bien que la discrétion.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Humiliavit semetipsum, factus obediens usque ad mortem, mortem autem crucis. » *Philipp.* II, 8. — Il s'est humilié lui-même, se rendant obéissant jusqu'à la mort et jusqu'à la mort de la croix.

2° « Et quidem cum esset Filius Dei, didicit ex iis, quæ passus est, obedientiam ; et consummatus, factus est omnibus obtemperantibus sibi cau-

sa salutis æternæ. » *Hebr.* v, 8, 9. — Quoiqu'il fût le Fils de Dieu, il a appris l'obéissance par tout ce qu'il a souffert; et l'ayant parfaitement accomplie il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent l'auteur du salut éternel.

CINQUIÈME MÉDITATION.

DES MOYENS QUE FOURNIT L'ÉTAT RELIGIEUX POUR BIEN RENONCER A SA PROPRE VOLONTÉ.

CONSIDÉRATIONS.

1. La nécessité des soins qu'il faut prendre pour soutenir et diriger la vie, est ce qui donne à l'homme le plus d'anxiétés et ce qui l'engage à se servir en beaucoup de choses de sa volonté et de son jugement, qui cependant le trompent souvent. Le soin des nécessités du corps est quelque chose de bien pénible, et il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que c'est ce qui consume le travail et l'industrie de la plupart des hommes ; mais ce qui regarde l'âme et la conduite des actions est encore bien plus pénible. Aussi la sainte Ecriture dit avec grande vérité : « Les pensées des mortels sont pleines de crainte, et leurs prévoyances sont incertaines[1] ». Combien d'inquiétudes cause un simple doute si l'on fera une chose ou si on ne la fera point ! Combien de fois le résultat est-il contraire à nos prévoyances !

[1] Cogitationes mortalium timidæ, et incertæ providentiæ nostræ. *Sap.* IX, 14.

2. L'état religieux décharge de ces soins selon le corps et plus encore selon l'âme : car il met hors du besoin de vouloir et de délibérer sur la direction à prendre, tout étant réglé et fixé parfaitement. C'est un puissant moyen pour rompre avec l'usage de sa volonté propre et pour entrer dans le repos de l'âme ; en effet, dégagée de ces soins et de ces soucis, l'âme n'a qu'à regarder les volontés de Dieu, qui lui sont toutes réglées et manifestées clairement, afin de les accomplir.

3. Les supérieurs sont comme des procureurs établis de la part de Dieu pour veiller à l'exécution de l'obéissance, et pour éloigner ces soins superflus qui pourraient empêcher la volonté de se quitter elle-même pour avancer vers son centre et son repos qui est la volonté de Dieu. Il les charge de tout, afin que ceux qui sont sous leur conduite n'aient qu'à marcher et à pratiquer, sans qu'il soit besoin de délibérer.

4. L'engagement volontaire à ne pas suivre sa propre volonté sert à faire voir dans la cessation de ses actes, ainsi que dans une fontaine limpide, les égarements et les précipices qui l'environnent, comme aussi à faire comprendre que la vraie liberté est bien différente de celle qui n'en porte que le nom et qui n'est en réalité « qu'un voile pour la malice [1] ».

5. La discrétion se trouve également dans l'état religieux, puisqu'il a son principe dans l'inspiration divine qui a conduit ses fondateurs, et dans la grâce octroyée à chaque Ordre qui garde ceux

[1] Velamen habentes malitiæ libertatem. I *Petr.* II, 16.

qui le gardent. L'exemple de plusieurs personnes tendant à une même fin en rend l'usage doux et agréable ; et la fin de toutes ces règles d'obéissance n'est que l'honneur de Dieu et la réformation de nous-mêmes. Tout le profit de nos soumissions retombe sur nous.

Que pouvons-nous donc souhaiter de plus utile et de plus parfait pour nous bien gouverner selon Dieu avec assurance et avec discrétion sous la conduite de l'obéissance religieuse ?

AFFECTIONS.

Avouez que vous avez bien sujet de dire avec David : « Le Seigneur me conduit, je ne manquerai de rien ; il m'a placée dans un lieu de pâturage [1] ». Appliquez ces paroles à votre état.

Reconnaissez devant Dieu que, puisque vous savez par la foi que le péché tire son origine d'une désobéissance, et que l'expérience de la révolte que vous ressentez dans vous-même en est une preuve, vous ne devez désirer rien plus que le rétablissement de la vertu d'obéissance, dont l'éloignement est la cause de tous les malheurs.

Considérez attentivement devant Dieu les avantages que vous donne votre état pour parvenir à cette vertu, les soins et sollicitudes qu'il vous ôte, les dangers de votre propre volonté dont il vous sépare, les organes vivants qu'il emploie pour vous apprendre à pratiquer l'obéissance aveugle selon le gré de vos supérieurs. O Seigneur ! que l'ins-

[1] Dominus regit me, et nihil mihi deerit. In loco pascuæ ibi me collocavit. *Ps.* XXII, 1, 2.

trument soit de terre, d'or ou d'argent, il ne m'importe, puisqu'il me signifie ce que je dois faire pour vous honorer.

Remerciez le Seigneur de ce que vous êtes environnée de toutes parts des règles de sa volonté, qui vous enferment dans l'obéissance afin de vous y garder.

Confessez que vous devez considérer les supérieurs comme des procureurs de sa divine majesté. Hélas ! Seigneur, ils sont chargés de vous répondre de moi, de mes paroles et de mes actions : combien donc dois-je éviter d'augmenter le poids de leur charge ! combien dois-je avoir pitié d'eux aussi bien que de moi-même, en me rendant douce et docile à suivre leurs avis !

Ecoutez enfin la voix de l'Apôtre : « Obéissez, dit-il, à vos supérieurs... en sorte qu'ils vous gouvernent avec joie et non pas en gémissant [1] ». Demandez à Dieu la grâce de ne pas imiter certaines personnes qui, le murmure en l'âme, ressemblent aux chiens qui courent après la pierre pour la mordre : tels aussi ces esprits critiques cherchent à décrier la conduite des supérieurs, au lieu de considérer que Dieu se sert de leur bouche pour se faire obéir.

RÉSOLUTIONS.

1° D'estimer votre Ordre comme le plus parfait pour vous, puisque la Providence vous l'a choisi

[1] Obedite præpositis vestris... ut cum gaudio hoc faciant, et non gementes. *Hebr.* XIII, 17.

et que vous pouvez y pratiquer une obéissance parfaite.

2° De ne pas discuter si ce qu'on vous ordonne est raisonnable, ou non, mais de bien vous attacher à cette vérité, que tout ce qui n'est pas péché ni occasion de scandale est une bonne matière d'obéissance.

EXAMEN.

1° Voyez si vous pratiquez l'obéissance sans faire trop paraître vos répugnances.

2° Si vous mortifiez votre jugement aussi bien que votre volonté, pour ne point censurer ce que les supérieurs ordonnent.

3° Si vous écartez de votre obéissance tout respect humain, et si vous animez votre obéissance extérieure par la flamme de l'esprit intérieur.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Vir obediens loquetur victoriam. » *Prov.* XXI, 28. — L'homme obéissant sera victorieux.

2° « Animas nostras castificantes in obedientia charitatis. » I *Petr.* I, 22. — Rendez vos âmes chastes par une obéissance d'amour.

3° « Obedite præpositis vestris, et subjacete eis. Ipsi enim pervigilant quasi rationem pro animabus vestris reddituri, ut cum gaudio hoc faciant, et non gementes : hoc enim non expedit vobis. » *Hebr.* XIII, 17. — Obéissez à vos supérieurs et demeurez soumis à leurs ordres : car ils veillent pour le bien de vos âmes comme en devant rendre

compte. Obéissez ainsi afin qu'ils s'acquittent de ce devoir avec joie et non en gémissant, ce qui ne vous serait point avantageux.

SIXIÈME MEDITATION.

DE LA MORTIFICATION DE LA VAINE CURIOSITÉ D'ESPRIT DANS NOS PROPRES IDÉES.

CONSIDÉRATIONS.

1. Le péché a rendu l'esprit semblable aux horloges déréglées, qui sonnent les heures quand il ne le faut pas, ou qui sonnent quarante coups au lieu de trois. Cela vient des fantômes de ses imaginations qu'il faut s'étudier d'apaiser, si l'on veut corriger ce désordre et ramener autant que possible l'esprit le plus près de la raison. Si on ne le fait pas, il faut s'attendre à voir l'imagination prendre l'habitude de se former des idées mensongères, se créant des scènes fantastiques, alors que la raison voudra s'appliquer à Dieu. Bien plus, si l'habitude d'entretenir ces idées chimériques se joint à la faiblesse d'esprit, il se formera en l'âme comme des châteaux en Espagne, peuplés d'illusions et de rêveries, ou des galeries d'idées de pure spéculation dans lesquelles l'esprit ne cherchera qu'à se promener incessamment. La raison aura beaucoup de peine à habiter avec soi-même, comme on a de la peine à demeurer dans un lieu rempli de bruit ou de fumée. On est contraint d'en sortir ou d'ouvrir les fenêtres.

2. L'esprit humain ayant une curiosité de savoir qui n'a pas de bornes et qui est un reste de son péché de superbe « de son désir de fausse divinité [1] », jusqu'où ne passeraient pas ses idées s'il les entretenait? Elles se multiplieraient et se changeraient autant que les mouvements des affections sont sujets à la variété et à l'inconstance.

3. L'âme occupée de tant de choses serait moins capable d'en bien faire une seule, mais principalement l'unique nécessaire qui est celle du salut. Quelque chose que l'on fasse, l'imagination sera toujours extravagante : car elle a reçu du péché une blessure qu'il faut souffrir avec patience ; mais si l'on ne retranche l'usage d'écouter ces idées nuisibles et de les exciter, l'âme sera toujours comme au milieu du bruit et des orages. C'est donc travailler à sa paix que de mortifier les idées superflues ; mais c'est aussi le moyen de représenter et d'imiter Jésus-Christ dans les sens intérieurs.

4. L'état religieux fournit de bons moyens pour diminuer peu à peu le bruit tumultueux de l'imagination et pour s'en rendre indépendant, par le retranchement de tant de vaines occupations, de projets, de nouvelles, de différends et de tant d'autres matières, qui excitent les pensées et les désirs et qui empêchent de parvenir au bonheur de la paix de l'âme.

5. Suivons donc l'esprit de notre état ; n'allons point chercher mal à propos ce qu'il nous retranche si utilement. En voulant s'accorder trop

[1] Eritis sicut dii... *Gen.* III, 5.

de divertissements, on perd la paix et l'on reconnaît la vérité de cette parole de Jésus-Christ : « Que gagne l'homme à conquérir le monde entier, s'il vient à se perdre lui-même et à nuire à son âme [1] ? »

AFFECTIONS.

Confessez, en vous humiliant devant Dieu, que vous concevez en votre esprit des choses vaines, qui méritent d'être plus méprisées que les jeux des enfants. Hélas ! Seigneur, quel jeu ridicule font dans mon esprit ces imaginations et ces désirs fantasques ? Jusqu'où ne sont-ils pas capables de me mener, si je ne les méprise et les réprime au lieu de les entretenir et de les suivre ? Dites avec une confiance filiale cette parole de David : « Vous savez... la confusion et la honte dont je suis couvert [2] ».

Représentez à Dieu que, puisque dans sa bonté « il a pitié de ceux qui le craignent, comme un père a pitié de ses enfants [3] », et que sa patience vous souffre en cet état, vous devez bien vous y souffrir vous-même et supporter cette peine du péché avec la douceur de la résignation, mais sans consentir aucunement à ces pensées chimériques ; et si parfois elles vous tourmentent malgré votre volonté, que votre cœur s'écrie : « Vous qui m'a-

[1] Quid enim proficit homo, si lucretur universum mundum, se autem ipsum perdat, et detrimentum sui faciat ? *Luc.* IX, 25.

[2] Tu scis... confusionem meam. *Ps.* LXVIII, 20.

[3] Quomodo miseretur pater filiorum, misertus est Dominus timentibus se. *Ps.* CII, 13.

vez fait et façonné de vos mains [1] », Seigneur, ayez pitié de moi.

Entrez avec Dieu dans un entretien filial sur les divagations d'esprit que vous souffrez dans l'oraison. Exposez-lui qu'il semble souvent qu'il y ait en vous deux personnes distinctes, et vous direz : d'un côté, Seigneur, mon âme veut vous parler, et d'un autre côté les imaginations surgissant à l'improviste viennent à la traverse comme pour lui imposer silence ; mais, ô mon Dieu, j'imiterai l'aveugle de l'Evangile : « je crierai encore beaucoup plus fort [2] ».

Dites-lui que vous croyez fermement que, quand il vous voit souffrir ces distractions sans consentement de votre volonté, alors sa miséricorde a plus de compassion de votre misère que sa justice n'est exacte à remarquer vos défauts.

Demandez l'assistance de sa grâce pour retrancher, autant qu'il vous sera possible, les superfluités qui peuvent nourrir la curiosité de l'esprit et multiplier les idées vaines. La source vient des passions d'un cœur qui est lié par ses affections. O mon Dieu ! il faut donc ne se tenir attaché à rien...

Prononcez enfin avec effusion de cœur ces paroles de David : « Seigneur, dites à mon âme : Je suis ton salut [3] », et priez Dieu de donner à votre âme la paix avec une douce confiance en lui et la fidélité pour exécuter vos résolutions.

[1] Manus tuæ fecerunt me, et plasmaverunt me. *Ps.* CXVIII, 73.

[2] Ipse vero multo magis clamabat. *Luc.* XVIII, 39.

[3] Dic animæ meæ : Salus tua ego sum. *Ps.* XXXIV, 3.

RÉSOLUTIONS.

1° D'éviter l'oisiveté qui met l'esprit humain dans une certaine liberté de produire toutes sortes d'idées, et qui fournit une belle occasion au diable d'y jeter de mauvaises pensées.

2° De ne pas vous laisser aller à la curiosité des bagatelles, qui flattent les affections du cœur, mais de vous contenter de ce qui peut servir avec modération à la récréation raisonnable que votre état permet.

3° De vous retirer auprès de Dieu pour vous humilier et trouver le calme et la paix au milieu de ces imaginations et de ces pensées que vous souffrez contre votre volonté, en attendant avec confiance que le Seigneur « commande aux vents et à la mer et qu'il se fasse un grand calme [1] ». Ne recherchez pas curieusement les causes de ces tempêtes : car elles s'irritent encore plus par les considérations et les réflexions ; d'ailleurs elles peuvent naître sans qu'il y ait faute de la part de celui qui les souffre.

EXAMEN.

Faites-le sur ces mêmes résolutions, et voyez en quoi vous vous en êtes éloignée dans la pratique. Examinez si vous êtes en ceci patiente et diligente.

[1] Imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. *Matth.* VIII, 26.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Spiritus Sanctus disciplinæ effugiet fictum, et auferet se a cogitationibus, quæ sunt sine intellectu, et corripietur a superveniente iniquitate. » *Sap.* 1, 5. — L'Esprit-Saint, qui est le maître de la science, fuira le déguisement ; il se retirera des pensées qui sont sans intelligence, et l'iniquité survenant le bannira de l'âme.

2° « Evanuerunt in cogitationibus suis ; et obscuratum est insipiens cor eorum. » *Rom.* 1, 21. — Ils se sont égarés dans leurs pensées, et leur cœur insensé a été rempli de ténèbres.

SEPTIÈME MEDITATION.

DU RETRANCHEMENT DES OBJETS DE VANITÉ.

CONSIDÉRATIONS.

1. Pour bonne que soit la volonté de l'homme, ses sens et ses pensées seront toujours enclins au mal, et son cœur sera toujous prêt à recevoir les impressions des objets conformes à ses inclinations, comme la terre bien cultivée reçoit la semence qui germe tout aussitôt et qui croît si rien ne l'empêche. Il y a une certaine sympathie entre les objets et les affections du cœur, et elle peut bien à la vérité paraître comme assoupie ; mais on se tromperait fort si l'on croyait qu'elle fût morte entièrement : car elle ne mourra qu'avec le corps. Cette terre du cœur n'a-t-elle point déjà assez de

mauvaises racines dans son fond et de mauvais restes des objets du passé, sans qu'il soit besoin de lui en présenter de nouveaux qui, en remplissant l'esprit de leurs images, disposeront ses pensées à ranimer les plantes desséchées et à leur faire repousser comme une espèce de verdure dangereuse, qui mettra l'âme dans de nouveaux dangers et l'engagera dans de nouvelles peines ?

2. Les âmes les plus pures ressentent la subtilité de cette sympathie : car quoiqu'elles aient un mépris absolu de toutes les vanités du monde, et qu'elles ne se rencontrent parmi ces objets futiles que dans des occasions fort raisonnables et quasi nécessaires, elles sentent néanmoins que leur cœur s'est comme réveillé, que le goût lui en revient et que l'appétit pour ces vanités serait bientôt excité en lui, s'il restait plus longtemps exposé à leurs attraits trompeurs. Or puisqu'il en est ainsi des âmes les plus pures, que sera-ce de celles qui ne font que commencer leur conversion ou dont les plaies sont encore tout nouvellement fermées, si elles n'apportent une grande circonspection pour les fuir ou pour ne les tolérer que par une raisonnable nécessité?

3. Il faut livrer beaucoup de combats, supporter beaucoup de peines et de mortifications, employer beaucoup de temps pour former les sens intérieurs aux règles de la piété autant qu'ils en sont capables. C'est donc une grande indiscrétion de s'exposer à perdre en peu de temps le travail de tant d'années, ce qui est si précieux et qui coûte si cher : car que savez-vous si en ne vous retranchant point quelque objet de vanité vous ne vous exposez pas à ce danger?

AFFECTIONS.

Souvenez-vous de ces paroles de David : « Enfants des hommes, jusques à quand aurez-vous le cœur pesant ? Pourquoi aimez-vous la vanité et cherchez-vous le mensonge [1] ? » Appliquez-vous ces paroles, et, reconnaissant devant Dieu la pesanteur de votre cœur, exposez-lui humblement le besoin que vous avez qu'il le soutienne. O Seigneur, direz-vous, en aimant la vanité nous cherchons le mensonge : car elle ne nous peut rien donner de ce que nous prétendons, mais elle nous laisse vides et dépouillés de tout.

Remontrez à Dieu quelle est la faiblesse de votre esprit et combien il a de pente à s'occuper des choses vaines. O Seigneur ! j'ai tant de fois expérimenté que les vains objets anéantissent les bons sentiments, qu'ils remuent les passions et qu'ils mettent l'âme tout en désordre. Pourquoi donc n'y renoncerais-je point ?

Reconnaissez quel avantage vous avez d'être séparée de tous ces objets futiles, et que ce serait vous mettre en danger d'en ressentir au double les mauvais effets, si vous les cherchiez avec trop de curiosité. O Seigneur ! n'ai-je point déjà employé une partie trop grande du temps précieux de ma vie à la vanité, à la puérilité et à la malice ? quel fruit en ai-je retiré sinon des plaies, de la confusion et du regret ? Pourquoi donc retourner à ces bagatelles ?

[1] Filii hominum usquequo gravi corde ? ut quid diligitis vanitatem, et quæritis mendacium ? *Ps.* IV, 3.

Souvenez-vous enfin de ces paroles de l'Apôtre : « Je crains que vos sens ne se corrompent[1] », et dites à Dieu que vous entendez bien ce que son saint Apôtre nous veut dire, à savoir : que si nous ne veillons sur nos sens intérieurs, ils sortiront bientôt de leurs bonnes habitudes pour suivre de nouveau le vieil homme. O Seigneur ! gardez-moi de me jeter moi-même dans ces peines et dans ces dangers.

RÉSOLUTIONS.

1° De ne point rechercher d'objets autres que ceux qui peuvent vous exciter à aimer Dieu et à mépriser le monde.

2° De vous tenir comme passive, quand par quelque disposition de la Providence vous vous trouverez en présence des vanités mondaines, sans néanmoins vous laisser aller à des craintes puériles : car vous devez être persuadée que tout ce qui arrive par l'ordre de la divine Providence, et qui est considéré selon cet ordre, ne peut nuire à une âme qui veut respecter Dieu partout.

EXAMEN.

1° Voyez si vous n'êtes point trop curieuse d'apprendre les nouvelles et les intrigues du monde et de savoir ce qui s'y passe.

2° Si vous n'êtes point négligente à modérer vos regards.

3° Si vous n'êtes point trop empressée d'ob-

[1] Timeo ne... corrumpantur sensus vestri. II *Cor.* XI, 3.

server et d'interpréter à votre façon les actions du prochain.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Averte oculos meos ne videant vanitatem : in via tua vivifica me. » *Ps.* CXVIII, 37. — Détournez mes yeux afin qu'ils ne regardent point la vanité, et faites-moi vivre en marchant dans votre voie.

2° « Beatus vir, cujus est nomen Domini spes ejus ; et non respexit in vanitates et insanias falsas. » *Ps.* XXXIX, 5. — Heureux celui qui met son espérance au nom du Seigneur, et qui n'a pas regardé les vanités et les folies pleines de mensonge.

HUITIÈME MÉDITATION.

DU RETRANCHEMENT DES CONSIDÉRATIONS INUTILES ET DES RÉFLEXIONS SUPERFLUES.

CONSIDÉRATIONS.

1. Tout le secret de la bonne conduite de l'esprit consiste à le dégager et à réduire, le plus qu'on peut, sa multiplicité de vues et d'idées à la simplicité, et à y établir peu à peu le silence, en réprimant le tumulte des pensées, qui empêche l'âme de goûter le repos. Or pour arriver à ce but il y a surtout deux moyens excellents, à savoir, la mortification des affections sensibles, et le retranchement des réflexions superflues : car c'est là ce qui excite et entretient ce bruit tumultueux. Comment en

effet espérer de la tranquillité d'esprit en exerçant toujours ses pensées par des considérations vaines et des retours inutiles qui l'enfoncent de plus en plus dans ses idées? Et puis à quoi bon tant d'imaginations et de pensées sur un même sujet, surtout quand on l'a connu autant qu'il nous a été donné de le connaître, ou bien quand la chose est passée et qu'il n'y a plus de remède, ou encore quand il est inutile de connaître cette chose plus qu'on ne la connaît? Tout cela ne peut être qu'un travail superflu et une affliction d'esprit.

2. L'Apôtre nous a donné sur ce sujet un grand avis qu'il a lui-même mis en pratique : « Oubliant, dit-il, ce qui est derrière moi, et m'élançant vers ce qui est devant moi, je cours incessamment vers le but de la carrière, pour remporter le prix de la félicité du ciel à laquelle Dieu nous a appelés par le Christ Jésus [1] ». Or les réflexions inutiles sont un grand obstacle à cette excellente pratique, puisqu'en occupant l'âme vainement, elles la retardent dans sa marche en avant. Elles la forcent à regarder souvent derrière elle ; elles l'amusent et l'arrêtent pendant qu'elle devrait avancer; elles ne lui permettent pas de s'appliquer à ce qu'elle doit faire, en entretenant trop le souvenir de ce qu'elle a fait, et elles l'empêchent de courir en la retenant trop sur une même chose.

Ne vaut-il pas mieux marcher et courir par les voies de Dieu que de s'occuper à de telles pensées?

[1] Quæ quidem retro sunt obliviscens, ad ea vero quæ sunt priora extendens meipsum, ad destinatum persequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in Christo Jesu. *Philipp.* III, 13, 14.

Le chemin nous en est ouvert, notre guide marche devant nous, à quoi bon tant de réflexions et de discussions, puisqu'il n'est question que de suivre le divin Maître?

3. L'amour-propre se rencontre partout, et il ne mourra qu'avec notre corps; c'est lui qui est le promoteur de toutes ces réflexions et qui sollicite l'âme de les entretenir. Il se glisse dans les choses spirituelles plus subtilement que dans toutes les autres; mais c'est aussi sur ce point qu'on peut le mortifier avec plus d'utilité. En retranchant les réflexions superflues, nous le mortifierons jusqu'au vif et nous arrêterons les suites mauvaises de ses intentions perverses et de ses pratiques secrètes : car le plus souvent c'est par nos réflexions qu'il les entretient. Ce sera aussi le moyen d'imiter la tranquillité de l'âme de Jésus-Christ.

AFFECTIONS.

Reconnaissez devant Dieu que votre esprit, s'il n'est soutenu de sa grâce, n'est propre qu'à se créer des supplices pour lui-même. Hélas! Seigneur, il s'embarrasse du passé, comme s'il était encore en son pouvoir; il est inquiet sur l'avenir, comme s'il en était le maître; quant au présent il se trouve faible et irrésolu, et néanmoins il veut toujours s'appuyer sur lui-même, comme s'il était quelque chose.

Prononcez de bon cœur la parole de Jésus-Christ: « O Père, je remets mon esprit entre vos mains[1] »,

[1] Pater, in manus tuas commendo spiritum meum. *Luc.* XXIII, 46.

et reconnaissez le besoin que vous avez de vous en dépouiller entre ses mains pour ne point suivre vos vues, vos habitudes : car, hélas ! Seigneur, jusqu'où vous mèneraient-elles ?

Souvenez-vous de cette autre parole de Jésus-Christ : « Qui d'entre vous peut par tous ses soins ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée [1] ? » De même avouez que toutes vos réflexions sont inutiles, et qu'elles ne serviront qu'à vous inquiéter, si vous ne les réduisez aux ordres de la Providence et aux règles de la droite raison. O Seigneur, en cela, il est vrai, se montre bien la blessure du péché qui a mis l'égarement dans mes pensées ; mais dans toutes ces réflexions subtiles se montre surtout l'estime de moi-même et la mauvaise habitude de m'appuyer sur mon propre esprit.

Demandez à Jésus-Christ la simplicité de la colombe et la prudence du serpent. O Seigneur ! qui nous apprendra à bien unir ces deux vertus ? Seul, vous le pouvez. Pour être simples dans notre prudence, il faut l'établir sur vous et attendre tout de vous sans faire fond sur nos réflexions, et pour être prudents dans notre simplicité, il ne faut point perdre de vue vos instructions et vos exemples.

Dites enfin ces mots du Psalmiste : « La pensée de l'homme confessera votre gloire, et la mémoire continuelle qui lui en restera, vous louera comme dans un jour de fête [2] » ; et reconnaissez que ce doit être le principal exercice de votre esprit.

[1] Quis vestrum cogitando potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ? *Luc.* XII, 25.

[2] Cogitatio hominis confitebitur tibi ; et reliquiæ cogitationis diem festum agent tibi. *Ps.* LXXV, 11.

RÉSOLUTIONS.

1° De mortifier les réflexions de votre esprit sur les choses vaines et inutiles ou qui dépassent les bornes de la droite raison.

2° De ne vous en servir que pour connaître ce que Dieu veut de vous, selon les règles de l'Evangile et de votre état.

EXAMEN.

1° Voyez si vous n'allez point trop remuer vos actions du passé pour vous en renouveler la mémoire.

3° Si vous n'êtes pas trop pointilleuse à relever les paroles qui se disent peut-être sans dessein, à les interpréter et à vous les appliquer.

3° Si vous ne troublez point le repos du prochain, en lui faisant remarquer des choses qu'il ne s'aviserait point de prendre en mauvaise part.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Sicut in percussura cribri remanebit pulvis, sic aporia hominis in cogitatu illius. » *Eccli.* XXVII, 5. — De même que le blé, passé au crible, laisse de la poussière, ainsi l'agitation des pensées laisse à l'homme l'embarras et la tristesse.

2° « Domine pater, et dominator vitæ meæ, ne derelinquas me in consilio eorum, nec sinas me cadere in illis. Quis superponet in cogitatu meo flagella, et in corde meo doctrinam sapientiæ, ut

ignorationibus eorum non parcant mihi. » *Eccli.* XXIII, 1, 2. — O Seigneur, qui êtes le Père et le Maître de ma vie, ne m'abandonnez point à leur conseil, et ne permettez point que je tombe en suivant leurs erreurs. Qui donnera des coups de fouet à mes pensées, et qui mettra dans mon cœur la doctrine de la sagesse, afin qu'on ne pardonne rien à leur ignorance?

NEUVIÈME MÉDITATION.

DE LA CHASTETÉ.

CONSIDÉRATIONS.

1. Jésus-Christ, se faisant homme, a bien voulu se soumettre à toutes les injures et à tous les opprobres; mais il n'a rien voulu souffrir dans sa naissance qui fût opposé à la chasteté. Il venait détruire le vieil homme, et par sa naissance virginale il voulait enseigner que la chasteté était le plus puissant moyen pour retrancher par la racine les pratiques du vieil homme, qu'elle était la plus belle arme qu'il pût choisir pour venger l'injure que le péché a faite à la nature, et qu'elle était la meilleure compagne qu'on pût avoir pour marcher dans les voies de Dieu purement et parfaitement, et pour profiter dans la science de l'esprit et de la vérité. L'esprit et la matière ne s'accordent ensemble que bien difficilement.

2. Jésus savait bien ce qui demandait en nous un soin plus exact et un plus prompt remède; aussi

puisqu'il s'est rendu tout d'abord l'auteur et l'exemple de la chasteté, et qu'il y a ajouté cette parole succincte mais précise : « Que vos reins soient ceints, qu'en vos mains vos lampes soient ardentes et que vous soyez semblables aux serviteurs qui attendent leur maître à son retour du festin nuptial [1] », c'est une marque que la chasteté est un remède nécessaire au mal qui est le plus pressant et le plus dangereux.

3. Jésus nomme en premier lieu la chasteté : car si elle fait défaut, en quelque état que ce soit, on n'est ni disciple, ni serviteur, ni vigilant, ni digne des noces de l'Agneau ; mais où elle se trouve honorée et cultivée, chacun, selon son état, suit partout Jésus, la chasteté même. C'est la ceinture du chrétien qu'il ne doit jamais quitter : car dès qu'il l'a déposée, il cesse en pratique d'être chaste.

4. Cette vertu est très précieuse ; elle porte dans un vase terrestre l'imitation de la pureté des anges, et elle combat contre des attaques qu'ils ne sont point sujets à souffrir ; mais elle demande à être nourrie, comme le feu de la lampe, de l'huile de l'amour de Dieu, de l'humilité et de la confiance. Elle doit être vigilante toujours, sans jamais se reposer sur ses victoires passées, ni croire que ses ennemis soient entièrement subjugués ; il faut encore qu'elle soit forte et généreuse, sans s'étonner du combat. Tout cela se trouve compris dans cette parole de Jésus-Christ.

[1] Sint lumbi vestri præcincti, et lucernæ ardentes in manibus vestris, et vos similes hominibus expectantibus dominum suum, quando revertatur a nuptiis. *Luc.* XII, 35, 36.

5. Plus elle remporte de victoires, plus elle est noble et plus elle représente l'image de Jésus-Christ triomphant de l'infirmité. Telle fut la réponse donnée à S. Paul : « La vertu se perfectionne dans l'infirmité[1] ». Il faut donc regarder ce combat comme un moyen pour se perfectionner dans la vertu.

AFFECTIONS.

Dites à Dieu avec effusion de cœur « que tout est sans voile et découvert à ses yeux[2] », et ajoutez avec le Psalmiste : O Seigneur, vous savez « qu'il n'y a point de santé dans ma chair[3] », et vous savez aussi combien cette sainte vertu m'est nécessaire.

Congratulez Notre-Seigneur de toutes ses perfections et de sa naissance virginale, et reconnaissez-vous indigne de l'honneur qu'il vous a fait de vous appeler à l'imitation de sa chasteté. Estimez cette grâce comme un grand honneur et un grand bienfait.

Relevez toute votre confiance en lui avec ces paroles de Job : « Qui peut rendre pur ce qui est conçu d'un sang impur ? N'est-ce pas vous seul, ô mon Dieu[4] ? » Dites-lui que vous êtes assurée que sa bonté prendra toujours le parti de la chasteté pour la défendre, et appelez-le souvent de ce nom si pur, le Fils d'une Vierge.

Jetez un coup d'œil, comme à la dérobée, sur les

[1] Virtus in infirmitate perficitur. II *Cor.* XII, 9.
[2] Omnia nuda et aperta sunt oculis ejus. *Hebr.* IV, 13.
[3] Non est sanitas in carne mea. *Ps.* XXXVII, 4.
[4] Quis potest facere mundum de immundo conceptum semine ? Nonne tu qui solus es ? *Job* XIV, 4.

fautes que vous avez peut-être commises contre cette vertu ; exposez-les aux pieds de sa miséricorde en les abîmant dans l'océan de sa clémence.

Offrez-lui par avance le vœu de chasteté que vous voulez faire ; offrez-le avec un vrai désir d'être fidèle à l'honorer en cette vertu. Demandez-lui cette fidélité par les mérites de la chasteté de la sainte Vierge.

Faites un colloque plein d'amour et de respect avec la sainte Vierge : félicitez-la de ce qu'elle est une mère sans pareille, et de ce que sa chasteté a fait un Dieu à sa ressemblance. Dites-lui vos désirs et vos peines avec un abandon filial, et terminez votre colloque par un acte de ferme confiance qu'avec le secours de sa protection, rien ne pourra interrompre l'accomplissement de vos promesses. Promettez-lui d'imiter la délicatesse de sa pudeur et d'accomplir ces résolutions.

RÉSOLUTIONS.

1° De traiter votre corps avec respect, comme un vase destiné à l'honneur du Fils de Dieu.

2° De bannir de vos yeux et de vos oreilles ce qui sera moins conforme à la chasteté.

3° De supporter avec patience les tentations de la chair, comme des punitions du péché et comme un exercice de fidélité, sans jamais écouter leurs mauvais conseils, mais au contraire, en fuyant leurs suggestions, de vous retirer auprès de Dieu et sous la défense de sa protection, où vous trouverez la sûreté et la grâce de mépriser vos ennemis.

EXAMEN.

Contentez-vous de voir si rien ne manque dans votre vigilance et votre circonspection.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « O quam pulchra est casta generatio cum claritate! » *Sap.* IV, 1. — Oh ! qu'elle est belle la race chaste jointe avec l'éclat de la vertu !

2° « Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri : quia fecisti viriliter, et confortatum est cor tuum, eo quod castitatem amaveris. » *Judith* XV, 10, 11. — Vous êtes la gloire de Jérusalem, la joie d'Israël et l'honneur de notre peuple, parce que vous avez fait une action généreuse ; et votre cœur s'est trouvé rempli de courage, parce que vous avez aimé la chasteté.

3° « Fructus autem Spiritus est : charitas,... continentia, castitas. » *Galat.* V, 22, 23. — Le fruit de l'Esprit c'est la charité,... la continence, la chasteté.

DIXIEME MÉDITATION.

DE LA MODESTIE.

CONSIDÉRATIONS.

1. Le péché ayant déréglé l'âme, il ne faut pas s'étonner si le corps s'en ressent : car l'âme est comme l'horloge et le corps comme le cadran, qui

ne peut pas bien indiquer l'heure si l'horloge n'est bien réglée au dedans. La modestie y fait l'office d'un excellent horloger, qui s'applique premièrement à régler les rouages intérieurs comme étant le principe du mouvement, pour ensuite faire marcher régulièrement les aiguilles du cadran, qui sont les paroles, les gestes et les actions paraissant aux yeux du prochain.

2. Il servirait de peu de régler l'aiguille, si le dedans n'était bien ordonné, et ce serait une grande peine s'il fallait tout le jour faire marcher à la main l'aiguille du cadran. De même la modestie, qui ne s'étudierait à régler que les dehors, serait encore plus inutile devant Dieu et ne causerait qu'une application chagrine et fatigante, qui tromperait les autres et serait elle-même souvent trompée par des surprises inattendues.

3. Jésus-Christ nous a enseigné la pratique de cette vertu par l'exercice continuel qu'il en a fait : car c'est elle qui le doit représenter sans interruption dans les pensées, les paroles et les actions ; c'est elle qui donne le bon exemple au prochain et qui l'attire à suivre en pratique l'ordre de la raison. L'Apôtre disait : « Je vous supplie par la modestie de Jésus-Christ[1] » ; c'est qu'il ne trouvait rien de plus charmant et de plus fort que l'idée de cette modestie du Sauveur pour obtenir ce qu'il désirait et pour convertir les cœurs : et de fait, la modestie est une prédication qui persuade et qui corrige efficacement sans parler, et à bon droit on peut l'appeler la fleur du bon exemple.

[1] Obsecro vos per modestiam Christi. II *Cor.* x, 1.

4. Mais de peur qu'on ne rendît cette belle et aimable vertu tout odieuse par l'indiscrétion d'une sévérité mélancolique, l'Apôtre nous en enseigne la pratique par cette parole : « Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur, je vous le dis encore une fois, réjouissez-vous, et que votre modestie soit connue à tous les hommes[1] ». En joignant ainsi la modestie avec la joie, il montre qu'elles s'accordent bien ensemble. La modestie règle la joie selon la raison, et la joie sert d'attrait à la modestie pour la rendre libre et forte, sans dérèglement ni affectation, joyeuse et d'un commerce facile sans excès, complaisante envers tous sans le moindre désordre, observant le temps, le lieu et les personnes pour s'accommoder à tout dans l'ordre de la raison selon les différences que la charité et la bienséance lui prescrivent.

5. Cette vertu n'est pas seulement l'ornement de la nature ; mais elle est comme la gouvernante qui met ordre à tout dans la maison de son maître, et qui sert devant Dieu à tous les convives les mets de toutes les vertus avec bonne grâce, avec ordre et avec une propreté exquise. Elle est toujours occupée, car Dieu ne lui est pas moins présent étant seule qu'en compagnie. Si la modestie garde bien les sens, « la mort ne pourra pas entrer chez nous par les fenêtres[2] » ; mais si elle s'endort, il y a tout à craindre.

[1] Gaudete in Domino semper ; iterum dico, gaudete. Modestia vestra nota sit omnibus hominibus. *Philipp.* IV, 4, 5.

[2] Ascendit mors per fenestras nostras. *Jer.* IX, 21.

AFFECTIONS.

Adorez Jésus-Christ dans son humanité et admirez la modestie qu'il a fait paraître partout en toutes ses actions ; figurez-vous tout ce qui se peut souhaiter de plus parfait dans une façon d'agir : la gravité, la douceur, l'affabilité, la charité, et voyez comme tout cela se rencontre en Jésus-Christ dans un souverain degré.

Confessez que lui étant redevable du corps aussi bien que de l'âme, vous lui devez les hommages de l'une et de l'autre et que vous devez les lui rendre par la modestie.

Priez-le qu'il grave bien avant dans votre âme le souvenir de sa présence, et dites-lui : O Seigneur, si j'étais bien pénétrée du sentiment de la foi, qui m'apprend que vous êtes partout et que vous m'êtes plus présent que moi-même, il ne faudrait que cela pour me rendre toujours modeste.

Demandez pardon de ce que vous avez perdu tant de fois en votre vie le respect que vous devez à sa sainte présence.

Avouez que l'égarement de vos sens vous a jetée dans l'oubli, l'oubli dans la négligence, et la négligence dans beaucoup de fautes, spécialement en vos paroles.

Reconnaissez que votre état vous fournit d'excellents moyens pour marcher en sa présence et pour pratiquer la modestie : car il retranche les amusements et les badineries du monde, et vous établit dans un continuel entretien avec Dieu, et cela seul suffit pour régler insensiblement votre

intérieur et pour vous rendre la modestie toute familière, pourvu que vous n'y mettiez point d'obstacles.

Demandez-lui la discrétion pour bien pratiquer cette vertu selon son exemple, sans vouloir vous composer un extérieur à votre fantaisie, mais en conformant tout ce qui est en vous à l'ordre et aux règles de la droite raison, dans la vue de plaire à Dieu, et non pour chercher votre propre satisfaction ou l'estime des hommes.

RÉSOLUTIONS.

1° D'être attentive à régler votre langue, afin qu'elle ne parle qu'avec vérité, douceur, déférence et modération, et que toute immodestie en soit retranchée. Pour cela vous vous souviendrez de cette parole du Sage : « C'est à l'homme de préparer son esprit, mais c'est à Dieu de gouverner la langue [1] »; et cette préparation se fait par la prière et par l'humilité.

2° D'être modeste sans être à charge au prochain, et sans troubler l'ordre de la liberté chrétienne en ce qui ne sera ni péché, ni occasion de péché.

3° De veiller avec soin à la modération de vos sens, spécialement dans le temps et les lieux où votre âme doit être tout entière appliquée à Dieu.

EXAMEN.

1° Examinez-vous sur ces résolutions et voyez en quoi vous y manquez.

[1] Hominis est animam præparare ; et Domini gubernare linguam. *Prov.* XVI, 1.

2° Si vous évitez dans votre modestie ce qui ressent l'austérité chagrine et l'affectation.

3° Si vous en fondez la pratique sur le respect de la présence de Dieu.

4° Si vous êtes complaisante envers le prochain en ce qui peut l'édifier.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Finis modestiæ timor Domini, divitiæ et gloria et vita. » *Prov.* XXII, 4. — Le fruit de la modestie est la crainte du Seigneur, les richesses, la gloire et la vie.

2° « Servum autem Domini non oportet litigare, sed mansuetum esse ad omnes, docibilem, patientem, cum modestia corripientem eos qui resistunt veritati. » II *Tim.* II, 24, 25. — Il ne faut pas que le serviteur de Dieu se plaise à contester ; mais il doit être modéré envers tous, capable d'instruire, patient, et il doit reprendre avec modestie ceux qui résistent à la vérité.

ONZIÈME MÉDITATION.

DE LA PÉNITENCE VOLONTAIRE.

CONSIDÉRATIONS.

1. Le Fils de Dieu ne s'est pas seulement fait homme, mais il s'est fait pénitent tout ensemble. Il a voulu naître dans la privation des secours qui adoucissent les misères de la naissance des hommes

et dans l'exercice de l'obéissance à un prince de la terre. Sa vie n'a point été seulement privée de tous les plaisirs, mais elle a été dépourvue du nécessaire. Il a souffert toutes les fatigues de l'homme criminel, condamné « à vivre de son pain à la sueur de son front [1] », et il a enseigné par ses exemples la nécessité de la pénitence, aussi bien que la manière de la bien faire.

Il a persévéré dans sa pénitence jusqu'à la mort et jusqu'à une mort capable d'attirer la compassion des cœurs les plus endurcis, afin d'obtenir la réformation de la sentence de mort portée contre tous. Enfin il a voulu nous montrer que la pénitence devait nous servir de satisfaction et de remède ; l'aurait-il en effet choisie si elle ne nous avait été nécessaire? et n'est-ce point assez qu'il ait fait pénitence pour nous engager à suivre son exemple?

2. Mais puisque les maladies ne se guérissent que par leurs contraires, la pénitence volontaire est un souverain remède pour empêcher le mal de croître dans les inclinations, qui ne cherchent que le plaisir. C'est par le plaisir que la concupiscence précipite l'âme dans la mort; c'est par la pénitence que l'âme se fortifie contre la concupiscence en lui retranchant le plaisir, et qu'elle connaît l'excellence de la domination qu'elle doit avoir sur son corps. La satisfaction que l'âme reçoit de se voir maîtresse chez elle est bien douce; mais c'est la pénitence qui lui donne ce bonheur, et si elle veut conserver son domaine, il ne faut point qu'elle

[1] In sudore vultus tui vesceris pane. *Gen.* III, 19.

sorte de l'esprit de pénitence : car l'expérience n'apprend que trop que celui qui veut donner à son corps les plaisirs même licites et le nourrir délicatement, sera bientôt entraîné aux plaisirs illicites. Le Saint-Esprit ne nous dit-il pas, « Celui qui traite son serviteur trop délicatement dès le jeune âge, le verra ensuite révolté contre lui[1] ? » Aussi bien, puisque Jésus-Christ nous a enseigné tout d'abord à quitter le plaisir pour faire pénitence et qu'il n'en a jamais délaissé l'exercice, par quelle raison pourrions-nous nous en exempter? en avons-nous moins besoin que lui ?

3. Jésus n'a embrassé l'état de pénitent que pour exercer parfaitement son amour envers son Père et envers nous, en s'offrant comme une victime de réparation et de satisfaction pour nos péchés, et en se mettant pour nous dans un état capable de nous exciter à cesser de pécher par la compassion de ses peines. Comment porterons-nous dignement le nom de chrétien, si nous ne nous servons du même moyen pour punir en nous ce qui a coûté si cher au Fils de Dieu ?

4. L'état religieux vous fournit par ses règles les moyens d'accomplir cette pénitence avec discrétion et avec amour. La discrétion se trouve dans ce que les règles accordent, car cela suffit à la nature, et l'amour se rencontre dans la liberté qui les fait embrasser. Or cette pénitence contient trois choses : la satisfaction, le remède et l'imitation de l'amour du Fils de Dieu. Pou-

[1] Qui delicate a pueritia nutrit servum suum, postea sentiet eum contumacem. *Prov.* XXIX, 21.

vez-vous rien souhaiter de plus utile et de plus noble ?

AFFECTIONS.

Admirez la patience de Jésus-Christ, qui après avoir pratiqué une si rude pénitence pour des criminels, les voit chercher les délices pendant qu'ils le voient couronné d'épines. Que d'ingratitudes, que d'insolences commises contre vous, ô bon Jésus !

Voyez les injures que vous avez faites à Dieu, et confessez qu'il n'y a point de pénitence, si rude qu'elle soit, qui puisse y correspondre.

Dites avec effusion de cœur ce que disait David : « Votre miséricorde est grande sur moi, et vous avez délivré mon âme du fond des enfers [1] ». Hélas ! Seigneur, où serais-je si votre miséricorde n'avait retenu le bras de votre justice ? Que puis-je donc souffrir qui puisse être comparé à une telle délivrance ?

Remerciez Dieu de ce qu'il vous a séparée d'avec ceux dont parle Job, « qui passent leur vie dans la jouissance des plaisirs, et qui en un moment descendent aux enfers [2] ».

Dites à Jésus que vous comprenez à présent ce que dit S. Paul : « qu'il accomplit dans son corps ce qui manque aux souffrances du Christ [3] ».

[1] Misericordia tua magna est super me ; et eruisti animam meam ex inferno inferiori. *Ps.* LXXXV, 13.

[2] Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. *Job* XXI, 13.

[3] Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi, in carne mea. *Coloss.* I, 24.

Cet Apôtre fidèle, ô mon Sauveur, se réjouissait en se trouvant dans les peines, parce qu'elles imprimaient dans son âme les traits de votre ressemblance, et pour mieux vous imiter il ajoutait encore les jeûnes, les veilles et les châtiments du corps ; et moi, Seigneur, que dois-je faire ?

Reconnaissez que la vie chrétienne a besoin du sel de la pénitence pour l'empêcher de se corrompre.

Souvenez-vous des clameurs que les Juifs poussaient contre Jésus-Christ, en s'écriant : « Crucifiez-le, crucifiez-le[1] », et répétez ce même cri contre votre corps, en avouant que c'est lui qui mérite ce supplice.

Consacrez à la pénitence de l'état religieux ce qui vous reste de vie, en reconnaissant devant Dieu qu'elle met l'appareil sur les plaies du péché, qu'elle retranche l'occasion des rechutes, qu'elle détache l'âme de son corps, et qu'elle est une imitation de l'état de pénitent que son Fils Jésus a embrassé afin d'y vivre et d'y mourir pour nous.

RÉSOLUTIONS.

1° D'accomplir tout ce qui se rencontre de pénible dans vos règles, à l'intention d'honorer la rude pénitence que Jésus-Christ a faite pour vous.

2° De ne recourir à aucune exemption, sans vous être mise auparavant dans l'indifférence de ce que le supérieur ordonnera, conformant votre volonté à la sienne.

[1] Crucifige, crucifige eum. *Joann.* XIX, 6.

EXAMEN.

1° Voyez si vous reconnaissez bien que vous avez l'obligation de faire pénitence, et que l'énormité du péché surpasse toutes les pénitences que nous pouvons faire.

2° Si vous avez soin d'offrir à Dieu vos petites peines en esprit d'amour et de pénitence.

3° Si vous ne vous relâchez point dans l'observance des austérités de vos règles, ou si vous ne vous rendez point singulière dans la recherche des pénitences extraordinaires : car c'est ici, plus qu'en toute autre chose, qu'il ne faut rien faire qu'avec le mérite de l'obéissance, et qu'il faut acquiescer à un refus sans répliquer.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Misereris omnium, quia omnia potes, et dissimulas peccata hominum propter pœnitentiam. » *Sap.* XI, 24. — Vous avez compassion de tous les hommes, parce que vous pouvez tout, et vous dissimulez leurs péchés afin qu'ils fassent pénitence.

2° « Ipse autem vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra : disciplina pacis nostræ super eum, et livore ejus sanati sumus. » *Is.* LIII, 5. — Il a été couvert de plaies pour nos iniquités, il a été broyé pour nos crimes. Le châtiment qui nous devait procurer la paix est tombé sur lui, et nous avons été guéris par ses meurtrissures.

3° « Qui autem sunt Christi, carnem suam cruci-

fixerunt cum vitiis et concupiscentiis. » *Galat.* v, 24. — Ceux qui sont à Jésus-Christ ont crucifié leur chair avec ses passions et ses désirs déréglés.

DOUZIEME MEDITATION.

DE LA PATIENCE DANS LES INFIRMITÉS.

CONSIDÉRATIONS.

1. L'expérience commune apprend assez que l'homme a besoin de discipline et de répression dans ses inclinations et dans ses habitudes pour être réduit à la droite raison. Dieu a pour lui les soins d'un père, et il en accomplit les devoirs par les corrections qu'il lui inflige. La sainte Ecriture nous le dit : « Le Seigneur châtie celui qu'il aime, et il trouve en lui son plaisir comme un père dans son fils[1] ». Aux yeux de Dieu les cœurs des hommes sont enfants toute leur vie, et si l'expérience fait assez connaître le désordre qu'une prospérité tranquille produit dans un cœur peu mortifié, elle sert aussi à établir la preuve du besoin qu'il a que Dieu le corrige en père.

2. La pénitence que nous nous imposerions par notre choix, ne serait pas suffisante pour nous réformer : car notre propre volonté s'y retrouverait, et c'est elle qui a le plus de besoin d'être réformée. Aussi dans la conduite de sa Providence, Dieu s'est réservé des peines spéciales, outre les peines com-

[1] Quem enim diligit Dominus, corripit; et quasi pater in filio complacet sibi. *Prov.* III, 12.

munes aux enfants d'Adam, pour servir à cette fin. Elles proviennent sans la participation de notre volonté, ou bien de nous-mêmes, ou du prochain pour retomber sur nous, ou encore d'accidents imprévus, et Dieu nous les applique en temps et lieux, avec poids et mesure, comme un prudent médecin, pour nous servir de remède purgatif et préservatif. Qui sait les maux qui nous auraient attaqués, si telle ou telle peine n'avait précédé ou accompagné nos actions?

3. La peine s'y rencontre, mais il ne faut pas s'en étonner : car s'il faut quelque effort pour purger les corps, il en faut aussi pour décharger la propre volonté et les mouvements du cœur de leurs mauvaises humeurs, afin qu'étant ainsi dégagés ils puissent supporter le prochain doucement, agir pour eux-mêmes tranquillement, et devenir souples aux volontés divines. Presque toutes les choses qui servent à la guérison des corps, ne sont-elles pas amères? Elles ne se prennent qu'à contre-cœur : c'est que Dieu, peut-être, a voulu nous signifier par cette disposition la nécessité qu'il y a de donner aussi de l'amertume à l'esprit pour le guérir parfaitement.

4. Dieu met l'homme hors d'état de pouvoir mêler son choix dans ces sortes de souffrances, afin qu'elles soient plus pures et plus efficaces ; mais l'état religieux est l'école où l'on apprend à bien recevoir les remèdes, à les bien connaître, à en profiter et à se conformer ainsi à l'image de son Fils « sur lequel la discipline de notre réconciliation a été imposée[1] », pour tirer de ses plaies l'onguent

[1] Disciplina pacis nostræ super eum. *Is.* LIII, 5.

de notre guérison. Selon S. Paul, « tous ceux qui sont prédestinés, le sont pour être conformes à cette image [1] ». Il n'y a à faire ni calcul, ni exception : on ne peut pas représenter Jésus en son état céleste, sans l'avoir représenté en son état terrestre. Il faut donc se résoudre à la patience et l'estimer plus qu'un trésor : car elle nous rend de vrais et dignes enfants soumis à la correction de notre Père céleste, elle nous met en possession de nos âmes, et nous donne part à l'héritage de son Fils, comme elle nous fait porter sa ressemblance.

AFFECTIONS.

Admirez la Providence qui de nos infirmités compose des remèdes ; et pour l'admirer davantage et vous consoler en Notre-Seigneur, voyez comment ce remède opérait dans S. Paul, qui s'écriait : « Je me glorifierai volontiers dans mes faiblesses, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi : car quand je suis infirme, c'est alors que je suis puissant [2] ». Ecoutez encore ce qui lui est répondu à sa demande d'être délivré d'une tentation : « Ma grâce te suffit, car la vertu se perfectionne dans l'infirmité [3] ». O mon Seigneur ! je ne dois donc rien craindre sous la protection de votre sainte grâce, puisqu'il n'y a que les choses qu'on veut

[1] Quos prædestinavit conformes fieri imaginis Filii sui. *Rom.* VIII, 29.

[2] Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi... : cum enim infirmor, tunc potens sum. II *Cor.* XII, 9, 10.

[3] Sufficit tibi gratia mea : nam virtus in infirmitate perficitur. *Ibid.*, 9.

faire avec délibération qui vous peuvent offenser, et qu'il est toujours en ma liberté de ne les point vouloir.

Confessez que tout ce qui vous arrivera par l'ordre de sa Providence sera parfaitement sage et parfaitement proportionné à vos forces et à vos besoins ; qu'il n'y a que Dieu qui connaisse les choses futures et celles qui sont possibles, et qu'ainsi il n'y a que lui qui puisse bien appliquer les remèdes de préservation et de guérison. O Seigneur ! que c'est un grand bien d'être traité de votre main ! Tout s'y trouve, rien ne fait défaut.

Regardez en la présence de Dieu combien d'âmes sont tombées pour avoir été laissées à leur liberté. Si David avait été retenu par quelque infirmité, au lieu de se promener à son aise sur les galeries, il n'aurait pas vu cet objet qui fut cause de sa chute. Si d'autres avaient eu la santé quand telle rencontre s'est présentée, que n'auraient-ils pas fait peut-être ? Mais l'épreuve de la maladie les a mis en alarmes et les a fait recourir à Dieu et se connaître eux-mêmes pour en avoir une salutaire défiance ; au contraire une occasion survenant et les trouvant dans la tranquillité oisive, les aurait si bien flattées que ces pauvres âmes se seraient peut-être laissées aller au péché.

O Seigneur ! vous voyez tout cela et vous y donnez ordre ; mon choix serait superflu, inconsidéré, nuisible, mais le vôtre est parfait. Donc pour moi point de choix, mais tout ce qu'il vous plaira.

Reconnaissez que vous devez considérer vos faiblesses et infirmités comme des marques du soin

que Dieu prend de vous, et que vous devez les accepter comme des remèdes.

Repassez aussi dans votre âme ces paroles de S. Paul : « Je me glorifierai volontiers dans mes infirmités, afin que la vertu de Jésus-Christ habite en moi [1] », et reconnaissez que cette vertu est l'humilité, qui se nourrit par l'infirmité et avec laquelle tout se surmonte. O Seigneur ! quelle raison peut-on avoir de prétendre quelque chose « à votre état glorieux, sans avoir participé à votre état douloureux [2] ? »

RÉSOLUTIONS.

1° Proposez-vous, dans vos infirmités, quelles qu'elles puissent être, de vous retourner tout court du côté de la Providence pour l'adorer et pour les accepter.

2° De ne vous appliquer à y rechercher le remède qu'avec résignation et tranquillité, selon les conseils que vous prendrez dans les doutes et les difficultés.

3° De chercher votre consolation dans l'exemple de Jésus-Christ.

EXAMEN.

1° Voyez si dans vos peines vous ne vous laissez pas aller à des plaintes qui ressentent le murmure,

[1] Libenter gloriabor in infirmitatibus meis, ut inhabitet in me virtus Christi. II *Cor.* XII, 9.

[2] Si tamen compatimur, ut et conglorificemur. *Rom.* VIII, 17.

et si vous n'êtes point trop empressée pour y chercher des remèdes.

2° Si vous vous contentez de représenter vos besoins avec résignation.

3° Si, dans les rencontres où vous croyez que le prochain vous a offensée, vous êtes fidèle à vaincre vos ressentiments et à ne rien exagérer lorsque vous en parlez.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Doctrina viri per patientiam noscitur ; et gloria ejus est iniqua prætergredi. » *Prov.* XIX, 11. — La science d'un homme se connaît par sa patience, et c'est sa gloire que de passer par dessus le tort qu'on lui a fait.

2° « In humilitate tua patientiam habe : quoniam in igne probatur aurum et argentum, homines vero receptibiles in camino humiliationis. » *Eccli.* II, 4, 5. — Ayez patience dans votre humiliation : car les hommes qui sont agréables à Dieu, sont éprouvés dans la fournaise de l'humiliation, comme l'or et l'argent sont éprouvés par le feu.

3° « In patientia vestra possidebitis animas vestras. » *Luc.* XXI, 19. — C'est par la patience que vous posséderez vos âmes.

TREIZIÈME MÉDITATION.

DE LA PAUVRETÉ RELIGIEUSE.

1. La foi nous apprend que le péché du premier homme a été un larcin, et assurément les marques

qui en restent dans nos inclinations en sont une bonne preuve. L'homme n'a pas un moment de vie assurée, il lui faut peu de choses pour le nourrir et l'entretenir, il ne saurait rien emporter en sortant du monde, et néanmoins sa cupidité l'agite de perpétuels désirs et de travaux continuels, comme s'il devait toujours vivre, posséder tout et tout emporter avec lui : n'est-ce pas là une frénésie misérable? Elle l'enchaîne par les liens de l'avarice ; mais tous ses soins et ses empressements ne peuvent point détourner les maux de l'indigence qui en accablent un si grand nombre. L'Apôtre nous assure que « ceux qui veulent devenir riches tombent dans la tentation, sont précipités dans des désirs inutiles et nuisibles, et sont jetés dans les pièges du démon [1] » après de nombreux combats. Cela seul devrait nous suffire pour nous faire concevoir de la cupidité une juste aversion ; mais de plus l'expérience nous apprend que c'est l'article de la possession qui engendre les guerres, les querelles et les divisions ; et pourtant c'est bien inutilement qu'on se charge de beaucoup de choses quand le lieu où l'on va est fort proche ; or de la vie à la mort, du temps à l'éternité, il n'y a qu'un pas.

2. Jésus nous a fait connaître assez la nécessité d'étouffer cette cupidité, puisqu'il a voulu naître, vivre et mourir dans la pauvreté. Par son exemple il nous a appris qu'il faut retourner à l'état de la première pauvreté d'Adam, pour pouvoir parti-

[1] Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva. I *Tim.* VI, 9.

ciper au bonheur dont il jouissait avant sa chute ; il nous a appris encore que, pour vivre selon la droite raison, il faut prendre seulement en passant ce qui suffit au besoin, et qu'il ne faut que lire dans le livre de la nature, qui nous a fait naître nus, pour y voir écrit en grands caractères que nous ne devons pas plus tenir aux choses de la terre que notre corps ne tient à nos vêtements. Mais à ses exemples Jésus ajoute le poids de sa parole : or il met « les pauvres d'esprit les premiers entre les heureux, parce que le royaume des cieux leur appartient [1] ».

3. Cet état de pauvreté imite parfaitement l'état des âmes bienheureuses, qui au ciel sont contentes de tout et ne souhaitent rien. Il éloigne les piqûres douloureuses des pertes et des sollicitudes qui font tant de malheureux, et même il fait quelque chose de plus admirable : car, quoiqu'elle les sente, l'âme du pauvre d'esprit ne perd pas le repos.

4. Les moyens que l'état religieux fournit pour bien faire le retranchement des superfluités sont aussi très avantageux : en effet l'indigence de la pauvreté et l'abondance des richesses en sont discrètement bannis, et l'on y vit comme ceux qui possèdent tout, sans avoir rien en propre.

5. Enfin la pauvreté religieuse bien pratiquée reproduit les plus beaux traits de ressemblance avec le Fils de Dieu qui a voulu, dépouillé de tout, mourir sur la croix pour réparer la perte de la pauvreté ; mais elle a encore le grand honneur de n'avoir rien dans le siècle pour tout posséder avec

[1] Beati pauperes spiritu, quoniam ipsorum est regnum cœlorum. *Matth.* v, 3.

Jésus-Christ. Il n'y a donc rien de plus prudent que de quitter ce qui périt pour s'attacher à ce qui demeure éternellement ; et c'est ce que fait la pauvreté religieuse.

AFFECTIONS.

Adorez Jésus dans sa pauvreté et admirez la richesse de cette pauvreté qui sauve, délivre et enrichit tout le monde. Reconnaissez que son indigence est votre patrimoine.

Reconnaissez que sa réparation convient admirablement au péché de nos premiers parents : ils ont voulu posséder un fruit, et Jésus naît et meurt n'ayant pas même à lui la valeur d'une pomme.

Confessez les avantages que la pauvreté vous fournit, en ôtant à l'ennemi le moyen de vous saisir et vous jeter à terre, et dites à Jésus que vous ne doutez pas que si le larcin a fait connaître ce que c'était que le mal, la pauvreté volontaire qui fait profession d'honorer la sienne, fera ressortir quel grand bien c'est de ne vouloir posséder que lui et de n'être qu'à lui.

Dites que vous serez trop heureuse de pouvoir répéter avec l'Epouse : « Mon bien-aimé est tout à moi, et moi je suis tout à lui [1] ». Désirez de pouvoir dire avec vérité cette parole, et reconnaissez que l'Epoux divin l'accomplit parfaitement, et qu'il ne reste plus qu'à faire de même, autant qu'il est en votre pouvoir. O Seigneur ! ce serait un larcin criminel, si je retranchais quelque chose de ce qui

[1] Dilectus meus mihi, et ego illi. *Cant.* II, 16.

doit vous appartenir en entier à tant de titres et pour tant de raisons.

Remerciez Dieu du grand dégagement que vous fournissent les vœux de votre état, dont l'un éloigne de vous les sollicitudes et les attaches d'une famille, l'autre vous ôte le soin de vous-même, et le troisième vous enlève tous les soucis et chagrins des biens de la fortune, qui dans le monde font tant de malheureux et tant de damnés dans les enfers.

Renouvelez votre désir du vœu de pauvreté, en demandant à Jésus la béatitude de la pauvreté d'esprit, et reconnaissez que c'est une richesse qui surpasse de beaucoup tous les biens du monde et qu'il n'y a que lui qui la puisse donner.

Regardez la pauvreté dans Jésus comme une compagne inséparable de sa vie. Le nécessaire lui manque souvent, mais il veut par là ennoblir et sanctifier la pauvreté.

Considérez enfin comment sa sainte Mère l'a mise en pratique, et, animée par les exemples du Fils et de la Mère, proposez-vous ces résolutions.

RÉSOLUTIONS.

1° De retrancher de votre cœur le désir d'avoir des choses inutiles.

2° De n'user et de ne disposer d'aucune chose que selon les règles de votre état, vous contentant de ce qui est nécessaire et utile, sans chercher des superfluités curieuses et bien moins encore sans vous y attacher.

3° De prendre occasion d'honorer la pauvreté de Jésus-Christ dans tout ce qui vous manquera.

EXAMEN.

1° Voyez si vous acceptez volontiers ce qui est le plus vil, sans faire paraître vos répugnances.

2° Si vous considérez la pauvreté d'esprit comme l'âme de la pauvreté extérieure.

3° Si vous n'affectez rien de singulier qui fasse montre de pauvreté extérieure : car en ceci l'affectation ôte à la pauvreté d'esprit pour donner à l'extérieure, et il vaudrait beaucoup mieux ôter à la pauvreté extérieure pour donner à celle de l'esprit.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Propter vos egenus factus est, cum esset dives, ut illius inopia vos divites essetis. » II *Cor.* VIII, 9. — Jésus-Christ étant riche s'est rendu pauvre pour l'amour de vous, afin que vous devinssiez riches par sa pauvreté.

2° « Altissima paupertas eorum abundavit in divitias simplicitatis eorum. » II *Cor.* VIII, 2. — Leur profonde pauvreté a répandu avec abondance les richesses de leur simplicité.

3° « Est autem quæstus magnus, pietas cum sufficientia : nihil enim intulimus in hunc mundum ; haud dubium quod nec auferre quid possumus. » I *Tim.* VI, 6, 7. — C'est une grande richesse que la piété et la modération d'un esprit qui se contente de ce qui suffit : car nous n'avons rien apporté en ce monde, et il est hors de doute que nous n'en pouvons aussi rien emporter.

CHAPITRE IV

DES MOYENS DE BIEN ACCOMPLIR LES RÈGLES DE L'ÉTAT RELIGIEUX.

PREMIÈRE MEDITATION.

DE L'HUMILITÉ.

CONSIDÉRATIONS.

1. L'humilité nous réconcilie avec Dieu et attire sa grâce sur nous, car elle exerce un acte de justice. En effet elle nous fait restituer à Dieu ce qui lui appartient en nous mettant dans l'anéantissement devant lui, et elle ne nous réserve rien autre chose que ce qui ne peut pas être ôté sans injustice, à savoir l'honneur d'être ses créatures, honorées de sa charité et secourues par sa miséricorde. C'est l'humilité qui travaille à remettre dans son état naturel notre raison, que l'orgueil par une sorte de frénésie retenait dans un état violent; aussi rien de bon, rien de sage ne pouvait en être attendu sinon en lui appliquant le contraire de cette folie : car c'est le seul remède qui la peut rendre à Dieu et à elle-même. Sans l'humilité il ne faut attendre de la raison que des mouvements insensés; et cela ne peut être autrement, puisque sans l'humilité elle ne peut se connaître elle-même.

2. Il n'y a rien de plus vrai, la grâce de Dieu est comme un air spirituel, sans lequel l'âme ne

peut pas vivre et avec lequel elle peut tout. Tout son fond, son refuge, son espérance doit donc être établi sur cette grâce. Or Dieu dit « qu'il ne la donne qu'aux humbles et qu'il résiste aux superbes[1] », et par conséquent l'humilité doit être considérée comme le canal par lequel coule tout le bien dans l'âme ; et plus ce canal sera grand, libre, dégagé de tout obstacle, plus l'âme sera remplie de grâces.

3. Sans aucun doute cette vertu est nécessaire au chrétien, puisqu'il a tant de choses à faire, à vaincre et à éviter par le secours de la grâce. Mais elle est encore bien plus nécessaire au religieux, puisque c'est par elle que doit se répandre sur lui la continuation de la grâce de sa vocation. Un religieux est une œuvre singulière de la grâce ; il est donc fait pour être un vaisseau d'humilité : car autrement il ne pourrait point recevoir la grâce. Il faudrait qu'elle se retirât à sa source, ne trouvant pas où s'écouler, ni où être reçue ; et alors sans cette grâce que deviendrait le religieux ?

4. La nécessité de l'humilité dans tous les états nous est assez montrée par l'exemple du Fils de Dieu qui l'a embrassée et ennoblie, afin que les hommes, qui sont des mendiants glorieux, puissent s'y ranger sans rougir. En voyant un Dieu pratiquer l'humilité, ce doit être une gloire de devenir humble ; mais cette vertu doit être comme naturelle à l'âme du religieux : car pour lui, sans l'humilité, la Religion cesserait d'être Religion, puisque n'étant religieux que pour être une œu-

[1] Deus superbis resistit, humilibus autem dat gratiam. *Jacob.* IV, 6.

vre de grâce, il n'aurait plus le vaisseau qui la peut recevoir.

5. Cette humble vertu n'a rien de bas que le nom, car elle s'élève au-dessus de toutes les créatures, pour ne les plus considérer que par rapport à Dieu.

AFFECTIONS.

Admirez devant Dieu jusqu'à quelle extrémité la folie de l'orgueil mène l'homme. O Seigneur! que peut-on juger d'un rien qui se méconnaît? Que doit-on penser d'un acteur du théâtre des misères et des infirmités, où sa folie fait souvent qu'il se prend pour un autre? d'un jouet de la mort, qui agit comme s'il devait toujours vivre? d'un homme soumis à votre terrible jugement, qui oublie le sort qui l'attend? Qu'en peut-on dire sinon que sa raison est dévoyée?

Demandez à Jésus qu'il vous imprime bien avant dans l'âme la connaissance de ce que vous avez été, de ce que vous êtes et de ce que vous serez. O Seigneur! y a-t-il rien de plus juste que de reconnaître et de suivre ces vérités?

Remerciez Jésus de ce qu'il s'est fait humble, et de ce qu'il a apporté au monde par ses exemples et par ses instructions le remède de l'humilité. Qui aurait jamais connu ce remède? qui aurait jamais voulu s'en servir, ô mon Dieu! si vous ne l'aviez enseigné vous-même? Les hommes auraient toujours augmenté leur folie sans trouver ni remède ni repos.

Pesez en sa présence ces paroles : « Apprenez

de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez le repos pour vos âmes[1] » ; qui dit « trouver le repos », dit trouver tout, paix, contentement, secours. Avouez-lui ingénument qu'il n'y a rien de plus vrai, que sa parole est confirmée par l'expérience, et que celui à qui il a enseigné l'humilité trouve tout dans sa grâce.

Reconnaissez devant le Seigneur le grand besoin que vous avez de cette vertu dans votre profession, où la grâce montre assez par son appel qu'elle veut se servir de vous. O Seigneur ! je m'opposerais à vos desseins, si je mettais quelque obstacle à cette vertu ; « je contristerais votre Saint-Esprit[2] », je vous provoquerais à me prendre en dégoût et à m'abandonner, si je n'aimais l'humilité, qui est le canal de votre grâce.

Souvenez-vous enfin du besoin que les enfants d'Israël avaient dans le désert du secours et de la conduite de l'ange, et confessez à Dieu que vous seriez perdue, s'il se retirait de vous pour vous laisser seule dans votre état, qui est comme le désert du monde où il ne vous a amenée que pour être conduite par sa grâce et non pas par votre propre volonté.

RÉSOLUTIONS.

Proposez-vous d'accomplir ce conseil du Sage : « Plus vous vous trouverez dans un état relevé, plus aussi humiliez-vous ; et ainsi vous trouverez

[1] Discite a me quia mitis sum et humilis corde ; et invenietis requiem animabus vestris. *Matth.* xi, 29.

[2] Nolite contristare Spiritum sanctum Dei. *Ephes.* iv, 30.

grâce devant Dieu [1] ». Avec sa grâce que ne pourrez-vous pas?

EXAMEN.

1° Voyez si vous ne nourrissez point quelque estime de vous-même.

2° Si vous n'affectez point de paraître humble : car la vraie humilité se cache à elle-même. Elle n'affecte point de dire du mal de soi ; elle ne se montre que par de bons effets, qui ne sortent point du commun, et elle voile tout ce qui est rare, excellent et singulier.

3° Si vous estimez vraiment les humiliations qui vous arrivent d'ailleurs, sans votre participation, et si vous les recevez comme des leçons de la vraie humilité.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Sapientia humiliati exaltabit caput illius, et in medio magnatorum consedere illum faciet. » *Eccli.* XI, 1. — La sagesse de l'homme humilié l'élèvera au-dessus des autres et lui donnera rang parmi les plus considérables.

2° « Omnis qui se exaltat, humiliabitur ; et qui se humiliat, exaltabitur. » *Luc.* XIV, 11. — Quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé.

3° « Humiliamini sub potenti manu Dei, ut vos exaltet in tempore visitationis. » I *Petr.* V, 6. —

[1] Quanto magnus es, humilia te in omnibus, et coram Deo invenies gratiam. *Eccli.* III, 20.

Humiliez-vous sous la puissante main de Dieu, afin qu'il vous élève au temps de sa visite.

DEUXIÈME MEDITATION.

DE LA REMISE DE SES SOLLICITUDES DANS LE SEIN DE DIEU.

CONSIDÉRATIONS.

1. Cet acte d'abandon est le premier pas que l'humilité doit faire pour redresser la raison et éloigner de l'esprit de grandes inquiétudes et des travaux inutiles. Il n'appartient qu'à la Providence de tout gouverner et de disposer de tout; mais l'esprit humain, par le malheureux reste de son péché, a une propension aveugle qui l'incline à vouloir usurper sur les droits de cette Providence. Il veut agir souvent comme si tout devait plier à ses ordres, et il s'empresse dans ses soins, comme si tout dépendait de lui. Mais qu'y gagne-t-il? Rien, puisqu'on ne peut point s'avancer dans la grâce de Dieu, tant qu'on veut s'attribuer ce qui lui appartient. Il faut donc remettre nos soins et sollicitudes sous la domination de la divine Providence, et ne pas plus s'étonner de les voir paraître que de voir surgir les distractions dans l'oraison ; mais si l'on voulait les nourrir, ce serait mettre des obstacles aux soins de la Providence; et alors quel triste échange on ferait? Ne serait-ce pas lasser et rebuter la divine sollicitude, si grande, si puissante, si sage et si nécessaire,

pour y substituer la nôtre, qui n'est que faiblesse, ignorance, impuissance, misère ?

2. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de disposer du temps, ni de faire qu'il se mette au chaud ou à la pluie. Il en est de même de son état spirituel : car il est également sous la disposition de Dieu. Nous n'avons à nous que le moment présent qui dépende de notre volonté ; tout le reste peut bien être le sujet d'une prévoyance tranquille et modérée, mais non pas d'une sollicitude inquiète et qui s'abuse dans ses projets. Dieu a voulu être notre tout en toutes choses ; et si des soins multiples nous environnent, nous ne devons les considérer que comme des aiguillons, qui nous pressent de recourir à lui et d'attendre tout de son secours. Rien ne manque au soin que Dieu prend de nous, à quoi bon y mêler le nôtre ?

3. Dieu ne demande de nous que notre application à travailler, à recevoir l'état où il nous place, à nous servir du temps présent et des moyens qu'il nous met entre les mains ; mais pour le soin de l'avenir, il le veut prendre lui-même, et il attend de nous que nous lui en fassions une remise entière sans en rien réserver avec volonté.

4. Jésus le déclare assez dans l'Evangile où il presse ses disciples de jeter leurs sollicitudes dans le sein de Dieu, même pour les choses corporelles, où il semble pourtant que le bras de l'homme peut quelque chose. Cependant ce serait se tromper aussi lourdement qu'un laboureur qui ne ferait pas de différence entre le travail qu'il fait pour semer et l'accroissement du blé : l'un dépend de lui, mais l'autre n'en dépend aucunement. Si Jésus parle

ainsi des besoins temporels, que devons-nous penser des spirituels ? Ne nous dit-il point, « Sans moi vous ne pouvez rien faire [1] » ? C'est donc à lui de prévenir nos soins, puisque c'est à lui de prévenir nos besoins. Etudions-nous à les constater et à agir, et non point à les prévenir, comme le voudrait faire la vaine sollicitude de l'esprit.

AFFECTIONS.

Confessez à Dieu le grand égarement de l'esprit humain, qui par ses soins veut contrefaire la Providence ; mais que fait-il, ô mon Dieu, sinon se troubler et se tourmenter lui-même?

Souvenez-vous avec effusion de cœur devant Jésus de ce qu'il dit à celui qui dans son esprit avait disposé de bâtir des granges pour amasser tous ses blés : « Insensé, cette nuit même on te redemandera ton âme : que deviendront tous tes projets [2] ? » Appliquez cela à vos prévoyances et à vos propres soins, en regardant avec joie la sagesse de Dieu et sa conduite qui se jouent des projets des hommes et de leurs soins. Regardez ces sollicitudes humaines avec un grand mépris.

Entrez dans un vif sentiment de reconnaissance du besoin que vous avez du secours de Dieu en toutes choses, et particulièrement pour rejeter les soins superflus.

Pensez que le Seigneur vous dit ces paroles de l'Evangile : « Qui d'entre vous peut par tous ses

[1] Sine me nihil potestis facere. *Joann.* xv, 5.

[2] Stulte, hac nocte animam tuam repetunt a te : quæ autem parasti, cujus erunt ? *Luc.* xii, 20.

soins ajouter à sa taille une seule coudée [1] ? » Considérez aussi qu'il vous renvoie à l'exemple des lis pour vous apprendre à déposer vos soins et vos peines dans le sein de Dieu : « Regardez comment croissent les lis des champs [2] ». O Sauveur de mon âme ! quelle voie de tranquillité vous me découvrez ! Vous montrez bien que vous êtes un bon Maître, puisque vous voulez nous ôter les soins empressés, qui sont ce qu'il y a de plus fatigant dans la vie. O Seigneur ! vous m'avez bien dit « que je n'ai qu'à chercher le royaume de Dieu et sa justice, et que vous aurez soin de tout le reste [3] ». Je n'ai donc qu'à marcher en votre présence, avançant d'un pas en chacune de mes actions, et comme mettant un pied l'un devant l'autre pour parvenir à ce trésor divin ; et vous, Seigneur, vous aurez tout le soin, vous donnerez la force, le secours, l'arrosement, l'accroissement, tout enfin. Quant à moi il suffit que j'aie le regard sur vous, attentive à faire promptement et fidèlement tout ce que vous me marquerez.

Reconnaissez que c'est ainsi que l'esprit humain se trompe, en entreprenant de faire ce qu'il ne peut pas faire ou ce qu'on ne lui demande point, et en négligeant de faire ce qu'il doit faire ou ce qu'il peut faire ; et demandez à Dieu la grâce de ne pas suivre ses erreurs.

Jetez les yeux sur la vanité de vos sollicitudes et

[1] Quis vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ? *Matth.* VI, 27.

[2] Considerate lilia agri quomodo crescunt. *Ibid.*, 28.

[3] Quærite primum regnum Dei et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis. *Ibid.*, 33.

de vos prévoyances passées. O Seigneur ! quel fruit en ai-je retiré ?

Demandez enfin la grâce de retrancher toute attache aux créatures : car c'est là ce qui excite particulièrement l'esprit à s'embarrasser dans ses soins, dans ses désirs et dans ses prévoyances.

RÉSOLUTIONS.

1° De ne point vous étonner des sollicitudes qui assaillent votre esprit, mais de vous appliquer à les ramener dans le centre du repos, qui est Dieu.

2° De vous étudier à retrancher fidèlement et prudemment ce qui fournit l'aliment et l'occasion aux soins superflus.

EXAMEN.

1° Voyez si vous ne vous inquiétez pas trop de l'avenir, comme s'il dépendait de vous, et si vous le considérez bien dans la Providence comme une chose qui lui appartient entièrement.

2° Si vous vous contentez de faire ce qui est en votre pouvoir, et si vous vous abandonnez à ce que Dieu voudra pour le succès et les suites.

3° Si vous mortifiez vos désirs, qui sont les racines de la vaine sollicitude.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Omnem sollicitudinem vestram projicientes in eum, quoniam ipsi cura est de vobis. » I *Petr.*

v, 7. — Jetant dans son sein toutes vos sollicitudes, parce qu'il a soin de vous.

2° « Jacta super Dominum curam tuam, et ipse te enutriet. » *Ps.* LIV, 23. — Rejetez vos soins sur le Seigneur, et il vous nourrira.

3° « Nihil solliciti sitis ; sed in omni oratione et obsecratione, cum gratiarum actione, petitiones vestræ innotescant apud Deum. » *Philipp.* IV, 6. — Ne vous inquiétez de rien ; mais en quelque état que vous soyez, présentez à Dieu vos demandes par des supplications et des prières accompagnées d'actions de grâces.

TROISIÈME MEDITATION.

DE L'ORAISON.

CONSIDÉRATIONS.

1. Il n'y a rien de plus naturel à l'âme que Dieu. Plus elle le connaît et le goûte, plus elle se sent détachée des objets créés : car elle entrevoit entre les créatures et le Créateur une différence infinie, qui la presse de désirer, de chercher et d'aspirer à être unie à lui. La raison, poussée par sa propre impulsion et convaincue par son expérience, reconnaît bien que Dieu seul peut lui donner du repos, de la joie et du bonheur en cette vie et en l'autre ; mais elle rencontre des obstacles qu'il lui faut écarter pour croître dans cette connaissance et dans ce sentiment. Ne doit-elle point s'y porter avec autant de zèle qu'elle y a d'intérêt ?

2. Les trois principaux obstacles sont l'amusement de l'esprit aux bagatelles, les conversations inutiles et le défaut de réflexion sur soi-même. Ces obstacles ressemblent à la boue qui retient une plume attachée au sol ; dès qu'elle en est détachée le moindre souffle l'enlève en l'air. Ainsi l'âme, dégagée de ces obstacles, ne cherche qu'à voler au-dessus des créatures pour s'élever au Créateur.

3. Dieu nous dispose à ce vol par le moyen nécessaire de l'oraison, à laquelle il nous engage. Elle est comme le battement des ailes par lequel on s'élève à lui ; elle a une admirable force pour ôter ces trois obstacles. En effet, se préparer et se présenter simplement à l'oraison, n'est-ce pas d'abord se séparer de la bagatelle ? n'est-ce pas se servir de sa raison et la former à se reconnaître soi-même ? n'est-ce pas encore briser avec les entretiens inutiles pour rechercher la conversation de Dieu, laquelle une fois goûtée, nous fait mépriser facilement toutes les autres ? Quel goût peut-on trouver dans les entretiens des enfants, des paysans ou des insensés après avoir joui de la conversation de personnes très sages ? Faut-il donc s'étonner si le parler des hommes est fort indifférent à ceux qui ont une fois goûté la conversation de Dieu ? « Une seule de ses paroles fait fondre les cœurs [1] » ; et dans l'oraison, même sans l'entendre parler, « ceux qui s'approchent de ses pieds, ne laissent point que de participer à sa doctrine admirable [2] ».

Enfin, c'est l'oraison qui nous fait rentrer en nous-

[1] Anima mea liquefacta est, ut locutus est. *Cant.* v, 6.

[2] Qui appropinquant pedibus ejus, accipient de doctrina illius. *Deut.* XXXIII, 3.

mêmes, pour reconnaître ce que Dieu est et ce que nous sommes.

Vous voyez donc que la simple pratique de l'oraison éloigne ces trois obstacles.

4. Mais comme les hommes se connaissent mieux par la conversation que par tout autre moyen, de même Dieu est mieux connu par la conversation de l'oraison que par les autres voies. L'âme le connaît par son instinct naturel, et elle se sent portée à le chercher, de même que le chien de chasse est porté à poursuivre le gibier quand il en a senti la piste. L'âme le connaît aussi par la foi, d'une manière qui purifie la grossièreté de l'esprit, qui l'élève, l'arrête, l'occupe, le console et le met dans l'admiration ; mais par la conversation de l'oraison la foi et le sens naturel de l'âme reçoivent l'aliment qui les nourrit et perçoivent clairement la vérité ; et alors on expérimente ce que dit S. Paul : « La parole de Dieu est vive, efficace et plus pénétrante que tout glaive à double tranchant [1] » ; et l'on se sent porté, comme la reine de Saba le disait de Salomon, à proclamer que tout ce qu'on a entendu dire n'est rien en comparaison de ce qu'on expérimente soi-même.

5. Si donc l'âme aspire bien à cette divine conversation, elle se verra bientôt au-dessus des bagatelles et des entretiens inutiles, et elle n'aura pas de plus grand plaisir que de pouvoir rentrer en soi-même pour y converser avec Dieu. Le Seigneur dit : « Ma maison est une maison d'oraison [2] » ; or puisqu'il

[1] Vivus est sermo Dei, et efficax, et penetrabilior omni gladio ancipiti. *Hebr.* IV, 12.

[2] Domus mea domus orationis est. *Luc.* XIX, 46.

vous y a placée, n'est-ce donc point pour que vous soyez vous aussi une personne d'oraison ?

AFFECTIONS.

Confessez à Dieu avec David que vous savez bien « que votre âme est demeurée attachée à la terre[1] » par la boue de son corps ; et devant le Seigneur épanchez les désirs de votre cœur, comme le faisait le Psalmiste qui s'écriait : « Qui me donnera, mon Dieu ! les ailes de la colombe, et je volerai et je me reposerai en vous[2] ? »

Admirez la bonté de Dieu qui met tous ses biens à la disposition de l'oraison, qui veut bien permettre que nous lui parlions librement, familièrement, et qui daigne entrer en conversation avec les hommes, en leur communiquant le sentiment tranquille de sa présence qui rend l'âme tout occupée de lui, et en les pénétrant des impressions intimes de la vérité que l'âme contemple, qu'elle croit et qu'elle admire ; et vous vous écrierez : « O Seigneur, parlez, car votre serviteur vous écoute[3] ».

Remerciez et bénissez Dieu, en reconnaissant que la nécessité de recourir à lui par l'oraison, dans laquelle il vous a mise, est une marque qu'il veut vous donner beaucoup.

Reconnaissez que votre état et votre persévérance dépendent de sa grâce, et que, puisque vous en avez un extrême besoin, il veut que vous deman-

[1] Adhæsit pavimento anima mea. *Ps.* CXVIII, 25.

[2] Quis dabit mihi pennas sicut columbæ, et volabo, et requiescam ? *Ps.* LIV, 7.

[3] Loquere, Domine, quia audit servus tuus. I *Reg.* III, 9.

diez : car ce n'est qu'en demandant qu'on obtient de lui. O Seigneur ! c'est votre propre parole qui nous le signifie : « Demandez, et vous recevrez [1] »; et encore : « Demandez, et il vous sera donné [2] ».

Pensez que Jésus vous adresse ces paroles de l'Evangile : « Si un enfant demande du pain à son père, lui donnera-t-il une pierre au lieu de pain ?... Si donc vous, qui êtes méchants, vous savez donner ce qui est bon à vos enfants, à combien plus forte raison votre Père céleste donnera-t-il le bon esprit à ceux qui le lui demandent [3] ? » Mais reconnaissez devant le Seigneur qu'il joint ces trois choses ensemble au même Evangile : « Demandez, cherchez, frappez [4] », et dites avec effusion de cœur que vous admirez en cela un secret de sa paternité qui se plaît à se voir importuné, et qu'il vous apprend qu'il faut demander avec humilité, chercher avec assiduité et tranquillité, et s'obstiner à frapper avec une persévérance pleine de confiance qui ne saurait être éconduite. Oh ! non, mon Seigneur ! car vous dites positivement : Demandez, et on vous donnera ; cherchez, et vous trouverez ; frappez, et l'on vous ouvrira. O mon Sauveur ! il faut donc que ces trois choses soient observées dans mon oraison.

Souvenez-vous enfin des paroles et des sentiments de la Chananéenne (voir Evangile de S. Mat-

[1] Petite, et accipietis. *Joann.* XVI, 24.

[2] Petite, et dabitur vobis. *Matth.* VII, 7.

[3] Quis ex vobis patrem petit panem, numquid lapidem dabit illi ?... Si ergo vos, cum sitis mali, nostis bona data dare filiis vestris : quanto magis Pater vester de cœlo dabit spiritum bonum petentibus se ? *Luc.* XI, 11, 13.

[4] Petite, et dabitur vobis ; quærite, et invenietis ; pulsate, et aperietur vobis. *Ibid.*, 9.

thieu, xv, 22 et suiv.), et servez-vous-en pour l'oraison.

RÉSOLUTIONS.

1° De demander la grâce de vous tenir devant Dieu dans l'oraison de la manière qu'il l'ordonne et qu'il le désire.

2° De rechercher cette grâce par une effusion vive de vos désirs.

3° De frapper avec une persévérance fidèle à la porte de votre Père céleste.

EXAMEN.

1° Voyez si vous cherchez Dieu purement, dans l'oraison, sans vous attacher à votre satisfaction.

2° Si vous ne vous laissez point préoccuper de votre propre sens touchant l'état de votre oraison, et si vous suivez les avis qu'on vous a donnés sur ce sujet.

3° Si vous ne vous livrez point à la recherche curieuse de lectures diverses, de celles surtout qui traitent le plus subtilement de cette matière : car souvent il n'y a rien qui occupe plus l'esprit de lui-même et qui le dispose davantage à s'attribuer des états intérieurs qu'il n'a point, et même qu'il ne connaît qu'en imagination. On ne devient ici savant que par la pratique.

4° Si vous examinez votre oraison d'après votre fidélité dans la pratique, ne faisant cas que de ce qui vous rend plus fidèle à Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Oratio humiliantis se, nubes penetrabit ; et donec propinquet, non consolabitur ; et non discedet, donec Altissimus aspiciat. » *Eccli.* XXXV, 21. — La prière de celui qui s'humilie pénétrera les cieux ; elle ne se désistera point qu'elle ne soit parvenue jusqu'à Dieu, et elle ne se retirera point qu'il ne l'ait regardée d'un œil favorable.

2° « Elias homo erat similis nobis passibilis, et oratione oravit ut non plueret super terram, et non pluit annos tres et menses sex. » *Jacob.* V, 17. — Elie était un homme sujet comme nous à toutes les misères de la vie ; il pria Dieu qu'il ne plût point, et il cessa de pleuvoir sur la terre durant trois ans et six mois.

3° « Hæc est fiducia, quam habemus ad eum : quia quodcumque petierimus secundum voluntatem ejus, audit nos. » I *Joann.* V, 14. — Ce qui nous donne de l'assurance envers Dieu, est qu'il nous exauce en tout ce que nous lui demandons de conforme à sa volonté.

QUATRIÈME MÉDITATION.

DE L'ABANDON DE SOI-MÊME AU BON PLAISIR DIVIN.

CONSIDÉRATIONS.

1. Dieu a tout créé pour sa gloire, il remplit le ciel et la terre, « et il fait tout selon les conseils de

sa volonté[1] ». De là nous avons une grande obligation de ne déroger en rien à ses desseins, de ne rien vouloir enlever à sa gloire, de ne rien occuper de ce qu'il remplit, et de ne vouloir jamais apporter la moindre raison contraire à ses conseils : or cela ne se peut faire que par l'entier abandon de nous-mêmes.

2. Rien ne pouvait être plus soumis, plus abandonné à Dieu que le rien même ; nous en a-t-il tirés pour lui être moins soumis que lorsque nous y étions ? Sa Providence n'a point cessé d'un seul moment d'étendre ses soins sur nous ; elle a pourvu à nos besoins et nous a secourus en toutes choses, et si elle nous avait abandonnés, que serions-nous devenus ? Elle a donc droit à notre soumission totale et abandon parfait, et cela en vertu d'un droit rigoureux et par titre de possession. Aussi il n'y a rien de plus juste que de s'abandonner à Dieu, et sans injustice nous ne saurions faire la moindre réserve en notre abandon.

3. L'abandon est un devoir de notre espérance qui doit l'accompagner partout. Voyons en effet ce que nous attendons de Dieu par l'espérance : nous espérons tout ; il faut donc nous abandonner entièrement : car si notre abandon ne correspond à notre espérance, nous y mettons obstacle.

4. Que sommes-nous à nous-mêmes ? Que pouvons-nous sur nous-mêmes ? Rien. N'est-ce donc pas un grand bien de quitter la misère de notre néant pour trouver le secours, la conduite et la pro-

[1] Operatur omnia secundum consilium voluntatis suæ. *Ephes.* I, 11.

tection dans Celui qui est tout? Mais cela ne se peut obtenir que par l'abandon : car la sainte Ecriture en maints endroits nous apprend à prier Dieu de nous secourir et de ne point nous délaisser. L'expérience également nous montre la nécessité que nous avons du secours divin. Or rien ne peut davantage attirer et nous mériter l'application de celui qui a voulu être notre tout, pour nous secourir en toutes choses, qu'un entier abandon de nous-mêmes. Ainsi en effet nous l'engageons à étendre ses soins sur nous, et cela d'autant plus que nous nous présentons à lui comme des abandonnés : car de même que notre compassion est excitée à l'égard des délaissés plus encore que des autres, de même les entrailles de Dieu s'émeuvent davantage sur les âmes qui lui sont entièrement soumises et abandonnées.

5. Cet abandon est encore l'unique moyen pour avoir la paix : car quelle paix véritable pouvons-nous trouver dans nos propres soins, dans nos désirs, dans nos volontés personnelles? Tout s'y trouve court, faible, plein de fatigues et d'inquiétudes : mais si Dieu nous est tout en toutes choses, notre abandon aura toujours la consolation de la paix, qui ne quittera point le fond de l'âme. Pouvons-nous donc jamais rien faire de plus utile et de plus charitable pour nous que de nous abandonner à Dieu?

6. Que gagnerons-nous à vouloir mettre quelque réserve à notre abandon, puisque tout se fera toujours selon le conseil de la volonté de Dieu? Jésus-Christ a voulu nous en donner un parfait exemple dans celui qu'il a fait sur la croix, où il a pratiqué

rigoureusement la justice, la charité et l'éloignement de toute réserve. Il est mort dans l'abandon ; « voyons et imitons cet exemple qui nous a été montré sur la sainte montagne [1] » ; car appartenons-nous moins à Dieu que Jésus-Christ ?

AFFECTIONS.

Confessez à Dieu que vous lui devez tout par justice, et exposez-lui le désir que vous avez de lui rendre tout par amour. O mon Dieu ! ce serait un larcin que je ferais à votre gloire, à votre immensité et à votre sainte volonté, si je voulais réserver quelque chose dans l'hommage que je vous dois de mon abandon absolu.

Répétez du fond du cœur devant lui ces paroles du Psalmiste : « Seigneur, j'ai été jeté entre vos bras dès le sein de ma mère ; depuis ma sortie de ses entrailles vous êtes mon Dieu [2] ». Dites encore ces autres paroles : « Mon père et ma mère m'ont délaissé ; mais le Seigneur m'a pris sous sa protection [3] ». Voyez de quelle manière il a pratiqué cela sur vous depuis votre naissance.

Entretenez-vous avec lui de votre espérance ; expliquez-lui tout ce que vous attendez de lui, et, écoutant ce qu'il peut vous répondre, croyez bien que c'est l'abandon le plus entier, le plus parfait.

Avouez-lui qu'il n'y a rien de plus juste, que

[1] Inspice, et fac secundum exemplar quod tibi in monte monstratum est. *Exod.* XXV, 40.

[2] In te projectus sum ex utero ; de ventre matris meæ Deus meus es tu. *Ps.* XXI, 11.

[3] Pater meus et mater mea dereliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me. *Ps.* XXVI, 10.

vous lui devez votre soumission non seulement en vertu d'un droit rigoureux et par titre de possession, mais encore par raison de satisfaction pour vos péchés. O mon Dieu ! Jésus s'est livré tout entier ; il s'est abandonné pour satisfaire à votre justice, et de quelle manière, Seigneur !

Aussi bien, puisque je n'ai rien qui vous puisse satisfaire, au moins je me livre moi-même à cause du respect que je dois à son abandon et à cause de l'obligation que j'ai de présenter à votre miséricorde tout ce que je peux, comme je vous dois tout ce que je suis.

Pesez ces paroles que David dit à Dieu : « Seigneur, soyez mon aide et mon secours ; ne me délaissez point et ne me méprisez point, ô Dieu qui êtes mon Sauveur [1] ». Dites-les de cœur, en reconnaissant devant lui ces deux vérités :

1° Que les conseils de sa volonté sont sages et justes, et qu'ils ont le pouvoir en main pour exécuter ce qu'ils ont déterminé ; mais que les vôtres sont fort ignorants et peu raisonnables : car ils sont sujets à de grandes erreurs, et ils ne peuvent rien accomplir contre ceux de Dieu. O Seigneur ! quelle comparaison établir entre vos conseils et les miens ? Aussi quel avantage n'y a-t-il pas à s'abandonner à votre sagesse ?

2° Que vouloir lui être soumis et abandonné pour ses secours, sans l'être pour tout ce qui est de son bon plaisir, c'est le vouloir traiter comme un serviteur à gages.

Répandez encore votre cœur devant Dieu sur ces

[1] Adjutor meus esto ; ne derelinquas me, neque despicias me, Deus salutaris meus. *Ps.* XXVI, 9.

paroles de l'Ecriture : « Quel est celui qui a résisté au Seigneur et qui a pu avoir la paix [1] ? » O Seigneur ! où trouver la paix hors de vous? Comment en avoir, ayant sur les bras une puissance semblable à la vôtre ?

Reconnaissez que vouloir contredire à Dieu, ou faire des réserves, ce n'est que s'accumuler des douleurs : car la contradiction de notre volonté sera non seulement très inutile pour empêcher quoi que ce soit, mais encore très propre à augmenter l'affliction par la contrariété qu'elle éprouve de plus en plus dans ce qui lui arrive malgré elle.

RÉSOLUTIONS.

Proposez-vous l'abandon entier à Dieu sur tout, mais spécialement sur votre état intérieur. Ecoutez David et dites avec lui : « Quoi ! mon âme ne sera-t-elle pas soumise à Dieu, puisque c'est de lui que vient mon salut [2] ? »

EXAMEN.

1° Faites-le sur l'état où vous trouvez votre volonté, et voyez si elle veut s'attacher à la vie, à soi-même, à sa propre satisfaction, ou à quelque créature.

2° Si elle ne voudrait point que Dieu n'y touchât que d'une certaine manière.

[1] Quis restitit ei, et pacem habuit? *Job* IX, 4.

[2] Nonne Deo subjecta erit anima mea? ab ipso enim salutare meum. *Ps.* LXI, 2.

3° Si elle ne consent point volontiers qu'il dispose de tout ce qui la regarde, comme en étant le maître absolu.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Tibi derelictus est pauper, orphano tu eris adjutor. » *Ps.* x, 14. — Le pauvre s'est abandonné entre vos mains ; vous serez le protecteur de l'orphelin.

2° « Quo ibo a spiritu tuo? et quo a facie tua fugiam? Si ascendero in cœlum, tu illic es ; si descendero in infernum, ades. » *Ps.* CXXXVIII, 7, 8. — Où irai-je me cacher loin de votre esprit? où fuirai-je de devant votre face? Si je monte dans le ciel, je vous y trouve ; si je descends aux enfers, vous y êtes présent.

3° « Et nunc, Domine, Pater noster es tu, nos vero lutum : et fictor noster tu, et opera manuum tuarum omnes nos. » *Is.* LXIV, 8. — Et maintenant, Seigneur, vous êtes notre Père, et nous ne sommes que de l'argile ; c'est vous qui nous avez formés, et tous nous sommes les ouvrages de vos mains.

CINQUIÈME MÉDITATION.

DE LA CONFIANCE EN DIEU.

CONSIDÉRATIONS.

1. La confiance est un fruit naturel de l'amour qui veut la faire naître tout d'abord dans l'objet

aimé : aussi c'est s'opposer à l'amour que de ne pas lui donner la confiance. L'amour veut être reconnu pour ce qu'il est, et il ne désire rien plus sinon que l'on s'accorde avec ses sentiments et que l'on y réponde ; or cela ne peut se faire que par une amoureuse confiance qui s'unit à lui et lui est d'autant plus agréable qu'elle est plus grande et plus sincère.

2. C'est la principale chose que demande l'amour, et sans laquelle rien ne lui plaît ni ne peut lui agréer : car étant noble et généreux, et ne tendant qu'à faire du bien et à unir tous les cœurs à lui-même, il ne peut prendre sa complaisance dans ceux qui ne s'approchent point de lui par la confiance, mais qui s'éloignent de l'estime qu'il mérite, ainsi que fait la défiance. L'expérience apprend assez que l'amour est blessé, contristé, rebuté par la défiance, et que la confiance est son attrait et sa nourriture. Aussi bien, si l'amour de Dieu est noble, parfait et relevé par-dessus tout autre amour, jusqu'à quel point notre confiance ne doit-elle pas s'approcher de lui pour s'unir à ses intentions, à ses désirs et à ses desseins, et pour correspondre à l'estime qu'il mérite ?

3. Le Seigneur nous a créés surtout pour que nous ayons confiance en lui, puisqu'il nous a mis en état d'avoir besoin incessamment des effets de son amour. Nous ne pouvons donc rien faire de plus conforme à ses intentions et à son amour que de nous confier en lui. Voyez la complaisance qu'il prend en la confiance de la Chananéenne, et comment il prend plaisir à l'irriter, afin qu'elle se produise davantage. Il montre assez par là combien il aime la confiance.

4. Cela se prouve aussi par l'efficacité de la confiance : car elle a tiré de son amour tout ce qu'il peut donner et communiquer. L'amour du Sauveur avait précédé et surpassé notre confiance ; il a pris plaisir à nous faire connaître par ses œuvres, qui ont changé l'ordre de la nature, aussi bien que par ses paroles, ce que peut sur lui la confiance. Il fait tout pour elle, et il l'a en si haute estime qu'il veut bien lui attribuer les effets de sa puissance. Pouvons-nous donc rien chercher de plus avantageux pour nous ?

5. Rien n'est plus doux à l'âme raisonnable que la confiance en Dieu, puisque seule elle peut tempérer ses sollicitudes et ses craintes, et la ramener au repos en la rangeant sous la protection de celui qui, comme elle le sait, peut tout et veut faire tout le bien et répandre en elle les bienfaits de son amour. La confiance fait la meilleure part de la douceur de l'amour ; elle l'attire, elle le nourrit et l'on peut dire qu'elle est à l'amour ce que le rayon est à la lumière. C'est elle qui met l'âme dans son centre naturel par son accord avec ses inclinations instinctives. L'amour de Dieu, en imprimant en celles-ci des caractères de son image, a mis des rapports de confiance envers lui, comme étant leur principe, leur bonheur et leur seul aide et soutien dans les nécessités. La confiance tend à reposer l'âme dans l'amour, et l'amour ouvre les bras pour la recevoir. Se peut-il donc rien souhaiter de plus doux et de plus utile en cette vie que la pratique d'une véritable confiance en Dieu ?

AFFECTIONS.

Formez-les selon votre dévotion sur les paroles suivantes de Jésus-Christ et de la sainte Ecriture, et pensez que c'est à vous-même qu'elles s'adressent.

A l'hémorrhoïsse qui disait en son cœur : « Si je touche seulement son vêtement, je serai guérie », Jésus, s'étant retourné, dit ces paroles : « Ayez confiance, ma fille, votre foi vous a sauvée [1] ».

« Tout est possible à celui qui croit [2]. »

« Vous aurez de la tribulation dans le monde ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde [3]. »

« N'est-il pas vrai que cinq passereaux ne valent que deux as ? néanmoins il n'y en a pas un seul qui soit en oubli devant Dieu ; mais encore les cheveux mêmes de votre tête sont tous comptés : ne craignez donc rien, car vous êtes plus précieux qu'une infinité de passereaux [4]. »

« Ne vous mettez point en peine de savoir où vous trouverez la nourriture pour l'entretien de votre vie, ou le vêtement pour couvrir votre corps... Regardez les oiseaux du ciel : ils ne sèment point, ils ne moissonnent point et n'amassent rien dans

[1] Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero... Confide, filia, fides tua te salvam fecit. *Matth.* IX, 21, 22.

[2] Omnia possibilia sunt credenti. *Marc.* IX, 22.

[3] In mundo pressuram habebitis ; sed confidite, ego vici mundum. *Joann.* XVI, 33.

[4] Nonne quinque passeres væneunt dipondio, et unus ex illis non est in oblivione coram Deo ? Sed et capilli capitis vestri omnes numerati sunt. Nolite ergo timere : multis passeribus pluris estis vos. *Luc.* XII, 6, 7.

des greniers ; mais votre Père céleste les nourrit. N'êtes-vous pas d'un plus grand prix à ses yeux ? Quel est celui d'entre vous qui par toutes ses pensées peut ajouter à sa taille la hauteur d'une coudée [1] ? »

« Ne vous mettez pas en peine, en disant : Où trouverons-nous de quoi manger, de quoi boire, de quoi nous vêtir ?... Votre Père sait bien que vous avez besoin de toutes ces choses. Cherchez donc premièrement le royaume de Dieu et sa justice, et toutes ces choses vous seront données par surcroît. C'est pourquoi n'ayez pas d'inquiétude pour le lendemain : car le lendemain se mettra en peine pour lui-même ; à chaque jour suffit son mal [2]. »

« Pourquoi craignez-vous, hommes de peu de foi ? Et alors se levant, Jésus commanda à la mer et aux vents, et il se fit un grand calme [3]. »

« Ayez confiance, mon fils, vos péchés vous sont remis [4]. »

S. Pierre enfonce dans l'eau tout aussitôt que sa

[1] Ne solliciti sitis animæ vestræ quid manducetis, neque corpori vestro quid induamini... Respicite volatilia cœli, quoniam non serunt, neque metunt, neque congregant in horrea : et Pater vester cœlestis pascit illa. Nonne vos magis pluris estis illis ? Quis autem vestrum cogitans potest adjicere ad staturam suam cubitum unum ? *Matth.* VI, 25-27.

[2] Nolite solliciti esse, dicentes : Quid manducabimus, aut quid bibemus, aut quo operiemur ?... Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis. Quærite ergo primum regnum Dei et justitiam ejus : et hæc omnia adjicientur vobis. Nolite ergo solliciti esse in crastinum : crastinus enim dies sollicitus erit sibi ipsi. Sufficit diei malitia sua. *Ibid.*, 31-34.

[3] Quid timidi estis, modicæ fidei ? Tunc surgens, imperavit ventis et mari, et facta est tranquillitas magna. *Ibid.* VIII, 26.

[4] Confide, fili, remittuntur tibi peccata tua. *Ibid.* IX, 2.

confiance diminue ; Jésus lui dit en lui tendant la main : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté [1] ? »

« Ceux qui se confient au Seigneur connaîtront la vérité [2]. »

« Celui qui se confie en Dieu ne sera pas rebuté [3]. »

RÉSOLUTIONS.

Proposez-vous de poursuivre auprès de Dieu l'augmentation de votre confiance par vos désirs, par vos prières et par le renoncement à tout ce qui s'oppose à la confiance.

EXAMEN.

1° Voyez si vous considérez les difficultés et les tentations comme des occasions de pratiquer la confiance.

2° Si vous vous humiliez dans vos défauts sans rien perdre de votre confiance.

3° Si vous mettez votre confiance en Dieu seul absolument, et si vous ne vous confiez aux hommes que par rapport à Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion ; non commovebitur in æternum, qui habitat in Je-

[1] Modicæ fidei, quare dubitasti ? *Matth.* XIV, 31.
[2] Qui confidunt in illo, intelligent veritatem. *Sap.* III, 9.
[3] Qui confidit in illo, non minorabitur. *Eccli.* XXXII, 28.

rusalem. » *Ps.* CXXIV, 1, 2. — Ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur sont comme la montagne de Sion ; celui qui habite en Jérusalem ne sera jamais ébranlé.

2° « Habe fiduciam in Domino ex toto corde tuo, et ne innitaris prudentiæ tuæ. » *Prov.* III, 5. — Ayez confiance en Dieu de tout votre cœur, et ne vous appuyez point sur votre prudence.

SIXIÈME MÉDITATION.

DU DÉPOUILLEMENT DES DÉSIRS.

CONSIDÉRATIONS.

1. Si Dieu est le centre naturel de nos âmes, le souverain bien, la cause de toutes choses, notre principe et notre fin, nous ne devons avoir qu'un seul désir qui est celui d'être à lui librement dans le temps de notre liberté, comme nous sommes à lui nécessairement dans celui de l'éternité. A quoi bon nourrir d'autres désirs, puisque celui-là contient tout et qu'il est la fin de nos aspirations comme il en est la cause ?

2. A quoi donc sert la variété des désirs ? A dissiper l'esprit et à détourner l'âme de sa paix, puisqu'elle l'éloigne du centre de ses désirs qui renferme tout, qui suffit tout seul, et hors duquel il n'y a point de repos. Mais de plus cette variété rend l'âme irrésolue, et il ne faut point s'en étonner, puisque, en dehors du repos cherché en Dieu seul, l'âme n'en trouve point où elle puisse s'arrêter avec

pleine satisfaction. Cette variété ne sert encore qu'à rendre l'âme infidèle et négligente : car en l'amusant à plusieurs choses, elle l'empêche de s'appliquer à son unique nécessaire. N'est-ce donc pas une perte de temps superflue et un amusement vain et nuisible ?

3. On ne peut aimer entièrement qu'une seule chose. L'amour et le désir ont une relation nécessaire. Dieu nous a créés pour l'aimer seul, puisque nous devons l'aimer de toute notre âme et de toutes nos forces. Hors de cet amour il n'y a que de l'inquiétude. Si le désir doit avoir de la proportion avec l'amour, puisqu'il y a une relation nécessaire entre l'un et l'autre, comment établir cette proportion si nous désirons encore autre chose avec lui ? Il est bien inutile de chercher ailleurs ce qui se trouve réuni en un seul ; mais c'est jouer à tout perdre que de permettre à ses désirs de s'échapper hors de Dieu, et quand même nous y trouverions quelque chose, cela est-il comparable à Dieu ?

4. C'est donc avec justice que les désirs, qui ne se rapportent pas à Dieu, servent de supplice à l'âme, en la faisant s'embarrasser dans des choses qui ne dépendent pas d'elle et qui souvent s'envolent loin d'elle, comme l'oiseau s'envole devant le chien qui se fatigue à courir pour le poursuivre, mais c'est en vain. Cette comparaison et la fable d'Icare, dont les ailes de cire furent fondues par le soleil, vous représentent naïvement le tourment et la vanité des désirs.

5. Dieu est le maître de tout, et les désirs ne peuvent être accomplis qu'il ne le veuille ; de quoi donc sert à l'âme ce feu brûlant de désirs variés,

sinon à lui faire ressentir la misère de la privation avec d'autant plus de douleur qu'elle voit que toute sa peine, ses soins et son travail sont insuffisants et même souvent inutiles pour parvenir à les réaliser? Suivre ses propres désirs c'est vouloir mettre le délire dans la raison et la nourrir elle-même en cette folie. Aussi le proverbe dit à bon droit : à beaucoup de désirs, beaucoup de peines ; à peu de désirs, peu de peines ; à point de désirs, point de peines, mais le repos et la paix.

AFFECTIONS.

Répandez votre cœur devant Dieu avec ces paroles de David : « Seigneur, vous connaissez tous mes désirs, et les gémissements de mon cœur ne vous sont pas cachés [1] ». Faites-en l'application à la variété des désirs de votre cœur, desquels vous voulez plutôt gémir que vous réjouir. O Seigneur! je mets ce cœur devant vous, afin que vous en bannissiez tous les désirs autres que de vous.

Confessez que le Seigneur doit être votre unique désir dans le temps et l'éternité, et entrez dans les sentiments de David, qui disait : « Que désirerai-je dans le ciel sinon vous? et qu'ai-je souhaité de vous sur la terre? Ma chair et mon cœur ont langui d'amour. Seigneur, vous êtes le Dieu de mon cœur, soyez mon partage pour jamais [2]. »

[1] Domine, ante te omne desiderium meum ; et gemitus meus a te non est absconditus. *Ps.* XXXVII, 10.

[2] Quid mihi est in cœlo? et a te quid volui super terram? Defecit caro mea, et cor meum : Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Ps.* LXXII, 25, 26.

Considérez la vanité de vos désirs et la peine qu'ils vous ont donnée, et reconnaissez devant Dieu qu'il ne faut pas s'étonner s'ils sont tant opposés au repos d'une âme religieuse, puisqu'elle s'est mise volontairement hors d'état d'avoir besoin de tant de désirs et hors des moyens de les accomplir. O Seigneur ! l'expérience n'apprend que trop que ces désirs ne peuvent pas s'entretenir, sans fatiguer l'âme et sans corrompre la volonté, en produisant peu à peu une folie semblable à celle de ceux qui veulent l'impossible. J'avoue donc, ô mon Dieu, que si ces désirs ne sont étouffés, ils ressemblent à ce vermisseau qui fit sécher en une nuit le lierre bienfaisant sous lequel Jonas se reposait avec plaisir (*Jonas*, IV, 6, 7).

Confessez que le Sage a bien dit : « Les désirs tuent les âmes paresseuses[1] » ; car leur variété, même dans les choses spirituelles, jette facilement celles-ci dans la lâcheté. Elles ne savent en effet, ô mon Dieu, quel désir il faut suivre, elles s'éloignent de l'humilité et de la confiance en vous, qui êtes leur unique appui et en qui tous les désirs se doivent fondre pour être réduits au seul désir de faire votre sainte volonté. Faut-il s'étonner si ces âmes deviennent faibles et déréglées ?

Priez Dieu de toute votre âme que vous ne soyez pas de ceux qu'il menace « d'abandonner aux désirs de leurs cœurs[2] ». O Seigneur ! qu'en serait-il de moi ! et dites cela du plus intime de votre être, en considérant où ces désirs seraient capables de vous entraîner.

[1] Desideria occidunt pigrum. *Prov.* XXI, 25.

[2] Tradidit illos Deus in desideria cordis eorum. *Rom.* I, 24.

Pesez devant Dieu cette parole de S. Paul : il ne faut pas vivre « selon la passion des désirs [1] », car ces désirs soulèvent les passions pour y exciter des tempêtes et des naufrages. Ainsi donc, ô Seigneur ! si nous ne voulons périr, il faut veiller sur nos désirs.

RÉSOLUTIONS.

1° De retrancher et mépriser les désirs des choses superflues.

2° De réduire tous ceux qui semblent être bons à l'indifférence, pour ne nourrir en nous que celui de la très sainte volonté de Dieu.

EXAMEN.

Faites-le sur ces mêmes résolutions, et voyez dans vos désirs ce qui s'éloigne de l'unique nécessaire.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Extollentiam oculorum meorum ne dederis mihi, et omne desiderium averte a me. » *Eccli.* XXIII, 5. — Ne permettez point que la superbe me fasse regarder les autres comme au-dessous de moi, et détournez de moi tous les désirs.

2° « Nomen tuum, et memoriale tuum in desiderio animæ. » *Is.* XXVI, 8. — Votre nom et votre souvenir sont le désir et les délices de l'âme.

3° « Concupivit anima mea desiderare justifi-

[1] Non in passione desiderii. I *Thess.* IV, 5.

cationes tuas, in omni tempore. » *Ps.* CXVIII, 20. — Mon âme a souhaité d'être occupée sans cesse du désir de votre loi.

SEPTIÈME MÉDITATION.

DE L'EXACTITUDE A L'OBSERVANCE DES RÈGLES.

CONSIDÉRATIONS.

1. Souvenez-vous que vous vous deviez déjà vous-même entièrement à Dieu, quand il a eu la bonté de vous aller chercher au milieu du monde pour vous retirer de ses dangers, pour vous donner son secours et pour vous offrir un emploi dans sa maison. Cet emploi est votre état religieux, et les règles sont la tâche que sa grâce vous a donnée à accomplir en vous y attirant. Par là il vous a indiqué ce à quoi il vous destinait dans sa maison ; or, vous avez fait ensemble une convention, et il vous a reçue : n'est-il donc pas juste que vous vous appliquiez à exécuter votre tâche avec l'estime que mérite le choix qu'il a fait de vous, et à faire en sorte que votre Maître soit bien servi dans le ministère auquel il vous a destinée ? Mais cela ne se peut, si vous n'êtes fort exacte à l'observance de vos règles. Ne serait-ce pas « faire affront à l'esprit de la grâce [1] », que de refuser le respect et la fidélité que mérite de nous celui qui ne nous la donne que pour lui montrer notre amour par notre fidélité ? Pour petit que soit le refus, s'il est

[1] Spiritui gratiæ contumeliam fecerit. *Hebr.* X, 29.

volontaire, c'est toujours une injure que le valet fait à son Maître.

2. Dieu en vous appelant s'est engagé à vous donner sa grâce par justice et par charité. Par charité d'abord, parce que c'est son pur amour qui l'a porté à vous appeler à son service. Par justice encore, parce que, vous ayant fait entreprendre une œuvre qui dépasse les forces de la nature, il s'est obligé en même temps à vous secourir. Vous voulez aussi vous engager à lui par les promesses de votre profession : soyez-en sûre, il ne manquera jamais à sa parole ; mais si vous négligez de tenir vos promesses, n'avez-vous point à craindre qu'il ne se retire, et qu'il ne retire ses secours à mesure que vous vous éloignerez de vos promesses ? Et alors qu'arriverait-il, s'il nous laissait à nous-mêmes, puisque nous ne sortons des misères de nous-mêmes qu'à proportion que nous demeurons unis aux secours de Dieu ? La charge du fardeau demeurerait toujours, mais l'onction du secours divin se retirant à cause de notre infidélité, en quel état se trouverait notre pauvre âme ? Assurément, prête à tomber.

3. Le joug de Jésus-Christ est suave par la grâce, et il le devient d'autant plus que son onction s'augmente davantage. C'est cette grâce qui donne les forces, qui met la proportion entre la volonté et les devoirs de l'état religieux, et qui donne la facilité pour les accomplir tous. Si cette proportion est bien gardée et augmentée par l'exactitude à l'observance, les peines, les faiblesses, les tentations de l'ennemi que la négligence d'une âme peu fidèle invite à la tenter, les chutes mêmes et les

chagrins ne sauraient prévaloir sur elle et ne lui servent qu'à remporter des victoires. Au contraire l'âme peu vigilante et peu exacte, qui suit les mouvements de sa nature, se trouve exposée à toutes ces misères. N'est-ce donc point exercer une grande charité envers vous-même que de conserver et d'attirer sur vous de plus en plus la force de la grâce par votre exactitude à bien faire l'ouvrage qu'elle vous a mis en main?

AFFECTIONS.

Pesez devant Dieu ces paroles de S. Paul : « Ne vous trompez point, on ne se moque pas de Dieu [1] ». Confessez-lui qu'il est juste qu'il ne le souffre pas, et admirez sa bonté qui néanmoins ne laisse point de supporter si longtemps tant de négligences. O Seigneur! où se trouverait-il sur la terre un maître qui pût endurer de son valet ce que vous supportez de nous?

Ressouvenez-vous encore de ces mots de Jésus-Christ : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi ; mais c'est moi qui vous ai choisis [2] ». Appliquez-vous ces paroles et rendez au Sauveur vos actions de grâces pour la miséricorde qu'il vous a faite, en vous montrant qu'il vous aimait et qu'il voulait être aimé de vous, puisqu'il vous a appelée par pure charité aux exercices de son amour.

Priez-le instamment, vu que de sa main il a bien voulu vous conduire en religion, de si bien s'assurer de vous-même que vous ne puissiez jamais

[1] Nolite errare : Deus non irridetur. *Galat.* VI, 7.
[2] Non vos me elegistis; sed ego elegi vos. *Joann.* XV, 16.

« faire affront à sa grâce », et pour cela abandonnez-vous entièrement à tout ce qu'il voudra.

Dites-lui avec confiance que sa charité s'est engagée à vous secourir, et dans cette vue jetez-vous dans son sein, en lui remontrant que le voilà encore chargé de vous d'une manière spéciale. Répétez avec joie dans le sein de votre Père céleste ces paroles de David : « Mon père et ma mère m'ont quitté ; mais le Seigneur m'a pris entre ses bras[1] » ; et en lui renouvelant les promesses de votre engagement, dites-lui que c'est de sa grâce que vous attendez votre fidélité.

Reconnaissez les grandes obligations que vous avez d'être exacte en ce qui regarde le service qu'il attend de vous, et demandez-lui pardon de toutes vos négligences passées.

Confessez-lui que vous avez bien sujet de travailler à la destruction de ce misérable vous-même, non seulement parce que vous devez être toute à Dieu, mais aussi parce qu'il est la cause de toutes vos souffrances et de beaucoup de dangers auxquels il vous expose. O Seigneur ! ce misérable nous-même n'est qu'un simple « roseau qui se brise quand on s'appuie sur lui, et qui pénétrant dans la main l'ensanglante par l'inégalité de ses pointes[2] ». Reconnaissez qu'il n'y a que ce vous-même qui puisse vous faire trouver dur et pénible le joug si suave de Jésus-Christ.

[1] Pater meus et mater mea dereliquerunt me ; Dominus autem assumpsit me. *Ps.* XXVI, 10.

[2] Ecce confidis super baculum arundineum confractum... cui si innixus fuerit homo, intrabit in manum ejus, et perforabit eam. *Is.* XXXVI, 6.

RÉSOLUTIONS.

Proposez-vous de détruire en l'honneur de Dieu ce vous-même, pour le faire servir à votre état et en toutes ses circonstances, non seulement parce que le Seigneur l'exige de vous, mais encore parce que dans les moindres choses il ne peut y avoir rien que de grand, puisque tout se rapporte à la sainte volonté de Dieu.

EXAMEN.

1° Voyez si vous estimez tous les points de vos règles, comme des ordres qui vous sont donnés de la part de Dieu.

2° Si vous n'en omettez rien devant les séculiers, soit par honte, soit par respect humain.

3° Si vous les observez toujours, à moins que l'obéissance, la nécessité ou la charité ne vous en dispensent.

4° Si dans les infirmités vous observez celles qui ne peuvent point empêcher le rétablissement de votre santé.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Qui timet Deum, nihil negligit. » *Eccle.* VII, 19. — Celui qui craint Dieu ne néglige rien.

2° « Conserva, fili mi, præcepta patris tui, et ne dimittas legem matris tuæ. Liga ea in corde tuo jugiter, et circumda gutturi tuo. » *Prov.* VI, 20, 21. — Conservez, mon fils, les préceptes de votre

père, et n'abandonnez point la loi de votre mère. Tenez-les liés sans cesse à votre cœur et attachés autour de votre cou.

3° « Iota unum, aut unus apex, non præteribit a lege, donec omnia fiant. » *Matth.* v, 18. — Tout ce qui est dans la loi sera accompli parfaitement jusqu'à un point et un iota.

CHAPITRE V

MOTIFS POUR ÊTRE A DIEU SANS RÉSERVE.

PREMIÈRE MÉDITATION.

PREMIER MOTIF : DIEU N'A PAS FAIT DE RÉSERVES A VOTRE ÉGARD.

CONSIDÉRATIONS.

1. Qu'est-ce que Dieu ne mérite pas par lui-même, puisqu'il est la toute bonté, la toute sainteté, la toute grandeur, la toute sagesse, la toute puissance ? Qu'avons-nous et que pouvons-nous faire qu'il ne mérite de nous, puisqu'il est notre Dieu ? Il n'y a point de réserve à faire dans ce que nous avons de lui, car tout nous vient de sa main. Il mérite donc infiniment que nous soyons à lui sans restriction aucune et entièrement consacrés à ses volontés, qui sont tout le bien de la vie.

2. Ses desseins sur nous sont éternels, adorables, paternels et nécessaires ; et selon ses desseins il

nous a créés pour sa gloire et pour satisfaire à sa volonté et à son amour. Il ne vous a donc jamais donné l'être et toutes les autres choses, si ce n'est dans cette vue que, par un retour amoureux, vous lui renverriez tout sans réserve et que vous seriez toute à lui : car autrement il faudrait qu'il eût fait en vous quelque chose pour un autre que pour lui-même. Ce n'est que pour bien accomplir ce dessein qu'il vous a donné la faculté et l'inclination d'aimer avec la liberté. Vous seriez donc opposée à ses desseins, si vous vouliez faire quelque réserve à son égard.

3. Vous ne pouvez pas vous plaindre qu'il vous ait faite entièrement pour lui et qu'il ne vous laisse pas de réserve pour vous : car en vous faisant pour lui, il a fait tout ce qu'il pouvait faire de plus avantageux pour vous, puisqu'il vous a faite pour posséder le souverain bien et pour entrer dans le rapport le plus intime et dans l'union la plus douce avec son amour. Pouvez-vous rien désirer de meilleur? N'espérez-vous pas qu'il sera votre tout dans l'éternité, sans avoir autre chose que lui? Pourquoi donc dans le temps refuseriez-vous de commencer d'être à lui entièrement?

4. Notre-Seigneur a-t-il fait des réserves à votre égard pour opérer votre salut? Il ne s'est rien réservé pour l'amour de vous, ni biens, ni honneurs, ni plaisirs, ni même la vie. Quelles raisons pouvez-vous donc alléguer pour vouloir user de quelque réserve envers lui? Ne serait-ce pas faire une injure véritable à son mérite, à ses desseins et à tout ce qu'il a fait pour vous? Voyez si ce que vous avez à lui donner vaudra jamais ce que vous avez

reçu de lui ; mais regardez de plus ce qu'il fait encore incessamment pour vous. Fait-il des réserves dans le concours continuel qu'il vous donne pour subsister dans l'être naturel, et dans les secours de sa grâce pour persévérer dans l'être moral ? S'il faisait la moindre réserve, que deviendriez-vous ? Pourquoi donc en faire à son égard?

AFFECTIONS.

Reconnaissez devant Dieu que son mérite est incompréhensible, et rendez vos hommages à ce mérite infini de tout ce que vous êtes et de tout ce que vous avez, en confessant que vous ne pouvez rien réserver sans commettre un larcin, une ingratitude et un dérèglement de volonté. Dites de cœur ces paroles de la sainte Ecriture : « Seigneur, toutes choses vous appartiennent, et nous ne pouvons vous rendre que ce que nous avons reçu de vous[1] ».

Confessez que ses desseins vous doivent être également précieux et aimables, puisqu'ils sont formés si avantageusement pour votre salut éternel ; et celui-ci est intimement lié à la gloire qu'il veut tirer de vous en vous faisant du bien éternellement. Eh quoi ! Seigneur, ne serait-ce pas être insensée et cruelle à moi-même que de vouloir apporter la moindre opposition à vos desseins ?

Avouez que ce serait s'opposer aux conseils divins que de vouloir vous réserver quelque chose, comme vous étant propre et n'appartenant pas au

[1] Tua sunt omnia ; et quæ de manu tua accepimus, dedimus tibi. I *Par.* XXIX, 14.

Seigneur ; et reconnaissez qu'agir ainsi serait quitter le Dieu de la paix, pour vous livrer au Dieu de justice et de colère : car, hélas ! Seigneur, quoi que nous fassions, ne demeurons-nous pas toujours renfermés dans vos desseins et dépendants de vos conseils ? — Ajoutez encore cette réflexion : Je le reconnais, ce serait commettre une grande injustice : car cette réserve ne se peut faire, ô mon Dieu, que de quelque chose de moi-même ou de quelque créature ; or, si c'est de moi-même, je me dois tout entière à vous ; si c'est des créatures, elles vous appartiennent : quel droit ai-je donc de les retirer de vous pour me les attribuer à moi ?

Appliquez-vous tout ce que Jésus-Christ a fait pendant sa vie mortelle, et pensez qu'il vous dit : Vois de quelle manière pour l'amour de toi je me suis privé de mes propres biens, des honneurs, etc. Parcourez ainsi tout ce qu'il a fait et ce qu'il fait incessamment pour vous. Répondez-lui sur chaque point, et voyez si vous auriez bien la hardiesse de lui dire sur l'un ou sur l'autre : Mais pourtant, Seigneur, je voudrais bien me réserver cet honneur, ce plaisir, cette estime de moi-même ou autre chose semblable.

RÉSOLUTIONS.

Comparez ce qu'il a fait avec ce que vous faites, et ne pouvant l'égaler en rien, proposez-vous fermement d'être dorénavant à lui, sans faire de réserve avec connaissance et volonté.

EXAMEN.

Faites-le sur l'usage des créatures, et voyez si vous ne réservez point quelque chose.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Benedic, anima mea, Domino; et omnia quæ intra me sunt, nomini sancto ejus. » *Ps.* CII, 1. — O mon âme, bénis le Seigneur, et que tout ce qui est en moi loue son saint nom.

2° « Nemo nostrum sibi vivit, et nemo sibi moritur. Sive enim vivimus, Domino vivimus; sive morimur, Domino morimur. Sive ergo vivimus, sive morimur, Domini sumus. » *Rom.* XIV, 7, 8. — Nul de nous ne vit pour soi-même, et nul ne meurt pour soi-même. Soit que nous vivions, c'est pour le Seigneur que nous vivons; soit que nous mourions, c'est pour le Seigneur que nous mourons. Ainsi donc que nous vivions ou que nous mourions, nous sommes au Seigneur.

3° « Estote imitatores Dei, sicut filii charissimi; et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. » *Ephes.* V, 1, 2. — Soyez les imitateurs de Dieu, comme étant ses enfants bien-aimés, et marchez dans l'amour, comme Jésus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous, en s'offrant à Dieu comme une oblation et une victime d'agréable odeur.

DEUXIÈME MÉDITATION.

DEUXIÈME MOTIF : LA RÉSERVE EST INJURIEUSE A DIEU ET NUISIBLE A L'AME.

CONSIDÉRATIONS.

1. L'expérience commune de l'amour fait assez connaître que, quand on fait des réserves à son égard, il en éprouve de la douleur, de l'ennui et même du dégoût ; et plus l'amour est grand et généreux, plus il en est offensé. Or la charité de Dieu envers vous surpasse infiniment tout autre amour. Voudriez-vous donc lui donner ce mécontentement et ce dégoût ? Ne craindriez-vous pas qu'en le contristant ainsi, il ne se retirât pour vous laisser dans votre tiédeur, et qu'en continuant vos réserves, votre tiédeur ne s'augmentât jusqu'à l'obliger enfin « à vous vomir[1] » ? Voudriez-vous vivre dans le danger d'un si grand malheur ?

2. Consultez bien votre âme, et voyez combien de fois elle a été convaincue de l'obligation qu'elle avait d'être à Dieu sans réserve et des avantages qu'elle y trouvait : car ceux à qui il a donné des mouvements de grâce plus forts et plus fréquents, qui les ont convaincus qu'il demandait cela d'eux, font à son amour une plus grande injure que les autres. C'est en effet un rejet et comme un rebut qu'ils font de ses sollicitations et de ses recherches,

[1] Quia tepidus es... incipiam te evomere ex ore meo. *Apoc.* III, 16.

et cela peut le provoquer lui-même à faire des réserves à leur égard. Hé ! que savez-vous sur quoi portera cette réserve ? Ne sera-ce pas sur certaine chose où la privation d'un secours tout particulier de grâce divine deviendra pour vous la cause d'une grande peine d'esprit et de beaucoup de dangers ?

3. Si vous faites quelque réserve, ce ne sera que par l'amour de vous-même, amour tout d'inconstance, de misères et de pur néant, qui n'a pas de quoi pouvoir se satisfaire. Cependant cet amour misérable, en faisant ses restrictions, s'oppose à celui que vous devez à Dieu, et vous empêchera d'accomplir pleinement le grand commandement de son amour en la manière qu'il peut s'accomplir en cette vie. Quelle perte ne faites-vous donc pas, puisqu'en vous retirant hors du chemin de l'accomplissement parfait de ce commandement, vous vous privez de la richesse incomparable de l'accroissement de cet amour, seul capable de donner à votre âme la consolation, la paix et la liberté ?

AFFECTIONS.

Pesez ces paroles d'un Prophète : « Vous avez fatigué le Seigneur par vos mauvais discours [1] », et dites à Dieu que vous comprenez facilement qu'une infidélité ou une réserve est très injurieuse et importune à un amour ardent et bienfaisant comme le sien. Reconnaissez avec un cœur contrit

[1] Laborare fecistis Dominum in sermonibus vestris. *Malach.* II, 17.

les injures que vous avez faites à cet amour par l'un ou l'autre de ces désordres.

Pensez que David vous adresse ces paroles : « Qui pourra soutenir la rigueur de son air glacial [1] ? » Et épanchant votre âme devant Dieu, remerciez-le de ce que son cœur ne s'est pas refroidi sur vous, comme vous avez fait à son égard, et priez-le de détourner de vous la rigueur de son refroidissement.

Dites-lui bien que vous voulez, moyennant sa grâce, éviter la réserve qui produit la tiédeur de la volonté. O Seigneur ! il ne faut pas s'étonner si elle est opposée aux effets de votre amour : car la sainte Ecriture nous enseigne « que vous êtes, ô Dieu, un feu dévorant [2] » ; mais la réserve lui veut comme ôter la matière, et il ne reste plus que froideur et imperfection. La froideur afflige l'inclination instinctive de l'âme, et l'imperfection la rend faible ; or il est juste que nous soyons punis par les mêmes choses que nous voulons nous réserver.

Représentez à Notre-Seigneur ce qu'il dit à S. Pierre : « qu'il fallait pardonner soixante-dix fois sept fois [3] ». Confessez que vous l'avez offensé un grand nombre de fois, en reprenant si souvent ce que ses inspirations vous sollicitaient de lui donner entièrement ; mais que vous savez qu'il fait beaucoup plus que ce qu'il enseigne. Développez cette pensée dans votre âme.

[1] Ante faciem frigoris ejus quis sustinebit ? *Ps.* CXLVII, 17.
[2] Deus noster ignis consumens est. *Hebr.* XII, 29.
[3] Quoties... dimittam ?... Usque septuagies septies. *Matth.* XVIII, 21, 22.

Reconnaissez devant lui que presque toujours c'est vous qui êtes la cause de vos peines, et qui l'obligez à détourner sa face de vous pour vous faire ressentir bien douloureusement ce que coûte la privation de sa lumière. O Seigneur ! devrais-je donc me faire un jeu de vous retirer quelque chose, puisque vous pouvez me punir si rigoureusement, en retirant de moi un de vos regards, et que tout ce qui vient de vous est si précieux ? Hé ! Seigneur, à quoi m'a servi l'amour de moi-même ? qu'y ai-je gagné ? qu'y ai-je rencontré ?

RÉSOLUTIONS.

Proposez-vous de ne plus vouloir jamais écouter l'amour de vous-même au préjudice de celui que vous devez à Dieu, qui fait votre richesse et votre bonheur, et protestez d'être à lui désormais sans aucune réserve.

EXAMEN.

Faites-le sur l'estime et l'amour de vous-même, et voyez si vous ne voulez point vous réserver quoi que ce soit.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Sic Deus dilexit mundum, ut Filium suum unigenitum daret. » *Joann.* III, 16. — Dieu a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique.

2° « Diliges Dominum Deum tuum ex toto cor-

de tuo, et in tota anima tua, et in tota mente tua. » *Matth.* XXII, 37. — Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit.

3° « Charitas Dei diffusa est in cordibus nostris per Spiritum sanctum, qui datus est nobis. » *Rom.* V, 5. — L'amour de Dieu a été répandu dans nos cœurs par le Saint-Esprit qui nous a été donné.

TROISIÈME MEDITATION.

TROISIÈME MOTIF : ÊTRE A DIEU SANS RÉSERVE C'EST LA PAIX ET LE BONHEUR.

CONSIDÉRATIONS.

1. Quelle est cette chose que vous voulez réserver soit dans vous-même, soit dans les créatures ? Considérez-la bien et vous verrez qu'elle est d'une valeur très médiocre, voire même que ce n'est qu'une matière de contradiction et d'affliction : car c'est là ce que produit en nous tôt ou tard l'attachement volontaire à quelque objet. Or pour si peu de chose que vous dénieriez à Notre-Seigneur, voudriez-vous donc perdre le bonheur d'être à Dieu parfaitement et vous accumuler des sujets d'amertumes et d'afflictions ? Oh ! combien l'amour de nous-mêmes se trompe, puisqu'en se recherchant il se fait un si grand tort !

2. Le souhait que Dieu forme de nous avoir à lui sans réserve ne se connaît pas seulement par

la foi, mais aussi par les témoignages qu'il a donnés sensiblement de la gloire et de l'honneur que lui rend une âme qui veut être toute à lui. Il dit à Ste Thérèse qu'une âme en cet état l'honore plus que cinq cents autres qui sont dans une vertu médiocre. Il est aisé de se convaincre de cette vérité et de comprendre que Dieu préfère à tout autre celui qui approche le plus de sa ressemblance, de son amour, de ses desseins et de ses désirs ; pour cela il suffit de faire cette comparaison : un peintre excellent jette les yeux avec plus de complaisance sur un beau tableau que sur cinq cents qui ne sont que médiocres.

3. Qu'avez-vous au monde de plus précieux que la paix de l'âme ? Or, connaissant par la foi, par l'attrait de la grâce et par la raison, que Dieu souhaite que vous soyez tout à lui, sachant aussi la justice et l'obligation que vous avez de lui appartenir entièrement, si vous refusez de le vouloir avec résolution et d'y travailler efficacement, vous n'aurez jamais la véritable paix de l'âme, vous ressentirez toujours le reproche d'une infidélité continuelle ; et ainsi votre réserve ne servira qu'à vous affliger : car vous la trouverez toujours gâtée par cette punition de votre infidélité. Voudriez-vous donc quitter le chemin de la paix pour vous engager par une seule réserve dans cette souffrance, châtiment de votre désordre ?

AFFECTIONS.

Souvenez-vous devant Dieu de l'histoire d'Esaü, qui vendit son droit d'aînesse pour un plat de len-

tilles, et appliquez ce trait à l'âme, qui pour une vile réserve quitte l'honneur d'être entièrement à Dieu. Combien chèrement acheta-t-il cette satisfaction ? Ses larmes ne purent rien changer et n'attirèrent sur lui qu'une bénédiction limitée aux biens de la terre ; mais la plénitude de la bénédiction resta sur Jacob, qui pour avoir laissé volontiers une portion de ses lentilles obtint cette faveur de son père (*Gen.* XXV, XXVII). O Seigneur ! quel exemple frappant ! Mais une réserve est bien moindre que ces lentilles ; qu'est-ce donc que je perds en m'y attachant, et qu'est-ce que je ne gagne pas en la quittant ?

Confessez qu'en se retirant du bonheur d'être entièrement à Dieu pour s'attacher à une chose que l'on se réserve, c'est mériter le reproche des enfants d'Israël « d'avoir changé leur gloire en une idole vaine, en la ressemblance d'un veau qui mange du foin [1] ».

Souvenez-vous de ce jeune Machabée qui, au milieu des plus cruels supplices, se consolait de ce qu'en souffrant « il donnerait de la consolation à Dieu [2] »; et si vous ne pouvez faire autrement que de l'estimer heureux d'avoir eu ces sentiments et ces affections dignes de tout honneur, avouez que vous êtes une âme lâche et insensible, si vous refusez de consoler Dieu en quittant une chétive réserve, où il n'y a pourtant aucun supplice à souffrir.

Ecoutez encore ces paroles de Jésus-Christ :

[1] Mutaverunt gloriam suam in similitudinem vituli comedentis fœnum. *Ps.* CV, 20.

[2] Dominus Deus... consolabitur in nobis. II *Mach.* VII, 6.

« Celui qui perdra son âme pour moi, la sauvera[1] ». — « Laissez les morts ensevelir leurs morts; mais vous, marchez et annoncez partout le royaume de Dieu[2]. » — « Soyez parfaits, comme votre Père céleste est parfait[3]. »

Ecoutez aussi le Prophète qui dit à Dieu : « Nous avons attendu la paix, et au contraire nous voilà tout en trouble »; et il en donne aussitôt la raison : « O Seigneur! nous avons reconnu nos péchés[4] ». Appliquez cela à la réserve, car cet aveu lui convient fort bien.

Admirez Dieu de ce qu'il a mis dans votre âme des caractères de sa ressemblance; mais admirez-le plus encore de ce qu'il y a mis des preuves et des caractères de conviction de ce que vous lui devez et de ce qu'il vous doit être, c'est-à-dire, tout.

Confessez-lui que vous avez beau tâcher de vous échapper et de vous cacher dans des réserves secrètes, vous lui serez partout parfaitement connue; la guerre intestine et les peines vous livreront des combats incessants. Le fugitif qui est poursuivi par sa propre conscience et qui lui livre la guerre, ne trouve le repos en aucun lieu.

O mon Dieu! votre grand serviteur Augustin a dit excellemment : « Vous nous avez faits pour

[1] Qui perdiderit animam suam propter me, salvam faciet illam. *Luc.* IX, 24.

[2] Sine ut mortui sepeliant mortuos suos ; tu autem vade, et annuntia regnum Dei. *Ibid.*, 60.

[3] Estote vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.* V, 48.

[4] Expectavimus pacem,... et ecce turbatio... Cognovimus, Domine, impietates nostras. *Jer.* XIV, 19, 20.

vous, Seigneur, et notre cœur sera toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en vous[1] ».

RÉSOLUTION.

Confirmez-vous dans la résolution d'être à Dieu entièrement et sans aucune réserve.

EXAMEN.

Faites-le sur vos propres avantages et satisfactions, et voyez si vous n'en voulez rien réserver.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Deus meus es tu : in manibus tuis sortes meæ. » *Ps.* XXX, 15, 16. — Vous êtes mon Dieu, mon sort est entre vos mains.

2° « Eritis mihi sancti, quia sanctus sum ego Dominus. » *Lev.* XX, 26. — Vous serez saints parce que je suis saint, moi, le Seigneur.

3° « Exhortamur ne in vacuum gratiam Dei recipiatis. » II *Cor.* VI, 1. — Nous vous exhortons à ne point recevoir en vain la grâce de Dieu.

[1] Fecisti nos ad te, Deus, et irrequietum est cor nostrum donec requiescat in te. *S. August.*

QUATRIÈME MEDITATION.

QUATRIÈME MOTIF : RIEN DE PLUS AVANTAGEUX QUE L'ABSENCE DE TOUTE RÉSERVE.

CONSIDÉRATIONS.

1. Vous pourriez peut-être alléguer le combat qu'il faut livrer contre vous-même pour ne rien réserver ; mais si vous considérez que la vie de l'homme est une milice sur la terre, et que pour se gouverner raisonnablement il faut nécessairement combattre, vous verrez que même en faisant quelque réserve on ne s'exempte point du combat. En effet les inclinations naturelles ne tiraillent-elles pas la raison sans ordre ni mesure ? et pour ne point les suivre, ne faut-il pas résister et combattre ? Aussi dans cette nécessité de la lutte, on doit se procurer ce qui est le plus utile pour n'être pas vaincu. Or rien ne peut être plus avantageux que le retranchement de toute réserve : car il ôte tout ce qui se peut joindre au parti des ennemis, et il attire sur l'âme un secours abondant de la grâce. Peut-on donc mieux pourvoir à cette nécessité ? Le plus fort est fait quand la résolution est bien prise, car Dieu fait le reste.

2. Rien ne peut être plus utile aux hommes que le combat spirituel engagé comme il faut : car n'ayant rien de plus précieux qu'eux-mêmes, et tout le reste ne devant être estimé pour rien, s'ils ne se possèdent, ce combat les met en possession d'eux-mêmes. Mais la lutte qui se fait contre les réserves

est utile par-dessus toute autre lutte : car elle établit l'âme dans une liberté qui la met au-dessus de tout, en bannissant tout ce qui peut la retenir ou s'interposer entre elle et Dieu, son souverain bien.

3. Si Jésus promet le centuple à ceux qui quitteront leur père et leur mère, leurs parents et leurs biens[1], que ne donnera-t-il pas à ceux qui sont résolus de se quitter eux-mêmes pour lui, sans se rien réserver, et qui se font violence pour accomplir en tout sa sainte volonté? Pouvez-vous rien désirer de plus consolant en cette vie que les grâces qu'il donne aux âmes fidèles? Or c'est là ce dont il compose ordinairement ce centuple. Quelle comparaison y a-t-il entre la satisfaction d'une réserve et la consolation de l'esprit?

4. Et encore pouvez-vous rien faire de plus glorieux que de combattre pour Dieu et de détruire en vous-même l'opprobre du péché, qui a souillé votre gloire en vous réduisant aux sentiments de l'être sans raison. Or, tout ce que vous voudriez réserver favoriserait ce vil sentiment. Puis donc que c'est une nécessité de combattre et de souffrir quelque chose en combattant, et puisque le combat spirituel vous est si utile et si avantageux pour la gloire de Dieu et pour la réparation de votre honneur, ne vaut-il pas mieux souffrir quelque chose en luttant et en travaillant selon les desseins de Dieu, étant assisté de son secours et de sa consolation, honoré de sa présence et de sa complaisance, que de souffrir en n'osant attaquer une ré-

[1] Omnis qui reliquerit domum, aut patrem, aut matrem..., aut agros propter nomen meum, centuplum accipiet. *Matth.* XIX, 29.

serve qui d'ailleurs vous fera la guerre d'une autre manière ?

AFFECTIONS.

En considérant devant Dieu la nécessité que vous avez de combattre vos inclinations, faites-vous l'application de ces paroles de David, et entrez dans ses sentiments : « Béni soit le Seigneur mon Dieu, qui forme mes mains à la guerre et dresse mes doigts au combat. C'est lui qui est ma miséricorde et mon refuge ; c'est lui qui entreprend ma défense, et qui est mon libérateur. Il est mon protecteur ; aussi j'ai mis en lui mon espérance : car c'est lui qui réduit mon peuple à m'être soumis [1]. »

Pesez bien toutes ces paroles et appliquez-les à votre combat spirituel. O Seigneur ! si je m'écarte de ces sentiments, je ne peux pas espérer de victoire ; mais en travaillant dans cet esprit je viendrai à bout de tout.

Confessez à Dieu que, puisqu'il vous doit être tout dans ce combat, vous ne mériteriez pas qu'il vous assistât dans ceux que pourrait vous occasionner quelque réserve, si vous en vouliez faire à son égard.

Considérez cette parole de Jésus-Christ en reconnaissant qu'il n'y a rien de plus vrai : « Que sert

[1] Benedictus Dominus Deus meus, qui docet manus meas ad prælium, et digitos meos ad bellum. Misericordia mea, et refugium meum ; susceptor meus, et liberator meus ; protector meus, et in ipso speravi : qui subdit populum meum sub me. *Ps.* CXLIII, 1, 2.

à l'homme de gagner l'univers, s'il vient à se perdre et à se nuire à lui-même [1] ? » Remontrez au Seigneur les multiples expériences qui vous ont trop appris cette vérité, et demandez-lui son secours pour en faire dorénavant le moins que vous pourrez.

Dites-lui que vous ne vous étonnez pas s'il promettait à ses disciples pour récompense « que par leur patience ils posséderaient leurs âmes [2] » : car cette possession est plus douce à la raison que le souverain domaine sur le monde entier.

Comparez la suavité de ses consolations, la douceur de ses grâces avec ce qui frappe les sens, et confessez que la moindre goutte de ses douceurs célestes l'emporte au centuple sur toutes les satisfactions du monde. Condamnez-vous, en sa présence, d'extravagance et d'infidélité envers lui et envers vous-même, si vous mettez obstacle à quelqu'une de ses consolations par la plus petite réserve.

Considérez encore attentivement ces paroles de la sainte Ecriture, qui dit d'un homme de bien : « Dieu lui a donné un grand combat à livrer, pour lui faire remporter la victoire et lui apprendre que la vraie sagesse est plus forte que tout [3] ». Voyez ce que vous répondriez, si Dieu vous proposait la même chose.

Adorez la suavité de ses conseils, qui ne nous donnent à combattre que pour nous procurer l'hon-

[1] Quid proficit homo, si lucretur universum mundum, se autem ipsum perdat et detrimentum sui faciat? *Luc.* IX, 25.

[2] In patientia vestra possidebitis animas vestras. *Ibid.* XXI, 19.

[3] Certamen forte dedit illi ut vinceret, et sciret quoniam omnium potentior est sapientia *Sap.* X, 12.

neur de travailler pour sa gloire, pour nous faire remporter des victoires, et pour nous amener à connaître par expérience quel est le prix et le mérite du secours de la sagesse.

RÉSOLUTION.

Promettez bien au Seigneur que vous ne serez pas de ces lâches, de ces efféminés, qui ne cherchent qu'à fuir ou à éviter les belles occasions de lutter, sous prétexte d'aller fourrager sur quelque misérable réserve.

EXAMEN.

Faites-le sur les devoirs de votre état, et voyez s'il n'y a rien qui ne soit tout à Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Tuus sum ego, salvum me fac. » *Ps.* CXVIII, 94. — Je suis tout à vous, Seigneur, sauvez-moi.

2° « Præparate corda vestra Domino, et servite ei soli, et eruet vos de manu Philistiim. » I *Reg.* VII, 3. — Préparez vos cœurs pour le Seigneur, ne servez que lui seul, et il vous délivrera de la main des Philistins.

3° « Domine, dabis pacem nobis : omnia enim opera nostra operatus es nobis. » *Is.* XXVI, 12. — Seigneur, vous nous donnerez la paix : car c'est vous qui avez fait en nous toutes nos œuvres.

CINQUIÈME MÉDITATION.

CINQUIÈME MOTIF : LE RENONCEMENT A TOUTE RÉSERVE EST UNE PÉNITENCE SALUTAIRE.

CONSIDÉRATIONS.

1. S. Paul nous le dit : « Les dons de Dieu sont sans repentance [1] », c'est-à-dire que Dieu n'a jamais de regret de ceux qu'il nous fait ; mais il ne peut pas remettre nos péchés sans notre repentir : car ce serait détruire l'ordre de ses perfections et de sa justice. Il faut donc choisir ou de faire pénitence en cette vie avec douceur et facilité, ou de la faire en l'autre par de grandes peines. Or si nous voulons faire une véritable pénitence, n'est-il pas juste qu'elle soit accompagnée de la résolution d'accomplir des actes qui donnent des preuves manifestes de notre regret, qui tendent à détruire, s'il était possible, les fautes commises contre Dieu, et qui au moins punissent nos dérèglements par des privations volontaires et par des exercices de mortification généreusement entrepris ?

2. Jusqu'à quel point nos ingratitudes, nos négligences et nos dérèglements ne sont-ils pas parvenus ? Dans toutes vos actions et dans les devoirs que vous deviez à Dieu, en est-il un seul où quelque faute ne se soit glissée ? Puis donc que vous avez commis des abus en toutes choses et qu'ils se doivent réparer par la pénitence, n'est-il pas juste

[1] Sine pœnitentia sunt dona Dei. *Rom.* XI, 29.

que vous ne fassiez de réserve en rien ? car autrement votre réserve ne serait plus une réparation, mais une nouvelle faute, et cependant vous êtes redevable à Dieu d'une grande et diligente réparation pour chacun de vos dérèglements passés.

3. Mais de plus la grâce de votre vocation vous y engage par de nouveaux titres : en effet par cette grâce Dieu vous ayant heureusement poursuivie pour vous remettre sous son empire, et ayant pourvu à votre salut en faisant votre âme sa prisonnière, vous vous devez entièrement à lui par raison de devoir naturel et par raison de tribut à sa main victorieuse.

Vous ne pouvez rien faire qui accomplisse mieux votre pénitence que le renoncement à toutes les réserves : car si, en esprit de punition, vous ne voulez rien réserver de ce que vous vous êtes accordé outre mesure, vous vous donnez tout entière, par esprit de pénitence, à Celui à qui vous deviez déjà tout en mille manières. Vous condamnez ainsi tout ce qui ne se fait pas pour Dieu, et n'exceptant rien, vous lui faites amende honorable, en vous déniant beaucoup de choses pour venger le Seigneur sur vous-même. Pouvez-vous donc rien choisir de plus convenable pour bien faire pénitence et pour nourrir et augmenter l'esprit de votre vocation et conversion ?

AFFECTIONS.

Epanchez votre cœur devant Dieu en reconnaissant les obligations que vous avez de faire pénitence, confessant aussi que tout vous y engage, sa

bonté, ses bienfaits, son amour, sa patience, et avouant que tout votre temps et toutes vos actions ne sont rien en comparaison de la grandeur de votre obligation. Entrez ici dans les sentiments de David, en disant à Dieu : « Je reconnais mon iniquité, et mon crime est toujours contre moi [1] », et il me reproche incessamment mon ingratitude.

Considérez la pénitence que Jésus-Christ a faite pour vous, et confessez que quand même vous pourriez éviter de faire pénitence, celle qu'il a faite pour vous devrait vous y attirer par amour. Eh quoi ! Seigneur, mes péchés sont punis dans le Fils de Dieu par la croix, et moi je me reposerais sans m'étudier à les punir sur moi-même qui en suis l'auteur ! Dites avec admiration et confiance ces paroles de David, en regardant les fautes de toute espèce que vous avez commises : « Seigneur, si vous examinez nos iniquités, Seigneur, qui pourra subsister [2] ? »

Appliquez-vous à vous-même tous les égarements de la brebis perdue, et à Notre-Seigneur toutes les qualités du bon Pasteur qui a donné son âme pour vous, qui est allé vous chercher bien loin et qui vous a enfermée dans sa bergerie. Reconnaissez les obligations que vous avez d'être toute à lui, puisque c'est de lui seul que vous pouvez attendre tout, la nourriture, la défense et la direction. O Seigneur ! les brebis ont-elles quelque chose à elles ? Tout n'est-il pas à leur Pasteur ? Puis

[1] Iniquitatem meam ego cognosco ; et peccatum meum contra me est semper. *Ps.* L, 5.

[2] Si iniquitates observaveris, Domine : Domine, quis sustinebit ? *Ps.* CXXIX, 3.

donc que vous m'avez si chèrement achetée et retrouvée, comment et combien ne dois-je pas être toute à vous?

Pensez que Dieu, après vous avoir reproché le partage injuste que vous avez fait en donnant à vous-même et aux créatures beaucoup de ce que vous lui devez à lui seul, vous adresse ces paroles de son Prophète : « Le lit de votre cœur est trop resserré, et la couverture trop petite pour couvrir deux amours[1] ». Faites là-dessus votre choix d'y recevoir le sien uniquement, sans rien réserver qui ne soit à lui et pour lui.

RÉSOLUTION.

Priez Dieu d'agrandir votre cœur afin qu'il y soit mieux reçu, et proposez-vous de faire noblement pénitence en chassant bien loin toute réserve.

EXAMEN.

Faites-le sur tous les événements qui peuvent se rencontrer en votre vie, et voyez si vous êtes résolue d'y être toute à Dieu.

BOUQUET SPIRITUEL.

1° « Benedic, anima mea, Domino ; et noli oblivisci omnes retributiones ejus. » *Ps.* CII, 2. —

[1] Coangustatum est stratum... et pallium breve utrumque operire non potest. *Is.* XXVIII, 20.

O mon âme, bénis le Seigneur, et n'oublie jamais toutes les grâces que tu as reçues de lui.

2° « Qui propitiatur omnibus iniquitatibus tuis, qui sanat omnes infirmitates tuas. » *Ps.* CII, 3. — C'est lui qui te pardonne toutes tes offenses ; c'est lui qui guérit toutes tes langueurs.

3° « Qui redimit de interitu vitam tuam ; qui coronat te in misericordia et miserationibus. » *Ps.* CII, 4. — C'est lui qui rachète ta vie de la mort ; c'est lui qui te couronne de miséricorde et de bienfaits.

CONCLUSION.

La conclusion de toutes ces Méditations se fera par quelques réflexions sur les paroles suivantes de S. Paul : « Je vous conjure, moi qui suis dans les liens pour le Seigneur, de marcher d'une manière qui soit digne de la vocation à laquelle vous avez été appelés [1] ».

L'Apôtre ne pouvait point trouver dans sa charité de paroles plus fortes, ni plus tendres pour émouvoir les cœurs. Il emploie la supplication pour obtenir de nous l'accomplissement de ce qui nous est le plus nécessaire, et il se sert de la considération de ses chaînes pour nous rendre dociles à ce qu'il souhaite de nous. Il faudrait avoir renoncé à la raison pour ne point se laisser vaincre par la prière d'un Apôtre si saint, qui ne nous demande rien que pour Dieu et pour nous-mêmes ; il fau-

[1] Obsecro itaque vos ego vinctus in Domino, ut digne ambuletis vocatione, qua vocati estis. *Ephes.* IV, 1.

drait même avoir perdu tout sentiment pour n'avoir point de considération pour ses chaînes, qui sont les témoignages de sa charité.

Il nous demande que nous marchions dignement : y a-t-il rien de plus juste ? Ne sommes-nous pas des étrangers et des voyageurs toujours en marche sur cette terre ? Notre vie s'écoule comme l'eau d'un torrent qui tombe du haut d'un rocher. Notre état naturel change sans cesse ; tout fuit devant nous, « et la figure de ce monde passe à nos yeux [1] », comme un paysage qui change à mesure qu'on avance en marchant.

Nous marchons toujours, soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions point. Ni les sollicitudes, ni l'industrie, ni l'abondance des honneurs, des richesses et des plaisirs ne sont capables de nous faire arrêter un moment : il faut marcher.

Or, si la nécessité de marcher nous presse indispensablement, pouvons-nous refuser notre acquiescement à une demande si raisonnable et dont l'accomplissement nous est si nécessaire ?

Donc marchons bien, puisqu'il faut marcher. Marchons dignement, puisque la dignité de celui qui nous a choisis et la grâce de son appel le méritent, et que la raison nous apprend que si nous ne nous étudions à le faire, nous serons indignes de l'un et de l'autre.

Où irons-nous en effet, si nous ne marchons bien ? Nous nous égarerons, nous courrons en vain, et après de longues courses nous nous trouverons éloignés de Dieu et sur le bord du précipice de la dam-

[1] Præterit figura hujus mundi. I *Cor.* VII, 31.

nation. Pour éviter ces dangers, il faut nous étudier à marcher d'une manière qui soit digne de notre vocation ; mais pour nous y aider, pensons souvent à ces trois points : 1° Devant qui nous marchons ; 2° Avec qui nous marchons ; 3° Où nous allons.

Premier Point : Nous marchons devant Dieu.

Il suffit aux hommes pour être sages et réservés dans leurs gestes et dans leurs paroles, pour être propres et décents dans leurs habits, et pour marcher modestement, de savoir que des personnes de qualité les regardent ; pour peu qu'ils aient de cœur, ils rougissent d'être surpris en quelque badinerie ou quelque action que la bienséance doit cacher. Si les yeux des hommes misérables nous font marcher et agir ainsi, que ne devons-nous point faire par respect pour le regard de Dieu qui est sans cesse appliqué sur nous et qui nous suit avec autant d'attention que s'il n'avait que nous seuls à regarder ?

Ses regards méritent-ils moins de respect que ceux des hommes et auraient-ils moins de pouvoir sur nous ? L'Ecriture nous le dit : « Les yeux du Seigneur sont beaucoup plus brillants que le soleil, ils regardent alentour toutes les démarches des hommes, ils voient jusqu'au fond des abîmes, et ils découvrent dans les cœurs des hommes les choses les plus cachées [1] ». Ils sont purs, d'une

[1] Oculi Domini multo plus lucidiores sunt super solem, circumspicientes omnes vias hominum, et profundum abyssi, et hominum corda intuentes in absconditas partes. *Eccli.* XXIII, 28.

telle pureté « que devant eux les cieux ne sont pas purs [1] » ; ils découvrent des taches dans ce qui paraît le plus pur : « ils jugent les justices [2] ».

Ce sont les yeux d'un Père tout céleste, qui ne prétend rien de moins « que de nous voir parfaits, comme il est parfait [3] ».

Enfin, ce sont les yeux « d'un juste Juge qui se tient à notre porte [4] », prêt à nous juger et à rendre à chacun de nous « le fruit de nos démarches, et ce fruit nous le mangerons [5] » pendant toute l'éternité, ou avec la douceur de la béatitude, ou avec l'amertume de la damnation.

Si ses regards de Père sont très doux et très avantageux aux âmes qui marchent devant lui avec respect, sa face de Juge est terrible pour ceux qui marchent indignement devant lui. David nous le dit : « Les yeux du Seigneur sont ouverts sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leurs prières ; mais la face du Seigneur est tournée contre ceux qui font mal, afin d'anéantir leur mémoire sur la terre [6] ». L'exemple de Pharaon prouve cette vérité, puisqu'un seul regard de ce Juge à la face irritée fut suffisant pour le submerger, car dit la sainte Ecriture : « Voici que le Seigneur jeta les yeux sur le camp des Egyptiens, et il extermina

[1] Cœli non sunt mundi in conspectu ejus. *Job* xv, 15.

[2] Ego justitias judicabo. *Ps.* lxxiv, 3.

[3] Estote ergo vos perfecti, sicut et Pater vester cœlestis perfectus est. *Matth.* v, 48.

[4] Ecce judex ante januam assistit. *Jacob.* v, 9.

[5] Comedent fructus viæ suæ. *Prov.* i, 31.

[6] Oculi Domini super justos, et aures ejus in preces eorum ; vultus autem Domini super facientes mala, ut perdat de terra memoriam eorum. *Ps.* xxxiii, 16, 17.

toute leur armée, et il renversa les roues de leurs chars, et ils étaient emportés dans l'abîme [1] ».

Voilà devant qui nous marchons ; mais si nous considérons que c'est dans lui-même que nous marchons, nous devrons avouer :

1° Qu'il faut avoir renoncé à la saine raison pour négliger de marcher d'une manière digne de celui de qui les regards sont la source de tous les secours dont nous avons besoin ;

2° Qu'il faut avoir perdu le sentiment naturel pour ne point s'étudier à marcher de façon à ne pas blesser la vue de celui qui peut par un seul de ses regards nous plonger dans l'abîme ;

3° Qu'il faut enfin avoir abdiqué tout sentiment d'amour, de reconnaissance et d'honneur pour ne point s'appliquer à marcher d'une manière qui soit digne d'un Père, dont la paternité fait tout notre bien et toute notre gloire.

Si nous pensons bien que nous avons Dieu pour Père et que nous marchons devant lui, et bien plus, en lui-même, cela nous suffira pour marcher dignement et devenir parfaits. Dieu n'en dit point davantage à Abraham : « Marche devant moi, et sois parfait ».

La séparation du monde et des créatures est un grand moyen pour bien apprendre cette leçon. Vous en avez un bel exemple en S. Bruno, votre saint Fondateur, qui s'est caché aux yeux du monde pour n'être vu que de Dieu seul et pour

[1] Ecce respiciens Dominus super castra Ægyptiorum... interfecit exercitum eorum ; et subvertit rotas curruum, ferebanturque in profundum. *Exod.* XIV, 24, 25.

se rendre sa sainte présence familière. Il s'est éloigné de tout ce qui pouvait lui faire oublier qu'il marchait devant Dieu : car il savait que l'esprit humain tombait facilement dans cet oubli parmi le bruit des créatures qui dérobe l'attention, parmi la variété des objets qui dissipe le cœur, et parmi les tracas des affaires du monde qui, en occupant l'esprit, bannissent souvent de la mémoire cette sainte présence, à moins qu'on n'y apporte beaucoup d'attention et de diligence. Il a choisi la solitude, parce que c'est un excellent moyen pour recueillir l'âme tout entière, afin qu'elle soit plus attentive à Dieu pour éviter la dissipation dans les objets, et pour ne point tomber dans les sollicitudes qui sont annexées aux affaires du monde. Il n'y a donc rien de plus convenable pour marcher dignement devant Dieu ; mais demandons-nous encore :

Deuxième Point : Avec qui marchons-nous?

C'est avec le Fils de Dieu qui est descendu du ciel pour marcher et pour courir devant nous. Il n'a rien omis dans ses paroles et dans ses actions pour nous apprendre à bien marcher. Il s'est réduit à reproduire les soins vigilants et maternels « de la poule, qui ramasse ses poussins sous ses ailes[1] », afin de nous apprendre à nous retirer sous sa protection ; et pour nous apprendre à nous envoler, il a imité « l'aigle qui voltigeant au-dessus

[1] Quemadmodum gallina congregat pullos suos sub alas. *Matth.* XXIII, 37.

de ses petits, les provoque à prendre leur vol[1] ». Il a étendu les ailes de sa charité, sur lesquelles il nous a pris pour nous élever au-dessus de la terre, et il nous a portés sur ses épaules, comme un bon Pasteur qui a retrouvé sa brebis égarée.

Il a choisi les états les plus douloureux de la vie pour nous enseigner à bien marcher partout, et il a préféré la mort de la croix aux joies qui lui étaient dues, afin de nous attirer à marcher avec lui, en quittant nos vaines satisfactions pour le suivre d'une manière qui soit digne de Dieu.

La dignité et la charité d'un guide si excellent nous doivent attirer à le suivre, « puisqu'il n'a souffert que pour nous servir d'exemple, afin que nous marchions sur ses pas[2] ». Mais l'honneur qu'il nous a fait de nous choisir pour être à sa suite doit aussi nous y engager. Il nous le dit lui-même : « Ce n'est point vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis et qui vous ai établis, afin que vous alliez, et que vous portiez du fruit, et que votre fruit demeure[3] ». Si donc c'est lui-même qui nous place dans l'état où nous sommes, pour marcher après lui et pour avancer dans ses voies ; et si nous, nous ne pouvons profiter qu'en marchant comme lui, voudrions-nous lui faire injure et rendre ses desseins et son choix inutiles,

[1] Sicut aquila provocans ad volandum pullos suos, et super eos volitans. *Deut.* XXXII, 11.

[2] Christus passus est pro nobis, vobis relinquens exemplum ut sequamini vestigia ejus. I *Petr.* II, 21.

[3] Non vos me elegistis; sed ego elegi vos, et posui vos ut eatis, et fructum afferatis, et fructus vester maneat. *Joann.* XV, 16.

en ne nous étudiant pas à marcher d'une manière qui soit digne de lui ?

Nous péchons contre la raison, si nous ne marchons près de Jésus-Christ en suivant ses pas, puisque l'expérience nous apprend que les chemins de cette vie sont tout remplis de pièges et de dangers, dont nous ne pouvons être préservés que par un puissant secours comme est le sien, et aussi parce que si nous nous arrêtons pendant qu'il poursuit sa course, nous nous éloignons de lui au lieu de nous en rapprocher.

Nous péchons encore contre l'amour et la reconnaissance que nous devons à un Dieu qui s'est fait notre guide et notre voie, si nous discontinuons de marcher avec lui, ou si nous marchons d'une manière qui ne soit point digne de lui.

Enfin nous péchons contre l'amour que nous nous devons à nous-mêmes, si nous nous privons des secours des grâces, de la richesse des vertus et « des consolations qui se trouvent auprès de lui et qui continuent sans fin [1] », ou bien en jouissance, ou bien en espérance, mais qu'on ne peut avoir qu'en marchant avec lui.

Troisième Point : Où allons-nous ?

Notre guide divin veut nous mener à la véritable paix, à la vraie charité et à la bienheureuse éternité.

Si la raison, l'amour et le bon sens nous enga-

[1] Delectationes in dextera tua usque in finem. *Ps.* xv, 11.

gent à marcher dignement, puisque nous marchons devant Dieu et avec Dieu, notre propre intérêt nous doit enflammer à le suivre où il veut nous mener, puisque nous y trouvons tout ce que nous devons souhaiter.

En effet, que serait notre vie sans la paix? Rien autre chose qu'un tourment continuel, qui serait d'autant plus sensible qu'il serait spirituel et que l'âme s'éloignerait du repos de sa conscience.

Que serait encore la vie sans amour? Elle serait privée de toute consolation, puisque, parlant même humainement, là où il n'y a point d'affection, là il n'y a point de joie. L'inclination à aimer est la plus noble et la plus naturelle des inclinations, et où elle ne se trouve pas, les autres ne sont rien.

Que serait enfin notre vie sans l'éternité bienheureuse qui doit la suivre? Elle serait pire que la mort; et il vaudrait mieux pour nous qu'elle n'eût jamais été.

Ces vérités n'ont pas besoin de preuves : car tous les chrétiens en sont convaincus. Ne serons-nous donc pas avec justice déclarés les ennemis de nous-mêmes, si nous ne suivons volontiers notre Maître qui nous mène à ces biens, sans lesquels notre vie ne mériterait point le nom de vie?

Or, pour bien marcher vers la paix, il faut jeter les yeux sur la sainte Enfance de Jésus. Les anges y annoncent la paix aux hommes de bonne volonté, et avec raison, puisque c'est l'humilité que notre Sauveur y pratique, qui en ouvre le chemin, et cette vertu est la médiatrice de notre paix avec Dieu, et elle nous enseigne aussi le moyen de l'avoir en nous-mêmes.

Les théologiens définissent la paix, en disant qu'elle est une concorde des appétits selon la tranquillité de l'ordre. Distinguons deux sortes d'appétits : les uns sont corporels, les autres sont spirituels. Les corporels tendent à fuir le travail et à jouir du plaisir ; mais il ne faut point attendre de paix dans l'accomplissement de ce qu'ils demandent, puisque le péché y a mis le désordre, et que l'ordre n'y étant point, ils ne peuvent jamais être apaisés, ni unis selon la tranquillité de l'ordre. L'ordre ne peut pas y être, si la raison ne l'y met en retranchant et mortifiant tout ce qui lui est opposé. Mais si c'est la raison qui doit régler les appétits corporels pour y mettre la paix, elle doit encore bien plus se régler elle-même. En effet elle n'aura jamais de paix en suivant ses appétits spirituels : car ils sont plus éloignés de la tranquillité de l'ordre que les corporels, et leurs dérèglements s'étendent beaucoup plus loin.

Ces appétits de la raison sont de présumer ce qu'elle ne peut pas, de s'estimer ce qu'elle n'est point, de juger ce qu'elle ne connaît pas, et de ne point se soumettre à ce qui est au-dessus d'elle. Tous ces dérèglements sont comme autant d'accidents, qui ne sont soutenus que par la superbe qui est comme leur substance. On ne peut avoir de paix qu'en extirpant cet orgueil qui soutient tous les dérèglements opposés à la tranquillité de l'ordre. Or l'humilité est l'unique moyen qui le puisse extirper ; et par conséquent nous ne pouvons trouver de paix que par l'humilité qui, ayant réduit dans la raison les dérèglements de ses appétits spirituels et les ayant rappelés à la tranquillité de

l'ordre, la dispose aussi à réduire les appétits corporels par l'exercice de sa domination.

Après cela nous ne nous étonnerons plus s'il est dit dans la sainte Ecriture : « Il n'y a pas de paix pour les impies[1] »; et encore : « Ils n'ont point connu le chemin de la paix[2] » ; mais nous confesserons que l'enfance sacrée de notre Maître est l'unique chemin de la paix, et que ce qu'il y pratique nous apprend à détruire ce qui nous empêche de l'avoir. Il nous y montre la manière de réformer nos appétits spirituels selon la tranquillité du bon ordre. En effet sa sagesse veut y passer pour enfance, afin que nous nous réduisions à l'ordre en reconnaissant ce que nous sommes ; il se soumet aux créatures, pour nous apprendre à nous soumettre à Dieu ; il se met dans l'état de ne pouvoir rien désirer, ni même rien demander, afin de nous enseigner à modérer tant de désirs qui tiennent le cœur dans l'agitation, « comme une mer irritée qui ne peut point avoir de repos[3] », et qui troublent toujours la paix, s'ils ne sont réduits à ne convoiter que Dieu seul absolument et rien autre chose, sinon sous la condition de son bon plaisir. En marchant donc avec l'idée de cette sainte enfance, nous trouverons un trésor de paix.

Considérons encore la vie de Jésus, si nous voulons bien marcher vers la charité, et nous y trouverons la doctrine et l'exemple de la véritable charité. Il nous y apprend une manière d'aimer, qu'il appelle nouvelle : car celle du vieil homme était

[1] Non est pax impiis. *Is.* LVII, 21.
[2] Viam pacis non cognoverunt. *Ps.* XIII, 3.
[3] Quasi mare fervens, quod quiescere non potest. *Is.* LVII, 20.

toute défigurée et toute corrompue. L'homme en effet ne savait plus que s'aimer soi-même ; il n'aimait Dieu que par manière d'acquit et le prochain qu'autant qu'il y trouvait avantage et satisfaction. Cet amour n'avait point de fondement, puisqu'il était séparé de son principe qui est Dieu ; aussi il ne faut pas s'étonner s'il était la cause de mille douleurs ; même il ne méritait plus de porter le nom d'amour, puisqu'aimer c'est sortir de soi-même pour vouloir et faire du bien à ce qu'on aime, et que ce vieil amour n'en sortait que pour tout ramener à son intérêt et à sa propre satisfaction.

S'aimer seulement soi-même, c'est déshonorer l'amour, puisqu'on s'attache à la moindre partie, pour rejeter la plus grande et la plus noble. Dieu est la source de l'amour, et il est un en tous. Il faut donc renoncer aux avantages de l'amour, ou aimer tout ce qui est aimable, par le principe du véritable amour ; mais il n'y a que le nouvel amour que Jésus-Christ nous a enseigné, qui soit capable de nous faire aimer de cette manière. Il abolit le vieil amour de l'homme animal, et en nous montrant sa pauvreté et ses chaînes, il nous fait goûter qu'il n'y a rien de plus libre, de plus riche et de plus doux que l'amour de la charité. En marchant donc après notre Maître selon l'idée et l'exemple de sa vie, nous trouverons un trésor de charité.

Si nous voulons bien marcher vers l'éternité, il faut que nous regardions la mort de Jésus, puisque c'est elle qui nous donne entrée dans la bienheureuse éternité. Cette mort nous apprendra à mourir à nous-mêmes par amour ; et si nous re-

gardons bien avec quelle douceur, avec quelle compassion des pécheurs et avec quelle ardeur de charité notre Seigneur et Maître meurt, nous dirons volontiers avec l'apôtre S. Thomas : « Allons aussi nous autres, pour mourir avec lui [1] ». Mais pour bien honorer cette mort vivifiante qui nous ouvre la porte de l'éternité bienheureuse, souvenons-nous que nous avons heureusement embrassé un « état de mort qui cache en Dieu notre vie avec celle de Jésus-Christ [2] ». Laissons-y notre vie tout entière sans en rien retirer : car hors de là elle ne serait plus en sûreté. Souvenons-nous aussi que Jésus-Christ a voulu mourir suspendu en l'air pour nous apprendre à mourir séparés des biens de la terre. Méprisons donc tout ce qui n'est que temporel : car cela passe ; il n'y a que l'éternité où nous allons qui demeure.

Voilà ce que je pense touchant la voie et les moyens pour marcher dignement dans sa vocation ; mais pensons encore que le même apôtre S. Paul, qui nous a suppliés si tendrement, nous dit ces paroles : « Mes chers enfants, pour qui je souffre de nouveau les douleurs de l'enfantement jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé en vous [3] » ; si vous voulez bien accomplir mes désirs en marchant d'une manière qui soit digne de votre vocation, souvenez-vous que votre vie passe sans cesse, et que vous marchez aussi vite que le temps

[1] Eamus et nos, ut moriamur cum eo. *Joann.* XI, 16.

[2] Mortui estis, et vita vestra est abscondita cum Christo in Deo. *Coloss.* III, 3.

[3] Filioli mei, quos iterum parturio, donec formetur Christus in vobis. *Galat.* IV, 19.

qui vous entraîne sans que vous puissiez en arrêter le cours. Pensez que ce n'est pas seulement devant les yeux de Dieu que vous marchez, mais que c'est dans lui-même. Rappelez-vous que votre marche se fait en la compagnie de Jésus qui s'est fait votre guide, et voyez quelle reconnaissance et quel amour mérite la bonté d'un si bon Maître, qui s'est réduit à vos misères pour vous conduire et vous consoler. Réfléchissez qu'il ne prend la peine de marcher que pour vous guider, et qu'il y va de tout votre bonheur de le suivre, puisqu'il vous mène à la paix sans laquelle votre vie sera misérable, à la charité sans laquelle votre vie sera sans consolation, et à l'éternité glorieuse sans laquelle votre immortalité sera malheureuse.

Le Seigneur vous le dit lui-même : « Je suis la voie, la vérité et la vie [1] ». Considérez-le comme voie dans son enfance, comme vérité dans sa vie, et comme vie dans sa mort.

Marchez dans l'esprit d'humilité pour honorer son enfance ; marchez dans la dilection pour honorer sa vie, et marchez dans le détachement de vous-même et des créatures pour honorer sa mort.

En marchant ainsi, vous marcherez digne de Dieu, et il vous récompensera aussi d'une manière qui sera digne de lui.

Je n'ajoute plus à ces paroles que mes souhaits pour que vous en profitiez bien, et je me recommande instamment à vos prières.

[1] Ego sum via, et veritas, et vita. *Joann.* XIV, 6.

APPENDICE AUX MÉDITATIONS.

CONSIDÉRATIONS SUR L'ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST ET SUR LA GRANDEUR DE DIEU.

Aux méditations précédentes sur la vocation religieuse je crois bon d'ajouter quelques considérations sur l'enfance de Jésus-Christ et sur la grandeur de Dieu ; elles pourront vous servir de matière pour vos pieuses méditations ou contemplations sur ces grands mystères, et vous affermiront dans votre sainte vocation.

PRÉLUDE.

Dieu soit béni, âme pieuse, et qu'en ce saint temps où nous célébrons les mystères de la naissance de son Fils, il produise en nous des impressions de grâce, qui rendent à notre conscience ce témoignage précieux dont parle l'apôtre S. Jean : « que nous sommes appelés, et que nous sommes les enfants de Dieu[1] ». Ce témoignage n'est pas seulement doux et consolant, mais encore il rassasie l'âme et la fortifie pour l'élever au-dessus de toutes les créatures. Prions le Seigneur qu'il nous le fasse ressentir intimement, et que jamais nous ne fassions rien qui s'y oppose, ou qui tende à l'extirper de nos cœurs.

[1] Ut filii Dei nominemur et simus. I *Joann.* III, 1.

Il y a longtemps que je vous fais attendre l'entretien que je me suis engagé à faire sur la grandeur de Dieu; pourtant je ne vous en ferai pas d'excuses, puisque vous connaissez une partie de mes occupations multiples. Je tâcherai seulement, maintenant que je suis un peu plus libre, de vous payer largement en laissant aller mon âme, mon esprit, mon cœur et ma plume au sujet de celui sur lequel mes yeux et mon attention sont attachés « comme ceux du serviteur le sont sur les mains de son maître [1] », et cela afin d'écrire quelque chose qui nous puisse animer à le connaître, à l'aimer et à le servir plus fidèlement; mais auparavant parlons des mystères du temps actuel, de la sainte enfance du Sauveur.

PREMIÈRE PARTIE.

CONSIDÉRATION SUR LA SAINTE ENFANCE DE JÉSUS-CHRIST.

Je ne trouve pas seulement que le Verbe divin s'est, pour ainsi dire, raccourci dans l'Enfant Jésus; mais je trouve que tout en ce mystère s'est raccourci d'une manière admirable, puisque dans les treize premiers jours de sa vie il nous enseigne pleinement par ses exemples, sans aucune parole, la manière de travailler pratiquement à notre réparation, de détruire tout ce qui s'oppose à notre paix, de rendre à Dieu l'amour et la fidélité que

[1] Sicut oculi servorum in manibus dominorum suorum. *Ps.* CXXII, 2.

nous lui devons, et d'avoir auprès de lui un accès agréable.

Le péché, nous ayant ôté l'obéissance, nous avait en même temps ravi la paix avec Dieu et avec nous-mêmes ; mais les anges, comme ministres du Fils de Dieu, parlent pour lui et par ses ordres, pendant qu'il se tait dans la crèche. Ils nous annoncent de la part du Père et du Fils que notre réconciliation, qui s'opère par l'Incarnation du Sauveur, rend une grande gloire à Dieu et qu'elle donne la paix aux hommes de bonne volonté, c'est-à-dire à tous ceux qui ne voudront point y mettre d'obstacles par une volonté dépravée. Les anges portent la parole ; mais Notre-Seigneur la met en pratique, et nous montre en naissant qu'il préfère les œuvres aux paroles, puisqu'il laisse la parole aux anges et qu'il prend les œuvres pour lui.

Il nous enseigne par ses actions et par ses exemples la manière de rentrer en paix avec Dieu et avec nous-mêmes, et tout cela se trouve en raccourci dans sa crèche, qui est la chaire d'où il profère silencieusement son premier discours.

Or ce discours est partagé en trois points qui détruisent efficacement l'orgueil, l'attache aux créatures et la propre volonté, qui sont les trois obstacles qui empêchent l'âme d'avoir la paix avec Dieu et avec elle-même.

Son premier point est de la sainte *Enfance*, par laquelle il nous montre la nécessité d'être humbles comme des enfants. Il nous presse fortement de devenir tels à l'égard de Dieu qui nous fait l'honneur de se dire notre Père, et qui par son adoption nous rend ses véritables enfants ; il nous presse aussi

de n'avoir pas plus de malice que les petits enfants à l'égard des hommes, puisque sa divine Sagesse se réduit à l'état de l'enfance pour nous apprendre à être des enfants sages et bons.

Son deuxième point est de la *Pauvreté,* par laquelle il nous apprend à ne nous point attacher aux biens de la terre, qui ne sont capables que de surcharger les âmes au lieu de les enrichir, et qui ne se les attachent que pour les faire périr avec eux : aussi il nous persuade efficacement d'en rejeter les soins superflus, puisqu'ils ne sont propres qu'à nous ôter la paix ou du moins à la troubler.

Son troisième point est de l'*Obéissance.* En effet il veut naître dans un acte d obéissance, en se soumettant à l'édit d'un roi impie ; et ainsi il nous montre la nécessité de ne pas aimer notre propre volonté, et il nous persuade efficacement de la rendre souple à toutes les saintes et justes volontés de Dieu, sans quoi notre volonté propre nous empêchera toujours de goûter la paix.

O Sauveur du monde ! vous êtes un admirable prédicateur, puisque vous instruisez et pénétrez les cœurs sans qu'il soit besoin de paroles. Votre sermon de la crèche est puissant en œuvres : vous y faites paraître le zèle de la charité par les larmes que vous répandez sur les misères de vos auditeurs, et vous leur enseignez à les sanctifier en leur donnant des exemples qu'ils n'ont qu'à imiter. Vous êtes le Seigneur et Maître des cœurs, ouvrez donc les nôtres par votre sainte grâce, afin que vos œuvres et vos larmes les pénètrent intimement, et que nos cœurs en soient si bien remplis que rien ne puisse y entrer qui les déshonore.

La paix est annoncée et le chemin en est ouvert ; mais ce n'est pas tout : il faut encore la conserver contre ce qui pourrait la diminuer, la troubler ou la détruire. Or Jésus nous en indique le moyen en raccourci dans sa Circoncision où il n'épargne ni ses douleurs, ni son sang, ni ses larmes, ni son corps, pour nous apprendre à retrancher les productions et les superfluités de la cupidité. Cette Circoncision nous montre la nécessité qu'il y a de faire de même sur nos cœurs, si nous voulons jouir de la paix de l'âme; et l'endroit où elle a lieu nous indique que tous les désirs superflus de la cupidité nous doivent donner plus de honte que ce que le péché nous a forcés de cacher, parce que ces désirs sont encore plus indignes de nous.

La paix étant bien établie par la sainte enfance et étant conservée par la Circoncision, le Sauveur nous montre la complaisance que Dieu prend de nous attirer à lui pour recevoir de nous des offrandes. Il nous fait connaître les présents qui lui sont les plus agréables, et cela se trouve en raccourci dans le mystère de son Epiphanie, où l'étoile qui amène les Rois Mages nous montre que la grâce attire de bien loin les âmes égarées, et qu'elle leur fait renoncer volontiers à leur grandeur et à leurs commodités. La manière douce et suave avec laquelle le divin Enfant reçoit les présents par l'entremise de sa sainte Mère, qui lui soutient la main, nous indique que Dieu veut bien avoir la complaisance d'accueillir avec faveur ce qu'il nous a donné lui-même, et qu'il estime cette offrande, comme si nous lui donnions quelque chose qui soit à nous. Enfin la qualité de ces présents nous enseigne mys-

tiquement que pour offrir à Dieu ce qui lui est le plus agréable, il faut lui présenter l'or de la charité, la myrrhe de la pureté qui rejette bien loin la corruption criminelle, et l'encens d'une véritable dévotion qui soit prête et prompte à tout faire pour lui.

Voilà quel est l'enseignement pratique qui se trouve en raccourci dans les treize premiers jours de la vie de notre Sauveur et qui est comme l'abrégé de ce qu'il a fait tout le reste de sa vie. Il n'est question que de le bien concevoir et de le mettre en pratique, pour parvenir au plus haut point de la perfection évangélique. C'est ainsi que Jésus commence sa vie ; or il est certain que la Sagesse divine, cachée dans cette sainte enfance, ne l'a disposée de cette sorte que pour nous enseigner que c'était sur ce modèle qu'il nous fallait commencer aussi notre vie spirituelle, si nous voulions devenir des hommes parfaits.

C'est l'une des merveilles de son Incarnation d'avoir joint les choses les plus basses aux choses les plus relevées, et de les avoir parfaitement accordées ensemble : telles sont la divine Sagesse avec la simple enfance, la puissance avec la faiblesse, et la grandeur avec la petitesse.

Nous pouvons donc bien passer maintenant de son enfance à sa grandeur, et après l'avoir admiré dans l'enfance d'un homme le considérer avec plus de respect dans la grandeur de Dieu.

DEUXIÈME PARTIE.

CONSIDÉRATION SUR LA GRANDEUR DE DIEU.

Si nous ne pouvons pas regarder fixement le soleil, qui n'est pourtant qu'un ouvrage de la parole de Dieu, nous pouvons encore bien moins envisager de près sa grandeur. Le Sage l'a dit avec raison : « Celui qui veut scruter la majesté sera opprimé par sa gloire [1] » ; mais pour nous aider à en concevoir une idée, nous imiterons ceux qui font une sphère de papier et qui décrivent les vastes globes du ciel sur des cercles de carton. Ils y forment des divisions, afin d'aider leur esprit à les mieux concevoir ; et nous aussi, à leur imitation, nous diviserons la connaissance de la grandeur de Dieu en trois parties, qui nous serviront comme de degrés pour y monter.

1° Ce qu'il est ; 2° Ce qu'il a fait ; 3° Ce qu'il peut faire.

I. Ce que Dieu est.

Ici tout d'abord nous trouvons un abîme, d'où nous ne pouvons nous retirer qu'en empruntant les paroles d'un Prophète et les appliquant à Dieu : « Il est grand et il n'a point de fin ; il est sublime d'élévation et d'immensité [2] ».

Pour mieux saisir le sens de cette parole du Pro-

[1] Qui scrutator est majestatis, opprimetur a gloria. *Prov.* XXV, 27.

[2] Magnus est, et non habet finem ; excelsus et immensus. *Baruch* III, 25.

phète, il faut suivre la voie de la négation : car elle est plus avantageuse pour nous aider à connaître Dieu que celle de l'affirmation. En effet, quand bien même la voie affirmative assemblerait tout ce qu'elle connaît de beau et de bon dans les créatures pour le lui attribuer, elle ne pourrait pas l'élever davantage ; mais la voie négative, amassant toutes les perfections et y mettant en contraste tout ce que Dieu est, et de plus ajoutant qu'il n'est pas seulement cela, mais qu'il est infiniment plus encore, l'élève au-dessus de tout le sensible et de tout ce qui est créé. Je crois donc que le Prophète veut suivre ici cette voie négative, et parler de Dieu par opposition à la grandeur du monde ; et il me semble que se l'étant représentée avec ses défauts, il dit, pour exprimer le mieux qu'il peut ce que Dieu est, « qu'il est grand, qu'il n'a point de fin et qu'il est sublime d'élévation et d'immensité ».

Ce que les hommes estiment grandeur est très peu de chose, et si nous considérons de près cette grandeur, elle n'est même d'aucune valeur. La fourmi, chargée d'un grain de blé, nous la représente au naturel : cet être si petit porte quelque chose de bien grand par rapport à lui ; mais il ne faut qu'un souffle pour le troubler, une paille pour l'arrêter et le bout du doigt pour l'écraser. Tout ce qu'il porte de grand ne l'est donc que eu égard à sa petitesse : car enfin ce n'est qu'un grain de blé qu'il a bien de la peine à traîner. Mesurons aussi d'après cette idée le pouvoir des hommes par rapport à la puissance de Dieu, et voyons combien sa grandeur est au-dessus de leur petitesse.

Nous pouvons comparer la grandeur humaine à

ce petit grain de blé, et puis, par la voie de la négation, relevant bien au-dessus le pouvoir et la grandeur de Dieu, nous dirons avec raison qu'il est infiniment plus élevé ; et c'est en ce sens que nous devons entendre cette première parole du Prophète : « Il est grand ». O Seigneur ! il n'y a que vous seul qui soyez grand, et ce que nous appelons grandeur parmi les hommes ne l'est qu'en apparence trompeuse et en vanité.

Combien dure en effet cette grandeur des hommes ? Le saint homme Job nous le dit par cette parole : « Ils passent leurs jours dans les félicités, et en un moment ils descendent dans les enfers [1] ». S'il avait pu trouver quelque chose de moindre qu'un moment, il s'en serait servi pour exprimer son idée sur le peu de durée des grandeurs humaines. Ecoutons encore le prophète Isaïe : « Toutes les nations du monde ne sont à son égard que comme ce qui n'est pas, et elles ne doivent être considérées devant lui que comme le vide et le néant [2] ». Ouvrons enfin les yeux sur ce qui se passe autour de nous, et voyons de quelle manière la mort, les disgrâces, les accidents tombent sur les sceptres et les couronnes, sur les honneurs et sur les plaisirs, pour les jeter dans le néant ; et toutes ces choses entassons-les ensemble dans un seul tout, et nous verrons que cette imaginaire grandeur du monde est moindre dans sa durée que ne l'est un point à l'égard de tout l'univers.

[1] Ducunt in bonis dies suos, et in puncto ad inferna descendunt. *Job* XXI, 13.

[2] Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, et quasi nihilum et inane reputatæ sunt ei. *Is.* XL, 17.

Mais au contraire la grandeur de Dieu y est totalement opposée, et le Prophète nous l'explique par sa deuxième parole, en ajoutant à sa grandeur « qu'elle n'a pas de fin ». Le Prophète-Roi lui aussi reconnaissait cette vérité et la vanité des grandeurs terrestres, quand il disait à Dieu : « Votre royaume est le royaume de tous les siècles, et la grandeur de votre domination s'étend sur toutes les générations [1] », c'est-à-dire sur toutes celles qui sont passées, qui sont présentes et qui sont à venir.

Qu'est-ce encore que cette élévation des hommes, qui fait une partie de leur grandeur? Rien autre chose qu'une disposition pour rendre plus retentissantes leur chute et leur ruine. Ecoutons ce que dit le roi David des autres rois de la terre : « Vous les gouvernerez, Seigneur, avec une verge de fer, et vous les mettrez en pièces comme des vases d'argile [2] ». C'est ce que nous voyons s'accomplir tous les jours, et, comme le dit le Psalmiste, « leur mémoire s'évanouit avec fracas [3] », de même que le verre fait grand bruit en se cassant, mais ses pièces ne sont plus bonnes qu'à être jetées au rebut. Le Prophète royal dit encore : « J'ai vu l'impie exalté et élevé comme les cèdres du Liban. J'ai passé, et voici qu'il n'était plus ; je l'ai cherché et je n'ai pu même trouver sa place [4]. »

[1] Regnum tuum, regnum omnium sæculorum ; et dominatio tua in omni generatione et generationem. *Ps.* CXLIV, 13.

[2] Reges eos in virga ferrea, et tanquam vas figuli confringes eos. *Ps.* II, 9.

[3] Periit memoria eorum cum sonitu. *Ps.* IX, 7.

[4] Vidi impium superexaltatum et elevatum sicut cedros Libani. Et transivi, et ecce non erat ; et quæsivi eum, et non est inventus locus ejus. *Ps.* XXXVI, 35, 36.

Il parle avec raison et à bon droit de cette grandeur et de cette élévation comme d'une chose qui est entièrement abolie, et dont il ne reste aucun vestige : car il n'en reste plus rien pour celui qui l'a occupée.

Mais de plus le prophète Baruch oppose l'élévation de Dieu à cette vaine grandeur par sa troisième parole : « il est très relevé » ; et David dit encore : « Puisque le Dieu très haut regarde les humbles et ne connaît que de loin ceux qui s'élèvent [1] », c'est signe que tout ce qui est relevé dans le monde est indigne de s'approcher de lui. Aussi le prophète Isaïe a bien raison de comparer les hommes avec leur prétendue élévation « à une paille que le vent enlève » ; telles sont en effet ses paroles : « Ils ne sont à l'égard de l'arc du Seigneur, qui marque son châtiment, que comme une paille enlevée par le vent [2] ».

Jusqu'où enfin s'étend cette grandeur des hommes? Hélas ! c'est ici surtout que paraît sa misère : car elle ne peut pas s'exempter des nécessités qui sont communes aux autres mortels, et elle est sujette au même sort. Les maladies, les douleurs, les chagrins, la mort et les autres infortunes l'environnent de toutes parts ; sa puissance ne va qu'à s'exercer, pour un temps seulement, sur ses semblables en misères, et elle ne s'étend qu'à un certain faste, à une certaine arrogance qui la précipite souvent dans le crime et dans l'injustice ; et trop souvent aussi le malheur éternel est le

[1] Quoniam excelsus Dominus, et humilia respicit ; et alta a longe cognoscit. *Ps.* CXXXVII, 6.

[2] Sicut stipulam vento raptam arcui ejus. *Is.* XLI, 2.

terme de cette grandeur et sa triste récompense.

Mais le Prophète oppose à ces misères de la grandeur du monde et à son peu d'étendue l'immensité de Dieu, et c'est ce qu'il exprime par sa quatrième parole : « il est immense ». Voilà tout ce qu'il a pu dire de la grandeur de Dieu par ce qu'il est, et nous n'en pouvons pas dire davantage, parce qu'on ne peut pas plus l'exprimer par la parole qu'on ne peut la concevoir par la pensée. Retirons-nous donc de cet abîme en y laissant nos âmes plongées dans l'adoration, dans l'admiration et dans l'anéantissement, puisqu'il est tout et que nous ne sommes rien, et appliquons notre esprit et nos efforts à ce qui est plus proportionné à notre portée en considérant ce qu'il a fait.

II. Ce que Dieu a fait.

Nous ne pouvons pas, il est vrai, fixer le soleil en sa sphère lumineuse, mais nous regardons facilement les montagnes qu'il dore par ses rayons ; de même aussi si nos yeux sont trop faibles pour contempler la grandeur de Dieu dans ce qu'il est en lui-même, nous pouvons la regarder plus facilement dans ce qu'il a fait, parce qu'il n'y a répandu que de simples rayons de sa grandeur. Cherchons donc dans la sainte Ecriture des paroles et des exemples sur lesquels vous puissiez méditer.

Faisons parler le Sage le premier, et écoutons ce qu'il dit de la folie des adorateurs de vaines idoles et de leur aveuglement : « Bien vains sont les hommes qui n'ont pas la connaissance de Dieu,

et qui à l'aspect de tant de choses bonnes n'ont pu concevoir l'idée de Celui qui est, et encore qui considérant des œuvres si belles n'ont pas reconnu quel en est l'artisan ; mais, par un aveuglement insensé, ils ont pris pour des dieux gouvernant le monde, ou le feu, ou le souffle du vent et l'agitation de l'air, ou le cours des étoiles et l'immensité des eaux, ou enfin le soleil et la lune. Or si, charmés par leur beauté, ils ont regardé ces choses comme des dieux, qu'ils le sachent bien, Celui qui en est le Seigneur et Maître est incomparablement plus beau : car c'est de lui que vient cette splendeur et c'est lui qui a établi toutes ces créatures ; ou bien encore s'ils ont admiré la puissance et la grandeur de leurs œuvres, qu'ils apprennent par là que Celui qui les a faites est infiniment plus puissant : car par la grandeur et la splendeur des créatures on peut entrevoir et connaître l'excellence du Créateur. [1] »

Ainsi donc les créatures sont un livre superbe, où Dieu a tracé quelques faibles traits de sa beauté et de sa bonté, mais à cette fin que nous apprenions à le connaître. Ce sont comme les vestiges

[1] Vani autem sunt omnes homines, in quibus non subest scientia Dei ; et de his quæ videntur bona, non potuerunt intelligere eum qui est, neque operibus attendentes agnoverunt quis esset artifex ; sed aut ignem, aut spiritum, aut citatum aerem, aut gyrum stellarum, aut nimiam aquam, aut solem et lunam, rectores orbis terrarum deos putaverunt. Quorum si specie delectati, deos putaverunt, sciant quanto his dominator eorum speciosior est : speciei enim generator hæc omnia constituit. Aut si virtutem et opera eorum mirati sunt, intelligant ab illis, quoniam qui hæc fecit, fortior est illis : a magnitudine enim speciei et creaturæ, cognoscibiliter poterit creator horum videri. *Sap.* XIII, 1-5.

de ses pas qu'il imprime lui-même, mais c'est pour que nous puissions le suivre et le trouver ; et certes ils nous conduiraient droit à lui, si le péché ne se servait de ces créatures pour en composer des illusions qui arrêtent les âmes imprudentes et qui les empêchent de passer outre. Les créatures sont encore un échantillon que Dieu nous présente pour nous faire désirer la pièce entière. C'est un attrait, un charme, dont il veut se servir pour exciter l'instinct de le chercher qu'il a mis dans nos âmes, et pour nous provoquer à l'adorer sous le voile des créatures ; mais de plus Dieu s'en sert comme d'aiguillon et d'épreuve à notre amour : d'aiguillon d'abord, pour nous presser de désirer et de chercher la jouissance de la beauté et de la bonté parfaite, qui ne peut ni changer ni finir ; d'épreuve aussi, pour reconnaître si l'amour que nous devons à celui qui ne nous a créés que par amour, ne se laissera point fasciner et arrêter par cette beauté passagère des créatures, qui n'est que l'ombre de la véritable beauté.

Arrêtons-nous ici un peu, âme pieuse, et feuilletons ce livre des créatures, puisque la parole du Sage et l'expérience nous apprennent que nous pouvons y reconnaître la grandeur de leur Créateur.

Interrogeons le soleil, et demandons-lui d'où lui vient la splendeur de cette lumière qui illumine le jour, ce cours si bien réglé qui revient continuellement à un même point après avoir fait la variété des saisons, ces vertus secrètes qui donnent la vigueur aux plantes, qui forment l'or, l'argent et les métaux jusqu'au centre de la terre ; et il nous répondra que sa lumière n'est qu'une étincelle qui

sort de « Celui qui est revêtu de la lumière comme d'un vêtement [1] », « qui en est le Père de qui elle émane [2] », et « qui habite une lumière inaccessible [3] » aux créatures à cause de sa grandeur. Il nous dira encore que son cours si sagement ordonné n'est qu'un vestige de l'ordre, de la sagesse et de la ferme régularité de la conduite de Celui qui l'a créé, et que dans ses effets merveilleux il n'est qu'un chétif instrument de Celui qui veut tout remplir de la grandeur de son pouvoir, en formant même des trésors de pierres précieuses, de perles et d'autres merveilles jusque dans le centre de la terre.

Si nous interrogeons la lune et lui demandons d'où lui vient sa lumière et sa beauté, elle nous répondra qu'elle ne la possède que par un ordre de son Créateur, qui a commandé une fois au soleil de la faire participer à sa lumière, sans que jamais depuis il y ait manqué ; elle ajoutera qu'elle luit pendant la nuit pour apprendre aux hommes qu'il n'y a point de ténèbres pour Celui qui l'a faite et que ses yeux pénètrent partout. Elle nous dira encore que les effets qu'elle produit dans les corps servent à faire paraître que la grandeur du pouvoir de son Créateur est égale en tout temps, de nuit aussi bien que de jour, et que cette puissance n'est sujette ni au changement ni à la diminution.

Si nous interrogeons les étoiles, elles nous diront qu'elles ne sont que des ornements brillants

[1] Amictus lumine sicut vestimento. *Ps.* CIII, 2.
[2] Descendens a Patre luminum. *Jacob.* I, 17.
[3] Lucem inhabitat inaccessibilem. I *Tim.* VI, 16.

de la grandeur de Dieu, qui nous la représentent la nuit, pendant que toutes les autres créatures sont comme enveloppées dans les ténèbres, et que leurs escadrons si bien rangés apprennent aux hommes qu'elles composent une milice prête à venger Dieu de leurs crimes, s'ils pensent pouvoir se servir des ténèbres pour les couvrir et les favoriser.

Mais sur ce sujet écoutons le prophète Baruch, qui leur prêtant un langage éloquent s'exprime ainsi : « Posées dans le ciel comme des sentinelles, les étoiles ont répandu leur lumière, elles étaient radieuses. Elles ont été appelées, et elles ont répondu : Nous voici ; et avec un rayonnement de joie elles ont brillé pour Celui qui les a faites ; et elles disaient : C'est lui notre Dieu, et, comparé à lui, aucun autre n'aura notre estime : car c'est lui qui a tracé toutes les voies de la sagesse et de la discipline, et il les a livrées à Jacob son serviteur et à Israël son bien-aimé. Et dans la suite il a paru lui-même sur la terre et il a conversé avec les hommes [1]. » C'est ainsi que le Prophète fait parler les étoiles, pour inspirer aux hommes de beaux sentiments de fidélité ; vous pourrez les développer en votre âme en méditant sur ces paroles.

Enfin si nous interrogeons la terre, et si nous lui demandons la source de tant de richesses qu'elle renferme, la raison de sa fécondité, de la

[1] Stellæ autem dederunt lumen in custodiis suis, et lætatæ sunt ; vocatæ sunt, et dixerunt : Adsumus ; et luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. Hic est Deus noster, et non æstimabitur alius adversus eum. Hic adinvenit omnem viam disciplinæ, et tradidit illam Jacob puero suo et Israel dilecto suo. Post hæc in terris visus est, et cum hominibus conversatus est. *Baruch* III, 34-38.

beauté de ses campagnes, de la multitude de tant d'animaux qu'elle porte ; et de même si nous interrogeons toutes les autres créatures, elles nous annonceront la grandeur de leur Créateur d'une voix plus forte et plus claire que celle de la trompette ; elles nous diront que tout ce qu'elles sont ne lui a coûté qu'une seule parole : « Il dit, et nous sommes faites ; il commande, et nous sommes créées[1] » ; enfin elles nous donneront ces trois grandes instructions :

1° La première, c'est que par leur beauté elles nous révèlent l'excellence de la beauté du Créateur, et, montrant un simple rayon de la grandeur de sa gloire, elles proclament que c'est là seulement ce que nous devons estimer en elles.

2° La deuxième, c'est que tout ce que nous trouvons en elles de bon, d'utile et de délectable, doit nous faire connaître ce que nous devons espérer et attendre de Celui qui les a faites, et dont l'être et les perfections surpassent infiniment tous les objets créés.

3° La troisième, c'est que par leur peu de durée et leur changement elles nous apprennent qu'elles ne paraissent et ne passent devant nos yeux que pour nous inviter à d'autres biens qui dureront à jamais. Et ainsi elles nous diront : Ne vous attachez pas à nous : car nous passons et nous périssons ; ne nous faites pas de violence, comme pour nous retenir par force : car vous y perdriez votre temps, et vos efforts ne serviraient qu'à vous rendre coupables envers Celui qui nous a donné

[1] Ipse dixit, et facta sunt ; ipse mandavit, et creata sunt. *Ps.* CXLVIII, 5.

ordre de ne point nous attarder : il veut en effet nous reprendre après avoir accompli notre message. Suivez-nous donc, passez comme nous, ne vous estimez que comme des pèlerins sur la terre des mourants, et disposez-vous pour jouir de la source et de l'auteur de la beauté et de la bonté dans la terre des vivants.

De plus, puisque la parole proférée par nous n'est rien comparée à notre existence, à ce que nous sommes, il est facile de comprendre qu'il n'y a point de comparaison entre ce qui n'est qu'une production de la parole de Dieu et ce qu'il est en lui-même. Mais si la considération des créatures peut aider notre faiblesse à s'élever à la connaissance de sa grandeur, la puissance avec laquelle il en dispose à son gré peut aussi très bien nous servir sur ce point : car la grandeur de Dieu se manifeste dans toutes ses œuvres, et elle montre partout qu'elle est toujours la même.

Ainsi, par le déluge, il détruit les hommes et la plupart de ses autres créatures avec la même facilité qu'il les avait créés, pour apprendre aux quelques survivants qu'il avait réservés dans l'arche, que s'il avait fait paraître magnifiquement sa grandeur dans les bienfaits, il la montrait aussi terrible dans la punition des crimes, quand l'insolence de ceux qui abusaient de sa clémence et de sa patience le provoquait au châtiment.

Ecoutons de quelle manière la sainte Ecriture parle de lui au sujet de ces hommes renfermés dans l'arche et voguant sur les flots : « Dieu s'étant ressouvenu de Noé et de tous les êtres animés qui étaient dans l'arche, fit passer un souffle sur la

terre, et les eaux diminuèrent[1] ». Cette façon de parler se ressent bien de la grandeur de Dieu : car il semble que Noé et tout le reste étaient si peu de chose pour le Seigneur qu'ils ne méritaient pas d'occuper sa mémoire, en sorte qu'il lui fallait faire comme une application d'esprit pour s'en ressouvenir.

Les hommes tâchent de se forger une grandeur aux yeux de leurs semblables, et pour y parvenir ils se font un grand train de domestiques, qui ne servent à rien qu'à les faire faussement paraître au-dessus des autres ; mais si nous envisageons tant de belles créatures qui font l'ornement de l'univers, et qui ne sont faites que pour perfectionner l'ouvrage du Créateur, nous estimerons que la grandeur artificielle des rois de la terre est moindre, en comparaison de la sienne, que celle d'une reine de mouches à miel. De plus, si nous élevons nos pensées jusqu'aux anges qu'il a créés pour servir d'ornement à sa maison, de courtisans à sa cour céleste, et de ministres pour l'exécution de ses ordres, nous avouerons que rien ne manque à cette grandeur de Dieu pour être admirable et incompréhensible.

La sainte Ecriture nous énumère, le mieux qu'il se peut, le nombre de ces esprits célestes formant la cour du Roi des cieux. Voici ce que j'ai vu, dit Daniel : « Des milliers de milliers lui rendaient leurs services, et dix milliers de centaines de mil-

[1] Recordatus autem Deus Noe, cunctorumque animantium... quæ erant cum eo in arca, adduxit spiritum super terram, et imminutæ sunt aquæ. *Gen.* VIII, 1.

liers lui formaient assistance[1] ». Or le pouvoir d'un seul de ces esprits surpasse celui de toutes les créatures du monde terrestre. Un seul ange, en une seule nuit, tue cent quatre-vingt mille hommes, et plus, dans l'armée des Assyriens, et ainsi il montre assez quelle est la grandeur de son Maître.

Leur admirable subordination la relève encore beaucoup à nos esprits. Nous voyons en effet dans la sainte Ecriture que les anges du premier ordre transmettent à ceux d'un ordre inférieur les volontés de leur Seigneur : c'est absolument comme si un roi n'employait que des princes pour signifier ses volontés à ses autres serviteurs. Mais la députation qu'il fait des anges gardiens pour veiller sur le salut de chacun de nous, doit par-dessus tout nous faire admirer cette grandeur de Dieu, puisque ce n'est pas seulement par le motif que nos âmes lui sont précieuses, mais aussi par la raison de sa grandeur qu'il se sert des anges pour faire exécuter ses ordres sur ses créatures. Les anges lui sont entièrement inutiles, car c'est lui-même qui opère tout ; mais il lui a plu d'en user ainsi par cette raison de sa grandeur.

Voyez, âme pieuse, de quelle manière cette grandeur de Dieu traite les puissances de la terre. Il se sert de mouches, de sauterelles, de grenouilles et d'autres misérables bestioles pour humilier Pharaon ; il en fait comme un jouet de sa grandeur, afin de servir d'exemple aux autres. Il permet même que l'orgueil endurcisse son cœur de plus

[1] Millia millium ministrabant ei, et decies millies centena millia assistebant ei. *Dan.* VII, 10.

en plus, afin d'en faire un spectacle pour sa gloire. Il laisse ce misérable chercher tous les moyens de se révolter contre lui et d'accomplir les excès de son pouvoir imaginaire ; mais c'est afin qu'ayant amassé tout ce que peut faire sa misérable grandeur, il l'engloutisse dans les flots de la mer Rouge, et que son sépulcre célèbre serve d'un témoignage éternel à la grandeur de Dieu.

Voyez encore un Nabuchodonosor réduit au rang des bêtes, un Hérode rongé par les vers, un Antiochus mourant d'une mort misérable, les entrailles dévorées par la pourriture, exhalant une odeur infecte, et tant d'autres. Ils doivent instruire les princes et tout le reste des hommes que s'ils pensent se former une grandeur qui ne soit pas entièrement soumise à celle de Dieu, ils courent risque qu'elle ne fasse jaillir du regard du Seigneur un éclair. Et celui-ci, en ruinant leur imaginaire grandeur, fera paraître sur eux des effets plus admirables que n'en produit la foudre qui casse les lames d'épées sans toucher au fourreau et qui se manifeste par d'autres effets qui nous jettent tout ensemble dans l'étonnement et dans la terreur.

Mais cette divine grandeur s'est montrée dans l'économie de notre rédemption d'une manière plus admirable que dans tous ses autres ouvrages. Il en est ainsi non seulement parce qu'il a fallu qu'un Dieu se fît homme pour réparer l'injure faite par le péché, et parce que le Seigneur dans sa bonté, dans son amour et dans ses œuvres a fait paraître une grandeur qui tient de l'infini, mais aussi par la raison même du moyen dont cette grandeur a

voulu se servir pour triompher du monde en lui donnant le salut. En effet pour le racheter elle s'est servie d'une croix, qui est la plus vile, la plus abjecte de toutes les choses de la terre, et elle a sauvé le monde par la prédication de cette croix.

Elle a contraint toutes les puissances terrestres à venir s'humilier à ses pieds en adorant ce bois sacré ; elle a réduit les empereurs à s'estimer heureux de porter la croix sur leurs couronnes, pour témoigner publiquement que tout ce qui est à eux et tout ce qu'ils sont lui est inférieur et soumis ; et ainsi par ses œuvres cette divine grandeur nous a admirablement montré la vérité exprimée par ces paroles de S. Paul : « que ce qui paraît être insensé en Dieu est plus sage que tous les hommes, et que ce qui y semble faible est plus fort qu'ils ne le sont tous ensemble [1] ».

Mais si cette grandeur s'est manifestée si admirable dans les œuvres de sa miséricorde, elle s'est aussi montrée terrible dans les punitions de sa justice. Citons-en quelques exemples.

Voici d'abord celui de David. Il commet un adultère, qui est suivi d'autres grands crimes : car c'est une chose rare qu'un péché ne produise tout incontinent autant de têtes que l'hydre de la fable, et particulièrement en cette misérable matière. La miséricorde de Dieu lui envoie un Prophète pour lui reprocher son crime, et en même temps elle le touche par sa grâce afin qu'il en ait du regret. David produit un acte de contrition, et sur-le-

[1] Quod stultum est Dei, sapientius est hominibus ; et quod infirmum est Dei, fortius est hominibus. I *Cor.* I, 25.

champ le même Prophète l'assure de la part de Dieu que son péché lui est remis ; mais ce n'est que quant à la coulpe, car pour la peine il faut qu'il la porte et qu'il expie sa faute. La grandeur de Dieu, qui se trouvait justement offensée par le péché de ce prince, dont le mauvais exemple faisait plus de tort que celui d'un simple particulier, et qui voulait apprendre aux princes que leur qualité ne devait pas leur donner plus qu'aux autres la liberté de pécher, Dieu, dis-je, le punit d'une manière qui excite la pitié. Il lui ôte d'abord l'enfant qui était né de cet adultère ; puis, après quelque temps de tranquillité, alors qu'il est sans défiance, son propre fils conspire contre lui, attente à sa vie, l'oblige à abandonner son palais et à se sauver à pied dans le désert. De plus, son ennemi Semeï vomit contre lui mille injures ; il faut même que ses sujets le nourrissent ; et David accomplit sa pénitence humblement et de grand cœur, bien qu'il voie tout le sort de son royaume comme suspendu à un fil. Pour un péché d'adultère qu'il avait commis en cachette, Dieu le menace par la bouche du Prophète qu'il lui avait envoyé : « Tu as péché en secret, et moi j'agirai à la face du soleil[1] » ; et il le réduit à un tel état qu'il doit dépendre de ses sujets pour être rétabli sur son trône. Tel est le récit que la sainte Ecriture fait du châtiment de David, et il peut bien exciter la compassion des cœurs les moins tendres. Oui, sans doute ; mais c'est ainsi que Dieu nous montre combien le bras

[1] Tu fecisti abscondite ; ego autem faciam... in conspectu solis. II *Reg.* XII, 12.

de sa grandeur est redoutable, puisqu'il est si pesant sur ceux qu'il veut punir. Cependant, âme pieuse, toute cette punition était une grande miséricorde de cette même grandeur, qui a bien montré qu'elle aimait David en le châtiant en cette vie : car les châtiments qu'elle réserve pour l'autre vie, et la patience qu'elle exerce envers ceux qui veulent abuser du temps de sa clémence et de sa miséricorde, lui fournissent de justes sujets de les punir d'une manière qui soit conforme à sa dignité et à sa puissance.

Voici encore un exemple qui me pénètre profondément et qui m'aide à entendre ces paroles du Psalmiste : « Vos jugements, ô mon Dieu, sont un abîme..., et vous êtes terrible en vos conseils sur les enfants des hommes [1] ». Mais auparavant je veux vous expliquer ces paroles afin qu'elles ne vous troublent pas. Il faut les entendre, dans toute l'étendue de leurs sens, des peines temporelles : car Dieu s'en sert indifféremment, comme étant toujours utiles au salut des hommes et à sa gloire, puisqu'en châtiant elles purifient, et en mettant à l'épreuve elles préservent et font croître en mérite. C'est aussi en ce sens qu'il faut entendre ces autres paroles de la sainte Ecriture : « Dieu rejette les iniquités des pères sur leurs enfants jusqu'à la troisième et quatrième génération [2] ». C'est que la divine Sagesse le juge ainsi à propos pour le bon gouvernement de l'univers, où il faut qu'il

[1] Judicia tua abyssus multa. *Ps.* XXXV, 7. — Terribilis in consiliis super filios hominum. *Ps.* LXV, 5.

[2] Reddens iniquitatem patrum super filios in tertiam et quartam generationem. *Deut.* V, 9.

y ait des exemples sévères pour retenir et pour instruire. Mais quant à ce qui regarde le salut des âmes chrétiennes et pieuses, le Seigneur est très aimable dans sa conduite, dans ses secours et dans sa patience, et il n'est terrible dans ses conseils que pour les âmes rebelles, qu'il surprend quelquefois dans leurs fautes afin de servir d'exemple aux autres, et pour celles qui ont malicieusement abusé de ses grâces afin de croupir dans le péché par une méchante volonté.

Ceci posé, venons maintenant à notre exemple. C'est celui du saint roi Josias, qui était un prince de bénédiction et comme une rose sortie du milieu des épines. Né dans un temps où le culte de Dieu était profané par l'idolâtrie et par toutes sortes de dérèglements, dépourvu de bons exemples et d'instructions salutaires, il se tourne cependant entièrement vers Dieu dès sa plus tendre enfance, il rétablit en leur premier état le temple et le culte divin, il bannit l'idolâtrie ; bien plus, il brûle les ossements des idolâtres sur les autels mêmes où ils avaient immolé des victimes aux idoles, et il accomplit beaucoup d'autres merveilles que vous pourrez lire avec consolation au quatrième livre des Rois, et mieux que je ne saurais vous l'expliquer. La sainte Ecriture dit même de lui : « Il n'a jamais eu son semblable parmi les rois qui l'ont précédé [1] ». Or ce prince si zélé trouve dans le temple un livre de la loi, et y lisant les grandes menaces que Dieu faisait à son peuple s'il transgressait ses lois, il est pénétré d'une sainte crainte

[1] Similis illi non fuit ante eum rex. IV *Reg.* XXIII, 25.

de ses jugements et envoie consulter une prophétesse pour tâcher de connaître par son moyen ce qu'il pourrait faire afin d'éviter ces grands châtiments dont il se voyait menacé par la loi, et la prophétesse répond : « Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Dites à l'homme qui vous a envoyé vers moi, Voici ce que dit le Seigneur : J'amènerai des maux sur ce lieu et sur tous ses habitants. J'accomplirai sur eux toutes les paroles de la loi, telles que les a lues le roi de Juda ; parce qu'ils m'ont délaissé, et qu'ils ont sacrifié aux dieux étrangers, en m'irritant dans toutes les œuvres de leurs mains ; aussi mon indignation s'enflammera dans ce lieu, et elle ne s'éteindra point. Quant au roi de Juda, qui vous a envoyé pour consulter le Seigneur, vous lui parlerez ainsi, Voici ce que dit le Seigneur Dieu d'Israël : Puisque vous avez écouté les paroles de ce volume, et que votre cœur en a été ému de frayeur, et que vous vous êtes humilié devant le Seigneur après avoir entendu les menaces qui étaient écrites contre ce lieu et contre ses habitants : à savoir, qu'ils deviendraient des objets d'étonnement et de malédiction ; et puisque vous avez déchiré vos vêtements et que vous avez pleuré devant moi, moi aussi je vous ai écouté, dit le Seigneur. C'est pourquoi je vous réunirai avec vos pères et je vous ferai entrer en paix dans votre sépulcre, afin que vos yeux ne voient pas les maux que j'amènerai sur ce lieu [1]. »

Le saint roi Josias ayant reçu cette réponse ne laissa pas que de s'animer à faire mieux que jamais

[1] Voir IV *Reg.* XXII, 15-20.

pour tâcher d'apaiser la colère de Dieu ; mais nonobstant tous ses efforts, dès qu'il eut rendu le dernier soupir, les nations étrangères vinrent ruiner et détruire tout ce peuple par le fer et l'incendie ; et l'Ecriture sainte en répète la raison : « Or tout cela s'est fait par la parole du Seigneur contre Juda, afin de le rejeter de devant ses yeux, à cause de tous les péchés qu'a commis Manassès [1] ». Et cependant, remarquez-le bien, ce Manassès était un roi mort depuis de longues années et qui avait fait une grande pénitence.

Ici je m'arrête tout court, ô mon Dieu ! et sans vouloir pénétrer vos jugements, je me contente de prononcer la parole de David, qui contient une grande et indubitable vérité : « Vous êtes juste, Seigneur, et votre jugement est équitable [2] ». Puisque votre grandeur est si douce pour nous dans vos bienfaits et si magnifique dans les œuvres de votre miséricorde, il faut que nous croyions qu'elle est également équitable dans ses châtiments, et qu'en l'admirant nous l'adorions dans l'un comme dans l'autre cas, en nous écriant avec le Prophète : « O roi des nations, qui ne vous redouterait pas [3] ? »

Et maintenant passons au troisième degré, pour nous approcher de plus près de la connaissance de la grandeur de Dieu en considérant ce qu'il peut faire.

[1] Factum est autem hoc per verbum Domini contra Judam, ut auferret eum coram se, propter peccata Manasse universa quæ fecit. IV *Reg.* XXIV, 3.

[2] Justus es, Domine ; et rectum judicium tuum. *Ps.* CXVIII, 137.

[3] Quis non timebit te, o rex gentium ? *Jer.* X, 7.

III. Ce que Dieu peut faire.

D'après le deuxième degré vous pouvez conjecturer le troisième; mais comme en mâchant le poivre on en ressent bien plus vivement la pointe, ainsi en considérant ce degré en détail nos faibles esprits en seront plus facilement pénétrés. Je ne vous présenterai que des exemples et des paroles de l'Ecriture sainte : car notre raison n'est point capable de pénétrer dans cet abîme, et il faut qu'elle retourne ici à l'école comme un enfant. Les uns et les autres vous serviront d'un bon sujet de méditation, et Dieu en fera jaillir des flammes par les impressions de sa grâce.

I. L'exemple de Job nous suffira tout seul pour nous faire connaître sensiblement ce qu'il peut *sur les biens et sur la santé*. En effet nous y voyons un homme riche et puissant dont la qualité était ennoblie par la vertu, et qui sans avoir presque le temps de se reconnaître perd tous ses biens par des accidents imprévus qui se suivent les uns les autres. Ses bestiaux sont enlevés par des Sabéens, le feu du ciel tombe sur ses troupeaux de brebis et sur ceux qui les gardent et les réduit en cendres. Les Chaldéens lui ravissent ses chameaux, tuent ses serviteurs, et enfin ses enfants, assemblés chez leur frère aîné pour se réjouir, sont écrasés sous les ruines de la maison qu'un grand vent jette par terre. Toutes ces disgrâces étaient comme autant de degrés de chaleur que la grandeur de Dieu communiquait à sa vertu pour l'épurer et pour l'affiner dans la fournaise de la tribulation,

où sa sagesse fait éclater la force de sa grâce et l'augmente à proportion que la tribulation grandit. Mais voyant que cette âme généreuse pouvait encore aller plus loin et s'élever plus haut, puisque rien de ce qui lui était arrivé n'avait ébranlé sa constance, le Seigneur la met à l'épreuve de la perte de la santé. Aussi le voilà chargé de plaies depuis les pieds jusqu'à la tête, destitué de toute assistance et de tout secours, abandonné de tous, n'ayant qu'un misérable tesson pour râcler l'ordure de ses plaies, et gisant enfin sur un fumier. Et là il est dans un tel état que trois de ses amis, venus pour le visiter, en demeurent tout interdits, et qu'ils restent sept jours sans avoir le courage d'ouvrir la bouche pour lui parler. Or pour accomplir tout cela, Dieu ne fait que donner au démon la permission d'agir. Que pourrait-il donc faire lui-même, si sa grandeur y mettait sa propre main ?

O grandeur de mon Dieu ! si cet exemple fait paraître ce que vous pouvez sur les biens temporels et sur la santé du corps, et s'il nous apprend à ne les regarder que comme des choses que vous nous avez prêtées, que vous ôtez quand il vous plaît, il nous démontre davantage ce que nous pouvons avec l'assistance de votre grâce.

II. Que ne peut pas encore la toute-puissance de Dieu *sur le corps et sur la vie elle-même* ? En voici quelques exemples. Le roi Ochozias envoie au prophète Elie deux capitaines, l'un après l'autre, chacun avec cinquante soldats, et ils lui disent de sa part : « Homme de Dieu, le roi vous mande de descendre », de venir le trouver. Et le Prophète de

répondre : « Si je suis homme de Dieu, que le feu descende du ciel, et qu'il vous dévore, vous et vos cinquante soldats [1] ». Aussitôt dit, aussitôt fait ; et voilà les corps de ces hommes réduits en cendres. Alors survint un troisième capitaine ; mais « lorsqu'il fut arrivé, il fléchit le genou devant Elie, le supplia et dit : Homme de Dieu, je vous supplie de ne pas mépriser ma vie, ni la vie de vos serviteurs qui m'accompagnent [2] ». Et ce troisième messager ne meurt pas comme les autres, mais au contraire : « L'ange du Seigneur parla à Elie, et lui dit : Descends avec celui-ci, ne crains rien [3] ». Et le Prophète descendit, et de la part de Dieu il alla porter au roi une sentence de mort. Mais d'où vient que ce troisième capitaine ne meurt pas comme les autres ? C'est que les deux premiers parlaient d'une manière arrogante, comme des personnes envoyées de la part d'un roi, tandis que celui-ci s'humilie beaucoup et ne parle qu'avec un respect qui montre assez qu'il ne doutait pas qu'Elie ne pût lui infliger le même sort s'il l'avait ordonné. Or ce Prophète, qui était en cette rencontre le ministre de la grandeur de Dieu, nous fait bien voir de quelle manière elle traite l'arrogance, et comment au contraire elle est pleine de clémence

[1] Homo Dei, rex præcepit ut descendas... Si homo Dei sum, descendat ignis de cœlo, et devoret te et quinquaginta tuos. IV *Reg.* 1, 9, 10.

[2] Qui cum venisset, curvavit genua contra Eliam, et precatus est eum, et ait : Homo Dei, noli despicere animam meam, et animas servorum tuorum qui mecum sunt. *Ibid.*, 13.

[3] Locutus est autem angelus Domini ad Eliam, dicens : Descende cum eo, ne timeas. *Ibid.*, 15.

pour les humbles, jusqu'à se réduire à faire tout ce qu'ils désirent.

Autre exemple. L'arche du Seigneur est prise par les Philistins qui veulent en faire un trophée triomphal de leur victoire. La description que l'Ecriture sainte nous trace de cet événement fournit de quoi méditer avec consolation la sublimité de la grandeur de Dieu. Ces pauvres Philistins pensent traiter l'arche avec honneur en la mettant dans le temple de leur idole ; mais le lendemain ils trouvent les mains et les pieds de celle-ci coupés et sur le seuil de la porte, et leur dieu même, Dagon, couché contre terre comme un tronc d'arbre. La main du Seigneur s'appesantit ensuite sur ce peuple, et sa grandeur prend plaisir à le charger de confusion en le frappant de plaies douloureuses aux plus secrètes parties du corps. Elle produit encore sur la terre une espèce d'ébullition d'où naissent des rats et des souris, en sorte que tous ces fléaux causent dans leurs villes une étrange confusion de mort. Alors ces idolâtres prennent la résolution de ne pas garder plus longtemps l'arche du Dieu d'Israël, parce que, disent-ils, « sa main est bien dure sur nous et sur notre dieu Dagon [1] ».

Néanmoins ils veulent encore conduire l'arche de côté et d'autre, comme pour une sorte de procession et de prières publiques ; mais cela ne sert qu'à communiquer la mort partout où ils passaient : car, nous dit la sainte Ecriture, « il se faisait une épouvante de mort en toutes les villes, et la pesanteur de la main de Dieu leur devenait de plus en plus

[1] Dura est manus ejus super nos et super Dagon deum nostrum. I *Reg.* v, 7.

insupportable [1] ». Enfin ils sont contraints de se résoudre à fabriquer des sortes de présents qui pouvaient les rendre la risée de tous, et à renvoyer l'arche qui tuait tout le peuple Philistin, mais qui ne faisait aucun tort aux deux vaches qui la portaient ; au contraire elle les conduisait elles-mêmes, et les cris de leurs veaux retenus dans l'étable n'étaient capables de tirer d'elles que des mugissements, tandis qu'elles obéissaient à l'arche en marchant sans se détourner ni à droite ni à gauche. De plus, cette arche du Seigneur fait périr encore cinquante mille hommes en passant chez les Bethsamites, et tous de gémir en confessant le Seigneur et de s'écrier : « Qui pourra se tenir devant la face du Seigneur, de ce Dieu si saint [2] ? »

Et pourtant qu'était-ce que cette arche ? De simples morceaux de bois que Dieu avait commandé d'assembler pour renfermer la loi écrite et pour être le signe de sa présence. Si donc pour cette arche sa grandeur accomplit toutes ces merveilles, que ne pourrait-elle pas faire pour elle-même si elle le voulait ?

Citons encore deux passages de l'Ecriture sainte touchant ce que peut la grandeur de Dieu sur la vie et sur les corps. Daniel prédit au roi Balthasar qu'il devait mourir la même nuit, et voici la raison qu'il lui donne : « Tu as osé t'élever contre le Dominateur du ciel, et les vases saints de la maison de Dieu ont été apportés devant toi pour y boire le

[1] Fiebat enim pavor mortis in singulis urbibus, et gravissima valde manus Dei. I *Reg.* v, 12.

[2] Quis poterit stare in conspectu Domini Dei sancti hujus ? *Ibid.* vi, 20.

vin, toi et les puissants de ta cour... Tu as honoré de tes louanges des dieux d'or et d'argent, de fer et d'airain, de bois et de pierre, qui ne voient rien, n'entendent rien, ne sentent rien ; mais tu n'as pas rendu gloire au Dieu qui tient en sa main le souffle de ta vie [1]. » C'est ainsi que par son Prophète le Seigneur parle de notre vie : il n'a donc qu'à fermer la main pour nous étouffer ; mais l'expérience journalière nous apprend qu'il peut le faire encore à moindres frais. Aussi Jésus-Christ appelle avec très juste raison insensé, celui qui dans l'Evangile se proposait de détruire ses granges pour les faire plus grandes afin d'y amasser quantité de biens pour plusieurs années : c'est qu'il faisait son compte comme s'il avait pu se rendre indépendant de la grandeur de Dieu, qui dès la nuit suivante devait reprendre l'âme qu'elle lui avait prêtée, et alors, dit le Sauveur, « à qui seront toutes ces choses si bien préparées [2] ? » Si donc il n'y a rien de plus véritable ni de plus raisonnable que cette parole de Jésus-Christ, il faut avouer que le monde regorge d'insensés, puisqu'il y a si peu d'hommes qui considèrent leur vie comme Notre-Seigneur nous enseigne ici à la considérer, et que la plupart travaillent pour amasser du bien comme s'ils ne devaient jamais mourir.

III. Mais de plus, qu'est-ce que cette grandeur

[1] Adversum Dominatorem cœli elevatus es ; et vasa domus ejus allata sunt coram te ; et tu, et optimates tui... vinum bibistis in eis ; deos quoque argenteos et aureos, et æreos, ferreos, ligneosque et lapideos, qui non vident, neque audiunt, neque sentiunt, laudasti ; porro Deum, qui habet flatum tuum in manu sua..., non glorificasti. *Dan.* v, 23.

[2] Quæ autem parasti, cujus erunt ? *Luc.* xii, 20.

de Dieu ne peut pas *sur le repos de la vie* ? Il dit par Isaïe : « Je suis le Seigneur, et il n'y en a point d'autre. C'est moi qui forme la lumière et qui crée les ténèbres, qui fais la paix et qui crée le mal[1]. » Il entend par ce mal, celui de la peine, et non pas celui du péché ; et c'est en ce sens qu'il faut aussi entendre ces autres paroles de la sainte Ecriture : « Sera-t-il un mal dans la cité que le Seigneur n'ait fait[2] ? »

Considérons en effet de quelle façon se forment les guerres qui sont ce qui trouble le plus le repos de la vie des hommes, et ce qui la livre à la misère et à la mort. Il ne faut qu'une petite injure ou quelque différend survenu entre des princes, et voilà une guerre déclarée et tout le repos d'un peuple sacrifié. Aussi dans cette rencontre, Dieu, sans produire aucun acte de son côté, n'a qu'à ne point détourner ces malheureuses occasions, et tout est en combustion. Par conséquent, lorsque parfois sa grandeur ordonne et soulève des guerres, comme elle l'a fait contre les Chananéens par le moyen des enfants d'Israël, et contre les Juifs par les Chaldéens, par les Romains et par d'autres peuples, ne nous étonnons pas si l'on a vu le fer, le feu, la mort sanglante et le carnage se porter aux extrêmes, à tel point que des mères ont été réduites à manger leurs enfants, et tant d'autres choses horribles que l'Ecriture sainte nous apprend en les décrivant. Mais sur ce point remarquons cette

[1] Ego Dominus, et non est alter, formans lucem, et creans tenebras, faciens pacem, et creans malum. *Is.* XLV, 6, 7.

[2] Si erit malum in civitate, quod Dominus non fecerit ? *Amos* III, 6.

énergique expression de menaces que la grandeur de Dieu fait par son prophète Ezéchiel : « Fils de l'homme, prends une épée qui soit si bien aiguisée qu'elle puisse raser le poil, et la saisissant, tu la passeras sur ta tête et sur ta barbe ; tu prendras aussi une balance et des poids pour peser les poils qu'elle aura rasés, et pour les diviser. Tu en brûleras la troisième partie au milieu de la cité jusqu'au dernier jour du siège ; tu en prendras un autre tiers que ton glaive divisera autour de ses murailles ; quant au dernier tiers, tu le jetteras au vent, et alors je les poursuivrai l'épée nue à la main [1]. » Voilà une expression qui convient bien à la grandeur de Dieu. Ces peuples sont comparés à des cheveux que le rasoir jette facilement à terre et en grand nombre ; dès qu'ils sentent le feu, ils sont incontinent consumés, sans qu'il soit besoin de souffler sur lui ; et jetés au vent, ils sont emportés rapidement. Mais ce n'est pas assez, ces peuples sont encore poursuivis à coups d'épées, et voilà de quelle manière la grandeur de Dieu traite ces hommes qui sont moins que des cheveux à son égard, et comment elle accomplit sur les rebelles qui n'ont point voulu lui rendre leurs hommages de bon gré, ce qu'elle dit dans un autre endroit de la sainte Ecriture : « Je régnerai sur vous d'une main puissante, le bras étendu pour frapper et

[1] Et tu, fili hominis, sume tibi gladium acutum, radentem pilos ; et assumes eum, et duces per caput tuum et per barbam tuam ; et assumes tibi stateram ponderis, et divides eos. Tertiam partem igni combures in medio civitatis, juxta completionem dierum obsidionis ; et assumes tertiam partem, et concides gladio in circuitu ejus ; tertiam vero aliam disperges in ventum, et gladium nudabo post eos. *Ezech.* v, 1, 2.

dans toute l'effusion de ma fureur[1] ». Hélas ! Seigneur, si nous forçons votre grandeur à régner ainsi sur nous, quel repos pouvons-nous avoir dans la vie ?

Que le pain, par exemple, vienne à manquer : et alors que devenir ? Pour cela cependant il n'a fallu qu'une parole d'Elie, et le ciel fut fermé pendant trois ans, et les hommes mouraient de faim. Le Seigneur en avait fait la menace en plusieurs endroits de la sainte Ecriture par des paroles bien expressives : « Je vous romprai le bâton de votre pain[2] », signifiant ainsi qu'il est plus facile à sa grandeur d'envoyer la famine qu'il n'est facile de rompre un bâton...

A cet exemple, joignons, comme nous le savons par l'expérience, ce qui est arrivé pour la cherté du blé dans les temps de stérilité, et nous concevrons plus facilement ce que la grandeur de Dieu peut sur le repos de notre vie.

De plus venons encore à quelque chose dont l'expérience nous est plus commune. Rappelons à notre pensée les tempêtes qui arrivent souvent l'été, qui remplissent les plus hardis de frayeur par les éclairs, le fracas du tonnerre, les vents, la grêle, et par les tourbillons qui déracinent les arbres séculaires, enlèvent dans les airs les gerbes de blé comme si c'étaient de simples fétus de paille, renversent les bâtiments et font une telle violence qu'ils tordent les arbres comme la vis d'un pressoir, ainsi qu'il est arrivé cette année, et comme

[1] In manu forti, et in brachio extento, et in furore effuso regnabo super vos. *Ezech.* xx, 33.

[2] Postquam confregero baculum panis vestri. *Lev.* xxvi, 26.

je l'ai vu de mes propres yeux. Considérons en quel état se trouvent alors les hommes. Ils passent ce temps, bien court pourtant, dans une morne tristesse ; et si ces tempêtes devaient durer deux, trois et quatre jours avec la même violence, les uns trouveraient la vie fort pénible, et les autres, peut-être, la perdraient de frayeur. Et cependant que sont ces tempêtes ? Ce n'est que l'agitation de l'air, un effet de la nature, un simple vestige de la terreur que peut donner la grandeur de celui qui, selon la sainte Ecriture, « marque les chemins aux tempêtes bruyantes [1] ».

O grandeur de Dieu ! si par une simple agitation de l'air vous faites trembler les hommes de frayeur, et si vous réduisez leur vie à être toute languissante, les mettant hors d'état de pouvoir prendre plaisir à aucune chose : je n'ai pas de peine à concevoir que, lorsque vous voudrez tirer vengeance des méchants et mettre fin à leurs crimes en détruisant le ciel et la terre, « les coups de votre foudre iront tomber directement sur leurs têtes, comme une flèche qui part d'un arc bien tendu, portant partout l'extermination [2] » ; et alors les méchants inviteront les rochers à s'ouvrir, les montagnes à tomber sur eux, pour pouvoir les cacher devant la face de votre fureur.

IV. Que ne peut pas encore la grandeur de Dieu *sur l'esprit* des hommes ? Le Seigneur n'a qu'à retirer le rayon de sa lumière, et aussitôt ils se trouveront dans des ténèbres plus épaisses que

[1] Ponebat... viam procellis sonantibus. *Job* XXVIII, 26.

[2] Ibunt directe emissiones fulgurum, et tanquam a bene curvato arcu nubium exterminabuntur. *Sap.* V, 22.

celles de l'Egypte. Consultons l'Ecriture sainte sur ce sujet, et nous y verrons bien des exemples.

Pharaon étant près d'être submergé, s'avise de s'écrier : « Fuyons Israël, car le Seigneur combat pour lui contre nous [1] ». Pauvre insensé! tu t'avises trop tard ; l'aveuglement où ta malice t'a jeté te coûtera la vie : il faut périr. Voilà un exemple qui nous apprend jusqu'où l'aveuglement conduit les hommes, et jusqu'à quelles extrémités il les fait passer, quand la grandeur de Dieu détourne sa lumière de dessus leurs esprits. Aussi David avait bien raison de prier ardemment et de dire : « Mon Dieu, illuminez mes ténèbres [2] » ; « Eclairez mes yeux, de peur que je ne m'endorme dans la mort [3] ». C'est comme s'il disait : Mon Dieu, j'ai des yeux ; mais ils ne me serviront de rien, à moins que vous ne répandiez sur moi votre lumière : ils sont faibles et trompeurs, et ils me feront prendre l'ombre pour le corps ; je ne connaîtrai peut-être la réalité des choses que quand il ne sera plus temps, comme fit Pharaon : Seigneur, éclairez-moi.

La sainte Ecriture nous donne encore un autre exemple. Ainsi Dieu lui-même infatue tellement l'esprit d'Achitophel qu'il va se pendre dans sa maison, et Dieu dit avec vérité : « Je suis le Seigneur qui fais tout, et qui seul étends les cieux ; j'affermis la terre sur son centre sans l'aide de personne ; je rends inutiles les signes des devins et

[1] Fugiamus Israelem : Dominus enim pugnat pro eis contra nos. *Exod.* XIV, 25.

[2] Deus meus, illumina tenebras meas. *Ps* XVII, 29.

[3] Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte. *Ps.* XII, 4.

je tourne en fureur les enchanteurs ; c'est moi qui renverse les sages, les rejetant en arrière et faisant que leur science devienne une folie[1] ».

O Seigneur ! puisqu'il en est ainsi, il faut que nous ayons incessamment recours à votre lumière, à moins que de vouloir passer pour des fous et de vouloir l'être en réalité dans nos actions.

Mais quand il plaît à la grandeur de Dieu que l'esprit des hommes soit trompé, qu'arrive-t-il ? Nous en avons deux exemples terribles dans la sainte Ecriture.

Le premier est rapporté au troisième livre des Rois, chapitre XII. Là nous voyons que Dieu permit au démon de tromper l'esprit des prophètes d'Achab, dont la vie était déréglée et leurs visions par conséquent fort exposées aux illusions. Livré à lui-même par le Seigneur, ce prince croit aux illusions de ses prophètes, et il méprise ce que lui prédisait un vrai Prophète, à savoir : qu'il périrait dans cette guerre s'il l'entreprenait. Achab met ce vrai Prophète en prison pour sa récompense ; il va au combat, mais il est tué par un accident fortuit en apparence qui relève encore la grandeur de Dieu : car un soldat tire en l'air une flèche au hasard, et elle vient lui percer le corps entre le poumon et l'estomac ; et voilà ce roi mort !

L'autre exemple est rapporté au second livre des Paralipomènes, chapitre XX. — Une multitude

[1] Ego sum Dominus, faciens omnia, extendens cœlos solus, stabiliens terram, et nullus mecum. Irrita faciens signa divinorum, et ariolos in furorem vertens. Convertens sapientes retrorsum ; et scientiam eorum stultam faciens. *Is.* XLIV, 24, 25.

innombrable de Moabites et d'Ammonites s'étaient assemblés pour venir attaquer le roi Josaphat et détruire toute la Judée. Ce prince, se sentant trop faible pour résister à une si grande armée, se tourna entièrement du côté de Dieu pour lui demander son secours et mettre en lui toute son espérance. Le Seigneur lui témoigna qu'il lui donnerait sa protection, et lui manda par son Prophète qu'il le laissât faire, que ce ne serait pas lui qui combattrait, et qu'il n'avait qu'à conduire son armée le lendemain en un lieu désigné. Le roi obéit. Alors le Prophète mit en tête de l'armée les chœurs de musiciens chargés de chanter le « Confitemini », c'est-à-dire, « Confessez au Seigneur que sa miséricorde est éternelle [1] ». Mais entre temps que fait la grandeur de Dieu pour détruire l'armée ennemie? Elle ne prend pas la peine d'envoyer un ange pour l'exterminer; elle met seulement le vertige dans l'esprit des soldats placés en sentinelles ou en embuscade, et ceux-ci prenant les leurs pour des ennemis se jettent sur eux, et ainsi ils s'entre-tuent tous les uns les autres avec leurs propres armes. Or les enfants de Juda ignorant ce qui se passait, s'avancèrent jusqu'à un lieu élevé d'où la vue s'étendait au loin sur la campagne. Ils avaient l'intention de livrer le combat; mais ils aperçurent la terre couverte d'un nombre si prodigieux de cadavres que de toute cette armée, ainsi que le remarque la sainte Ecriture, il ne resta pas un seul homme qui eût évité la mort. O grandeur de Dieu! si vous défaites ainsi des armées entières par leurs

[1] Confitemini Domino, quoniam in æternum misericordia ejus. *Ps.* CXXXV, 1.

propres armes, que ne feriez-vous point si vous vouliez y employer votre bras?

Elle fait aussi une grande menace aux hommes, celle de « les abandonner à la conduite de leur esprit », car elle dit : « Je les livrerai aux désirs de leurs cœurs : ils se conduiront d'après leurs propres investigations [1] ». C'est donc signe que c'est là un moyen fort propre pour les punir ; aussi les laisser suivre leur lumière et leur faiblesse suffit pour les châtier avec rigueur.

Je ne parle pas des accidents de la maladie, qui en un moment dérangent les plus beaux esprits, comme l'expérience nous l'apprend tous les jours.

V. Enfin, qu'est-ce que cette grandeur de Dieu ne peut pas *sur les âmes*? Elle peut, même dès cette vie, et par des voies inconnues, leur donner des sujets de grandes épreuves et de grandes peines, et auxquelles elle est la seule à pouvoir apporter du remède et de l'adoucissement : car personne, sinon le Père des esprits, n'est capable d'atteindre jusqu'aux âmes, qui sont des substances spirituelles. Nous ne parlerons pas des peines par lesquelles Dieu exerce et éprouve les âmes qu'il veut élever à sa connaissance et à son amour par des ténèbres, des aridités et des tentations : car c'est pour les purifier et leur apprendre à dépendre entièrement de son secours, de sa conduite et de son amour, et c'est par là qu'il les dispose à goûter plus suavement le bonheur de ses consolations ; mais puisqu'il exerce ainsi les âmes pieuses, nous pourrons de là inférer quelles peines il peut, dès cette

[1] Dimisi eos secundum desideria cordis eorum, ibunt in adinventionibus suis. *Ps.* LXXX, 13.

vie, infliger aux âmes méchantes et perverses. La sainte Ecriture nous le montre assez par deux exemples.

Caïn tue son frère, il est presque seul sur la terre, et pourtant il demande à Dieu quelque assurance de sécurité, parce que, dit-il, « quiconque me rencontrera me tuera[1] ». Ainsi donc il est environné des ombres de la mort, et pour l'avoir donnée une fois à son frère, il la souffre par appréhension à tous les moments de sa vie ; il lui semble que la terre enfantera des hommes pour le tuer.

Saül conçoit contre David une jalousie qui le porte à la cruauté et à l'injustice ; aussi son propre esprit lui sert de bourreau ; il devient un forcené, un malheureux et un réprouvé.

De même si les consciences des âmes méchantes et perverses nous étaient ouvertes, nous les verrions dans des supplices de remords, de craintes, de fureurs, de désirs étouffés et enragés, d'aversions et de désespoirs, qui nous causeraient plus de frayeur que les supplices des plus criminels ; et toutes ces peines nous marqueraient qu'elles ne sont que le prélude des supplices éternels. Alors nous avouerions que Jésus-Christ avait bien raison de dire : « Ne craignez pas ceux qui n'ont du pouvoir que pour tuer le corps et qui ne peuvent rien sur l'âme ; mais craignez seulement celui qui peut perdre l'âme et le corps et les précipiter dans les enfers[2] ».

Enfin écoutons ici le prophète Ezéchiel, qui nous

[1] Omnis qui invenerit me, occidet me *Gen.* IV, 14.

[2] Nolite timere eos, qui occidunt corpus, animam autem non possunt occidere ; sed potius timete eum, qui potest et animam et corpus perdere in gehennam. *Matth.* X, 28.

décrit en quel état sont dans les enfers ces grands guerriers et conquérants, qui jadis ont jeté l'épouvante sur la terre des vivants : « Là est le prince des Assyriens et autour de lui toute la multitude de ses guerriers,... et leurs sépulcres sont rangés tout au fond du lac infernal... Là est Elam et toute sa troupe autour de son sépulcre... et ils ont porté leur confusion avec ceux qui descendent dans ce lac, et ils sont placés au milieu de ceux qui ont été tués... Ils n'y auront jamais de repos, non plus que les autres puissants qui descendent en enfer, quoiqu'ils aient été enterrés avec leurs armes, et que leurs épées aient été mises sous leurs têtes ; mais leurs iniquités étaient enfermées dans leurs os, parce qu'ils ont été la terreur des forts dans la terre des vivants... Là est toute l'Idumée avec ses rois ; là aussi tous les princes de l'aquilon [1]... »

O grandeur de Dieu ! Job a bien raison de dire : « Le Seigneur rompt le baudrier des rois et ceint leurs reins d'une corde... il répand le mépris sur les princes de la terre [2] ». En effet nous en voyons la preuve dans leur mort malheureuse et dans leur

[1] Ibi Assur, et omnis multitudo ejus ; in circuitu illius sepulchra ejus... quorum data sunt sepulchra in novissimis laci... qui dederant quondam formidinem in terra viventium. Ibi Ælam, et omnis multitudo ejus per gyrum sepulchri sui... et portaverunt ignominiam suam cum his qui descendunt in lacum ; in medio interfectorum positi sunt... Et non dormient cum fortibus... qui descenderunt ad infernum cum armis suis, et posuerunt gladios suos sub capitibus suis, et fuerunt iniquitates eorum in ossibus eorum : quia terror fortium facti sunt in terra viventium... Ibi Idumæa et reges ejus... Ibi principes aquilonis omnes... *Ezech.* XXXII, 22-29.

[2] Balteum regum dissolvit, et præcingit funе renes eorum... Effundit despectionem super principes. *Job* XII, 18, 21.

damnation que nous décrit ici le Prophète. O Dieu ! vous leur ferez payer dans toute l'éternité la témérité qu'ils ont eue de chercher à se forger une grandeur rebelle à la vôtre, et qui entreprenait sur votre grandeur en voulant se faire trop redouter par leurs semblables et en les traitant autrement que vous ne voulez.

Mais ajoutons encore quelques réflexions sur l'état pitoyable de ces grands du monde que le Prophète a vus ensevelis dans les enfers, et considérons quelles raisons peuvent porter la grandeur de Dieu à les traiter ainsi rigoureusement.

C'est que les grands de la terre semblent souvent vouloir se forger une gloire à part, rechercher une félicité autre que celle de Dieu, se rendre indépendants de sa grandeur ; et cependant que sont-ils ? Les petits enfants nous l'apprennent, quand soufflant dans une paille trempée dans l'eau saturée de savon, ils en font sortir des bulles légères qui volent un petit moment en l'air et qui s'évanouissent aussitôt. Et les enfants luttent à qui fera la bulle la plus grosse, et celui qui en cela surpasse ses compagnons, celui-là croit avoir fait quelque chose de grand. Telle est aussi l'agitation et la rivalité des grands de la terre : ce n'est qu'un jeu d'enfants devant la grandeur de Dieu ; leur gloire n'est qu'une bulle d'eau gonflée de vent, et toute leur arrogance n'était fondée que sur la grandeur de ces bulles qui paraissaient plus grosses les unes que les autres ; mais en un moment tout s'est évanoui. Ils n'étaient donc que des acteurs qui faisaient ainsi les enfants sur le théâtre de la vanité du monde.

De plus, qu'ont-ils fait pendant leur vie ? Ils ont peut-être fait beaucoup de misérables par l'injustice et par la violence ; et ceux qu'ils ont voulu rendre participants de leur orgueil et de leurs plaisirs, ne sont montés que pour tomber de plus haut dans le précipice de la damnation. Ils se sont rendus responsables du salut de beaucoup de personnes, et se sont amassé pour eux-mêmes de quoi souffrir de grandes douleurs dans leur mort, une confusion extrême dans le jugement de Dieu et des châtiments éternels dans les enfers. Ils ont pu ôter la vie injustement aux autres ; mais ils n'ont pas eu le pouvoir d'éviter le jugement de la mort. Ils se sont retirés le plus possible des travaux des hommes, et n'ont rien fait pour Dieu ; mais à présent personne ne peut rien faire pour eux, et ils ne peuvent trouver aucun moyen de fuir le juste châtiment de sa colère.

Que sont encore devenus leurs plaisirs criminels ? Ils sont passés, et ne laissent à leur place que des douleurs horribles et éternelles sans espérance ni consolation. C'est pourquoi dans l'Apocalypse la voix de l'ange prononce sur eux cette terrible sentence : « Autant ils se sont glorifiés et autant ils ont été dans les délices, autant aussi donnez-leur de tourments et d'afflictions [1] » ; et sur cet ordre les démons s'appliquent et s'animent à les tourmenter.

Qu'avaient-ils enfin qui leur appartînt en propre, lorsqu'ils étaient au nombre des vivants ? Tous les vains ornements de leur gloire étaient tirés de la

[1] Quantum glorificavit se, et in deliciis fuit, tantum date illi tormentum et luctum. *Apoc.* XVIII, 7.

terre ou empruntés aux animaux : la nature ne leur avait donné que la nudité, tout aussi bien qu'aux autres mortels. Toute leur magnificence n'était donc que beauté d'emprunt ; mais ils n'avaient point de bonté, ni pour eux, ni pour les autres. Tous ces flatteurs qui leur donnaient des louanges n'étaient que des ministres de mensonge et de misère, qui les haïssaient souvent dans leurs cœurs pendant qu'ils leur applaudissaient du bout des lèvres.

La jouissance de leurs honneurs et de leurs plaisirs a été bien imparfaite, bien courte et bien tourmentée ; mais en voulant faire les grands, comme pour entrer en comparaison avec Dieu, ils n'ont point considéré que sa grandeur tenait leur vie entre ses mains et que sa vengeance était pendue à un cheveu de leur tête : elle n'a fait que rompre ce cheveu pour les écraser et les précipiter dans l'abîme.

Et maintenant si nous cherchons leurs ossements parmi les autres, nous ne pourrons les distinguer d'avec ceux des plus misérables ; mais le Prophète nous fait voir leurs âmes dans les enfers, où ils seront éternellement reconnus pour ce qu'ils sont. Là la triste expérience qu'ils font de la grandeur de Dieu dans ses jugements et dans ses châtiments, leur fait entendre le sens des paroles du grand roi David, quand il dit : « Il est terrible le Dieu qui ôte l'esprit aux princes, il est terrible sur les rois de la terre [1] » ; car leur grandeur ne sert à présent que de jouet et d'objet de dérision pour les démons,

[1] Terribili et ei qui aufert spiritum principum, terribili apud reges terræ. *Ps.* LXXV, 12, 13.

afin de venger le mépris que Jésus-Christ a souffert chez les grands du monde et les injures dont ils ont accablé ses bons serviteurs. Enfin, si elle est vraie cette parole du Sage : « Par où l'homme pèche, par là aussi il est puni [1] », nous pouvons croire que les méchants princes sont ainsi tourmentés pour punir par ces confusions les mépris qu'ils ont faits de leurs semblables. Assurément c'est une peine et un déshonneur immense de se voir méprisé des bons anges, mais être méprisé des démons eux-mêmes et leur servir d'esclaves, c'est la dernière des hontes et la confusion suprême.

O grands du monde! apprenez donc ici que vous n'êtes grands qu'en vanité, si vous ne l'êtes par rapport et par soumission à la grandeur de Dieu. Ecoutez donc la parole d'un grand roi qui vous dit en vous avertissant de votre salut : « Et maintenant, ô rois, comprenez-le bien ; instruisez-vous dans la sagesse, vous qui jugez les autres sur terre, servez le Seigneur avec crainte ; réjouissez-vous en lui avec tremblement ; suivez les règles d'une sage conduite, de peur que le Seigneur ne s'irrite contre vous et que vous ne périssiez loin de la voie des justes [2] ». Aussi bien le meilleur conseil que peuvent suivre les grands du monde après celui de David, c'est de ne s'estimer jamais que comme de simples enfants de la terre et de purs rejetons du néant par rapport et à l'égard de la grandeur de Dieu.

[1] Per quæ peccat quis, per hæc et torquetur. *Sap.* XI, 17.

[2] Et nunc, reges, intelligite ; erudimini qui judicatis terram ; servite Domino in timore ; et exultate ei cum tremore. Apprehendite disciplinam, nequando irascatur Dominus, et pereatis de via justa. *Ps.* II, 10-12.

Et maintenant nous-mêmes, ô Seigneur, que dirons-nous à votre grandeur pour lui rendre l'hommage de notre soumission ? Nous confesserons que c'est elle qui remplit le ciel et la terre, qu'elle peut tout détruire par un simple signe et en un clin d'œil. Nous avouerons aussi que nous serions non moins insensés que coupables, si nous n'abandonnions partout et toujours nos biens, notre santé, notre repos, notre vie, notre honneur, notre esprit et notre âme à votre conduite et à votre miséricorde, ô mon Dieu ; et après avoir fait cette confession à la grandeur de votre puissance, nous nous adressons à la grandeur de votre bonté, de votre miséricorde et de votre amour, pour obtenir votre grâce afin de ne jamais nous éloigner des devoirs que nous devons à votre grandeur et de ne point la contraindre à nous faire ressentir qu'elle est terrible dans ses châtiments comme elle s'est montrée douce et généreuse dans ses miséricordes.

Ici je m'arrête, âme pieuse ; il est vrai, je ne vous ai pas parlé de la grandeur de Dieu dans le ciel et dans sa béatitude qu'il communique aux bienheureux ; mais c'est afin de la laisser tout entière à méditer à votre espérance.

Adieu.

TREIZIÈME AVIS

SIMPLES RÉFLEXIONS SUR LA SAINTE COMMUNION

PREMIER POINT.

I. Retenez bien, âme pieuse, ces paroles de Jésus-Christ, et croyez qu'il les a dites pour vous en particulier, comme si elles n'étaient dites que pour vous seule :

« Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous [1]. »

« Celui qui mange ma chair et boit mon sang, demeure en moi, et moi en lui [2]. »

« Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé et que je vis par mon Père ; de même celui qui me mange, lui aussi vivra par moi [3]. »

En méditant sur ces paroles qui sont de la Vérité même,

II. Reconnaissez : 1° la nécessité qui vous presse de participer à la vie de Jésus-Christ, et le besoin

[1] Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, et biberitis ejus sanguinem, non habebitis vitam in vobis. *Joann.* VI, 54.

[2] Qui manducat meam carnem, et bibit meum sanguinem, in me manet, et ego in illo. *Ibid.*, 57.

[3] Sicut misit me vivens Pater, et ego vivo propter Patrem ; et qui manducat me, et ipse vivet propter me. *Ibid.*, 58.

urgent que vous avez qu'il vous communique sa vie, puisque sans sa vie la vôtre ne serait que comme si elle n'était pas ;

2° Le désir dont il brûle de vous faire vivre de sa propre vie, puisqu'il vous la présente pour servir de nourriture à votre âme, comme le pain sert à nourrir votre corps.

III. Concevez dans votre raison et dans vos résolutions les sentiments suivants :

1° Un véritable désir de vivre par sa vie ; d'unir votre vie à la sienne, et en la recevant de faire un sacrifice de la vôtre ; de ne plus faire d'état et d'estime que de sa vie ; d'attendre tout d'elle, et de ne plus considérer la vôtre que pour suivre les mouvements et les pratiques de la sienne et pour vous offrir vous-même toute en sacrifice.

2° Une ferme croyance que ce pain céleste est la seule nourriture de votre âme, qui soutient sa vie et sans lequel elle retomberait dans la mort. Concevez aussi un vif désir de vous en approcher avec plus d'assurance d'y trouver le soutien de votre vie spirituelle que vous ne trouverez celui de votre corps dans l'usage du pain et des aliments.

3° Une ferme confiance en la force de ce pain, qui est bien capable de vous soutenir contre tous les dangers, les combats et les peines de la vie, puisqu'il contient Celui qui est le Maître de tout.

Je dis que vous devez concevoir ces sentiments dans votre raison et dans vos résolutions : car souvent les affections sensibles de notre cœur et toute la partie inférieure de l'âme n'y ont aucune part, et il n'est point en notre pouvoir de les leur procurer. Cette partie inférieure doit être considérée

comme étant de notre vie naturelle, et ses sentiments doivent être ici immolés par un acte de généreuse liberté à la vie et à la charité de Jésus-Christ, qui veut prendre la place de notre vie pour nous occuper et nous posséder. Aussi vouloir jouir de la satisfaction du sentiment naturel, c'est encore vouloir garder quelque chose de sa propre vie. Puis donc que Jésus nous donne toute la sienne, n'est-il pas juste de lui abandonner toute la nôtre, sans en vouloir rien réserver?

DEUXIÈME POINT.

Le dessein de Jésus-Christ, en nous communiquant sa vie dans ce mystère, n'est point seulement de nous préserver de la mort du péché, mais de nous élever au-dessus de nous-mêmes jusqu'à nous faire perdre de vue l'humain, le matériel et le sensible, afin de nous unir à lui selon l'esprit, comme il se joint à nous selon le corps.

Tout nous dispose à cela dans la sainte Eucharistie. Elle contient le chef-d'œuvre de la charité pratique, qui se fait dans un mystère appelé tout spécialement le mystère de la foi. Ce grand mystère de foi nous retire du sensible : car dans la foi il n'y a rien de sensible ; et ce chef-d'œuvre de charité nous tire au-dessus de l'humain : car dans la charité il n'y a rien d'humain, mais tout se transforme en divin. La foi nous élève au-dessus de nos propres connaissances, en nous les faisant anéantir pour honorer Dieu ; et, en nous faisant comme sortir de nous-mêmes et nous délaisser, elle nous dispose

ainsi parfaitement pour aller à Dieu et pour nous unir à lui.

La charité qui fait comme un nouveau miracle d'anéantissement dans Jésus-Christ afin qu'il nous unisse à lui, attend aussi de nous un anéantissement de foi et de charité, qui corresponde au sien, et cela par une volonté dépouillée de tout et toute pure de nous unir à lui intimement.

Cette foi et cette volonté pure sont la correspondance à sa charité. Formons donc nos intentions et nos résolutions selon les desseins et selon l'état de Jésus-Christ dans ce mystère. Portons-y une foi vive qui ne désire point de s'appuyer sur le sensible, et une volonté pure qui ne recherche point sa satisfaction, mais qui ne cherche qu'à accomplir sa foi et son amour en s'abandonnant entièrement et comme à l'aveugle à qui elle s'unit.

L'exercice de la foi est ce qui plaît le plus à l'amour de celui qui nous montre singulièrement dans ce mystère qu'il veut être honoré par notre foi. Plus notre foi sera dépourvue du sensible, plus elle sera exercée ; et par conséquent il faut estimer et conclure que la sécheresse d'une âme pieuse ne doit nullement la détourner de s'approcher de Jésus-Christ, puisqu'elle la met dans l'exercice de la foi : car cet exercice est celui qui purifie le plus ses intentions, qui détache le mieux des affections, et qui met la volonté en état de ne point chercher sa propre satisfaction. C'est aussi ce qui la rend plus conforme aux desseins et à l'état de Jésus-Christ dans ce mystère, où tout est surnaturel et où il n'y a du sensible qu'en apparence, puisque les acci-

dents y demeurent miraculeusement sans sujet propre qui les soutienne.

Il n'est donné au prophète Elie que du pain et de l'eau : l'un est sec, l'autre sans saveur ; mais cependant « il marcha quarante jours et quarante nuits par la force de ce pain, qui était la figure de l'Eucharistie, jusqu'à ce qu'il fût parvenu jusqu'à la montagne de Dieu, Horeb [1] ». Nous aussi nous avons plus besoin de marcher généreusement que de goûter la consolation. C'est ici le pain des forts et des amis parfaits, qui n'ont en vue autre chose que d'accomplir la volonté de leur Maître. Ce pain sacré opère son effet sans qu'il soit besoin que nous le sentions. Quittons donc volontiers tout le sensible pour l'immoler à la volonté de celui qui veut nous faire vivre par sa vie, et non point par la nôtre. Pourvu que nous marchions bien après lui en portant notre croix, ce nous doit être assez.

Portons à sa table sainte une foi pratique et effective, une volonté pure et une ferme confiance que ce pain céleste opérera en nous les effets que nous devons en attendre. Ce sont là, âme pieuse, les meilleures dispositions avec lesquelles nous devons en approcher : car elles sont les plus conformes aux desseins et à l'état de Jésus-Christ dans ce mystère. Là en effet sa charité a voulu faire une union miraculeuse avec nous, en nous donnant son propre corps, et il a voulu en même temps nous engager à l'honorer et à nous y disposer par l'exercice de notre foi, qui rencontrera tous les goûts dans cette

[1] Ambulavit in fortitudine cibi illius, quadraginta diebus et quadraginta noctibus, usque ad montem Dei Horeb. III *Reg.* XIX, 8.

manne céleste, quand Dieu voudra la lui rendre sensible.

Vous trouverez dans ces vérités de quoi former votre préparation à la sainte communion, et de quoi vous occuper dans l'acte même de la sainte communion. Mais pour les exercices qui suivent la sainte communion, vous les tirerez de notre troisième Point.

TROISIÈME POINT.

1° Entretenez un colloque avec Jésus-Christ sur l'état d'anéantissement et de sacrifice, où il se met encore dans ce mystère pour vous unir à lui, et reconnaissez les obligations que vous avez de vous étudier à lui ressembler et à correspondre à sa charité dans ces deux états qu'il a pris dans sa naissance, dans sa vie et dans sa mort, et qu'il reprend encore pour vous conserver ce qu'il vous a acquis, pour ne point vous quitter d'un seul moment, et pour vous montrer qu'il se sert toujours des mêmes moyens pour vous perfectionner. Il joint l'anéantissement et le sacrifice à la vie et à la charité qu'il vous communique dans ce miracle d'amour, afin de vous instruire par des actes et des effets réels qu'on trouve la vie et la charité par la voie de l'anéantissement et du sacrifice.

2° Souvenez-vous que la sainte Ecriture appelle la Sagesse incarnée, que vous recevez dans ce mystère, « le miroir sans tache de la majesté de Dieu et l'image de sa bonté [1] ». Servez-vous de ce miroir

[1] Speculum sine macula Dei majestatis, et imago bonitatis illius. *Sap.* VII, 26.

divin pour vous regarder, pour découvrir les taches de votre intérieur et pour tout réformer sur son exemple ; et en y voyant la charité de Jésus-Christ toujours ardente, présentez-lui tous vos défauts afin qu'il les consume, comme un miroir ardent met le feu à tout ce qu'on lui expose. Considérez aussi Jésus dans ce mystère comme une véritable image de la bonté de Dieu : car il la représente au souverain degré, puisqu'il s'y communique à nous sans réserve et qu'il se laisse approcher par les bons et par les méchants, de même que notre Père céleste fait luire son soleil sur les uns et sur les autres. Vous trouverez dans cette image tous les traits de sa patience, de sa persévérance à faire le bien, et vous verrez jusqu'à quel point sa bonté se communique. Honorez donc cette image vivante par vos adorations, par votre confiance, etc.

3° Rappelez à votre esprit ces paroles de l'Apôtre : « Je vis, il est vrai, ou plutôt ce n'est plus moi, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi [1] » ; et pensez que ces paroles s'accomplissent vraiment dans ce mystère, puisque vous y recevez la vie de Jésus-Christ qui vous fait vivre, et que sans elle vous n'auriez point de vie. Ici donc considérez sa vie comme étant devenue la vôtre, et voyez s'il n'est point juste que vous viviez selon la sienne, puisque vous n'avez la vie que par lui. Tout l'exercice de notre vie doit être d'honorer la vie de Jésus-Christ en nous et de ne point nous servir de la nôtre au préjudice de la sienne. Si nous ne pouvons pas douter que sa vie ne vaille infiniment mieux que la

[1] Vivo autem, jam non ego ; vivit vero in me Christus. *Galat.* II, 20.

nôtre, quittons volontiers notre vie pour la lui abandonner, et étudions-nous à cesser d'être nous-mêmes jusqu'à ce que nous ne le soyons plus du tout.

4° Enfin persuadez-vous bien qu'il vous dit toujours ces paroles : « Venez à moi, vous tous qui souffrez et êtes accablés, et je vous soulagerai [1] ». Exercez envers lui votre confiance à cause de cette charitable parole, exposez-lui vos besoins, et soyez convaincue que si votre volonté se trouve abandonnée à lui sans réserve, il répandra dans le fond de votre âme des secours qui seront réels et effectifs, quoique vous ne le sentiez pas, comme il est présent dans ce mystère, quoique vous ne le voyiez pas.

[1] Venite ad me, omnes qui laboratis et onerati estis, et ego reficiam vos. *Matth.* xi, 28.

QUATORZIÈME AVIS

SUR LA PROFESSION RELIGIEUSE.

A une Religieuse avant sa Profession.

I. La Profession, consécration spéciale au culte divin.

Que Dieu par sa grâce, âme pieuse, vide de plus en plus votre cœur des désirs et des affections terrestres, qu'il vous remplisse de lui-même, et qu'il vous soit tout en toutes choses.

C'est son dessein bien manifeste, puisque sa grâce vous fait tout quitter et renoncer aux avantages que votre naissance vous donne dans le monde pour n'être qu'à lui. Mais la nouvelle que vous m'apprenez de votre réception à la sainte Profession religieuse et de la résolution que vous avez de la faire, m'indique clairement que vos désirs s'accordent avec son dessein.

Sa voix vous a appelée pour sortir de votre pays et de chez vos parents, et vous l'avez heureusement suivie. Les attraits de sa grâce ont tellement gagné votre volonté que vous allez bientôt vous engager à demeurer au lieu qu'il vous a montré. Que peut-on souhaiter de plus favorable pour établir une liaison si sainte entre lui et vous qu'elle le rendra tout à vous comme vous vous donnez tout à lui?

Dieu est trop bon et trop libéral pour donner

moins qu'on ne lui donne. Il se donne à celui qui se donne ; et en se donnant il remplit l'âme : car, dit le Prophète, « c'est lui qui remplit le ciel et la terre [1] », et hors de lui il n'y a que vide et néant.

Le désir que vous avez de bien faire cette action me donne lieu d'en espérer tous les avantages qu'on en peut attendre, et me presse agréablement de répondre à la demande que vous me faites de vous donner quelques avis pour bien accomplir ce grand acte et pour mieux remplir les devoirs de votre profession.

Le simple nom de Religion et Religieux, bien considéré, suffit pour faire connaître à quoi s'obligent ceux qui le prennent.

Tous les chrétiens, il est vrai, doivent être religieux : car la religion est la première des vertus morales, et elle est pour tous d'une nécessité indispensable, puisque c'est par elle qu'on rend à Dieu le culte qui lui est dû. De là vient que la différence des cultes qui ont été et qui sont encore rendus à la divinité, est ordinairement exprimée par ce terme « religion », et que l'on dit : Celui-ci est de telle religion, celui-là de telle autre, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Pourquoi donc applique-t-on ce nom de Religieux aux âmes qui se retirent dans les monastères ? C'est qu'outre l'obligation générale qu'elles ont, et qui est commune à tous les chrétiens, de pratiquer la vertu de religion, elles s'engagent par état et par profession à consacrer leur vie et leurs actions au culte divin, afin que tout ce qu'elles feront soit rapporté à la gloire de Dieu et devienne un

[1] Numquid non cœlum et terram ego impleo ? *Jer.* XXIII, 24.

acte de religion. La qualité de religieux fait donc assez connaître ce qu'on embrasse en la prenant et ce que le religieux doit s'étudier à bien faire.

Il n'y a point de religion qui n'ait son sacrifice, et même le sacrifice est ce qui fait comme la consommation de la religion. Or l'état que vous embrassez a aussi le sien, et il est d'autant plus précieux qu'il ne s'agit pas d'y immoler des animaux, mais de s'immoler soi-même pour paraître toujours devant Dieu dans l'état d'une hostie vivante. Cette qualité d'hostie vivante est celle qui plaît le plus aux yeux de sa majesté, ainsi que S. Paul nous l'assure [1] : car c'est elle qui fait la ressemblance avec le sacrifice du Fils de Dieu, qui a été toute sa vie la victime de notre rédemption, qui est mort dans le sacrifice de notre salut, et qui s'est fait encore après sa mort une hostie vivante par un miracle d'amour, afin de nous apprendre toujours par son exemple à offrir à Dieu des sacrifices de nous-mêmes pendant tout le cours de notre vie mortelle.

L'âme religieuse s'engage aussi par état à cette mort volontaire que Dieu reçoit comme une oblation et une victime d'agréable odeur ; mais il est bien juste que Dieu unisse ce sacrifice à celui de son Fils, puisque sa charité s'unit l'âme à lui-même en qualité d'épouse. C'est l'honneur que vous recevrez par votre profession ; et on peut dire qu'il vous a déjà comme épousée par procuration, en vous recevant par le consentement de ses autres épouses, qui composent votre communauté. Vous devez être persuadée que c'est la volonté de Dieu,

[1] Obsecro... ut exhibeatis corpora vestra hostiam viventem, sanctam, Deo placentem. *Rom.* XII, 1.

puisqu'elles l'ont bien consulté avant que de donner leur suffrage dans une affaire de cette importance où il s'agit de l'intérêt de Jésus-Christ, qui serait blessé si l'on admettait au nombre de ses épouses une âme non disposée à tout quitter, de cœur aussi bien que de corps, pour le suivre partout. La Religion aussi recevrait un grand dommage, si elle était chargée d'une âme n'ayant ni vocation véritable, ni désir sérieux de la perfection. Enfin il y aurait à craindre pour le salut de la personne même qui se présente : car elle serait exposée à beaucoup de dangers dans un cloître, si elle n'avait, avec une volonté ferme, les dispositions nécessaires pour y converser selon les règles de la sainte Religion. Mais les épouses du Seigneur vous ont acceptée de la part du Fils de Dieu, et vous êtes sans doute prête à vous lier par les liens de la charité pour lui appartenir à jamais. Il s'agit donc ici du mariage le plus saint, d'un véritable mariage qui va être conclu de part et d'autre. S. Paul dit en parlant des âmes fidèles : « Je vous ai fiancées à l'unique Epoux qui est Jésus-Christ [1] », et Dieu lui-même promet « d'épouser l'âme pour toujours [2] » ; mais il ne faut que consulter les règles de la foi pour prouver la vérité de ce mariage entre Dieu et l'âme.

Le mariage n'est sacrement qu'en tant qu'il représente l'union de Jésus-Christ avec l'Eglise, c'est-à-dire avec les âmes chrétiennes qui composent l'Eglise. Or, vous m'avouerez que la chose repré-

[1] Despondi enim vos uni viro virginem castam exhibere Christo. II *Cor.* XI, 2.

[2] Sponsabo te mihi in sempiternum. *Osee* II, 19.

sentée est préférable à ce qui la représente seulement, et par conséquent que le mariage est plus véritable entre Jésus-Christ et les âmes qu'il ne l'est entre les personnes unies corporellement.

Les liaisons et les unions des mariages matériels ne sont qu'une ombre très imparfaite de cette union toute spirituelle.

Jésus-Christ s'est uni à notre nature par son Incarnation, à nos âmes par le Baptême, à nos corps par la sainte Eucharistie, et son union tend à l'éternité ; il n'y a rien de semblable dans les mariages corporels : tout y passe, tout y change, tout y périt avec la vie.

Ce mariage est toujours véritable de la part de Jésus-Christ; il est vraiment l'Epoux des âmes, mais beaucoup ne correspondent point à la dignité de cette qualité et ne lui rendent pas les devoirs d'épouses ; quelques-unes lui font affront par leurs dérèglements, d'autres cherchent à partager leurs affections entre lui et les créatures ; mais celles qui embrassent l'état religieux font une profession généreuse et solennelle d'être ses fidèles épouses. Elles fuient les occasions de se dérégler, et en renonçant au partage de leurs affections avec une créature, elles témoignent à la face des anges et des hommes qu'elles font choix d'appartenir uniquement à l'Epoux céleste et de lui rendre tous les devoirs qu'il demande de ses épouses.

Déjà vous avez fait les fiançailles de ce mariage en prenant le saint habit de religion, et pendant l'année de votre noviciat vous avez pu connaître ce que l'Epoux demande de ses épouses religieuses; vous savez comment il les attire après

lui par l'odeur de ses parfums, et vous connaissez par expérience que l'Epouse du Cantique avait bien raison de dire : « L'odeur de vos parfums surpasse tous les autres parfums [1] ». En effet tous ceux que le monde présente ne peuvent être comparés qu'aux épices, qui brûlent la langue et qui causent des maladies très dangereuses, à moins qu'on ne s'en serve avec beaucoup de modération ; mais l'odeur des parfums de l'Epoux céleste chasse le mauvais air du péché, fortifie l'âme au milieu des plus grandes tribulations, et l'attire si suavement à lui qu'elle court à Dieu et à son éternité, sans que toutes les épines, qui se trouvent dans les chemins de cette vie des mourants, soient capables de l'arrêter ni de la retarder.

Vous savez tout cela et vous n'ignorez pas qu'il se sert de ses parfums pour engager plus suavement et plus fortement ses épouses à travailler généreusement à la gloire de son Père. Vous savez aussi que ses épouses les plus fidèles estiment ses parfums, mais sans s'y attacher, ne voulant s'attacher qu'à lui seul et ne désirer de lui rien autre chose que l'honneur de l'aimer uniquement.

Ainsi donc pour contracter ce mariage tout spirituel avec la perfection que je souhaite et que vous désirez vous-même, il ne vous reste qu'à bien considérer les points suivants :

[1] Odor unguentorum tuorum super omnia aromata. *Cant.* IV, 10.

II. Quelle est la fin des vœux que vous ferez dans votre Profession ?

Le vœu de *Chasteté* tend à dégager l'âme des soins et des embarras d'une famille, à mettre son cœur et ses affections à couvert de beaucoup de tempêtes et de troubles qui proviennent du partage que le sentiment naturel y veut faire. Il tend aussi à donner à l'âme une grande liberté pour être entièrement appliquée à Dieu et à son salut, et enfin à lui rendre la pratique des vertus facile, en la mettant au-dessus du sensible, et en la délivrant des occasions de beaucoup d'attaches, que se forme la faiblesse humaine pour ajouter de nouvelles misères à ses misères naturelles.

Le vœu de *Pauvreté* a pour fin de dégager l'âme de la possession des biens temporels et de la délivrer de ces soins cuisants qui les accompagnent et qui sont comme les pointes des épines auxquelles Jésus-Christ compare les richesses, qui blessent l'âme et troublent son repos. Il retranche aussi ce qui peut nourrir l'inquiétude de l'esprit, qui s'empresse pour prévenir la nécessité, comme si l'on devait vivre toujours sur la terre, et enfin « en ôtant la volonté de devenir riche, il préserve de tomber dans la tentation et dans les pièges du démon et en beaucoup de désirs inutiles et pernicieux, qui précipitent les hommes dans l'abîme de la perdition et de la mort[1] ».

[1] Qui volunt divites fieri, incidunt in tentationem, et in laqueum diaboli, et desideria multa inutilia et nociva, quæ mergunt homines in interitum et perditionem. I *Tim.* VI, 9.

Le vœu d'*Obéissance* délivre l'âme du soin d'elle-même et la met à couvert des dangers de la propre volonté, de ses incertitudes et de ses inconstances.

Peut-on rien désirer de plus convenable pour éloigner de l'âme ce qui la pourrait occuper inutilement, « pour l'attacher à Dieu uniquement », pour vaquer aux pratiques de son amour, et « pour devenir un même esprit avec lui [1] »? En effet l'âme étant exempte du soin d'une famille, des inquiétudes des biens temporels, et des soucis de sa propre conduite, rien ne peut ni la retirer, ni l'interrompre, ni la retenir, à moins qu'elle ne veuille librement s'engager et s'envelopper dans des sollicitudes superflues.

De plus, si ces vœux contiennent le véritable moyen d'être tout à Dieu, ils contiennent aussi toutes les dispositions nécessaires pour faire un heureux et saint mariage avec Jésus-Christ : car tout y est conforme aux désirs de cet Epoux céleste, et il n'est question que de bien correspondre à la fin de ces vœux pour accomplir ses desseins, sans que rien ne les interrompe, ni ne les trouble.

Par la Chasteté l'âme livre son corps, afin que ses membres, étant éloignés de ce qui sympathise beaucoup avec le péché et avec la servitude du mal, répandent devant Dieu la bonne odeur de la pureté en expiation de ce que ce corps a usurpé sur elle. L'âme livre ce corps, afin qu'il ne serve plus qu'à la gloire du Fils de Dieu et à l'honneur de sa chaste Mère ; et en fermant généreusement la porte aux attraits des sens, qui séduisent facilement la

[1] Qui autem adhæret Domino, unus spiritus est. I *Cor.* VI, 17.

raison par les illusions trompeuses qu'ils produisent dans l'esprit, elle éloigne d'elle-même les servitudes et les liens qui pourraient interrompre son application à l'amour de cet Epoux divin, au service duquel son corps est entièrement dévoué par le vœu de chasteté.

Par l'Obéissance la religieuse ne quitte pas seulement son père et sa mère pour s'attacher à son époux, selon la règle commune du mariage, mais elle se quitte elle-même pour se livrer tout entière, corps et âme, et pour abîmer sa volonté propre dans la volonté de l'Epoux divin, afin que rien ne manque à la parfaite soumission qu'elle lui doit et qu'elle s'oblige à lui rendre.

Enfin, par la Pauvreté elle embrasse l'état de son Epoux, qui a sanctifié la pauvreté d'esprit et des biens extérieurs et qui l'a rendue la plus précieuse de toutes les choses du monde. En effet, venant du ciel sur terre, il l'a choisie de préférence à tout ce qui s'y rencontre. En naissant dans la pauvreté et en mourant dans un dénûment absolu, il prouvait par la nudité de son corps la parfaite pauvreté de son esprit qui s'était dépouillé par avance de tous les biens extérieurs pour les remettre entre les mains de son Père. Mais ce qui enchérit par-dessus tout, c'est que cet Epoux céleste, étant dans sa gloire, a choisi encore la pauvreté dans le mystère de l'Eucharistie, qui est celui de son union, afin d'obliger ses épouses, en s'unissant à lui, d'embrasser la pauvreté et de reconnaître que la meilleure disposition pour attirer sa complaisance est celle de la véritable pauvreté.

N'est-il donc pas vrai que ces vœux contiennent

tout ce qui est nécessaire pour rendre heureux et paisible le mariage spirituel ? C'est aussi, âme pieuse, tout ce que votre Epoux demande que vous lui portiez au festin nuptial. Présentez-lui donc vos vœux avec une généreuse liberté, qui les fasse par le pur motif de lui appartenir entièrement, et avec une volonté qui soit riche en résolutions de les accomplir fidèlement moyennant le secours de sa grâce : car c'est ce qu'il attend de vous pour vous bien accueillir à son festin nuptial, pour subvenir en tout à tous vos besoins, et pour vous doter d'une dot dont le revenu se prendra sur lui-même et sur les trésors de sa béatitude pendant toute l'éternité.

III. Ce mariage spirituel doit être accompagné d'un sacrifice.

En effet, votre Epoux est Dieu et homme tout ensemble ; or, si vous contractez un mariage avec son humanité sacrée, à l'honneur de laquelle vous livrez votre corps et votre liberté, vous devez aussi faire un sacrifice à sa divinité ; et puisque les mariages corporels, qui se font à la face de l'Eglise, sont accompagnés de la dignité du sacrement, il est bien juste que ceux qui se font d'une âme avec Dieu, soient aussi accompagnés de quelque chose de relevé. Mais comme l'Epoux divin n'est pas capable de participer aux sacrements, parce qu'il est Dieu, il faut qu'il s'y rencontre un sacrifice qui ait du rapport à sa divinité. Les vœux de votre Profession vous en fournissent une belle matière,

et ils lui feront un sacrifice d'agréable odeur, si vous les faites dans les vues suivantes :

1° De renoncer à vous-même, pour présenter à Dieu tout ce que le motif de sa pure charité l'a porté à vous donner, et de vous efforcer de lui témoigner votre reconnaissance en protestant que vous avez tout reçu de lui et en dévouant tout aux dispositions et à l'accomplissement de sa sainte volonté.

2° De joindre toujours le sacrifice à l'union, en détruisant en vous-même par esprit de sacrifice tout ce qui y paraîtra opposé au pur amour de Dieu, et en considérant le sacrifice comme l'exercice de votre union, lequel doit se réitérer et durer toute votre vie, de même que votre Epoux a continué toute sa vie celui de votre rédemption et qu'il est mort dans le sacrifice.

3° D'imiter votre Epoux pour être une épouse fidèle et une bonne victime : et pour le bien apprendre il ne faut que jeter toujours les yeux sur ses exemples : car il n'a jamais quitté pendant un seul moment l'exercice de l'un et de l'autre. Vous y verrez aussi la pratique de vos vœux.

En sortant du sein de sa mère « comme un époux qui sort de son lit nuptial [1] », il était déjà une victime, et dans sa Nativité il a formé le modèle de la profession religieuse, en naissant dans la chasteté, dans la pauvreté et dans l'obéissance. Il a pratiqué le premier ce que ses épouses religieuses doivent lui rendre, et l'on peut dire que l'étable de Bethléem est le premier monastère où s'est fait

[1] Tanquam sponsus procedens de thalamo suo. *Ps.* XVIII, 6.

l'établissement des vœux de votre Profession. Il a passé sa vie dans le travail, sans jamais se séparer de l'obéissance, de la pauvreté et de la chasteté, et ainsi il vous donne l'exemple pour les bien pratiquer. Enfin il a consommé toute la perfection de ces vertus dans sa mort, et elle vous doit servir d'instrument et d'attrait pour mourir heureusement, à son imitation, par un sacrifice continuel.

Or sus donc, épouse de Jésus-Christ, préparez-vous pour entrer dans la maison de votre Epoux avec de saintes résolutions, formées sur ce que nous venons de dire de la fin de vos vœux et des obligations de votre Profession. Entrez-y avec une volonté dépouillée de toutes les affections du monde, afin que rien ne se rencontre entre Dieu et vous qui puisse empêcher votre union, avec un saint abandon à toutes ses volontés et avec une ferme résolution de lui enfanter de bonnes œuvres dans le travail, sans considérer ni les aversions, ni les contradictions, ni les douleurs de la nature, et de lui produire des fruits de pureté et de vertu qui demeureront pour l'éternité.

Victime de Dieu, montez sur le bûcher où doit se faire votre sacrifice; et si vous voulez qu'il brûle bien et qu'il répande partout la bonne odeur, portez-y avec vous ces trois choses :

1° Le parfum de la *pénitence* dont sainte Madeleine s'est servie chez Simon le Lépreux : car ce parfum, jeté sur le feu de la charité, produit une grande flamme, et en le versant pour vos péchés, répandez-le aussi pour les miens, afin que j'aie part à votre sacrifice.

2° Le baume de la *confiance* en votre Epoux, qui

vous servira partout de compagnie et de secours, et qui ne vous quittera jamais, même un seul moment, ni dans la vie, ni dans la mort, ni dans l'éternité : car il n'a pas cherché partout ses épouses, comme il les a cherchées, pour ensuite les abandonner.

3° Enfin portez avec vous l'encens de la *dévotion*, qui s'exhale d'une volonté disposée à toutes les bonnes œuvres et qui soit reconnaissante de la grande grâce qu'il vous fait de vous choisir pour être à lui en vous attachant à son amour par les liens de votre Profession. Déjà vous lui appartenez par droit de création et de rédemption ; mais c'est une grâce très singulière qu'il vous fait de vous attirer à lui appartenir par l'engagement volontaire de votre liberté : car par ce moyen vous serez du nombre des âmes auxquelles il dit : « Vous êtes à moi [1] ».

Tout ne lui appartient-il pas? Pourquoi donc dire à quelques âmes en particulier : « Vous êtes à moi »? C'est que sa charité qui a donné la liberté à toutes les âmes ne prend plaisir à compter comme étant à lui que celles qui par le choix de leur liberté s'engagent à lui appartenir. Celles qui ne sont à lui que par la création et par la rédemption ne sont point comptées, à moins que leur liberté ne lui rende la reconnaissance qu'elles doivent à son amour par un véritable choix de lui appartenir et de lui être fidèles. Rapportons ici le passage d'Isaïe en entier, afin de mieux connaître quels sont les avantages des âmes qui sont

[1] Meus es tu. *Is.* XLIII, 1.

ainsi à Dieu, ce qu'il fait pour elles, et aussi ce qu'il demande d'elles en retour. Voici ce que dit le Seigneur par la bouche du Prophète : « Ne craignez pas, car je vous ai racheté et je vous ai appelé par votre nom. Vous êtes à moi. Quand vous passerez au travers des eaux, je serai avec vous, et j'empêcherai que les flots ne vous engloutissent; quand vous passerez par le feu, vous ne serez point brûlé et la flamme ne fera point d'impression sur vous, parce que je suis le Seigneur votre Dieu, le Saint d'Israël et votre Sauveur[1]. »

Je laisse ce passage de la sainte Ecriture à méditer à votre dévotion : car je suis assuré qu'il vous inspirera de meilleures pensées que celles que je pourrais vous exprimer. Par les eaux et par le feu, entendez toutes les tribulations de la vie et les attaques de la concupiscence. Considérez ce que Dieu est prêt à faire pour vous et le soin fidèle qu'il prend des siens, puisqu'il les accompagne et qu'il les secourt partout. Ce qu'il vous demande seulement, c'est de ne rien craindre; et cela vous signifie la parfaite confiance qu'il veut que vous ayez en lui. Si vous portez cette confiance avec vous dans votre sacrifice avec les parfums dont nous venons de vous entretenir, et si vous les avez toujours avec vous, jamais le feu de la charité ne cessera de brûler dans votre âme; et il y produira de temps en temps la douceur de cette ardeur dont brûlaient les

[1] Noli timere, quia redemi te, et vocavi te nomine tuo : meus es tu. Cum transieris per aquas, tecum ero, et flumina non operient te ; cum ambulaveris in igne, non combureris, et flamma non ardebit in te : quia ego Dominus Deus tuus Sanctus Israel salvator tuus. *Is.* XLIII, 1-3.

cœurs des disciples d'Emmaüs. Fasse Dieu que dans la voie de notre pèlerinage sur terre nous prêtions toujours l'oreille à l'appel de Jésus, afin que dans la patrie nous voyions celui qui est le Seigneur béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

QUINZIÈME AVIS

SUR LA RETRAITE ANNUELLE.

Cet avis comprend trois parties ou chapitres, formant comme trois retraites selon le besoin des âmes pieuses auxquelles il est destiné.

CHAPITRE PREMIER

AVIS ET EXERCICES POUR LA RETRAITE ANNUELLE.

ARTICLE PREMIER

AVIS GÉNÉRAL SUR LA RETRAITE.

A une Religieuse de la Visitation.

Dieu soit béni, ma chère Sœur, et qu'il soit à jamais l'unique lien de nos âmes, qui les tienne, qui les unisse et qui les gouverne. J'ai reçu avec grande consolation la lettre que vous m'avez écrite, et vous devez être persuadée qu'ayant conçu de grandes espérances de votre chère âme, que je vois attirée et disposée à plaire à Celui qui l'a choisie pour épouse, j'entrerai toujours volontiers en communication avec vous touchant ce qui est conforme aux désirs de l'Epoux. La communication qui se fait entre les âmes de ceux qui veulent être à Dieu, ne peut leur être que très profitable : car cette inclination qu'ils ont à parler des choses saintes et à se les communiquer pour mieux connaître les voies de Dieu et s'aider les uns les autres à les bien

suivre, est un trait de ressemblance avec leur Père céleste, qui se plaît à le voir en eux, comme les pères se plaisent à voir dans leurs enfants ce qui leur ressemble. Sa bonté ne demande qu'à se répandre et à se communiquer, et elle se satisfait elle-même en se répandant ; il ne faut donc pas s'étonner si les communications qui se font de lui et pour lui sont agréables aux âmes : car cela leur est une chose naturelle, puisqu'elles sont faites à l'image de cette divine bonté.

Mais avant que d'entrer en conférence, il faut vous dire une bonne fois pour toutes que j'ai fait profession jusqu'à présent d'honorer et d'apprendre à imiter l'esprit de franchise et la charitable cordialité de votre bienheureux Père S. François de Sales, qui est aussi le mien : c'est pourquoi si vous me voyez un peu suivre son style de charité tout affective, c'est qu'il me semble qu'entre ceux qui aspirent à la dignité d'être de vrais enfants de Dieu, ce style est comme le langage naturel de leur pays.

Puisque nous voilà sur la charité, ma chère Sœur, n'en sortons pas : car sans aller chercher ailleurs nous y trouverons tout ce qui nous sera nécessaire pour servir de matière et de manière à la retraite que vous êtes sur le point de faire.

Voyons d'abord *avec quel esprit on doit entrer en retraite*. C'est la première chose que vous me demandez. Sur quoi je vous réponds que c'est la coutume d'une dame modeste de se retirer dans une chambre à part pour s'habiller. Là elle a recours à l'aide d'une servante, mettant un miroir devant elle afin d'ajuster ses habits, en sorte que tout y soit bien ordonné, que rien ne manque, que

rien ne choque la bienséance, et qu'il ne s'y rencontre rien qui ne soit dans une décence agréable. Son principal soin est à l'égard du visage, afin qu'il soit net de toutes taches ; mais en ce point le miroir lui sert plus que toute autre chose : car il lui fait voir l'endroit de la tache et de quelle nature elle est. Il lui montre où il faut appliquer la main pour l'ôter ; et si après y avoir mis la main, il y reste encore quelque chose, elle le découvre et elle connaît par le moyen du miroir ce qu'on ne pourrait pas lui faire connaître, enfin elle voit ce qu'elle ne pourrait pas voir autrement. On pourrait bien l'avertir qu'il y a une tache sur sa figure, mais elle pourrait aussi se défier qu'on lui en fît accroire, tandis que, le miroir lui étant présenté, il n'y a pas de tromperie possible ; elle peut se convaincre de la vérité, et elle s'empresse d'ôter la tache elle-même. Ainsi, ma chère Sœur, l'âme qui veut bien faire sa retraite se doit considérer comme une dame qui a besoin de s'ajuster pour plaire aux yeux de son époux ; et c'est pour cela qu'elle doit se mettre dans l'état de séparation d'avec le monde, comme pour se dépouiller à son aise et librement, c'est-à-dire afin de se dévêtir des dispositions intérieures et extérieures du vieil homme. Pour cet effet elle doit considérer le secours de son directeur comme l'assistance d'un serviteur de son Epoux ; le miroir c'est le secret de la face du Seigneur, qu'elle doit chercher pour y entrer et pour s'y regarder en la manière que nous dirons ci-après, et il lui fera voir ce qu'elle ne pourrait pas connaître par elle-même, en lui découvrant les taches les plus secrètes de son intérieur.

Or pour cela il s'agit d'entrer en retraite avec le désir et le dessein :

1° De reconnaître l'excellence de l'honneur que Dieu nous fait de nous aimer, de vouloir être aimé de nous, et de nous choisir pour l'aimer par état et profession.

2° De découvrir les défauts de notre amour envers Dieu et envers le prochain.

3° De nous animer à perfectionner l'accomplissement de notre amour envers Dieu et le prochain, en appliquant la main sur nous et sur toute autre chose autant de fois qu'il en sera besoin.

Voilà trois points bien importants que je vous prie de ne pas oublier ; nous les retrouverons plus loin dans les considérations que nous ferons pour chaque jour de la retraite ; ce sont aussi les trois choses qu'il faut exactement ajuster sur nous-mêmes pour former et orner notre état spirituel, en sorte que si quelqu'une manque, nous travaillions aussitôt à l'y remettre, si quelque autre est posée de travers, nous la redressions, et s'il y a des taches, nous les effacions avec l'eau de la pénitence. Ainsi, sortant de cette retraite avec ces dispositions et pleine de désirs et de résolutions de se bien entretenir dans une extrême propreté, c'est-à-dire sans la moindre souillure, l'âme pourra plaire aux yeux de l'Epoux et mériter d'être plus aimée de lui et de ressentir de plus grands effets de son amour.

ARTICLE II

EXERCICES PENDANT LA RETRAITE.

I. Pour le premier et quatrième jour de retraite.

DISPOSITION PRÉPARATOIRE.

En vous acquittant des exercices qui vous sont prescrits pour vos retraites, vous vous appliquerez à les diriger vers les trois points que je viens de vous marquer, et vous vous disposerez à les attirer à ces trois fins par l'observation des considérations et des pratiques suivantes :

Le matin, en vous levant, vous formerez quelques dévotes aspirations à Dieu et vous lui demanderez la lumière et le secours pour entrer dans la connaissance du premier point. Vous lui en exprimerez votre désir, en disant comme par effusion de cœur dans son sein paternel ces paroles de David : « Seigneur, tous mes désirs les plus secrets sont exposés devant vous, et le gémissement de mon âme ne vous est pas caché [1] ». Vous ajouterez avec Isaïe : « Mon âme vous désire, mais c'est dans la nuit [2] »; accordez-moi, Seigneur, un peu de votre lumière et je verrai le jour.

Puis, ainsi que parle votre bienheureux Père, « vous filerez tout doucement vos pensées dans votre esprit », c'est-à-dire, vous penserez à ces choses

[1] Domine, ante te omne desiderium meum; et gemitus meus a te non est absconditus. *Ps.* XXXVII, 10.

[2] Anima mea desideravit te in nocte. *Is.* XXVI, 9.

sans émotion et comme pour nourrir votre désir, que vous entretiendrez dans la tranquillité d'esprit, dans la confiance, dans l'humilité et dans la soumission : car c'est dans ces vertus, comme dans un sucre spirituel, que nous devons toujours confire nos désirs pour en ôter l'aigreur de l'impatience, de la présomption et de l'obstination, et pour les bien conserver.

L'heure de votre oraison étant venue, vous recueillerez toute votre âme pour vous présenter devant ce beau miroir, qui vous est si nécessaire afin de vous voir clairement et de reconnaître ce que Dieu vous est et ce que vous êtes à Dieu ; et comme vous êtes persuadée que ce miroir ne se trouve que dans le secret de la face du Seigneur, vous l'inviterez à vous y admettre, en disant, par exemple, avec effusion de cœur : O unique Soleil de mon âme, il ne me faut qu'un rayon de votre lumière, « et par votre lumière je verrai le jour [1] ».

Vous vous souviendrez de ces paroles de David, qui dit : « Approchez-vous de lui, afin que vous soyez éclairés, et vos visages n'auront point à rougir de confusion [2] ». Dites également à Dieu : O lumière de la lumière, c'est pour cela que je me présente devant vous, et aussi pour apprendre à ôter tout ce que je verrai sur la face de mon âme qui pourrait déplaire aux yeux de votre Majesté.

Vous entendrez encore ce même Prophète royal nous dire : « Cherchez le Seigneur et soyez forti-

[1] Et in lumine tuo videbimus lumen. *Ps.* XXXV, 10.

[2] Accedite ad eum, et illuminamini ; et facies vestræ non confundentur. *Ps.* XXXIII, 6.

fiés ; cherchez sans cesse son visage [1] » ; et vous ajouterez du profond de votre cœur : c'est ce que je veux accomplir, je ne cesserai de vous chercher, Seigneur, jusques à ce que vous ayez jeté sur moi un de vos divins regards. Vous savez quelles sont les ténèbres répandues sur la face de mon âme ; je n'y saurais rien discerner, à moins que vous, qui êtes la lumière de mes yeux, vous ne me le fassiez connaître.

Vous pourrez enfin vous servir des paroles et des sentiments de l'aveugle de l'Evangile ; et comme si Notre-Seigneur avait déjà répondu à vos supplications intérieures : « Que veux-tu que je te fasse ? » répliquez-lui du fond de votre âme : « Seigneur, faites-moi voir [2] » et connaître ce que vous voulez que je sache et que je fasse.

Toujours et partout, ma chère Sœur, il faut reconnaître le besoin que nous avons de la lumière du Ciel ; il est plus grand que nous ne pouvons l'exprimer, puisque sans elle nous ne sommes pas capables de cheminer parmi tant de ténèbres qui nous environnent ; et nous demeurerons dans le danger de faire bien des faux pas et de nous blesser, si Dieu ne nous tient la main pour nous conduire ; mais il faut être persuadé aussi que s'il nous tient la main, nous marcherons avec autant de sûreté dans les ténèbres que dans la lumière.

Reconnaissons donc bien dans le fond de notre âme le besoin que nous avons de cette lumière ; fai-

[1] Quærite Dominum, et confirmamini ; quærite faciem ejus semper. *Ps.* CIV, 4.

[2] Quid tibi vis faciam ?... Domine, ut videam. *Luc.* XVIII, 41.

sons notre possible pour la trouver : car Dieu demande cela de nous ; mais quand nous aurons fait ce que nous pouvons, reposons-nous sur lui et laissons-le faire ; pourvu qu'il nous tienne, c'est assez. Voilà une remarque, faite en passant, qui est de grande importance.

Vous pourrez encore exposer à Dieu votre désir d'entrer dans le secret de sa face divine par ces paroles de David, qui lui dit en parlant des âmes qui veulent être à lui : « Vous les cacherez dans le secret de votre visage contre les troubles des hommes[1] », et vous supplierez sa bonté de les accomplir sur vous, en vous y disposant par trois choses :

1° Par l'humilité qui vous fera reconnaître que vous avez un besoin absolu d'y être mise à couvert, que sans le regard de sa face la vie est plus misérable que la mort, que vous êtes indigne d'y être reçue, mais que vous conjurez sa bonté par ce qu'elle est elle-même de vous y recevoir, puisque vous ne le désirez que pour lui devenir plus agréable.

2° Par le dépouillement de vous-même, dont vous ferez des actes en protestant de ne vouloir au ciel et sur terre que Dieu seul, le Dieu de votre âme et de votre cœur et votre partage pour l'éternité, et en reconnaissant qu'il est l'unique objet auquel vous voulez vous attacher sans considérer le reste sinon en lui et pour lui, et en chantant dans le fond de votre âme avec David : « Pour moi, mon unique bien c'est de m'attacher à Dieu et de

[1] Abscondes eos in abscondito faciei tuæ a conturbatione hominum. *Ps.* xxx, 21.

mettre toute mon espérance dans le Seigneur mon Dieu[1] ».

3° Enfin, par une haute estime de la puissance de Dieu, accompagnée d'une ferme confiance imitant celle de cette malade qui, pleine de foi, disait en son cœur : « Si je touche seulement la frange de son vêtement, je serai guérie[2] ».

Ouvrez aussi votre cœur aux affections en disant par exemple : O divine face de mon Seigneur ! ô Sauveur de mon âme, qui êtes le miroir sans tache et la parfaite image de la bonté de Dieu ! O brillant éclat de la lumière éternelle ! il ne faut qu'un seul de vos regards pour pénétrer mon pauvre cœur des sentiments de votre amour, pour remplir mon âme des splendeurs de la vérité et pour la rendre fidèle. Oh ! je veux espérer avec confiance qu'enfin j'aurai quelque jour l'honneur d'être entièrement à vous et de pouvoir dire avec l'Epouse du Cantique : « Je suis à mon bien-aimé, et mon bien-aimé est tout à moi[3] ».

Tâchez de faire entrer cette estime et cette confiance bien avant dans votre âme, et souvenez-vous que, de même que les Bienheureux voient en Dieu par un seul regard toutes les choses qu'ils peuvent connaître, ainsi Dieu pénètre souvent notre raison par un seul regard en nous manifestant la vérité, et détermine notre volonté en nous faisant voir dans le silence de la paix, quand même il ne durerait

[1] Mihi autem adhærere Deo bonum est : ponere in Domino Deo spem meam. *Ps.* LXXII, 28.

[2] Si tetigero tantum vestimentum ejus, salva ero. *Matth.* IX, 21.

[3] Ego dilecto meo, et dilectus meus mihi. *Cant.* VI, 2.

qu'un moment, qu'il est l'unique bien de notre âme, qu'il est son salut, son tout.

Vous étant ainsi disposée pour entrer dans le secret de cette divine face et pour paraître devant ce miroir où tout est représenté sans qu'il manque rien du passé, de l'avenir et du présent, vous ferez les considérations suivantes sur le premier point, à savoir : « Sur l'excellence de l'honneur que Dieu nous a fait en nous aimant, en voulant être aimé de nous, et en nous choisissant pour l'aimer par état et profession ».

CONSIDÉRATIONS.

Première considération. — Réfléchissez sur les vérités qui vous sont ici proposées :

L'amour de Dieu envers nous est le principe de notre être, puisqu'il n'a rien fait qu'il n'ait voulu et par conséquent qu'il n'ait aimé.

Le Seigneur ne nous a faits que par amour, et pour exercer sur nous son amour.

Bien grande est la noblesse de nos âmes, puisqu'elles sont nées de l'amour d'un Dieu. Aussi il ne faut pas s'étonner si l'amour de Dieu leur est si naturel, si leur propre impulsion les porte à le chercher sans pouvoir se reposer ailleurs, et si elles trouvent tant de joie dans son amour, puisqu'elles sont faites d'amour et d'un amour le plus noble de tous les amours. En effet il n'est fondé ni sur les avantages qu'il peut tirer d'elles, car les créatures sont incapables d'en procurer à Dieu ; ni sur la reconnaissance, car l'ingratitude des hommes a toujours été présente à sa pensée ; ni sur les

complaisances, car l'amour des hommes ne peut être comparé à celui de Dieu. En cela donc le pur amour divin se sert ici de motif et de fondement à lui-même.

Eh quoi ! ma chère Sœur, se peut-il trouver un amour plus grand que celui d'un Dieu, dont la majesté et la grandeur surpassent toutes nos pensées, qui est venu vous chercher, quoique vous fussiez sans beauté, sans bonté, sans richesses et sans rien qui le pût attirer, qui vous est allé trouver dans le néant pour vous prévenir de son amour, afin que de ce néant il fît quelque chose qu'il pût aimer et qui fût capable de l'aimer en retour.

Nous n'aurons rien autre chose à dire sur ce sujet, ma chère Sœur, sinon qu'il faut nous abîmer dans notre premier néant, en reconnaissant que nous n'avons ni pensées ni paroles qui puissent exprimer de quelle manière et jusqu'à quel point Dieu nous est tout.

De notre néant de nature passons au néant du péché, où l'infidélité et l'ingratitude nous ont précipités, et considérons un Dieu qui, comme oublieux de soi-même et de sa majesté, se déguise par des inventions toutes d'amour, se fait victime pour racheter ce néant et le retirer du précipice, d'où l'amour offensé le relève par des moyens admirables pour le rendre à son amour apaisé. Si David sentait « son âme défaillir à la vue de la beauté de la maison de Dieu [1] », ces vérités reconnues devraient rendre nos âmes tout interdites à la vue de l'excellence de son amour envers nous et de l'honneur

[1] Deficit anima mea in atria Domini. *Ps.* LXXXIII, 3.

qu'il nous fait en nous aimant. Mais du moins dans notre impuissance imitons encore l'aveugle de l'Evangile en priant Jésus-Christ qu'il nous fasse voir. O mon Seigneur ! si je voyais les choses comme elles sont, et si je connaissais les merveilles de votre amour sur moi, que serais-je et que ne ferais-je pas? Vous m'êtes venu ainsi chercher dans le néant afin de me faire ce que je suis et afin de m'aimer : que puis-je dire sur une semblable merveille de charité?... L'honneur et l'excellence de votre amour envers moi me surpassent. Tout ce que je puis dire, c'est que vous, ô mon Dieu, existant par vous-même, vous êtes toujours Celui qui est, tandis que moi, n'étant quelque chose que par vous, je suis toujours rien par moi-même. O mon Seigneur ! louez-vous donc vous-même pour moi, admirez-vous vous-même. O Dieu qui êtes tout ! suppléez à mon néant, et rendez-vous à vous-même l'honneur que vous méritez pour avoir daigné prévenir et honorer de votre amour une chétive créature comme moi.

Deuxième considération. — Dieu veut être aimé de vous ; il ne vous a donné la liberté qu'afin que vous eussiez de quoi pouvoir l'aimer par un libre choix de votre volonté, et non par nécessité ou par contrainte. Il n'a pas discontinué de verser en vous l'abondance de ses bienfaits, nonobstant vos ingratitudes, afin de vous montrer que par ses œuvres il ne cessait point de vous aimer ; et cela pour vous attirer à ne pas vous éloigner davantage de lui et pour vous donner l'assurance que vous serez encore reçue à l'aimer de nouveau. Mais Jésus-Christ vous a montré dans sa vie et dans sa mort le grand

désir qu'il a d'être aimé de vous, puisque l'amour lui a fait faire un sacrifice de sa vie pour vous mettre en état de le pouvoir aimer. Il est mort d'amour pour réparer en vous la perte de votre amour, et son amour s'est porté aux extrêmes afin d'animer le vôtre à lui rendre vos reconnaissances par un amour qui tâche d'imiter le sien.

Troisième considération. — Dieu veut être aimé de vous avec persévérance, et c'est pour cela qu'il vous a attirée à un état où se rencontrent beaucoup de liens de charité pour attacher votre liberté à son unique bien ; et ainsi il a voulu prendre contre vous des précautions pour vous empêcher de vous séparer de sa charité. Vous pouvez dire qu'il a comme peur de vous perdre, puisqu'il veut assurer votre salut par tant de nouveaux moyens.

Mais en voulant vous préserver de votre perte, il vous dispose en même temps à parvenir à la perfection de son amour par sa sainte vocation, qui vous met dans un état où vous êtes séparée des mauvais exemples, des objets de vanité, des conversations dissolues, des occasions prochaines et de plusieurs autres choses nuisibles qui, se trouvant dans le monde, exposent au danger de perdre le saint amour. Tout cela en effet aurait peut-être été pour vous l'écueil de votre salut, et le navire de votre âme aurait pu s'y briser ; mais dans l'état religieux ces obstacles sont écartés, et vous y trouverez tous les moyens bien préparés pour vous dépouiller de ce qui pourrait vous empêcher d'être remplie et revêtue de ce saint amour.

Tâchez donc de vous abîmer ici dans la recon-

naissance, et si vous n'avez pas des paroles et des sentiments tels que votre âme voudrait bien les avoir, prenez à partie l'amour de Dieu même, en lui disant par exemple : O saint amour de Dieu ! vous êtes toujours vous-même. Vous êtes venu me chercher dans le néant de la nature pour me faire votre créature ; vous êtes venu me chercher encore dans le néant du péché pour me faire l'œuvre de désir de votre amour ; enfin vous m'avez poursuivie pour me tirer du siècle corrompu et pour me faire l'ouvrage de la tendresse de votre saint amour. O amour sacré ! pénétrez-moi de sentiments de reconnaissance pour tout ce que je vous dois. Pour moi je me tiendrai toujours anéantie devant vous, afin que vous me soyez toujours tout en toutes choses.

Tournez-vous aussi vers la sainte Vierge et conjurez-la, par toute la tendresse de l'amour de son Fils envers elle et de celui qu'elle a pour son Fils, de vous être favorable et de vous pénétrer l'âme de ces vérités, afin de bien accomplir vos résolutions. Priez-la de dire un mot à votre cœur, comme elle fit au jour de sa Visitation, et ce mot vous suffira.

Adressez-vous encore au saint Fondateur de votre Institut de la Visitation, et reconnaissez que vous lui êtes obligée comme à votre Père, puisqu'il a pourvu à votre éducation spirituelle et temporelle comme un père au cœur rempli de charité. Dites-lui ce que vous attendez encore de son secours paternel, et priez-le qu'il vous obtienne de Dieu la grâce de recevoir dans votre cœur une grande blessure d'amour, d'où sortent la reconnaissance et la

fidélité pour accomplir les résolutions que vous prenez sur ces vérités reconnues.

Conjurez enfin toutes les saintes filles de la Jérusalem céleste, et dites-leur que, sachant qu'elles ont trouvé le Bien-Aimé et qu'elles en jouissent, vous les priez d'avoir la charité de lui annoncer de votre part que si vous n'avez pas l'honneur et le bonheur d'être languissante de son amour, au moins vous avez le désir d'en mourir. Vos résolutions seront les suivantes :

1° D'estimer votre âme si noble que vous regardiez comme indigne d'elle tout ce qui est matériel, qui périt, ou qui n'a pas de rapport à l'amour de Dieu.

2° D'estimer votre amour comme un bien très précieux, puisque Dieu veut en tirer de la complaisance, et par conséquent de ne pas dépenser cet amour inutilement par des affections superflues.

3° D'estimer votre état comme une marque de prédestination et comme une heureuse demeure, où il vous a enfermée pour s'assurer de vous et vous éloigner du danger de quitter son amour et de perdre le vôtre.

4° D'estimer comme très malheureuse la volonté qui abuse d'une si grande bienveillance de Dieu à son égard : car c'est vouloir se perdre comme en dépit de Dieu, quand il donne tant de moyens de se sauver et que l'on ne veut point s'en servir.

II. Pour le deuxième et le cinquième jour de retraite.

DISPOSITION PRÉPARATOIRE.

Le matin, en vous levant, vous élèverez votre âme à Dieu par quelques dévotes aspirations, comme le jour précédent; vous demanderez lumière et secours pour accomplir ce qui est marqué comme second point, à savoir : de découvrir les défauts de votre amour envers Dieu et envers le prochain.

L'heure de votre oraison étant venue, vous vous disposerez à entrer dans le secret de la face du Seigneur, comme le jour précédent, et vous étant mise avec respect devant ce divin miroir, vous tâcherez de découvrir d'abord les défauts de votre amour envers Dieu.

MOYENS POUR DÉCOUVRIR LES DÉFAUTS D'AMOUR ENVERS DIEU.

Pour cela vous acquiescerez en sa présence aux deux vérités suivantes :

1° Si Dieu n'a pas voulu nous donner à connaître en cette vie mortelle avec une certitude de foi si nous sommes dignes de son amour ou non, cela ne provient que d'un dessein secret du même amour, qui veut se conserver et s'augmenter en nous sans nous mettre en danger d'abuser de ses grâces, et qui veut nous faire croître en res-

pect et en humilité envers notre Père céleste.

S'il nous traite avec cette réserve paternelle, c'est pour nous préserver de l'abus de ses bontés ; c'est aussi pour nous obliger à faire l'exercice de la confiance et de l'espérance, et pour avoir le plaisir de nous voir toujours recourir à lui, espérer en lui et nous reposer en lui. Mais s'il fait quelquefois goûter à l'âme la suavité de cet amour, c'est afin que la connaissance de son excellence l'excite à la diligence ; et s'il lui laisse la crainte d'en être privée, c'est que le désir de l'avoir et la crainte de ne l'avoir pas sont un excellent moyen pour la tenir toujours dans l'exercice de le poursuivre et de le rechercher.

2° Pour connaître les défauts de notre amour, il faut nous contenter d'examiner notre volonté, et, de même que les médecins tâtent le pouls de leurs malades, il nous faut bien observer ses mouvements.

Ouvrez ici votre cœur à l'adoration des conseils de Dieu, et avouez que tout ce qu'il fait est fait avec une parfaite sagesse. O Seigneur mon Dieu! je ne désire savoir que ce que vous voulez que je sache ; ce m'est trop d'honneur de savoir que je vous appartiens. Je voudrais savoir à ma mode et sentir à ma façon, mais je ne dois vouloir, ni connaître, ni goûter que comme vous le voulez.

Après cela examinez votre volonté sur les articles suivants :

1° Voyez si elle est pénétrée de la résolution d'être toute à Dieu et de s'avancer dans l'accomplissement de sa divine volonté, jusqu'à faire non seulement celle qui est bonne, mais aussi celle de son

bon plaisir et celle qui est parfaite. Les raisons de cette résolution sont, ma chère Sœur, si bien fondées sur ce que Dieu est, sur son amour envers nous et sur nos obligations envers son amour, qu'il faut avoir renoncé à la raison et au sentiment pour n'en pas confesser la grande justice.

Regardez donc en quel état cette résolution se trouve dans votre volonté, et ouvrez votre cœur à Dieu pour en reconnaître affectueusement la justice.

Confessez vos négligences et vos ingratitudes, et finissant toujours par une amoureuse humilité, dites à Dieu ces paroles de Job : « J'ai péché, que ferai-je pour vous contenter, ô souverain gardien des hommes [1] ? » Proposez-vous de vous amender en vous confiant au secours de cet excellent gardien.

2° Voyez encore si votre volonté n'est pas retenue par quelque attache frivole à certaine créature, et si elle jouit de ce qui lui est accordé en cette vie avec la sainte indifférence d'une volonté souple au bon plaisir de Dieu.

Les raisons de cette indifférence sont évidentes : car la volonté qui n'a point cette soumission dérobe ce qui ne peut être dû qu'à l'amour éternel de Dieu, qui dure toujours et à qui tout appartient. De plus elle se fait tort à elle-même, en se fournissant ce qui bannit d'elle la paix et ce qui par sa privation lui attire des douleurs.

Regardez donc en quel état est votre volonté sur cet article. Reconnaissez votre déficit, con-

[1] Peccavi : quid faciam tibi, o custos hominum ? *Job* VII, 20.

fessez-le, et, vous humiliant, proposez-vous de vous corriger.

3° Voyez enfin si vous avez un vrai désir de ne nourrir aucun péché volontaire, pour petit qu'il soit, ni rien qui soit contraire à la perfection de votre état. Vouloir faire autrement, c'est vouloir toujours marchander avec Dieu et vouloir qu'il répande son amour sur nous en toutes choses, pendant que nous voulons réserver la meilleure partie du nôtre : car la meilleure partie, c'est le retranchement qu'on ne veut pas faire de toutes sortes de réserves.

Ici encore regardez en quel état est votre volonté sur ce dernier article ; reconnaissez votre déficit, confessez-le, et, vous humiliant, proposez-vous de vous amender et corriger en tous vos manquements.

Mais pour découvrir devant le divin miroir les défauts de votre amour envers le prochain, vous ferez les considérations suivantes.

MOYENS POUR DÉCOUVRIR LES DÉFAUTS D'AMOUR ENVERS LE PROCHAIN.

Première considération. — L'amour de Dieu et celui du prochain viennent d'une même source. Cet amour étant unique en Dieu, il ne peut aimer ni le prochain, ni vous-même, que par un même amour. Jésus-Christ joint l'amour du prochain à l'amour de Dieu en répondant à celui qui l'interrogeait, et par là il lui fait connaître que ce serait vouloir diviser l'amour de Dieu, si l'on prétendait

en séparer celui du prochain ; et par conséquent il ne faut pas s'étonner si S. Jean pose l'amour du prochain comme la vraie preuve de celui que nous portons à Dieu : car, dit-il, « celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas[1] ? »

Deuxième considération. — On fait une grande perte à l'égard de Dieu, à l'égard de soi-même et à l'égard du prochain par le défaut ou la diminution de la charité fraternelle, puisque la charité est la plus intime consolation de l'âme, qu'elle lui est naturelle et que c'est une même charité qui l'unit à Dieu et au prochain. Or en ne s'unissant pas au prochain, l'âme se désunit de Dieu, qui est le centre de son repos et de sa consolation.

La charité fortifie, car elle unit plusieurs choses ensemble pour une même fin. L'inconstance et la faiblesse qui se rencontrent dans la désunion, en font assez la preuve ; mais que ne peut-on pas faire avec l'union de la charité ?

De plus, la charité facilite l'exécution du bien, et enflamme à le faire par le bon exemple, par la cordialité des bons entretiens et par le secours mutuel. Hors de la charité il n'y a que dangers, chutes et désolations. N'est-ce donc pas faire une grande perte que de perdre les secours de Dieu, la consolation, la force et l'accomplissement du bien ?

Troisième considération. — Ces pertes doivent être fort éloignées de la vie religieuse : car autrement on ferait une grande injure à Dieu et un

[1] Qui enim non diligit fratrem suum quem videt, Deum, quem non videt, quomodo potest diligere ? I *Joann.* IV, 20.

grand tort au prochain. Il s'y trouve en effet un concours de personnes qui font profession du véritable amour. La manière de bien aimer et l'occasion de sentir la douceur de la charité accomplie s'y rencontrent, et les âmes y sont disposées à devenir terribles au démon, comme une armée rangée en bataille.

Or qu'est-ce qu'une armée sinon une union de soldats bien rangés et bien réglés? Cela se rencontre aussi dans une communauté religieuse : l'union y est faite et bien réglée par la charité, et de cette union il se fait comme un corps d'armée. Celui donc qui trouble cette union par le défaut de charité, ne fait-il pas une grande injure à Dieu et un grand tort au prochain, que la charité de Dieu y a placé pour combattre et vaincre ses ennemis? Bien loin de se diviser il faut donc lutter pour défendre l'union de la charité, comme les soldats le font pour empêcher que leur bataillon ne soit enfoncé ou rompu : car s'il se rompt, c'en est fait d'eux. De même aussi si l'union de la charité se relâche en Religion, ce n'est plus une Religion : car les cœurs ne sont plus reliés ensemble.

Ouvrez sur cela votre cœur aux affections, ma chère Sœur, en disant par exemple : O source de charité! que ne dois-je point faire ou souffrir pour ne pas empêcher que vous vous répandiez partout, que vous régniez partout et que vous absorbiez tout et toujours?

Qu'est-ce qui peut être comparé à cette aimable charité? O mon Seigneur! puisque le soldat expose sa vie à la guerre pour contribuer à la victoire de son bataillon, je le reconnais, je serais lâche

et indigne d'être dans la milice de la sainte Religion, si je ne sacrifiais toutes mes satisfactions pour conserver l'union de la charité, pour l'augmenter et pour empêcher qu'elle ne soit violée ou diminuée.

Examinez ensuite l'état de votre âme sur la charité envers le prochain.

1° Voyez si vous avez la ferme résolution d'aimer toutes vos Sœurs également pour Dieu, sans vouloir vous complaire plus en l'une qu'en l'autre sinon par la raison d'une plus grande ressemblance qu'elle aurait avec Dieu, c'est-à-dire d'une plus grande vertu : car hors de là ce ne serait pas aimer le prochain avec justice, ni purement pour Dieu.

2° Voyez encore si vous ne nourrissez pas d'aversion, si petite qu'elle soit, contre quelqu'un : car nourrir l'aversion, c'est vouloir affamer la charité.

3° Voyez enfin si vous êtes résolue de supporter les autres avec patience, et si vous vous étudiez à la douceur qui est comme le baume de la charité, qui récrée le cœur, adoucit le mal et guérit les plaies. Sans cela votre charité ne ressemblerait qu'à un soleil représenté dans l'eau d'une fontaine, qui ne paraît plus quand on vient à agiter l'eau ou à la troubler.

Le fruit spirituel de cet examen et vos résolutions seront de vous étudier à retrancher en vous tout ce qui est contraire à ces vérités.

Adressez-vous à la sainte Vierge et à votre bienheureux Père ; conjurez aussi toutes les âmes saintes de la céleste Jérusalem, par la charité et

l'union où elles sont avec Dieu et qu'elles ont entre elles, de vous accorder un secours favorable.

III. Pour le troisième et le sixième jour de retraite.

DISPOSITION PRÉPARATOIRE.

Le matin, en vous levant, vous ferez quelques aspirations à Dieu, comme les jours précédents, pour obtenir ce qui est contenu dans le troisième point, à savoir : de vous animer à perfectionner la pratique de votre amour envers Dieu et envers votre prochain.

L'heure de votre oraison étant venue, vous vous disposerez à entrer dans le secret de la face du Seigneur, comme les jours précédents.

Puis vous étant établie avec un profond respect devant ce divin miroir, vous tâcherez de vous animer à perfectionner d'abord votre amour envers Dieu par les deux considérations suivantes :

CONSIDÉRATIONS SUR L'AMOUR ENVERS DIEU.

Première considération. — L'amour de Dieu envers nous n'a jamais été oisif ; mais au contraire l'ingratitude et l'infidélité des hommes l'ont animé à montrer par des œuvres admirables ce qu'il était capable de faire, plutôt que de le porter à se restreindre. Ce divin amour est comme un soleil qui luit toujours sur nos têtes. Il fait le jour en nous malgré les ténèbres épaisses de nos esprits gros-

siers, et il produit la différence des saisons dans nos âmes par la variété des états intérieurs où il nous met ; mais c'est pour y faire naître les fruits du saint amour et pour les faire parvenir à la perfection de leur maturité : car qu'en serait-il des fruits s'ils demeuraient sans mûrir ?

Deuxième considération. — La sainte Religion est une école du saint amour, où la bonté divine nous a mis comme en pension, ainsi que des écoliers, pour apprendre à en bien faire tous les exercices, soit en surmontant toutes les difficultés, soit en domptant les passions et en les contenant sous la bride et la gouverne de la charité, pour nous exercer ainsi aux pratiques de la bonne guerre et pour surmonter ainsi tout ce qui pourrait empêcher notre avancement spirituel. La fin de Dieu, en nous appelant à cet état, n'est donc autre que de nous voir profiter en son amour, et c'est pour cela qu'il nous en fournit les moyens : car lui, le premier Maître, il nous donne des maîtres en second ainsi que des exemples, des règles et des instructions.

Bien plus, il nous est toujours présent lui-même pour nous marquer par les ordres secrets de sa Providence les différents exercices de notre école spirituelle ; il est là pour nous encourager, nous fortifier et nous secourir d'une manière qui est invisible aux yeux de notre corps, mais qui est bien reconnaissable pour nos âmes.

Produisez des affections sur ce sujet, en disant avec David ces paroles d'admiration : « Seigneur, qu'est-ce que l'homme pour vous être fait connaître à lui ? Qu'est-ce que le fils de l'homme pour

tenir compte de lui[1] ? » Appliquez-vous ces paroles à vous-même et dites à Dieu : Qui suis-je ? et en quoi ai-je mérité de recevoir de votre bonté tant de secours et de bienfaits ?

Rappelez-vous ici les grâces de votre création, de votre vocation au christianisme et enfin de votre vocation à l'état religieux. O mon Dieu ! sera-t-il dit que vous n'ayez jamais cessé d'un seul moment de me faire du bien, et que je n'avancerai pas dans l'exercice de vous plaire ? que vous travailliez incessamment sur moi, et que je perdrai le temps qui ne m'est donné que pour croître en grâce auprès de vous ? que vous m'ayez plantée dans votre jardin, et que je demeurerai comme une plante infructueuse qui occupe la terre inutilement ? O beau soleil ! échauffez et arrosez la pauvre terre de mon âme, afin qu'elle produise son fruit : « un vin exquis digne de la bouche de mon Bien-Aimé[2] ».

O mon Dieu ! je confesse que si je ne me perfectionne en votre amour, après avoir été transportée dans le jardin de vos délices, je mérite que vous prononciez sur moi cette terrible sentence : « Ainsi donc coupez-la, car pourquoi occupe-t-elle la terre[3] », puisqu'elle ne rapporte rien ?

O beau soleil, soleil éternel ! souvenez-vous que je ne suis que poussière. Mon âme se présente à vous, comme une terre aride et desséchée, qui at-

[1] Domine, quid est homo, quia innotuisti ei ? aut filius hominis, quia reputas eum ? *Ps.* CXLIII, 3.

[2] Vinum optimum, dignum dilecto meo ad potandum. *Cant.* VII, 9.

[3] Succide ergo illam ; ut quid etiam terram occupat ? *Luc.* XIII, 7.

tend vos célestes influences ; elle espère en vous, elle est soumise à toutes vos volontés et elle a confiance que par l'épanchement de votre bonté elle produira son fruit de fidélité. Elle attend tout de vous : car sans vous, ô mon Dieu, il n'y a à espérer ni lumière, ni pluie, ni bourgeons, ni fleurs, ni feuilles, ni fruits ; mais avec vous tout vient en perfection.

Et maintenant pour vous animer à perfectionner votre amour envers le prochain, servez-vous des deux considérations suivantes :

CONSIDÉRATIONS SUR L'AMOUR ENVERS LE PROCHAIN.

Première considération. — Puisque votre prochain a toujours été uni avec vous dans l'amour éternel de Dieu, et puisque cet amour éternel a voulu comme se sacrifier pour lui aussi bien que pour vous dans l'Humanité sacrée de Jésus-Christ, vous devez donc considérer le prochain comme un fruit de l'amour de Dieu, et par conséquent comme une chose dont le prix est infini. Vous devez le regarder avec vous-même comme un même objet de la tendresse de l'amour de Dieu, comme un membre d'un même corps, et comme un enfant d'un même Père. Considérer le prochain d'une autre manière, ce serait vouloir diviser l'œuvre de la Rédemption du Fils de Dieu ; et comme il nous a rachetés tous ensemble, et qu'il a payé pour tous ensemble, il ne faut pas s'étonner s'il désire tant que nous soyons tous unis ensemble par la sainte charité.

Deuxième considération. — Il ne faut qu'écouter les paroles du testament de Jésus-Christ pour connaître ses intentions. Nous y verrons ce qu'il nous lègue et ce qu'il nous recommande, étant sur le point de mourir. Si les dernières paroles d'un père qui meurt de sa mort naturelle pénètrent si fort les cœurs de ses enfants, celles d'un Dieu fait homme pour nous, qui joint pour nous la mort à son immortalité et qui se livre à une mort violente pour nous, doivent bien nous pénétrer davantage.

Les paroles de ce testament, ma chère Sœur, nous font assez voir que c'était l'amour qui le faisait mourir pour nous, puisqu'étant près d'affronter les douleurs de la mort, il n'avait que des paroles d'amour et des recommandations d'amour à faire à ceux qui étaient ses disciples. Il montrait par là que son esprit et son cœur n'étaient occupés que d'amour.

Ecoutons donc ces dernières paroles qui sortaient de sa bouche divine, comme des flammes de la charité qui brûlait son cœur. Considérons ce qu'il nous recommande, comment il nous le recommande, et de quelle manière il veut que nous accomplissions ce qu'il recommande.

Or voici ses paroles : « Tel est mon commandement : C'est de vous aimer les uns les autres, comme je vous ai aimés [1] » ; et aussitôt après, il se donne lui-même comme exemple, et il nous explique de quelle manière il nous a aimés : « Personne ne peut avoir une plus grande charité que

[1] Hoc est præceptum meum, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos. *Joann.* xv, 12.

de donner sa vie pour ses amis [1] ». C'est ainsi qu'il nous a aimés ; et c'est assez nous faire entendre jusqu'à quel point nous devons aimer notre prochain.

Jésus-Christ nous dit encore : « Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis [2] » ; et il ajoute immédiatement : « Ce que je vous commande est de vous aimer les uns les autres [3] ». Pour faire entrer ce commandement plus avant dans les cœurs de ses disciples, il leur remontre que c'est son amour qui les a prévenus par son choix. Il veut ainsi les animer à témoigner au prochain un amour qui imite le sien, qui n'attende pas pour aimer qu'on soit aimé, mais qui prévienne les autres en charité.

Enfin Jésus s'écrie : « Père saint, conservez en votre nom ceux que vous m'avez donnés, afin qu'ils soient un comme nous [4] ».

Et ainsi après les commandements il a recours à la prière, et sa charité le porte à ne demander pour nous rien de moindre que de nous voir unis entre nous comme il est uni avec son Père. Il se sert donc des moyens les plus puissants pour établir la charité entre nous, à savoir : l'exemple, le commandement et la prière.

Ouvrez votre cœur aux affections sur ce sujet : O Sauveur de nos âmes ! quel avantage pouvez-

[1] Majorem hac dilectionem nemo habet, ut animam suam ponat quis pro amicis suis. *Joann.* xv, 13.

[2] Non vos me elegistis ; sed ego elegi vos. *Ibid.*, 16.

[3] Hæc mando vobis ut diligatis invicem. *Ibid.*, 17.

[4] Pater sancte, serva eos in nomine tuo, quos dedisti mihi, ut sint unum, sicut et nos. *Ibid.* xvii, 11.

vous retirer de l'amour que les hommes se portent les uns aux autres? Ce ne peut être que le même amour qui vous a porté à mourir pour nous qui vous presse d'exciter les pauvres misérables enfants d'Adam à prendre la charité comme l'unique remède qui puisse leur donner la paix, consoler leurs misères et leur sauver la vie.

O mon Seigneur! vous nous avez assez montré par vous-même ce que peut la charité, ce qu'elle vaut et quels effets elle produit. Elle sauve tout, elle convertit tout le monde, elle apaise sans cesse la colère de Dieu au sujet de l'ingratitude des hommes.

O Seigneur, mon Dieu! serai-je si ingrate à votre charité, si insensible à vos dernières paroles, si rebelle à vos commandements d'amour, que de négliger de m'avancer dans la pratique de cette charité?

J'entends l'Epouse qui vous dit que l'odeur de vos parfums surpasse l'odeur de tous les autres parfums. Vos parfums, ô mon Sauveur, ce sont les exercices de votre charité qui a été forte pour tout faire, suave pour tout excuser et pardonner, patiente pour tout souffrir; forte pour mourir pour tous les hommes, suave pour prier pour vos ennemis, patiente pour souffrir la dérision de ceux-mêmes pour qui vous enduriez la mort.

O Sauveur de mon âme! je crois que la marque la plus assurée, que puisse avoir une âme d'être du nombre de vos Epouses et d'être unie à vous, c'est de répandre partout l'odeur de la charité : car c'est signe qu'elle s'est approchée de Celui qui en est l'auteur.

Et sur ce sujet tels seront le fruit spirituel et vos résolutions :

1° Considérez ce cher prochain dans le sein de son Sauveur et du vôtre, où il est comme un objet de son amour et où vous êtes unie avec lui.

2° Regardez votre état comme une école sainte dont Jésus-Christ est le Maître, et où vous devez vous exercer à la pratique d'une exacte fidélité dans les règles de votre état, afin de participer à la perfection du saint amour.

3° Prenez pour modèle de votre charité envers le prochain la force, la suavité et la patience de celle de Jésus-Christ envers vous et envers tous les hommes.

Adressez-vous à la sainte Vierge qui est la mère de la belle dilection, et qui est comme le temple où la charité elle-même a établi sa demeure.

Tournez-vous aussi vers votre saint Fondateur et Père, et conjurez-le par son admirable charité envers le prochain de vous en communiquer l'esprit et de vous apprendre la manière de la pratiquer.

Enfin adressez-vous à tous les esprits bienheureux, qui dans sa source goûtent à présent la divine charité.

J'espère aussi que, touchée de tous ces motifs, vous me donnerez une bonne part en la sainte dilection, pour recommander à Dieu tous mes besoins dans vos ferventes prières.

Que le Seigneur soit béni dans les siècles des siècles !

CHAPITRE II

RÉFLEXIONS SUR LA RETRAITE ANNUELLE ET SUR LE PROGRÈS CONTINUEL DANS LA VERTU.

ARTICLE PREMIER

RÉFLEXIONS SUR LA RETRAITE ANNUELLE.

Réponse à une Religieuse.

Ma chère Sœur,

Que Dieu fasse de votre âme un temple de sa gloire dans lequel il vienne et où il établisse sa demeure, comme il le promet à ceux qui l'auront aimé et qui auront donné des preuves de leur amour par l'observance fidèle de ses paroles sacrées. Il ne dit pas simplement de ses commandements, mais de ses paroles, pour nous faire connaître que tout ce qu'il a dit dans l'Evangile doit être compris dans cette observance. Puisque ses saintes paroles contiennent toute la vérité et qu'il n'y en a pas une qui mérite moins de respect que les autres, étant toutes sorties de la même bouche, il est bien juste que nous les mettions toutes en pratique : car si nous en négligions une seule, nous la déshonorerions en la traitant comme inutile.

Je me hâte de vous envoyer ce mot afin qu'il vous trouve encore dans votre retraite, où vous abondez en désirs de faire un renouvellement de vous-même.

Or le désir de ce renouvellement en est déjà le commencement, car Dieu se plaît à l'exaucer, ainsi que nous l'assure David, qui excite son âme à bénir Dieu en disant : « C'est le Seigneur qui remplit tous tes désirs, ô mon âme, par l'abondance de ses biens ; c'est lui qui te renouvelle et rajeunit comme l'aigle [1] ». Puis donc que c'est Dieu qui nous donne les bons désirs, il faut croire que ce n'est pas pour les laisser inutiles, et il faut espérer qu'il les comblera des véritables biens que vous souhaitez, qui renouvelleront votre homme spirituel pour lui rendre la vigueur d'une ardente jeunesse.

Ce corps de corruption et de misère que nous portons, pèse toujours sur l'âme, et il ressemble au poids de l'horloge qui descend à terre et qu'il faut relever chaque jour. Mais de plus, de temps en temps, il faut imiter les maîtres horlogers, qui démontent les horloges pour nettoyer la rouille et la crasse qui s'est formée de l'huile servant au mouvement des roues dans les trous où tournent les pivots. Ils visitent toutes les pièces et les présentent au feu pour que la flamme consume toute trace de souillure. Ils essuient soigneusement toutes les roues, et, les ayant remises en place, ils ajoutent de nouveau un peu d'huile, et l'horloge marche ensuite comme si elle était neuve.

Continuons cette comparaison de l'horloge, elle servira pour vous faire comprendre ce que nous voulons dire. Le maître horloger n'y met qu'un peu d'huile, car le trop ne servirait qu'à se convertir

[1] Qui replet in bonis desiderium tuum : renovabitur ut aquilæ juventus tua. *Ps.* CII, 5.

en crasse, puisque c'est le propre du fer de produire une rouille qui noircit l'huile et la rend toute boueuse. Il remet de temps en temps de l'huile nouvelle, mais c'est toujours en petite quantité, de peur que la poussière ne produise de la crasse et qu'elle n'empêche l'horloge de bien aller ou même qu'elle ne la fasse arrêter.

Faisons à présent l'application de cette comparaison. La nécessité de nous remonter chaque jour, comme le poids de l'horloge, se connaît assez par l'expérience, qui nous fait voir que le poids de nos inclinations tend toujours vers la terre et qu'il s'y reposerait, si on ne le relevait. La nécessité de nous démonter aussi quelquefois nous-mêmes, comme pièce à pièce, par l'examen et par la considération, pour visiter tous les ressorts de notre conscience et de nos habitudes, et pour en réparer les défauts, nous est rendue évidente par notre propre expérience. Mais S. Paul nous en avertit aussi et nous y exhorte parfaitement bien en nous disant « qu'il faut déposer le vieil homme », non pas selon la nature, mais « selon son ancienne conversation », c'est-à-dire selon sa précédente manière de vivre et de désirer : car « il se corrompt en suivant les désirs de l'erreur », et il faut « le renouveler par l'esprit de notre esprit[1] » ; et dans un autre endroit il dit encore : « C'est pourquoi nous ne perdons pas courage ; mais bien que notre homme extérieur se corrompe, toutefois celui qui

[1] Deponere vos secundum pristinam conversationem veterem hominem, qui corrumpitur secundum desideria erroris. Renovamini autem spiritu mentis vestræ. *Ephes.* IV, 22, 23.

est intérieur se renouvelle de jour en jour[1] ».

Que veut dire l'Apôtre en nous avertissant « de nous renouveler par l'esprit de notre esprit »? Il veut dire qu'il faut reporter souvent notre esprit au Père des esprits avec humilité et avec confiance, et le lui exposer comme une horloge qu'on présente au maître ouvrier, afin qu'il y travaille ainsi qu'il jugera à propos et qu'il la fasse bien aller.

L'Apôtre nous indique encore par ces paroles qu'il faut que notre esprit se replie sur lui-même, pour y découvrir ce qui n'est pas conforme aux connaissances que Dieu nous a données de ce qu'il est, de ce que nous sommes et de ce que nous nous sommes engagés à lui rendre, afin de réparer ce qui est défectueux, de même qu'on visite les roues de l'horloge pour en ôter la rouille et la crasse.

S. Paul ajoute « que notre homme intérieur se renouvelle de jour en jour »; cela nous montre le besoin qu'il a d'être remonté chaque jour comme l'horloge, afin de pouvoir marcher tout de nouveau par le secours de la grâce et par notre application à la prière et à la vigilance : car c'est là ce qui relève son poids et ce qui le fait marcher. Cela nous apprend aussi la confiance que nous devons avoir en Dieu, puisqu'il prend soin « de nous renouveler chaque jour », et, comme le dit l'Apôtre, « bien que notre homme extérieur se corrompe ». Ces paroles nous font voir la nécessité de nettoyer la rouille et la crasse qu'il contracte. En effet, âme pieuse, l'homme extérieur se corrompt de bien des

[1] Propter quod non deficimus ; sed licet is, qui foris est, noster homo corrumpatur, tamen is, qui intus est, renovatur de die in diem. II *Cor.* IV, 16.

manières, et même il est cause que l'huile de la grâce et de la consolation de l'esprit ne peut pas garder longtemps sa pureté en nous, et que le péché y produit toujours quelque chose qui souille cette huile, comme le fer noircit l'huile de l'horloge.

De là vient aussi qu'il se produit de la crasse dans nos cœurs par l'effet de nos négligences et de nos lâchetés. Nos actions rendues ainsi rampantes amassent comme une espèce de poussière qui arrête encore davantage notre avancement spirituel. C'est là ce qui engage le grand Maître à nous ménager ses dons et à mettre la main sur nous pour nous purifier, et pour nous disposer à les recevoir, comme une huile qui adoucit et renouvelle tous les mouvements de notre esprit et de notre cœur.

Ainsi la connaissance de nos besoins nous doit porter à correspondre aux desseins de Dieu et à travailler avec lui pour remettre notre homme intérieur en état de bien marcher sans que rien ne l'arrête. Or la retraite est un lieu choisi pour démonter, purifier et réparer cette horloge spirituelle. Prenez donc la résolution d'y bien travailler en la présence du grand Maître qui vous y appelle pour cela, et faites que votre exactitude et votre diligence l'attirent à faire en vous avec complaisance toutes les réparations.

Pour cela démontez les trois grandes roues de cet homme intérieur, qui sont votre entendement, votre volonté et votre cœur, et qui sont la source de vos sentiments naturels. Présentez à Dieu toutes ces roues en le suppliant d'y mettre la main et de vous faire bien connaître ce qu'il faut y nettoyer.

1° Prenez d'abord le rouage de votre *entende-*

ment et regardez attentivement s'il ne s'y trouve pas de l'estime pour soi-même, de l'attache pour ses propres sentiments, et de la curiosité pour les choses superflues et séculières : car, pour bien faire, le monde et son esprit doivent pour nous être submergés dans l'océan de la foi, comme les Egyptiens furent engloutis dans la mer Rouge pour la délivrance des Israélites.

Voyez aussi si votre entendement ne nourrit pas des soins inquiets et des prévoyances superflues, en négligeant de les rejeter dans le sein de la Providence, comme nous l'avons dit au onzième Avis, page 411 et suivantes.

Voyez enfin s'il ne s'occupe pas à faire des réflexions inutiles sur les choses qu'il connaît assez ou qu'il lui importe peu de connaître, afin qu'en retranchant ces réflexions il puisse donner beaucoup à la pratique et peu aux spéculations.

Et alors considérant les fautes que vous aurez commises sur tout cela, secouez cette poussière et détruisez cette rouille en la présence du grand Maître. Jetez dans le feu de sa charité tout ce qui aura passé jusqu'au péché, afin qu'il le consume, et excitez ce feu par le regret d'une amoureuse pénitence pour qu'il brûle plus ardemment.

2° Visitez encore plus exactement le rouage de votre *volonté :* car c'est la roue principale qui fait marcher les autres, ou qui les arrête ; c'est elle qui est surtout exposée à s'encrasser. Mais au contraire quand elle est bien nette, il importe peu que les autres roues soient un peu poudreuses : car elle ne laisse pas de les faire marcher et de leur faire sonner les heures selon le cours du Soleil éternel.

Considérez donc cette roue de la volonté et voyez si elle veut autre chose que Dieu et son amour ; si elle n'est pas attachée à quelque péché, à quelque imperfection ou à quelque créature ; et alors faites aux yeux du grand Maître ce que vous avez fait sur la roue de votre entendement.

3° Enfin visitez le rouage de votre *cœur*, et considérez s'il n'est point trop engagé dans ses affections et si ses sentiments ne sont pas trop vifs : car quoiqu'il faille faire peu d'état du sentiment comme n'étant point capable de nous rendre coupables sans qu'il y ait consentement, néanmoins la mortification doit en avoir émoussé la pointe, afin que, si elle pique, elle ne puisse percer et pénétrer. Si donc elle perce encore, c'est-à-dire, si non seulement elle pique, mais qu'elle pénètre l'âme en la troublant au delà de ce qui est inévitable à la nature, c'est signe que le sentiment n'est point assez mortifié. Jetez donc tout ce que vous y trouverez d'impur dans le feu de la charité de votre Maître, en lui promettant de vous appliquer à la mortification de vos sentiments. Après cela mettez-vous tout entière entre ses mains, en vous abandonnant à toutes les opérations qu'il lui plaira de faire en vous, et ce sera le moyen de vous voir renouvelée et bien réparée.

Mais ne vous étonnez pas si ce céleste Maître ne vous applique point autant d'huile de consolation sensible, ni aussi souvent que vous le voudriez bien, parce qu'il sait que la poussière de la mollesse et la crasse de la négligence s'attachent facilement à cette huile ; et c'est la raison pour laquelle il ne la donne ordinairement qu'avec mesure. Nous voyons

en hiver que quand les roues d'une horloge sont bien séchées par la gelée, elles vont plus vite ; il en arrive souvent de même aux âmes pieuses que Dieu tient un peu en sécheresse. Il faut donc s'abandonner entièrement à sa conduite, et croire que sa bonté donnera de cette huile autant qu'il en sera nécessaire. Pourvu que notre horloge spirituelle marche et qu'elle sonne bien les heures à son gré, ce nous doit être assez.

Voilà l'idée que vous prendrez pour bien faire votre retraite, et pour le reste vous vous servirez des exercices qui vous sont marqués au chapitre précédent, page 747 et suivantes.

ARTICLE II

RÉFLEXIONS SUR LE PROGRÈS CONTINUEL DANS LA VERTU.

L'autre demande que vous me faites regarde l'importance qu'il y a de ne point s'arrêter dans le chemin de la perfection et de ne point se relâcher. La comparaison de l'horloge nous servira encore à vous expliquer ce point notable.

Une bonne horloge doit toujours marcher, et ne s'arrêter que lorsque le poids vient à lui manquer. De même l'âme doit toujours avancer et faire paraître sur son cadran spirituel qu'elle suit fidèlement le cours du Soleil divin, jusqu'à ce que la vie du corps lui manque, ce qui est signifié par ce poids qui s'arrête. Qu'arriverait-il si outre la poussière et la crasse que contracte l'horloge on y jetait en-

core quelque chose qui pût la retarder ou qu'on l'arrêtât tout exprès? Elle deviendrait sans doute importune par son irrégularité, et elle ferait déshonneur au maître qui l'a faite et qui ne l'a mise en bon état qu'afin qu'elle marquât avec ordre les heures du jour et de la nuit. Ce serait aussi tenter la patience du maître que d'arrêter cette horloge à divers intervalles : ce serait même l'obliger d'abandonner tout à fait le soin de son propre ouvrage. Or celui qui s'arrête dans le chemin de la perfection, fait tout cela envers Dieu ; il lui devient importun et il déshonore le Maître, qui dit : « Je vous ai établis pour que vous alliez [1] » ; mais il doit bien craindre aussi que le Seigneur ne cesse de prendre soin de sa conduite, en l'abandonnant à ses propres dérèglements.

Plus les soins de Dieu s'étendront sur nous, plus nous aurons de grâce, de force et de facilité pour tout faire et tout supporter ; mais nous éloignerons Dieu de prendre soin de nous à proportion que nous négligerons d'avancer et de le suivre : car nous cesserons alors de vouloir approcher de lui.

Ne portons-nous pas incessamment l'image de Dieu dans nos âmes ? Pourquoi donc cesser de la représenter dans nos œuvres ? Or nous cesserons dès aussitôt que nous nous relâcherons : car sa charité est toujours active sur nous, et nous ne saurions la représenter que par l'activité d'un amour réciproque.

Si la bonté de Dieu ne cesse pas un moment de nous faire du bien, pourquoi cesserions-nous de

[1] Posui vos ut eatis. *Joann.* xv, 16.

nous étudier à lui plaire ? Mais si le pur amour ne peut l'obtenir de nous, il faut du moins que la nécessité nous presse d'avancer : car l'expérience ne nous apprend que trop qu'une âme qui se propose d'en demeurer où elle est, ou de se relâcher, s'expose à tout perdre. Le malade qui se décide à ne plus prendre qu'une seule médecine, ou qui veut choisir quelque chose de plus agréable à son goût que les médicaments dont il a besoin, ne renonce-t-il pas à sa guérison et ne s'expose-t-il pas au danger de perdre la vie? Il doit continuer à user des remèdes prescrits et observer la diète jusqu'à ce qu'il soit guéri ; autrement c'est comme s'il ne faisait rien. Il en est de même pour nos âmes : elles sont malades d'une maladie spirituelle d'une bien plus grande conséquence que toutes celles du corps, et cette maladie durera tant que nous vivrons dans la prison de notre corps. Que nous arrivera-t-il donc si nous discontinuons de prendre les remèdes que Dieu nous a préparés contre nos passions et d'observer cette diète des mortifications que ce Médecin spirituel nous ordonne contre le trop-plein de notre amour-propre ? Nous nous en trouverons de plus en plus mal, nos âmes sentiront chaque jour les passions se fortifier, les vertus dans un plus grand danger de décroître et la vie spirituelle tomber dans les langueurs et les douleurs de la mort.

Toujours et partout nous portons avec nous le venin de la concupiscence, qui est tempéré par la grâce, en sorte qu'il ne nous fera point de mal si nous ne le voulons ; et même ce venin nous servira de remède purgatif contre la corruption de notre

conscience, comme l'antimoine, qui est un poison entrant dans la préparation de l'émétique, sert de remède contre la corruption des corps. Mais pour peu que nous donnions aux sollicitations de cette concupiscence, en nous arrêtant ou en nous relâchant ; pour peu que nous nous éloignions de la poursuite de ce qui attire la grâce à se complaire et à s'augmenter en nous, la concupiscence cherchera subtilement à prendre le dessus, et elle ne cessera point de le chercher jusqu'à ce qu'elle l'ait trouvé. Il n'y a point de juste milieu ni d'arrêt dans la concupiscence ; elle ira toujours à toutes les extrémités du mal pour peu qu'on la laisse régner ; il ne faut donc pas qu'il y ait ni arrêt, ni milieu dans la poursuite de ce qui lui est opposé et qui empêche ses mauvais effets. Prenons un exemple vulgaire : un malade veut manger une pomme crue ; mais il n'en a pas sitôt avalé quelques morceaux que les tranchées de la colique le saisissent ; il s'agite, se tourne et se retourne de tous les côtés sans trouver de soulagement. Il sent alors ce que lui coûte la satisfaction d'un appétit dans une chose qui lui paraissait de peu d'importance. La même chose arrive souvent aux âmes qui se sont relâchées : le morceau leur demeure sur le cœur, et elles sont dans des douleurs et des alarmes mortelles.

Si, ayant avancé dans la vertu, nous avons mis notre homme animal sous la domination de notre homme spirituel, tenons-l'y bien soumis : car il a fallu beaucoup de fatigues et de combats pour l'y mettre ; mais pour peu que nous le relâchions et que nous le rapprochions indiscrètement de ce qui s'accorde avec ses inclinations, il se retrouvera in-

continent lui-même, et tâchera de reprendre de nouvelles forces. L'âme ne s'en aperçoit le plus souvent que quand elle veut le ramener au devoir et à la raison ; mais alors il lui fait sentir qu'il est toujours lui-même, et il imite les enfants qui font les méchants, criant et résistant pour ne point quitter ce qu'ils tiennent. Il faut donc qu'il en coûte à la pauvre âme pour reprendre ce qu'elle a accordé ; aussi elle se voit réduite à recommencer tout de nouveau ses premiers travaux pour le réduire à sa domination.

Quand quelqu'un a le bras nouvellement remis d'une fracture, il ne faut pas qu'il le remue avant le temps nécessaire pour le raffermir : car s'il le remue, il lui faudra revenir aux douleurs et aux larmes, comme dans les premières opérations ; il en arrive autant à l'âme qui se relâche ou se rapproche des anciens usages de l'homme animal.

Voilà ce que l'Apôtre nous veut enseigner en disant : « Je crains que vos sens ne se corrompent ». Il faut bien du temps et du travail pour réformer un peu ces sens et les rétablir sous le domaine de l'homme spirituel ; mais il en faut fort peu pour reprendre les habitudes de l'homme animal : c'est pourquoi S. Paul nous avertit d'y prendre bien garde.

Enfin nous pouvons dire que si Dieu, dans la sagesse de ses conseils, a résolu de nous laisser toujours les attaques de la concupiscence qui nous font la guerre ou qui sont toujours prêtes à nous la faire, ce n'est que pour nous mettre dans la nécessité de nous avancer toujours vers lui afin d'être en sûreté, et pour nous ôter l'occasion de nous reposer

dans l'oisiveté ou la lâcheté. Ce ne serait plus faire la guerre que de se reposer ainsi, mais attirer l'ennemi sur soi pour être dépouillé ou pris par surprise, et c'est ce que l'ennemi s'étudie de faire sur les âmes qui s'arrêtent dans la vertu : car elles lui donnent occasion d'espérer, au lieu que celles qui avancent toujours le mettent au désespoir.

Et maintenant, âme pieuse, écoutons pour conclusion les dernières paroles que, sur le point de mourir, le grand S. Antoine dit à ses disciples avec une tendresse maternelle, ainsi que nous le rapporte S. Athanase.

« Je n'ai, dit-il, ni or ni argent à vous laisser, mais recevez cette recommandation qui vous sera commune à tous : Que personne d'entre vous ne s'attiédisse dans la poursuite de ce que vous vous êtes proposé en prenant l'état que vous avez embrassé ; mais qu'il s'applique toujours à perfectionner ce qu'il a commencé. Pour moi, mes chers enfants, j'entre dans la voie de mes Pères, ainsi que parle l'Ecriture : car le Seigneur m'appelle, m'invitant d'aller à lui, et le désir de voir les biens célestes me presse. Quant à vous, enfants chéris de mon cœur, je vous en supplie, prenez garde de perdre en un moment le fruit de tant de travaux. Pensez que c'est aujourd'hui même que vous avez commencé la pratique de la vie religieuse, et faites que la force de votre volonté et de votre première résolution s'accroisse de jour en jour plutôt que de diminuer. »

Cet homme si saint fait ici paraître par la tendresse de ses paroles combien il désirait que les cœurs de ses enfants en fussent bien pénétrés :

car sa longue expérience lui en avait fait connaître l'importance. La vie est courte, mais bien longue est l'éternité ; la mort nous presse, pourquoi nous arrêter ? « Marchons comme des enfants de lumière [1], » pendant que le jour luit sur nos têtes, et que « l'aujourd'hui se compte encore pour nous [2] » : car peut-être le lendemain ne viendra jamais ; et puisque « nous appelons Dieu notre Père, ne cessons pas de marcher après lui [3] » : en effet c'est une de ses volontés qu'il nous a signifiée par la bouche de son Prophète. Si nous ne l'accomplissons, nous ne le traiterons pas comme notre Père, et il est à craindre qu'il ne nous traite point comme ses enfants. Ayons donc autant de résolution d'avancer et de le suivre que nous avons de désir qu'il nous montre partout et en tout qu'il est notre Père ; et c'est là ce que je vous souhaite vivement.

CHAPITRE III

CONSIDÉRATIONS SUR LA RETRAITE ANNUELLE.

A une Religieuse cloîtrée.

Dieu soit béni, ma chère Sœur, et qu'il envoie devant vous son ange précurseur, qui donne de la terreur à vos ennemis, et qui vous conduise dans

[1] Ut filii lucis ambulate. *Ephes.* v, 8.
[2] Donec Hodie cognominatur. *Hebr.* III, 13.
[3] Patrem vocabis me, et post me ingredi non cessabis. *Jer.* III, 19.

le désert de la solitude où vous allez pour vous avancer vers la terre promise. Nous pouvons chercher le désert et le trouver même dans le monde : car le monde nous devient un désert, c'est-à-dire un abandonné, à mesure que nous nous étudions à le quitter encore plus de cœur que de corps. C'est à quoi je suis persuadé que vous voulez travailler, et je l'entrevois par votre lettre qui est courte, mais toute de cœur ; aussi j'y vais répondre selon votre désir et d'une manière simple, courte et cordiale.

Formez le dessein et les résolutions de votre voyage sur ces paroles que Moïse dit à Pharaon : « Nous ferons un chemin de trois journées dans le désert, et là nous sacrifierons au Seigneur notre Dieu [1] ». Vous aussi, c'est pour renouveler votre sacrifice que vous entreprenez le chemin de la solitude. Ce n'est point sur le bord du désert que Moïse veut faire son sacrifice : car l'Egypte serait trop rapprochée ; le cœur et les affections seraient encore trop près des choses que l'on quitte, on se retournerait pour les regarder, l'esprit serait piqué trop vivement par la pointe de ces objets, et par suite de ces piqûres l'âme serait troublée dans la consommation de son sacrifice. Il faut avancer trois journées dans le désert, afin de s'éloigner du monde dans une mesure convenable pour faire le sacrifice qui demande du *repos*, du *silence* et de la *liberté*.

Il vous faut donc prendre la résolution de marcher trois jours dans la solitude où vous allez, et

[1] Viam trium dierum pergemus in solitudinem ; et sacrificabimus Domino Deo nostro. *Exod.* VIII, 27.

ces trois jours vous indiqueront une triple chose à obtenir : la première sera la solitude du cœur ; la seconde, la solitude de l'esprit ; la troisième, la solitude de l'âme. Ainsi vous partagerez votre voyage en trois étapes ou demeures successives, et vous les considérerez comme des moyens pour parvenir au lieu où Dieu vous attend afin de faire de vous une victime de sa charité.

PREMIÈRE ÉTAPE.

En cette première demeure vous considérerez votre *cœur*, vous reconnaîtrez que Dieu l'a fait pour lui seul, qu'il sera toujours dans l'inquiétude jusqu'à ce qu'il se repose en lui, et que ce cœur ayant besoin de fermeté pour soutenir son inconstance, de consolation pour adoucir les travaux de son pèlerinage et d'abondance pour apaiser sa faim, il ne se trouve qu'inconstance, vanité et vide complet dans les créatures. Votre propre expérience vous donnera la conviction de ces vérités ; aussi vous vous appliquerez à rendre votre cœur solitaire, puisqu'il est à Dieu seul et qu'il ne peut avoir d'autre compagnie que la sienne sans être tiré de son centre. Mais comment le rendre solitaire, vu que ses affections sont toujours dans l'agitation ? Ce sera en faisant l'exercice d'une bonne religieuse, menant fidèlement une vie solitaire, refusant l'entretien et les occupations superflues que les créatures voudraient présenter à votre cœur, et ne le laissant jamais se reposer sur leurs affections. Par ce moyen vous conserverez le repos que

nous avons marqué comme l'une des trois choses qui est nécessaire pour bien faire votre sacrifice.

Parlez à Dieu sur ce sujet et dites-lui la parole de David : « Vous êtes le Dieu de mon cœur, Seigneur, et mon partage pour toute l'éternité [1] ». Reconnaissez la justice d'être à Dieu seul, chassez devant lui hors de votre cœur toutes les affections, les amusements, les occupations qui ne se rapportent pas à lui. Examinez vos fautes, demandez-en pardon et proposez-vous d'être dorénavant une vraie solitaire de cœur : car cette solitude de cœur est vraiment la bonne ; c'est la principale ; sans elle la solitude de corps ne serait presque rien. Mais souvenez-vous toujours que l'importunité des mouvements et des sentiments, qui parfois vous reviendront au cœur, n'empêchera pas que vous ne soyez une bonne solitaire de cœur, tant que la volonté ne leur ouvrira point la porte pour y entrer, pour s'y reposer et pour s'y amuser inutilement.

DEUXIÈME ÉTAPE.

En cette deuxième demeure vous considérerez votre *esprit*, vous le reconnaîtrez fort vif à se porter sur ce que les affections du cœur lui présentent ; et l'expérience de la solitude du cœur vous fera connaître qu'elle sert beaucoup à la solitude de l'esprit. Vous verrez que l'esprit humain a une grande pente à la curiosité, à la subtilité, à la variété et à la multiplicité. La curiosité le dissipe,

[1] Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum. *Ps.* LXXII, 26.

la subtilité le préoccupe et l'aveugle, la variété aiguise sa faim, et la multiplicité l'accable. Mais que faire pour mettre cet esprit en solitude ? Il faut s'appliquer à bannir par la liberté d'une volonté généreuse ces quatre sortes de compagnies qu'il cherche volontiers, et le ramener à la simplicité et à l'unité du Père des esprits et de l'Esprit principal qui est son centre. Par ce moyen vous acquerrez le silence intérieur que nous vous avons marqué comme nécessaire pour bien faire votre sacrifice.

Parlez à Dieu sur ce sujet et remettez votre esprit entre ses mains avec celui de son Fils bien-aimé mourant en croix. Remontrez-lui l'égarement de vos pensées et renoncez à tout ce qui pourrait vous détourner de lui. Demandez-lui qu'il conserve votre cœur et vos connaissances pures contre la vanité de la curiosité, la tromperie de la subtilité, l'amusement de la variété et l'accablement de la multiplicité.

O Seigneur ! votre conversation ne se fait qu'avec les simples. Mais qui sont ces simples ? Ce sont ceux qui n'ont que vous, qui ne partagent ni leurs intentions, ni leurs affections avec d'autres que vous, qui s'attachent à vous pour devenir un même esprit avec vous.

Examinez vos fautes et proposez-vous de devenir dorénavant une bonne solitaire d'esprit.

TROISIÈME ÉTAPE.

En cette troisième demeure vous considérerez votre *âme*, vous la verrez venant toute pure du

ciel et sortant des mains de Dieu. Vous réfléchirez qu'elle est ici-bas comme dans une terre étrangère, qu'elle porte partout des caractères et des traits de la ressemblance de Dieu, et qu'elle ne peut se contenter ni se nourrir de ce qui est matériel et terrestre. Vous la regarderez comme une flamme qui ne tend qu'à s'élever à l'éternité, à l'immortalité et au souverain bien d'où elle est sortie, et qui se porte à lui être réunie comme à son principe : en effet il ne l'a mise sur la terre que pour mettre sa fidélité dans l'exercice de l'épreuve et pour voir si la liberté de cette âme se portera à ne s'attacher à rien de ce qui l'environne, afin d'être à lui seul. C'est ici que Dieu attend nos âmes pour s'unir à elles et pour les rendre des victimes bienheureuses de sa charité ; mais il faut que nous les mettions dans une solitude parfaite, qui nous fasse renoncer à nos désirs et à toutes nos volontés, à nos affections et à nos prétentions, afin d'être nus et dépouillés de tout et exposés comme des victimes pour être sacrifiés de sa main et selon son bon plaisir.

Parlez à Dieu sur ce sujet, reconnaissez que vous savez avec certitude que l'intention de sa charité n'est autre que de nous consommer dans son union, et regrettez tous les obstacles que vous avez mis à ses desseins.

O Seigneur ! je sais bien que pour unir un objet à un autre il faut qu'il n'y ait rien entre eux qui les sépare ; la main qui est couverte d'un gant ne peut pas être jointe à une autre si le gant n'est enlevé : car autrement ce n'est point la main que l'on touche, c'est le gant. Comment donc pour-

rais-je prétendre à être unie à vous, si mon âme ne se trouve seule à seule avec vous et dépouillée de tout ?

Proposez-vous de faire la consommation de votre solitude par celle de votre âme : car c'est elle qui fait la consommation de l'union et du sacrifice, et qui donne la véritable liberté des enfants de Dieu que nous avons marquée comme nécessaire au sacrifice de la charité.

Avancez donc heureusement, ma chère Sœur, et remplissez bien ces trois journées de marche dans votre solitude. La première empêchera votre cœur d'être partagé ; la deuxième conservera votre esprit par la simplicité et la confiance ; la troisième vous rendra comme anéantie pour être transformée en une nouvelle créature, rendue et réunie à Dieu son principe et son tout. C'est ainsi qu'en perdant heureusement votre âme vous la retrouverez selon la parole de Jésus-Christ, le Seigneur béni dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il !

TABLE DES MATIÈRES

N. B. — Le traité sur le scrupule formait avec les Considérations sur l'enfance de Jésus-Christ et sur la grandeur de Dieu le XIII[e] Avis de la quatrième édition du présent ouvrage ; nous avons pensé que ce traité serait mieux placé après celui sur le péché, et nous avons mis les Considérations à la suite des Méditations (XII[e] avis), à la place des Réflexions sur la communion dont nous avons fait un chapitre à part.

Enfin nous avons divisé en deux (XIV et XV) le XII[e] Avis de la précédente édition qui traitait de la Profession religieuse et de la Retraite annuelle.

PRÉFACE VII

PREMIER AVIS

Sur la véritable vie spirituelle et en quoi elle consiste.

I. Invocation au Saint-Esprit. — Réflexions sur les dons de sagesse, de force et de piété 1
II. Réponse à deux questions : 1° Qualités d'une bonne direction spirituelle ; 2° Idée de la vraie ferveur. . . 5
III. Le miroir de vérité ou conseils pratiques pour la vie spirituelle 10
IV. De la discrétion 17

DEUXIÈME AVIS

Réponse à quatre questions sur le véritable amour.

PREMIÈRE QUESTION : Comment est-il possible d'aimer véritablement le prochain, pendant qu'on sent de l'aversion contre lui ou qu'on a des répugnances qui obligent à se faire violence pour ne pas les suivre, puisque le propre de l'amour est de remplir le cœur de suavité pour la chose aimée et de n'être jamais contraint ?

Réponse : I. Distinction entre l'amour naturel, spirituel et surnaturel ; II. Distinction entre l'amour affectif et effectif 24

Deuxième question : Quand on craint qu'il y ait du péché dans quelque petite chose, quoiqu'on ne le croie pas, ne vaudrait-il pas mieux s'en abstenir pour plus de sûreté ?

Réponse : S'instruire et agir avec simplicité, discrétion, sans subtilité. 33

Troisième question : Y a-t-il péché véniel sans volonté ?

Réponse négative : Distinguer la volonté agissante de la négligente 36

Quatrième question : Suffit-il d'aspirer et de soupirer après les pratiques de perfection qui mortifient le plus les sens, sans faire grand effort pour les pratiquer, quand Dieu en donne l'idée, et que l'on ne se sent pas le courage de les embrasser ; d'où il arrive que l'on éprouve une peine de n'avoir pas été fidèle à l'inspiration ?

Réponse : Distinguer entre inspirations générales et inspirations particulières 37

TROISIÈME AVIS

Sur la mortification.

Chapitre I : Nécessité de la mortification 41

Chapitre II : Manière de pratiquer la mortification . 46

Chapitre III : Ordre à suivre dans la pratique des mortifications. 47

Article I. En ce qui nous arrive de la part de Dieu ou du prochain sans notre choix. 48

Article II. En ce qui demande notre choix et notre application : 1° mortification de la raison ; 2° mortification dans les choses où le prochain a un juste intérêt avec nous ; 3° mortification dans les choses qui dépendent de notre liberté ; 4° de la manière de simplifier l'âme et de la mortification touchant les choses futures 49

QUATRIÈME AVIS

Sur la présence de Dieu.

I. De la présence sensible et continuelle ; II. De la présence de foi ; III. De la présence de volonté et de pratique 59

CINQUIÈME AVIS

Sur l'examen de conscience.

Article I. De l'examen de confession 69
Article II. De l'examen quotidien du soir 72
Article III. De l'examen particulier des vertus . . . 73

SIXIÈME AVIS

Sur l'oraison mentale, et direction pour en faciliter l'usage à toutes sortes de personnes.

Chapitre I : Théorie de l'oraison ou notions générales sur l'oraison. 78
Premier point. Sa facilité. 79
Deuxième point. Position du corps. 82
Troisième point. Manière de faire l'oraison. . . . 86
Quatrième point. Des distractions dans l'oraison. . 95
Cinquième point. Preuve d'une bonne oraison : le progrès dans la vertu. 99
Chapitre II : Pratique de l'oraison ou avis généraux sur la pratique de l'oraison, tant pour les commençants que pour les âmes qui sont avancées dans ce saint exercice 102
Article premier. Sur les opérations de l'esprit . . 102
Article deuxième. Sur les bons propos 108
Article troisième. Sur la matière de l'oraison . . 110
Article quatrième. Sur les divers états d'âme dans l'oraison 111
Article cinquième. Sur les actes et la manière de les faire dans l'oraison. 121

SEPTIÈME AVIS

Sur la paix de l'âme et le discernement de la vérité.

Chapitre I : Du discernement de la vérité 131
Article I. Introduction. 131
Article II. De la paix et de la vérité en général . . 134
Article III. De quatre vérités, sources de paix contre la terreur des jugements de Dieu : 1° Dieu est la charité ; 2° Dieu est la bonté ; 3° Dieu voile sa majesté ; 4° Dieu est tout en toutes choses. . . . 144
Chapitre II : De la crainte du péché, troublant la paix de l'âme 156
Article I. Du péché mortel : 1° Du péché mortel en général ; 2° Du péché mortel de simple consentement. — Distinction des différents mouvements qui se produisent en l'âme. 158
Article II. Du péché véniel volontaire 167
Article III. Du péché véniel d'infirmité 169
Article IV. Des imperfections 171
Article V. Conclusion. 173

HUITIÈME AVIS

Sur le scrupule.

Chapitre I : Notions générales sur le scrupule . . . 180
Chapitre II : Remèdes éloignés. 191
Article I. L'idée qu'on se forme de Dieu 192
Article II. La superbe 195
Article III. La communication avec les scrupuleux. 197
Article IV. Les vues ou idées poussées à l'extrême. 198
Article V. Sur diverses ignorances fort nuisibles : 1° ignorance des vérités morales ; 2° ignorances sur la confession ; 3° ignorance du vrai sens de la sainte Ecriture ; 4° ignorance du pouvoir de la raison 202
Chapitre III : Remèdes prochains. 222
Chapitre IV : Economie ou utilité du scrupule . . . 223
Chapitre V : Conclusion 226

NEUVIÈME AVIS

Réponses à cinq questions sur l'humilité, l'aridité, le support des biens et des maux, les mortifications nécessaires, et sur les lectures.

Première question : 1° Sur l'humilité qu'on doit à Dieu et au prochain pour Dieu ; 2° Sur trois degrés d'humilité. 230
Deuxième question : Sur l'aridité. — Quel est le remède contre les dégoûts et les défaillances qu'on ressent dans l'état de sécheresse et de ténèbres, et quel est le moyen de conserver son âme contente en cet état de pauvreté spirituelle ? 244
Troisième question : Sur l'indifférence à recevoir les biens et les maux, comme venant également de la main de Dieu 271
Quatrième question : Peut-on rendre volontaires les mortifications nécessaires, et comment le faire ? . . 273
Cinquième question : A propos d'une lecture. — Comment entendre ces mots : « Que toutes nos actions et tout le bien que nous pouvons faire ne peut être agréable à Dieu, si nous ne recevons de bon cœur le mal que l'on nous fait et que nous pouvons porter » ? 276

DIXIÈME AVIS

Sur la manière de se gouverner dans la tentation et l'affliction.

Première partie : De la tentation en général 282
Première leçon. Etre humble dans la tentation, et se conserver dans une crainte paisible par la confiance en Dieu. — Distinguer l'adversité, la tristesse, la tentation. (Eccli. II, 1.) 291
Deuxième leçon. Réprimer les saillies du cœur par le rabaissement, écouter les paroles de l'entendement, se défier de ses propres conseils. (Eccli. II, 2.). 297
Troisième leçon. Attendre tout son secours de Dieu seul et se conformer à sa sainte volonté. (Eccli. II, 3.). 303

Quatrième leçon. Accepter avec une sainte indifférence toutes choses de la main de Dieu, sans écouter nos raisonnements. (Eccli. II, 4, 5.) 308
Cinquième leçon. Avoir une grande confiance en Dieu au milieu même des plus fortes tentations, sans se relâcher dans les bonnes œuvres. (Eccli. II, 6.). 310
Sixième leçon. Confiance en Dieu et fidélité dans l'union à Dieu. (Eccli. II, 7.) 313
Septième leçon. La foi en la parole de Dieu qui est fidèle à secourir ceux qui l'aiment et le servent sincèrement. (Eccli. II, 8.) 317
Huitième leçon. La sainte espérance dans le Seigneur toujours suivie des célestes consolations. (Eccli. II, 9.). 318
Neuvième leçon. Le saint amour de Dieu, se purifiant au feu de la tentation et illuminant le cœur. (Eccli. II, 10.). 319
Dixième leçon. Bonté et miséricorde de Dieu sur ceux qui espèrent en lui. (Eccli. II, 11-13.) . . . 322
Onzième leçon. Malheur à ceux qui ont la duplicité de cœur, à ceux dont les affections sont partagées entre Dieu et les créatures. (Eccli. II, 14.) . . . 323
Douzième leçon. Malheur à la tiédeur et à la lâcheté. (Eccli. II, 15.) 327
Treizième leçon. Malheur à l'infidélité au service du Seigneur. (Eccli. II, 16, 17.) 328
Quatorzième leçon. Bonheur de ceux qui joignent l'amour vrai à la crainte respectueuse. (Eccli. II, 18, 19.). 330
Quinzième leçon. La bonne crainte se montre par le progrès dans la perfection. (Eccli. II, 20.). . . . 333
Seixième leçon. La bonne crainte se manifeste par la patience, la pénitence et l'observance des commandements. Elle est suivie de consolations. (Eccli, II, 21-23.) 335
Deuxième partie : Sur certaines tentations et tribulations en particulier 337
Article I. Sur la tentation qui a humilié S. Paul et qui lui a fait par trois fois demander au Seigneur de l'écarter de lui 337

Article II. Sur la privation de la personne qui vous avait élevé en Religion 347
Article III. Sur la mort du directeur de conscience. 357
Article IV. Sur la prospérité des impies et les adversités des gens de bien 360
Première proposition. Que la tribulation est le caractère le plus sensible, le plus évident des enfants de Dieu et des prédestinés 363
Deuxième proposition. Que la prospérité des méchants, qui ont perdu la grâce de Dieu, est un présage de leur damnation 378
Troisième partie : Conclusion. — Oraison de Jésus, fils de Sirach, auteur du livre de l'Ecclésiastique . . 384

ONZIÈME AVIS

Sur l'idée qu'on doit se former de la vie religieuse.

Chapitre I : Principes généraux 389
Chapitre II : Application des principes 392
Article I. Sentiments que nous devons avoir des desseins de Dieu sur nous 392
Article II. Manière de connaître le dessein particulier de Dieu sur nous touchant le choix de notre état. 397
Chapitre III : Qu'est-ce que l'état religieux? . . . 399
Article I. C'est un rempart contre les dangers du monde 399
Article II. C'est une école d'abnégation 401
Article III. C'est une école de charité 402
Article IV. C'est un chemin parfaitement tracé pour marcher sur les pas de Jésus-Christ 406
Chapitre IV : Moyens pratiques d'honorer Dieu en l'état religieux 411
Article I. La remise de tous ses soins dans le sein de Dieu 411
Article II. L'oraison 416
Article III. L'abandon de soi-même au bon plaisir divin 422
Article IV. La confiance en Dieu (distinguer la confiance de foi, de volonté, de sentiment) . . . 423

Article V. Résumé de ces quatre moyens dans un exercice qui peut se faire chaque matin 431

DOUZIÈME AVIS

Prélude 439
I. Exposé sommaire des avantages et obligations de l'état religieux 442
II. Avis préliminaire pour les méditations 445
Chapitre I : Des misères et des dangers auxquels on est exposé dans le siècle, soit pour l'âme, soit pour le corps, soit pour la liberté de la vie 447
Première méditation. Des passions et de la nécessité de les régler (considérations, affections, résolutions, examen, bouquet spirituel : et ainsi de toutes les autres) 447
Deuxième méditation. De la manière dont on se gouverne dans le monde à l'égard des passions, et comment tout y tend à les dérégler 456
Troisième méditation. Des afflictions que causent les passions, et de leur tyrannie 464
Quatrième méditation. Du mauvais exemple. . . 473
Cinquième méditation. Des occasions de se perdre par sa propre faiblesse 479
Sixième méditation. De l'instabilité des biens de la fortune 486
Septième méditation. De l'imminence de beaucoup de tribulations provenant du défaut de charité . . 493
Huitième méditation. De l'engagement au monde et de ses liens 501
Neuvième méditation. De l'état du célibat 506
Chapitre II : De l'excellence de la grâce de la vocation à l'état religieux 512
Première méditation. La grâce de la vocation est une marque singulière de l'amour de Dieu et doit provoquer la reconnaissance 512
Deuxième méditation. La grâce de la vocation est un sujet de grande consolation 518
Chapitre III : De l'imitation de Jésus-Christ 525

Première méditation. Du mépris et de la mortification de l'entendement. 525
Deuxième méditation. Des exemples que Jésus nous donne de mortifier l'entendement. 532
Troisième méditation. Du renoncement à sa propre volonté 540
Quatrième méditation. Des exemples de Jésus-Christ qui nous enseignent la nécessité et la manière de renoncer à notre propre volonté 547
Cinquième méditation. Des moyens que fournit l'état religieux pour bien renoncer à sa propre volonté. 552
Sixième méditation. De la mortification de la vaine curiosité d'esprit dans nos propres idées 557
Septième méditation. Du retranchement des objets de vanité 562
Huitième méditation. Du retranchement des considérations inutiles et réflexions superflues. 566
Neuvième méditation. De la chasteté 571
Dixième méditation. De la modestie 575
Onzième méditation. De la pénitence volontaire . . 582
Douzième méditation. De la patience dans les infirmités. 586
Treizième méditation. De la pauvreté religieuse . . 591
Chapitre IV : Des moyens de bien accomplir les règles de l'état religieux 597
Première méditation. De l'humilité 597
Deuxième méditation. De la remise de ses sollicitudes dans le sein de Dieu. 602
Troisième méditation. De l'oraison 607
Quatrième méditation. De l'abandon de soi-même au bon plaisir divin 613
Cinquième méditation. De la confiance en Dieu . . 619
Sixième méditation. Du dépouillement des désirs . 625
Septième méditation. De l'exactitude dans l'observance des règles 630
Chapitre V : Motifs pour être à Dieu sans réserve . . 635
Première méditation. Premier motif : Dieu n'a pas fait de réserves à notre égard 635

Deuxième méditation. Deuxième motif : La réserve est injurieuse à Dieu et nuisible à l'âme 640
Troisième méditation. Troisième motif : Etre à Dieu sans réserve, c'est la paix et le bonheur 644
Quatrième méditation. Quatrième motif : Rien de plus avantageux que l'absence de toute réserve . . 649
Cinquième méditation. Cinquième motif : Le renoncement à toute réserve est une pénitence salutaire . 654
Conclusion 658
Premier point. Nous marchons devant Dieu . . . 660
Deuxième point. Nous marchons avec le Fils de Dieu. 663
Troisième point. Nous marchons vers la paix, vers la charité, vers la bienheureuse éternité 665
Appendice aux méditations : Considérations sur l'enfance de Jésus-Christ et sur la grandeur de Dieu . . 672
Prélude 672
Première partie. Considération sur la sainte enfance de Jésus-Christ. 673
Deuxième partie. Considération sur la grandeur de Dieu 678
I. Ce que Dieu est 678
II. Ce que Dieu a fait 683
III. Ce que Dieu peut faire 699

TREIZIÈME AVIS

Simples réflexions sur la sainte communion.

Premier point 720
Deuxième point 722
Troisième point 725

QUATORZIÈME AVIS

Sur la profession religieuse.

I. La profession, consécration spéciale au culte divin . 728
II. La profession (fin des trois vœux de Pauvreté, Chasteté, Obéissance) 734
III. La profession, mariage spirituel accompagné de sacrifice 737

QUINZIÈME AVIS

Sur la retraite annuelle.

CHAPITRE I : Avis et exercices pour la retraite annuelle. 743
ARTICLE I. Avis général sur la retraite. 743
ARTICLE II. Exercices pendant la retraite. 747
I. Pour le premier et le quatrième jour 747
II. Pour le deuxième et le cinquième jour . . . 758
III. Pour le troisième et le sixième jour 765
CHAPITRE II : Réflexions sur la retraite annuelle et sur le progrès continuel dans la vertu 773
ARTICLE I. Réflexions sur la retraite annuelle. . . 773
ARTICLE II. Réflexions sur le progrès continuel dans la vertu 780
CHAPITRE III : Considérations sur la retraite annuelle divisée en trois journées de marche ou trois étapes . 786
PREMIÈRE ÉTAPE. La solitude du cœur 788
DEUXIÈME ÉTAPE. La solitude de l'esprit 789
TROISIÈME ÉTAPE. La solitude de l'âme 790

Imp. Notre-Dame des Prés. A. Baudechon, directeur.
Tournai (Belgique).

DATE DUE

MAR 6 '71

GAYLORD

PRINTED IN U S A

248.71
L541
48116
LE MASSON, O. Carth., INNOCENT
AUTHOR
Avis Spirituels Et Méditations.
TITLE
Nouvelle Édition.

DATE LOANED	BORROWER'S NAME	DATE RETURNED
MAR 6 '71	VOTTO JSTB	
	STORAGE - CBPL	

48116